

**LE BAN  
JELLAČIĆ  
ET LES ÉVÉNEMENTS EN  
CROATIE  
DEPUIS L'AN 1848**

**PAR**

**le lieutenant-feldmaréchal  
JOSEPH baron NEUSTAEDTER**

—————  
**TOME II**  
—————

**INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB**

—  
**1942**





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



LE BAN  
JELLAČIĆ  
ET LES ÉVÉNEMENTS EN  
CROATIE  
DEPUIS L'AN 1848



## [TOME V]

### CHAPITRE PREMIER

Le ban Jellačić, accompagné de cette suite brillante dont nous avons fait connaître les principaux membres, formant en même temps la députation croate qui devait l'accompagner à Innsbruck, se hâta d'y arriver.

Partout où il s'arrêta en route, les habitants des villes et des bourgs lui donnèrent des marques éclatantes de sympathie.

La gazette d'Agram publia le 22 juin une lettre de M. François Žigrović, adressée au vice-ban Mirko Lentulay, qui l'informa de l'arrivée du ban Jellačić et de la députation croate à Innsbruck le 16 juin, en ajoutant que les habitants de la ville l'avaient salué par une sérénade à flambeaux, et qu'il n'y avait pas le moindre danger pour lui.

Cette dernière remarque a été autant plus nécessaire dans cette lettre, puisqu'on avait répandu le bruit à Zagrabie que les Magyars lui avaient dressé une embûche pour s'emparer de sa personne ; et on alla jusqu'à supposer que le ban sera même arrêté à Innsbruck à cause de rénitence. La lettre de Žigrović réjouit tout le monde. La sérénade à flambeaux sous les fenêtres du ban Jellačić a été une distinction de la part de la ville, dont aucun des hauts personnages, jusqu'alors arrivés à Innsbruck, s'en pouvait flatter. Le ban était descendu dans le même hôtel où se trouva logé l'archiduc Jean, au second étage, pendant qu'on lui avait préparé un appartement au premier.

Jellačić, à peine arrivé, fut appelé chez l'archiduc Jean.

Le ban, ne pouvant se présenter en habit de voyage plein de poussière chez l'archiduc, fit à la hâte toilette, et se rendit aussitôt après chez le prince, qui le reçut avec la plus grande cordialité.

Leur conférence dura assez longtemps, et l'archiduc ne cacha point au ban de Croatie qu'il rencontrera beaucoup de difficultés pour obtenir une audience de sa majesté l'empereur, sans que le prince Eszterházy, en sa qualité de ministre des affaires étrangères du royaume de Hongrie, n'y fût présent.

Le ban Jellačić en revanche déclara qu'il ne se soumettra jamais à cette humiliation, ayant en sa qualité de ban de Croatie le droit de prétendre que l'empereur son roi lui accorde une audience privée.

L'archiduc, en congédiant le ban gracieusement, lui promit de faire son possible, pour qu'il soit admis à l'audience impériale, sans que le prince Eszterházy y fût présent.

A-t-on jamais vu une plus grande bêtise que de séparer l'empereur d'Autriche d'avec le roi de Hongrie diplomatiquement, et de les réunir dans la même personne physiquement. Une telle anomalie n'a pu sortir que du cerveau brûlé de Kossuth, qui était aussi ignorant en affaire diplomatique, que routiné en toutes sortes d'infâmie.

Le 17 et 18 juin passèrent, sans que le ban Jellačić eût pu réussir à être admis à l'audience de l'empereur son roi ; car le prince Eszterházy, craignant de se brouiller avec le palatin de Hongrie et avec les ministres à Pest, persista dans sa prétention d'assister à l'audience que l'empereur accorderait au ban Jellačić.

Jellačić, voyant que toutes ses démarches furent infructueuses pour obtenir une audience privée, perdit patience, et se montra décidé de partir d'Innsbruck sans se présenter à la cour impériale.

Enfin l'archiduc Jean trouva un expédient pour réconcilier les prétentions du ban Jellačić avec celles du prince Eszterházy.

Il fut décidé de recevoir le ban de Croatie et la députation croate dans une audience solennelle, et pour ainsi dire publique, où l'empereur devait se présenter entouré de toute la cour, et de tous les grands dignitaires. De cette manière le prince Eszterházy y put assister en sa qualité de chambellan, sans choquer les yeux du ban de Croatie comme ministre des affaires étrangères de Hongrie. Jellačić y consentit.

L'audience a été fixée pour le 19 juin à midi. Personne ne fut plus content que l'archiduchesse Sophie, qui avait toujours montré la plus grande sympathie pour le mouvement populaire en Croatie, et regardant le ban de Croatie comme le plus puissant soutien du trône.

En attendant, le comte Charles Drašković, qui connaissait beaucoup le prince Eszterházy, lui avait rendu une visite. Après quelques phrases de politesse échangées, ils abordèrent carrément les questions politiques, qui furent la cause de la position hostile qu'avait prise la Croatie vis-à-vis le gouvernement magyar. Le prince Eszterházy ne parut faire grand cas des objections du comte Drašković ; mais quand celui-ci ajouta que la Croatie civile, de concert avec la frontière militaire croate-slavonienne, pourrait facilement rassembler 60.000 hommes sous les armes, il commença à ouvrir les oreilles et à fixer le comte Drašković, qui continua de plus belle à l'intimider, en observant qu'il ne dépendait que du ban Jellačić pour faire



revenir aussi ces 35 bataillons croates, combattant dans ce moment en Italie sous les ordres du maréchal Radetzky, et que la Hongrie résisterait difficilement à un tel choc de la part de la Croatie, soutenue par la révolte des Serbes et par les sympathies des Slaves en Hongrie.

Ces observations politiques du comte Drašković dont la loyauté était assez connue, firent une si profonde impression sur le prince Eszterházy, qui n'avait jusqu'alors aucune idée de tous ces moyens qui se trouvèrent à la disposition du ban Jellačić pour faire pencher la balance politique en faveur des Croates, qu'il promit au comte Drašković de faire tous ses efforts pour amener une réconciliation entre la Croatie et la Hongrie, et d'expédier encore dans la nuit une dépêche au ministère magyar pour l'engager à terminer à l'amiable la querelle entre ces deux nations. Ces messieurs se séparèrent alors, très contents l'un de l'autre.

Le comte Drašković, enchanté de son succès diplomatique éphémère, qui lui parut d'une grande importance, n'avait rien de plus empressé à faire que de se rendre sur-le-champ chez le ban Jellačić pour l'en informer.

Le comte trouva le ban au moment où il traversa la grande place pour se rendre à son logis ; et lui fit aussitôt le rapport fidèle de son entretien avec le prince Eszterházy, en ajoutant très joyeusement qu'il ne doutait plus un moment que leur affaire sera terminée à l'amiable. Mais qui pourrait peindre l'étonnement du comte Drašković, qui attendait quelques mots flatteurs en récompense de son brillant succès diplomatique, quand il ne reçut pour tout potage que cette réponse laconique du ban Jellačić : « Alors vous n'aurez plus besoin de moi ! » — et le ban continua son chemin, laissant le bon diplomate tout ébahi de cette réplique inattendue.

Le jour de l'audience, le ban Jellačić, en grande tenue, se rendit à la tête de la députation croate à la résidence impériale. Ce brillant cortège devait traverser la grande place. Une foule immense s'y était rassemblée pour voir passer le ban Jellačić et les Croates dans leur costume pittoresque. A l'apparition du ban Jellačić toute la foule se découvrit et fit entendre le cri unanime de vive le ban Jellačić ! On entendit même quelques *živio* ! l'expression croate pour le mot *vive* !

Dans le cœur du peuple tyrolien la voix de la loyauté trouve toujours un écho retentissant, et ce fut par un instinct naturel qu'il avait reconnu dans le ban Jellačić, malgré le faux bruit répandu sur la loyauté de ses vues politiques, le sauveur de la dynastie et de la monarchie autrichienne. Pour les Tyroliens, ces patriotes par excellence, fut alors le ban Jellačić l'idole du jour.

Le ban de Croatie et la députation fut introduit dans la grande salle du palais impérial à Innsbruck.

L'empereur Ferdinand II, l'archiduc François-Charles et son épouse l'archiduchesse Sophie s'y trouvèrent, entourés d'une cour brillante et de tous les grands dignitaires.

Le prince Eszterházy s'y trouva aussi bien en sa qualité de chambellan et de prince ; mais il avait assez de délicatesse pour s'effacer dans l'embrasement d'une fenêtre, d'où il pouvait tout entendre sans être remarqué.

Le ban Jellačić, après s'être incliné profondément devant l'empereur son roi, tint un discours, où il employa les couleurs les plus vives, les phrases les plus touchantes, pour peindre la fidélité et le dévouement à toute épreuve des Croates, qui tous, comme lui, étaient prêts à tout moment pour verser leur sang, et sacrifier tout au soutien du trône, de la dynastie si chère au cœur du peuple croate, et de la monarchie autrichienne. Il implora la protection impériale en faveur de la nationalité croate, de leur bon droit, et de leur liberté constitutionnelle.

Le style de son discours fut si noble, si sublime, le timbre de sa voix d'un charme si magique, que l'archiduc François-Charles et l'archiduchesse Sophie, ainsi que le prince Eszterházy, ce courtisan consommé, fondirent en larmes, et qu'on en a vu briller jusqu'aux yeux de ceux qui furent ordinairement insensibles aux douces émotions du cœur humain.

L'empereur seul parut conserver l'immobilité de ses traits, et tira alors de sa poche un papier, sur lequel se trouva écrite la réponse impériale, rédigée par le ministre magyar, et l'empereur répondit au ban et aux députés croates en ces termes :

« Comme j'ai déclaré illégale la congrégation qui, sans mon consentement, a été convoquée pour le 5 juin, je ne puis vous recevoir comme députés. Je dois en même temps vous exprimer tout le mécontentement que je ressens de vos menées contre la couronne hongroise, à laquelle la Croatie appartient depuis sept cents ans. Je suis fermement résolu de maintenir ce lien, et je désire d'autant plus rétablir la bonne harmonie entre les deux pays que la valeur de mes soldats des frontières mérite toute ma reconnaissance.

« L'archiduc Jean, mon oncle, a accepté la médiation ; vous prouvez la loyauté des sentiments que vous m'avez témoignés, en concourant résolument au rétablissement de l'harmonie que je désire. »

Après avoir prononcé ces paroles avec une fermeté, où il perceait même une certaine aigreur, qui ne lui était point habituelle, l'empereur congédia le ban et la députation, et remit plus tard au prince

Eszterházy la minute de la pétition croate, que le ban lui avait remise, pour en faire la base des arrangements à conclure entre les partis divergents.

Cette pétition contenait 11 articles, savoir :

I. Attendu que les fidèles Croates ne sauraient reconnaître le gouvernement actuel de la Hongrie, ils prient Sa Majesté d'annuler toutes les dispositions que le ministère magyar a prises relativement à leur patrie, et d'établir, sous la présidence du ban, un gouvernement qui sera responsable au parlement national ;

II. — Ils demandent que les affaires de finances, de guerre ou de commerce, soient rédigées par un ministre responsable, commun à toute la monarchie, et auquel sera adjoint un conseil d'état, également responsable au parlement croate ;

III. — Que la frontière militaire soit subordonnée au gouvernement de la Croatie ;

IV. — Ils demandent reconnaissance de la langue slave comme langue officielle dans les affaires de la Croatie ;

V. — La compétence du parlement croate au sujet des affaires intérieures ; la compétence du parlement central autrichien pour les affaires étrangères ;

VI. — La réunion définitive de la Dalmatie à la Croatie et à la Slavonie ;

VII. — La conservation des rapports d'amitié qui ont existé entre les différentes races existantes en Hongrie, d'après le sens de la pragmatique sanction, et sur la base de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ;

VIII. — Le droit au ban de nommer tous les fonctionnaires politiques et législatifs, conformément à la sanction royale ;

IX. — Les députés demandent en outre que, jusqu'au nouveau règlement de la procédure judiciaire, les procès déferés à la cour d'appel ne soient pas soumis au tribunaux hongrois ;

X. — La revendication du territoire compris entre la Drave et l'Adriatique comme partie intégrale de la Croatie ;

XI. — La reconnaissance du baron Kulmer, en sa qualité de représentant de la nation croate près de Sa Majesté, pour appuyer les 10 articles précités de la pétition.

Comme on le voit, les termes de cette pétition n'étaient rien moins que parlementaires ; ils constituaient moins une supplique que des conditions. Le ban n'en portait pas la faute ; il n'était pas encore proclamé dictateur par l'assemblée nationale croate à Zagrabie, et il dut se conformer aux décisions de la majorité.

Le ban s'était rendu, après l'audience impériale, à la tête des députés croates, à l'appartement de l'archiduc Charles, où se trouvait aussi l'archiduchesse Sophie. Le ban, en présentant les députés à l'archiduchesse Sophie, s'écria : « Voilà, votre altesse impériale, les rebelles ! »

« Mais non, répliqua l'archiduchesse profondément émue, ne dites pas cela, mon cher ban ; vous êtes au contraire notre unique espérance, notre plus ferme appui ! » « Croyez-moi, Messieurs, continua-t-elle, en se tournant vers les députés croates, il y a des mo-

ments dans la vie des peuples, où ils doivent lire dans le cœur de leurs souverains, et point faire attention à leurs paroles ! »

Ces mêmes belles paroles que le ban avait communiquées au général baron Neustaedter après son retour, furent répétées plus tard par celui-ci à Varaždin, et plus tard en Slavonie, pour calmer les inquiétudes de ceux qui se croyaient engagés dans une route opposée aux volontés et aux désirs de la cour impériale. La suite en fut que la gazette de Pest publia, le premier septembre 1848, un article, qui porta en grosses lettres ce titre : *Général Neustaedter comme interprète du cœur impérial* et contenait le galimatias suivant :

« Le général Neustaedter, jadis le gros ami des Magyars, actuellement mortellement amouré [*sic*] de Jellačić, avait tenu dans un endroit de la frontière militaire slavonienne un discours où il trouva bon d'employer la phrase suivante :

« Il y a des moments dans la vie d'état, où il faut lire dans le cœur du souverain et non pas se tenir aux paroles.

« Ces paroles ont dû être prononcées à Innsbruck. Le correspondant de la gazette de Zagrabie en donne en même temps la morale, en disant cela sert à l'éclaircissement du billet royal et du manifeste ; c'est la clef de toutes nos actions, de toutes nos démarches.

« Nous ne savons pas si le Cabrera croate, baron Jellačić, approuvera cette explication, comme elle prouve assez clairement ce que des têtes sentimentales ou bornées ne veulent pas croire ! Si Jellačić et Neustaedter ne se tiennent pas aux paroles, mais aux émotions intérieures, ils ne nous ont pas appris grand'chose : parce que nous le savons par expérience suffisamment que la royauté en Croatie ne fut tant humiliée par la résistance ouverte des Croates, que parce que la couronne se trouve sur la tête d'un homme. Nous avouons franchement que la royauté n'avait jamais éprouvé une telle défaite depuis le temps de la féodalité, que celle de la royauté de Ferdinand par Jellačić ! On avait traîné les rois à l'échafaud, mais on n'a jamais osé les outrager d'une manière si grossière, en marchant sur la couronne avec des bottes boueuses, parce qu'on pensait de regarder dans le cœur de l'homme.

« Nous sommes persuadés que ces paroles sont du nombre de ces faits inventés, sur le choix desquels on n'est jamais embarrassé en Croatie quand ils peuvent servir à un certain but. Nous ne croyons pas que Sa Majesté eût prononcée ces paroles, parce qu'elle est trop juste pour donner le mot d'ordre à une guerre civile générale ! L'empereur Ferdinand n'est ni Charles X ni le roi actuel de Naples ! Que Jellačić soit, malgré ses phrases démocrates et ses protestations libérales, un instrument absolu de la réaction, personne ne

nous en convaincra plus du contraire ; car lui, ainsi que la réaction, sont assez prudents pour ne pas comprendre qu'il y a fort peu à gagner de nos jours avec un langage franc et loyal, — mais, par bonheur, le Tartufe a toujours un cinquième acte »...

Le reste de cet article est trop peu intéressant pour mettre encore à l'épreuve la patience de nos lecteurs.

L'archiduc et l'archiduchesse versaient des larmes en se congédiant du ban Jellačić. Ces illustres réfugiés d'Innsbruck lui serreraient la main en disant un triste adieu ! et l'archiduchesse Sophie, en s'adressant encore aux députés croates, s'écria d'une voix étouffée par son émotion : « Bon voyage, Messieurs, et soyez persuadés que mon cœur sera toujours auprès de vous ! »

La chose la plus intéressante était que le prince Eszterházy, qui avait de prime abord une aversion contre la nomination du ban Jellačić, était un des premiers de la cour impériale d'Innsbruck de subir l'influence magique de sa parole et de son regard. Un changement subit s'opéra alors dans le cœur du prince Eszterházy, et l'effet en fut si étonnant qu'il frappa même le ban Jellačić. Le fier prince Eszterházy se rendit en grande tenue chez le ban Jellačić à l'hôtel, au moment où il le savait de retour du palais impérial. Le ban le reçut avec cette courtoisie chevaleresque, qui plaît tant aux grands seigneurs, parce qu'elle donne, par une certaine assurance acquise par le sentiment de sa propre valeur, encore plus de relief à la déférence qu'on marque aux autres.

Le prince exprima le plaisir d'avoir eu l'occasion d'apprendre à connaître le noble caractère du ban Jellačić ; il protesta en même temps de sa propre loyauté envers la dynastie régnante ; et répéta plusieurs fois qu'il le regardait maintenant comme son devoir le plus sacré de prendre la défense officielle de la conduite du ban de Croatie envers le ministère magyar, et de faire tous ses efforts pour amener une prompte et loyale réconciliation entre ces deux braves nations.

Le prince éprouva une si forte émotion en parlant au ban Jellačić, dont il tenait la main serrée dans la sienne, qu'il versa si copieusement des larmes, qu'elles, en tombant sur le gant du ban, finirent de le mouiller totalement.

Le ban, après que le prince Eszterházy s'était congédié cordialement, montra le gant mouillé au comte Charles Drašković, qui venait d'entrer pour s'informer du but de la visite du prince, en disant : « Voilà les larmes du prince Eszterházy ! » Ce fut le plus beau triomphe qu'avait remporté le ban Jellačić à Innsbruck.

Le cœur de l'homme est un abîme où l'on se perd. Ce même prince Eszterházy porta dans son portefeuille le décret impérial, qui des-

titua le ban Jellačić de sa dignité de ban et de toutes ses charges et fonctions, en l'accusant pour ainsi dire de la haute trahison. Cependant le prince Eszterházy jure sur sa parole d'honneur qu'il avait bien alors ce fatal manifeste impérial signé dans son portefeuille, mais qu'il était réservé pour le cas extrême, si le ban aurait refusé d'obéir aux ordres royaux de se rendre à Innsbruck et que personne n'a pas été autorisé de publier ce manifeste sans un ordre exprès de l'empereur ; mais que ce coquin de Kossuth, à qui on avait communiqué la copie en sa qualité de ministre, avait eu la hardiesse de le faire publier de sa propre autorité, et de faire répandre ce manifeste en plus de 100.000 exemplaires, traduits en dix langues, parmi les peuples de la Hongrie et du royaume croate-slavonien.

Il arriva de cette manière que Jellačić, qui n'aurait jamais soupçonné l'existence d'un tel manifeste pendant son séjour à Innsbruck, vu son accueil flatteur de la cour impériale et de la ville, n'en fut informé que par son aide de camp le colonel Denkstein, qui avait lu ce manifeste dans une gazette étalée sur la table d'un café dans la petite ville de Lienz, où il entra pendant qu'on s'arrêta pour changer les chevaux de poste.

Ce manifeste se trouva daté d'Innsbruck le 10 juin 1848, et adressé aux Croates et Slavoniens. L'empereur leur apprend la destitution du ban Jellačić de toutes ses fonctions et dignités, et les motifs qui l'y avaient forcé ; en même temps il leur défend d'obéir aux ordres du ban Jellačić, et charge le lieutenant F. M. baron Hrabovsky de l'exécution du contenu du manifeste.

Une autre proclamation de la même date, adressée aux peuples de frontière militaire, leur apprend la destitution du ban Jellačić, leur subordination sous le ministère magyar, et leur défend d'obéir à des autres ordres qu'à ceux du lieutenant-feldmaréchal baron Hrabovsky. Il faut remarquer que la proclamation, que le ban Jellačić avait envoyée aux bataillons croates en Italie pour les retenir sous les drapeaux impériaux et sous les ordres du maréchal comte Radetzky, a été aussi datée d'Innsbruck le 20 juin 1848, car, le même jour de l'audience du ban chez l'empereur, arriva le général de brigade, le prince Felice Schwarzenberg, blessé, d'Italie à Innsbruck, et informa le ban Jellačić de la triste situation de l'armée d'Italie, et que tout serait perdu si les bataillons de frontière croates, dont l'esprit fut travaillé par des émissaires et des nouvelles alarmantes de leur patrie, quitteraient le drapeau du maréchal Radetzky dont il lui rendit une lettre, qui le conjura au nom de la patrie commune et de la dynastie régnante d'envoyer une proclamation aux soldats croates en Italie, pour les calmer et les exhorter à rester fidèles aux drapeaux impériaux en Italie.

Qui aurait pu alors peindre fidèlement les sentiments du ban Jellačić, qu'il éprouva en apprenant le contenu du manifeste du 10 juin par le colonel Denkstein. On le porta sur les mains à Innsbruck, on avait versé des larmes en le flattant, on lui avait promis la médiation de l'archiduc Jean. Était-il donc possible qu'une telle perfidie, qu'une si noire trahison, qu'un si abominable procédé eût eu lieu de la part de la cour impériale envers lui, qui venait d'offrir au nom de toute une nation fidèle et dévouée, de verser le dernier gout [*sic*] de sang pour la dynastie et pour la vieille monarchie autrichienne. Non ! la cour impériale était tout à fait innocente ! Ce ne fut que la plus noire perfidie du ministre Kossuth, cet âme de boue !

Le ban Jellačić en fut si indigné et furieux au premier moment, qu'il avait l'intention de retourner sur-le-champ à Innsbruck, pour y faire éclater son juste courroux, mais il se calma bientôt et il préféra de se rendre auprès de l'archiduc Jean pour en demander une explication de cette affaire ténébreuse. Mais, sachant que l'archiduc Jean était déjà parti d'Innsbruck, connaissant la situation de l'empereur Ferdinand et n'espérant aucun résultat d'une telle démarche, il résolut enfin, calmé par les paroles de Denkstein, et par la conviction qu'on avait arraché ce manifeste à l'empereur sans l'avoir informé de l'importance de cette pièce, ou qu'on a su faire signer une carte blanche par ce malheureux souverain, et que la publication de ce manifeste n'était au fond qu'une nouvelle intrigue de ces misérables ministres magyars à Pest, — il résolut de retourner en toute hâte à Agram pour y prévenir les funestes conséquences de la promulgation de ce manifeste, connaissant l'attachement de ses compatriotes à sa personne et leur naturel fougueux qui aurait pu les entraîner au premier moment à des actions irréfléchies.

Le ban Jellačić avait beau courir la route d'Agram pour y arriver à temps. Le manifeste du 10 juin y était déjà arrivé le 21 juin.

Les ministres magyars firent tous leurs efforts pour l'y faire arriver avant le retour du ban Jellačić.

Le lieutenant-général baron Hrabovsky avait aussi envoyé une immense quantité d'exemplaires de ce manifeste, traduit dans toutes les langues possibles, au général Neustaedter à Varaždin, et à toutes les autorités militaires dans la frontière militaire en Croatie et en Slavonie, pour les répandre partout et se conformer au sens de ce manifeste impérial ; il avait en même temps demandé le rapport sur l'exécution de ses ordres.

Les ministres magyars de Pest et le baron Hrabovsky avaient compté sur la consternation générale que produirait ce manifeste foudroyant de l'empereur et roi, et surtout sur la subordination

aveugle des autorités militaires dans la frontière croate et slavonienne, habituées d'obéir aux ordres impériaux sans se permettre la moindre réflexion, mais ces messieurs se sont cruellement trompés.

Le temps de la subordination aveugle des autorités militaires et des officiers était passé. Le ban Jellačić avait tant de fois répété aux officiers des régiments frontières « qu'on ne pouvait pas suivre à cette époque la route ordinaire du devoir et du règlement militaire, mais qu'il faudrait prendre le chemin qu'indique l'honneur et la fidélité d'un sujet loyal et dévoué ! » que les ordres du baron Hrabovsky et les décrets du ministère magyar ne trouvèrent que des sourdes oreilles en Croatie et en Slavonie.

Aucune autorité militaire, aucune autorité civile [n'] avaient publié le manifeste du 10 juin ; pas un exemplaire [n'] a été affiché dans ces deux royaumes. Si quelqu'un aurait osé afficher un exemplaire de ce manifeste au coin d'une rue, il aurait payé de sa vie son audace, comme traître à la patrie.

Le général Neustaedter avait renvoyé les paquets à Agram, sans en faire mention à qui que ce fût.

A Agram cependant s'était répandue la nouvelle de l'arrivée de ce manifeste avec une vitesse incroyable, et l'effet en fut effroyable. On en aurait pu comparer l'éclat avec une éruption volcanique, à l'explosion d'une poudrière où l'on aurait mis une lance de feu. Toutes les passions se déchaînèrent. L'air de la ville d'Agram était enflammé de rage, de fureur, de haine et de soif de vengeance. Toute la ville, toute la Croatie se trouva outragée dans le ban chéri !

Mais l'indignation générale se manifesta de la manière la plus terrible au sein de l'assemblée nationale à Agram. La salle retentit d'un cri unanime de rage et de haine contre les auteurs de ce manifeste maudit. Des orateurs, les uns plus exaltés que les autres et enflammés de la fureur commune, firent entendre des discours si fulminants, et y employèrent des phrases si effrayantes et incendiaires, que l'on fut forcé le lendemain, quand les plus modérés parvinrent à calmer le premier feu de la fureur nationale, d'interdire d'un commun accord à la presse de publier ces discours extravagants, dont personne n'aurait voulu se charger de la responsabilité le lendemain de cette séance mémorable. On y avait aussi proposé de désarmer le bataillon de ligne du régiment baron Koudelka, qui se trouva en garnison à Agram, et on voulut distribuer leurs armes à des soldats de frontière militaire. Pour effectuer ce désarmement des soldats de ligne, on avait proposé de s'emparer de leurs fusils au moment où ils les déposaient en faisceaux devant la porte de l'église pour s'y rendre à la messe le dimanche, ne laissant ordinai-



rement que deux sentinelles devant la porte de l'église pour garder leurs armes <sup>1</sup>.

M. Ambroz de Vranicany proposa au vice-ban Mirko Lentulay de faire arrêter sur-le-champ le lieutenant-général Dahlen, le commandant militaire en chef en absence du ban Jellačić, parce qu'il avait fait craindre, d'après son dire, qu'il se voyait forcé de publier le manifeste impérial en sa qualité de général impérial.

Dahlen n'osa pourtant pas publier le manifeste et il ne fut non plus arrêté.

La raison en était bien naturelle : personne ne voulut se charger

<sup>1</sup> REMARQUE. — On dit que Havliček avait apporté la dépêche le 21 juin à 4 heures après midi à l'assemblée nationale, qui contenait le manifeste du 10 juin. Alors Vrbanić s'était écrié le premier : « *Prodani smo ! prevareni smo !* (nous sommes vendus, nous sommes trahis). Toute la nation se doit lever comme un seul homme contre les Magyars, il faut sonner le tocsin à Agram, dans toutes les villes et dans tous les villages en Croatie, et tout le monde doit être prêt de prendre les armes ; des canons doivent être placés partout. Qui résiste doit être massacré ! mais le roi allemand doit être désigné solennellement comme traître à la nation ! »

Vrbanić ajouta qu'il était prêt de partir à ses frais pour Innsbruck, pour y annoncer à l'empereur que la nation ne le reconnaîtra plus pour roi, s'il ne rend pas sur-le-champ la liberté au ban Jellačić.

Un autre orateur proposa 7 points principaux à l'assemblée nationale :

1. La déposition du traître allemand à Innsbruck.
2. Qu'on donne toutes les prairies et champs aux paysans en propriété sous la condition qu'ils prennent tous les armes dans les rangs militaires.
3. D'envoyer des émissaires en Italie pour rappeler les bataillons frontières. Les officiers et les soldats, qui résistent, doivent être poignardés.
4. Des autres émissaires devaient appeler le peuple de la frontière militaire aux armes.
5. D'envoyer des émissaires en Bosnie pour y insurger les chrétiens, de les inviter à faire chose commune avec les Croates, et de leur promettre qu'on les rendra libres à leur tour après avoir massacré tous les Magyars et qu'on leur permettra de tout brûler, dévaster et piller.

6. De publier un manifeste et de l'envoyer à tous les peuples slaves surtout aux Russes et d'en envoyer des prompts secours contre les Magyars.

7. Qu'il faudrait demander les préposés des villages dans la frontière militaire, s'ils veulent obéir à leurs officiers ou à la nation ?

Nous ne voulons pas continuer nos notices sous ce rapport pour prouver cette immense exaltation qu'avait provoquée la nouvelle de la destitution du ban Jellačić, et nous n'avons qu'à ajouter que nous avons encore adouci quelques termes et tu le nom de cet orateur fougueux.

REMARQUE. — Vrbanić avait proposé un comité pour diriger les affaires d'état en absence du ban Jellačić. Là-dessus tout le monde s'écria : une dictature ! une dictature ! Aussitôt après Emerik Lentulay, Ožegović, Kukuljević, Gaj, Gjorgjević et Suvić furent désignés pour composer ce comité. Mais les bonnes nouvelles du lendemain abaissèrent les âmes exaltées, et tout rentra dans le calme et dans la prudence.

de cette responsabilité, et des conséquences qui en auraient pu résulter ; comme les militaires — même les Croates — n'auraient pas permis que l'assemblée nationale s'arrogeât le droit de faire arrêter un général, et qu'un conflit entre les militaires et les bourgeois aurait été alors inévitable.

L'assemblée nationale avait fait sonder les opinions du colonel Daniel Rastić, qui se trouva alors à Agram. Ce militaire routiné refusa net de prêter sa main à faire arrêter son général, qui à lui seul était sans cela dans l'impossibilité de nuire à la cause loyale des Croates, ne trouvant nulle part un soutien parmi les officiers et les soldats de frontière.

On s'adressa alors au général Thodorović, qui se trouva à Carls-tadt, pour le charger de l'arrestation du général Dahlen, et en même temps du commandement militaire en chef à Agram jusqu'au retour du ban Jellačić.

Le général Thodorović déclara qu'il n'hésita point à satisfaire la volonté de l'assemblée nationale, et qu'il était prêt d'exécuter le projet de l'arrestation du général Dahlen, mais il y mit la seule condition, savoir qu'on lui fasse parvenir un ordre signé de la main du ministre de la guerre à Vienne, le comte Latour, pour l'autoriser d'exécuter les ordres de l'assemblée nationale. C'était donc encore un refus, annoncé d'une manière diplomatique.

Bien que Dahlen n'osa point publier ce manifeste à Agram, il tâcha de se garantir contre tout événement, en chargeant le général Neustaedter à Varaždin de l'exécution du manifeste impérial. Il avait envoyé à ce but M. Fligelly, major de l'état-major à Agram, à Varaždin chez le général Neustaedter, à qui il devait rendre la lettre impériale qui ordonna la publication du manifeste du 10 juin et la subordination de la frontière militaire sous le ministère magyar. La lettre impériale a été signée par Ferdinand II.

Fligelly arriva à minuit à Varaždin, trouva le général Neustaedter au lit, et lui rendit la lettre impériale dans une enveloppe, où il y avait quelques lignes tracées de la main du lieutenant-général Dahlen, dont le contenu ne disait que « de croire et d'ajouter foi à tout ce que le major Fligelly lui dira en son nom ».

Neustaedter demanda le major ce qu'il avait à lui dire. Celui-ci lui remit pour toute réponse la lettre impériale entre ses mains.

Le général parcourut cette lettre, et la rendit aussitôt au major Fligelly, en lui disant : « L'empereur n'est pas libre ; l'empereur a été peut-être trompé ; et sa signature même a pu être faussée. Je n'accepte point cette lettre impériale, dont personne ne pourrait me garantir l'authenticité, et je vous prie de la rapporter au lieu-

tenant-général Dahlen, en lui disant que je ne me soumettrai jamais au ministère magyar. »

Le major Fligelly, homme loyal et dévoué au ban, ne fit rien pour détourner le général de sa résolution ; il le pria seulement de garder la lettre impériale, comme elle lui a été adressée par le lieutenant-général Dahlen. Mais Neustaedter fut entêté comme un Turc, et persista dans son refus d'accepter la lettre impériale, et Fligelly fut enfin forcé de partir, en emportant cette lettre fatale.

Si le général Neustaedter eût perdu la contenance, qui ne l'avait jamais abandonné dans les moments les plus critiques de l'époque de l'an 1848 et 1849, les conséquences en auraient été alors des plus funestes pour la situation politique de la Croatie.

Si le général Neustaedter se serait alors soumis au ministère magyar et licencié les troupes, qu'il tenait rassemblées à l'alentour de Varaždin, où l'esprit public se montra toujours favorable au gouvernement magyar, cette ville aurait été sans doute occupée par les troupes magyares cantonnées aux bords de la Drave et de la Mour, et celles-ci auraient été reçues à bras ouverts par les habitants de Varaždin. La réunion forcée du général Neustaedter avec le lieutenant-général Hrabovsky aurait alors encore plus menacé la situation de la Croatie, et la défection du général aurait entraîné celle de toute la Slavonie, où il y avait presque plus de sympathies pour les Magyars que pour les Croates, surtout à Essek, le foyer des intrigues révolutionnaires de Kossuth.

Cependant la fermeté du général Neustaedter avait prévenu tous ces embarras, qui auraient pu faire beaucoup de mal à l'entreprise du ban Jellačić, et ce général garda fidèlement la frontière de la Croatie, que le ban lui avait confiée.

La nouvelle de la destitution du ban Jellačić fit la plus grande impression dans la frontière militaire banale, où son nom fut si populaire, où son souvenir fut si cher aux cœurs de ces braves habitants de la frontière. On y avait même répandu le bruit qu'on avait retenu le ban par force à Innsbruck. Tous les deux régiments de frontière banale se voulurent alors lever en masse ; vieillards, femmes et enfants voulurent s'armer et marcher au secours et à la délivrance de leur ban adoré. Les commandants de ces deux régiments eurent toutes les peines possibles pour calmer l'effervescence générale de ces braves gens, et à discréditer le faux bruit de l'arrestation du ban Jellačić.

Le vice-ban Mirko Lentulay et les autres membres modérés du conseil banal eurent aussi assez à faire pour soutenir l'ordre et la tranquillité jusqu'au retour du ban Jellačić, car on se trouva alors

à Agram comme sur un volcan, qui menaçait d'éclater d'un moment à l'autre.

Le manifeste impérial du 10 juin avait forcé l'assemblée nationale de nommer un gouvernement provisoire croate, composé de treize personnes. Le vice-ban Lentulay en fut le président. Ambroz de Vranicany, Ivan Kukuljević de Sacci, Metel Ožegović de Barlabaševac, Benko de Lentulay, de Novak, Daniel de Stanisavljević, de Gjorgjević, Lončarović, Mažuranić Ivan, le capitaine Krestić, et un lieutenant d'économie du régiment frontière de Peterwardein en furent du nombre.

Le patriarche Rajačić arriva le 25 juin à Agram. Il revenait d'Innsbruck, où il s'était rendu à la tête d'une députation serbe composée de deux évêques, plusieurs prélats du rite grec, et de plusieurs notabilités de la nation serbe pour soumettre à la sanction souveraine les résolutions adoptées à l'assemblée de Karlovic en Sirmie. Cette députation était arrivée à Innsbruck<sup>1</sup> aussitôt après que le ban Jellačić en était parti.

L'empereur la reçut avec froideur ; il blâma même sévèrement une démarche qu'il considérait comme illégale ; néanmoins il consentit à recevoir la pétition qui lui fut présentée, et il la fit joindre à celle des Croates comme document à consulter.

En attendant, le ban Jellačić creva les chevaux sur la route pour arriver aussitôt que possible à Agram, où il était attendu avec une impatience fébrile.

Le patriarche Rajačić partit pour Karlovic, très peu édifié de l'accueil que lui fit à Innsbruck sa majesté l'empereur et roi.

La gazette d'Agram, en date du 23 juin<sup>2</sup>, avait publié la nouvelle organisation du gouvernement croate. Le vice-ban Mirko Lentulay fut nommé président du gouvernement banal ; Ivan Kukuljević

<sup>1</sup> REMARQUE. — Les membres de la députation serbe furent : les évêques de Carlstadt et de Pakrac, Eugène Ioannović et Étienne Kragujević, l'archimandrite de Krušedol, Procop Ivačković, l'iguman de Lepavina, Anatol Ioannović, les popes de Neusatz et de Gross-Bečkerek, Jean Marković et Pierre Kurucky ; l'avocat Svetozar Kušević, le vice-notaire de Gross-Bečkerek, George Staić, le conseiller de magistrat de Gross-Bečkerek, Theodor Ioannović, et plusieurs marchands, ouvriers et habitants de la frontière militaire.

<sup>2</sup> Le même jour (23 juin datée) écrivit [sic] le ministre comte Latour un billet au ban Jellačić, qu'il ne signa qu'avec des lettres initiales, telles que : L. F. M. L. Ce billet était tel qu'il suit : « Alles ist verlohren. Retten Sie uns und ergreifen Sie, wenn es wie thunlich, die Offensive! » — En français : « Tout est perdu, sauvez-nous et prenez l'offensive pour peu qu'il soit possible. » Il n'y a pas de doute qu'il aurait été d'un immense avantage, si le ban eût pu alors entrer en campagne. L'armée de Hongrie n'était pas encore si corrompue et elle aurait suivi le drapeau du baron Jellačić. Ce billet se trouve entre les mains du ban Antoine Jellačić.

président de la justice ; Ambroz Vranicany fut chargé de la direction des finances ; et Herman Bužan du département des affaires urbaines. L'évêque Mirko Ožegović a été nommé président du culte et de l'instruction publique ; Mudrović fut chargé de la défense du pays ; et Joseph Bunyik de l'administration civile ; l'archimandrite serbe Ilić, du couvent de Gomirje au régiment frontière d'Ogulin, présida à l'administration de la frontière militaire. Ce fut donc à peu près un ministère croate, quoique ces messieurs avaient assez de modestie pour ne pas s'arroger le titre officiel de ministre.

Le 28 juin à cinq heures du soir, le ban Jellačić arriva enfin avec la députation croate à Agram. Son entrée rappelle les pompes triomphales des anciens vainqueurs romains, quoiqu'il revenait seul, sans une armée, et sans un trophée ; car il représentait une idée ! il était le symbole de la nationalité croate !

Ce jour-là donc, la garde nationale avait formé une double haie depuis la place Sainte-Catherine jusqu'au palais banal ; chaque minute partait un coup de canon, qui dominait le bruit des cloches et des *živio* du peuple enthousiasmé. De jeunes filles vêtues de blanc, et portant les unes des rameaux verts, les autres des drapeaux nationaux, précédaient le ban ; la musique militaire joua des mélodies croates ; les notables de la ville l'attendaient à la maison banale ; là, deux femmes distinguées lui firent l'hommage, l'une d'un discours, l'autre d'une couronne de lauriers. Alors M. Ivan Kukuljević s'écria que toute la nation croate, qui avait ressenti au plus profond de ses entrailles l'insulte qu'on avait faite au ban, allait se lever en masse pour le venger. Le ban Jellačić répliqua avec calme que l'insulte ne l'avait point atteint comme individu, mais qu'il l'avait ressentie uniquement au point de vue de la nationalité croate.

Après avoir vu défilier devant lui les gardes nationales et les troupes de ligne, il reçut les membres de la municipalité qui le supplièrent de remplacer par le nom de Jellačić celui de la place de Harmintz, la principale de la ville d'Agram. Le ban y consentit et, depuis ce jour historique, existe la nomination de la place Jellačić.

Le second acte de la fête devait avoir lieu dans la soiréc. En effet, à 10 heures, 600 députés et bourgeois, tous armés d'une torche flamboyante, 400 dames revêtues du costume national et portant toutes une lanterne de couleur, marchèrent, drapeau national en tête, entre une double haie formée par les officiers de la garde nationale, le sabre nu en main, et se rendirent de la *Dvorana*, où cet immense cortège s'était rassemblé, à travers la ville, qui a été illuminée ce soir, sous les fenêtres du ban Jellačić, qui s'y montra aussitôt à la foule délirant d'enthousiasme et d'amour pour leur chef adoré.

Metel Ožegović de Barlabaševac prit alors la parole, et exprima le plaisir et la joie de la nation croate de voir leur ban de retour dans sa patrie, et remarqua finalement que le beau sexe même a voulu prendre part à cette grande démonstration populaire pour lui prêter ce caractère d'amour et de piété, dont on n'a pas encore eu d'exemple dans les annales de la Croatie. On ne put entendre la réponse cordiale du ban Jellačić, car le bruit de *živio* et de la foule joyeuse étouffa sa voix. La masse du peuple, emporté par le sentiment de la haine et de la vengeance contre ceux qu'il croyait les auteurs du manifeste du 10 juin et de la disgrâce du ban, se précipita sur la place Jellačić pour y brûler comme dans un autodafé le portrait du palatin de Hongrie. La police, sur les ordres du ban, parvint pourtant d'arrêter les furieux, et d'empêcher ce spectacle indigne de la noble conduite des habitants de la capitale de la Croatie.

Tout passa encore cette nuit sans le moindre accident fâcheux. Le monde s'écoula, et le ban put enfin prendre quelques heures de repos.

Le ban Jellačić, après son retour à Agram du Tyrol, persuada encore Metel Ožegović de le remplacer en son absence, en ajoutant que Mirko était un homme cassé, usé, enfin une *baba* (vieille femme) qui n'était pas capable d'imposer à qui que ce soit, et de se montrer au niveau de cette époque orageuse.

Ožegović resta pourtant inflexible, et persista dans son opinion qu'il valait mieux pour la concorde entre les membres du conseil banal de laisser Mirko Lentulay en sa qualité de vice-ban, et de l'entourer d'hommes d'énergie et d'une capacité reconnue.

Le ban céda encore et le bon vieillard le remplaça jusqu'au moment où l'ancien régime s'écroula pour toujours en Croatie. Le lendemain, le 1<sup>er</sup> juillet, le ban Jellačić ouvrit la séance de l'assemblée nationale par la déclaration suivante : « Vous êtes instruits de l'accueil qui m'a été fait par leurs majestés et par les archiducs. Parti d'Innsbruck, ce ne fut qu'à Klagenfurth que j'ai eu connaissance pour la première fois du fatal manifeste ; je me suis empressé d'envoyer un courrier à l'archiduc Jean pour obtenir de lui, qu'en sa qualité de médiateur, il détournât les conséquences d'un acte qui compromettait notre nationalité. Son altesse impériale, appréciant la justesse de mes arguments, me promit d'envoyer sur-le-champ un courrier à Pest pour ordonner aux ministres hongrois de s'abstenir de toutes résolutions ultérieures entre nous, et de maintenir *in suspenso* la question croate-slavonienne ».

En réponse à cette explication, les membres de la diète nationale déclarèrent qu'ils ne voulaient point approfondir les motifs qui avaient décidé le roi à prendre une mesure qui pouvait soulever le

peuple croate et compromettre l'existence de la monarchie ; mais qu'ils ne pouvaient s'empêcher de regarder le manifeste royal comme un document apocryphe, sinon le fruit d'une extorsion, et que cette appréciation ne paraissait que trop justifiée par l'accueil bienveillant que le ban avait reçu de la cour impériale, par sa destitution antérieure et par le silence mystérieux gardé par leurs majestés à ce sujet, lors de leur conférence avec le ban ; dans tous les cas, cet acte devait être considéré comme nul et non avenu puisqu'il n'avait été dénoncé, dans une forme légale, ni au ban ni aux autorités croates.

Un message impérial, que le ban Jellačić reçut alors, sembla confirmer cette appréciation. Il était signé par l'archiduc Jean et portait cette inscription : « A mon ban de Croatie, lieutenant-général baron Jellačić. »

Le ban était mandé à Vienne pour conférer, sous la médiation de l'archiduc Jean, avec des représentants du ministère magyar sur les questions en litige.

Pour sauver la loyauté du roi et du prince Eszterházy, il faut dire qu'on apprit plus tard que le manifeste impérial n'était pas seulement le résultat d'un habile stratagème, mais qu'il n'avait été accordé que conditionnellement et ne devait être publié que dans un cas éventuel posé par le roi lui-même. Or, le comte Louis Batthyány livrant à la publicité, instigué par ce coquin de Kossuth, en dehors de l'éventualité prévue, un document jusqu'alors confidentiel, avait failli aux conditions convenues et à ses engagements.

## CHAPITRE II

Ce ne fut que la 12<sup>e</sup> séance qui offrit plus des détails intéressants. On y débattait des mesures financières qui furent toutes acceptées.

Dans la 15<sup>e</sup> séance Ambroz de Vranicany remarqua que le chapitre d'Agram possédait plus de deux millions en obligations, dont les intérêts ne servaient qu'à augmenter cet immense capital. Il trouva juste qu'on en tirât des impôts au profit de la caisse publique, dont la détresse était assez connue.

Cette motion avorta par l'opposition opiniâtre d'Ivan Kukuljević, qui prit la défense du haut clergé avec la plus grande énergie. Il prouva que le chapitre de la diocèse d'Agram avait déjà plus contribué, et plus déposé sur l'autel de la patrie, que tous les particuliers qui habitent le royaume croate-slavonien.

Kukuljević avait bien dit la vérité, car l'évêque Šrot avait donné à lui seul plus de 4.000 florins en argenterie et en bijoux, outre les 1.000 florins qu'il avait payés en argent comptant. La diète lui avait aussi voté, pour cette rare générosité, d'une voix unanime une lettre de remerciement.

La 17<sup>e</sup> séance fut remarquable par l'abolition des magasins dans la frontière militaire, ce qui se fit par un vote unanime. Cette institution a été la plus bienfaisante pour les pauvres familles de la frontière militaire, et même pour les riches qui ne savaient pas faire des épargnes d'une bonne récolte pour l'année prochaine où le blé manquait. Le ban Jellačić, en sa qualité d'un ci-devant colonel et commandant d'un régiment frontière, en avait fait assez d'expérience pour être convaincu de l'utilité de cette institution ; mais malgré cela il y consentit et vota aussi pour l'abolition de l'institution des magasins, en déclarant qu'il donnait son vote contre sa conviction personnelle, mais seulement pour prouver à l'assemblée nationale qu'il n'avait pas oublié sa promesse de ne jamais contrarier la volonté de la nation, manifestée par un vote unanime.

Le 10 juillet furent proclamées les nouvelles lois fondamentales pour la frontière militaire. Il suffit de savoir que le ban Jellačić avait fait au peuple guerrier de la frontière militaire en Croatie et Slavonie toutes les concessions possibles, pour l'engager à se montrer



reconnaissant de ces bienfaits, qui lui furent faits et garantis par le ban Jellačić au nom de l'empereur.

Le gouvernement impérial cependant, en publiant en 1850 les nouvelles lois fondamentales pour la frontière militaire, n'avait point pris en considération les 36 articles qui formèrent les lois fondamentales qu'avait publiées le gouvernement croate en 1848.

Nous avons déjà remarqué, dans le tome qui contient l'histoire du mouvement serbe, qu'une anarchie complète régna en Syrmie et surtout à Mitrovic, le chef-lieu du régiment frontière de Peterwardein. Cette circonstance, et les nouvelles peu rassurantes qu'avait reçues le ban Jellačić sur l'esprit public, qui régna en Slavonie et même dans la frontière militaire de ce pays, avaient déterminé le ban de se rendre en personne en Slavonie et en Syrmie, pour paralyser l'influence des éléments hostiles qui s'y propagèrent, par son apparition soudaine et par la magie de son immense popularité.

Les amis du ban ne furent point contents de son projet de se rendre jusqu'à Mitrovic. Le voisinage de la grande forteresse de Peterwardein, où commandait le traître, le lieutenant-général baron Hrabovsky, le voisinage de la forteresse d'Essek, où commandait le traître le général baron Jović, qui se vendit pour 40.000 florins à Kossuth ; la canaille, dont le duché de Serbie s'était débarrassé en la vomissant sur le territoire autrichien sous le prétexte de les envoyer au secours des Serbes autrichiens, qui infecta la Syrmie et surtout Mitrovic, qui y avait commis des horreurs sans nombre, et qui ne fut domptée que plus tard par l'arrivée du brave général serbe Knićanin ; et qui, soldée par les ennemis du ban, n'aurait pas hésité de l'assassiner pour une somme modique ; toutes ces circonstances rendirent le voyage du ban Jellačić dans cette contrée très périlleux, et donna la plus grande inquiétude à tous les amis et partisans du ban de Croatie.

Il paraît même que le ban Jellačić, bien qu'il n'en voulait pas convenir, connut parfaitement les dangers d'un voyage à la lisière d'un rayon plein de ses ennemis les plus acharnés, et même au milieu d'un pays où régna une complète anarchie ; car on vit porter à sa calèche 4 paires de pistolets bien chargés.

Les années de 1848 et 1849 ont suffisamment prouvé que le ban Jellačić ne connaissait pas la peur ; et qu'il poursuivit toujours le but qu'il s'était proposé, sans se laisser intimider par les menaces et les dangers. Aussi se mit-il alors dans sa calèche avec le plus grand calme du monde, et partit pour Mitrovic, en pensant à sa devise : *Što Bog da i sreća junačka !* en français : « Ce que Dieu donne et la fortune du soldat ! »

Nous ne pouvons regretter que sincèrement que M. Metel d'Ožegović avait toujours constamment refusé de remplacer le ban Jellačić en son absence ; et qu'il avait toujours conseillé au ban de laisser M. Mirko Lentulay dans sa position si importante pour cette époque, où son indolence et faiblesse, les qualités ordinaires d'un vieillard usé, ne purent qu'influencer nuisiblement à la marche des affaires publiques en Croatie, où l'on avait besoin de tant d'énergie et d'activité pour former une armée nationale capable de défendre les droits et la sûreté du trône et de la patrie.

Plus tard quand l'ancienne constitution croate a été menacée, et quand elle périt enfin dans un naufrage universel, il aurait peut-être su trouver le moyen de la sauver, ou du moins d'en sauver autant que possible. Le bon vieillard Mirko Lentulay ne put servir qu'en guise d'une *stampé* [*sic*] pour marquer les pièces officielles de son nom et de sa qualité de vice-ban. Enfin ce n'était pas sa faute ; il fit son possible pour vaincre les faiblesses de son âge avancé : ce fut plutôt la faute d'Ožegović, qui refusa toujours de le remplacer.

On aurait pu attribuer le refus constant d'Ožegović à une certaine crainte de se mettre trop en évidence durant l'époque révolutionnaire en Croatie, si l'on ne savait pas que M. Ožegović, délégué croate à la diète de Hongrie à Presbourg en 1848, avait été le seul homme qui eut le noble courage de s'opposer carrément aux propositions révoltantes de ce coquin de Kossuth, qui conseilla de profiter de l'embarras du gouvernement impérial, quand la nouvelle de la révolution de Paris était arrivée à Presbourg.

Ce fut bien encore Metel d'Ožegović, qui défendit les droits sacrés de sa patrie en vrai patriote et délégué croate contre toute la chambre des députés fanatisés par Kossuth, que son opposition constante et opiniâtre fit frémir et écumer de rage.

Ožegović ne céda pas, même quand Somsics et Babarczy, que la cour impériale avait chargés de diriger la partie soi-disant conservatrice, n'osèrent plus proférer une parole, et se turent en le conjurant de ne pas s'exposer à la fureur du parti Kossuth, en continuant à faire des vains efforts pour arrêter le torrent révolutionnaire.

Le typhus, suite de l'exaltation, des émotions véhémentes et des efforts inouïs de cet intrépide défenseur de la Croatie, avait jeté Metel Ožegović sur son lit. Il en aurait été fait de lui, il serait alors tombé victime de la fureur de Kossuth qui ne reconnaissait plus de bornes, si la condescendance des autres amlégats croates Herman Bužan, Joseph Bunjik n'eussent pas réussi à calmer les Magyars, et d'arrêter le bras de Kossuth, qui était alors déjà levé pour assassiner tous ses adversaires, et comme il fut bientôt prouvé par l'abo-

minable meurtre d'Eugène Zichy, du comte Lamberg, et du comte Latour.

Metel d'Ožegović, à peine rétabli, fut forcé de se sauver avec sa femme, née comtesse de Sermage, à Vienne pour éviter le sort du malheureux comte Lamberg, que Kossuth lui avait réservé.

Plus tard Ožegović se rendit de Vienne à Pettau, où il demeura auprès de sa femme jusqu'à ce que sa santé ne fût parfaitement rétablie, et d'où il écrit deux lettres au baron Neustaedter, que nous citerons plus tard.

Un homme tel que Metel d'Ožegović à la tête du gouvernement croate en absence du ban Jellačić, que n'aurait-il pu faire pour le bien public en Croatie ! Son refus aurait pu être considéré alors comme une véritable calamité publique, et le ban en était sincèrement fâché.

Avant de reprendre le fil de nos mémoires, il faut que nous fassions encore connaître le baron de Corberon, qui a su se procurer l'amitié et les bonnes grâces du ban Jellačić à l'époque dont nous parlons, par son enthousiasme affecté pour la nationalité croate, par ses maximes aristocratiques, et par son dévouement pour le ban Jellačić.

Il y a beaucoup de gens qui regardent ce baron de Corberon comme une personne mystérieuse en Croatie ; et de nos jours on en parla déjà à l'office du comitat d'Agram à le forcer à se légitimer sur ses titres et sur son origine.

Pour satisfaire la curiosité de ceux de nos lecteurs qui ont vu ce baron Corberon plus d'une fois dans le salon du ban Jellačić, nous en allons rapporter tout ce que nous savons.

Le baron de Corberon apparut pour la première fois en 1845 en Croatie. La famille de Corberon existe encore à Paris ; c'est une assez ancienne famille française, et ce baron Corberon croate en dérivait son origine, en ajoutant qu'il était le fils du (comte) baron Corberon de Paris.

Le titre féodal de la très ancienne et jadis très puissante famille de Corberon est d'une longueur épouvantable, et contient plus de noms et de prénoms, de titres et de prédicats, qu'une des premières familles d'Espagne.

Ce baron Corberon ne manque jamais d'étaler tous ces titres à la tête des actes publics qu'il a le droit de signer en sa qualité de seigneur-propiétaire, par exemple sur des contrats de ferme ou de servitude.

Ce baron Corberon en Croatie se fit remarquer par son talent si rare chez les Français de parler l'allemand si bien que le français ; par une physionomie spirituelle ; par des talents et par une instruc-

tion assez solide. Son apparition extérieure se fit remarquer par quelques croix à la boutonnière, par les bonnes manières d'un homme comme il faut, et par un pied estropié de la sorte à gêner sa marche.

Dans cette année (1845) le château de Januševac et la terre qui en dépendait, fut vendu à l'enchère. Le château, bâti dans un style italien, et magnifique au premier coup d'œil, a été la propriété du colonel Werklein, qui a été le ministre de l'archiduchesse l'impératrice Marie-Louise à Parme. Werklein fit bâtir ce château d'après sa fantaisie avec une charmante rotonde qui sert de la salle à manger.

Après la mort de Werklein le château fut vendu à l'enchère et le baron Corberon l'acheta à cette époque, où tout fut possible, sans dépenser un sou d'argent comptant. Il garantit les dettes des débiteurs et leur paie les intérêts jusqu'aujourd'hui.

Corberon avait pourtant nécessaire de l'argent pour commencer son ménage aventureux. Il fit donc vendre le cuivre, dont le toit du palais était couvert, aux juifs et à un prix très modeste.

Le résultat en fut que cette villa ou palais remplaça le toit de cuivre par un toit de bardeaux, et encore le dernier fut si mal construit, que la pluie en perça en peu de temps les plafonds du premier étage, les fit écrouler, et endommagea les plafonds du rez-de-chaussée, où le comte Corberon se trouve aujourd'hui logé. Les appartements au premier ne sont plus habitables.

Corberon, quoiqu'il prétend de posséder le titre de comte et de baron, paraît dépourvu de toute fortune privée. Il vit si retiré, à peu près ce qu'on appelle en France : tire le diable par la queue ; et pourtant il se trouve quelquefois dans un embarras mortel. On dit que le ban Jellačić lui avait avancé, en hiver 1857, 6.000 florins en argent, sans qu'il l'en avait prié, mais informé par un instinct intérieur de la détresse de son ami, par l'aspect désolant de ses traits bouleversés.

L'amitié du comte ou du baron Corberon se date encore de l'an 1848.

D'après les communications de Corberon, il avait fait ses études en Allemagne et vécu longtemps à Dresde. Puis il s'est retiré dans une petite ville de frontière pour y composer une brochure en français sur la constitution du Hanovre, qui contenait la défense du roi de Hanovre, qui avait renversé la constitution que le duc de Cambridge avait donné à ce pays.

Le roi de Hanovre en fut si enchanté du contenu de cette brochure, qu'il invita le baron Corberon à sa résidence, le décora et entretenit avec lui dans la suite une correspondance non interrompue jusqu'à sa mort.

Corberon se rendit en effet à l'invitation du roi, et conversa avec

lui tête à tête pendant son séjour à Hanovre. Il n'abusa pourtant pas de la bonté du roi, et retourna bientôt à Dresde.

Corberon revint plusieurs fois à Hanovre, mais il n'y s'arrête jamais plus qu'une semaine.

Le comte Corberon profita en 1848 de ses relations avec le roi de Hanovre, pour l'informer et éclairer sur tout ce qui se passa alors en Croatie, surtout sur la conduite et sur le noble but du ban Jellačić.

Le roi de Hanovre prit, en suite des communications du baron Corberon, le ban Jellačić en affection sans le connaître personnellement et lui envoya la grande croix de l'ordre des guelfes, accompagnée d'une lettre très affable, que nous citerons à l'époque quand le ban Jellačić l'aura reçue ; pour le moment nous n'en faisons mention que pour indiquer la cause et les raisons qui avaient disposé le ban Jellačić en faveur du comte Corberon, qui se montra si dévoué à lui, depuis son élection.

Corberon a été aussi membre de la première députation, qui s'était rendue à Innsbruck après que l'empereur s'y était réfugié avec sa cour.

Corberon n'est pas encore marié ; il avait bien l'intention d'épouser la comtesse Ricci Krystallnigg, qui avait épousé plus tard le capitaine comte Fugger à Venise, mais la comtesse ne put même s'imaginer que cette idée de Corberon eût été quelque chose de plus qu'une plaisanterie.

Corberon a encore deux frères, dont l'un soit militaire. Le roi de Hanovre n'en fait mention de lui dans sa lettre qu'en le qualifiant du titre de baron Corberon, ce qui provoque encore des doutes sur son titre de comte. En tout cas le baron ou le comte Corberon ferait bien de se légitimer pour faire cesser tous ces bavardages, qu'on ne peut pas faire taire sans avoir des preuves, comme il faut, entre les mains<sup>1</sup>.

Soit qu'il en soit. Le baron Corberon est un homme plein d'esprit, et sa conduite dans ce pays a été toujours loyale, et n'avait jamais été blâmée.

<sup>1</sup> Aujourd'hui la légalité des titres du comte Corberon sont prouvées [sic]. C'est un loyal et noble seigneur.

### CHAPITRE III

Le ban Jellačić, qui partit le 14 juillet d'Agram, prit la route par Gradiška, chef-lieu du régiment frontière de Gradiška, à Vinkovci, chef-lieu de celui de Brod.

A son passage le peuple accourut ; des hommes de frontière à cheval l'attendaient à chaque relais pour accompagner sa voiture.

Le ban fut partout reçu avec un enthousiasme, dont on ne pourrait plus se faire une idée aujourd'hui, où l'exaltation des esprits pour cet homme extraordinaire s'est tant refroidie dans ces provinces, et où tout est rentré dans le calme de la vie ordinaire.

Mes lecteurs m'épargneront dorénavant la répétition de la description de l'accueil solennel qui l'attendait partout. Ce fut toujours de recommencer : bruit de mortiers ; des fanfares ; des acclamations ; des harangues flatteuses, des répliques cordiales ; des festins, des dîners d'apparat ; et des toasts sans nombre.

A Vinkovci le ban eut une longue conférence avec le général de brigade Roth, qui se trouva dans une pénible situation par rapport à ses relations officielles avec le baron Hrabovsky, qui fut toujours son général en chef, et se trouva dans le voisinage à Peterwardein.

De Vinkovci le ban partit pour Mitrovic, le chef-lieu du régiment de Peterwardein, dont le commandement se trouva entre les mains du capitaine-auditeur Radosavljević, qui s'était mis sous les ordres du patriarche Rajačić, qui regarda le régiment de Peterwardein comme partie intégrale de la Voïvodine serbe, ainsi que la Syrmie où il régna en véritable roi.

L'assemblée nationale à Agram n'avait point encore décidé cette question importante, et par cette raison la Syrmie et le régiment frontière de Peterwardein durent encore reconnaître l'autorité du ban de Croatie. En conséquent le ban Jellačić s'y présenta en sa qualité de chef politique, et régla d'après cette raison sa conduite à Mitrovic, où il fut bien reçu avec les honneurs dus à son haut rang militaire et civil, mais avec l'intention ostensible de l'accueillir plutôt comme un allié des Serbes, que comme un chef politique.

Le peuple de frontière, qui n'y était point content du nouvel ordre de choses, et de l'anarchie qui y régna, reçut le ban Jellačić

avec des acclamations joyeuses et sincères ; l'enthousiasme du clergé des bourgeois et des *Servianci* (c'est ainsi qu'on appela la canaille accourue de Belgrade) n'était point si grand comme on l'aurait désiré. Du reste, quiconque connaît le peuple serbe n'en sera point étonné, car le ban Jellačić, malgré ses idées libérales, malgré sa prédilection affichée pour les Serbes, resta toujours, en sa qualité de catholique, *una persona ingrata* pour les Serbes incarnés.

Jellačić, ne prenant en considération que le droit qu'il avait encore légalement à exercer en sa qualité de ban de Croatie, froissa de prime abord la vanité et les prétentions des Serbes.

Nos lecteurs savent déjà que le colonel et commandant du régiment frontière de Peterwardein, Daniel Rastić, a été forcé de se sauver avec bon nombre d'officiers de Mitrovic ; qu'on avait aboli les autorités militaires, et remplacées par des comités (*odbor*) composés presque partout du rebut de la populace ; qu'on avait dissous les bataillons du régiment frontière pour en former des bataillons nationaux, où les officiers furent nommés par le patriarche Rajačić, et qui en confia le commandement à ses protégés.

Les comités furent présidés par les popes des villages, et quiconque connaît l'avidité du clergé serbe se peut bien faire une idée de quelle manière les malheureux habitants de campagne furent pressurés dans ce régiment, et avec quelle impatience ils attendaient le moment où les anciennes autorités militaires fussent rétablies parmi eux. L'arrivée du ban fit naître cette espérance dans leurs cœurs, et par cette raison ils le saluèrent avec des cris de joie et d'enthousiasme, partout où il se montra. La chose la plus singulière fut qu'il y avait encore l'ancien général de brigade, M. Hayek à Mitrovic, qui fit en bon philosophe bonne mine à mauvais jeu, et ne s'opposa nullement à la marche révolutionnaire des affaires politiques et militaires dans ce régiment. Il parut au contraire sanctionner par sa présence toutes les mesures qu'avait prises Radosavljević après la fuite du colonel Rastić. Hayek était un richard qui avait passé toute sa vie militaire dans la maison du maréchal comte Bellegarde, dont il a été l'adjutant, et n'avait pas manqué de ramasser de l'argent par des épargnes dans la situation brillante où il se trouva.

Le général Hayek, en quittant Mitrovic, aurait dû se mettre à la disposition du ministre de la guerre à Vienne, qui n'aurait pas manqué de l'employer dans l'armée d'Italie, ou quelque part, où il n'aurait jamais pu trouver cette tranquillité idylle [*sic*], dont il jouissait dans sa maison et dans son joli jardin à Mitrovic, où personne ne l'incommoda. Radosavljević au contraire le cajola beaucoup, et avait l'intention de s'en servir comme d'un parapluie

contre le mauvais temps, dans le cas que les chances eussent tournées un beau matin, car il lui communiqua tous les ordres du jour, et le fit même signer quelques pièces importantes. Ce général Hayek est mort ! *De mortuis nil nisi bene*. Supposons que ce brave homme ait voulu rester à Mitrovic pour y travailler en secret dans les intérêts de la dynastie impériale. C'est encore possible ; et beaucoup de personnes se sont vantées de nos jours de ce nouveau genre de mérites, qui au moins ne sauta pas tant dans les yeux, que la hardiesse de ceux qui se mirent à la tête du mouvement au risque de leur vie et de leur honneur, et enfrontèrent [*sic*] la mort pour sauver le trône et la monarchie autrichienne.

Le ban Jellačić, indigné de tout ce qu'il venait d'apprendre et de voir à Mitrovic, se laissa tellement emporter par son tempérament, qu'il manifesta en public son indignation, et qu'il ne put se retenir de réprimander vertement les autorités d'alors dans le salon du général, où elles étaient rassemblées pour le complimenter, ainsi qu'une députation, à la tête de laquelle se trouva un certain Stojanović, ci-devant officier de ce régiment de frontière. Le discours du ban fut si fulminant que personne [n'] osa y répliquer quand il avait fini. Seulement ce malheureux Stojanović, ivrogne et cerveau brûlé, a eu la hardiesse de se poser en orateur, et d'interpeller le ban Jellačić en lui adressant les paroles suivantes : « Dis donc nous un peu, Ban, ce que tu avais fait jusqu'à présent en faveur de la nation serbe, pour mériter notre confiance, et pour t'arroger le droit de nous parler de la sorte ? » Il ne put continuer sa harangue préméditée, dont il se piqua d'imposer au ban ; car celui-ci, qui ne perdit jamais contenance dans le moment le plus critique, et qui savait par routine qu'on devait sur-le-champ démonter un orateur qui vise à produire quelque effet hostile par ses paroles, lui coupa brusquement la parole en s'écriant avec sa voix tonnante, accompagnée de regards foudroyants : « Taisez-vous ! qui vous a donné le droit d'interpeller le ban de Croatie ? Vous êtes le dernier à qui je ferai la concession de se permettre la critique de ma conduite politique, et de me parler de la sorte ! Je ne suis pas venu chez vous pour entendre des discours effrontés, mais pour vous faire connaître mon opinion et mes raisons, — et que j'en aie le droit, j'espère que personne n'en doutera ! » Là-dessus le ban laissa de côté son interlocuteur intimidé et ébahi, et s'éloigna de la maison en fixant fièrement la foule, qui s'empressa respectueusement à lui ouvrir passage.

Le ban partit immédiatement après de Mitrovic pour se rendre à Karlovic. La prudence du ban qui ne devina que bientôt l'esprit hostile qu'avait provoqué son énergie à Mitrovic parmi les popes, les petits marchands et les *Servianci*, peut-être aussi que le temps



le pressa pour terminer son voyage et pour retourner promptement à Agram, l'une et l'autre cause ont peut-être hâté son départ.

Je n'ai pas des preuves en main pour prouver légalement ce que des hommes dignes de toute confiance m'avaient raconté après le retour du ban à Agram, mais j'en suis convaincu de la vérité du récit, au moins moralement.

On m'a raconté qu'on avait tramé à Mitrovic un complot contre la vie du ban Jellačić, et qu'on allait lui préparer une embûche sur la route de Karlovic, quand il échappa heureusement à ce danger par son départ inopiné et si prompt. On avait déjà soldé des bandits serbes, venus de Belgrade, qui devaient l'attendre dans une cachette à côté de la grande route, et le tuer en déchargeant leurs longs fusils sur lui. Personne [n'] aurait pu protéger le ban contre le plomb meurtrier, et il en aurait été fait de lui, s'il partait une heure plus tard ; et on peut bien s'écrier avec Napoléon, quand il apprit la défaite de Vandamme dans les défilés de Kulm : « Et j'ai toujours connu qu'en tout événement le sort des états dépendait du moment ! »

Il n'y a point de doute que le voyage du ban Jellačić à cette époque en Syrmie en pleine anarchie, inondée par la canaille et le rebut de toutes les nations, dans le voisinage de Peterwardein, de Hrabovsky, et de Magyars, ne fut point une partie de plaisir, et offrit plus d'un danger.

Le ban Jellačić, en arrivant à Karlovic, y avait trouvé un envoyé du lieutenant-général baron Hrabovsky, qui le fit prier de se rendre à une entrevue à Maria-Schnee, où l'église est considérée comme un lieu de salut par le peuple de Hongrie et de Slavonie, dont bon nombre de croyants s'y rendent en processions à toutes les époques de l'année.

L'envoyé du baron Hrabovsky fut le baron Stein, fils indigne d'un général autrichien et capitaine au corps de génie, en même temps directeur de fortifications à Peterwardein, — aujourd'hui rénégat et Ferik pacha en Asie.

La faute la plus noble du ban Jellačić fut toujours celle de supposer que tous les hommes fussent si loyaux comme lui. Il lui répugna toujours de croire les hommes plus ou moins faux, traîtres, égoïstes et méchants. En conséquent il accepta l'invitation du baron Hrabovsky sans le moindre soupçon, sans méfiance et sans crainte.

Le ban Jellačić, accompagné d'une petite suite, se mit aussitôt en route, et suivit le capitaine Stein, ce mauvais génie du baron Hrabovsky, qui se rendit à la tête pour conduire le ban.

Le ban, en parlant et conversant amicalement avec les messieurs de sa suite comme de coutume, s'éloigna toujours de plus de Kar-

lovic sans y faire attention, et sans s'apercevoir que chaque pas le rapprochait du rayon de la forteresse de Peterwardein.

Aujourd'hui il n'y a plus de doute que ce coquin d'un baron Stein ait voulu faire tomber le ban Jellačić dans une embûche, qu'on lui avait préparée de la part des Magyars, derrière la hauteur sur laquelle se trouve la chapelle de Maria-Schnee. On y avait mis en embuscade deux compagnies d'infanterie et une division de cavalerie. L'infanterie du régiment de Don Miguel avait ordre de repousser les avant-postes serbes, pendant que la division de houzards dut s'emparer du ban Jellačić et de sa suite, quand le ban aurait continué la route au delà de la chaîne des vedettes serbes. Ce traître Stein marcha toujours sans s'arrêter, et le ban suivit toujours sans s'apercevoir qu'il était déjà arrivé à la chapelle de Maria-Schnee. Il voulut encore suivre le capitaine Stein quand M. Lipovčić, qui se trouva alors dans sa suite, l'arrêta court en lui disant quelques paroles à l'oreille. Le curé de Maria-Schnee connaissait parfaitement bien la place derrière Saint-Lucas, où on avait préparé l'embûche au ban Jellačić, en y cachant les troupes magyares, là-dessus mentionnées. Il en fut informé par un de ses hommes de confiance, qui connaissait en même temps l'intention du capitaine Stein de livrer le baron Jellačić aux Magyars.

Ce digne curé en avait informé, chemin faisant, M. Lipovčić, aujourd'hui conseiller au tribunal de première instance à Agram, et l'avait prié d'en prévenir le ban Jellačić, qui ne manquerait pas de marcher à sa perte, s'il continuait de suivre le capitaine Stein sur la route de Peterwardein.

Le ban, averti par M. Lipovčić, qui l'en avertit en langue illyrienne, s'arrêta court ; et, comprenant bien lui-même qu'il serait une absurdité de se hasarder au milieu de ses ennemis, s'adressa alors au capitaine Stein, en le fixant d'un regard perçant, et lui dit d'une voix brusque : « Ecoutez, capitaine, j'ai bien assez marché jusqu'à présent. Cela suffit. Allez maintenant trouver votre général en chef, et dites-lui de se donner aussi la peine de faire quelques pas en avant, car je ne ferai pas un pas de plus ! » Le capitaine parut très contrarié, mais il n'osa rien répliquer, et s'éloigna aussitôt pour aller chercher le baron Hrabovsky, qui ne manqua pas d'arriver bientôt après avec une mine qui aurait dû le dédommager de l'humiliation qu'il avait éprouvée à Gradec en Croatie. Le baron Hrabovsky avait si peu de choses à dire au ban Jellačić, qui à son tour ne se donna plus la peine de convertir un homme faible et sans caractère, que cette entrevue dura à peine un quart d'heure, et qu'ils se séparèrent bientôt avec plus de froideur que de politesse.

Cette entrevue même ne parut que confirmer le rapport secret du

curé, qu'elle n'a pas été sollicitée par le baron Hrabovsky que pour faire tomber le ban Jellačić dans l'embûche qu'on lui avait préparée.

Jellačić et Hrabovsky ne durent plus se revoir que dans l'antichambre du prince maréchal Windischgrätz dans le palais royal à Bude.

Jellačić, en y entrant, aperçut Hrabovsky en grande tenue et orné de tous ses crachats, et qui, en voyant le ban, marcha droit à lui avec une mine riante et la plus affable du monde, mais Jellačić lui tourna aussitôt le dos avec l'expression du plus profond mépris. Hrabovsky resta atterré sous le poids immense d'un tel outrage. Le ban entra bientôt après au cabinet du prince Windischgrätz, qui fit défendre sa porte au baron Hrabovsky, qui espéra quelques moments auparavant de couvrir sa trahison sous ses décorations et sous les plis d'un uniforme qu'il avait porté avec honneur pendant un demi-siècle. L'heure de la justice venait alors de sonner pour le malheureux Hrabovsky, qui fut aussitôt après arrêté et conduit à la forteresse.

Il faut remarquer ici que Hrabovsky n'était parti que le 4 août de Peterwardein pour Budapest, où il entra en fonction comme général en chef du royaume de Hongrie. Après son départ de Peterwardein, le lieutenant-général Zahn y commanda jusqu'à l'arrivée de son successeur, le lieutenant-général baron Blagoević, qui suivit malheureusement ses traces politiques et finit d'une manière presque aussi tragique que lui.

La situation politique de la Croatie ne permit point au ban Jellačić de s'en absenter pour plusieurs semaines, et il se hâta de retourner à Agram, quoiqu'il aurait désiré de se rendre à Virovitica, où sa présence était très nécessaire pour restaurer le magistrat du comté qui se trouva encore composé de Magyarons les plus enragés.

## CHAPITRE IV

Le ban arriva le 24 juillet à Agram.

Les nouvelles de Vienne, qu'il apprit en route et à son arrivée, furent très intéressantes.

L'exécrable ministère de Pillersdorf a été enfin renversé et remplacé par celui du baron Wessenberg, qui a été nommé ministre des affaires étrangères et président du conseil. Les autres membres du nouveau ministère furent : baron Doblhoff, ministre de l'intérieur ; le docteur Bach, ministre de la justice ; Theodore Hornbostl, fabricant en soieries, ministre du commerce ; Ernest Schwarzer, ministre des travaux publics ; comte de Latour, ministre de la guerre ; Krauss, ministre des finances.

Ce ministère, considéré à un point de vue d'ensemble, était plutôt une garantie pour le parti de l'ordre qu'une espérance pour la révolution.

L'archiduc Jean, élu vicaire de l'empire, revint le 17 juillet de Francfort.

Le ban Jellačić, arrivé le 24 juillet à Agram, reçut un message de l'archiduc Jean qui le mandait à Vienne, où l'archiduc palatin et le président du conseil des ministres magyars devaient se rendre de leur côté.

Le ban, à peine arrivé, partit le 25 juillet dans la nuit pour Vienne. La catastrophe de 1848 parut lui avoir apporté — naguère si faible et souffrant — une constitution de fer, car il se montra insensible aux fatigues des courses rapides, aux peines morales et physiques, aux travaux d'esprit, et à toutes les difficultés de sa haute position politique et militaire, non compris les tourments et la gêne d'une représentation sans fin, qui ne lui laissèrent en repos ni jour ni nuit.

Le ban arriva le 27 juillet à 7 heures du matin à Vienne, et se logea à l'hôtel à l'enseigne de l'homme sauvage dans la longue et étroite rue de Carinthie.

Le ban fut reçu encore le même jour par l'archiduc Jean, avec qui il avait une longue conférence.

Dans la matinée du 28 juillet, à neuf heures, tous les officiers des troupes allemandes, slaves et italiennes, qui se trouvaient en gar-

nison à Vienne, allèrent en corps à son hôtel pour lui offrir l'hommage de leurs sympathies. Le comte Latour, ministre de la guerre, avait, à ce qu'on dit, insinué cette démarche aux commandants des troupes de la garnison, pour en imposer à la populace de la capitale, et au ministre président magyar, qui se trouva à Vienne.

Jellačić profita de cette occasion pour manifester, en quelques courtes, mais chaleureuses paroles, les sentiments d'amour de dévouement et d'inviolable fidélité, que lui et tous les Croates professaient pour la personne de l'empereur et pour la monarchie autrichienne.

Le ban disposa à cette époque d'une force presque magique. Les paroles produi[sic]rent l'effet des torches de feu jetées dans des gerbes de blé ; un enthousiasme délirant s'empara aussi des officiers qui l'entendirent alors pour la première fois, et dont les cœurs battaient avec violence, entraînés par la voix de cet homme chevaleresque, qui seul à cette triste époque porta la tête haute, et brava la haine des ministres magyars et la fureur de la révolution et les menaces d'un peuple sauvage.

« Vive le ban Jellačić ! » ne fut plus qu'un seul cri, et couvrit ses dernières paroles. Quelques-uns des officiers eurent des larmes aux yeux et s'écrièrent : « Pourquoi n'y a-t-il pas un tel homme à la tête de notre garnison. »

C'est sûr qu'on n'aurait pas trouvé des troupes impériales rebelles 4 mois plus tard à Schwechat, si le lieutenant-général Moga avait harangué de la sorte la garnison impériale de Budapest après les événements de l'onze de mai, où la canaille magyare avait osé traîner des officiers de l'armée impériale devant un tribunal révolutionnaire, parce qu'ils n'avaient fait que leur devoir sacré de défendre la demeure de leur général en chef, qu'ont voulu insulter des gens de sac et corde. Il n'y a point de doute que la garnison aurait quitté tambour battant et drapeau déployé ce séjour indigne d'un soldat et d'un homme d'honneur.

Les subalternes sont à plaindre dans une telle crise politique, car ils sont condamnés à obéir à leurs supérieurs, et par cette raison toujours plus ou moins à excuser, mais les chefs et les commandants militaires en sont seuls responsables de toute trahison, de toute action indigne de l'uniforme qu'on avait endossé, responsable de toute infamie que la troupe eut à supporter de la part d'une populace effrénée, car ils ont les moyens de châtier la canaille et, s'il le fallait, jusqu'à l'extirper.

Le même jour encore, le 28 juillet, le ban eut une conférence avec l'archiduc palatin, qui dura plus d'une heure, et qui fut continuée le soir à huit heures, et ne finit qu'à 9 heures et demie.

Cette conférence révéla dès le début l'abîme profond creusé par la rivalité des races, par les idées séparatistes des Magyars, entre la Hongrie et ses terres annexes, et il était évident que l'épée seule pourrait désormais trancher la question. Une nouvelle manifestation, plus importante encore que celle de la matinée, eut lieu dans la soirée en l'honneur de celui que l'opinion publique baptisait déjà du nom de héros croate.

Dix heures venaient de sonner quand, tout d'un coup, la rue de Carinthie fut inondée d'une clarté semblable à celle d'un incendie, et quand on entendit le grand tambour et les sons bruyants de la musique militaire, le ban courut ouvrir la fenêtre pour voir ce que c'était.

Il vit arriver alors une colonne immense, composée de soldats et de bourgeois, de grenadiers et d'officiers de tout rang, de notabilités de la ville et des faubourgs, et de tous les Slaves domiciliant [sic] à Vienne, et de tous ces mil et mil [sic] hommes avait chacun un flambeau à la main. Cela fit l'effet d'un torrent de feu qui se roula à travers la rue et s'arrêta enfin sous les fenêtres du ban Jellačić. Une musique militaire marcha à la tête, une autre au milieu et une troisième à la queue de cette colonne monstre.

Alors eut lieu cette mémorable sérénade du 28 juillet 1848, dont on n'avait jamais vu de pareille depuis que la capitale de Vienne existe, et dont le but a été de fêter l'immortel ban Jellačić.

Ce fut un spectacle magnifique. Des drapeaux aux couleurs slaves flottaient partout en l'air, on ne remarqua qu'un seul aux couleurs allemandes, rouge, noir et or.

Les musiques jouèrent des mélodies nationales slaves. On a pu aisément regarder cette sérénade gigantesque comme une démonstration aussi bien militaire que slave, et ayant pris des dimensions si monstrueuses pour en imposer aussi bien aux Magyars qu'à la populace de la capitale.

Un détachement de la garde de sûreté, fort de 150 hommes, se plaça devant l'hôtel où le ban se trouva, pour veiller à sa sûreté, et pour soutenir l'ordre parmi cette foule immense. On peut bien dire, sans altérer la vérité, qu'il y avait dans cette nuit, pendant que la musique joua, plus de 100.000 hommes de rassemblés dans les rues limitrophes et sur la place de Saint-Etienne, où se trouva la garde nationale sous les armes, ainsi que sur la place du nouveau marché. La cavalerie bourgeoise s'y montra aussi cette nuit. On craignait à juste raison un conflit sanglant dans cette nuit entre les partisans du ban et entre les Magyars domiciliant à Vienne ou accourus de Budapest, de Presbourg ou des autres endroits en Hongrie. En tout cas les derniers eussent été alors bien inférieurs en nombre ; et

les grenadiers, qui se trouvèrent dans la colonne monstre, auraient suffi à eux seuls d'éreinter tous les partisans magyars présents à cette occasion à Vienne.

On dit qu'il y avait eu lieu en même temps une ovation rivale, mais bien mesquine à comparaison de celle qui fut décernée au ban Jellačić, sous les fenêtres du comte Louis Batthyány. Ce ne fut cependant qu'au café français, où l'élément croate faillit venir aux mains avec l'élément magyar, sans la présence d'esprit du propriétaire du café qui, éteignant tout à coup le gazomètre de son établissement, plongea dans la plus profonde obscurité les adversaires prêts à engager la lutte ; et tout le monde fut alors obligé de se sauver du café, ou l'on risqua de se casser le nez contre le mur.

Quand la colonne s'était enfin arrêtée sous les fenêtres du ban Jellačić, la presse y était si épouvantable que personne [n'] aurait pu alors tirer un mouchoir de sa poche.

Aussitôt que la foule remarqua que le ban se montra plus avant à la fenêtre pour parler, la musique cessa de jouer et le plus profond silence commença à régner, tel qu'on put aisément comprendre chaque parole du ban, qui parla lentement et à haute voix.

Après avoir remercié la foule de cette manifestation des sympathies pour sa conduite politique, il déclara, qu'il était décidé de défendre la monarchie autrichienne et son ancienne dynastie ; qu'il désirait que toutes les nationalités de ce vaste empire fussent reconnues, conservées et protégées, et que la liberté constitutionnelle publique et individuelle fussent respectées, et finit son discours en s'écriant qu'il voudrait voir l'Autriche grande, forte et unie.

Un tonnerre d'applaudissements éclata alors dans la longue rue de Carinthie ; cent mille cris de *vivat ! de živio Ban Jellačić et de slava* (gloire !) retentirent en l'air et parurent donner la sanction solennelle à l'opinion politique du ban de Croatie.

Un Illyrien, entraîné par son enthousiasme pour le ban Jellačić, crut avoir la vocation à répondre sur son discours au nom de ses compatriotes. Ce malheureux, dont le poumon a été trop faible pour cette tâche, fit tous ses efforts pour se faire entendre à travers le bruit sourd de cette foule immense, qui ne cessa un instant, semblable au murmure de la mer agitée, et qui ne s'était arrêté que comme par enchantement pour entendre les paroles du ban Jellačić, mais il ne parvint à se faire entendre de son plus proche voisin, et le ban même, du haut de sa fenêtre, ne put observer que le mouvement des muscles extenseurs et abaisseurs de la bouche de ce malheureux orateur.

Pendant que les Slaves entonnèrent leurs chants nationaux, quelques polissons au bout de la rue commencèrent à chanter cette

vilaine chanson des étudiants morveux de l'université de Vienne connue sous le titre de *Chanson de renard*, en allemand *Fuchslied*, mais la garde nationale les fit aussitôt taire avec quelques coups de crosse, et amena les plus entêtés au corps de garde.

Enfin la colonne monstre se retira, la garde nationale balaya la rue de Carinthie, et le parti magyar, qui avait l'intention d'outrager le ban Jellačić par un charivari sous ses fenêtres, échoua complètement contre le bon sens des Viennois, dont la loyauté fut alors encore assez grande pour faire respecter la loi de l'hospitalité.

Le ban Jellačić s'était rendu dans la salle à manger, où il prit part à un excellent souper de sa suite. On y sabla plusieurs bouteilles du meilleur vin de Champagne, en buvant à la santé du ban Jellačić, qui but à son tour à la santé de ses convives d'après la coutume nationale de son pays.

On était en bon train de devenir gai et amusant, surtout comme le ban Jellačić se montra de la plus belle humeur du monde.

Le ban parut fier et content de cette immense ovation, qui lui fut décernée au sein de la capitale de l'empire d'Autriche. Il en mesura l'importance politique, et l'influence morale qu'il exerça sur les esprits à cette époque, et il se croyait dans ce moment au-dessus des autres mortels, et surtout au-dessus de tous les hommes d'état en Autriche. Personne ne lui aurait pu en faire un reproche ce jour-là.

En tout cas le moment ne fut point favorable de lui annoncer, que le ministre baron Doblhoff se trouvait en uniforme de simple garde national, à la porte de l'hôtel, où le ban se trouva logé. Cette courtoisie de la part d'un ministre méritait bien quelque attention de la part du ban Jellačić, et M. Kukuljević, qui avait reconnu le baron Doblhoff, accourut auprès du ban pour l'en avertir, et à l'engager à faire monter le ministre pour trouver l'occasion de lui dire quelque chose d'agréable, en revanche des marques de la haute considération, que celui-ci venait de donner au ban de Croatie, en se mettant lui-même en faction à la porte de son logis.

« Qu'il reste où il est ! » fut la brusque réponse du ban Jellačić, et Kukuljević resta tout ébahi d'une réplique qu'il attendait le moins du monde, connaissant la courtoisie chevaleresque du ban de Croatie.

Jellačić, à tort ou à raison, méprisa alors tous les ministres de la cour impériale, il n'en excepta que le noble comte de Latour, et dans cette nuit mémorable pour sa gloire historique, où il se sentit agrandi du double par les sympathies d'une si grande capitale, il éprouva encore moins que jamais l'envie de s'abaisser au niveau d'un ministre de Vienne et de lui parler tête-à-tête, quand il ne put



vaincre cette aversion que lui inspira la conduite faible, pusillanime et déshonorante du ministère autrichien.

Le ban Jellačić ne fut pourtant pas capable de commettre une impolitesse, et M. Kukuljević connut trop bien son excellent cœur pour se laisser intimider par un premier refus. Il revint donc à la charge en faveur du ministre Doblhoff, et le ban, le premier mouvement d'un tempérament vif passé, ne demanda mieux que de redresser sa brusquerie de prime abord et descendit lui-même l'escalier pour aller chercher le ministre, et de le faire monter chez lui dans la salle à manger.

Le ban, s'en emparant de la main du baron Doblhoff, le remercia de tant de marques de bonté et de considération, et le conduisit lui-même dans la salle, où tout le monde se leva pour saluer le ministre, qui avait généralement la renommée d'un homme loyal et libéral.

M. Doblhoff éprouva aussi la magie de la conversation du ban Jellačić, car il en fut si enchanté qu'il en parla le lendemain à un de ses collègues comme d'un homme qui tenait entre ses mains le destin de l'état.

Un petit accident ne troubla que pour quelques moments le calme et la gaieté dans l'Hôtel de l'homme sauvage. Un Magyar, portant l'uniforme de la garde nationale, s'écria alors dans son haleine alcoolisée qui aurait pris feu à la flamme d'une chandelle : *pereat Jellačić*. Ce misérable gredin avait à peine prononcé ces paroles, que les gardes nationales l'empoignèrent et l'entraînèrent hors de l'hôtel, où ils lui arrachèrent l'uniforme de garde national, le déclarant indigne de la [sic] porter, en violant lui-même la loi de l'hospitalité, qu'il devait faire respecter par ses concitoyens en sa qualité de garde national.

Ce fut le seul accident qui arriva dans une nuit, où plus de 100.000 hommes se trouvèrent sur pied pour une démonstration, qui avait pris des dimensions, dont on n'avait jusqu'alors aucune idée à Vienne, et qui passa tranquillement quoiqu'elle heurtât l'opinion publique de la masse du peuple. Ce fait prouva que la populace de la capitale n'était point encore si corrompue — au moins à cette époque — pour qu'on aurait pu la juger capable de commettre les horreurs du 6 octobre 1848.

Le 28 juillet était donc passé sans trouble ; mais le lendemain toutes les feuilles publiques, surtout le *Charivari*, l'*Omnibus*, la *Gazette nationale*, la *Constitution*, la *Gazette des rues*, le *Postillon*, le *Bonnet rouge*, les *Questions populaires*, le *Courrier politique des étudiants*, qui se distinguèrent à cette époque par leur cynisme et par leurs articles incendiaires, fulminaient contre le ban Jellačić et ses

partisans, en lançant leur anathème contre cette sérénade de la veille, qu'elles appelèrent une démonstration réactionnaire, et condamnèrent tous ceux qui y avaient pris part, ou qui avaient contribué à la protéger contre la juste indignation du peuple.

Les rédacteurs de ces feuilles appelèrent le ban Jellačić un rebelle, un vil instrument de la camarilla, un panslaviste, qui rêvait un royaume des yougoslaves.

Une dernière conférence eut lieu, le 29 juillet, au ministère de l'intérieur, entre M. Bach, ministre de la justice, le ban Jellačić, d'une part, le prince Eszterházy et le comte Louis Batthyány, d'autre part.

La gazette d'Agram ne parle cependant que d'une dernière conférence avec l'archiduc palatin, qui eut lieu entre lui et le ban, à midi. Il n'y a pas de doute que le comte Batthyány y était présent, ce qui est prouvé par le dialogue que nous allons aussitôt citer.

Cette conférence fut grave et solennelle. Les ministres magyars s'y posèrent ouvertement en vainqueurs qui dictent des conditions.

L'Autriche, soutenue par l'épée slave, ne revendiquait pour elle, dans ses rapports politiques avec le royaume magyar, que le droit de s'immiscer dans la gestion de trois portefeuilles, ceux de la guerre, des finances et des affaires étrangères. Elle abandonnait aux autres départements ministériels une complète liberté d'action.

Vainement, pendant une heure, on s'efforça à démontrer par une argumentation aussi brillante que logique, la légitimité des prétentions de l'Autriche et le peu de fondement des exigences magyars. Batthyány fut sourd à la voix de la raison, et le ban Jellačić mit pour la condition *sine qua non* la réunion de ces trois portefeuilles là-dessus mentionnés. Enfin Batthyány s'écria : « Entre les cabinets de Pest et de Vienne, il y a une barrière infranchissable ! » Alors, le ban Jellačić et les autres personnages qui tenaient entre leurs mains le sort de l'empire se séparèrent avec morgue et froideur.

Le comte Batthyány s'approcha encore une fois du ban Jellačić, et prenant sa main, lui dit : « Encore une fois, voulez-vous la paix ou la guerre ? »

« Nous voulons la paix, répondit le chevaleresque ban de Croatie, si, mieux inspirés, les Magyars rendent à César ce qui est à César, et à l'Autriche ce qui est à l'Autriche. Mais s'ils persistent à vouloir briser le pacte fondamental de l'empire, oh ! alors, nous voulons la guerre. »

« A la garde de Dieu, répliqua Batthyány. Le sabre décidera entre nous. Adieu, Baron, je vous donne rendez-vous sur les bords de la Drave. »

« Nous nous reverrons avant sur les bords du Danube », riposta

vivement le ban Jellačić, qui bientôt après devait tenir parole, comme nous verrons plus tard.

Le ban, avant de quitter Vienne, eut encore une longue conférence secrète avec le comte Latour. Il ne devait plus le revoir.

Le ban Jellačić, en partant de Vienne, emporta la ferme conviction que l'épée seule pourrait désormais trancher cette question politique et vider la querelle entre les Croates et les Magyars.

Le ban ne craignait pas le combat, mais il avait désiré sincèrement de terminer l'affaire à l'amiable.

Le ban de retour à Agram publia son manifeste à la date du 6 août.

#### MANIFESTE

Conformément aux ordres de l'archiduc Jean, lieutenant de l'Empereur, je me suis rendu pour la troisième fois au siège du gouvernement central de la monarchie pour accorder, s'il était possible, les besoins de notre chère patrie avec les vœux de nos voisins, les Hongrois, ainsi qu'avec les intérêts de la maison impériale et royale...

Ni les dangers personnels, ni la mortification, ni l'insulte, qui m'ont été infligés par le manifeste, non publiquement encore révoqué, du 10 juin, n'ont pu m'empêcher de me charger de cette nouvelle mission épineuse. Il s'agissait, en effet, de conserver à mes chers compatriotes, en Croatie, Esclavonie et Dalmatie et dans la Voïvodine serbe, les premiers biens du monde, la liberté et la paix ! Il s'agissait, en outre, d'assurer aux deux parties leurs droits naturels, leurs prétentions raisonnables, et de conserver intacte l'union des pays et des peuples appartenant à la couronne apostolique, ainsi que le lien qui les attache à l'empire...

En ma qualité de représentant de la nation, j'ai dû prendre pour base de la médiation dont l'archiduc s'était chargé, les résolutions de la dernière congrégation, c'est-à-dire :

1. — La réunion des ministères de la guerre, des finances et des affaires étrangères à l'administration de la monarchie entière.
2. — La pleine garantie et la complète égalité des droits de notre nationalité et de notre langue, tant dans l'administration intérieure, qu'au parlement de la Hongrie.
3. — L'accomplissement des vœux et des demandes de la nation serbe.

Ni ma conviction ni la volonté prononcée de la nation ne m'ont permis de m'écarter de cette base. Mais ni l'archiduc palatin, qui m'a reçu avec les plus gracieuses protestations et la plus cordiale sympathie pour le succès d'un arrangement paisible, ni le président du cabinet hongrois, avec lesquels j'ai traité les conditions *sine qua non* n'ont pu, vis-à-vis du parlement de leur parti, s'entendre d'une manière satisfaisante. Le départ du médiateur sérénissime, qui eut lieu le 30 juillet, a terminé la dernière tentative d'arrangement amiable de notre question nationale, sans qu'il m'ait été départi le grand bonheur d'entrevoir en perspective un heureux succès...

En conséquence, il nous reste à attendre la résolution que prendra le parlement qui, dans ce moment, délibère à Pest sur notre dernier mot de paix, et de confier ensuite à notre force et à notre union la justice de notre cause, à laquelle ne failliront ni les sympathies prononcées des peuples libres de l'Autriche

et de l'Europe, ni l'approbation de Sa Majesté l'Empereur et Roi, ni enfin le secours du Tout-Puissant dans lequel nous nous confions fermement.

En suite d'une adresse assez impertinente, qui fut remise le 6 août à l'empereur Ferdinand par une députation de la constituante à Innsbruck, sa majesté se décida à partir le 8 du courant.

L'empereur arriva le 12 à Stein, où il fut reçu par le ministre Doblhoff et une députation solennelle. Le même jour leurs majestés débarquèrent à Nussdorf, au milieu des acclamations enthousiastes d'une foule innombrable ; il était cinq heures du soir. Toutes les gardes nationales de la capitale et de ses environs formaient une double haie depuis Nussdorf jusqu'à Schönbrunn.

Des arcs de triomphe, des guirlandes, des jeunes filles vêtues de blanc et jetant des fleurs sur le passage du souverain, tout cela ne manqua pas. De toutes les fenêtres, une pluie de fleurs tombait sur le cortège, qui s'avavançait dans cet ordre : 2 aides-de-camp à cheval ; un escadron de la garde nationale ; un escadron de la garde bourgeoise ; la calèche de l'empereur et de l'impératrice ; celle de l'archiduc François, de l'archiduchesse Sophie et des archiducs leurs fils ; la suite de leurs majestés, les généraux, leurs états-majors et 2 escadrons de cavalerie.

A la cathédrale de Saint-Étienne leurs majestés assistèrent à un court *Te Deum* et se rendirent, accompagnées alors aussi par la garde allemande, à Schönbrunn, où les députés de la constituante adressèrent à l'empereur et à la famille impériale des discours de félicitations. Lorsque le soir vint, la vieille capitale de l'empire fut plongée dans un vaste océan de feu.

La joie du peuple de Vienne devait être un gage de paix et d'union, présage trompeur ! La position de la capitale devint bientôt plus grave que jamais !

## CHAPITRE V

Nous avons oublié d'informer nos lecteurs d'un fait de la plus grande importance, qui a eu lieu dans la dernière séance de la diète nationale à Agram.

Un certain Matić Petar, auditeur du régiment frontière d'Ogulin et député à la diète nationale d'Agram, homme exalté et remuant, y fit tout d'un coup la proposition d'investir le ban Jellačić de la dictature, ainsi qu'on avait nommé extraordinairement jadis à Rome du temps de la république, en certaines occasions importantes, un magistrat unique et souverain, mais seulement pour un certain temps, et qu'on désigna sous le nom de dictateur.

Dans ce temps d'agitation et d'exaltation, toute proposition qui frappa les esprits par sa nouveauté ou originalité, fut ordinairement acceptée par acclamation, sans débattre ou approfondir la question, fût-elle même de la plus grande importance.

Ainsi cette proposition fut accueillie par un délire d'enthousiasme, et le ban Jellačić fut aussitôt proclamé dictateur, et personne ne pensa à fixer le terme de cet immense pouvoir, que la nation venait de remettre entre ses mains. A Rome, la dictature n'était ordinairement conférée que pour six mois ; à Agram on l'avait donc conférée pour toujours au ban Jellačić.

A peine que le bruit étourdissant et le délire de l'enthousiasme de la foule s'était abaissé, que les esprits plus calmes et clairvoyants furent pour ainsi dire frappés de stupeur en réfléchissant sur la portée immense de cet acte politique qu'on venait d'accomplir si étourdiment. Plus tard, tout le monde reconnut la faute et les conséquences qui pourraient résulter de la dictature du ban Jellačić.

Cette sage réflexion a été arrivée trop tard. Le ban Jellačić a été proclamé solennellement dictateur ; il n'y avait plus de moyen d'y revenir, et même pas pour fixer le terme de la durée de la dictature, car le ban Jellačić ne convoqua plus la diète nationale dès le moment qu'il a été proclamé dictateur, ce qui n'en fut que la conséquence légale, comme les débats et les décisions d'une diète nationale sont incompatibles avec le pouvoir souverain et absolu d'un dictateur. Pour la même raison le ban Jellačić se rendit tout seul

aux conférences qui eurent lieu à Vienne entre l'archiduc palatin, les ministres magyars, les ministres impériaux, et lui, sans y laisser assister un seul de ces députés croates qui l'avaient accompagné à Vienne. Il y avait alors bien MM. Metel Ožegović, Kukuljević et Vranicany à Vienne, et encore plusieurs autres.

Ce fut en vain que les Croates, effrayés de la proclamation précitée de la dictature du ban Jellačić, n'en avaient pas fait mention ni dans leurs gazettes, ni dans le protocole de la diète, ni dans le registre, enfin nulle part ; de la sorte que l'historiographe, qui cherche le document officiel pour constater la dictature du ban Jellačić, se trouve dans l'impossibilité de s'en procurer un seul, et qu'il s'en doit reposer sur le témoignage des contemporains, sur la tradition, et surtout sur la résolution impériale qui abolit la dictature en Croatie à la fin de l'an 1851. Cette pièce importante existe dans l'archive du gouvernement à Agram, et prouve plus que suffisamment que le ban Jellačić a été dictateur, si même toute sa conduite ultérieure, ses actions et ses réponses officielles n'en eussent pas donné témoignage.

Cette dictature est considérée encore de nos jours comme une grave faute politique par les patriotes en Croatie, et en font dériver toutes les conséquences si tristes pour les belles espérances des Croates.

M. Matic, qui s'attribua la gloire de la motion par rapport à la dictature de Jellačić, n'en recueillit cependant pas les fruits d'or qu'il avait rêvés. On dit que la conduite de cet homme exalté et remuant ne fut pas toujours correcte, qu'elle éveilla plus tard les soupçons du gouvernement impérial, et qu'il fut transféré un beau matin inopinément en Galicie, où le climat plus froid contribuerait à calmer son ardeur exaltée.

Vers la fin du mois de juillet, les hommes un peu plus initiés dans les affaires politiques avaient déjà prévu en Croatie que la querelle avec les Magyars ne se terminera que l'épée à la main.

La Croatie, soutenue par le peuple guerrier de la frontière militaire, ne craignait pas le combat avec le vaste royaume de Hongrie, mais le manque d'argent, la chose la plus indispensable pour faire et soutenir la guerre, donna la plus grande inquiétude aux pauvres Croates, prêts à verser leur sang pour la dynastie impériale et pour la monarchie autrichienne, mais qui ne pouvaient pas frapper de la monnaie du rocher, qui ne manque pas dans leur pays romanesque.

Le conseil banal, après avoir cherché vainement des moyens à se procurer de l'argent, résolut de s'adresser à la générosité de l'archiduchesse Sophie, qui avait montré de prime abord la plus grande

confiance aux efforts patriotiques de la nation croate, et qui avait pris ouvertement à la cour impériale à Innsbruck la partie [sic] du ban Jellačić, quand on avait commencé à le dénigrer aux yeux de l'empereur Ferdinand.

Le conseil banal avait donc envoyé une lettre respectueuse à l'archiduchesse Sophie à Innsbruck, qui contenait la demande d'un million en argent comptant pour les besoins les plus urgents d'une armée croate destinée à défendre les intérêts du trône, de la patrie et de la monarchie commune. La lettre a été signée par le vice-ban Emmeric Lentulay.

Le retour-récépissé, qui arriva bientôt après d'Innsbruck, daté du 27 juillet et signé par Hanausek, valet de chambre de son altesse impériale royale, prouva que l'archiduchesse avait reçu la lettre le même jour que le ban Jellačić arriva à Vienne pour y prendre part aux conférences par rapport à la pacification de la Croatie et de la Hongrie.

Le moment ne fut donc pas favorable pour obtenir un million de l'archiduchesse, qui n'osa d'aucune manière protéger ouvertement la résistance de la nation croate.

Cette noble et excellente archiduchesse, qui avait le cœur très haut placé, et avait donné des preuves de son caractère ferme et magnanime, se trouva très contrariée de ne pouvoir satisfaire la demande des fidèles Croates, qui imploraient son secours. Elle chargea cependant le conseiller aulique Erb, employé dans le cabinet de l'archiduc François-Charles, de répondre au conseil banal par une lettre adressée au vice-ban Emmeric Lentulay, datée d'Innsbruck le 29 juillet 1848, et signée par M. Erb, qui expliqua les motifs du refus de l'archiduchesse.

Voici cette lettre :

Très noble Monsieur (*Euer Hochwohlgeboren* !).

Son altesse impériale royale Madame la sérénissime archiduchesse Sophie m'avait ordonné de faire connaître à Vous, très noble Monsieur, que son altesse impériale royale avait lu votre supplique du 19 du mois courant, où vous avez prié l'avance d'un million, avec ce profond intérêt dont son cœur est pénétré pour le bien-être et le malheur de tous les sujets de l'empire d'Autriche, et par conséquent aussi pour la Croatie, surtout dans ce moment, où ses vaillants enfants ont acquis une part si honorable à la gloire guerrière dont s'est couvert l'héroïque armée de sa majesté, notre très bénigne empereur et roi, en combattant l'ennemi perfide en Italie.

Votre demande avait donc autant plus touché douloureusement l'âme de son altesse impériale royale, qu'Elle est forcée de la désigner comme une telle, dont l'accomplissement soit impossible, car, vu que cette somme d'argent ne se trouve point à la disposition de son altesse impériale, elle craint outre cela, non sans raison, qu'elle, loin de favoriser en Croatie l'œuvre commencée de la pacification, n'y contribuerait que de l'arrêter.

En m'acquittant ainsi de la très haute commission dont j'étais chargé, j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,  
Très noble Monsieur, votre serviteur dévoué, Erb, Conseiller aulique.  
Innsbruck, ce 29 juillet 848.

Il n'y a point de doute que les circonstances politiques avaient empêché l'archiduchesse Sophie de suivre l'inspiration de son cœur généreux.

Pour communiquer tout à nos lecteurs, dont nous avons eu connaissance, nous allons citer un billet du fameux comte de Turopolje, qu'il avait écrit au *vice-comes* (vi-comte) de Turopolje, François Pogledić, à l'occasion de la destitution du ban Jellačić par le manifeste impérial du 10 juin.

Ce billet a été intercepté, et n'arriva point à son adresse. Il était écrit dans le jargon turopolien, et les fautes orthographiques y fourmillaient, ce qui n'est pas étonnant, quand on sait que Daniel Josipović ne connut aucune orthographe, ni en croate, ni en allemand, ni en magyar, et qu'il écorchait plus ou moins toutes les langues qu'il parla.

Voici ce billet :

« Cher (*Dragi*),

Tu apprendras par cela <sup>1</sup> qu'à présent tout ira bien, et qu'il faudra que tout aille bien ; à présent prends seulement garde qu'ils n'échappent pas sans punition. Ton Any. »

Ce qui veut dire Antoine Daniel Josipović.

Il faut encore remarquer à nos lecteurs, que Josipović avait compris les Illyriens sous le mot « qu'ils ».

Cet imbécile Josipović avait fait compte sans son hôte, car nous connaissons déjà le résultat de ce manifeste du 10 juin.

Quelqu'un qui désire de voir les lettres originales dont nous avons donné les copies en français, les trouvera entre les mains du conseiller des finances en chef, Daniel de Stanisavljević, qui est employé à Agram.

Pour satisfaire la curiosité des lecteurs croates, nous tâcherons de reproduire un fac-similé du billet du fameux comte de Turopolje. Son style, et l'orthographe de ce billet, est par trop intéressant, le voilà : *Dragi, Isz ovoga videti budech moral da bu y da mora biti szada dobro, szamo szada paszlivo da nepovujdu kachtigi. Tvoj Any.*

<sup>1</sup> Ce billet était attaché à un paquet de ces manifestes impériaux du 10 juin.



## [TOME VI]

La rupture des conférences à Vienne avait pourtant causé une pénible impression sur un grand nombre des patriotes croates des plus éclairés. Pour preuves, nous voulons citer deux lettres, que M. Metel d'Ožegović avait écrites au général baron Neustaedter à Varaždin, dont l'une était écrite avant l'arrivée du ban Jellačić à Vienne, et l'autre après son départ pour Agram. Les voici :

N<sup>o</sup> 1. Mon très honoré général,

Vous serez bien étonné que, jusqu'à présent, je n'ai pas encore rempli ma promesse ; mais comme j'ai supposé que le colonel Denkstein vous aurait exactement informé de la situation politique et des circonstances actuelles d'ici, et des espérances par rapport à notre pays, j'avais retardé ma lettre jusqu'à ce que j'aurais pu me procurer des dates [sic] plus sûres sur notre sort futur et sur nos vues politiques. Mais dans ce moment je me vois obligé de vous informer que son altesse I. R. l'archiduc Jean avait mandé le ban à Vienne, où les ministres magyars et même l'archiduc palatin Étienne séjournent dans ce moment, pour tenter une réconciliation et de terminer à l'amiable la querelle entre les Croates et les Magyars. En conséquence l'arrivée du ban est attendue d'un moment à l'autre. Si nous mettons pour *conditio sine qua non* un ministère central autrichien pour la guerre et pour les finances, il n'y a bien point d'espérance d'une réconciliation, car les Magyars, au moins pour le moment, n'y consentiront d'aucune manière, et seraient beaucoup plus portés à consentir à une parfaite séparation de la Croatie d'avec la Hongrie, que de renoncer à leur indépendance, qu'ils venaient à peine à reconquérir. Si nous nous obstinons donc d'avoir un ministère central, il ne nous reste plus que de nous attacher entièrement à l'Autriche ; mais il est fort à douter que cela nous apportera des roses, si nous regardons la situation politique actuelle. Je ne sais non plus si, dans ce moment où les Magyars nous offrent toutes les garanties pour notre liberté nationale, notre indépendance et notre administration indépendante, il serait préférable — au lieu de pacifier — de faire la guerre aux Magyars par la seule raison parce que les Serbes se trouvent déjà de fait en guerre avec les Magyars. Il est impossible que nous voudrions hasarder notre existence à cause des Serbes, ce qui ne manquerait pas d'être le cas, si nous repoussons dans ce moment tout projet de réconciliation. Il serait beaucoup plus convenable d'intervenir en faveur des Serbes à l'occasion de la pacification, mais nullement pour refuser brusquement les projets les plus avantageux pour nous par la seule raison, parce que l'acte de la pacification n'avait point compris les affaires des Serbes.

Le ministère autrichien se montre si pusillanime envers les Magyars, qu'il n'ose même plus envoyer l'argent pour la subsistance de nos troupes, craignant de trouver partout la plus forte opposition. Nous sommes donc réduits à nos

propres forces, et il ne nous reste que de nous arranger avec tous nos alliés. C'est vrai que la double langue des Magyars n'est que trop connue, et qu'on ne peut pas, par cette raison, leur accorder trop de confiance, et cette particularité est la cause que je trouve avec mes idées pacifiques la plus grande opposition parmi mes collègues par trop portés pour la guerre. Je n'espère pas des chances heureuses de la guerre, je ne prévois que la dévastation du pays et une misère sans exemples, et, par cette raison, je ne suis pas tenté de céder à mes adversaires. J'attends avec impatience l'arrivée du ban qui, seul, pourrait donner une meilleure direction à nos affaires diplomatiques.

Surchargé d'affaires, je suis forcé de finir en hâte, me recommandant à votre estimable amitié, et en me signant avec la plus haute considération votre très humble serviteur,

Metell Ožegović *m. p.*

Vienne, ce 26 juillet 1848.

P.-S. De compter sur une réaction avec quelque espérance de succès ici ou en Hongrie, il n'en peut être question.

\* \* \*

N<sup>o</sup> 2.      Pettau, ce 7 août 1848.

Arrivé avant quelques jours chez ma femme ici, qui s'est établie dans cette ville, je viens d'apprendre qu'une division du régiment Don Miguel, forte de 380 hommes, sous les ordres du capitaine Tomić, que son excellence le ban avait fait partir de Semlin pour l'Italie, avait été contremandée par le ministère autrichien, et qu'elle partira demain d'ici par Fridau pour Čakathurn.

J'ai regardé comme un devoir d'en faire le rapport à son excellence le ban, et je vous prie de faire parvenir cette lettre ci-jointe à son adresse.

Je ne puis, à cette occasion, exprimer assez hautement mon étonnement, que le ministère autrichien daigne si peu à prendre en considération les services rendus par le ban, et qu'il prête lui-même la main à renvoyer les troupes à nos ennemis, qui ont été destinées à défendre la monarchie en Italie.

Quelles démarches on devait faire pour prévenir, au moins pour l'avenir, de telles méprises, vous en jugerez mieux d'intelligence avec son excellence le ban. Quant à moi, je crois avoir rempli mon devoir en vous informant d'un accident, qui ne peut manquer de faire la plus mauvaise impression sur notre militaire.

Il faut ajouter que plusieurs officiers, à ce qu'on dit, ont été indignés de ce contre-ordre, enragés au fond du cœur contre les Magyars. Cependant les simples soldats sont tous d'une autre opinion, et prêts à porter les armes contre les Serbes et les Croates, ce qui est naturel comme ils sont tous des Magyars incarnés.

Pour ne manquer la poste, je finis à la hâte, et j'attends ici les ordres de son excellence le ban. Avec la plus haute considération me recommandant,

Votre très humble serviteur,

Ožegović *m. p.*

On voit, par la première lettre de M. Ožegović, que tous les patriotes croates ne partageaient pas les opinions de ceux qui nourrissaient des espérances sanguiniques [sic] et attendaient des résultats des plus heureux d'un conflit guerrier avec les Magyars, pour leur patrie. Ožegović, aujourd'hui conseiller aulique à Vienne, qui s'était déjà bien mérité de sa patrie comme ablégat croate à la diète

de Hongrie, connaissait à fond les affaires politiques de la Hongrie et de la Croatie, et était trop profond politique lui-même pour ne pas deviner l'avenir de sa patrie. Lui et le baron Kulmer, tous deux très attachés à la maison impériale, se trouvèrent à cette époque presque toujours à Vienne. Le ban profita de leur adresse et de leur dévouement dans l'intérêt de la Croatie et de la monarchie.

Le ban brûla le pavé de la route d'Agram. Avant de le voir arriver à Varaždin, il faut nous occuper quelques moments avec le général Ottinger, qui commanda encore toujours les troupes magyares au delà de la Drave, et que nous avons vu arriver à Varaždin, dans le tome précédent, pour assurer le général Neustaedter de ses intentions amicales.

Ottinger, reconnu généralement pour un brave militaire, était pourtant très sensible, pointilleux au plus haut degré, et entêté comme un Turc. Le ban, qui avait bien voulu se mettre en bon rapport avec ce général, lui avait envoyé bien avant cette époque son chef de l'état-major d'alors, le major Fligelly, pour le sonder et d'entrer en relation avec lui. Il paraît que Fligelly n'a pas su le prendre ou que le général Ottinger se trouva piqué que le ban se serva [*sic*] d'un troisième pour communiquer avec lui, au lieu de s'adresser directement à lui, qui a été une de ses anciennes connaissances militaires, car Ottinger n'entra point en pourparlers avec le major Fligelly et le congédia froidement. Ce dépit d'Ottinger perça dans une lettre, qu'il avait écrite à Neustaedter en réponse d'une autre, où le dernier, qui ne savait pas qu'Ottinger et le ban fussent des anciennes connaissances, lui fit dire que le ban serait charmé de faire sa connaissance. Naturellement qu'Ottinger se trouva encore plus irrité de ce que le ban parût ignorer leurs anciennes relations. Sa réponse fut vraiment impertinente, mais Neustaedter, qui voulut par force gagner Ottinger pour la partie du ban, ne s'en laissa pas intimider ; il ne savait que trop bien ce qu'il valait à la tête de ses houzards, et quel adversaire on avait à combattre dans le cas qu'on venait aux mains avec les Magyars.

Le général Neustaedter, qui comprit bien que l'amour-propre du général Ottinger prétendait une entrevue avec le ban tête-à-tête, lui en parla plusieurs fois et s'offrit d'écrire sous ce rapport à Ottinger, mais soit que le rapport du major Fligelly l'eût prévenu contre lui, ou que le ban avait une aversion personnelle pour entrer en relation avec lui, le ban n'y voulut jamais donner son consentement.

Le ban arriva le 3 août du matin à Varaždin. Il avait beaucoup réfléchi en voyageant. Le temps des négociations était passé ; le temps où il fallait combattre s'approcha. Il ne voulut point exposer sa patrie à une invasion magyare ; par conséquent il était résolu

de prévenir son ennemi, de passer lui-même la Drave, d'entrer en Hongrie, et de marcher à Budapest pour renverser le gouvernement révolutionnaire magyar. Il se flattait à juste raison, comme tout militaire loyal autrichien, que toutes les troupes en Hongrie, portant les drapeaux impériaux, se réuniront à lui. Malheureusement il s'y était trompé, comme tout le monde. Il savait cependant que la cavalerie magyare, les houzards, a été tellement fanatisée, qu'il la trouvera sûrement comme ennemi sur sa route à Budapest, soutenue par bon nombre de bataillons de *honvéd*, que le gouvernement révolutionnaire en Hongrie avait formés dès l'ouverture de la campagne contre les Serbes.

Le ban n'avait pour ainsi dire point de cavalerie, et il connaissait le danger de se hasarder avec une armée improvisée, formée par une levée en masse, dans les plaines de la Hongrie sans aucune cavalerie. Cette idée parut l'occuper, et il regretta d'avoir négligé de gagner le général Ottinger. Aussi à peine arrivé à Varaždin, il s'adressa au général Neustaedter et lui confia le désir d'avoir une entrevue avec le général Ottinger, mais il ajouta qu'il était si pressé, qu'il ne put s'arrêter qu'au soir à Varaždin, et qu'il craignait qu'Ottinger n'y pourrait arriver à temps, ou qu'il n'y voudrait venir. Le général Neustaedter cependant, quoiqu'il savait dans ce moment le général Ottinger assez loin à Kaniža, rassura le ban et promit de le faire arriver encore avant le soir à Varaždin. Neustaedter court à la maison, et fait connaître en quelques lignes à Ottinger que le ban, qui venait d'arriver à Varaždin, était muni d'une lettre de la plus grande importance de la part de son altesse impériale l'archiduc palatin, et qu'il était forcé de lui communiquer le contenu de la lettre encore avant son départ pour Agram, qui était fixé pour ce soir.

Dans l'intérêt de la bonne cause, un mensonge, de quel genre qu'il fût, ne coûta rien dans cette époque au général Neustaedter, infatigable de faire des prosélytes et de diminuer le nombre des adversaires. Il comptait avec sûreté sur l'arrivée du général Ottinger, et il ne se trompa pas.

M. Simončić, le vicomte du comté de Varaždin, avait fait préparer ce jour un grand dîner splendide dans la salle de l'hôtel du comté pour fêter la présence du ban, qui avait accepté son invitation. Il y avait grand nombre de convives, et la musique du régiment frontière se trouva sur la galerie de la salle, où elle exécuta pendant le dîner des airs nationaux et accompagna les nombreux toasts. Le ban but entre autres à la santé du sergent-major Schljerać Simon<sup>1</sup>, qui s'y trouva invité, et choqua son verre avec lui, ce qui

<sup>1</sup> Schljerać devint bientôt après officier dans le régiment frontière de Brod,

provoqua un tonnerre d'applaudissements, — mais Jellačić fit un mouvement de sa main droite, qui exprima autant son mécontentement que son étonnement qu'on trouvait ce fait si extraordinaire de voir le ban choquer son verre avec celui d'un sergent-major. Ce trait si fin montra, plus que tout, quelle profonde connaissance du cœur humain était la qualité inappréciable du ban Jellačić, et de quelle manière qu'il a su enfoncer la popularité des autres à son profit et gagner le cœur du peuple, sans même s'en apercevoir selon sa mine naïve et pleine de bonhomie.

Les toasts, qu'on y porta à la santé de l'empereur, du ban et des autres convives, avec des fanfares bruyantes, se suivirent sans interruption. On avait déjà servi le dessert, et le vin de Champagne venait de mettre la société de la plus belle humeur, quand, tout d'un coup, la porte à deux battants du milieu de la salle s'ouvrit, et qu'on vit entrer un général autrichien en uniforme de la cavalerie hongroise. Ce fut le général Ottinger. Son apparition fit grande sensation parmi les convives au premier moment, qui ne connaissaient pas le mot de l'énigme. L'uniforme hongrois, toujours si chéri dans l'armée autrichienne, parut jusqu'à cette époque comme le vêtement d'une armée étrangère et ennemie.

Le maintien du général Ottinger parut froid et composé, mais plein de dignité. Le ban se leva aussitôt à sa vue, lui tendit la main et le reçut très cordialement. Il l'entraîna aussitôt dans le cabinet à droite de la salle, et fit signe au général Neustaedter et au colonel Mayerhofer, le consul autrichien à Belgrade, de l'y suivre. Le consul était arrivé le même jour à Varaždin. La porte du cabinet fut fermée.

Le ban s'assit sur le canapé et plaça le général Ottinger tout près de lui. Neustaedter se mit dans un fauteuil à côté du ban, et Mayerhofer dans un à côté d'Ottinger.

Ottinger parut attendre la communication dont Neustaedter avait fait mention dans sa lettre, mais le ban lui avoua qu'il l'avait fait prier de venir pour s'entendre avec lui, et de lui exposer franchement ses principes politiques, d'après lesquels il réglait sa conduite dans cette crise dangereuse pour l'existence de la monarchie autrichienne.

Alors le ban commença à parler, lentement, clairement, et parut lui-même sentir la gravité de ses paroles. Ce fut une heure solennelle.

Si jamais de sa vie le ban aurait pu se flatter d'un triomphe complet par les moyens de son talent oratoire, ce fut dans ce cabinet de l'hôtel du comté de Varaždin, car il y exposa les principes poli-

où il servit alors dans la 12<sup>e</sup> compagnie et se trouvait commandé à [...] pour dresser les gardes nationales de ce bourg.

tiques qui le guidaient pendant la tempête révolutionnaire comme les feux d'un fanal au milieu de la nuit sur une mer orageuse ; les opinions de la plus ferme conviction, que rien ne pourrait ébranler ; les sentiments de loyauté et de fidélité, qui l'animaient envers la maison impériale et son auguste souverain, et qui le forçaient dans ce moment de prendre les armes à la main pour combattre les ennemis de la monarchie autrichienne ; il exposa tout cela avec une verve et une telle force de conviction, en employant toute la puissance de la parole, toute la magie de sa brillante fantaisie, que ses phrases nobles et touchantes, qui partaient du cœur et allaient droit au cœur, et le timbre de sa voix émue et sonore firent vibrer toutes les cordes des sentiments les plus profonds de ceux qui l'entendirent.

Ottinger, qui l'entendit avec calme et avec la plus grande attention, ayant l'air de vouloir peser chaque parole du ban, ne put pourtant plus se défendre d'une profonde émotion, quand le ban cita la réponse suivante qu'il avait donnée au ministre magyar le comte Batthyány à Vienne, quand celui-ci l'avait demandé avec ironie : « Où est donc votre Autriche, dont vous parlez toujours ? » — « L'Autriche, répliqua le ban, est partout pour moi, où je vois encore flotter sa bannière, et si cette bannière se trouvait un jour de malheur ensevelie sous la terre, je la déterrerais avec mes ongles sanglants pour la replanter sur le sol de la vieille monarchie. »

Ottinger eut alors les larmes aux yeux. Les réminiscences de sa longue carrière militaire sous les drapeaux impériaux, toujours honorable et distinguée, avaient bouleversé son âme, et en chassé les dernières insinuations d'une patrie magyare. Il tendit sa droite au ban pour lui faire comprendre qu'il pouvait compter sur lui. Le ban le serra dans ses bras. Le général Ottinger était gagné et passa moralement dans le camp du ban.

Tout d'un coup la porte du cabinet s'ouvrit avec fracas et toute la foule des invités s'y précipita. On ne sait pas si cette indiscretion a été commise par l'effet du vin de champagne, ou par une trop forte curiosité, qui ne se laissa plus maîtriser. Enfin, ce fut un vrai bonheur que le discours du ban ait été fini et que le dénouement eut lieu avant l'entrée de la foule.

Sans demander, on parut deviner le résultat de la conférence et la joie fut au comble. Le capitaine Rodić et M. Frédéric PISAČIĆ s'emparèrent alors du général Ottinger, qui avait beau s'en défendre, et le portèrent en triomphe sur les épaules dans la salle, où tous les convives le saluèrent avec des cris de *živio Ottinger* (vive Ottinger), et l'embrassèrent en lui donnant tant de marques de leur amitié que le ban fut obligé de l'en débarrasser.

La garde nationale de Varaždin, qui se trouva en ordre de ba-

taille sous les fenêtres de l'hôtel pour être passée en revue par les ban après le dîner, supposant, à cause de la grande allégresse dans la salle en haut, un événement joyeux, commença à mêler leurs cris de *živio Ban* et *živio general Ottinger* à ceux des convives. Les fanfares de la musique de la garde nationale répondit aux fanfares de la musique militaire dans la salle. Ce fut un tintamarre incroyable, et toute la ville accourut.

Ce que le général Neustaedter avait prédit, savoir le général Ottinger sera en suite de cette entrevue un des nôtres ou compromis aux yeux des Magyars, arriva tout à fait, car le général Ottinger fut gagné, et compromis.

Ottinger, qui ne put prolonger son séjour à Varaždin, se congédia. Le ban et tous les convives militaires et civils, suivis par la musique du régiment frontière de Brod jouant des mélodies croates en chemin, accompagnèrent le général Ottinger jusqu'au pont de la Drave, qui sépara les deux camps ennemis, et se congédièrent de lui de la manière la plus amicale et cordiale. Les avant-postes magyars sur l'autre rive ont dû être bien édifiés de cette ovation militaire qu'avaient préparée les Croates à leur général. Ottinger repassa la Drave avec de tout autres opinions politiques, qu'il n'y avait apportées à Varaždin.

Dans la contrée occupée par les troupes du général Ottinger, il y avait un certain Csányi d'employé comme commissaire du gouvernement magyar.

Le gouvernement révolutionnaire de Budapest qui, pendant toute la durée de la révolution magyare, n'a pas su inventer une seule idée originale politique ou militaire, avait institué, à l'instar des représentants du peuple à l'armée française pendant les premières années de la Révolution, ces commissaires de gouvernement qui étaient chargés de surveiller la conduite des généraux, et qui s'étaient même immiscés dans les conseils de guerre des militaires pour entendre les différentes opinions, et d'en faire le rapport à Budapest.

Ce M. Csányi, ci-devant officier de houzards dans le régiment du roi d'Angleterre, où il avait servi avec Ottinger, fut un fanatique pour la révolution magyare, un partisan et ami de Kossuth, dont on n'aurait pas pu trouver un pendant. Il exerçait ses fonctions avec une telle sévérité, que tout le monde tremblait, mais il tremblait à son tour des menaces du général Neustaedter à Varaždin, qu'il s'était annoncé publiquement qu'il le fera tirer comme un chien enragé dans le cas s'il osait se montrer dans le voisinage de la rive opposée. Les séréssans de Neustaedter furent tout à fait les hommes pour exécuter cette menace, et Csányi n'osa pas même se montrer à Nedelišće, un village assez loin du pont de Varaždin.

C'est tout clair qu'un homme tel que Csányi eut pris ombrage à cette ovation du général Ottinger à Varaždin, dont il fut informé encore le même jour jusqu'aux moindres détails, car on sait bien que la ville de Varaždin a été toujours plus inclinée pour la cause magyare que pour la nationalité croate, et que, par conséquent, des espions n'y manquaient pas aux Magyars.

Csányi ne manqua pas d'en faire le rapport secret à Budapest et montra depuis ce moment beaucoup plus de méfiance qu'il ne fallait. Des mésintelligences, puis des chicanes, puis enfin des offenses en furent la suite. Le général Ottinger et le commissaire magyar Csányi, voyant qu'ils ne pouvaient plus fonctionner ensemble, avaient envoyé l'un et l'autre leur démission à Budapest. Kossuth, qui, malgré son immense talent de hâbleur, ne fut qu'un homme borné [en] ce qui concerna la politique ou la vie pratique, comme tant et tant de ses actions l'avaient prouvé, fit accepter la démission du général Ottinger au conseil des ministres, et refuser celle de M. Csányi son ami.

Quand on pense que les houzards furent la force principale des Magyars, et que le gouvernement magyar n'avait que le seul général Ottinger dans tout le royaume de Hongrie à sa disposition pour les commander avec quelque succès, et qu'on avait dû remuer ciel et terre pour conserver ce valeureux général, il paraît plus qu'une imbécillité de l'avoir laissé partir comme un commis-voyageur, et que l'ancien proverbe latin commença déjà alors à se vérifier, *quos deos [sic] vult perdere dementat !*

C'est maintenant connu que le général Ottinger avec sa fameuse brigade de cuirassiers avait passé pour ainsi dire sur le ventre de l'ennemi à Budapest au mois de janvier 1849.

Ottinger fut, pendant toute la guerre révolutionnaire de Hongrie, la terreur des houzards magyars, qui n'appelèrent ses cuirassiers que « les bouchers d'Ottinger ! » (*Az Ottingeri meszarosok*).

Ottinger, après avoir reçu sa démission, se rendit à Vienne et se mit à la disposition du ministre de la guerre, le comte Latour, mais celui-ci ne se trouva pas disposé à l'accepter et de l'employer, et lui disait froidement « qu'il n'avait pas dans ce moment une brigade vacante de cavalerie pour lui en confier le commandement, mais qu'il s'en souviendra s'il en aura une de vacante en Hongrie, où il avait rendu déjà de si bons services. » Il resta sans emploi à Vienne jusqu'à ce que le ban Jellačić y arriva avec son armée, à qui il se présenta si tôt et le pria de s'intéresser à son sort, en lui rappelant la scène de Varaždin où il lui avait donné la main avec la promesse de s'attacher à la cause loyale.



Jellačić le réclama du ministre de la guerre, qui ne fit aucune difficulté de lui donner une brigade dans le corps du ban.

Le comte Latour, qui avait alors cessé de vivre, ne l'aurait jamais employé, car il était très irrité contre lui à cause de sa conduite à Budapest à l'occasion de l'affaire du baron Leder, où il avait permis qu'on avait traîné les officiers impériaux devant un tribunal populaire révolutionnaire pour les juger. Peut-être que les rapports n'étaient pas exacts, ou que le général Ottinger n'avait pas la force de s'y opposer, ou la circonstance que l'archiduc palatin, l'*alter ego* de l'empereur et roi, se trouva alors à Budapest, et que tous les ordres sous ce rapport émanaient de lui, mais enfin la tache en resta à tort ou à raison sur le général Ottinger.

Sur ma remarque que le général Ottinger a été le seul général qui aurait pu commander les houzards avec succès, on me pourrait demander: et Görgey? Je n'ai qu'à répondre que le général Ottinger avait au moins le triple des talents de Görgey comme général de cavalerie.

Görgey, ci-devant lieutenant de houzards dans l'armée impériale, n'avait jamais commandé plus qu'un peloton dans l'escadron où il avait servi, et dans le moment où Ottinger avait donné sa démission, il se trouva comme capitaine dans un bataillon de *honvéd*, sans qu'on aurait cherché en lui le général en chef des Magyars, qu'il fut plus tard. Görgey devait sa renommée aux circonstances favorables, qui le firent remarquer, à son énergie et au hasard d'avoir été magyar de race.

Personne ne contestera des talents à Görgey, mais on ne fait pas, d'un coup de baguette, d'un sous-lieutenant un général consommé, ce qui fut bien prouvé par le commencement de la campagne 1849, et la misérable fin de ses opérations militaires à Villagos. Görgey n'avait jamais commandé une bataille rangée, et disait lui-même dans ses mémoires avec une noble franchise, qu'il laissait volontairement le commandement sur le champ de bataille à Aulich, qui s'y entendait beaucoup mieux. Comme nous parlerons à sa place plus largement de Görgey, nous ne voulons point maintenant interrompre le fil de l'histoire.

Le ban Jellačić fut tant prié par les messieurs de Varaždin d'y passer la nuit, qu'il y consentit enfin. Le soir il se rendit à la promenade nommée *Prater* où il assista pendant une heure à une soirée dansante, qu'il eut lieu dans la maison de chasseurs, où il y a une petite salle de danse. Le ban, voulant partir de bonne heure pour Agram, se coucha bientôt après 10 heures. Le ban arriva le lendemain le 4 août, à Agram et composa aussitôt sa déclaration sur les dernières conférences de Vienne au sujet de la pacification de la Croatie, qu'il publia le 6 août 1848.

Le ban Jellačić ne sut alors que trop bien qu'il n'y avait plus rien à espérer de toutes ces négociations, et qu'il était enfin temps de trancher cette question avec le fil de l'épée. Il se résolut d'envahir la Hongrie.

Il ne faut que jeter un coup d'œil sur la mappe [*sic*] de Hongrie, où la Croatie avec la frontière militaire ne paraît que former la lisière de ce vaste royaume, pour se faire une idée de la hardiesse du ban à commencer la guerre avec les Magyars.

Le ban savait bien qu'il ne pouvait entreprendre cette tâche avec le peu de bataillons de frontière qui se trouvaient sous les ordres du général Neustaedter aux environs de Varaždin, et voulut remplacer le manque de bonnes troupes régulières par le nombre des hommes qu'une levée en masse lui devait fournir dans la frontière militaire. Il savait bien qu'il n'avait qu'y paraître pour faire lever ce peuple guerrier comme un seul homme. Il s'est donc résolu de parti immédiatement pour la Lika, en passant par Ogulin et Otočac, mais avant de partir il fit venir le général Neustaedter à Agram, pour lui parler confidentiellement. Ce général y arriva le 12 août.

Le ban lui confia qu'il jugea nécessaire de le faire partir incessamment pour la Slavonie, qu'il n'y était point content de l'esprit public, que les Magyarons y faisaient toujours plus de prosélytes, et qu'enfin l'état des choses n'y était point comme il le devait être. Il chargea le général de s'y rendre en diligence, et d'employer son influence et sa popularité dans ce pays, où il avait servi si longtemps, pour y ranimer l'enthousiasme pour la cause loyale, pour la nationalité, pour imposer aux intrigants et aux mauvais sujets, et enfin d'ordonner en son nom tout ce qu'il trouva ou jugea nécessaire dans l'intérêt du service public ou de la cause loyale.

Le ban lui donna en même temps un mandat officiel, par lequel toutes les autorités civiles et militaires furent sommées de se conformer aux ordres du général baron Neustaedter, et d'exécuter tout ce qu'il jugea urgent dans l'intérêt public et de la cause loyale.

Muni de ce mandat, le général retourna à Varaždin, pour en continuer la route en Slavonie. Avant de partir, il avait rendu le commandement de la ville de Varaždin au colonel Rastić, que le ban y avait envoyé après son arrivée à Agram, de Mitrovic.

Le général Neustaedter, accompagné de son adjudant Poslavsky, partit le 14 août pour la Slavonie. Sa course fut rapide. Il passa par Gradisca, où il s'entretenait longtemps avec le commandant du régiment le lieutenant-colonel Mussulin, qui l'assura que le régiment venait de déclarer de ne plus reconnaître le baron Hrabovsky pour leur général en chef, dont les opinions politiques ne s'accordaient pas avec leur loyauté et leur fidélité envers la maison impériale,

et de se soumettre dorénavant sous les ordres du ban, qui seul défendait les intérêts de la dynastie et de la monarchie. Ce protocole devait porter les signatures de tous les officiers du régiment, et être envoyé aussitôt après à Vinkovci chez le général de brigade Roth, qui en avait fait préparer une pareille chez le régiment de Brod, pour les envoyer ensuite à Agram.

De cette manière s'était opéré de fait la réunion de la frontière militaire croate-slavonienne sous le général en chef à Agram, et qui existe encore de nos jours. Le mérite en revenait au général Roth et à la bonne volonté de ces deux régiments frontière, et surtout à leurs commandants.

Le commissaire de guerre à Gradiška, M. Thalmayer, homme très loyal, qui avait dîné ce jour avec le général chez le lieutenant-colonel en retraite Mikić l'y avait informé que le gouvernement magyar tirait encore à l'heure [sic] des revenus de la frontière militaire par le moyen de la recette des caisses de la douane, établie partout sur la frontière turque, et que des sommes considérables fussent emportées tous les mois à Essek par les employés de la douane, où résidait l'inspecteur général de la douane (*Salz und Dreysigstämter*) un certain monsieur Freund, Magyaron par excellence. Le général Neustaedter déclara aussitôt l'inspecteur général d'Essek destitué de son autorité dans la frontière militaire, et nomma à sa place le commissaire de guerre Thalmayer, en lui soumettant tous les employés de la douane, et en lui conférant plein pouvoir de destituer tous les employés, qui s'opposeraient à reconnaître l'autorité du ban Jellačić. Le général signa au nom du ban un mandat par rapport à la nomination de M. Thalmayer, et le lui rendit avant de partir de Gradiška. Cette démarche du général porta les meilleurs fruits, car Thalmayer déploya ensuite tant d'activité et d'énergie, que des sommes considérables rentrèrent dans la caisse impériale à Agram, qui jusqu'alors avaient pris le chemin à Essek, pour en être expédiées à Budapest.

Le général partit de Gradiška. En route il parla partout en faveur de la cause loyale, et irrita l'esprit public contre Hrabovsky et les Magyars. Il arriva le 16 août à Vinkovci, où il avait passé 10 ans, comme major, lieutenant-colonel et colonel. Le lendemain une foule de peuple se rassembla sur la place devant la grande garde avec des drapeaux nationaux pour saluer le général et lui faire connaître les vœux de la populace. Le général s'y rendit, entendit le discours de leur orateur, un certain Stojanović, maître d'école de Babina-greda, qui entre autres proposa un royaume trinitaire sous l'autorité du ban, et y répliqua sans prendre notice de cette question politique qui fut au-dessus du niveau des capacités qui l'entouraient, et les

exhorta à la fidélité et au dévouement pour la cause loyale et pour la nationalité. Il finit son discours en les sommant de ne plus prêter obéissance au commandement général de Peterwardein, vendu aux Magyars, et ajouta ces paroles : « Si le traître Hrabovsky ose se montrer encore à Vinkovci, jetez-le dans la rivière, et faites de la sorte avec tous les ennemis de la nationalité et de la dynastie impériale. N'épargnez personne, ni moi-même, si je pourrais jamais devenir traître à la cause loyale et à votre nation ! » Alors des *živio Ban*, *živio general Neustaedter* retentirent dans l'air, et la foule se retira paisiblement.

Le général se rendit aussitôt après chez le général Roth, qui le reçut très amicalement et lui fit part de tout ce qu'il avait fait pour la réunion de la Slavonie militaire avec la Croatie. Le protocole en question a été signé le 17 août à Vinkovci, mais comme celui du régiment de Gradiška n'a pas été signé que le 27 août, le général Roth ne put les envoyer qu'à la fin du mois à Agram.

Le général Neustaedter, connaissant les avantages qu'aurait la possession de la forteresse d'Essek, pour la situation politique et militaire en Slavonie, avait médité pendant tout son voyage sur les moyens qu'il pourrait employer pour s'emparer de cette forteresse par un coup de main. A Vinkovci il en fit part au général Roth qui, beaucoup plus calme et précautionné, l'en dissuada par les raisons que nous allons citer.

Quand la révolution avait éclaté, le vieux général Benko se trouva comme commandant de la forteresse d'Essek. Il était connu pour sa loyauté et pour ses sympathies nationales ; il était Croate, et ami du ban. Le gouvernement magyar à Budapest, qui voulut avant tout se garantir la possession de toutes les forteresses en Hongrie et dans les provinces dépendantes de la couronne de Hongrie, avait sitôt pris ombrage à la conduite du général Benko, qui s'était déclaré de prime abord pour la nationalité slave. Le ministère de guerre magyar n'avait rien de plus pressé à faire que de le pensionner avec 4.000 florins, c'est-à-dire avec toute la paie d'un général actif, ce qu'il aurait pu regarder comme une faveur insigne. Il avait aussi conservé cette pension, accordée par le ministère magyar, jusqu'à sa mort.

Il fut remplacé par un certain général Jović, en retraite dans les environs de Bude, Serbe de naissance, mais homme vénal, faux et propre à tout, qui a été longtemps général de brigade à Vinkovci où il vivait toujours en guerre avec le colonel Neustaedter, jusqu'à ce qu'il fût transféré en Galicie, où il a été plus tard pensionné. Sa femme était si avare et avide comme lui, et ne lui cédait en rien quant aux mauvaises qualités de cœur et de l'esprit. Tous les deux

ne s'occupaient que de leurs vils intérêts, et du soin de ramasser de l'argent.

Dans un moment de loyauté la garnison d'Essek avait déclaré sa neutralité. Jović ne l'avait cependant pas signée, mais le général Bechtold, qui le supposa, en fut furieux et le menaça de brûler sa métairie (*szallas*) au Banat, où il se trouva alors avec sa brigade. Jović en parla au major capitaine Petrasch du corps de génie, en lui disant : « Je suis entre l'enclume et le marteau, les Serbes et les Magyars menacent de brûler mes métairies au Banat si je prends la partie [*sic*] de l'adversaire ! » Petrasch le conjura de rester fidèle à l'empereur son maître, qui le dédommagera sûrement de la perte qu'il éprouvera en se rangeant du côté de la partie impériale. « L'empereur ne me donnerait pas une obole pour tout ce que je pourrais perdre en le servant », répondit-il, et Petrasch quitta bientôt après la forteresse d'Essek pour se rendre à Vérone. Jović s'était déjà vendu.

Kossuth avait trouvé son homme.

La garnison d'Essek était composée d'un bataillon italien. Le corps d'officiers en avait déclaré que la forteresse était une place impériale, et qu'elle ne dût reconnaître une autre autorité que celle de l'empereur. Cette déclaration fit sensation à Pest, et Kossuth fit parvenir en secret 40.000 florins au général Jović, pour livrer la forteresse entre les mains des Magyars. Jović fit si bien qu'il a su totalement corrompre l'esprit militaire des soldats, et que la bonne volonté des officiers fut tout à fait paralysée, de la manière qu'on ne put plus compter sur la coopération de la garnison à l'époque où le général Neustaedter était arrivé à Vinkovci. Du reste, le baron Jović était un vieux renard, qui avait même des relations secrètes à Vinkovci, et qui n'aurait pas manqué d'être prévenu dans le cas qu'on aurait voulu tenter un coup de main sur la forteresse.

Toutes ces raisons alléguées le général Roth au général Neustaedter pour le convaincre de l'impossibilité d'une telle entreprise qu'il avait le projet de tenter. Le général Roth lui confia à son tour qu'il employait en secret son adjudant, le lieutenant en premier Pastetić, qui se trouvait dans les bonnes grâces de Jović, dont il a été l'adjudant à Vinkovci, et que la vieille générale affectionnait beaucoup, pour gagner le général Jović, et de le persuader à rendre la forteresse entre les mains des troupes de la frontière militaire. Le général ajouta qu'une entreprise de la part du général Neustaedter ne pouvait que faire tort à ces négociations, sans produire un résultat heureux.

Le général Neustaedter se rendit à de telles raisons, et n'en parla plus de son projet. Malheureusement la suite nous apprend que le

brave général Roth s'était trompé ; car peu de temps après des troupes magyares entrèrent dans la forteresse d'Essek et en prirent possession.

Il se peut bien que l'adjutant du général Roth se flatta et fit valoir une influence sur le général Jović et sur sa femme, qu'il n'avait pas, — ou que Jović avait déjà accepté alors les 40.000 florins, et ne put ou ne voulut plus rompre le pacte qui l'amena plus tard en prison à la forteresse.

Le général Neustaedter, que le temps pressa et qui savait que le ban voulut passer la Drava dans les premiers jours du mois de septembre avec son armée improvisée, se hâta de retourner à Agram, pour y faire le rapport au ban de tout ce qu'il avait appris ou effectué en Slavonie.

Le général Neustaedter était à peine parti de Vinkovci, qu'une estafette arriva de Peterwardein avec des lettres du baron Hrabovsky pour les généraux Neustaedter et Roth, par lesquelles ils furent invités de se rendre immédiatement à Peterwardein. Le général expédia cette lettre à Neustaedter, qui ne la reçut qu'après son retour à Varaždin, et y avait joint un petit billet, sur lequel se trouvaient ces paroles : « C'est ainsi qu'on attrape des niais, — mais non pas nous autres ! » en allemand verbalement : « *So fängt man die Gimpeln, aber nicht uns !* »

La lettre, qu'avait reçue le général Neustaedter, était pleine de courtoisie, et contenait l'invitation de se rendre à Peterwardein pour pouvoir profiter de ses conseils et de ses lumières, dans ce temps de troubles, et pour employer son influence à tranquilliser le peuple agité de la frontière.

Il n'y a point de doute que cette lettre n'était envoyée que pour attirer le général dans un piège, et pour l'escorter plus tard en fer à Budapest, où son nom était déjà en horreur après tout ce qu'il avait fait d'hostile contre le gouvernement magyar depuis le mois de mars.

C'est prouvé par un ordre, qu'on avait trouvé en 1849 après la reddition de la forteresse d'Essek dans son archive militaire, et qui informa le commandant qu'on avait appris que le général Neustaedter courait la Slavonie, et qu'on devait tâcher de le saisir.

Le ban Jellačić avait, en attendant, parcouru les montagnes et les vallées des régiments frontières de Licca, d'Otočac, d'Ogulin<sup>1</sup>. Partout sa voix puissante et chérie appela le peuple de la frontière aux armes pour défendre le sol de la patrie sacrée et le trône de leur

<sup>1</sup> Le ban arriva le 17 août à Gospić, dina le 18 à Otočac, et retourna le soir à Ogulin (extrait d'une lettre du major Sabljar).

souverain légitime. Nous n'avons pas besoin de raconter l'effet qu'avait produit partout la magie de sa parole et de son apparition chevaleresque. Il suffit de dire que le résultat en fut que 30.000 hommes armés descendirent aussitôt après, comme une lavine gigantesque, du haut de leurs rochers dans la plaine de Varaždin pour y former l'armée improvisée du ban, et de le suivre partout où sa volonté le conduirait. Toutes les routes de Gospić, d'Otočac<sup>1</sup>, d'Ogulin, de Sluin, Glina, Petrinja, Belovar furent alors encombrées d'hommes et de chevaux ; on remarqua les costumes les plus pittoresques et les plus extraordinaires, toutes sortes des armes, commencées par la simple massue ferrée jusqu'au fusil de chasse à double coup. On se put croire transporté dans le temps de la croisade, où l'Europe se leva en masse pour conquérir la Terre sainte, où le Sauveur avait vécu. La Croatie s'était levée en masse pour reconquérir la puissance et la gloire à son roi, l'empereur d'Autriche.

Le ban fut de retour le 20 août à Agram.

Par un décret daté d'Agram, l'onze d'août 1848, le ban avait dissous la direction supérieure de postes à Varaždin, et créé une direction supérieure impériale royale croate-slavonienne à Agram, qui entra le même jour en fonction.

Il avait nommé pour chef de cette direction supérieure I. R. C. S. le maître de poste de Lekenik, Joseph Klempay, connu dans le pays par sa loyauté et par sa capacité comme employé de poste. Klempay prit le titre *Oberpostverwalter*, et il l'est encore de fait à Agram.

Le général Neustaedter de retour à Varaždin y fut surpris par une visite du lieutenant-général prussien baron Willisen, le même qui fut alors si avantageusement connu comme l'auteur « de la théorie de la grande guerre » et qui ne sut plus tard, comme général en chef, ramasser une seule feuille de lauriers dans la guerre civile de Schleswig-Holstein, où il commandait l'armée insurrectionnelle avec le consentement secret de son roi, le roi de Prusse. Une nouvelle preuve que la pratique diffère beaucoup de la théorie, et que le vieux Blücher valait mieux sur le champ de bataille que le savant Clausevitz. Enfin, l'apparition du général prussien à Varaždin, et à cette époque de troubles et d'agitation, fut toujours une chose digne d'une remarque particulière.

Personne ne doutait alors que ce général ne fût chargé d'une mission secrète de la part du cabinet de Berlin. Il venait d'arriver de Budapest, où il s'était fait présenter à son altesse impériale, l'ar-

<sup>1</sup> Le régiment d'Otočac envoya 5.000 volontaires, mais ne put trouver que 8 officiers pour les commander (extrait d'une lettre du major Sabljar).

chiduc palatin de Hongrie, aux ministres les plus marquants, et surtout à M. Kossuth, avec qui il aurait dû avoir des longs entretiens, et on dit même — c'est-à-dire les mauvaises langues — qu'il a été avec lui en relation secrète dès le commencement de la révolution de Hongrie. Quoi qu'il en soit, car on bavarde beaucoup dans notre siècle de civilisation, — c'est toujours sûr qu'un général prussien n'aura pu à cette époque arriver en Hongrie et continuer sa route jusqu'à Varaždin en Croatie, sans une mission secrète, c'est-à-dire : d'observer la marche des affaires publiques, le résultat des efforts du ban, et d'en faire le rapport secret à Berlin pour y savoir si l'on devait allonger la main pour saisir la couronne d'Allemagne.

Neustaedter reçut le général Willisen très poliment, et ils conversèrent très amicalement ensemble.

Précisément à cette époque arrivèrent les bandes de la levée en masse dans les environs de Varaždin, et comme ces colonnes formidables passèrent pour la plus grande partie à travers la ville, le général prussien trouva l'occasion d'examiner à loisir ces hommes, souvent d'un aspect féroce, et de méditer sur le résultat que ces bandes guerrières pourraient amener dans une bataille rangée.

Le général Neustaedter alla trouver à son tour le général Willisen à l'auberge où il était descendu, et ces deux généraux firent conversation ensemble sans aucune gêne, et en se communiquant réciproquement leurs idées et opinions.

Willisen raconta qu'il avait rencontré, chemin faisant, de très beaux bataillons magyars, bien armés et vêtus et qui paraissaient aussi bien dressés et disciplinés ; outre cela encore plusieurs bataillons réguliers. Il demanda à cette occasion le général Neustaedter avec beaucoup de franchise « s'il avait vraiment de la confiance dans la bravoure de cette levée en masse, qui devait pour ainsi dire former la plus grande force de l'armée du ban ? »

C'est clair que le général Neustaedter ne répondit qu'affirmativement, en ajoutant qu'on n'avait que jeter un coup d'œil sur l'air martial de ces campagnards pour gagner la conviction qu'ils se battraient comme des lions enragés. Sur cela Willisen répliqua avec beaucoup de modestie qu'il avait toujours observé, dans le cours de sa carrière militaire, que l'air sauvage et l'aspect effrayant d'une troupe se trouvèrent en proportion inverse à leur bravoure et à leur utilité sur le champ de bataille ; et qu'au contraire plus qu'une troupe soit nette et d'une belle tenue militaire, plus elle justifiera la confiance qu'elle devait toujours inspirer à des chefs expérimentés.

Willisen demanda depuis de quelle manière qu'on pensait d'employer ces hordes indisciplinées dans une bataille rangée ; et Neustaedter répliqua qu'on les emploiera, selon la nature des choses, au



combat à la débandade, ne pouvant pas les faire manœuvrer comme une troupe de ligne ; qu'on engagera sans doute le combat avec eux, et qu'on tiendra les bataillons réguliers en ordre de bataille, pour les soutenir, pour leur donner plus de contenance, et pour avoir une troupe régulière à disposition pour le moment décisif. Willisen remarqua qu'il ferait précisément le contraire, qu'il mettrait les troupes régulières en première ligne, qu'il engagerait avec elles le combat ; car si ces essaims de la masse indisciplinée seraient repoussés par l'ennemi, ils ne manqueraient pas de s'enfuir et d'entraîner dans leur déroute les troupes régulières, qui ne pourraient résister à ce choc des fuyards, qui renverseraient l'ordre de bataille, et augmenteraient les désordres et la confusion.

La prédiction du général prussien s'accomplit à peu près le 29 septembre à la bataille de Pakozd en Hongrie ; mais lui-même en fit la triste expérience plus tard dans la guerre de Schleswig-Holstein, quoiqu'il avait des meilleures troupes à sa disposition. Le général Willisen s'absenta puis pour quelques jours de Varaždin, mais annonça qu'il y retournera dans les premiers jours du mois de septembre, quand le ban Jellačić y sera arrivé ; car on attendait d'un jour à l'autre que le quartier-général de l'armée croate y serait transféré.

A cette époque eut lieu l'occupation de la ville maritime de Fiume par les Croates, qui fut d'une grande importance pour la situation politique et militaire de la Croatie. Le mérite en revenait à M. Joseph de Bunyevac, qui avait exécuté ce coup de main de sa propre autorité, quoiqu'il ne soit pas vraisemblable que le ban n'en fut pas informé secrètement du projet de Bunyevac, et qu'il n'y ait pas donné son consentement tacitement. La chose était très délicate, l'entreprise aurait pu échouer, et le ban eut bien raison de ne pas l'autoriser officiellement, pour ne pas s'exposer à un compromise [sic] avant son passage de la Drave, car on est trop tenté de regarder un premier échec comme une mauvaise augure pour les opérations ultérieures d'un général en chef. Enfin on sait toujours mieux profiter d'un fait accompli, que d'une entreprise projetée dont toutes les chances ne sont pas assurées.

M. Bunyevac était alors vi-comte du comté d'Agram, et n'a jamais été militaire ; par conséquent il mérite autant plus de reconnaissance de s'être mis à la tête d'une telle entreprise périlleuse, car la ville de Fiume avait deux compagnies d'infanterie du régiment de l'archiduc Léopold pour garnison, et il y avait un bataillon de garde nationale fiumane, commandé par le jeune Pierre Scarpa, ci-devant capitaine du corps du génie et d'une des premières familles de Fiume. Les soldats de ligne furent tous des Croates, et travaillés

depuis longtemps en faveur de la cause nationale et loyale. Le jeune Scarpa, comme toute sa famille, était très attaché à la maison impériale. On pouvait donc compter sur l'un et les autres ; mais la garde nationale, quoique bien intentionnée, n'avait pas des sympathies prononcées pour le mouvement croate. Il y avait cependant beaucoup de familles croates à Fiume, et plusieurs individus, partisans de la nationalité croate, qui s'étaient mis depuis longtemps d'intelligence avec Bunyevac et ses affidés.

Fiume se trouva alors encore sous le gouvernement hongrois, et le comte Jean Erdödy était à cette époque gouverneur. Il paraît qu'il avait le pressentiment d'un événement prochain, au moins il avait raconté plus tard qu'il avait pris ombrage à l'apparition du général Victor à Fiume, quoique ce général se trouva en retraite et y avait pris son domicile, sans aucune intention politique peut-être ! Victor y était arrivé peu de temps avant l'occupation de la ville de Fiume par les Croates. Vers la fin du mois d'août le bruit se répandit à Fiume que les Croates se rassemblèrent à Grobnik pour s'emparer de la ville et de la soumettre à l'autorité du ban.

La ville de Fiume fut alarmée de ce bruit, et on y décida d'envoyer en toute hâte M. Cimiotti, aujourd'hui conseiller banal à Agram, à Vienne ; d'y demander une audience chez sa majesté l'empereur, et de s'adresser directement au souverain pour en apprendre la volonté impériale, si la ville de Fiume devait reconnaître l'autorité du ban de la Croatie, ou rester dorénavant sous les ordres du ministère magyar à Budapest. La ville de Fiume obéira dans l'un ou l'autre cas.

Cimiotti fit si bonne diligence, qu'il arriva déjà le 2 septembre à Vienne, après avoir été parti le 29 août de Fiume, d'où il dut courir la poste jusqu'à Laibach, car ce ne fut que dans cette dernière ville qu'il a pu se servir du chemin de fer jusque dans la capitale.

La rapidité de cette course ne fut d'aucune utilité pour la mission de M. Cimiotti. Il n'y put obtenir une audience chez l'empereur que par l'intervention du prince Eszterházy — qui fut alors ministre magyar des affaires étrangères auprès de la cour impériale d'Autriche — chez l'empereur Ferdinand, qui fut en même temps le roi de Hongrie. On ne pourrait comprendre une telle abnormité politique, si l'on ne connaissait pas l'imbécillité politique de Kossuth, qui n'a jamais su créer dans ce genre la moindre chose, qui aurait eu le sens commun. Le prince Eszterházy jouait alors malgré lui le rôle d'un geôlier, qui ne laissait approcher du souverain ses propres sujets qu'en sa présence et par son intervention, et le monarque était à peu près un prisonnier.

Le prince Eszterházy fit pourtant obtenir une audience impériale

à M. Cimiotti. Il l'en informa lui-même, quand le dernier venait réitérer ses instances auprès de lui pour en obtenir une. Eszterházy lui conseilla en même temps de parler italien à l'audience chez l'empereur, en ajoutant que l'impératrice sera en tout cas présente à l'audience, et que celle-ci comprenait beaucoup mieux l'italien que l'allemand. Cimiotti s'y put aisément conformer, comme il parlait toutes les deux langues avec la même volubilité. Il se rendit enfin à l'audience chez l'empereur, où il trouva aussi l'impératrice, comme le prince Eszterházy l'avait prédit et qui n'y manqua non plus.

Cimiotti avait exposé en italien et en termes précis le motif de sa mission et avait prié sa majesté de lui faire connaître sa volonté, pour que la ville de Fiume en puisse régler sa conduite politique.

L'empereur parut de ne l'avoir pas entendu ou compris et n'y répondit rien. Alors l'impératrice prit la parole et disait à M. Cimiotti « que les Croates fussent si bien les sujets de sa majesté l'empereur d'Autriche que les Hongrois, et que la cour impériale n'en faisait aucune différence ». Cette réponse fut sans doute très belle, mais ne contenait point la décision impériale que M. Cimiotti venait de chercher à Vienne. Alors le prince Eszterházy ajouta aux paroles de sa majesté l'impératrice que la décision de l'affaire en question parviendra à la ville de Fiume par le ministère magyar, aussitôt que possible.

L'empereur qui ne parut point à son aise pendant toute l'audience, tira alors l'impératrice par la manche. Cimiotti, qui s'était aperçu de ce petit mouvement d'impatience, au moins il l'avait interprété pour un tel, croyait le moment indiqué de se retirer, et s'en alla aussitôt après. Cimiotti partit de Vienne sans qu'il savaît un mot de plus, ce qui concerna la volonté impériale par rapport à la question de la ville de Fiume, que quand il y était arrivé.

La ville de Fiume avait alors du guignon dans tout ce qu'elle avait entrepris pour s'éclairer sur sa position politique, car il y avait longtemps avant le départ de M. Cimiotti, que la ville avait voulu envoyer une députation sous ce rapport à Vienne, et qui ne parvint jamais à partir. Ce fut tantôt le gouverneur qui y mit des obstacles et des entraves ; ce fut tantôt celui dont on attendait la réponse pour s'y croire autorisé, tantôt le magistrat fut irrésolu, plus tard la députation le fut à son tour ; enfin la députation ne partit point ; et la ville ne savait quel parti prendre. Une partie en voulait l'autorité des Magyars, l'autre désirait celle du ban, et une voulait la réunion avec la ville de Trieste sous le ministère autrichien. Il n'y avait que quelques têtes exaltées qui radotaient de la tricolore italienne.

Le temps passa et la catastrophe approcha.

Le 30 août 1848 les habitants de la ville furent inopinément alarmés par l'apparition soudaine de 800 Croates armés à Sušak sur la rive opposée de la Fiumara.

Ce petit corps croate, qui s'y présenta, a été composé de volontaires du district montagnard d'Agram sous les ordres de M. Louis Karolyi, qui était alors juge des nobles ; de la garde nationale de Buccari commandée par l'avocat Avellino Čepulić ; de la garde financière sous les ordres de leur chef, Charles Otto, et d'un petit détachement de soldats du régiment frontière d'Ogulin, commandé par un sergent-major, le seul militaire parmi les autres commandants de troupes. Aussi l'avait-on mis à la tête de la colonne, pour s'en servir comme d'un bouclier, et pour inspirer un peu plus de courage aux volontaires par derrière. On doit être bien exigeant pour demander la même bravoure des volontaires de Karolyi, qui avant quelques jours — pour ainsi dire — vendaient encore des oranges et des limons dans les rues de Fiume, que d'un soldat de ligne voué à la mort, qui mainte fois eût peut-être désiré de recevoir une balle au milieu du front pour finir promptement sa triste existence.

Ce petit corps armé se trouva sous les ordres de M. Bunyevac, qui en fut le commandant en chef. Dans sa suite se trouva un certain M. Vaccanović, notaire de la ville de Carlstadt, connu par son exaltation et par sa véhémence, et un certain Simeone Klarić, ci-devant commissaire royal du gouvernement de Fiume, qui en fut éloigné et suspendu de sa charge à cause des dettes énormes qu'il y avait contractées.

Le vice-capitaine de Fiume, M. Tosoni accourut alors, et demanda M. Bunyevac, qui se présenta avec sa suite, sur ses intentions.

« Je veux, déclara M. Bunyevac avec une voix imposante, arracher la ville de Fiume au gouvernement magyar, avec lequel ma patrie se trouve en lutte ouverte, et je veux la soumettre à l'autorité du ban, même quand j'y devrais employer la force des armes ! »

A cette déclaration de M. Bunyevac, le vice-capitaine de Fiume n'avait rien à répondre, mais il le pria de se rendre avec lui chez le gouverneur de la province, qui seul avait le droit de traiter une telle question politique légalement.

Le vicomte Bunyevac, accompagné de sa suite, se rendit alors chez le gouverneur, le comte Erdödy, qui montra assez de contenance et le reçut avec assez de froideur. Bunyevac engagea le gouverneur de coopérer à la soumission de la ville de Fiume sous l'autorité du ban, et de s'unir, en sa qualité d'un magnat croate à ses compatriotes, au bonheur de la patrie, qui le recevrait à bras ouverts comme un fils loyal et dévoué.

Les belles paroles de M. Bunyevac ne parurent faire grande im-

pression sur le gouverneur magyar, qui le somma de lui faire au moins connaître qui l'avait autorisé à un tel acte de violence, en ajoutant qu'il ne céderait l'autorité de la ville de Fiume, qui lui a été confiée par l'empereur le roi, que sur un ordre positif émané du ministère hongrois qui seul avait le droit de le rappeler de son poste.

M. Bunyevac n'avait naturellement aucun document à produire, et par conséquent le comte Erdödy déclara de n'abandonner son poste qu'en cédant à la force.

Alors Bunyevac, irrité de la résistance du gouverneur, s'écria avec beaucoup d'emphase : que la force armée déployée sur la rive de la Fiumara lui donnait le pouvoir à cet acte ; et que son patriotisme remplaçait l'autorisation de la part du ban de la Croatie, et y ajouta encore des phrases sans rapport à la demande du comte Erdödy, mais qui prouvèrent suffisamment qu'il avait pris son parti.

Le vicomte tourna alors le dos au gouverneur et se rendit avec sa suite à Sušak dans la chancellerie du commissariat. Le vice-capitaine de Fiume, Tosoni, le premier juge de la ville, Antoine Celebrini, et plusieurs employés de la municipalité l'y accompagnèrent. Chemin faisant, Bunyevac et Vaccanović leur parlèrent avec la plus grande douceur, en assurant qu'ils n'étaient venus que pour les délivrer du joug magyar, et pour reconquérir à leurs enfants le pain et les postes honorables dont des étrangers s'étaient emparés.

Tosoni, Celebrini et les autres Fiumans y présents, pour épargner à la ville de Fiume la mésaventure d'une occupation hostile et les troubles qui en sont inséparables, engagèrent le vicomte Bunyevac à faire connaître par une proclamation adressée aux habitants de la ville les intentions qu'ils avaient en occupant Fiume, et pour en calmer les esprits en assurant que les droits municipaux et les libertés individuelles seront respectées. Celebrini ajouta qu'on débattera alors ce manifeste en plein conseil dans la ville, pour éclairer les bourgeois et pour en obtenir le consentement à formuler une réponse officielle, qui contenterait autant messieurs les Croates que les habitants de Fiume.

Le vicomte Bunyevac y consentit, et ajouta qu'il enverra cette proclamation désirée, par écrit, jusqu'à 2 heures après midi à la municipalité de la ville. Sur cette promesse les messieurs de Fiume se retirèrent et retournèrent en ville. Ce fut vers deux heures et demi, qu'on remarqua une grande inquiétude dans la ville. Les habitants furent si alarmés et effrayés que plusieurs avaient pris la fuite, et se dirigeaient sur la route de Volosca. Les portes des maisons se fermèrent, les marchands fermèrent leurs boutiques, les ouvriers leurs ateliers, et plusieurs familles cherchèrent un asile au bord des vais-

seaux en rade dans le port de Fiume et dans la campagne du district de Volosca, qui appartient au littoral autrichien.

Il y avait alors plus de 400 petits vaisseaux de différents ports d'Italie à Fiume, les marins en étaient armés de tromblons, et se montrèrent très disposés à prendre la partie des habitants pour les défendre contre les Croates. La garde nationale, bien armée, n'aurait pas manqué de prendre part au combat, et il est fort à douter que les volontaires de Karolyi auraient, dans ce cas, forcé l'entrée de la ville. On ne dut qu'aux efforts du commandant de la garde nationale, M. Pierre Scarpa, et aux habitants les plus distingués de Fiume qu'aucun acte d'hostilité n'eut pas lieu.

On vit alors une compagnie du régiment Léopold sortir de la caserne, et se mettre en ordre de bataille sur la place de la Fiumara.

Toutes les rues furent encombrées par les habitants, et on remarqua une telle agitation parmi la populace, qu'on n'était guère habitué à observer que dans les moments d'une grande calamité publique.

Quand cette alarme se répandit par la ville, le vice-capitaine Tosoni ne manqua pas d'accourir et de rencontrer le général pensionné Victor, en uniforme, qui était sorti dans la bonne intention de secourir la ville dans ce moment critique par ses conseils, et d'imposer à la multitude par son rang militaire. M. Tosoni le pria de l'accompagner, et les patriciens conseillers Charles Pauer et Iginio Scarpa, avec plusieurs notables de la ville s'y joignirent pour se rendre sur le pont de la Fiumara.

En y arrivant ils remarquèrent avec surprise et douleur qu'une partie du corps croate avait passé le pont et était entré en ville pour y répandre le désordre et d'exciter les passions haineuses du bas peuple contre les autorités, qu'ils disaient rebelles à l'empereur et vendues aux intérêts des Magyars.

Les volontaires croates parurent avoir les têtes bien montées par le vin qu'on leur avait fait distribuer ce jour-là, et faisaient craindre des excès déplorables, pendant que la ville de Fiume attendait encore toujours avec la plus grande anxiété la proclamation promise du vicomte Bunyevac.

Cette circonstance et pour détourner tout danger de la personne du vice-capitaine Tosoni et du général Victor, qui s'y trouvaient exposés, la ville de Fiume s'était adressée aux consuls des états étrangers pour protester de leur part contre tout acte de violence, et pour garantir l'ordre public, la sûreté de la propriété et de tout individu habitant la ville.

Cette démonstration de la part des consuls, qui s'y prêtèrent de bonne volonté, parut produire un bon effet.

Vers le 4 heures après midi le commissaire districtual de Sušak rendit enfin à M. Tosoni la proclamation tant désirée de M. Bunyevac, et ajouta que le vicomte exigea en moins de deux heures que la tricolore magyare disparût, et soit remplacée par celle du ban, si la ville ne voudrait s'exposer aux plus graves conséquences. C'est clair qu'il fut absolument impossible jusqu'à l'expiration d'un si court terme de faire entendre aux habitants de la ville toutes les raisons qui forçaient les autorités de Fiume d'accepter les conditions prescrites par M. Bunyevac et de reconnaître l'autorité du ban de la Croatie, pour éloigner d'une ville paisible et commerçante tous les dangers d'une occupation hostile à main armée.

Après des débats pénibles, qui duraient plus de trois heures, que le vice-capitaine Tosoni avait soutenus à lui seul contre le vicomte et les autres notabilités croates, on était convenu d'une capitulation à Sušak, que Tosoni signa, et qui contenait que la ville de Fiume, vu les circonstances impérieuses de la situation critique, reconnaissait l'autorité du ban, en se séparant en même temps du gouvernement magyar, sauf la sanction royale qu'elle se réservait, et sous la seule condition que tous les droits et privilèges de la ville fussent respectés, sa langue, ses emplois et ses bénéfices conservés. Il faut remarquer que la séparation de la ville de Fiume ne lui coûta beaucoup, comme elle se trouva déjà séparée du gouvernement magyar depuis plusieurs mois, car toute communication entre Pest et Fiume a été interrompue.

On était convenu que cette capitulation en forme d'une proclamation sera publiée dans une congrégation générale le lendemain à 9 heures du matin aux habitants de Fiume, pour en obtenir le consentement. M. Tosoni promit à M. Bunyevac de soumettre cette proclamation à son approbation avant de la communiquer à la congrégation.

Cette proclamation a dû être écrite en langue italienne, avec une seule traduction allemande.

Tosoni et les autres messieurs de Fiume avaient enfin pris congé de M. Bunyevac, et s'étaient rendus encore le même soir à la municipalité pour y débattre les articles de la capitulation, et de s'occuper de la rédaction et de la traduction de cette pièce importante. Tous les juges et tous les employés de la ville y furent présents, M. Tosoni présida.

Il faut encore remarquer que le gouverneur comte Erdödy et les autorités civiles n'avaient pas manqué de sommer le commandant militaire de la place à déclarer s'il était en état de défendre la ville de Fiume contre une agression de la part des Croates, et si l'on pouvait compter sur lui.

Le commandant militaire répondit qu'il n'avait que deux compagnies d'infanterie et un détachement d'artillerie à sa disposition, qui n'étaient destinés que pour les petits postes et pour garder les magasins et les autres établissements militaires, et qu'il n'était nullement en état de pouvoir faire la moindre résistance à une agression hostile.

La garde nationale de Fiume ne comptait que 200 hommes, sous les ordres de leur major Pierre Scarpa, qui n'avait non plus des sympathies magyares, et ne voulut accepter cette charge, malgré sa nomination de la part de l'archiduc palatin, que quand son père en avait reçu le consentement du ministre de la guerre impérial à Vienne, qui conclut sa lettre avec ces paroles : « Je félicite le jeune major ! » et malgré ce consentement du comte Latour on en voulut former plus tard un reproche à ce brave jeune homme, qui s'était si bien mérité de la ville de Fiume et de la cause loyale en empêchant tout conflit de la garde nationale avec les Croates, et qui les avait fait rentrer chez eux avec le plus grand calme du monde.

Le comte Erdödy, ayant appris la réponse du commandant militaire de la place de Fiume, et voyant les dispositions paisibles de la garde nationale, crut le moment arrivé de se préparer à son départ pour Gratz, où il avait l'intention de se retirer.

Le lendemain 31 août, quand on avait l'intention de lire les articles de la capitulation dans la congrégation générale de la ville, qui a été convoquée pour 9 heures, on voyait déjà à 6 heures du matin avec une surprise mêlée d'indignation défilér les Croates en ville. Bunyevac, entouré de sa suite, fit son entrée dans la ville à la tête de la colonne, qui se déploya en ordre de bataille, s'étendant depuis du tour de la ville jusqu'au palais du gouverneur.

Aucune démonstration hostile de la part des paisibles habitants de Fiume n'avait provoqué M. Bunyevac d'entrer en ville avant que la convention fût signée et proclamée. Il paraît plutôt que le vicomte avait crainte d'une opposition de la part des membres de la congrégation, et qu'il voulut la prévenir en s'emparant de fait de la ville, et pour couper court les débats, en les rendant illusoires par son entrée.

La résolution et la hardiesse de Bunyevac méritent pourtant autant plus de louanges que la composition et l'aspect de son petit corps n'était vraiment pas fait pour inspirer la terreur aux habitants, dans le cas s'ils auraient voulu repousser la force par la force.

La ville venait de mettre son sort entre les mains de M. Tosoni, qui accourut alors auprès de M. Bunyevac, pour lui observer que son entrée aurait dû être précédée d'une capitulation signée. « C'est la même chose, lui répondit Bunyevac nonchalamment, nous pourrions



bien aussi après mon entrée dans la ville signer la capitulation ou continuer les négociations. Avant tout cependant c'est nécessaire qu'on prépare des logements à moi, à messieurs de ma suite et à mes soldats. »

C'est encore bien possible que l'impatience de la soldatesque de Bunyevac l'avait forcé malgré lui d'entrer avant le terme expiré dans la ville, dont la fumée sortant par tant de cheminées avait chatouillé d'avance le palais gourmand des pauvres Croates, qui sont rarement si heureux de se trouver invités à une bonne table, telle qu'elle parut les attendre dans les maisons des riches habitants de Fiume. On ne sait que trop bien qu'en temps de révolutions l'humeur de cette sorte de milice pesait assez dans la balance des décisions de leurs chefs, et que l'an 1848 n'en avait pas fait une exception.

Le premier juge de la ville, M. Antoine Celebrini, et le commandant de la place s'occupèrent alors à loger leurs hôtes inattendus.

En attendant, M. Tosoni et les autres juges de la ville s'étaient rendus à la municipalité pour consulter ce qu'il leur restait à faire après le changement violent du gouvernement, jusqu'alors légal et reconnu pour tel par sa majesté l'empereur.

Il y fut décidé d'une voix unanime de ne point négocier en face de la force armée, et de déposer le pouvoir entre les mains du nouveau gouvernement. Cette décision fut portée à la connaissance de M. Bunyevac par le vice-capitaine et le premier juge de la ville.

La bourgeoisie de la ville était alors rassemblée au théâtre de la cité à 9 heures du matin. Tosoni s'y rendit et l'informa de la décision de la municipalité, en la conjurant puis de maintenir l'ordre et tranquillité publique dans leurs propres intérêts et dans ceux de la ville. Il ajouta avec une voix émue que la providence divine n'abandonnera jamais une population, ni moins que le souverain légitime dans le temps à venir, qui se sera comportée avec tant de résignation et de loyauté dans le moment le plus critique de sa vie politique.

Aussitôt après ce discours de M. Tosoni, on fit la lecture de l'intimation du nouveau gouvernement, qui promit de respecter les droits et les privilèges de la ville. Le public l'avait entendue avec un profond silence, et se retira ensuite sans manifester aucune opinion politique.

La proclamation de Bunyevac a été enfin imprimée et l'on l'a lue encore le même jour affichée à tous les coins des rues et des places. Elle disait à peu près la même chose que l'intimation dont nous venons de parler, et appuya fortement sur la fraternité des Croates et des Fiumans. Le ban regardait l'occupation de Fiume comme un fait accompli, qui lui convenait beaucoup, et nomma le

vicomte Bunyevac plénipotentiaire du gouvernement banal à Fiume. Le ci-devant gouverneur comte Erdödy était parti pour Gratz, après avoir protesté solennellement contre l'occupation de Fiume par les Croates à force armée. Personne ne s'en souciait, car dans les temps de révolution, une protestation qui n'est pas soutenue par un bois de baïonnettes, n'est bonne que pour remplir un acte de courtoisie diplomatique envers le gouvernement qui venait d'être renversé, et par lequel on a été employé.

Le ban Jellačić confirma plus tard, par la décision du conseil banal datée du 22 septembre 1848, les droits municipaux et les privilèges de la ville de Fiume, jusqu'au moment de la réorganisation définitive de cette province.

Fiume a été donc, sans coup férir, réunie à la Croatie, et M. Bunyevac y fonctionna dès ce moment comme plénipotentiaire du gouvernement banal, avec un pouvoir qui n'était pour ainsi dire limité que par le bon sens qu'il possédait, et par la décision banale du 22 septembre.

La ville a été assez contente de la conduite de Bunyevac, mais malheureusement, à peine élevé au sommet de la sphère administrative, il partageait le sort de tous les hauts fonctionnaires, c'est-à-dire de choisir mal les hommes de leur confiance. Bunyevac crut avoir trouvé son homme dans la personne de M. Pauletić, qui, avant peu Magyaron par excellence, avait tourné comme une girouette et était devenu après l'occupation de Fiume un Croate enragé. Quoiqu'il fût patricien de la ville de Fiume, il n'occupa avant la révolution qu'une place très subalterne dans un bureau, dont les revenus ne l'auraient pas engraisé ni sa famille. Flatteur, rampant devant ses supérieurs, il avait le talent de s'insinuer dans les bonnes grâces de M. Bunyevac, de la manière qu'il lui confia tout ce qu'il avait sur le cœur, et le fit pour ainsi dire son *alter ego* ! Pauletić, du reste homme très borné, fut pointilleux, vaniteux et très vindicatif.

M. Bunyevac, bon Croate, avait composé un *odbor* (comité directeur) à Fiume à l'instar des autres provinces slaves, et en nomma vice-président M. Pauletić, mais comme M. Bunyevac était souvent absent et quelquefois pour assez longtemps, Pauletić le remplaça entièrement et fit la pluie et le beau temps à Fiume.

Bien que la nomination de Pauletić avait déjà choqué la ville de Fiume, qui a été habituée d'avoir des seigneurs comme Ürmenyi, Erdödy, pour leur chef civil, la conduite de cet homme insignifiant contribua encore de plus à irriter le magistrat et les habitants de la ville contre lui. C'est connu que le peuple à l'alentour de Fiume est slave, mais que la population de la ville, qui a été fondée jadis par les Italiens, comme toutes les villes maritimes en Dalmatie, est de

race italienne. M. Pauletić, espérant de s'insinuer toujours de plus dans les bonnes grâces de M. Bunyevac et du gouvernement banal, fit son possible pour croatiser au plus vite la populace de la ville de Fiume. Il voulut introduire la langue croate dans l'administration publique, dans les écoles et jusque dans la vie publique. Quelques familles croates de Fiume prirent sa partie. On y était tombé dans la même erreur que le gouvernement magyar vis-à-vis des Croates, en les voulant les magyariser. *Actio ! Reactio !* Les habitants de Fiume de race italienne se séparèrent de ceux de la race croate, les Croates fondèrent un casino croate et ne fréquentèrent plus le superbe casino de la ville. Pauletić s'y prit enfin si bien, que toute la populace de Fiume se partagea en deux camps, et que les deux partis finirent par se haïr comme chats et chiens.

Pour raconter les suites fâcheuses de la conduite politique de M. Pauletić, nous sommes forcés de devancer le cours des événements en Croatie, mais comme la ville de Fiume n'a pas joué un rôle important dans l'histoire de 1848 et 1849, nous trouvons beaucoup plus convenable d'en finir pour toujours d'un seul et même article.

Après la pacification de la Hongrie, le ban Jellačić avait envoyé un certain lieutenant-colonel Horvatović à Fiume comme commandant de la ville.

Horvatović était un vieillard qui vivait tranquillement en pension, quand le ban Jellačić déploya en 1848 la bannière impériale et appela les Croates aux armes. Horvatović, malgré son âge avancé, accourut et se mit à la disposition du ban, qui, pour le récompenser de sa bonne volonté, le nomma commandant de son quartier-général ; et Horvatović, qui avait encore assez d'énergie, lui rendit en cette qualité de bons services. Ses manières brusques, sa marche droite et imposante le firent craindre comme un grand *profos* au quartier-général, et l'on avait choisi ce vieux militaire à Vienne et Pest, pour effectuer l'arrestation de plusieurs personnages importants compromis, ce qui rehaussa encore son importance à ses propres yeux.

Quand il arriva comme commandant de la ville à Fiume, il se croyait au sommet de sa gloire militaire. Son apparition dans les rues y fit toujours l'effet d'un pacha à trois queues, qui n'avait que faire un signe pour faire voler toutes les têtes. Il était cependant, sous ces dehors menaçants et presque ridicules, un très honnête homme, loyal et attaché à son souverain et au ban. Aussi les habitants de Fiume devinèrent bientôt le fond de son caractère par sa conduite correcte, et il finit par se réconcilier les sympathies de tous les habitants honnêtes.

Horvatović était bon Croate, mais il détestait les extravagances de M. Pauletić, qui ne s'accordaient point avec une saine politique. Horvatović disait toujours qu'il était Croate, mais un Croate impérialiste ! Il regardait le pauvre Pauletić comme un panslaviste. Quant à cela, il avait tort, car ce monsieur ne voulut que faire carrière par ses opinions ultra-croates, et se souciait fort peu du sort des autres Slaves en Europe. Cette circonstance cependant ne manqua pas de produire une grande animosité entre Pauletić et Horvatović.

A la fin de l'an 1849 il y avait un opéra italien à Fiume. Pauletić en avait interdit les représentations par raisons politiques ou de police. Cette mesure indigna les habitants de Fiume et produisit une telle effervescence d'esprits, qu'on craignait les suites les plus fâcheuses. La ville s'était adressée alors au commandant militaire de Fiume, et Horvatović crut de son pouvoir à faire continuer les représentations de l'opéra italien jusqu'à la décision du ban de la Croatie, qu'on alla briguer d'une part et d'autre, si nécessaire pour calmer les esprits irrités.

En attendant M. Pauletić en avait fait le rapport à M. Bunyevac, en se plaignant de la conduite arbitraire du lieutenant-colonel Horvatović, et en ajoutant qu'on devait craindre une émeute dans la ville de Fiume à cause de cet accident.

Bunyevac se rendit alors chez le lieutenant-général comte Coronini à Agram, qui y remplaça le ban Jellačić, qui se trouva à Vienne, et lui fit un tableau si sinistre de la situation politique à Fiume, que celui-ci fit venir à la hâte le lieutenant-général baron Neustaedter de Carlstadt à Agram, et le chargea de se rendre aussitôt que possible à Fiume pour y maintenir l'ordre et la tranquillité ; de s'y tenir au-dessus de tous les partis et de défendre au commandant militaire de s'immiscer dans les affaires politiques et administratives de la ville, en ajoutant qu'on venait de faire des démarches pour que le lieutenant-colonel Horvatović soit éloigné de Fiume, où il n'était point à sa place par sa conduite irréflectie. Coronini congédia Neustaedter, en disant qu'il connaissait son énergie et son savoir-faire, et qu'il avait choisi par cette raison pour cette mission, quoique la ville de Fiume ne se trouvât pas dans le rayon de sa division militaire.

Neustaedter retourna à Carlstadt pour en partir pour Fiume. C'était au commencement de janvier et au plus fort de l'hiver. Toutes les routes à travers les montagnes ont été ensevelies sous la neige. La bora, cet ouragan terrible, augmenta le danger. Coronini avait bien fait expédier des ordres sur la route de Fiume, qu'on y devait frayer un chemin pour le carosse d'un général qui y devait

passer, mais Neustaedter trouva pourtant en quelques endroits tant de neige, qu'il était obligé de descendre, de faire porter sa voiture légère sur les épaules des montagnards, et de faire suivre les chevaux à la file. Après des obstacles et des fatigues inouïes le général Neustaedter arriva à Fiume, où depuis 8 jours la poste n'avait pu arriver.

Son arrivée inopinée y fit sensation. Il suffit de dire que le général Neustaedter s'y était comporté strictement selon les instructions du lieutenant-général Coronini, qu'il a su calmer les esprits, et que la tranquillité et l'ordre public n'y furent nullement troublés.

Cette affaire aurait été déterminée tout à fait à l'amiable, si M. Pauletić, dont la bête noire fut toujours le pauvre Horvatović, n'aurait pas fait une accusation contre le dernier, en alléguant qu'il l'avait nommé un panslaviste ainsi que tous les membres du comité (*odbor*). Neustaedter ne put parvenir à faire reprendre cette accusation. Il a été enfin obligé de sommer Horvatović de se justifier. Celui-ci y répondit en alléguant une quantité de documents, par lesquels il tâcha de vérifier son opinion sur le panslavisme de Pauletić et de l'*odbor*. Neustaedter envoya toutes ces paperasses au ban à Agram, sans ajouter un mot de sa part. Plus tard, Horvatović fut pensionné, et Pauletić perdit son poste et son importance après la réorganisation définitive de Fiume.

Neustaedter était retourné au mois de février à Carlstadt, emportant la conviction que la ville de Fiume était une des plus paisibles et loyales dans la monarchie autrichienne. Après cet épisode pas trop intéressant, nous retournons en Croatie et reprenons le fil de notre histoire.

Au mois d'août, le ban Jellačić avait envoyé une lettre au général Zeisberg à Zara en Dalmatie <sup>1</sup> pour engager le général, qui avait toujours servi dans l'état-major et très versé dans la stratégie, de lui servir en qualité d'un quartier-maître général. Cette acquisition a été fort au cœur du ban, car il n'avait personne à sa disposition pour occuper cette place importante.

Zeisberg répondit de la manière la plus flatteuse pour le ban Jellačić et promit de se rendre (même sans consentement supérieur) aussitôt que possible à Agram. Zeisberg y arriva vers la fin d'août, et le ban le reçut à bras ouverts. Il le nomma sur-le-champ chef de son état-major <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'original s'en trouve entre les mains du général Zeisberg, et une copie légalisée se trouve ci-jointe.

<sup>2</sup> Zeisberg voyagea en bourgeois, avec la malle-poste ; il arriva de Zara le 29 août à Otočac, où il ne s'arrêta que quelques moments. Le général de brigade Kriegern partit avec la même occasion pour Agram (extrait d'une lettre du major Sabljär).

Il faut remarquer que Zeisberg avait quitté son poste à Zara de sa propre autorité, et qu'il venait d'offrir ses bons services par patriotisme et par dévouement à la cause loyale, que le ban défendait. Lui, qui réunit la pratique à la théorie de la grande guerre, et qui possédait les expériences de plusieurs campagnes qu'il avait faites, rendit les plus grands services au ban dans l'invasion de Hongrie et dans les campagnes de 1848 et 1849, comme nous l'apprendrons par la suite de ces mémoires. Sa disgrâce en 1849, après la retraite de Bude, ne put rien ôter à ses mérites, et le ban, malgré les insinuations hostiles de la part des adversaires de Zeisberg, ne lui retira jamais son amitié et rendit toujours justice à ses talents militaires, à son énergie et à sa bravoure, dont il lui avait donné des preuves si éclatantes en 1848 et 1849.

Le comte Hompesch, riche seigneur en Moravie, qui avait quitté depuis longtemps le service militaire comme capitaine d'un régiment de houzards, s'était arraché au sein de sa famille et à sa vie paisible et opulente, pour se mettre du même à la disposition du ban, pour combattre sous la bannière de la fidélité pour la dynastie impériale. Cette conduite mérita autant plus d'appréciations, que le comte se trouva assez avancé dans la vie.

Le ban reçut ce noble chevalier avec la plus grande cordialité, le nomma plus tard major et aide de camp. En cette qualité il se trouva toujours auprès du ban.

L'autre aide de camp du ban fut un certain major Plattner, qui avait quitté le régiment hongrois Preussen où il avait servi, quand celui-ci avait suivi la voie révolutionnaire<sup>1</sup>.

Il arriva à Agram le 6 ou 7 septembre vers minuit. Il trouva le ban au lit mais pas encore endormi, et s'acquitta aussitôt de sa mission secrète.

Nous ne pouvons pas citer tous ces officiers qui, les uns après les autres, se sont rendus auprès du ban pour prouver leur fidélité et leur dévouement. Le nombre en fut assez considérable et le ban exerça sous ce rapport une force magique. Il attira comme un aimant tout ce que lui fut homogène.

Au commencement du mois de septembre, le ban Jellačić reçut une lettre de l'empereur Ferdinand, qui contenait pour ainsi dire un amende honorable pour le malencontreux manifeste du

<sup>1</sup> Il se rendit à Vienne. Le comte Latour le fit venir et l'envoya à Agram, chargé de lettres de l'archiduchesse Sophie et de lui, et de 200.000 florins de la part de l'archiduchesse, qu'il devait rendre au ban. Le comte Latour donna en même temps le conseil au ban de ne point marcher sur Bude, mais de se mettre à cheval sur la route de Komorn, pour être à portée, dans le cas de besoin, de se pouvoir tourner contre Vienne ou contre Bude.

10 juin. Cette lettre était datée de Schönbrunn du 4 septembre 1848.

Le ban renvoya le major Plattner à Vienne pour demander du matériel et de l'artillerie. Plattner, par ordre du comte Latour, mit par écrit dans son bureau même tout ce que le ban demanda, et Latour fit aussitôt appeler le général Mertens pour le charger de l'expédition de ces articles.

Le ban Jellačić et le général Zeisberg venaient d'arrêter leur plan de campagne contre la Hongrie, qui ne s'accorda point avec le conseil donné par le comte Latour. Selon leur plan, le ban devait passer la Drave à Varaždin et puis la Mur à Szerdahely avec l'armée croate, pour prendre la route de Stuhlweissenburg qui conduit directement à Bude, tandis que le général Roth devait se diriger avec son corps, fort de 8.000 hommes des régiments frontières de Brod et de Gradisca, par Fünfkirchen à Kanisza pour s'y réunir avec l'armée du ban.

On aurait peut-être mieux fait de réunir ce corps du général Roth aussi à Varaždin à l'armée du ban avant de passer la Drave, car on ne l'aurait pas exposé alors au danger d'une marche isolée à travers la Hongrie, et on l'aurait préservé du malheur d'une défaite. La distance entre le corps de Roth et entre l'armée du ban a été trop grande pour qu'on aurait pu combiner la marche du premier avec les mouvements de la dernière, et compter avec quelque certitude que Roth recevrait les ordres que le ban lui faisait parvenir, comme les Magyars firent leur possible pour empêcher toute communication entre les généraux autrichiens. On dit que le ban Jellačić avait un moment l'idée géniale de côtoyer avec son armée la frontière des provinces héréditaires autrichiennes, et de se diriger à Presbourg, d'où il n'aurait pas manqué d'insurger les comtés slovaques dans le nord de Hongrie, qui avaient des sympathies pour les Croates et pour la nationalité slave, et qui n'auraient pas manqué de grossir son armée par des bandes de guérillas, si propres à la guerre dans les montagnes. Ce genre de guerre aurait été aussi beaucoup plus avantageux pour la composition de l'armée du ban, que celui dans les plaines de Hongrie, où il devait s'attendre à être forcé de livrer des batailles rangées à l'ennemi, qui disposait d'une bonne cavalerie, artillerie, et d'un bon nombre de troupes régulières.

Le ban n'avait pas encore à beaucoup près sous la main tous les moyens matériels nécessaires pour rendre certain le succès d'une telle entreprise téméraire, et cette circonstance provoqua une discussion assez vive entre ses affidés. Le ban domina la discussion : « Il ne s'agit plus de songer aux obstacles, disait-il alors, mais de les vaincre ; c'est une grande responsabilité dont je me charge. Soit,

il faut savoir se mettre au-dessus d'elle, plus d'indécision, le temps nous presse, et nos amis à Vienne n'ont plus de patience. Ma résolution est irrévocable et je vais faire une invasion en Hongrie. » Il parla avec élan, avec énergie, avec cet entraînement de parole lui est propre, et ordonna de préparer ses malles.

Le 7 septembre 1848 au soir, le ban Jellačić arriva avec son quartier-général à Varaždin. Sa suite a été très nombreuse. On y remarqua le général Zeisberg, son quartier-maître général, le colonel Denkstejn, son adjudant général, les majors comte Hompesch et Horvatiović, les capitaines Rodić, Kottas, Dahlen <sup>1</sup>.

Le général prussien Willisen s'était aussi retourné à Varaždin, et avait confié au général Neustaedter, qu'il désirait beaucoup d'obtenir la permission du ban, de l'accompagner dans sa suite, pendant la campagne de Hongrie. Il ajouta qu'il ne voudrait pas laisser échapper cette occasion intéressante pour augmenter ses expériences militaires. Neustaedter ne manqua pas d'en informer aussitôt le ban, qui lui répondit avec sa franchise habituelle : « Je sais bien que le général Willisen n'est qu'un émissaire de la cour de Berlin, et qu'il n'est venu que pour observer la marche des affaires politiques, et les succès de mes opérations militaires en Hongrie, pour en faire le rapport secret à son roi, mais je me moque de son rapport et de ses observations. Dis-lui que je le verrais avec plaisir dans ma suite, que je lui mettrai un cheval et une ordonnance à sa disposition et que je le ferai loger près de moi dans mon quartier-général. »

Neustaedter en communiqua la réponse au général Willisen, naturellement en passant en silence l'observation politique du ban, qui aurait démonté cette imposante notabilité militaire, et qui aurait été comme la pierre du pasteur israélite jetée contre le crâne du géant philistin.

Le général prussien fut charmé de la réponse et de la courtoisie du ban, et ne manqua pas d'en profiter.

Le ban avait fixé l'onze septembre pour le passage de la Drave, et en avait informé le général Roth en lui ordonnant de se mettre

<sup>1</sup> Tout pressa le ban à la guerre contre les Magyars. Le patriarche Rajačić lui avait écrit les premiers jours du mois d'août de donner une déclaration catégorique, s'il voulait faire chose commune avec les Serbes contre les Magyars ou non, et s'il le voulait, de lui envoyer sur-le-champ du secours et d'attaquer en même temps lui-même les Magyars. Dans le cas contraire toute relation entre les Serbes et les Croates cesserait aussitôt, et les Serbes feront alors ce qu'il bon leur semblera. La *Gazette de Belgrade* qui fait aussi mention de cette lettre, ajoute : nous verrons, à présent, quel homme est ce ban Jellačić et s'il mérite cette confiance du peuple, qu'elle avait jusqu'à présent en lui (Karlovic, le 13 août. *Gazette*).



aussitôt en marche avec son corps. Cet ordre ne lui arriva point, et un autre pareil ne lui arriva que fort tard.

Roth fit son possible pour atteindre l'armée du ban, mais des obstacles inopinés, tant d'inconvénients avec un corps si peu dressé à la discipline militaire retardèrent sa marche, et quand il arriva à Ozor, il avait déjà perdu toute trace de l'armée du ban. C'est connu qu'il y fut enveloppé par un corps magyar sous les ordres de Perczel et Görgey, et qu'il y fut forcé de mettre bas les armes. Avec des soldats si peu aguerris, si peu dressés et disciplinés, le général Roth ne put espérer de se faire jour, la baïonnette croisée, à travers les ennemis.

Je suis trop peu informé de la catastrophe d'Ozor pour en parler avec quelque assurance ; mais je sais que le corps du général Roth, qui n'était composé que de deux bataillons à peu près réguliers, et dont tout le reste n'était formé que d'une levée en masse, se trouva dans un état pitoyable ; qu'il n'avait que quelques misérables batteries de la frontière militaire et point de cavalerie. Outre cela, le peuple de la Slavonie, riche et mol, n'est point si guerrier que celui de la Croatie, habitué à la vie sauvage dans ses montagnes, et aux combats avec les Turcs, qui se succèdent avec peu d'interruption depuis des temps immémoriaux.

Le général Roth, qui commandait ce corps slavonien en chef, et le général Philippović, qui servait sous lui comme général de brigade, sont connus pour des militaires loyaux et instruits. Philippović, qui a été employé par le prince Metternich dans plusieurs missions diplomatiques, fut présent à la bataille navale de Navarin, et personne n'aurait la prétention de contester ses talents militaires, son courage et son énergie. On voit donc bien qu'on ne pourrait jamais la malheureuse catastrophe d'Ozor attribuer à l'inertie et à l'incapacité de ces deux généraux.

Leur conduite a été aussi sévèrement examinée par une commission militaire après la pacification de Hongrie, et les actes et les protocoles de cette commission furent envoyés à la critique et à l'approbation du ban, qui n'y trouva rien à leur reprocher et les déclara libres de toute responsabilité.

Nous ne parlerons donc plus dans la suite de nos mémoires de ce corps isolé, dont l'histoire fut close à Ozor, et dont la perte n'avait cependant pas influencé les opérations ultérieures du ban.

Le major Plattner était de retour à Vienne le 10 septembre. Il trouva alors le ban à Varaždin, où celui-ci avait alors transporté le quartier-général de son armée.

Il paraît que le général Zeisberg ne goûta point la franchise quelquefois trop rude du major Plattner, et il l'éloigna autant que pos-

sible des affaires, qui avaient rapport aux opérations militaires. Par conséquent, par ordre du ban, Plattner fut chargé de l'approvisionnement de l'armée pour la campagne de Hongrie.

Depuis longtemps, toutes les lettres, qui arrivèrent au ban de Vienne, le conjuraient et le pressaient d'ouvrir la campagne contre la Hongrie, surtout le baron Kulmer qui craignait qu'on laissera passer le moment le plus favorable pour entrer en Hongrie. Ces messieurs avaient beau parler, ils ne savaient [pas] ce qu'il fallait pour une telle entreprise.

Enfin l'armée du ban était rassemblée, et il alla tirer l'épée pour ne plus la remettre sans honneur.

Depuis le temps de Waldstein, le fameux duc de Friedland, jusqu'à nos jours, personne n'a su improviser une armée, telle que le ban Jellačić en 1848. On ne sait pas lequel avait plus de peine pour en former une.

Malgré la distance de deux siècles qui nous sépare du camp de ce grand Friedlandais, que Schiller nous avait si bien dépeint dans sa comédie *Le camp de Wallenstein*, où le harnais et l'armure furent encore en vogue, et les grandes bottes à l'écuyère et la lance allemande, l'armée croate du ban Jellačić autour de Varaždin présenta un aspect encore plus pittoresque que l'autre, car on y remarqua tous les costumes orientaux mêlés à toutes sortes d'uniformes de l'armée impériale, et toutes les armes européennes modernes parmi les handjars et les longs fusils turcs.

Pour contenter la curiosité de nos lecteurs nous allons tracer une copie de l'ordre de bataille de l'armée du ban, tel qu'il était parvenu alors aux mains de ses généraux, — et nous y ajouterons nos remarques.

#### *L'ordre de bataille :*

Général en chef : le lieutenant-général baron Jellačić.

Première division : général de division : le lieutenant-général chevalier Hartlieb.

Remarque : il reçut le titre de baron par droit de la croix de Marie-Thérèse, qu'il s'était méritée plus tard à l'assaut de Vienne, le 28 octobre. Il fut pensionné avec le titre d'un général d'artillerie, et vit encore à cette heure à Carlstadt en Croatie.

Première brigade : général de brigade : Dietrich.

Remarque : ce général fut nommé en 1849 lieutenant-général, et après la guerre commandant de la forteresse de Bude.

Le bataillon de réserve du régiment frontière de Saint-George (Varaždin), fort de 1.203 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Reiche.

Remarque : nommé plus tard colonel, il vit aujourd'hui en pension en Moravie.

Le bataillon de réserve du régiment frontière de Kreutz (Varaždin), fort de 1.331 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Stoisavljević.

La populace armée de la frontière militaire de Varaždin, forte de 6.147 hommes.

La batterie n° 1 de petit calibre (de 3 livres), commandée par le lieutenant en premier Hassek, forte de 69 hommes et 28 chevaux.

Les Seressans de la Licca : 57 hommes.

Le total : 8.807 hommes, 28 chevaux.

Deuxième brigade : le général de brigade Kriegern.

Remarque : nommé plus tard lieutenant-général ; il est mort en pension.

Le bataillon de réserve du 2<sup>e</sup> régiment banal, commandé par le capitaine Jarisberg, fort de 1.312 hommes.

Le bataillon de réserve du régiment frontière d'Otočac, commandé par le capitaine Wimmer, fort de 1.401 hommes.

La populace armée de la Licca et d'Otočac, commandée par le major pensionné Dmitrašinović, fort de 9.339 hommes.

Remarque : on divisa cette populace nombreuse en plusieurs bataillons.

La batterie n° 2, du calibre de 6 livres, commandée par le lieutenant en premier Gebauer, forte de 92 hommes et 52 chevaux.

Les Seressans d'Otočac : 56 hommes.

Le total : 12.200 hommes, 52 chevaux.

Le total de la division Hartlieb : 21.007 hommes, 80 chevaux.

Deuxième division : général de division : le général Kempen de Fichtenstamm.

Remarque : plus tard nommé lieutenant-général, baron, conseiller intime, inspecteur général de la gendarmerie, gouverneur militaire à Vienne ; s'y trouve à cette heure comme chef suprême de la police en Autriche.

Première brigade : général de brigade : baron Neustaedter.

Remarque : nommé lieutenant-général en 1849, pensionné en 1853, vit actuellement à Agram.

Le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment frontière de Brod, fort de 1.313 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Lovetto.

Remarque : Lovetto resta dans le corps du général Roth, et fut fait prisonnier à Ozor. C'était le capitaine Bogunović qui avait commandé ce bataillon ; mort en 1855 comme lieutenant-colonel à Gospić dans la Licca.

Le bataillon de réserve, composé de trois compagnies d'Ogulin

et de trois de Sluin, commandé par le capitaine Resniczek, fort de 1.904 hommes.

Remarque : Resniczek se trouve à cette heure comme général de brigade en Valachie dans le corps du lieutenant-général comte Coronini.

La populace armée des régiments frontières de Sluin et d'Ogulin, forte de 5.432 hommes, commandée par le lieutenant-colonel Knežević.

Remarque : Knežević est mort en 1855 comme général de brigade en pension à Fiume.

La batterie n° 1 du calibre de 6 livres.

Ce fut la seule de l'artillerie de ligne qu'on avait. Elle a été commandée par le lieutenant en premier Klée, forte de 97 hommes et de 52 chevaux.

Les Seressans d'Ogulin : 44 hommes.

Le total : 8.790 hommes et 52 chevaux.

Deuxième brigade : général de brigade : le colonel Rastić.

Remarque : il est mort comme général de brigade à Gospić en 1853.

Le bataillon de réserve du premier régiment banal, fort de 1.311 hommes, commandé par le lieutenant-colonel baron Geramb.

Remarque : il fut tué à la bataille de Nyárasd le 13 janvier 1849.

Le bataillon de réserve du régiment frontière de Licca, fort de 1.320 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Budisavljević.

Remarque : Budisavljević, général de brigade en pension, vit encore à cette heure à Gospić.

La populace banale armée, forte de 7.638 hommes.

La batterie n° 3 de petit calibre (de 3 livres) a été commandée par le lieutenant en premier Jaićinović, forte de 75 hommes et 27 chevaux.

Les Seressans de Sluin : 44 hommes.

Le total : 10.408 hommes, 79 chevaux.

Le total de la division Kempen : 19.198 hommes, 79 chevaux.

Troisième division : général de division : le général Schmidl, chevalier de Seeberg.

Remarque : plus tard nommé lieutenant-général ; vit actuellement en pension à Gratz.

Première brigade : général de brigade : le colonel baron Grammont.

Remarque : Grammont fut emporté comme général de brigade par le choléra-morbus au camp de Sove en 1849.

Le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment frontière de Gradisca, fort de 1.253 hommes, commandé par le major Urm.

Remarque : Urm fut nommé major de place dans la forteresse d'Essek en 1849.

Le premier bataillon de pays (*Land-bataillon*), composé par les régiments de Licca et d'Otočac, fort de 1.324 hommes, commandé par le colonel Rheinbach.

Remarque : il est mort à Vinkovci en Slavonie, en pension. Il y a été plusieurs années général de brigade.

Le 2<sup>e</sup> bataillon de pays, composé par les régiments d'Ogulin et de Sluin, fort de 1.316 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Mudrovčić.

Les Seressans des régiments frontières de Licca, Otočac, Ogulin et Sluin, 523 hommes.

Les houzards banderials, 1.000 hommes à cheval.

La batterie n<sup>o</sup> 3 du calibre de 6 livres, commandée par le lieutenant en premier Miksch, forte de 104 hommes et de 60 chevaux.

Le total : 5.553 hommes, 1.075 chevaux.

Deuxième brigade : le général de brigade Thodorović.

Remarque : plus tard, en 1849, chef du corps serbe, fut pensionné la même année comme lieutenant-général. Dans ce moment il vit à Venise.

Le premier bataillon d'Otočac, fort de 1.150 hommes, et une division du régiment frontière de Sluin, forte de 408 hommes.

Remarque : le major Ettingshausen, qui se brûla la cervelle en 1855 comme général de brigade, en était le commandant. Le premier bataillon d'Otočac fut le même qui a été renvoyé d'Italie après l'honorable capitulation de Peschiera, dont il avait composé seul la garnison. Ce bataillon, qui s'était déjà distingué à Milan dans les combats de barricade, ne manqua non plus, dans les campagnes en Hongrie, en 1848 et 1849, de ramasser des lauriers partout où il se trouva présent à une affaire ou à une bataille. Ce bataillon fut la garde de l'armée du ban.

Le 3<sup>e</sup> bataillon de pays à la brigade frontière de Varaždin, fort de 1.327 hommes.

Le 4<sup>e</sup> bataillon de pays de la brigade banale, fort de 1.367 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Hallavanya.

Remarque : Hallavanya est mort comme colonel au camp de Sove, emporté par le choléra.

Les Seressans banals et ceux de Sluin comptaient 417 hommes.

La batterie n<sup>o</sup> 2 de petit calibre (de 3 livres) commandée par le lieutenant en premier Eggenberger, forte de 74 hommes et 28 chevaux. La batterie n<sup>o</sup> 2 de raquettes, commandée par le sergent-major (*oberfeuerwerker*) Leinmüller, forte de 32 hommes et de 15 chevaux. Cette batterie de raquettes appartenait à l'artillerie de ligne.

La munition de réserve, 84 hommes et 125 chevaux.

Des volontaires à cheval, 500 hommes à cheval.

Le total : 5.359 hommes, 668 chevaux.

Le total de la division Schmidl : 10.912 hommes et 1.743 chevaux.

La somme totale de l'armée : 51.117 hommes et 1.902 chevaux.

Cet ordre de bataille, daté d'Agram, a été signé pour l'authenticité par le major Fligelly.

Cet ordre de bataille éprouva cependant, à peine qu'il parut, des changements considérables.

Le ban, par exemple, ne voulut point traîner à la suite de son armée ces 500 volontaires à cheval, qui n'avaient pas même des sabres pour se défendre, et dont la plupart a été montée sur des coussins de lit, n'ayant pas des selles et du harnais comme il fallait, et dont l'aspect n'aurait prêté qu'au ridicule, ce que le ban tâcha d'éviter. Il ordonna qu'on les retint à Varaždin et qu'on les mit à la disposition du vieux général Benko, que le ban avait fait venir pour lui confier le commandement de la ville, comme le général Neustaedter en partait avec l'armée. Benko les employa dans la suite pour la course d'ordonnance, et pour lui apporter des nouvelles des points les plus éloignés ; et ils lui rendirent les meilleurs services d'après son assertion. De la part de l'autorité civile, M. Mirko Bogović fonctionna en sa qualité de commissaire banal et du pays (*Banal-und Landes-Commissair*) à Varaždin. Le ban, connaissant le patriotisme, l'énergie et l'habileté administrative de Bogović, l'avait même désigné pour ce poste important, et pour aider le vieux général Benko à satisfaire les exigences que réclamaient le passage des troupes, de la garnison, et les intérêts du pays, toujours menacé par les Magyars, et le général assura dans la suite que M. Bogović lui avait rendu d'immenses services pendant tout le temps qu'il commanda à Varaždin, et que les mérites de ce commissaire banal ont été reconnus par le conseil banal et tout le comté, et attestés par écrit.

Le ban ordonna de même qu'on retint tous les hommes non armés, et dont plusieurs n'étaient accourus à Varaždin qu'avec une marmite sur un bâton, et comme il voulait laisser une espèce de garnison dans la ville, on ramassa à peu près 2.000 hommes de la levée en masse pour les mettre sous les ordres du général Benko. De cette manière l'armée du ban ne compta plus que 49.000 et quelques centaines d'hommes armés.

Un autre changement fut que le ban, qui avait formé un régiment à trois divisions de ses houzards banderials sous les ordres du comte Sermage (Otto), ci-devant capitaine de cavalerie, et qu'il avait nommé colonel de sa propre autorité, avait fait répartir cette cava-

lerie de la sorte que chaque division d'armée en recevait deux escadrons.

On n'avait que jeter un coup d'œil sur l'ordre de bataille du ban Jellačić pour se convaincre de tout ce qui manqua à son armée pour entrer en campagne. La cavalerie, qui joue un si grand rôle dans les plaines de Hongrie, lui manqua ; son artillerie fut insuffisante, de petit calibre et très mal attelée au moins pour la plupart ; il n'avait ni pontons ni pontonniers, ni train de vivres ; il n'avait pas même des officiers suffisants pour commander ces masses d'hommes. Ce ne fut que dans le dernier moment qu'il trouva encore quelques capitaines pensionnés, à qui il donna le commandement des bataillons forts de 2.000 hommes. Le major pensionné Terbojević commanda la populace d'Ogulin, à peu près 2.600 hommes avec 4 officiers ; il était monté sur un très petit cheval et son adjudant courait à pied derrière lui.

Il y avait bien un petit nombre d'officiers de toute arme, qui avaient déserté les rangs de l'armée magyare, et s'étaient réfugiés sous la bannière fidèle du ban, mais ils ne firent que grossir la suite du général en chef, comme on ne put les employer dans les troupes, ne connaissant pas leur langue, et ne pouvant pas se faire comprendre à ces hommes indisciplinés.

On regretta surtout le manque d'officiers de l'état-major et du génie. Du corps de génie il y avait au moins le lieutenant en premier Czirka et le lieutenant Pukšec.

La composition de cette armée, leurs armes et costumes différents furent aussi singuliers que pittoresques.

Il n'y avait que le premier bataillon d'Otočac, et les deuxièmes bataillons de Brod et Gradiška, qui se trouvaient armés et vêtus comme des troupes régulières. Les troisièmes bataillons et de réserve avaient bien encore des fusils et des gibernes, des manteaux et des bonnets militaires, mais rien d'autre. Le reste de l'armée a été armé de fusils de chasse, de lances, de faux, et même de haches.

Dans la populace armée de la Licca il y avait même bon nombre de brigands turcs qui, attirés par l'appât du butin qu'ils espéraient de faire en Hongrie, s'étaient rangés sous la bannière du ban Jellačić. Ces gens, armés de pied en cap, en costume turc, furent les plus indomptables, et commirent dans la suite des si grands excès en Hongrie qu'ils furent la cause principale de l'irritation et de l'esprit hostile du peuple magyar.

Les houzards banderials n'étaient de leur origine que des pandours à cheval, sans aucune idée de la discipline militaire, de l'exercice de cavalerie, encore moins d'une évolution ou d'une manœuvre.

Le comte Sermage et quelques capitaines exceptés, les officiers

de ce régiment ne furent pour la plupart plus instruits que les houzards qu'ils commandaient, — mais les officiers et les soldats montrèrent la meilleure volonté du monde pour apprendre le service militaire et de remplir leurs devoirs, et sous ce rapport il faut leur rendre pleine justice. Nous en parlerons dans la suite de nos mémoires.

Les Seressans, en costume turc et armés jusqu'aux dents à l'instar des Bosniaques, portant des longs fusils, des pistolets, et des handjars, enveloppés de leurs manteaux rouges, imposèrent partout à la populace, où l'on ne les avait jamais vus. Ces gens étaient des hommes hardis et entreprenants, rompus à la fatigue, et firent leur devoir de gens d'armes sur la frontière militaire avec une énergie et un courage au-dessus de tout éloge, mais pour affronter le feu de canons ou pour s'en servir dans une bataille rangée, ils n'étaient pas assez dressés et on ne pouvait pas trop compter sur eux sous ce rapport.

Nous avons donc assez montré la singulière composition de l'armée du ban, et nous n'avons qu'à ajouter, ce que nos lecteurs auront bien remarqué, que tout manqua à cette armée improvisée par le génie et la puissance magique du ban, hormis l'honneur, la fidélité et le dévouement !

L'entreprise du ban parut donc sous ce rapport plus hardie qu'assurée.

Jellačić, avant de passer la rivière (la Drave) près de Varaždin, qui fut pour lui le Rubicon de César, fit publier et répandre une proclamation aux habitants de Hongrie, dans laquelle il leur annonça qu'il arrivait en ami et en frère sur le sol hongrois pour les délivrer du joug odieux de leurs oppresseurs, qui les tyrannisaient et les terrorisaient pour les exciter à la rébellion contre leur roi, qui venait de leur accorder tant de bienfaits et de libertés, qu'il était résolu de leur conserver, en les protégeant de sa force armée.

Dans une autre proclamation, le ban s'adressa aux officiers et aux soldats de l'armée magyare, pour les engager à quitter les rangs des rebelles et à retourner sous la bannière de la fidélité, en leur rappelant le serment qu'ils avaient prêté à l'empereur le roi, et qu'ils ne pouvaient pas violer sans s'exposer au déshonneur et à une immense responsabilité.

Il est fort à douter que la dernière proclamation arriva à la connaissance des officiers subalternes et des soldats de l'armée magyare, et même dans le cas contraire elle ne put produire un grand effet, car la cour impériale avait malheureusement négligé d'envoyer un manifeste à l'armée de Hongrie, avant que le ban fût entré avec son armée, pour mettre les officiers et les commandants des troupes magyares sur un terrain légal, en leur faisant connaître publique-



ment la volonté de l'empereur et roi par rapport à l'invasion du ban en Hongrie.

Ce fut la faute la plus grave que le cabinet impérial avait commise, car il n'y a pas le moindre doute que le lieutenant-général Moga, qui commanda alors l'armée magyare et qui n'attendait qu'un prétexte plausible, une occasion favorable, pour passer du côté de la partie impériale, n'aurait jamais livré une bataille au ban Jellačić à Pakozd, s'il en aurait été informé de la volonté impériale. Le colonel Mühlböck et des autres, que Moga avait envoyés deux fois auprès du ban pour s'informer de ses intentions, n'avaient toujours demandé que de voir une seule ligne signée par l'empereur, pour les convaincre de la vérité que le ban n'agit que dans l'intérêt et d'après les instructions de la cour impériale. Le ban n'avait rien à leur produire.

Quand le manifeste de l'empereur parut, qui nomma le ban général en chef de toutes les troupes en Hongrie et dans toutes les provinces qui dépendirent alors encore de la couronne de Hongrie, il fut déjà trop tard.

C'est trop tard ! Jamais adage ne fut plus vrai que celui-ci en Autriche dès le commencement de la révolution en 1848, car toutes les résolutions, toutes les mesures y furent prises trop tard, et la marche des affaires publiques en ressentit le contre-coup. On pourrait dire que le gouvernement impérial, depuis le règne glorieux de l'empereur Joseph II, n'avait plus montré d'énergie qu'en 1809, quand le prince Charles fut le généralissime, et en 1850 quand le prince Felice Schwarzenberg fut le ministre président en Autriche, car on n'ose pas confondre la marche réglée d'une administration d'état, qu'une activité tout-à-fait normale tient en haleine, avec une crise politique qui fait craquer la machine d'état dans toutes ses jointures, et où il faut des éclairs de feu d'un génie supérieur pour éclairer la route qu'elle devait suivre, et une force gigantesque pour la garantir contre les secousses qui la menacent pendant sa course périlleuse.

Le présent n'appartient pas encore devant le tribunal de l'histoire. Nous n'en parlons pas, l'avenir en jugera.

La proclamation du ban, adressée au peuple de la campagne en Hongrie, passa heureusement la Drave malgré la surveillance des autorités magyares, et y produisit un meilleur effet qu'on ne l'aurait supposé, car les paysans y étaient exaspérés par les vexations de la garde nationale, par les nombreux logements militaires et par la conscription pour l'armée magyare. Malheureusement que les bonnes dispositions du peuple de la campagne furent, bientôt après le passage de l'armée croate, converties en haine et hostilité, car les Turcs n'auraient pu faire plus de mal à la Hongrie que les Croates.

D'après une lettre du major Sabljär, datée d'Agram le 15 janvier 1849, on a vu retourner des gens de frontière de la Licca avec 10.000 et même avec 15.000 florins.

A une station éloignée de Raab, près de Hochstrass, ce major avait trouvé 800 peaux de brebis devant le front du 4<sup>e</sup> bataillon du régiment d'Otočac, qui s'y trouva campé. Ce même major raconte que ces hommes sauvages avaient, en passant par les villages en Hongrie, fouillé les maisons du fond au comble, pour découvrir la place où ces malheureux habitants de la campagne avaient caché leur argent et leurs hardes les plus précieuses, et que rien n'échappa aux yeux de lynx des Croates.

Les bandes indisciplinées du ban répandirent partout l'horreur et l'indignation. Les généraux mêmes ne furent capables d'arrêter la fureur de leurs gens, avides de vol et de rapine, et quand ils s'adressèrent au ban pour l'engager à faire proclamer la loi martiale contre ce brigandage inouï, il leur répondit toujours : « Comment voulez-vous que je fasse fusiller ceux qui me sont suivis à ma voix seule, en quittant leur patrie et leurs familles et se vouant à la mort sans espoir d'une récompense. Distribuez-leur des coups de bâton tant qu'il vous plaira, mais ne me demandez pas que je fasse fusiller mes Croates ! »

La chose en resta là. Les coups de bâton ne manquèrent pas, mais le désordre plus ou moins ne cessa jamais en Hongrie.

Un jour le ban même, voyant ses soldats ravager des vignes, les en chassa et tira sur eux avec ses deux pistolets de selle, mais heureusement pour les maraudeurs l'une et l'autre arme à feu rata, et ils purent se sauver sains et saufs. On dit cependant que le ban n'avait fait qu'exploiter les capsules pour les intimider, et que les pistolets ne furent point chargés, ce qui a beaucoup de vraisemblance, quand on réfléchit sur la bonté du cœur du ban, à qui répugnait de faire proclamer la loi martiale malgré les déplorables excès de son armée.

Ne devançons point le fil de l'histoire !

*Le passage de la Drave par l'armée croate  
l'onze septembre 1848*

L'onze du mois de septembre l'an 1848, fut le jour mémorable auquel le ban Jellačić passa avec son armée la Drave, qu'on regarda alors encore comme la frontière du royaume de Hongrie. C'était un beau jour d'automne, et le soleil rayonnant se fit jour à travers un épais brouillard, qui avait couvert comme d'un voile la rive opposée.

La division Kempen, avec les brigades Neustaedter et Rastić, se trouva en colonne dans la longue rue qui conduit au pont de la rivière. Une avant-garde composée de trois bataillons sous les ordres du vaillant lieutenant-colonel Budisavljević se trouva à la tête de la colonne.

Toute la ville de Varaždin se trouva sur pied pour assister à cet imposant spectacle. Le cri de *živio Ban* (Vive le Ban) annonça alors l'arrivée de Jellačić. Huit heures du matin venaient de sonner.

Le ban, à la tête de sa suite nombreuse où l'on remarqua le général prussien Willisen, à cheval, en frac bleu et en chapeau rond, était monté sur un cheval blanc et portait l'uniforme de campagne d'un général de la cavalerie hongroise. Sa mine rayonnante inspira la confiance et les plus belles espérances.

Le ban devança la colonne, et passa le premier le pont, où il s'arrêta avec sa suite pour voir défilé les troupes.

L'avant-garde passa la première, et le lieutenant-colonel Budisavljević continua avec elle le chemin direct à Nedelitz. Puis défila la brigade Neustaedter et enfin celle de Rastić. Les troupes en défilant ne cessèrent de crier *živio Ban* et les habitants de Varaždin, qui formèrent la haie de la route, y répondirent avec enthousiasme. C'était un moment sublime, car il contenait le beau rêve d'un bel avenir, toutes les espérances d'une nation fidèle et dévouée.

Quand les troupes avaient passé le pont, le ban se mit au galop et devança l'avant-garde, qu'il conduisit alors en personne à Nedelitz, pour l'y faire prendre une position propre à couvrir la marche de la division Kempen, qui se dirigea derrière elle à Strigau, d'où elle devait gagner le passage de la Mur à Szerdahely.

Le ban retourna après à Varaždin, quand il s'était convaincu que le bataillon de Gollner sous les ordres du lieutenant-colonel Böck qui avait tenu jusqu'alors l'île de Mur, occupée de la part des Magyars, s'était retiré sur l'autre rive de la Mur, sans avoir opposé la moindre résistance au passage des troupes du ban dans cette grande île.

Le malheureux lieutenant-colonel Böck, que sa mauvaise étoile avait conduit de l'Italie en Hongrie pour y prendre le commandement de ce bataillon de Gollner, qui s'était trouvé jusqu'alors sous les ordres du capitaine Annacker, était venu un jour à Varaždin (au mois d'août) sous le prétexte d'acheter des chevaux. Le général Neustaedter fit alors son possible pour le gagner et de lui faire comprendre le danger qu'il courrait en s'attachant à la partie magyare révolutionnaire, mais il le trouva si entêté que le capitaine Annacker, dont nous avons déjà parlé. Böck, qui parut avoir encore moins de sagacité politique qu'Annacker, répliqua toujours qu'il se trou-

vait sur une base légale et qu'il était par conséquence décidé de s'opposer les armes à la main à toute entreprise hostile de la part du ban. Il partit aussitôt après de Varaždin, et nous ne connaissons pas les fruits que lui avait apportés sa conduite pitoyable.

Le général de division Kempen venait d'être informé que les Magyars avaient brûlé le pont de Szerdahely après avoir abandonné l'île de Mur. Il prit donc la résolution de passer la Mur près de Racz-Kanizsa, où il existait un passage au moyen d'un radeau.

Le général baron Burić, stationné à Luttenberg en Styrie, en avait déjà parlé dans une lettre qu'il envoya au général Neustaedter à Varaždin.

Ce général s'était mis depuis longtemps d'intelligence avec Neustaedter, avec qui il avait une entrevue à Varaždin, où il s'était rendu dans le seul but de faire connaître ses bonnes intentions en faveur de la cause loyale, que le ban Jellačić défendit. Il informa à cette occasion le général Neustaedter de la mauvaise volonté de son général en chef à Gratz, le lieutenant-général baron Spanoghe, à secourir le ban dans son entreprise héroïque. Burić ne put le convaincre de la nécessité de protéger les efforts des Croates en faveur de la cour impériale. Le baron Spanoghe ne lui répondit que froidement : « Je ne suis pas si fou de me brûler les mains pour une chose qui ne me regarde pas ! »

Burić déclara à Neustaedter qu'on pourrait, en tout cas, compter sur lui comme sur un Croate fidèle et qu'il fera de sa part tout ce qu'il fût possible pour protéger l'entreprise du ban.

Ce fut aussi Burić qui avait protégé l'envoi de la seule batterie de ligne, que le ministre de la guerre impérial, le noble comte Latour, avait fait partir pour la Croatie sous le prétexte ostensible d'en armer la forteresse de Carlstadt. Burić en avait informé Neustaedter, et de la route que prenait cette batterie, pour prendre des mesures convenables à la faire arriver sans accident à Varaždin.

Avant le passage de l'armée du ban le général Burić avait encore envoyé une lettre au général Neustaedter, datée de Luttenberg en Styrie, 5/9/1848. En voici le contenu :

Cher ami,

Ici (à Luttenberg) il n'y a point de pont, comme il n'y en a point sur toute la ligne de Szerdahely à Rakersburg. La Mur est à une heure et demie éloignée d'ici. A Nagy-Kanizsa il y a deux passages à moyen de radeaux, mais ce lieu se trouve sur la rive magyare. C'est pour ton information.

Le major Blöck est décidé de marcher à ta rencontre. Il a à peu près 1.000 hommes d'infanterie de ligne, une division de houzards, une division de chevau-légers du régiment Kress, et à peu près 6.000 hommes de la garde nationale. Sois donc précautionné, en avançant, et reste en colonne serrée.

Un jour plus tôt que tu vas attaquer, il faut en informer le capitaine Laffar à Pöltschach, pour qu'il puisse avancer avec sa troupe jusqu'à la frontière, pendant que tu marches et que tu puisses arriver à Nedelica, pour inspirer au moins un peu de crainte à ton adversaire, en couvrant en même temps le flanc de ta colonne.

Que le bon Dieu protège la bonne cause !

Je vais dans ce moment à Gratz, et si je pourrais réussir d'être placé à la frontière, je ne manquerai pas d'agir alors en bon camarade.

Ton ami,  
Buritz *m. p.*

Cette lettre de Burić prouva qu'il n'était pas informé des dispositions du ban, et qu'il avait supposé que Neustaedter commandera la division qui passerait la première le pont près de Varaždin. Sous ce rapport il s'était trompé. Kempen, qui venait alors d'arriver de Vienne, y avait conféré avec le comte Latour par rapport à l'expédition du ban, et s'était mis à la disposition de celui-ci, qui ne put que lui conférer le commandement d'une division, comme il a été un général beaucoup plus ancien que Neustaedter. La lettre de Burić prouva au moins son dévouement à la cause loyale.

La division Kempen arriva sans accident à Strigau. Le général Kempen s'y logea chez le curé, qui lui demanda à table s'il croyait que les affaires embrouillées entre les Croates et les Magyars se termineront à la satisfaction de tout le monde, en ajoutant qu'il n'en avait aucune espérance.

La brigade Neustaedter passa la Mur, pas loin de Racz-Kanizsa, en profitant de deux radeaux. La brigade arriva le soir à Lendava, et leur arrivée y répandit la terreur.

Le capitaine Mirković, chargé d'y préparer les logements, y trouvant encore un piquet de houzards, sut calmer les habitants.

La brigade Rastić avait passé le 13 septembre au même endroit la Mur, et arriva le même jour au camp de Lendava.

Le ban Jellačić quitta Varaždin le 12 septembre. Il s'était mis à la tête de la division Schmidl, et marcha par Tschakathurn à Sainte-Hélène, où il établit son quartier général. Il y trouva l'aimable famille de Knežević, ses parents.

Le ban avait poussé l'avant-garde, sous les ordres du colonel baron Grammont, alors jusqu'à Szerdahely.

Le 13 septembre la division Schmidl marcha jusqu'à Hodosan, et poussa Grammont avec l'avant-garde jusqu'à Pottturn.

Le même jour, le lieutenant-général Hartlieb, qui avait encore laissé la brigade Kriegern à Varaždin, s'était avancé avec la brigade Dietrich à Tschakathurn.

Le ban avait chargé le lieutenant Pukšec (du corps du génie) de

construire un pont entre Hodosan et Letonye pour le passage de la Mur, en y employant des bateaux de moulin ; car les Magyars y avaient détruit le pont volant qui s'y trouvait avant l'arrivée des Croates.

Le lieutenant Pukšec s'y rendit accompagné de ses pionniers. Les houzards, d'un piquet sur l'autre rive, déchargèrent leurs pistolets contre lui et ses gens.

Ces coups de pistolet — qui ne firent mal à personne — retentirent pourtant douloureusement dans les cœurs des Autrichiens, car ils venaient d'annoncer officiellement que la vieille armée impériale se trouvait séparée en deux camps ennemis. Jusqu'au bruit de cette décharge personne ne voulait croire que les troupes impériales, qui portaient le même drapeau, se pussent jamais rencontrer comme des ennemis sur un champ de bataille. Ces coups de pistolets firent évanouir cette belle espérance, car on venait de reconnaître dans les braves houzards de l'armée autrichienne des ennemis magyars.

Cette patrouille de houzards disparut à la vue des colonnes du ban, qui s'y approchèrent rapidement.

Le 14 septembre à midi le pont de bateaux fut achevé, et la division Schmidl le passa aussitôt après pour marcher à Letenye, où elle se campa après son arrivée.

Grammont avec l'avant-garde de cette division y était dirigé en côtoyant la rive droite. Dorénavant la brigade Grammont forma toujours l'avant-garde de la division Schmidl.

La division Kempen se dirigea à Letenye par la rive gauche. La division Hartlieb s'avança le même jour de Tschakathurn à Perlak, et la brigade Kriegern quitta enfin Varaždin et marcha à Tschakathurn.

Le ban Jellačić arriva le 15 septembre avec la division Schmidl à Kanizsa, et y établit son quartier-général.

Jellačić n'avait pas laissé vainement le souvenir d'une amitié à la vie et à la mort au régiment de dragons de Knežević, en partant pour Ogulin dans la frontière militaire croate. A l'époque dont nous parlons, l'enthousiasme, qui le devança dans sa marche en Hongrie comme une flamme qui dévora sur son passage tout ce qui possédait un cœur noble et sensible, ne laissa point refroidir l'ardeur de cette chevaleresque amitié.

Ce fut à Kanizsa que le ban Jellačić vit accourir le vaillant capitaine Krapf à la tête d'un escadron de la première division du régiment de cheval-légers de Rosenberg, de la même division qui jadis en Tyrol avait refusé d'abandonner son père et de suivre les chefs mutins, et dont le témoignage avait le plus contribué à justifier le

lieutenant-général François baron Jellačić contre les accusations du général comte Wolkenstein.

Krapf accourut pour se mettre sous les ordres du ban de Croatie qui porta haut la bannière de la fidélité et représenta l'ancienne armée autrichienne.

Jellačić embrassa cordialement le brave capitaine, et son escadron fut salué par des cris de *živio* de la part de braves Croates ; et cette apparition soudaine de ces cheveu-légers leur parut d'un augure heureux pour l'entreprise de leur ban, qui en fut si réjoui car ces cavaliers allemands sur leurs chevaux légers lui rappor-tèrent les réminiscences et les souvenirs de ses jeunes années.

Le même jour (16 septembre) l'archiduc palatin partit de Buda-pest pour se rendre à l'armée magyare sous les ordres du lieutenant-général Moga. Car le parlement, sur l'instigation de Batthyány et Kossuth, avait pour ainsi dire forcé l'archiduc palatin de prendre le commandement de l'armée. Kossuth fit accompagner le prince par trois membres du parlement pour seconder en apparence le prince, mais en réalité pour surveiller sa conduite. Ces membres furent au nombre des plus radicaux : Maurice Perczel, Asztalos, et Bonis.

La division Kempen arriva le 15 septembre à Letenye, et la division Hartlieb se réunit le même jour avec la brigade Kriegern, et continuèrent leur marche jusqu'à Kottori.

Le 16 septembre la division Hartlieb passa la Mur, et continua sa marche jusqu'à Kanizsa, où la division Kempen était arrivée le même jour. De cette manière toute l'armée du ban Jellačić se trouva ce jour réunie à Kanizsa. Le ban a été logé au château, appartenant au prince Batthyány. L'accueil de la part des habitants y fut en général très froid.

A peine que le ban y arriva, une députation de l'armée hongroise sous les ordres de Moga s'y présenta pour conférer avec le chef croate sur ses vues politiques. Le major Bubna, du régiment de houzards Nicolas, se trouva à la tête de cette députation, mais comme ces députés de l'armée hongroise demandaient toujours un ordre par écrit, qui autorisât le ban d'entrer avec son armée en Hongrie, et que celui-ci ne put les satisfaire, on se sépara d'un côté et de l'autre sans avoir pu arriver à un résultat favorable<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Son quartier général s'y était à peine établi qu'on lui annonça l'arrivée d'une députation de l'armée de Moga.

Le ban la reçut en présence de son quartier-maître général Zeisberg, du lieutenant-général chevalier Hartlieb et de quelques autres généraux de son armée. Son frère Antoine s'était retiré dans un coin de la chambre quand la députation y entra, qui consista dans 4 membres : le major Bubna, le colonel Mühlböck, le capitaine baron Wiedersperg et un certain Paczaj.

On dit que les manières brusques du général Zeisberg furent la cause principale de la prompte rupture de cette conférence ; ce qui causa aussi la mauvaise humeur du ban ce jour là.

Bubna, qui se piqua de son talent oratoire, harangua le ban, et lui fit comprendre dans un discours ampoulé que l'armée de Hongrie se trouva dans une position critique, ne pouvant désobéir aux ordres de leur roi, l'empereur, et ne pouvant se résoudre à combattre contre leurs frères d'armes sous les ordres du ban. Il pria le ban de leur montrer quelque document authentique pour justifier sa conduite, et pour les convaincre de la loyauté de ses vues.

Le ban Jellačić entendit son discours jusqu'au bout sans l'interrompre. Bubna entraîné par sa verve s'écria que le foyer de la révolution se trouvait à Vienne et non à Pest, et engagea le ban de se mettre à la tête de ses deux armées pour les conduire à Vienne. Dans ce cas, ajouta-t-il, l'armée de Hongrie vous suivra avec enthousiasme, et alors les deux camps, qui se regardent dans ce moment avec défiance, ne formeront qu'un seul, fidèle à l'empereur et à la patrie.

Le ban se leva là-dessus, et soutenait au contraire que le plus grand danger pour l'existence de la monarchie émana dans ce moment du comité révolutionnaire de Pest, et qu'il fallait avant tout rétablir l'autorité royale en Hongrie, et prévenir la plus déplorable anarchie, dont ce royaume soit menacé par les actes révolutionnaires du ministère magyar à Pest. Le ban ajouta qu'il espérait de recevoir en peu de jours un document du cabinet impérial, qui les éclaircirait sur les bonnes intentions, et les obligera de se réunir à lui pour combattre ensemble l'ennemi commun de la monarchie et de la dynastie régnante.

Le ban avait parlé avec tant de force et de conviction, en usant de phrases si touchantes et sublimes, que les envoyés de l'armée magyare en furent touchés et que le capitaine Wiedersperg s'écria qu'il tâchera de répéter fidèlement les paroles chevaleresques du ban de la Croatie à ses frères d'armes, et qu'il soit convaincu qu'ils en seront persuadés et qu'ils se réuniront aux troupes de l'armée croate.

Bubna et Mühlböck se turent et parurent approuver l'affirmation et les opinions du capitaine Wiedersperg. L'espérance renaissait dans tous les cœurs.

Malheureusement que le général Zeisberg crut alors nécessaire d'appuyer le discours du ban par l'énonciation de sa propre opinion.

Il paraît, selon les aveux de ceux qui y furent alors présents, que le général Zeisberg ne se trouva point ce jour-là dans sa belle humeur, car tout ce qu'il ajouta au discours du ban fut si blessant pour les officiers de l'armée hongroise, et a été prononcé d'une manière si provocante et brusque, que le major Bubna commença aussitôt à se disputer avec le général Zeisberg, et que ses compagnons furent si irrités de l'impolitesse du quartier-maître général du ban, que tous quittèrent aussitôt après la chambre en colère et en vociférant contre la conduite brutale de ce général, qui venait d'anéantir l'effet merveilleux des paroles du ban, et de rendre encore plus hostile l'esprit militaire dans l'armée du lieutenant-général Moga.

« Honneur à votre frère, le ban, disait le baron Wiedersperg au capitaine Antoine baron Jellačić qui l'accompagna, mais le général Zeisberg est un furieux comme on n'en voit pas tous les jours ! »

De cette manière fut manquée la dernière occasion d'une réconciliation entre les troupes impériales, qui aurait amené un résultat immense en faveur de la monarchie et du trône.

Le lendemain le ban Jellačić envoya son frère Antoine, capitaine, à Vienne



Heureusement qu'une bonne nouvelle venait bientôt après à l'égayer.

Le ban apprit que le beau régiment de cuirassiers Hardegg l'attendait avec impatience à Marczali pour se joindre à lui, et de combattre sous ses ordres sous la bannière de la fidélité.

Le ban n'avait alors plus de repos, et marcha avec son armée le 17 septembre jusqu'à Kis-Komarom.

Pour rectifier une erreur dans ce récit, il faut faire remarquer que la députation du camp de Moga, dont nous avons parlé, était arrivée à Kis-Komarom et non à Kanizsa.

Le ban avait reçu dans la nuit du 18 septembre la nouvelle que le régiment de cuirassiers Hardegg était parti de Marczali sur un ordre spécial de son altesse I. R. l'archiduc palatin, et qu'il n'y pouvait donc plus compter. Le ban, bien que ce ne fût qu'un bruit et point du tout un rapport officiel, en fut si agité qu'il put à peine attendre l'aurore du 19 septembre et qu'il se mit à la pointe du jour en route pour Marczali avec la seule division Schmidl et avec l'escadron de cheveau-légers de Rosenberg.

Pendant toute la route, le ban se montra très agité et réitéra souvent cette exclamation : « Hélas ! si j'avais seulement mes cuirassiers entre mes mains. »

Près de Marczali on vit tout d'un coup accourir au galop un cavalier en uniforme blanc. Ce fut un officier de cuirassiers du régiment Hardegg. Le ban piqua aussitôt des deux son cheval fougueux et se lança à la rencontre de cette apparition joyeuse. Cet officier rapporta au ban que tout le régiment de cuirassiers Hardegg l'attendait au camp de Marczali, et qu'il y avait outre cela une division de cheveau-légers de Kress sous les ordres du major Kaminsky, qui l'y attendaient tous pour se joindre à son armée et de combattre sous sa bannière de fidélité.

Le ban ne se laissa plus alors retenir, il lança son cheval au galop

pour faire le rapport au ministre comte Latour sur tous les obstacles qu'il rencontrait dans son entreprise.

Le comte Latour reçut très bien le capitaine baron Jellačić, qui était arrivé sans accident à Vienne, mais il lui conseilla de prime abord de ne plus se montrer en uniforme dans les rues de la capitale. En congédiant le capitaine Jellačić, le noble comte Latour s'écria : « Dites à votre frère, le ban, que je ne méconnais point les difficultés qu'il a à vaincre pour accomplir sa tâche, mais que j'en ai de plus grandes à vaincre ici, et que je ne suis point à envier.

Le capitaine Jellačić retourna par Varaždin au quartier-général du ban de Croatie, et peu s'en fallut, à ce que lui raconta plus tard son cousin Knežević, qu'il ne soit tombé dans une embûche, que des mauvais sujets lui avaient préparée dans l'île de Muraköz, qui le prenaient pour le ban Jellačić.

et se rendit, suivi de sa suite, au train de chasse au camp des cuirassiers, qui, surpris à l'improviste de son arrivée, n'avaient plus le temps de le recevoir avec les honneurs militaires. Jellačić y pensa le moins, harangua aussitôt les cuirassiers qui accoururent à cheval et à pied dans la plus grande confusion, les remercia de leur confiance en sa loyauté, et les anima avec des paroles de feu de combattre de concert avec ses fidèles Croates pour le trône et la monarchie.

Dans un tel moment on aurait dû voir le ban Jellačić pour le juger. Il était entraînant, subjuguant, sublime.

Le ban donna la main au brave colonel du régiment et à tous les officiers supérieurs et leur exprima la joie qu'il ressentit en accueillant une si belle et si vaillante troupe sous ses ordres.

Les troupes du ban furent, en attendant, arrivées, et saluèrent leurs alliés les cuirassiers avec des cris délirants de *živio*. Dès ce moment les Croates se crurent invincibles, ne craignant plus rien, soutenus par de tels hommes de fer.

Le brave major Kaminsky, que nous connaissons encore de Varaždin, venait donc aussi de remplir sa promesse et de dégager sa parole d'honneur.

Tout le monde voyait à cette réunion avec la cavalerie allemande l'heureux présage du triomphe de la cause loyale et de la vieille monarchie autrichienne !

Le 19 septembre la division Kempen et la division Hartlieb arrivèrent aussi à Marczali et la plus grande gaité commença à y régner. Les pauvres Croates menèrent alors une véritable vie de polichinelle. Toute la journée on porta des toasts à la santé du ban chéri et au bonheur de sa chevaleresque entreprise.

Entraîné par le récit de cet accident heureux, nous avons oublié de dire que le major comte Zichy, d'un régiment de houzards et appartenant à la maison militaire de l'archiduc palatin, était arrivé à Kis-Komarom pour apporter au ban Jellačić le mandat du prince, qui contenait l'ordre d'arrêter sur-le-champ la marche de son armée. Le ban, après avoir parcouru le contenu de la dépêche, sans en éprouver la moindre émotion, s'adressa très poliment au major comte Zichy et lui dit, avec le plus grand calme du monde, qu'il continuera la marche de son armée, car il n'avait pas à recevoir des ordres de la part de l'archiduc palatin, et sans ajouter une parole de plus il congédia gracieusement le messenger du palatin de Hongrie, qui ne manqua non plus de partir sur-le-champ.

Le 20 septembre le ban transporta son quartier-général à Lak. A peine qu'il avait dîné, il se mit à cheval et se rendit, accompagné de sa suite à Lengyel-Toti, où il avait cantonné sa cavalerie allemande.

A la moitié du chemin de Lak à Lengyel-Toti, le ban vit arriver une voiture de poste avec un courrier. Ce fut encore le major comte Zichy, qui quitta sur-le-champ sa calèche et monta sur un cheval de la suite du ban pour l'accompagner jusqu'au château de Lengyel-Toti, appartenant à un certain Inkey, grand partisan de Kossuth.

Chemin faisant, le comte Zichy rapporta au ban Jellačić que l'archiduc palatin l'invita de sa part de consentir à une entrevue à Szemes, où il se rendra en bateau à vapeur de Fűred le 21 septembre, et compta d'y arriver à trois heures après-midi. Le ban Jellačić n'hésita point d'y consentir, et le comte Zichy repartit alors sur-le-champ pour rapporter la réponse du ban Jellačić à l'archiduc Etienne.

Le ban, arrivé au château de Lengyel-Toti, y trouva tous les officiers du régiment de cuirassiers Hardegg rassemblés, et occupés d'achever leur dîner. L'arrivée inopinée du ban provoqua un délire d'enthousiasme parmi ces preux chevaliers, et prouva suffisamment que l'influence, pour ainsi dire magique, du ban Jellačić ne s'exerça seulement sur ses compatriotes, mais qu'il en fut de même avec tous ceux qui se trouvèrent en contact avec cet homme extraordinaire, surtout en 1848. Quelques années plus tard sa force magique se perdit dans la même proportion que sa force vitale.

Tout le monde s'était remis à table. On était à la fin du mois de septembre, où les jours décroissent déjà si sensiblement, et bientôt le soir couvrit de ses ombres la contrée. Alors on entendit le son solennel des trompettes de cavalerie, qui jouèrent l'hymne national « Dieu protège notre empereur ! » L'impression en fut si forte, dans ce moment d'un temps révolutionnaire, qui menaça d'anéantir tout jusqu'aux réminiscences de la plus belle époque de notre vie, que le ban se leva en sursaut, prit le verre et but à la santé de l'empereur et de sa vieille dynastie. Le corps d'officiers y répondit avec un enthousiasme délirant. Il faut se transporter à cette époque et au camp du ban Jellačić, pour sentir toute la grandeur d'un tel moment !

Le ban n'est plus qu'une ombre de ce qu'il fut en 1848 ! Mais encore cette ombre vous impose, si votre imagination est assez vive pour vous retracer toutes ses actions politiques et militaires, toutes ses vertus et toute sa gloire !

## [TOME VII]

Le ban se mit en route pour Szemes le 21 septembre.

Il y entra avant midi, entouré d'une suite nombreuse, et précédé par une colonne de 500 Seressans, affublés de leur costume pittoresque et drapés dans leurs manteaux rouges. Cette troupe d'élite, armée jusqu'aux dents, et montrant des visages martiaux et basanés, avait vraiment quelque chose d'imposant surtout pour les étrangers, et de même pour les habitants paisibles de la campagne en Hongrie, qui n'en avaient jamais vu.

A leur tête, à cheval et portant un costume presque théâtral, le sabre nu en main, se trouva M. Albert Jellačić, qui figura comme leur capitaine et en avait aussi la pair [*sic*] d'un capitaine de la ligne. Ce fut un parent un peu éloigné de la famille du ban Jellačić, qui avait roulé partout et mangé tout son bien, et qu'avait pris la fantaisie d'accompagner le ban dans la campagne de Hongrie. Il entra dans l'armée du ban en qualité de volontaire, et le ban, pour ne pas l'avoir toujours sur les bras, le fit commandant en titre de la colonne de Seressans, qui se trouva toujours au grand quartier général. C'est naturel qu'il resta dans la suite du ban, quand les Seressans avancèrent au feu, comme il n'entendait rien au métier de la guerre.

Après la prise de Vienne, ce M. Jellačić retourna dans sa patrie, et le ban Jellačić par pitié et pour le récompenser de la bonne volonté qu'il avait montrée en 1848, le nomma inspecteur de sel à Essek, ce qui était un poste assez lucratif, mais qui ne suffisait pas pour les folles dépenses de ce monsieur, qui n'avait du reste ni la moindre idée de l'administration où il était employé, et finit sa carrière d'une manière pas trop recommandable.

Actuellement il vit retiré avec sa fille, qui est très belle, à Agram, et le ban Jellačić se vit souvent forcé de payer ses créanciers pour le sauver de la prison. On dit que ce monsieur est incorrigible, et que le ban, qui avait déjà payé plusieurs mil [*sic*] florins de dettes pour lui, n'en veut plus rien savoir.

Szemes se trouve pour ainsi dire au bord du lac de Balaton, le plus grand dans le royaume de Hongrie.

Le comte Zichy avait dit au ban Jellačić qu'il devait atteindre l'archiduc palatin sur les bords du lac, où il descendra du vapeur, qui l'y aura conduit de Fűred. Le ban promit de l'attendre sur la rive pour le conduire où bon lui semblera.

A moitié chemin de Lengyel-Toti à Szemes, le ban fit reposer la troupe. Il descendit de son cheval et se jeta sur le gazon, où, entouré de ses officiers, il prononça ces paroles mémorables : « Aujourd'hui j'aurai une entrevue avec l'archiduc le palatin de Hongrie. S'il ne m'apporte pas la nouvelle et en même temps la garantie, que le ministère magyar sera réuni avec celui de l'empire commun d'Autriche, notre conférence sera sans conséquence. Mon but, c'est le rétablissement de l'empire de l'Autriche, fort et uni ! Mon but, c'est de raffermir l'empereur sur son-trône ! Mon but, c'est que nous puissions, nous tous, vivre paisiblement les uns auprès des autres. Que l'Allemand reste allemand, que le Magyar soit magyar, et que le Slave soit slave ! Rien ne me détournera du chemin que je poursuis. Depuis que je suis ban de Croatie, j'avais reçu 21 mandats de sa Majesté l'Empereur, que je n'étais pas en état d'exécuter. Sa Majesté avait enfin approuvé ma conduite politique, et si sa Majesté m'énverrait encore 21 mandats pour me détourner de mon but, je n'y obéirais pas. Il faut que j'agisse pour sa Majesté même s'il était contre sa volonté ! Si mon plan ne réussit pas, si l'Autriche s'écroule ! alors Messieurs, vous pouvez encore vivre si vous voulez, — moi non ».

Les troupes du ban, arrivées à Szemes, s'y campèrent en face du Balaton.

A trois heures après-midi le ban Jellačić, accompagné du général Zeisberg et de ses aides de camp, se rendit au bord du lac pour y attendre l'arrivée de l'archiduc palatin.

Ce ne fut qu'à 4 heures qu'on vit enfin arriver le bateau à vapeur qui porta son altesse impériale. Ce vaisseau avait hissé le grand pavillon tricolore magyar, et encore trois autres drapeaux tricolores flottaient sur les mâts du bâtiment. Pas un drapeau aux couleurs impériales n'y annonça la présence d'un prince de la maison impériale. Le ban en fit la triste remarque, et les officiers de sa suite en furent indignés.

Le bateau à vapeur, au lieu d'aborder la rive, s'en arrêta à une assez grande distance, et l'on en vit détacher, au grand étonnement de tous, le canot dans lequel descendit le major comte Zichy, qui aborda bientôt la rive et se rendit auprès du ban Jellačić pour l'inviter au nom de l'archiduc palatin de se rendre au bord du bateau à vapeur, pour y conférer avec son altesse impériale.

Il faut encore remarquer que Beöthy et Perczel, ces révolution-

naires enragés, se trouvaient au bord du vapeur dans la suite de l'archiduc. Belle société !

Le ban Jellačić fut bien surpris d'une telle invitation, à tort ou à raison, fort suspecte, car s'il se rendait au bord de ce vaisseau qui ne portait même pas le drapeau impérial, il se livrerait lui-même entre les mains des révolutionnaires les plus enragés, que la présence de l'archiduc n'aurait pas empêché de s'emparer par force de la personne du ban, et de faire aussitôt voile pour Fűred, d'où on l'aurait fait partir lié comme un criminel pour Budapest, sans que sa fidèle armée, au désespoir aux bords du lac, aurait pu le suivre ou le défendre. Nous répétons que la loyauté chevaleresque de l'archiduc palatin n'aurait pu empêcher une telle trahison, qu'on aurait exécutée d'intelligence avec le ministère magyar. Aucun moyen, le plus vil et criminel, ne répugnait pour se défaire de leur plus grand et dangereux adversaire. On n'a qu'à réfléchir sur l'assassinat épouvantable du comte Lambert à Budapest, et sur celui non moins exécrationnable du comte Latour à Vienne, qui furent les œuvres occultes de Kossuth et de ses collègues, pour se convaincre de la vérité de ce que nous venons de supposer.

Le ban, ordinairement si peu méfiant, trouva pourtant prudent de refuser à se rendre à l'invitation de l'archiduc palatin, en remarquant au comte Zichy qu'on était convenu d'une entrevue à Szemes, et pas au bord du vapeur au milieu du lac de Balaton.

Il chargea en même temps ses aides de camp, les majors Hompesch et Plattner, à se rendre auprès de son altesse impériale au bord du vapeur pour l'engager de descendre à terre pour conférer, comme on en était convenu, en ajoutant que son altesse impériale s'y trouverait au milieu des troupes impériales, et au moins en autant de sûreté qu'à bord d'un vaisseau magyar. Le comte Hompesch et Plattner descendirent aussitôt dans le canot, qui avait amené le comte Zichy, et se rendirent à bord du vaisseau à vapeur auprès de son altesse impériale, accompagnés du comte Zichy.

Bientôt après on vit revenir le major Plattner seul avec le canot, qui venait de la part de l'archiduc pour réitérer son invitation et engager le ban Jellačić de se rendre au bord du vaisseau auprès de lui.

Le ban, qui, accompagné de Zeisberg et de ses adjudants, se trouva jusqu'alors isolé aux bords du lac, fut tout d'un coup entouré d'une masse d'officiers, qui s'étaient toujours tenus à une distance respectueuse, supposant que l'archiduc y viendrait pour conférer avec le ban.

Mais informés du projet qu'on avait d'attirer le ban au bord du vaisseau, ils s'approchèrent rapidement auprès de la personne de

leur chef chéri, et le conjurèrent tous de ne pas les quitter et de [ne pas] donner dans le piège que les Magyars, ses ennemis mortels, lui tendaient en l'attirant au bord d'un vaisseau, où il se trouverait sans défense, et où ils ne pourront se rendre pour le sauver. Ce fut un pressentiment général du péril, qui menaçait le ban dans le cas s'il se rendrait à cette invitation sinistre. Le ban, comprenant lui-même le danger qu'il courrait à bord du vaisseau magyar, répondit au major Plattner qu'il ne s'y rendrait pas.

Presque dans le même moment on vit arriver le comte Hompesch avec le comte Zichy qui le priaient de la part de l'archiduc de se rendre enfin au bord du vaisseau.

Alors le ban se tourna dans ce moment critique vers les officiers, qui l'entouraient de toutes parts, et les demanda à haute voix : « Messieurs, vous êtes des officiers de l'empereur, prononcez si je dois me rendre au bord du vaisseau ou non ? » « Non ! Non ! » ce fut la réponse et le cri unanime de tous les officiers. « Nous ne vous laissons pas partir ! » et quelques têtes exaltées empoignèrent le sabre comme pour montrer qu'ils fussent capables de s'opposer à main armée au départ du ban. Alors le ban Jellačić se tourna vers le comte Zichy en lui disant : « Vous entendez bien que mes officiers s'opposent à mon départ, et que je ne puis me rendre au bord d'un vaisseau d'où, malgré la présence d'un archiduc d'Autriche, la bannière impériale en est bannie. Il n'y est pas maître, et n'y peut empêcher une trahison ! »

Le comte Zichy, pâle et profondément ému, avait des larmes aux yeux. Il salua le ban Jellačić sans plus proférer une parole, descendit dans le canot et se rendit au bord du vaisseau à vapeur, qui aussitôt après fendit les flots pour retourner à Fűred.

Le ban retourna sur-le-champ à Szemes sans plus faire attention au départ du vaisseau à vapeur. Une foule d'officiers l'y accompagna. Tout le monde était joyeux de voir le ban sauvé d'un piège qu'on lui avait tendu, car la présence de Beöthy et Perczel au bord du vapeur en donna témoignage. Ces gens de sac et de corde ne s'y trouvèrent pas pour rien.

Le 27 septembre l'armée du ban s'approcha de Stuhlweissenburg au moment où l'armée magyare s'y retira pour passer la ville et de continuer la retraite jusqu'à Velencez, où il se trouva une bonne et forte position militaire. Moga fut le général en chef de l'armée magyare. Ce malheureux général n'avait accepté ce commandement que sous la seule condition que son altesse impériale, l'archiduc palatin, se mettrait à la tête de cette armée, pour la convaincre qu'elle se trouvait sur le chemin de l'honneur et du devoir sacré envers leur souverain légitime.

L'archiduc avait donné sa parole à Moga de se rendre au camp magyar, mais les événements de cette époque furent plus forts que les hommes, et le palatin de Hongrie disparut, sans que l'on s'y attendît le moins.

Toute la responsabilité pesa alors sur le malheureux général Moga, qui devint rebelle malgré lui.

L'arrière-garde de l'armée magyare venait de tirer quelques coups de canon sur l'avant-garde de l'armée du ban, et puis se retira à Stuhlweissenburg. Le ban avait défendu à son artillerie d'y répondre. Il parut qu'il ne pût encore se réconcilier avec cette idée d'échanger des coups de canon avec des troupes qui portaient encore les drapeaux impériaux.

Le général Kempen, qui avait trouvé un homme, qui le conduisit par un chemin de traverse beaucoup plus court jusqu'à l'entrée de la ville, y arriva avec sa division, quand les colonnes magyares y défilèrent encore, et qu'on avait prises de prime abord pour ces colonnes de la division, à la tête de laquelle se trouva le ban.

Alors on vit accourir à toute bride le major Fligelly de l'état-major à travers les champs pour arrêter la marche de la brigade Neustaedter qui se trouva à la tête de la division Kempen. « Mais mon dieu, mon général, s'écria Fligelly en arrivant auprès du général Neustaedter, où allez-vous donc ? Voulez-vous donc vous enfoncer au milieu de toute l'armée magyare ? Le ban vous ordonne de faire halte. » La division Kempen s'arrêta alors. Kempen y arriva en même temps et se convainquit que ce furent des colonnes magyares qu'on y voyait défiler.

Si Fligelly n'aurait pas été arrivé, un combat aurait pu facilement alors s'engager entre la division Kempen et l'armée magyare, que le ban voulait encore éviter.

L'homme, qui s'était offert volontairement pour conduire la division Kempen par un chemin de traverse, fut un maître d'école du village le plus proche, et ci-devant sergent-major dans un régiment de houzards. Ce brave homme avait deviné les tendances hostiles de ses compatriotes au gouvernement impérial, et les bonnes intentions du ban Jellačić. Il saisit donc avec empressement cette occasion pour démontrer sa loyauté et sa fidélité à l'empereur, qu'il avait servi si longtemps honorablement, mais il s'en était compromis envers ses compatriotes enragés, et il n'osait plus retourner à son village. Il a été forcé, à son âge avancé, de suivre à cheval l'armée du ban, où l'on l'employa au quartier-général en qualité d'un guide pour l'avant-garde, car il était tout à fait qualifié pour ce service à cause de la connaissance de la langue magyare et allemande, et de toutes les routes et chemins dans le pays qu'on traversa.



En 1849 on le vit encore au quartier-général du ban à Esseck. Plus tard, ce bon vieillard avait cherché une place paisible pour finir ses vieux jours en repos ; nous ne savons pas s'il l'avait obtenue, et ce qu'il est devenu.

Quand l'armée magyare avait quitté Stuhlweissenburg, le ban y entra à la tête de son armée, qui traversa la ville et se campa tout près sur la route de Bude. Le quartier-général et les généraux furent logés en ville.

L'esprit public à Stuhlweissenburg a été très hostile au gouvernement impérial, et par conséquent aussi à l'entreprise du ban. Toutes les boutiques étaient fermées et le peu d'habitants qui circulaient dans les rues ne regardaient les soldats du ban que de travers.

Le vicomte du comté et ses employés, que les officiers du ban assaillirent, eurent toutes les peines possibles pour procurer la quantité de vivres, que l'approvisionnement [*sic*] d'une armée de 80.000 hommes exigeait. Le vicomte, intimidé et décontenancé, s'adressa dans ce moment critique au comte Eugène Zichy, qui se trouva alors précisément à Stuhlweissenburg, pour lui servir d'intermédiaire entre le ban et les autorités civiles, et de le soutenir par ses conseils dans des circonstances si difficiles.

Eugène Zichy, noble et loyal seigneur, s'y prêta de bon cœur par attachement pour ses compatriotes, et par amour pour l'ordre et la tranquillité publique. Il travaillait au bureau du comté, courut chez les autorités militaires, et fit son possible pour éloigner de la ville les désordres déplorables et presque inséparables de la présence d'une si grande armée hostile et indisciplinée. Pendant qu'il travaillait dans la ville, des maraudeurs croates venaient de piller le château de l'évêque son frère dans le voisinage de Stuhlweissenburg. Il courut chez le colonel Denkstein pour obtenir une sauvegarde pour son frère au château, où elle arriva bientôt après, mais pour tant trop tard par rapport à ce qu'il y était déjà arrivé.

Le comte Eugène Zichy avait parlé au général Neustaedter pour l'engager à faire comprendre au ban, qu'il serait avant tout nécessaire de faire publier une proclamation au peuple magyar pour l'informer des intentions du ban et de l'éclairer sur l'apparition d'une armée croate en Hongrie, en ajoutant que toutes les proclamations, que le général Neustaedter prétendait d'avoir été répandues à l'époque du passage de la Drave, n'y étaient pas arrivées. Ce général en informa le ban aussitôt après, qui lui répondit qu'il y avait pensé lui-même, et que cette proclamation se trouvait déjà sous la presse. Malheureusement les exemplaires de cette proclamation tant désirée n'arrivèrent aux mains du colonel Densktein que le 29 septembre du matin, quand l'armée du ban alla quitter le camp de

Stuhlweissenburg. Neustaedter, qui n'avait pas oublié la demande du comte Zichy, courut encore alors chez Denkstein, qui lui donna un paquet tout entier de ces proclamations du ban. Neustaedter les rendit à son tour au comte Zichy qu'il trouva précisément devant la porte du logis du ban. Zichy s'en empara, courut à la maison et les mit dans son coffre, comme il avait l'intention de partir aussitôt après le départ du ban de Stuhlweissenburg.

Ces malheureuses proclamations furent le *corpus delicti* que les Magyars avaient trouvé chez le comte Eugène Zichy <sup>1</sup>.

Nous allons raconter sa déplorable fin, qui souilla la mémoire de Görgey et de tous ceux qui y avaient participé. Le récit de cet assassinat est basé sur les pièces authentiques, publiées en 1851 par Jean Janotyckh de Adlerstein, dans « l'archive du ministère magyar et du comité de la défense du pays ».

Le comte Eugène Zichy, accompagné de son frère Paul, voyagea à cheval le 29 septembre pour se rendre à sa terre de Kaloz, quand une patrouille sous les ordres d'un certain Erkulenz l'arrêta ainsi que son frère. Ce soi-disant lieutenant du corps franc de Hunyadi visita en même temps le carosse qui les suivit à distance et y trouva les proclamations en question, et une lettre de sauvegarde du ban Jellačić. Ce coquin n'avait rien de plus pressé à faire que de remettre les arrêtés et les papiers suspects, selon lui, au capitaine Trangos, pour les faire escorter à l'île de Csepel, où une espèce d'une commission militaire (cour martiale) s'était rassemblée à la hâte pour juger le comte Zichy. Le comte Paul Zichy qui venait de quitter le service militaire impérial pour n'être pas forcé de porter les armes contre sa patrie, et contre qui il n'y avait pas une ombre de soupçon, a été puis remis en liberté.

Ce soi-disant capitaine Trangos, dont nous avons fait mention, a été enseigne au régiment de ligne n° 11 en 1813, quelques années plus tard on le trouva comme lieutenant en premier au régiment hongrois d'Ignace Gyulai, où il finit sa carrière militaire par une défraudation, en suite de laquelle il a été cassé et chassé de son régiment. Avant la révolution, en 1847, on a vu ce géant grossier et robuste, comme sergent-major dans le bataillon de garnison dans la petite forteresse de Brod. Il avait marié une jolie femme, et fit son possible pour être promu au grade d'officier. Il n'y put réussir, mais la révolution magyare le reçut à bras ouverts. On le fit capitaine. Le crime

<sup>1</sup> Ce 29 septembre, dînant pour la dernière fois avec son frère Edmond Zichy, celui-ci lui raconta qu'il avait déjeuné le matin avec Louis Batthyány, qui était complètement découragé et décidé d'aller en Suisse, pour laisser passer l'orage. C'est ainsi qu'agissent toujours les misérables, fuyant l'incendie qu'ils ont allumé eux-mêmes.

qu'il avait commis au régiment d'Ignace Gyulai fut une recommandation pour lui auprès de Kossuth. Ce coquin s'était aussi distingué plus tard comme major d'un bataillon de honvéd par sa dureté contre les officiers prisonniers du corps du général Roth.

Dans la matinée du 30 septembre le malheureux comte Zichy fut conduit à sa terre d'Adony, où il est accueilli par les plus infâmes traitements. Enfin il fut dirigé à Loré sur l'île de Csepel, où il comparut devant un soi-disant conseil de guerre, présidé par Görgey. Zichy a été arrêté dans le village de Soponya sur ses terres <sup>1</sup>.

Avant tout nous allons citer les noms des membres de cette commission militaire, qui avaient condamné le malheureux comte Zichy, pour les vouer à l'exécration de la postérité. Les voici :

Le président : Arthur Görgey, major.

L'auditeur : Charles Karcsay.

Le capitaine Alexandre Hidasy, le lieutenant en premier Louis Küti, les lieutenants Hetenyi Barnabas et Alois Jonny, les sergents-majors Antoine Pomazy et Etienne Nagy, les caporaux Vincent Kulicz et Etienne Kugler, les exempts (*gefreyte*) Emmeric Ponyo et Emmeric Mukoty, les soldats Georges Nyary et Paul Agota.

L'examen ne fut pas long. La lettre de sauvegarde signée par le ban Jellačić et les proclamations trouvées dans le carrosse du comte Zichy le convainquirent suffisamment aux yeux de ses juges sanguinaires d'une intelligence avec les ennemis de la patrie. Malgré la défense du comte qui réfuta toutes ces accusations victorieusement ainsi que les autres reproches qu'on lui fit, l'auditeur formula son opinion, selon laquelle le comte a été condamné à être pendu. Cette misérable commission confirma la sentence d'une voix unanime.

Il n'y a point de doute que l'assassinat du comte Zichy a été déterminé avant la décision de la commission militaire. C'est prouvé par les exécrables paroles de Görgey, quand on a voulu donner quelque chose à manger au comte Zichy avant l'examen : « Pourquoi le faites-vous encore manger ? Il ne le digèrera pourtant plus ! »

Le prêtre, à qui on avait défendu de lui administrer le sacrement des mourants, l'avait raconté lui-même à son frère le comte Edmond Zichy.

Mais quand on a su avec quelle avidité les juges de Zichy sont tombés sur son cadavre pour lui arracher les bagues, la chaîne d'or et tout ce qu'il y avait de précieux sur lui, on devine aisément la raison de la condamnation du comte Eugène Zichy.

<sup>1</sup> On dit qu'un certain lieutenant Czopf, qui devait son éducation et tout à la famille du comte, et dont la vieille mère a été alimentée par une pension viagère, avait le plus contribué à son arrestation. Pendant qu'on le garrotta il reprocha cette noire ingratitude à ce misérable coquin d'un Czopf.

Görgey s'arrogea le droit de piller le trésor au château du comte Zichy, et s'appropriâ les diamants, 4 bagues d'un prix énorme, une chaîne d'or et un cachet aux armes de famille. M. Vasarhely, le digne lieutenant de Görgey emporta 7.000 florins de la caisse du château. Görgey et Vasarhely en donnèrent une quittance au maître d'hôtel du château, qui s'appela Turnei.

En attendant, Kossuth venait de déclarer les biens du comte Eugène Zichy, propriété de l'état, et envoya en même temps Ladislaus Madarasz, Jean Pállfy, et Paul Hajnik pour en faire la saisie.

Il paraît presque incroyable, quand on lit les feuilles de l'archive du ministère magyare, que des gens à la tête du gouvernement magyar ont pu commettre un tel brigandage aux yeux du monde. Pour le prix plus d'un million on vola des diamants, des bijoux, des bijoux, des parures, on alla jusqu'à arracher les galons et les cordons d'or et d'argent aux habits de livrée qu'on y trouva.

Kossuth s'était si amplement pourvu de diamants de Zichy qu'il envoya encore de la Valachie un certain César Bolliak chez Duschek pour lui en faire parvenir encore 9 diamants, et d'autres bijoux de prix du trésor d'état, pour les employer d'acheter la bienveillance du pacha de Vidin.

Kossuth, homme de sac et de corde avec une âme de boue, ne put donner que l'empreinte du crime et de l'opprobre à toute la révolution magyare.

Le comte Eugène Zichy était mort comme un héros, et ses dernières paroles furent : « D'une telle manière la Hongrie ne sera jamais heureuse. »

Reprenons le fil de l'histoire, et retournons à Stuhlweissenburg où le ban avait reçu la nouvelle que l'empereur venait de nommer le lieutenant-général comte Lamberg commissaire royal pour tout le royaume de Hongrie, et de le charger à rétablir l'ordre et la légalité dans ce pays. Le comte Lamberg devait déjà se trouver en route à Budapest <sup>1</sup>.

Le ban Jellačić, jugea nécessaire de se mettre en rapport avec le comte Lamberg. Par conséquent il expédia le major Fligelly, chargé de cette mission, à Budapest en qualité d'un parlementaire de la part du ban de la Croatie. En Hongrie cependant on ne reconnut plus alors ni droits de guerre, ni droits quelconques. Il fut arrêté en route et conduit prisonnier à Pest, où l'on l'avait traité de la manière la plus dure jusqu'à sa délivrance en 1849, où il retourna enfin le 18 août au camp du ban Jellačić à Uj-becs.

<sup>1</sup> L'archiduc palatin avait donné sa démission par écrit ; il était parti de Budapest pour se rendre en Allemagne, où il se trouve encore.

Le général Neustaedter a été logé chez un chanoine à Stuhlweissenburg, qui était un homme loyal et dévoué au fond du cœur à la dynastie impériale. Ce chanoine confia au général que l'armée magyare sous les ordres de Moga se trouvait dans une très forte position près de Velence sur la route de Bude, et qu'elle était enfin décidée de livrer bataille à l'armée du ban Jellačić, si elle voudrait encore s'avancer. Il ajouta que le corps de Moga était composé de bonnes troupes et d'une nombreuse artillerie.

Le général Neustaedter se rendit aussitôt après chez le général Zeisberg, pour lui communiquer ce que le chanoine lui avait confié. Malheureusement Zeisberg, qui ne rêva alors que l'entrée du ban à Budapest, n'y voulut point ajouter foi, et répondit avec humeur : « Laisse-moi donc tranquille avec tes Magyars ; ces jean-foutre sont des lâches qui n'ont pas osé jusqu'à présent d'accepter le combat avec nous, et ils se retireront encore de Velence, quand ils apercevront notre avant-garde ». Neustaedter ne partagea point son opinion, et se retira bien mécontent de la trop grande confiance de Zeisberg dans les moyens du ban d'écraser l'armée magyare. Le major Plattner avait aussi averti le ban de la certitude d'une bataille à Velence, et le conjura d'attendre les troupes du général Roth pour arriver aussi fort que possible en face de la position ennemie et ajouta qu'il était aussi nécessaire pour la sûreté de Roth d'effectuer la jonction avec lui ; mais comme le ban en parla ensuite au général Zeisberg, qui ne voulait point des conseils d'un jeune major, la chose en resta là, et le projet de marcher sur Velence — sans attendre le général Roth — fut exécuté.

Le 29 septembre du matin l'armée du ban devait s'avancer sur la route de Velence. Les dispositions furent assez simples pour ce mouvement en avant. La division Kempen devait s'avancer sur la route de Lovas-Berény, formant l'aile gauche de l'armée du ban. Celui avait l'intention de se porter au centre de la position ennemie avec la division Schmidt, qui comptait pour ainsi dire les troupes d'élite de son armée. La division Hartlieb ne devait quitter Stuhlweissenburg que sur un ordre exprès du ban, et s'avancer alors sur la route de Velence. Cette disposition montra qu'on se méfia de la populace de Stuhlweissenburg, et qu'on avait reçu des rapports qui firent enfin croire à la possibilité d'un combat avec les Magyars.

Le ban Jellačić était au point à monter à cheval pour se rendre au camp, quand on lui annonça le comte Louis Batthyány, ministre président magyar. Le ban parut contrarié par rapport au mouvement de son armée, qui devait alors commencer, et il ne le reçut qu'à contre-cœur dans sa chambre.

L'intention du comte Batthyány ne put alors être une autre que

celle d'arrêter la marche de l'armée du ban, jusqu'à ce que la levée en masse, qu'on organisa alors sur les derrières de l'armée du ban, aurait pu l'envelopper de toutes parts, et l'enfermer entre l'armée magyare et la ville de Stuhlweissenburg, qui n'aurait pas manqué de se barricader. Enfin on voulut tenter la perte de l'armée du ban de la même manière dont on effectua celle du corps du général Roth, mais il y en avait une bien grande différence.

Le bavardage de Batthyány ne fit qu'irriter le ban. Ce monstre d'une perfidie sans exemple engagea le baron Jellačić d'attendre le résultat de la mission du comte Lamberg à Budapest, lui qui a été déjà informé de l'assassinat du comte Lamberg par Kossuth.

Lamberg avait le pressentiment de sa mort. Il avait confessé le 27 septembre et employa le reste de la journée à mettre ordre à ses affaires particulières. A 11 heures de nuit, il prit congé du ministre Bach, en tenue de voyage : « J'espère, comte, que le succès de votre mission sera pour vous un titre de plus à la reconnaissance de la patrie. » — « Je n'ai plus qu'une espérance, c'est que le pays me tiendra compte de mon dévouement. » — « Votre dévouement est connu, général, vous en avez souvent donné des preuves, au revoir, général ! » — « Au revoir, avez-vous dit ? non ! car mes jours sont comptés, nous ne nous reverrons jamais, adieu ! Je vous recommande mes enfants ! » Minuit sonnait à l'église de Saint-Étienne, lorsque le général comte Lamberg partit de Vienne pour Pest.

Le comte Lamberg était arrivé le 28 septembre dans la forteresse de Bude, et descendu dans l'auberge à la *fortuna*. Un coquin de garçon de l'auberge en avait aussitôt averti le corps de garde de la garde nationale, et la nouvelle s'en répandit avec une rapidité étonnante à Budapest. Le peuple s'ameuta aussitôt, et le représentant Jean Balogh engagea le premier la canaille de faire prisonnier le comte Lamberg. Le directeur de police Hajnik s'était lui-même convaincu de la présence de ce général, et en avait informé Kossuth, qui convoqua à la hâte ses confidés [*sic*], où la mort de Lamberg fut décidée.

Le comte Lamberg s'était rendu en attendant chez le général en chef, le baron Hrabovsky, pour conférer avec lui sur les mesures à prendre et pour faire exécuter les points principaux de sa mission dangereuse. Le baron Hrabovsky parut n'avoir point d'oreille pour les demandes du comte Lamberg, et le seul résultat que le dernier en ait pu obtenir, fut que le major Blasovich (l'adjudant de Hrabovsky) devait l'accompagner jusqu'à Pest chez le ministre-président pour en obtenir la contre-signature du mandat impérial, qui le qualifiait alors de parasite en présence de la diète de Hongrie.

Le comte Lamberg, accompagné du major Blasovich, se rendit alors en fiacre à Pest, mais en descendant la hauteur de Bude,

Blasovich sauta en bas de la voiture en s'excusant qu'il avait oublié quelque chose au logis, et qu'il suivra et atteindra dans un moment le fiacre, qui passera lentement le pont entre Budapest. De cette manière le comte Lamberg était forcé de poursuivre seul la route à Pest, — car Blasovich, dans le pressentiment de ce qu'il arrivera, trouva bon de ne plus reparaître. Lamberg ne trouvant le ministre chez soi voulut retourner à Bude, mais la canaille, qui s'était ameutée sous les fenêtres et sous le balcon de la maison des représentants, dont plusieurs regardaient avec le plus grand calme les préparatifs pour l'assassinat du comte Lamberg, courut après le fiacre que Hajnik avait indiqué comme celui de Lamberg. Près de la tête du pont de Bude le malheureux comte fut reconnu, et arraché de sa voiture. Quelques gardes nationales réussirent pourtant de s'en emparer, de l'entraîner dans la chambre du corps de garde, et de le défendre contre la fureur du peuple. Le capitaine de la garde s'appela Stern.

Alors une foule immense assaillit le corps de garde et menaça de démolir la maison, si l'on ne leur livrait pas le comte Lamberg. Lamberg, qui lui-même était convaincu que ce poste ne fut tenable contre la fureur du peuple, engagea lui-même le capitaine Stern de l'escorter à la maison des représentants, ce que le dernier avait proposé pour calmer la multitude. Ce fut 2 heures après midi. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que la garde nationale le sut escorter jusqu'à quelques pas de la chapelle de Saint-Jean. Alors arriva un certain coquin connu, Kolossi, à la tête d'une bande armée de faux, de haches et de piques, qui fondit comme un ouragan sur le fiacre en faisant tourbillonner [*sic*] la garde nationale et tout le monde. Kolossi enfonce son sabre dans la poitrine du malheureux comte Lamberg, qu'on arrache de la voiture, et dont le sang coule sur le pont. Alors la foule perce le cadavre de cent coups de faux, arrache ses vêtements en lambeaux qu'elle met comme des trophées sur leurs piques, et le traîne au palais des Invalides de la manière que la tête du mort s'écorcha sur les pierres du pavé. Ce fut 4 heures après midi. Toute la ville en est émue ; 15.000 hommes sont rassemblés au palais des Invalides pour voir suspendre à une lanterne le cadavre mutilé du comte Lamberg. Mais nous avons assez parlé de ces horreurs des cannibales de Pest, de Kossuth et de ses collègues, pour retourner à Stuhlweissenburg auprès du ban Jellačić, qui congédia enfin ce bavard sanguinaire, qui portait ou plutôt qui déshonora le nom d'un comte Batthyány.

Cette dernière malencontreuse conférence avec Batthyány contribua même, à ce qu'on dit, à rendre indécise la bataille de Pakozd ; car le général Kempen, depuis longtemps sous les armes avec sa

division, impatienté de cette longue conférence, à ce qu'elle lui parut, fit demander au ban la permission de se mettre en marche avec sa division pour Lovas-Berény le lieu de sa destination, et assez loin de Stuhlweissenburg. Aussi Kempen ne parut croire à une sérieuse défense de la part de l'armée magyare, et se mit aussitôt, après avoir reçu la permission du ban, en route pour Lovas-Berény. De cette manière, il se trouva engagé au combat avec toute l'armée magyare, avant que le ban a été arrivé avec la division de Schmidl sur le champ de bataille, qui à son tour alors combattait tout seul contre toute l'armée magyare, parce qu'on avait oublié de faire parvenir l'ordre promis au lieutenant-général Hartlieb à Stuhlweissenburg, de décamper et s'avancer sur la route de Velenceze. Le tonnerre de canon informa le chevalier Hartlieb de ce qu'il avait à faire. Il décampa, mais arriva trop tard sur le champ de bataille. En tout cas l'apparition du comte Batthyány chez le ban à Stuhlweissenburg fut la cause que la division Kempen partit isolément, et qu'on avait oublié la division Hartlieb dans l'empressement de regagner les moments perdus avec le bavardage du perfide Batthyány.

*La bataille de Pakozd, le 29 septembre 1848.*

La division Kempen avait décampé à 8 heures et demie de Stuhlweissenburg, et se trouvait en marche sur la route de Lovas-Berény. Près de Patka commencent les hauteurs à la droite du chemin, qui se prolongent jusqu'à Velenceze.

La colonne a été formée par la droite ; la brigade Neustaedter à la tête, et celle de Rastić à la queue. Le capitaine Rezniczek avec son bataillon forma l'avant-garde. Le lieutenant en premier Roknić avec les Seressans du régiment d'Ogulin côtoya la colonne sur les hauteurs qui bordaient la route.

Arrivé à la hauteur du village de Patka, qui se trouva à gauche du chemin de Lovas-Berény, un Seressan accourut en portant un billet, sur lequel Roknić avait tracé quelques lignes à la hâte avec du crayon, et par lequel il rapporta qu'il avait trouvé l'ennemi en ordre de bataille sur la hauteur vis-à-vis de celle où il avait pris position avec ses tirailleurs, et dont il n'était séparé que par une profonde vallée. Roknić ajouta dans son rapport, qu'il remarqua au moins 9 divisions d'infanterie (la division de deux compagnies) de ligne, et quelques batteries.

Le lieutenant Mirković, galopin du général Kempen, accourut à cheval pour porter ce billet au général Neustaedter, qui à son tour le remit au général de division, quand on entendit crier : *halt ! halt !* et qu'un Seressan accourut rapporter que Roknić, engagé au combat



avec ses tirailleurs, n'y pouvait plus se tenir, si l'on ne lui envoyait pas du secours. Alors Kempen ordonna au général Neustaedter d'y envoyer un bataillon. Le général Neustaedter dirigea aussitôt après un bataillon de la populace armée d'Ogulin, sous les ordres du major Terbojević, sur la hauteur à droite, d'où l'on détacha sur-le-champ deux divisions pour en former une chaîne de tirailleurs, qui en descendant dans la vallée devait puis gravir la hauteur opposée.

Il paraît que ces tirailleurs furent bientôt ramenés, car le major Terbojević rapporta à son tour qu'il ne put s'y tenir sans le secours de la brigade. Alors le général Neustaedter se mit à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon du régiment frontière de Brod, et gravit la hauteur à droite pour y protéger le major Terbojević et d'observer lui-même la marche de l'affaire, en même temps il se fit suivre par un bataillon de populace commandé par le capitaine Leupold à pied. Pour remédier à cet inconvénient le général appela le capitaine Bermann du bataillon de Brod, pour commander à cheval ce bataillon.

A peine que le général Neustaedter avait fait arrêter le bataillon de Brod sur la hauteur, qu'il remarqua à quelques cents pas de lui un homme, vêtu d'une redingote verte, chapeau bourgeois sur la tête et le sabre du côté, qui caracola sans cesse dans un cercle pour se faire remarquer. Neustaedter, qui en comprit que cet homme avait à lui parler, y envoya son adjudant Botthausen pour le demander. Ce bourgeois répondit qu'il voulait parler au général mais qu'on l'assurait auparavant sur parole d'honneur de le regarder comme un parlementaire.

Botthausen en informa le général, qui le renvoya auprès de l'inconnu pour l'engager à venir auprès de lui, en ajoutant qu'auprès d'un général autrichien il n'y avait pas une trahison à craindre.

Alors arriva l'inconnu, et se fit connaître comme le comte Szapary. « Général, s'écria aussitôt ce comte magyar, vous vous chargez d'une grande responsabilité aujourd'hui en ayant donné le signe à l'attaque. Cette journée coûtera au moins à quelques centaines d'hommes la vie et fera couler le sang des troupes royales et impériales. » Le général répondit que la faute en revenait aux Magyars, comme ils s'étaient opposés à la marche de l'armée du ban. « Mais pour l'amour de Dieu, répliqua Szapary à son tour, jusqu'où voulez-vous que nous nous retirions si vous avancez toujours ! » Il proposa ensuite un armistice pour attendre le résultat du manifeste de l'empereur en Hongrie. Le général lui fit comprendre qu'il n'était pas le général de division pour traiter une telle affaire. Dans ce moment arriva le général Kempen, qu'on informa de ce que Szapary avait proposé. Kempen, Neustaedter et Szapary se parlèrent encore, quand le capitaine Tallian, du bataillon de Brod, s'écria au général

Neustaedter. « Mon général, voilà une batterie magyare à 50 pas de nous, qui vient d'ôter l'avant-train pour tirer sur nous. » Le général, ne perdant pas la présence d'esprit, commanda aussitôt demi-tour à droite, pour faire descendre le bataillon de la hauteur, où il aurait servi de point de mire à l'artillerie ennemie ; mais malheureusement la première décharge a été déjà partie, qui blessa et tua 50 hommes du bataillon de Brod.

Szapary était disparu, et on ne savait pas s'il avait trempé dans une trahison, ou si lui-même en était surpris. Un certain Živan Kovačević, caporal du bataillon de Brod, voulut abattre le comte Szapary d'un coup de fusil de son cheval, mais il en fut empêché par un officier.

Le capitaine Bogunović, qui commandait le bataillon à cheval, tomba par terre. Il a été blessé par la mitraille à la gorge, mais il remonta à cheval et continua à commander jusqu'à ce qu'il s'évanouit. Son adjudant Petričević a été aussi blessé à la gorge et devait se retirer. Le dernier se fit transporter à Stuhlweissenburg, où les Magyars le firent plus tard prisonnier, et le capitaine Bogunović, qui n'a pas voulu quitter son bataillon, le suivit en voiture jusqu'à Vienne, où il a été nommé major.

Quand ce bataillon s'était retiré de la hauteur, la batterie ennemie, qui avait le calibre de douze, commença à tirer sur la grande route dans la vallée avec des boulets. Toutes les voitures et le train de division Kempen s'y trouvèrent. Alors les cochers perdirent contenance et coururent ventre à terre avec leurs chevaux et voitures dans le village de Patka, pour s'y mettre à l'abri du feu ennemi. La confusion menaça de se propager, mais dans le moment le plus critique le lieutenant en premier Lončar s'avança avec sa batterie de la frontière banale (de 3 livres) sur la hauteur, y prit position, et ôta l'avant-train de sa batterie à une si courte distance de la batterie ennemie, que celle-ci en fut tout à fait intimidée.

Lončar prit la batterie ennemie en écharpe, et la régala si bien de ses décharges, qu'elle cessa aussitôt de tirer sur les troupes de la division Kempen, et fit son possible pour se défendre contre le feu de Lončar.

Le capitaine Bermann avec son bataillon, et le capitaine Rezniczek avec son bataillon s'y trouvèrent pour protéger la batterie de Lončar. Le dernier y fut commandé par le lieutenant-colonel Budisavljević qui s'aperçut du danger que Lončar courut, dans le cas que les troupes magyares avanceraient.

Le feu de la batterie de Lončar fit même arrêter les troupes magyares, et l'on vit alors de nouveau accourir le comte Szapary et le colonel Ivankov auprès du général Kempen pour l'engager à faire

cesser le feu, et de conclure un armistice pour 24 heures. Kempen ne s'y crut autorisé et les enseigna de s'adresser au ban, qui seul en avait le pouvoir. On était convenu d'arrêter le combat de part et d'autre jusqu'à ce qu'on aurait obtenu la réponse du ban. A cette occasion le général Neustaedter et le colonel Ivankov s'étaient emportés l'un contre l'autre, car le dernier prétendait que le ban agissait contre la volonté du roi, et Neustaedter soutenait fermement que ce n'était que la volonté impériale qu'on exécuta. Kempen coupa court à cette dispute, en les envoyant au ban Jellačić. Szapary et Ivankov partirent au galop pour s'y rendre, avant que le combat y fût engagé. Ces messieurs étaient à peine partis, qu'on entendit le tonnerre de canon gronder au centre de la position ennemie. Le ban Jellačić<sup>1</sup>, contrarié du combat partiel de la division Kempen, attaqua à son tour l'ennemi avec la division Schmidl, car la division Hartlieb attendait toujours au camp de Stuhlweissenburg l'ordre du ban pour se mettre en marche. Le bruit de canons cependant, qui annonça que la division Kempen se trouva engagée avec l'ennemi, fit partir le chevalier Hartlieb avec sa division sans plus attendre un ordre ultérieur. Malgré toute la diligence que fit la division Hartlieb pour arriver à temps à soutenir le combat du ban, elle n'y put arriver qu'après la bataille.

Le ban avait engagé le combat avec ses tirailleurs, soutenus par des masses imposantes, mais il ne put réussir d'emporter à l'assaut la position ennemie, car son infanterie a été trop peu aguerrie pour une attaque à la baïonnette, et craignait trop le feu de la grosse artillerie.

Le ban lui-même s'était mis deux fois à la tête de ses masses d'infanterie pour les conduire à l'assaut, mais elles furent toujours ramenées par le feu d'artillerie, en criant alors « à la trahison ! ». Personne ne les avait cependant trahies que leur courage.

Le combat dura encore longtemps, mais ni le ban ni les Magyars n'avaient perdu un pouce de terrain, et le soir Moga fit cesser le combat. Moga se retira avec son corps sur les hauteurs plus éloignées du champ de bataille, pour éviter pour le moment le renouvellement du combat.

La perte d'une part et d'autre ne fut pas grande. Le soir on enterra les morts et on bandait les blessés.

Le bataillon de Brod enterra ses sept morts avec des honneurs

<sup>1</sup> Le ban avait reçu une dernière dépêche de Moga peu de moments avant le combat. Un officier de houzards avec une trompette l'avait apportée, elle ne contenait que le désir d'une conférence avec le ban, mais parut plutôt écrite pour trouver l'occasion de pouvoir envoyer un espion militaire au camp du ban Jellačić.

militaires au pied de 7 rochers isolés, qui s'y trouvent comme par merveilles. De cette manière le nombre de morts y enterrés, et la place même de l'enterrement s'y trouvent marqués pour toute l'éternité.

Le major Urm du bataillon de Gradišćani perdit son cheval à Pakozd d'une manière singulière, car un boulet de canon lui coupa le cou comme d'un coup de rasoir, et le sang en sortit comme un torrent du tronc. Ce major fut bientôt après nommé major de place à Essek, après la reddition de la place.

On se peut faire une idée de l'esprit hostile des habitants de la campagne contre les Croates, quand on apprend toutes les horreurs, que les paysans de Patka — des Allemands — ont osé commettre encore en présence de la division Kempen. Quand les cochers s'y étaient réfugiés avec leurs voitures pour se mettre à l'abri du feu ennemi, les paysans s'étaient emparé d'un domestique d'un officier, et l'ont enterré vif dans la cour d'une maison. Il ne fut sauvé que par un miracle. On avait entendu ses gémissements dans la maison avoisinante, où il y avait quelques cochers croates, qui accoururent pour le délivrer. Un autre eut les doigts coupés par un houzard, que les paysans y avaient tenu caché, au moment où il but dans une bouteille qu'on lui avait offerte ; mais la chose la plus incompréhensible fut que la voiture, les chevaux et le cocher du général Kempen y disparurent, sans qu'on ait pu découvrir les moindres indices de ce crime qu'on supposait.

Après midi, le 29 septembre, le général Kempen fit occuper le village par le capitaine Leupold avec son bataillon, et arrêter le curé avec bon nombre d'habitants. On les transporta au quartier-général du ban, mais ils s'en retournèrent bientôt sains et saufs. Le cœur du ban fut trop noble pour punir des hommes dont le crime n'a pu être constaté.

Après la bataille l'armée du ban prit position sur les hauteurs de Pakozd, où elle avait combattu. Par conséquent le ban nomma cette bataille l'affaire de Pakozd. Les Magyars par rapport à leur position l'appelèrent la bataille de Velenceze.

Le 30 septembre du matin, on vit arriver au camp du ban Jellačić plusieurs parlementaires de Moga. Ce furent le colonel Mühlböck du régiment de ligne hongrois prince Wasa, le comte Szapary et le colonel Ivankov, le plus enragé au camp magyar. Ils proposèrent un armistice de 3 jours au ban Jellačić, pour attendre avec calme le résultat du manifeste de l'empereur Ferdinand à la nation hongroise. Le ban accepta ; l'armistice fut conclu pour 3 jours, et les troupes de Moga se retirèrent tout à fait à Velenceze.

Le ban Jellačić et Zeisberg s'étaient convaincus qu'on ne fera

jamais la conquête du royaume de Hongrie avec ces masses indisciplinées, qu'on ne pourrait jamais employer avec succès dans une bataille rangée. Ils passèrent donc le 30 septembre à méditer sur un nouveau plan de campagne, qui convenait mieux à la composition de l'armée du ban. Il y a des gens qui croyaient que l'armée du ban avait essuyé une défaite à Pakozd. Pour convaincre ces esprits bornés du contraire, nous allons citer verbalement le rapport de Moga qu'il avait envoyé après la bataille de Velence à Budapest, et qu'on trouve dans l'archive du ministère magyar. Si Moga y est obligé de parler d'une victoire complète par rapport aux ministres magyars, qui en voulaient à tout prix, il n'y pouvait pourtant pas ajouter qu'il avait gagné un pouce de terrain sur l'armée du ban, et finit par confesser que le résultat de cette bataille était à peu près nul.

*Rapport du général Moga du camp de Sukoro, daté du 29 septembre.*

J'avais pris position à Sukoro (village) près de Velence avec le camp sous mes ordres, comme j'avais déjà annoncé, et j'y attendis l'ennemi. Je fis observer le village Falka par un escadron de cavalerie, et la contrée à l'entour par une brigade de réserve. L'ennemi avait attaqué vivement mon aile droite avec 5 bataillons et une batterie de canons, aujourd'hui à 9 heures et demie du matin; je lui opposais la garde nationale de Tolna, un bataillon de Wasa, un bataillon d'Ernst, une partie des volontaires du major Ivankov, et un escadron de houzards de Nicolas. Le combat a duré 3 heures, et l'ennemi fut repoussé. Pendant le combat à midi notre aile gauche avait entretenu une vive canonnade sur le centre de l'ennemi avec plusieurs canons et une batterie de raquettes.

La cavalerie ennemie et des nombreuses colonnes d'attaque d'infanterie se préparèrent alors d'attaquer notre position. Le feu très bien dirigé de nos trois batteries de canons répondit à la canonnade ennemie. Le feu dura 2 heures, pendant que notre aile droite repoussa courageusement l'ennemi, et que nos canons firent taire ceux de l'ennemi. Alors plusieurs rangs de tirailleurs ennemis tâchèrent d'attaquer le centre de nos troupes, mais les tirailleurs du premier bataillon de honvéd sous les ordres du major comte Lazai les repoussèrent victorieusement avec leur feu, et le feu bien nourri de notre artillerie les forcèrent enfin à se retirer.

Dans cette affaire eurent l'occasion de se distinguer la garde nationale de Tolna sous les ordres du major Perczel, une partie du régiment Wasa, et de la bande du major Ivankov.

Au centre méritent d'être mentionnés le premier bataillon de honvéd, la garde nationale de Borsod, et surtout tous nos soldats d'artillerie.

Aussi cette partie de nos troupes qui n'avait pas pris part au combat ont montré la meilleure volonté et la plus grande bravoure, car elles y sont restées inébranlables malgré le feu ennemi, dont les boulets de canon sont arrivés jusqu'à eux. Je ne puis passer en silence l'énergie et l'activité de nos commandants de la ligne, surtout du général-major Holesa et du colonel Mühlböck, du régiment Wasa, ensuite du colonel Kiss, du régiment de houzards de Hanovre, qui se trouvait toujours au plus fort du feu auprès de moi, et anima le courage de notre aile droite. Kolman, capitaine du 52<sup>e</sup> régiment, et chef de mon corps de campagne,

s'était distingué par plusieurs différentes mesures très efficaces ; et le major Annacker, mon adjudant de corps, par ses efforts.

Le baron Otto Luzsenszki, le comte Julius Andrassy, le comte Almassy, de la garde nationale de Pest, qui se trouvaient attachés à ma personne comme galopins, se sont bien mérités en portant mes ordres partout pendant le combat ; et le comte Szapary, qui fut présent à chaque combat, s'était laissé très bien employer par son zèle.

La perte de l'ennemi ne peut pas être annoncée au juste, mais le nombre de ses morts et de ses blessés sera au moins de 100. D'après les rapports que je venais de recevoir jusqu'à présent, nous comptons 7 de morts, 37 de blessés, et cinq chevaux de tués.

Malgré que notre armée avait obtenu une victoire complète, en se soutenant dans sa position, le résultat de cette affaire, sous la vue militaire, est pourtant très petit. Cependant l'effet moral sur nos jeunes troupes est d'autant plus grand qu'elles ont su à l'occasion d'un premier combat se soutenir dans leur position victorieusement.

Moga *m. p.*, Lieutenant-général.

Paul Nyáry, membre du comité de guerre.

Le ban Jellačić, qui avait partout, selon ses propres aveux, sa base et sa ligne d'opération depuis qu'il avait passé la frontière de la Croatie, profita de l'armistice conclu pour trois jours, pour exécuter une marche de flanc avec toute son armée et avec une telle rapidité, qu'on n'en trouvera que très peu d'exemples dans les annales de la guerre.

Le 1<sup>er</sup> octobre, il mit ses divisions en marche, et arriva encore le même jour à Moor, où il apprit aussitôt l'assassinat du comte Lamberg, qui le mit en fureur contre cette canaille sanguinaire, qui s'arrogea le droit de gouverner l'empire d'Autriche.

Le 2 octobre, le ban arriva avec son armée à Kis-Bér<sup>1</sup>. Le 3 octobre il entra à Raab, où les habitants furent stupéfaits de son apparition inattendue. Il y fut logé au château de l'évêque Karner, homme loyal et bien intentionné, qui lui donna tous les renseignements possibles pour la continuation de sa marche rapide.

Le 4 à Hochstrass<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> A Kis-Bér le major Plattner osa parler au ban du danger que courait le général Roth par son isolement, et conseilla au ban de retourner pour rejoindre les troupes de Roth. Mais le ban, selon le récit du major Plattner, fut mécontent de ce conseiller importun.

<sup>2</sup> A Hedervar près de Hochstrass, dans le château du comte Viczay se trouva la plus complète et la plus magnifique collection des armes en Hongrie. Elle se trouva alors emballée en caisses pour être sauvée, craignant la rapidité des Croates, mais on avait trop retardé le départ de ces caisses et elles furent enlevées par les soldats du ban Jellačić, et transportées au quartier-général. Viczay avait fait vainement des demandes pour retrouver les traces de sa superbe collection d'armes.

Le 5 d'octobre l'armée du ban se trouva à Altenburg<sup>1</sup>. Il y reçut le manifeste de l'empereur par lequel il fut nommé commissaire impérial pour tout le royaume de Hongrie et pour le grand-duché de Transylvanie, et par lequel toute la force armée de ces pays fut mise sous ses ordres. Ce fut trop tard ! Nous reviendrons sur le contenu de ce manifeste.

Le ban Jellačić en se mettant en route avec son armée après la conclusion de l'armistice avec Moga, avait aussitôt après expédié le colonel Denkstein à Vienne, pour en faire le rapport au ministre de la guerre impériale, le comte Latour, et pour lui faire connaître le nouveau projet que le ban avait conçu. Denkstein y arriva heureusement, et il eut encore le 6 octobre du matin une audience chez le comte Latour, qui quelques heures plus tard tomba la victime de la canaille révolutionnaire sanguinaire de Vienne, abandonné par la garde de grenadiers qui veillait aux portes du palais de guerre, et qui avait même des canons à sa disposition.

Denkstein courut alors le plus grand danger, car il était déjà dénoncé au comité révolutionnaire comme un émissaire du ban, qui venait de conférer avec le comte Latour. Heureusement qu'il trouva encore le temps de se cacher au logis du conseiller de la cour d'appel militaire M. Csazel, où on lui fit parvenir les habits d'un simple dragon et toute l'armature, qu'il endossa. A l'aide de ce travestissement, il passa inconnu, rangé dans un détachement de dragons commandé par un caporal, heureusement les barrières de Vienne, et se jeta puis à la première poste dans une chaise de poste pour se rendre en toute hâte auprès du ban à Altenburg, et pour l'informer du sinistre événement du 6 octobre. Le ban, qui en était déjà informé, se trouva dans une cruelle inquiétude à cause du sort de Denkstein.

L'arrivée de Denkstein le calma, mais le rapport de l'assassinat épouvantable du ministre de la guerre le révolta de la manière à se décider dès ce moment, de marcher avec son armée à Vienne, d'y écraser la révolution, et de venger la mort du noble comte Latour.

Il convoqua alors tous ses généraux à un conseil de guerre. Le lieutenant-général Hartlieb, et les généraux Zeisberg, Schmidl,

<sup>1</sup> Le ban y trouva les autres divisions du régiment de cheveu-légers de Kress, qui s'y réunirent à son armée. On dit que le comte Latour les avait envoyés au secours du ban, qui en avait demandé des troupes, et qu'il voulait aussi lui envoyer un bataillon de grenadiers, mais qui se révolta à Vienne et tua leur brigadier, le général Breda. Cette circonstance prouve que le ban n'avait point encore l'idée de marcher sur Vienne après la bataille de Pakozd et qu'il n'y fut décidé que par les événements du 6 octobre et par le meurtre du ministre de guerre Latour, qu'il apprit officiellement à Altenburg.

Kempen, Thodorović, Kriegern et Neustaedter y furent présents. Le ban leur exposa la triste situation critique de la monarchie, et les motifs si graves et importants, qui l'avaient déterminé de marcher à la capitale de l'empire, pour y rétablir l'ordre et la légalité en étouffant le cratère de la révolution qui s'y trouvait.

Tous les généraux furent de son avis, et très contents de la marche à Vienne.

Pendant que le comte Auersperg avait profité de la nuit du 6-8 octobre [sic] pour se retirer avec ses troupes au château et dans les jardins du prince Schwarzenberg pour s'assurer d'un point stratégique à Vienne, les troupes réunies autour de Schönbrunn avaient reçu l'ordre d'escorter la famille impériale, qui se dirigea sur Ollmütz. Trois compagnies de chasseurs, une 1/2 batterie volante et une division de cheval-légers précédaient les 5 voitures de cour. Une division de cheval-légers, 1/2 batterie volante et 3 compagnies de chasseurs marchaient dans le même ordre derrière les canons. L'énergie de l'escorte imposa à la canaille en route, et la cour impériale arriva le 14 octobre à Ollmütz, dont la forteresse formidable offrait un asile sûr contre toutes les éventualités.

Le ban Jellačić, avant d'entreprendre sa marche hardie à Vienne, voulut donner une organisation plus solide à son armée, en la débarrassant de cette levée en masse, qu'on n'a pu encadrer dans des bataillons déjà trop forts, et encore moins en former des nouveaux bataillons manque d'officiers et de sous-officiers, et qui ne servaient alors qu'à rendre impossible le maintien de l'ordre et de la discipline dans cette armée improvisée, et à irriter le peuple de la campagne par des violences et des autres excès déplorables.

Le ban n'avait retenu que le premier bataillon d'Otočac, les deuxièmes bataillons de Brod et Gradiška, tous les troisièmes bataillons et de réserve, qui avaient au moins l'apparence d'une troupe régulière. Il avait retenu encore ses Seressans, et le régiment de houzards banderials, l'artillerie et la cavalerie allemande, ce qui forma un corps assez respectable de plus de 20.000 hommes.

Le général Thodorović fut choisi pour reconduire le reste de l'armée du ban en Croatie<sup>1</sup>; une batterie de petit calibre lui fut

<sup>1</sup> On avait l'intention d'en charger le major Plattner, mais celui-ci refusa cet honneur par trop dangereux pour lui, et devinant que Zeisberg tâcha encore de l'éloigner du quartier-général du ban. C'est vrai que Plattner ne ménagea point le chef de l'état-major, et qu'il en parla avec trop peu de considération. Du reste on dit que Denkstein et beaucoup d'autres partageaient l'opinion de Plattner, que Zeisberg était entêté et brusque, et qu'il ne voulut accepter conseil de personne. Quant à nous autres, nous croyons que le malheur dans la guerre cherche toujours une victime, pour la charger de la responsabilité de tous les accidents imprévus, et de la peu de valeur des combattants.



adjudgée pour donner plus d'assurance à la marche de cette masse indisciplinée, forte de 16.000 hommes.

Le ban Jellačić, à qui on ne pourrait jamais renier un cœur d'or, s'était énoncé sur le renvoi de cette levée en masse de la sorte : « Les Viennois méritent bien un châtement sévère, mais je les aime pourtant encore trop, pour les faire maltraiter par une telle masse sauvage et indisciplinée. »

De l'autre part, le ban aimait trop ses Croates pour ne pas avoir des craintes sur le sort de ces gens sous les ordres du général Thodorović, à qui les Magyars auront pu couper la retraite en Croatie.

Le général Neustaedter disait à cette occasion que personne au monde fut capable d'arrêter la marche de ces Croates, chargés de butin, qui se roulerait comme un torrent irrésistible vers la frontière militaire, et qui y parviendrait, même dans le cas qu'on les disperserait en Hongrie, en mille bandes comme des brigands isolés, que personne ne pourrait ni arrêter ni attraper. La suite a bien prouvé la vérité de ces paroles.

Près de Kanisza un corps magyar voulut s'opposer à la marche du corps Thodorović, qui fit ses dispositions alors pour se faire jour à travers l'ennemi, mais la masse sauvage avait plus de confiance dans sa propre force physique que dans les savantes dispositions de leur général, et d'une volonté spontanée et unanime on vit toute cette masse immense de 16.000 hommes fondre sur le centre des Magyars, qui fut rompu, terrassé, entraîné et jeté sur les ailes de leur position en y répandant la plus grande confusion et une terreur panique.

Thodorović et son corps fut déjà bien loin, quand les troupes magyares parvenaient à se remettre de leur étonnement. Un choc de 16.000 hommes, furieux de se voir arrêtés dans leur marche à leurs foyers, n'est pas à retenir par une troupe en ordre de bataille.

Thodorović gagna heureusement la frontière de la Styrie, la passa avec le consentement des autorités civiles, y fut très bien reçu, et arriva avec son corps sain et sauf à Varaždin, d'où on renvoya la plupart de cette levée en masse à leurs régiments.

La marche de l'armée du ban Jellačić, de Pakozd jusqu'à Altenburg, a été si rapide que l'armée magyare en avait perdu la trace, et que Kossuth à Pest, qui s'en trouva aussi dans une complète ignorance le premier et le deux d'octobre, en devint si inquiet et furieux qu'il versa des larmes de rage. Ce ne fut que le 3 d'octobre, que la nouvelle de la marche du ban à Raab y fut connue. Aussitôt y parut un placat [sic], qui annonça que le (ban) Jellačić avait rompu un armistice, qu'il se trouva en fuite à Raab, que l'armée

magyare le poursuivait, et qu'elle ne manquera pas de concert avec les braves gardes nationales, de l'anéantir avec son armée !

A Hochstrass, où le ban se trouva avec son quartier-général, se répandit tout d'un coup une fausse alarme. On croyait déjà qu'on avait toute l'armée magyare sur ses trousses, et une terrible confusion se manifesta au premier moment. Mais le ban, qui se trouva le premier à cheval, s'était bien convaincu qu'il n'en était rien !

La rapidité de la marche de l'armée du ban, d'Altenburg jusque sous les murs de Vienne, passa tout ce qu'on ait entendu jusqu'alors dans ce genre. On n'y trouve un pendant que dans la marche des Lacédémoniens qui accoururent de Sparte au soutien des Athéniens après la bataille de Platée, et qui firent vingt lieues de chemin pendant trois jours de route, qu'il leur fallait pour arriver sur le champ de bataille, où ils apparurent cependant trop tard.

L'armée du ban était partie le 8 octobre du soir d'Altenburg, et se trouva le 10 après midi, sous les murs de Vienne ! Les soldats du ban Jellačić étaient alors superbes à voir avec leurs figures hâlées, leurs mains noircies, leurs vêtements déchirés, — quelques-uns marchaient en chemise et caleçon — souillés de boue et de poussière par cette longue marche forcée et par les rudes bivouacs, les splendeurs réglementaires de la parade ne donnent aucune idée de cette magnifique et mâle beauté du soldat en campagne. Les Seressans surtout, dont l'air martial impose même durant la paix, produisirent alors un effet vraiment étonnant.

Le ban avec son quartier-général s'établit à Rothen-Neusiedl. L'armée campa à l'alentour. La division Kempen occupa la hauteur du mont Laar, d'où on jouit d'une vue superbe sur la ville de Vienne, et jusqu'à la frontière de Hongrie.

Le comte Auersperg, général en chef à Vienne, s'était retiré avec toute la garnison au palais du prince Schwarzenberg après le sinistre événement du 6 octobre. Il y établit son quartier-général, et fit camper ses troupes à l'alentour. Tous les généraux et tous les militaires en activité s'y étaient réfugiés. On y remarqua Zanini, Hipschitz, Mertens et tant d'autres, employés au ci-devant conseil de guerre aulique à Vienne.

La diète de l'empire firent [*sic*] sommer le comte Auersperg par les députés Pillersdorf, Borrosch et Hobnicki, de quitter sur-le-champ sa position et de faire rentrer les troupes dans leurs casernes. Après une conférence de trois heures ces messieurs furent obligés de se retirer avec la réponse verbale et par écrit du comte Auersperg « qu'il ne rentrera après l'exécrable meurtre du comte Latour, avec la garnison à Vienne, jusqu'à ce qu'on y aura désarmé la canaille, qu'on avait armée avec les armes de l'arsenal impérial, et défendu à

la presse d'insulter et d'outrager le militaire impérial, en ajoutant que l'approvisionnement de ses troupes se trouvait même dans l'intérêt de l'ordre public et de la populace de Vienne, et que du reste il ne se trouvait en aucune relation avec Jellačić. »

Ce fut aussi par une raison politique que le comte Auersperg avait retiré la garnison au palais Schwarzenberg. Le 6 d'octobre n'avait que trop prouvé que le contact continuel des grenadiers et des autres soldats avec les révolutionnaires avait exercé une mauvaise influence sur le moral et la discipline de la garnison, mais de cette manière toute communication a été rompue avec les habitants de la ville, et l'ancien esprit militaire reprenait de nouveau son empire sur ces guerriers, rassemblés au camp sous les yeux de leurs officiers <sup>1</sup>.

Quand la diète de l'empire a été informée de la marche du ban de la Croatie sur Vienne, elle résolut d'envoyer des députés à lui avec une dépêche, où l'on le somma catégoriquement de se soumettre aux ordres du ministère autrichien, en lui reprochant en même temps sa témérité de passer sur le sol autrichien et d'y attirer la guerre magyare-croate. Les noms des députés furent Prato et Bielinsky.

L'apparition du ban Jellačić avec son armée sur la chaussée de Vienne, qui a été signalée du haut de la tour de Saint-Étienne, y répandit la terreur. Les deux membres de la diète de l'empire partirent en toute hâte au devant du ban de la Croatie pour l'engager d'arrêter la marche de son armée, et de se soumettre à la décision de la diète. Ces messieurs passèrent en fiacre, pâles et tremblants, les colonnes du ban.

Le ban les reçut à Rothen-Neusiedl avec froideur et répliqua sur leur bavardage qu'il n'avait pas à accepter des ordres de la diète de l'empire. Les prières et les insinuations des députés fléchirent enfin le ban au point de leur donner une réponse écrite pour la diète, qui contenait ces phrases laconiques : « Les motifs, qui m'ont déterminé de marcher sur Vienne, sont les devoirs qui m'obligent comme citoyen et comme militaire. Comme un tel il faut que je mette une digue à toute anarchie. Ma fidélité envers mon Empereur et Roi, la conservation de la Monarchie entière, le droit égal pour toutes les nationalités ne rendront pas sans doute le choix de celui à qui je prêterai obéissance douteux. La direction de ma marche est décidée par le bruit de canons. Je ne suis pas poursuivi par les Magyars, et s'ils osent m'attaquer sur le sol autrichien, je saurai repousser

<sup>1</sup> Le major Plattner a été envoyé à Milan au quartier-général du maréchal Radetzki.

la force par la force. L'approvisionnement de mes troupes se fait sur quittances, leur logement ne gêne personne car ils vivent au bivouac. »

La panique fut si grande alors, que le ban aurait pu encore le même jour occuper les faubourgs, sans coup férir, car les portes n'étaient pas fermées, et plusieurs soldats croates eurent la hardiesse d'entrer en ville pour y boire de la bière, sans que personne pensât à les insulter. Le ban ne voulut cependant pas occuper la ville sans avoir effectué sa réunion avec la garnison de Vienne.

Le ban Jellačić s'était mis aussitôt en rapport avec le comte Auersperg, qui parut être sans conseil, au palais de Schwarzenberg. On avait commandé dans la nuit le général Neustaedter avec 2 bataillons de frontière pour se rendre au Neugebäude, et pour en tirer des mortiers destinés pour le bombardement de la ville. Neustaedter y passa une nuit pluvieuse et froide avec ses soldats, sans que lui fussent arrivés des ordres ultérieurs. Le général perdit enfin patience et envoya un sergent-major de l'artillerie, à cheval au palais Schwarzenberg, pour y demander des instructions. Cet artilleur en revint vers le matin et rapporta au général qu'on y était bien étonné de ce qu'il ne savait pas qu'on avait contre-commandé le bombardement. On se peut donc faire une idée de la confusion qui y régna, quand on avait oublié d'en informer le général, qui était commandé d'amener les mortiers.

Le ban Jellačić persista à ce que la garnison de Vienne quittait le camp autour du palais Schwarzenberg, qu'elle abandonnait le faubourg et se réunit avec son armée hors la ville. Le ban prétendait que c'était la seule manière de faire comprendre aux habitants de Vienne que son armée et la garnison de la capitale ne formassent qu'une et la même armée impériale, destinée à y rétablir l'ordre et la légalité. Le comte Auersperg y consentit enfin, se retira le 12 octobre avec la garnison de Vienne hors la ville <sup>1</sup>, et se réunit à l'armée du ban. Il fit prendre position à ses troupes à l'aile gauche de l'armée croate, et prit son quartier-général à Inzersdorf.

A cette époque parut un certain M. Hertl au quartier-général du ban, pour lui offrir ses bons offices. Il était avant la révolution commissaire de cercle, et se trouva en suite des événements sans emploi. Il connaissait à fond la contrée, le peuple et les ressources du pays. Le ban le reçut très amicalement et accepta ses offices. Hertl lui rendit depuis de très bons services, en procurant des vivres à

<sup>1</sup> Il n'avait laissé que le général de place, Matauscheck, à Vienne, qu'il avait mise en même temps sous la protection de la diète et des ministres. Ce général de place établit son bureau dans l'hôtel des invalides, et s'y soutint jusqu'à la prise de Vienne.

son armée, en calmant l'esprit du peuple de la campagne et y répandant les proclamations du ban et les manifestes de l'empereur.

Il y avait des militaires qui ont reproché au comte Auersperg d'avoir quitté la bonne position militaire au palais Schwarzenberg, qu'on était obligé de reprendre après quelques jours à l'assaut, mais ceux qui connaissent à présent le mot de l'énigme, ne trouveront plus rien à redire.

Auersperg et Jellačić agirent dorénavant de concert, une preuve qu'ils avaient signé tous les deux une dépêche, envoyée à la diète de l'empire à Vienne, dans laquelle ils disent « d'avoir appris que la diète de l'empire avait fait des démarches pour obtenir l'intervention de l'empereur pour tout réconcilier paisiblement. Qu'il était donc nécessaire que l'armée magyare se retire, autrement une bataille est inévitable, et les suites en seraient incalculables. Que le député Pillersdorf veut que le passage des vivres à Vienne soit libre ; alors dans ce cas la même chose nous devait être concédée pour tirer des vivres de Vienne ».

En attendant venait l'empereur Ferdinand de nommer le lieutenant-général prince Windischgrätz maréchal et général en chef de toutes les armées de l'empire d'Autriche, excepté celle qui se trouva sous les ordres du maréchal Radetzky en Italie. Cette résolution impériale datée du 16 octobre 1848 investit en même temps le maréchal prince Windischgrätz d'un plein pouvoir militaire et civil en Hongrie.

Aussitôt après les tristes événements du 6 octobre, le prince Windischgrätz s'était décidé de se rendre à Vienne avec un corps pour y rétablir l'ordre et dompter la révolution. Il n'a pu cependant pour le moment faire partir que 14.000 hommes et 75 canons pour Vienne, qui arrivèrent vers le 21 septembre à moyen des chemins de fer et des marches forcées. Le prince maréchal arriva en personne le 24 octobre à Hetzendorf, où il établit son grand quartier-général dans le château de plaisance impérial. Il réunit ses troupes à celles du ban de Croatie et du comte Auersperg, et fit couper toute communication avec la campagne à la ville de Vienne. Les habitants de la capitale s'en ressentirent aussitôt, et la diète d'empire engagea le magistrat de la ville d'entrer en négociations avec le maréchal, mais celui-ci ne voulut point entendre les propositions de la députation qui lui arriva, en déclarant, comme le ban Jellačić, qu'il exigeait une prompte et entière soumission de la part des habitants de la capitale. La députation retourna à Vienne sans aucune espérance d'une réconciliation amicale.

Le vieux général d'artillerie baron Recsey, qui vécut en pension à Vienne et qui avait contresigné le manifeste de l'empereur Fer-

dinand en qualité d'un ministre magyar, s'était rendu à Rothen-Neusiedl pour parler au ban. A son retour, il fut arrêté et conduit en prison à l'université, où il subit une espèce d'examen, et fut gardé jusqu'à la prise de la ville de Vienne.

Le ban Jellačić, qui naguère a été nommé commissaire royal en Hongrie et général en chef de toute la force armée en Hongrie et en Transylvanie, venait d'être frustré de toutes les dignités, avant qu'il aurait pu entrer en fonction, par le manifeste impérial du 16 octobre. Jellačić, le ban de la Croatie, devint de ce moment un simple chef d'un corps d'armée sous les ordres du prince maréchal Windischgrätz. Il n'y a point de doute que le ban a été vivement blessé ; mais il avala son chagrin et se résigna avec toute la noblesse de son caractère. Homme loyal, tel qu'il était, il ne désirait que de voir sauvée la monarchie autrichienne, fût-elle sauvée par lui ou par le prince Windischgrätz, peu l'importait à son caractère généreux.

La Croatie a été cependant plus sensible à cette négligence de leur ban que lui-même. Les Croates regardaient la subordination du ban de la Croatie sous le maréchal Windischgrätz comme un outrage fait à toute la nation, qui s'était levée en masse pour former l'armée du ban Jellačić, et qui avait donné le premier l'impulse [sic] de la contre-révolution. Il faut encore remarquer que le ban Jellačić a été le dictateur du royaume croate-slavonien en vertu de la décision des états du royaume, et que cette dictature a été même reconnue par la cour impériale, comme elle ne lui fut ôtée qu'en 1851 par une résolution impériale datée du 7 septembre de la même année. C'est donc juste de faire la question, si un tel immense pouvoir civil et militaire se peut concorder avec la charge d'un commandant d'un corps d'armée.

Plus tard après la guerre, quand la comptabilité de guerre à Vienne, où les ministres demandèrent des preuves ou la justification de telle ou telle mesure ou dépense que le ban avait ordonnée en 1848, 1849, 1850 et 1851 jusqu'au 7 septembre pendant l'époque de sa dictature, il ne donna jamais une autre réponse que celle : « Moi j'étais alors dictateur et je ne dois raison à personne de mes actions, je n'en suis responsable qu'envers Dieu et à ma conscience. » Cette réponse catégorique coupa court à toutes les tracasseries de la comptabilité.

Quelques coups de canons tirés dans la matinée du 14 octobre à la barrière de Saint-Marx sur une colonne de gardes nationales, qui hasarda une sortie, firent prendre les jambes au cou à ces poltrons. Ce fut ce jour-là que le fameux Bem offrit officiellement son épée à la révolution de Vienne, cet aventurier à qui une Égyptienne avait fait la prédiction, à l'âge de 10 ans, qu'il n'avait à redouter que l'an 1850.

Le général Ottinger se présenta alors aussi au ban Jellačić à Rothern-Einsiedl, et le pria, en lui rappelant sa conduite loyale à Varaždin, de le faire rentrer en activité. Le ban le reçut très amicalement, et obtint sans obstacle le consentement de l'employer comme général de brigade dans son corps d'armée. Ottinger reçut alors sous ses ordres la brillante et vaillante brigade de cuirassiers de Hardegg et Wallmoden, qui se trouva dans le corps du ban. Le corps du ban a été divisé en deux divisions d'armée. La division Kempen a été détachée avec la cavalerie à Schwechat, pour y observer la contrée, car on s'attendait d'y voir arriver l'armée magyare pour marcher au secours de la ville de Vienne.

La division Hartlieb, composée de la brigade Neustaedter et de celle de Karger, a été destinée à l'assaut de Vienne.

Le prince maréchal Windischgrätz voyant l'opiniâtreté des révolutionnaires de Vienne et voulant éviter le combat simultané avec l'armée magyare, décida d'attaquer le 28 octobre les faubourgs de la capitale.

Quand le soleil se leva, on vit, ce jour mémorable, entourée la vaste capitale d'un cercle d'airain. Plus de 200 pièces d'artillerie sur les glacis, et toute l'armée impériale se trouva en position de la manière à produire un effet imposant aux yeux des habitants tremblants de Vienne.

La division Hartlieb se trouva près de la porte de Saint-Marx, où l'on fit avancer des canons de 18 livres pour enfoncer les portes de la ville. Ce fut de ce côté qu'on ait voulu commencer l'assaut.

Cette division croate avait donc l'honneur de commencer l'assaut, et trouva encore ce jour l'occasion de se signaler par leur bravoure et par leur dévouement héroïque.

A un signal donné toute l'artillerie impériale commença un feu si terrible qu'on n'entendit pas même plus le bruit infernal de toutes les cloches de la capitale, qu'on avait mises en branle pour appeler la populace aux armes, ainsi que les gens de la campagne voisine, qui ne se bouchèrent [sic] cependant pas. Au commencement les canons sur le rempart y répondirent assez vivement, et les tirailleurs de la canaille révolutionnaire tuèrent beaucoup d'artilleurs d'une batterie de raquettes près la porte de Saint-Marx, puisqu'elle s'y trouvait placée à une trop petite distance du rempart. Le commandant de la batterie obtint aussi la permission de se retirer, après avoir perdu la moitié de ses soldats.

L'artillerie impériale, fit cependant bientôt taire les canons du rempart, et les canons de 18 livres venaient d'enfoncer les portes de la barrière de Saint-Marx. Le général Zeisberg y entra le premier à la tête d'un bataillon de la division Hartlieb.

Le prince maréchal Windischgrätz, entouré de sa suite, se trouva sur la hauteur du mont Laar, d'où il a pu aisément observer les mouvements des troupes et les diriger selon la nécessité.

Bientôt après toute la division Hartlieb entra dans le faubourg, et ses colonnes se répandirent à gauche et à droite dans les rues limitrophes. Toutes les rues ont été barricadées. Le combat de rues fut très meurtrier. On tira sur les Croates du haut des toits, par toutes les fenêtres, et même de trous des caves. La perte des Croates a été au commencement assez considérable.

Cependant les colonnes de la division Hartlieb emportèrent à la baïonnette toutes les barricades dans les rues.

Le lieutenant-général chevalier Hartlieb se trouva toujours à la tête de la grande colonne, qui poursuivit la grande rue qui conduit au palais des invalides. Arrivée à la place où se trouve l'église des Augustins, la continuation de la grande rue a été fermée par une barricade d'une grande dimension, et le feu des révolutionnaires, sous le plomb meurtrier desquels la moitié des chevaux de la batterie de 12 livres furent abattus, devint alors si fort, qu'on commença à remarquer un certain flottement dans la grande colonne, et que des caisses de munition tâchèrent de s'en retirer. Le moment fut critique alors ; Hartlieb, toujours à pied, ordonna à l'officier de cette batterie pesante qui s'avança toujours à la tête de la colonne, et aplanit les obstacles, de tirer si haut, que les boulets frappassent loin de la barricade dans la terre et sur les derrières des défenseurs de la barricade. Cette idée fut géniale. La confusion qui se répandit alors parmi les habitants et les gardes nationales, qui voyaient déjà l'ennemi sur leur derrière, réagit sur les défenseurs de la barricade et les rendit plus timides.

Dans ce moment Hartlieb se met à la tête de la colonne, où il trouva le lieutenant Lovrić du régiment de Kreutz, et le demanda avec une voix imposante : « Comment vous appelez-vous, lieutenant ? » Celui-ci répliqua tout interdit de cette apostrophe inattendue : « Excellence, je m'appelle Lovrić ! » — « Eh bien ! s'écria alors Hartlieb avec une voix de stentor, lieutenant Lovrić, je vous ordonne au nom de l'empereur de faire battre le tambour à l'assaut, et d'emporter cette barricade à la baïonnette ! » Ce brave lieutenant en fut tellement électrisé, qu'il fit sur-le-champ battre le tambour et se précipita avec ses soldats, la baïonnette croisée, sur la barricade, qui fut dans un moment emportée par ces braves Croates. La brigade Neustaedter, qui fut reçue de même avec une grêle de balles sur la place des Augustins, ne se laissa non plus arrêter et suivit la tête de la colonne. La division Hartlieb ne fut alors plus à arrêter ; toutes les barricades furent emportées, et à trois heures et demie



après midi, le général Hartlieb venait de prendre position devant l'hôtel des invalides, et s'étendit depuis le Danube jusqu'à Mariahilf.

Quand l'officier d'ordonnance du chevalier Hartlieb arriva auprès du prince maréchal Windischgrätz pour lui en faire le rapport, celui-ci n'y voulut ajouter foi, et répéta deux fois à l'officier qu'il se trompait, et que la division Hartlieb ne put être encore arrivée à l'hôtel des invalides. Ce fut avec peine qu'il s'en convainquit enfin.

La division Hartlieb, qui s'était encoignée de cette manière comme un ébuard au milieu des faubourgs en avait facilité la conquête. La division Ramberg fit alors des progrès dans la Jägerzeil, et la division Čovrić assaillit le faubourg de Mariahilf.

Il n'y a point de doute, que le chevalier Hartlieb s'était bien mérité de l'armée le 28 septembre par son énergie et par sa bravoure, car aujourd'hui on le pourrait bien avouer que la division était au point sur la place des Augustins de battre en retraite, sans l'héroïque apparition et allocution du brave général Hartlieb. Aussi le lendemain de l'assaut du faubourg Saint-Marx, le général Neustaedter se rendit, accompagné d'un bon nombre d'officiers, auprès du lieutenant-général Hartlieb pour lui offrir l'attestat [*sic*], signé de tous, par rapport à ses mérites militaires au 28 octobre, et en vertu duquel la croix de Marie-Thérèse ne put lui manquer. Hartlieb en fut touché de cette marque d'attention, au fond très obligatoire pour les témoins de sa bravoure héroïque, et assura « qu'il ne pouvait que vaincre à la tête des braves troupes croates de l'armée du ban ».

Les Croates et surtout les Seressans donnaient alors le cauchemar aux Viennois, surtout les Seressans qui commirent malgré la plus stricte surveillance des vols et des rapines. Le ban fut forcé de les rappeler de Vienne et de les retenir dans son quartier-général sous le prétexte de leur confier la sûreté de sa personne et de ses bagages. Ce trait prouve suffisamment que le ban voulut observer la plus grande délicatesse envers ses Croates, qu'on accusa alors à tort ou à raison de tous les excès commis à Vienne, quoique tout le monde s'y pût convaincre que les troupes de ligne furent souvent plus excessives que les Croates en 1848, et 1849. Mais la terrible renommée des Croates datait encore du temps du fameux Tilly à Magdebourg !

L'apparition du ban Jellačić avec ses Croates sous les murs de Vienne restera aussi mémorable dans les annales de la capitale, que jadis l'apparition du roi de Pologne, Sobieski, qui avait sauvé la vieille ville de Vienne avec ses Polonais. L'étiquette de ce temps ne permit pas à l'empereur d'Allemagne de se jeter dans les bras de son sauveur, et il reçut le chevaleresque roi de Pologne avec toute

la froideur d'un maintien composé, ce qui indigna autant le noble Sobieski que les seigneurs même dans la suite de l'empereur.

Le prince maréchal Windischgrätz, qui fait descendre sa généalogie de par les femmes du fameux duc de Friedland, et qui a été général quand le ban Jellačić commença à servir, n'aurait jamais voulu le reconnaître pour son égal. Leur première entrevue avait montré beaucoup de contrainte ; et aussi dans la suite le commerce entre le ban et le prince Windischgrätz passa rarement les bornes de la courtoisie, plus ou moins froide selon les circonstances.

L'assassinat du comte Lamberg à Pest, qui avait jeté l'épouvante dans la cour impériale, fut la cause du manifeste daté de Schönbrunn le 3 octobre 1848, qui avait :

1) dissous le parlement de Pest, ordonné la clôture de ses séances sur-le-champ ; 2) déclaré nulles et sans valeur toutes les résolutions et ordonnances du parlement, qui n'ont pas été sanctionnées par le roi ; 3) nommé le ban de Croatie, baron Jellačić, commandant en chef de toutes les troupes, gardes nationales et volontaires, tant en Hongrie et ses terres annexées qu'en Transylvanie ; 4) déclaré toute la Hongrie en état de siège ; 5) nommé le ban de Croatie commissaire plénipotentiaire et *alter ego* du roi, et investi de pouvoirs illimités ; 6) chargé le ban de Croatie de faire une enquête contre les auteurs et les complices de l'assassinat du lieutenant-général comte Lamberg.

Kossuth y répondit par un décret qui l'annulait, et déclarait le baron Jellačić et ses partisans traîtres à la patrie, les mit hors la loi, et intentait au baron Recsey Adam un procès de haute trahison.

Ce manifeste a été contresigné par Adam Recsey, lieutenant-général en pension à Vienne, qu'on fit à la hâte ministre hongrois pour avoir quelqu'un sous la main à remplir les formes constitutionnelles. Recsey était un vieux troupier, et n'avait pas des prétentions politiques. Il avait servi longtemps sous l'archiduc Ferdinand d'Este en Galicie, en qualité d'un général en chef. L'archiduc Ferdinand, qui avait plus de confiance dans la princesse Sapiaha que dans les rapports secrets de la police en 1846, fut alors rappelé de son poste, et Recsey bientôt après pensionné.

Recsey avait contresigné le manifeste du 3 octobre comme il aurait signé un ordre du jour, quand il a été encore colonel du 33<sup>e</sup> régiment de ligne hongrois de Jérôme Collredo-Mansfeld. Loyal et vieux militaire, il ne savait qu'obéir aux ordres de son empereur. Ce fut aussi le seul acte politique qu'il avait signé comme ministre magyar, puis il ne fut plus question de lui, et on n'a pas d'exemple d'un si court ministère dans les états constitutionnels ; car même celui du lieutenant-général baron Cordon, qui n'a pas été assez long-

temps ministre de la guerre en 1848 pour se voir imprimé dans l'almanach militaire, a duré au moins plusieurs mois. Cordon même avait fait cette remarque au ban Jellačić à Uj-Bés en 1849, qui lui répliqua tout bonnement : « Les ministres de guerre ne comptent pour rien aujourd'hui, on les change comme les formes constitutionnelles. »

La signature de ce manifeste et la course à Rothen-Einsiedl avaient cependant causé le désagrément à Recsey, de se voir tout d'un coup enfermé en prison à l'université, comme nous l'avons déjà raconté, mais il fut traité avec beaucoup d'égards, grâce à l'arrivée de l'armée croate, qui avait donné la peau de poule aux étudiants morveux de Vienne.

Le manifeste impérial du 16 octobre 1848, qui investit à son tour le prince maréchal Windischgrätz d'un pouvoir encore plus grand que celui qu'on avait confié au ban Jellačić par le manifeste du 3 octobre, fit descendre le ban de Croatie au rôle modeste d'un commandant d'un corps d'armée autrichien.

On peut donc dire que le ban Jellačić, comme général en chef d'une armée nationale, venait de finir sa brillante mission sous les murs de Vienne. La poésie de son entreprise romanesque s'était enfuie sur les glacis de la capitale, et le nom de l'armée croate, qui fut alors absorbée par l'armée impériale, y disparut.

La bataille de Schwechat, que nous allons maintenant raconter, fut la dernière où le ban Jellačić avec le reste de son armée avait remporté une victoire complète sur l'armée magyare. Nous la regardons comme le clausoir [*sic*] de l'histoire de l'armée improvisée du ban Jellačić, car à l'avenir nous n'entendrons plus en parler, et nous ne verrons plus le ban que le chef d'un corps d'armée, jusqu'au moment où l'empereur le nomme général en chef de l'armée du sud.

Le ban Jellačić se montra digne de commander, car il a su obéir.

Les faubourgs de Vienne se trouvaient le 29 octobre du matin occupés par les troupes impériales, mais la ville intérieure ne s'était pas encore rendue. Messelhausen, ci-devant officier dans l'armée impériale y était le commandant de la garde nationale. Il avait cependant conclu un armistice avec le prince Windischgrätz pour traiter des articles de la capitulation de Vienne.

En attendant, le prince Windischgrätz avait reçu le rapport de ce que l'armée magyare s'approcha de la frontière d'Autriche, et en conséquence la brigade Grammont fut rappelée de la division Ramberg, qui combattait dans la Jägerzeil, pour renforcer les troupes du ban à Schwechat, où elle arriva encore dans la nuit du 28 au 29 octobre.

La nouvelle de l'approche d'une armée magyare, qu'on venait

de signaler de la tour de Saint-Etienne, ranima le courage abattu des révolutionnaires, et fit perdre la tramontane à Messelhausen. On sonna de nouveau le tocsin à Vienne, toutes les cloches se mirent là-dessus en branle, et la canaille et les prolétaires coururent aux armes.

L'armistice a été donc rompu, et Messelhausen en expira [sic] plus tard le crime, dont lui seul porta toute la responsabilité. Après la prise de la ville intérieure, il fut fusillé par ordre du prince maréchal, dans le fossé de la forteresse. Il mourut assez résolu et, sans avoir les yeux bandés, il commanda lui-même debout aux soldats : « feu ! » qui l'étendirent raide-mort. Alors on entendit du haut du rempart plusieurs voix qui crièrent : « Bravo Messelhausen ! » Le commandant de l'exécution a été après vertement réprimandé d'avoir fait des concessions au délinquant, et fourni de cette manière l'occasion à lui de faire des bravades.

Blum, le soi-disant député de la diète de Francfort, y fut aussi plus tard exécuté. Le major Cordier de Löwenhaupt, aujourd'hui général de brigade à Belovar, commanda alors l'exécution. Ce fou de Blum a été si entiché de sa dignité d'un député de Francfort, qu'il ne put croire à son exécution. Même en marchant au lieu du supplice il demanda plusieurs fois le major Cordier si l'on voulait vraiment le faire fusiller. Le major répondit froidement qu'on n'avait vraiment pas l'intention de jouer la comédie et de plaisanter avec lui. Ce ne fut que dans le dernier moment que Blum, convaincu de la vérité des paroles du major, tira un médaillon de sa veste, et pria le major poliment de le faire parvenir à sa femme.

Le prince maréchal Windischgrätz s'était rendu avec sa suite le 29 octobre du matin sur le plateau du mont Laar, d'où l'on jouit d'une vaste vue sur la capitale et sur les plaines vers la Hongrie.

Selon les rapports des avant-postes l'armée magyare s'avança sur Schwadorf et Fischamend. Moga la commanda encore, portant comme auparavant l'uniforme d'un lieutenant-général autrichien, ce qui contribua beaucoup de prolonger l'erreur des officiers des régiments de ligne hongrois dans l'armée magyare, qui le jugeaient incapable d'une telle trahison, surtout en réfléchissant sur sa noble conduite à Budapest, où il a été le seul qui avait pris la partie des officiers arrêtés, et qui menaçait même de quitter la ville à la tête de toute la garnison.

C'est aussi sûr que Moga ne passa qu'à contre-cœur la frontière de l'archiduché d'Autriche, et que le bon nombre de ses officiers avaient partagé son opinion, mais Kossuth l'y força, et le fit surveiller par le major Arthur Görgey, qui avait mérité sa confiance

par le meurtre du comte Eugène Zichy. Moga employa Görgey, en lui confiant le commandement de l'avant-garde de son armée.

Kossuth, arrivé à Nikolsdorf, y avait convoqué un conseil de guerre. Moga et les chefs des insurgés y furent présents.

Après des débats, où l'ignorance militaire brillait du plus bel éclat, Kossuth déclara qu'il enverra un manifeste au prince Windischgrätz pour le sommer à faire désarmer sur-le-champ le corps croate du ban Jellačić et pour lui faire connaître qu'il marcherait, dans le cas d'un refus, tout droit à Vienne avec l'armée magyare.

Deux parlementaires apportèrent ce ridicule manifeste, le plus sûr témoignage du cerveau brûlé de Kossuth, au prince maréchal Windischgrätz qui fut trop bon militaire et trop grand seigneur pour daigner d'une réponse une canaille telle que Kossuth. Il envoya aussitôt promener les parlementaires de l'armée magyare, dont l'un a été encore ce furibond colonel Ivankov. Le ban Jellačić, qui avait à se plaindre de sa conduite encore de l'affaire de Pakozd, le fit arrêter par le major Horvatović à Rothen-Einsiedl. Ce major le traita comme un tel traître le mérita, et Ivankov devint assez pensif dans sa chambre de prison. Il est cependant inconcevable qu'on lui ait rendu plus tard la liberté. La noble et fière conduite du prince Windischgrätz fit enrager le misérable roturier Kossuth, qui dans son aveugle fureur poussa en avant l'armée magyare sur la route de Vienne dans sa perte.

Le prince Windischgrätz avait envoyé le lieutenant-général prince Lichtenstein avec 49 escadrons de cavalerie allemande, de la plus belle qu'on aurait pu voir alors, à Schwechat au corps du ban.

Le prince maréchal avait donné une instruction toute particulière au prince Lichtenstein pour le jour de bataille, de la sorte qu'il avait pu se regarder comme indépendant des ordres du ban Jellačić. Les hâbleurs disaient qu'on ait voulu réserver le plus beau rôle dans la bataille de Schwechat au prince Lichtenstein, et qu'on avait craint de présenter une occasion trop favorable au ban Jellačić pour fonder sa gloire militaire, et pour en augmenter le poids dont il pesait déjà dans la balance politique du cabinet impérial.

On a sûrement tort d'accuser le prince Windischgrätz d'une certaine jalousie par rapport à la gloire du ban. On ne connaît pas toujours les ressorts secrets, qui font souvent agir les hommes d'état et de guerre contre leur propre volonté.

Les initiés savent bien aujourd'hui la raison qui avait empêché l'apparition du corps de l'archiduc Jean sur le champ de bataille à Wagram, et ce qui avait amené la défaite de l'archiduc Charles ! Viendra le jour où tous les mystères de 1848 et 1849 seront dévoilés.

Le lieutenant-général comte Nobili a été le quartier-maître général

du maréchal prince Windischgrätz. Il avait proposé d'attirer l'armée magyare dans les défilés de la rivière de Fischa, par une retraite feinte des troupes impériales, pour l'y envelopper et accabler de toute part, pendant que le prince Lichtenstein, parcourant avec rapidité un vaste demi-cercle avec sa brillante cavalerie, fondrait sur les derrières de l'armée magyare et couperait toute retraite à elle.

Ce plan bien exécuté, l'armée magyare y aurait été anéantie, et personne, même pas Kossuth n'en aurait pu s'échapper. La Hongrie serait alors tombée aux pieds de l'empereur.

Mais « l'homme propose, Dieu dispose ! » D'après les dispositions reçues, les avant-postes du ban Jellačić s'étaient retirés le 28 octobre à Schwadorf et Fischamend, quand l'avant-garde magyare s'avança. Kossuth avait forcé le même jour le malheureux Moga de passer la Leitha, et de s'avancer avec l'armée magyare jusqu'à Enzersdorf, où elle se campa jusqu'au lendemain.

Le 29 octobre les insurgés passèrent la Fischa, et avancèrent dans la direction de Schwechat. Le prince Windischgrätz sur le plateau du mont Laar les put voir par son approche. Le ban Jellačić se trouva dans sa suite, où le prince parut le retenir malgré lui. Quiconque connaît le ban Jellačić comprendra que celui-ci se trouva sur des charbons à côté du prince maréchal.

Kossuth, ce grand charlatan politique, daigna accompagner l'armée magyare dans sa marche triomphale présomptive à Vienne. Il avait déjà les discours tout préparés pour répondre au magistrat de la capitale, qui se rendrait à sa rencontre pour le saluer comme le sauveur de la ville de Vienne, mais ce hâbleur avait fait comme d'habitude le compte sans son hôte.

Il portait un bonnet militaire — sa coiffure favorite alors — et se trouva armé d'une immense lunette d'approche, qu'il braquait sur la route de Vienne pour suivre les mouvements de son armée, d'une distance pourtant si respectable pour qu'un boulet de canon, fût-il lancé du grand canon des Dardanelles, n'y aurait jamais pu arriver. Il grimpa puis avec la plus grande précaution sur une hauteur où se trouvait Arthur Görgey, Csany et d'autres notabilités de l'armée magyare autour de Moga.

Kossuth y braqua aussitôt sa lunette sur la route de Schwechat. Peu de moments après il s'écria : « Mais je ne vois pas des Autrichiens sur la route de Vienne ! » et ajouta, en tranchant du dictateur : « Faites donc avancer, général Moga, nos colonnes sur la capitale ».

Moga s'y opposa autant que possible, et Görgey partagea ses opinions sur le danger que l'armée magyare y courrait en s'aventu-

rant au milieu de l'armée autrichienne. Kossuth s'adressa alors à Csany et aux autres coryphées de l'armée magyare, qui furent tous de son avis, qu'on devait marcher en ligne droite à Vienne.

« Vous l'entendez général, s'écria alors Kossuth, en s'adressant à Moga, ces messieurs ont été tous militaires et il faut bien prendre en considération leurs opinions, si la mienne ne pèse pas d'un assez grand poids chez vous ! »

Moga fut obligé de céder.

Moga, qui a été, à ce qu'on dit, plutôt victime des circonstances, des promesses du palatin de Hongrie, que traître par résolution et révolutionnaire par passion, et qui est resté au fond du cœur plutôt général autrichien que chef de l'armée des insurgés, ne se serait nullement opposé d'entortiller l'armée magyare dans les défilés de la Fischa pour la livrer poings liés aux généraux de l'empereur, et comme il disait plus tard devant la commission militaire appelée à le juger pour crime de haute trahison : « Je vous ai bien livré l'armée magyare entre vos mains ; ce n'est pas ma faute si vous l'avez laissée échapper à une perte certaine », mais il voulut retarder autant que possible ce mouvement offensif pour ne pas augmenter l'embarras de l'armée impériale, dont la plus grande partie des troupes se trouvait alors encore engagée dans le combat des rues dans les faubourgs de Vienne.

Moga y réussit par bonheur au 28 octobre, mais il dut céder le 29, où cependant la plus grande partie des faubourgs ont été déjà emportés dans la matinée. Outre cela Moga avait à ménager la méfiance de Kossuth, qui le fit surveiller, et devait craindre pour sa famille qui se trouva à Pest. Le sort de Lamberg intimida les plus braves.

Moga avait envoyé ses galopins pour apporter ses ordres aux colonnes de s'avancer. Le comte Fesztetits de Tolna a été très lié avec Kossuth, et son fils a été l'adjudant de Moga. Peut-être que l'on employa aussi ce jeune homme pour espionner les actions et les paroles de Moga. Enfin Moga se tourna alors vers lui, et prononça ces paroles prophétiques : « Vous verrez bientôt qu'on ne bat pas si facilement une armée, telle que celle de l'empereur, avec ce grand nombre de généraux expérimentés et d'officiers de l'état-major ! »

Jusqu'au soir cette prophétie s'était accomplie au plus pire.

La première attaque des Magyars fut comme toujours véhémement, impétueuse. Avec des cris d'*éljen* (vive) et de *raitá* (là-dessus) les Magyars s'avancèrent rapidement sur Schwechat, Romersdorf et Ebersdorf ; ils s'emparèrent de ces villages et incendièrent Manswörth pour prouver qu'ils étaient les dignes descendants d'Attila, — s'il est vrai ! — mais même à cette attaque on reconnut les anciens

bataillons de ligne hongrois et les houzards, naguère faisant partie de la brillante cavalerie autrichienne, et on observa la maladresse et la pusillanimité des gardes nationales et des autres bataillons de honvéd.

Le tonnerre de canons de Schwechat trouva son contre-coup dans le détournement du gros calibre dans les faubourgs de Vienne, car le combat le plus meurtrier régna encore autour de la grande redoute étoilée dans le faubourg Jägerzeil. Ce fut contre cette redoute que le capitaine de grenadiers de *Deutschmeister*, Brandmayer, courut à la tête de sa compagnie à l'assaut pour y chercher et trouver la mort. Depuis le 6 octobre son âme a été bouleversée.

Ce jour-là la situation des Autrichiens fut toujours très délicate, car ils se battaient pour ainsi dire dos à dos avec les rebelles de Vienne, et avec les insurgés magyars à Schwechat, et le hasard, qui joue un si grand rôle dans la guerre, aurait pu amener un accident quelconque dont les suites n'entraient pas dans le calcul ordinaire du général en chef.

Le prince maréchal dirigea aussi alternativement sa lunette sur les faubourgs de Vienne, et sur la plaine de Schwechat, il observa avec calme les différents moments du combat.

Le ban Jellačić, malgré l'honneur de se trouver toujours à la droite du prince Windischgrätz, brûla du désir de partager les dangers de ses soldats, et leur servir d'exemple et de consolation comme les Croates étaient habitués à le voir toujours à leur tête, et n'avaient qu'en lui une pleine confiance. Le Croate est brave ou timide selon la conduite de ses supérieurs et exige toujours que le commandant en chef se fasse voir sur le champ de bataille.

Le tonnerre de canon s'approchait, car l'ennemi s'avavançait. Alors Jellačić ne put plus se retenir et devint le ban de la Croatie. L'honneur et la fougue guerrière l'emportèrent sur la courtoisie, et il s'adressa alors au prince maréchal pour lui permettre de s'y rendre, où son devoir l'appelait. Windischgrätz devina aussitôt, à la mine enflammée et à la voix accentuée du ban Jellačić, qu'un refus n'aurait point arrêté le ban de la Croatie auprès de lui. Le prince le congédia donc avec politesse, et lui réitéra les ordres qu'il avait donnés, de ne point arrêter l'ennemi, de retirer les troupes derrière la Schwechat, et de s'y tenir dans la défensive jusqu'au lendemain, où l'on devait attendre le résultat de la grande attaque de cavalerie sur les derrières de l'armée magyare.

A peine que le maréchal vint de parler, que le ban tourna son cheval, le piqua des deux, et disparut comme une flèche lancée. Ses adjudants coururent après lui à qui mieux mieux, pour ne le perdre tout à fait de vue.



Les *živio* (vive) des Croates annoncèrent bientôt l'arrivée du ban Jellačić au milieu de leur camp, où son cheval blanc l'avait porté comme un éclair. Le soleil s'était couché.

La veille d'une bataille a toujours quelque chose de solennel. Les chefs aiment alors de passer la nuit au milieu de leurs soldats pour y être à portée, quand le lendemain le premier coup de fusil aux avant-postes annonce qu'on vient de reconnaître à travers le brouillard matinal les éclaireurs d'une colonne ennemie qui s'avance au combat,

Le ban Jellačić voulut passer cette nuit au feu de bivouac de ses Seressans. Zeisberg l'y accompagna, et le prince Lichtenstein vint l'y trouver.

Il y a sûrement peu de militaires qui n'ont pas vu cette belle estampe, qui représente le Ban debout, tête nue, à côté de Zeisberg et de Lichtenstein au milieu d'un groupe de Seressans assis autour d'un feu de bivouac occupés à préparer leur souper dans une grande marmite. Dans le lointain on aperçoit quelques soldats de frontière en vedette. Des nuages chassés par le vent se font voir à l'horizon.

Cette gravure a le mérite d'être vraie, et le peintre l'y avait dessiné tout d'après la nature. Toutes les figures, même celles des Seressans autour du feu, sont des portraits fidèles.

Ce tableau est peut-être le seul souvenir qui nous reste de cette contrée-là, car tout est oublié aujourd'hui. L'herbe et le chaume y ont effacé les traces du sang et des tombeaux. Mais tous ceux qui ont vécu les nuits de Schwechat et de Vienne à cette époque, s'en souviendront comme sous l'oppression d'un cauchemar ; car à Schwechat on était soucieux de ce qu'il aurait pu arriver à Vienne ; et à Vienne on attendait avec anxiété des nouvelles de Schwechat.

On a beau dire aujourd'hui que la bataille de Schwechat ne fut pas grand'chose. Le résultat en aurait été immense, si la cavalerie du prince Lichtenstein aurait pu arriver à temps sur les derrières de l'armée magyare ; et le résultat en aurait été terrible, si le ban avait perdu la bataille, et que les Magyars fussent entré par la porte de Saint-Marx à Vienne. Ne dites pas que cela ne fut pas possible selon les bonnes dispositions du prince Windischgrätz. Sauf le respect pour les bonnes dispositions, mais dans la guerre est tout possible, et le hasard y compte encore pour une puissance formidable.

Aujourd'hui personne ne voudrait convenir de l'inquiétude qui régna dans les faubourgs de Vienne parmi les troupes impériales et les habitants de la partie [*sic*] de la cour, pendant le 29 et 30 octobre, jusqu'à ce que l'issue de la bataille de Schwechat les avait calmés et réjouis.

Mais qui pourrait peindre les divers sentiments, les espérances

et les craintes, et les passions exaltées des différents chefs militaires dans les deux camps ennemis, loyaux ou traîtres, armés pour la défense du trône, ou pour la chimère d'une liberté nationale, déjà souillée de crime et de sang. Le paisible citoyen, l'honnête paysan avaient les yeux fixés sur la plaine de Schwechat, où le sort de leurs familles et peut-être le sort de la monarchie sera décidé.

Les rayons du soleil du 30 octobre 1848 venaient de chasser les ombres de la nuit, et les troupes du ban prirent les armes pour être prêtes pour le combat.

Le prince Lichtenstein, selon l'ordre qu'il avait reçu, n'a dû commencer que le matin du 30 octobre le mouvement pour tourner l'armée ennemie, mais le cercle qu'il avait à parcourir a été trop vaste, pour y arriver à temps, quand on pense que le ban avait trouvé à son grand étonnement encore à neuf heures du matin plusieurs escadrons, dont les cavaliers allèrent abreuver leurs chevaux, et que par conséquent la colonne de cavalerie n'a pu se trouver qu'à dix heures en marche !

Le ban soutint cependant qu'il serait pourtant arrivé à temps sur les derrières de l'armée magyare, s'il lui aurait été permis de se mettre à la tête de cette brillante cavalerie. Enfin le retard avait sauvé l'armée magyare !

Les insurgés, fidèles à leur système adopté et très convenable pour l'organisation de leur armée, engagèrent le combat avec leur artillerie nombreuse, et très bien servie par les soldats d'artillerie du ci-devant 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie impérial, toujours en garnison à Pest. C'est vrai que la plus grande partie en étaient des Magyars, mais il y avait aussi suffisant nombre de Bohêmes et des Autrichiens, qui ne dirigeaient pas moins leur feu avec passion sur les colonnes de l'armée impériale, comme s'ils eussent eu à tirer sur les soldats du grand Turc. Leur feu fut même si meurtrier, que le ban jugea prudent de retirer toutes ses troupes derrière la Schwechat, pour y attendre le résultat de l'attaque du prince Lichtenstein.

Le ban soutint le combat dans la défensive avec la plus grande fermeté, et attend toujours avec résignation les suites de l'attaque de cavalerie. Il avait beau les attendre jusqu'à 2 heures après-midi.

Le ban, à qui Zeisberg répéta plusieurs fois qu'il n'avait plus à compter sur la cavalerie du prince Lichtenstein, perdit enfin patience et donna l'ordre de repousser l'ennemi qui s'avança toujours hardiment, encouragé par l'inactivité des Autrichiens.

Zeisberg, à la tête du régiment de cuirassiers de Wallmoden, suivi de deux bataillons d'infanterie du régiment Khevenhüller attaqua la position ennemie après avoir placé deux batteries si avan-

tageusement sur une hauteur, que leur feu fit taire celui des Magyars en moins de 10 minutes.

Le général Kempen, voyant le mouvement offensif de Zeisberg avança alors aussi rapidement avec l'aile gauche du ban. L'ennemi commença, en suite de cette attaque combinée, d'abandonner sa bonne position sur la hauteur et se retira bientôt sur tous les points.

L'attaque de la colonne de Zeisberg finit par mettre en déroute les Magyars, dont la retraite dégénéra enfin en fuite. Tout se débanda et on n'entendit plus que le cri « Sauve qui peut ! » Les houzards seuls, qui avaient encore conservé un fond de la discipline autrichienne, s'étaient retirés en assez bon ordre. Le reste de l'armée magyare ne fut plus qu'un chaos. Kossuth avait toutes les peines possibles pour se sauver avec sa légère voiture, dont une roue s'était cassée. Pour le malheur du monde, ce coquin trouva à Schwadorf un meunier, qui lui fournit une roue pour 30 florins en argent, ce qui le sauva, car la cavalerie autrichienne se montra déjà à l'entrée du village.

Quand on pense aux malheurs qu'avait causés cette roue fournie à Kossuth, on serait tenté de condamner ce meunier à la peine capitale.

La garde nationale de Komorn se distingua surtout par la légèreté de ses jambes, car elle courut si bien que Kossuth avait, selon ses propres aveux, la plus grande peine de la devancer, et elle ne s'arrêta dans sa course héroïque, que quand elle avait dépassé la frontière de Hongrie. Par ce fait on est autant plus étonné que le prince Lichtenstein n'a pu arriver à temps avec ses grands chevaux sur les derrières des Magyars, et on n'a que réciter avec résignation les vers de Corneille : « Et j'ai toujours connu en tout temps, Que le sort des états dépendait du moment ! » — comme le faisait le grand Napoléon quand il apprenait la défaite de Vandamme dans les défilés de Kulm.

On dit que le prince Windischgrätz, en apprenant la mésaventure du prince Lichtenstein à Schwechat, n'eut prononcé que ces paroles graves et laconiques : « Le prince Lichtenstein a manqué une belle occasion pour mériter la croix de Marie-Thérèse ! »

La fuite des Magyars ne s'arrêta qu'à Presbourg, où ils commencèrent à se remettre de leur frayeur.

Le premier de novembre, un brouillard épais couvrit toute la contrée, et les troupes du ban se trouvèrent sous les armes pour attendre la clarté du jour. Quand les rayons du soleil avaient dissipé le brouillard, les avant-postes s'aperçurent que l'armée magyare avait disparu.

On dit qu'il y avait des personnes qui prétendent que l'attaque

de la cavalerie n'aurait pas manqué, si l'on en aurait confié le commandement au général Ottinger ; au moins si l'on réfléchit sur les exploits étonnants de ce général en 1848 et 1849, on est fort tenté d'y ajouter foi.

Ottinger fut présent à la bataille de Schwechat, mais comme il était d'un rang inférieur à celui du prince Lichtenstein, on ne put lui en conférer le commandement.

*Audiat et altera pars !* c'est notre principe, et nous allons citer l'opinion du ban Jellačić, qui est sous ce rapport une grande autorité pour nous.

Le ban soutient qu'il n'aura pas été impossible au prince Lichtenstein d'arriver à temps avec sa cavalerie sur les derrières de l'armée magyare, quoique le cercle fût assez vaste, qu'on lui assigna de parcourir, si le prince Windischgrätz aurait daigné de consentir à ce que la masse de cavalerie fût rassemblée encore le 29 octobre au camp de Landsberg, comme il l'avait conseillé. Ce fut un temps précieux qu'on perdit le lendemain à concentrer cette grande masse de cavalerie, qui ne quitta que trop tard leur cantonnement, comme nous l'avons remarqué. Ensuite leur marche fut encore retardée par une quantité de ponts à passer surtout par rapport à l'artillerie qui l'accompagnait. Mais le prince Windischgrätz avait expressément défendu de commencer le mouvement avant le matin du 30 octobre. Le ban remarqua encore que le prince Lichtenstein aurait dû se mettre en marche dès la pointe du jour le 30 octobre afin de remédier aux difficultés des défilés à passer, et de regagner le temps perdu, dont il avait besoin pour rassembler la cavalerie le matin, et pour arriver avant midi sur les derrières de l'armée magyare. Le ban Jellačić prit cependant alors publiquement la défense du prince Lichtenstein. Lichtenstein et sa mésaventure furent peut-être les suites des ordres supérieurs, mais il paraît que Messieurs les militaires autrichiens, sans y réfléchir, déchiraient alors le prince Lichtenstein, comme ils avaient l'habitude de faire avec tous les généraux qui n'avaient pas le bonheur de satisfaire leurs attentes. Cette mode de critiquer les généraux fut toujours le revers du caractère des officiers autrichiens, et n'a jamais été si en vogue qu'en 1848 et 1849. Des blancs becs qui n'avaient pas encore assisté à un combat sérieux, disaient tout haut : « Ce général est un imbécile ; celui-ci est une vieille salope [*sic*] ; celui-là un buffle ! ».

Quand une affaire réussit, ce fut le chef de l'état-major qui en avait tout le mérite. Si l'affaire manqua, le général en porta seul la cause. Si [vous] aviez vu un général décoré de la croix de Marie-Thérèse, vous auriez aussi trouvé dans le voisinage un officier qui vous aurait soufflé à l'oreille « que le général portait la croix qui lui

revenait de droit ». Quelle haute qu'elle fût la position d'un général dans l'armée impériale, elle ne le garantit point contre la mauvaise langue de ses inférieurs.

Espérons que cette déplorable habitude passera de mode dans l'armée d'Autriche, du reste si vaillante et chevaleresque, pour qu'elle ne contribuait d'elle-même à ternir sa gloire aux yeux des armées étrangères.

Pendant que les troupes du ban battaient les Magyars à Schwechat le 30 octobre, le prince Windischgrätz, indigné de la trahison de Messelhausen, fit bombarder la ville intérieure de Vienne.

A 4 heures après midi le bombardement commença. La ville en aurait beaucoup souffert, si la batterie de mortiers du plus gros calibre, placée près de la grande Douane en avant de l'hôtel des invalides, aurait été mise en activité. Tous ces mortiers auraient été dirigés sur l'université et sur la place des minorites. Un hasard sauva cette partie de la ville. Un ordre du prince maréchal Windischgrätz, écrit à la hâte au crayon, défendit d'y commencer le feu sans un ordre exprès. Ce billet fut rendu au général Neustaedter, car le lieutenant-général chevalier Hartlieb se trouva alors absent chez son beau-fils, le capitaine Brandmayer, mourant de sa blessure qu'il avait reçue à l'assaut de la redoute étoilée.

Le colonel baron Smola d'artillerie accourut tout agité de ce qu'on n'y avait ouvert le feu. Ce fatal billet lui expliqua l'affaire. Personne n'en était plus contrarié que le général Neustaedter, qui aurait désiré de faire jour à sa fureur contre les morveux de l'université de Vienne.

Le lieutenant-général baron Čorić a été chargé de prendre la ville intérieure à l'assaut, et le lieutenant-général chevalier Hartlieb fut invité d'y coopérer avec ses troupes autant que les circonstances le permettaient.

On avait braqué des canons contre les portes de l'enceinte du palais impérial pour les enfoncer ; mais l'ardeur belliqueuse des troupes a été si grande qu'on leur permit de monter à l'assaut avant que les portes furent enfoncées. Le chevalier Hartlieb s'y opposa vainement.

Les troupes coururent à l'assaut, mais les charpentiers ne purent enfoncer les portes massives, et le feu du rempart devint si fort que les troupes furent forcées de se retirer.

Alors on tira jusqu'à ce qu'on parvint d'enfoncer les portes. Les Croates du bataillon d'Otočac y entrèrent pêle-mêle avec les soldats du régiment Kaiser de la division Čorić. Malgré l'obscurité de la nuit qui commença à régner dans les rues de la ville, à cause de l'heure avancée à la fin d'octobre, les tirailleurs chassèrent partout

les insurgés et la canaille révolutionnaire, et occupèrent la place de Saint-Étienne.

Le bataillon de frontière d'Otočac de concert avec le régiment de ligne Kaiser, commandé par le prince Jablonovsky, prit possession du palais impérial et en garda toutes les avenues. Les prolétaires dans leur fureur insensée avaient incendié le palais impérial, et les troupes impériales y arrivèrent à temps pour sauver la vieille résidence des empereurs. On avait cependant 2 jours à faire pour éteindre le feu, car la canaille avait jeté partout sur les toits des torches enflammées, qui en furent endommagés. La bibliothèque impériale sur la place de Joseph avait le plus souffert de cet incendie.

Les gardes nationales, les étudiants et les révolutionnaires accourus de tous les coins de l'Europe, profitèrent de la nuit pour changer d'habits, de se faire raser la barbe et de se rendre tout à fait méconnaissables, de la sorte qu'ils furent présents le lendemain à l'entrée des troupes impériales en qualité des paisibles spectateurs, sans qu'on aurait pu les saisir comme des criminels. Plusieurs centaines d'étudiants furent pourtant arrêtés et escortés dans les casernes, pour les faire entrer dans des régiments de ligne comme des simples soldats.

Le lieutenant-général baron Čorić, que le prince Windischgrätz avait nommé commandant de ville, avait ordonné de tenir toutes les portes de la ville fermées pour empêcher la fuite des chefs révolutionnaires. Mais, malgré toutes les précautions, Bem s'échappa, travesti en fiacre [*sic*] et muni d'un passeport que lui avait procuré un employé de la chancellerie d'état. L'heure ne lui avait pas encore sonné ! D'après une prophétie qu'on lui avait faite et d'après sa prédiction, il ne dut trouver la mort qu'en 1850. Il mourut effectivement [en] 1850 en Asie !

Les plus grands coquins échappèrent, par exemple Fenner von Fenneberg, qui sert aujourd'hui comme garçon dans une auberge à New-York en Amérique.

Les soldats du bataillon d'Otočac n'avaient sûrement pas la belle tenue du régiment Kaiser. Leurs uniformes furent déchirés et leurs inexprimables dans un état un peu choquant, mais, pour trouver l'aspect de ces soldats croates respectable, il fallait songer qu'ils venaient en combattant de la frontière turque à travers la Hongrie jusque sous les murs de Vienne et qu'ils ne pouvaient pas rivaliser avec la propreté des soldats de ligne, qui venaient, pour ainsi dire, de sortir de leurs casernes de Prague et de Vienne.

Je ne sais pas qui, mais enfin on avait trouvé que les soldats croates dans leur triste accoutrement choquèrent les yeux des étran-

gers dans la cour impériale, où ils se trouvaient campés, ainsi que les soldats du régiment Kaiser. Par conséquent on trouva bon de les faire relever par des troupes de ligne. Les officiers croates en furent indignés, et s'en plainquirent au lieutenant-général Hartlieb.

Le chevalier Hartlieb, furieux de ce qu'il venait d'entendre, courut au palais impérial, où baron Čorić avait établi sa chancellerie, et s'y présenta avec cet air imposant qu'on lui connaît, et en faisant retentir sa voix tonnante : « Quoi ? s'écria-t-il, je viens d'entendre qu'on veut chasser mes Croates hors le palais impérial, et les faire relever par des soldats de ligne. J'espère pourtant que les Croates, quand ils ont su reconquérir le palais impérial, en sont aussi dignes de le garder, et je ne crois pas que les remarques de la canaille de Vienne sur leurs habits déchirés puissent être prises en considération ! »

On avait toutes les peines possibles pour calmer le chevalier Hartlieb. Čorić révoqua sur-le-champ l'ordre déjà donné, et assura que tout cela n'était qu'une mésintelligence. Ce furent les derniers jours de miel des Croates à Vienne, et l'époque n'était pas encore arrivée, où l'on trouva que les Croates et leurs généraux n'avaient pas fait de si grandes choses.

Les Croates restèrent encore 3 jours au palais impérial, et furent enfin relevés en même temps que les soldats du régiment Kaiser. Alors personne n'y trouva rien à redire, car la garde s'y changea toutes les 24 heures, comme de tout temps dans la garnison de Vienne. Il faut remarquer qu'il y avait une certaine froideur entre Čorić et Hartlieb depuis l'assaut du 30 octobre, car chacun revendiqua l'honneur de la première entrée dans la ville à ses troupes. Plus tard on a bien su que les charpentiers et quelques soldats du bataillon d'Otočac ont passé les premiers par les portes enfoncées. Puis suivirent pêle-mêle les soldats du régiment Kaiser et d'Otočac.

La division Hartlieb ne séjourna pas trop longtemps à Vienne. On l'en expédia bientôt aux avant-postes sur la frontière de Hongrie.

La division Kempen avait occupé la ville de Heimbürg par la brigade Neustaedter, qui avait rejoint son ancienne division après son départ de Vienne. Le général Neustaedter avait poussé le major Rezniczek jusqu'à Wolfsthal avec son bataillon, qui avait, à son tour, placé ses vedettes depuis le Danube jusqu'à une métairie sur la route de Presbourg.

La division Hartlieb se trouva aux avant-postes à Bruck an der Leitha. Des petites affaires d'avant-postes sur la frontière de Hongrie ne manquèrent pas.

Le commandant magyar à Presbourg, pour aguerrir ses soldats et pour effacer la mauvaise impression de la bataille de Schwechat, fit faire des fréquentes sorties à la garnison, qui après avoir passé

le pont de bateaux attaqua les avant-postes croates en avant de Wolfsthal. Les Magyars furent toujours repoussés.

Ces escarmouches se firent sous les yeux des habitants de Presbourg, qui les regardaient du haut de la montagne, où se trouvent les ruines de ce vieux château, où Marie-Thérèse, le petit roi Joseph sur les bras, avait appelé ses fidèles Magyars à la défense du trône et de ses provinces héréditaires, et où le vieux palatin Pálffy Janos, en tirant son sabre, avait prononcé ces paroles historiques : « *Moriamur pro rege nostra !* » Les Pálffy sont restés fidèles à la cour impériale, mais la nation magyare est devenue rebelle.

Les commissaires de gouvernement magyar, stupide imitation des représentants du peuple français, s'étaient partout signalés par leur fanatisme et par leur soif d'après le sang de ceux qui ne partageaient pas leurs exécrables maximes.

La perle de ces coquins fut Csány, qui se trouva à cette époque à Presbourg. Il accompagna de sa lunette du haut de la montagne les petits combats des Magyars, qui eurent lieu au bord du Danube avec les Croates.

Après que les Magyars s'étaient retirés à Presbourg, il courut toujours sur la promenade pour y prôner la victoire des Magyars et la défaite des Croates. La perte des derniers, selon lui, a été toujours immense, les Magyars au contraire n'avaient pas perdu un seul homme. Cette fanfaronnade provoqua un jour la réplique d'un vieux chirurgien en chef, en pension à Presbourg, qui disait alors à Csány : « Au contraire, monsieur Csány, on dit aujourd'hui que les Magyars sont retournés avec un homme de plus du champ de bataille ! » Tout le monde commença alors à rire, et Csány s'en alla blême de colère. Quand ce coquin a été plus tard pendu après l'affaire de Villagos, il fit l'effet d'un chien enragé qu'on allait étrangler.

Le maréchal prince Windischgrätz fit tous ses efforts après la bataille de Schwechat et après la prise de Vienne, pour réorganiser l'armée impériale, et de la pourvoir de tout ce qu'elle avait besoin pour entrer en campagne. Le manque de chevaux d'artillerie fut le plus sensible, et on perdait beaucoup de temps à les rassembler. La belle saison passa sans qu'on ait pu profiter, et Kossuth trouva à son tour le temps nécessaire pour se créer une nouvelle armée magyare.

Il y avait alors plusieurs militaires de distinction qui prétendaient qu'on serait alors arrivé sans coup férir à Pest, si l'armée impériale avait poursuivi les débris de l'armée magyare sans relâche après la bataille de Schwechat jusqu'au cœur de la Hongrie, où l'on aurait trouvé les meilleurs chevaux du monde pour atteler les batte-



ries, et dont les Magyars s'en servirent plus tard pour atteler les leurs. Kossuth n'aurait pas eu le temps de créer une armée, et de fabriquer cette masse de papier-monnaie, dont il avait besoin pour soutenir la guerre contre l'Autriche. Nous citons ces remarques sans y ajouter trop d'importance, car il paraît que des graves raisons d'état avaient aussi retardé l'ouverture de la campagne de Hongrie. Au moins l'événement du 2 décembre que nous allons raconter plus tard, semble justifier cette supposition.

Le ban Jellačić était retourné à Vienne après la victoire remportée à Schwechat. L'archiduc Maximilien daigna mettre son palais, qu'il avait hérité de la duchesse Marie-Béatrice, à la disposition du ban, qui y établit alors son quartier-général. L'archiduc porta aussi les frais de la table du ban de la Croatie.

Une compagnie d'un bataillon croate y monta tous les jours la garde et les Seressans occupèrent les postes dans les corridors, et à l'entrée de l'appartement du ban Jellačić. Leur costume pittoresque et en général les figures basanées des officiers et des soldats croates, leur air martial, et les uniformes des officiers, qui avaient déjà adopté le *Waffenrock* de l'armée d'Italie, s'écartaient sensiblement de l'ordonnance observée de l'armée impériale. Surtout les immenses barbes de menton qui encadraient les figures des Croates, les idiomes slaves qu'on entendit parler au palais de Maximilien, frappaient de prime abord les oreilles de ceux qui y entraient, et les rappelaient qu'ils se trouvaient pour ainsi dire au camp du ban de la Croatie.

Toutes les notabilités civiles et militaires affluèrent alors au palais, où se trouva le ban Jellačić. Les hommes de lettres, les rédacteurs des gazettes — celui de la *Gazette universelle d'Augsbourg* n'y manqua non plus, — s'y donnèrent rendez-vous pour apprendre les arrière-pensées du ban, ses opinions politiques, et pour lui offrir l'encens, leur plume et leurs talents.

Les députés slaves y accoururent de tous les coins de la monarchie pour saluer celui qu'ils regardaient comme le représentant et le défenseur de leur nationalité.

La société slave de Prague (*Slovenská lipa*) lui envoya une adresse, et M. Štur, le coryphée du mouvement populaire des Slovaques dans le monde de Hongrie, y venait en personne pour implorer la protection du ban en faveur des prétentions si justes de ses compatriotes. Enfin le palais Maximilien renferma pour ainsi dire les nouvelles croyances, les nouvelles espérances de l'Autriche ressuscitée, tandis qu'au palais impérial de Schönbrunn, où résida le prince maréchal, se réunit la crème de la plus haute aristocratie pour méditer sur les moyens de sauver autant que possible de l'ancien ordre des

choses. Seulement le vieux maréchal Radetzky dans la Villa reale à Milan représenta l'ancien type de l'armée d'Autriche, qui ne faisait la politique qu'avec les armes à la main. On y voyait des houzards et les grenadiers italiens, les Tyroliens et les Polonais entourer l'illustre maréchal dans une complète fraternité. En un mot ce fut encore l'armée de Laudon, du prince Charles, et de Schwarzenberg avec toutes ces réminiscences de gloire, de fidélité et d'honneur.

Les faiseurs de bons mots abondent dans toutes les grandes villes, et il y en a si bien à Vienne qu'à Paris. Le hasard que les lettres initiales des noms de Windischgrätz, Jellačić et Radetzky composent le mot *Wir* en allemand, ce qui veut dire en français *Nous* et dont se servent les empereurs d'Autriche dans leurs manifestes et décrets impériaux, par exemple, « Nous, Ferdinand II par la grâce de Dieu » a donné lieu au bon mot de *Wir* qui devait représenter le triumvirat militaire d'alors, et qui disposa à son gré de moyens et de l'avenir de la monarchie autrichienne, au moins aux yeux du vulgaire.

C'est sûr que ce triumvirat fut tout-puissant à cette époque en Autriche ; mais il est fort à douter qu'une parfaite harmonie ait jamais régné entre les seigneurs qui le composaient ; au moins on avait toujours remarqué une certaine froideur entre le prince maréchal Windischgrätz et le ban Jellačić.

La carrière du ban Jellačić a été si rapide et extraordinaire, accompagnée de si brillantes circonstances pour sa jeune renommée, qu'elle n'a pu que lui susciter des envieux et même des ennemis, selon la nature des hommes et des choses dans ce monde. Ces hommes ont profité à leur tour du moindre sujet de querelle pour prévenir le prince Windischgrätz contre le ban et contre tous ceux qui jouissaient de sa faveur.

La vanité et l'amour-propre des hommes ne souffrent jamais autant que par l'élévation soudaine des individus qui n'y avaient pas droit, selon leurs opinions bornées, ni par leur naissance, ni par leurs richesses, ni par le rang qu'ils avaient occupé naguère dans la société politique. Le ban Jellačić a été à Vienne l'objet d'une attention générale. S'il parut au théâtre, la foule le reçut avec un tonnerre d'applaudissements, et tous les yeux restèrent fixés sur sa loge. S'il se montra seul en public, ce fut la même chose ; et s'il se trouva dans la suite du prince maréchal Windischgrätz, ce fut encore lui qu'on cherchait et qu'on saluait avec des cris de « Vive le ban Jellačić ! ».

Naturellement que tout cela ne contribua qu'à augmenter les envieux. Le vieux lieutenant-général Zanini, qui fut naguère le protecteur de Jellačić, quand il a été colonel, parut même en prendre ombrage, et avait dit un jour au lieutenant-général Hartlieb : « Laisse-

moi donc en repos avec ton ban, qui fait la coquette avec le public au théâtre, et qui ne nous a amené que 20.000 hommes à Vienne après tant de bruit qu'il avait fait ! »

*Vox populi, vox Dei !* A Vienne on savait bien apprécier les mérites du ban Jellačić. La commune de la capitale lui fit exprimer la plus profonde reconnaissance par une députation solennelle, qui s'était rendue le 26 novembre chez lui au palais Maximilien. Le docteur Stubenrauch se trouva à la tête de cette députation, et l'appela dans un beau discours qu'il prononça « le sauveur de la monarchie autrichienne ». Le ban y répondit en peu de mots, mais avec tant de cordialité qu'il entraîna, comme toujours, tous ceux qui s'y trouvaient présents. Il donna la main aux membres de la députation et les congédia après les avoir enchantés par sa courtoisie et ses manières chevaleresques.

Nicolas I<sup>er</sup>, l'empereur de toutes les Russies, l'honora d'une lettre très flatteuse en y ajoutant les insignes de la grande-croix de Vladimir. Cette lettre a été datée de Carsko Selo le 29 octobre 1848.

L'empereur Ferdinand lui avait envoyé la grande croix de l'ordre de Saint-Léopold, accompagnée d'une lettre impériale très gracieuse. Enfin des décorations, des cadeaux, des diplômes, des adresses, des sonnets et des félicitations lui pleuvaient alors de tous côtés. Ce fut une averse de fortune et de bonheur sur la tête du ban Jellačić. L'instinct politique d'une nation ne se trompe jamais. Tout le monde le reconnut pour le sauveur de la monarchie autrichienne. Jellačić se trouva alors au sommet de sa gloire politique !

La diète de l'empire d'Autriche, que l'empereur Ferdinand avait fait transférer à Olmütz en Moravie après les sinistres événements du 6 octobre à Vienne, a été ouverte de nouveau le 22 novembre 1848.

La cour impériale avait nommé un autre ministère, dont le ministre président fut le lieutenant-général prince Felice Schwarzenberg. Les autres ministres furent, pour l'Intérieur le comte Stadion, pour les Finances Krauss, pour la Guerre le lieutenant-général baron Cordon, pour la Justice Bach, pour le Commerce Bruck, et pour le Culte et l'Instruction publique Thinfeld. Le programme de ce nouveau ministère a été la constitution d'un empire d'Autriche, fort, uni, et réglé d'après les mêmes principes politiques et administratifs.

De tous ces ministres d'alors, il n'y a que le baron Bach, ministre de l'Intérieur aujourd'hui, et baron Bruck, ministre des Finances, qui, après avoir été encore ministres du temps de la diète de l'empire, ont survécu à toutes les phases de cette époque orageuse, et se trouvent encore en fonction. Au contraire le baron Bach paraît

plus affermi que jamais sur sa place, et le baron Bruck est devenu de nos jours une véritable célébrité ministérielle.

Malgré l'énergie et l'adresse de ce nouveau ministère, la consolidation et la réorganisation de la monarchie autrichienne ne se fit que très lentement. La suite le prouva ; — mais il faut être juste, qu'il avait aussi à vaincre des difficultés énormes, car la révolution permanente à Turin et à Pest remua ciel et terre pour créer des ennemis et des obstacles à l'Autriche.

Il ne faut lire que la brochure anonyme qui a paru en avril 1849 à Turin sous le titre : *Des conditions de paix offertes par l'Autriche et de l'avenir de l'Italie*.

On en tint M. d'Azeglio, ministre et le principal fondateur de la société de l'alliance italo-slave, pour l'auteur. Nous y lisons :

« Dès le mois d'août 1848, il était évident que les états sardes, restés seuls, étaient insuffisants pour tenir tête à l'Autriche, et continuer isolément la guerre. Il fallait donc que le Piémont, pour rester fidèle au drapeau qu'il avait arboré, renonçât pour quelque temps du moins, à le porter sur le champ de bataille, et cherchât à regagner l'avantage sur l'Autriche par une politique habile. Il lui fallait gagner du temps ; il fallait durer sans plus rien compromettre, mais sans rien désavouer...

« La France, cela est évident, peut être forcée par les agressions de l'Autriche à passer les Alpes. La France toutefois ne saurait compter comme une alliée naturelle de l'Italie ; elle peut, dans un jour donné, la protéger contre un ennemi qui la menace ; mais cette protection même est loin d'assurer, et peut compromettre son indépendance.

« Les alliés naturels de l'Italie sont les peuples opprimés comme elle, et luttant comme elle pour l'indépendance nationale ; ce sont nommément, parce qu'ils luttent contre l'Autriche, les Hongrois et les Slaves.

« L'Italie s'est aperçue enfin que ces Slaves, ces Croates mêmes, loin d'être des Autrichiens, loin d'être dévoués à l'intérêt allemand, souffraient, au contraire, impatiemment de l'oppression allemande, et luttaient plus ou moins ouvertement pour s'en affranchir. Alors on a vu quelques agents italiens se diriger enfin de ce côté, et des agents slaves se présenter à Turin, où ils étaient accueillis par le gouvernement sarde.

« Un consul sarde était envoyé à Belgrade auprès du gouvernement de la principauté de la Serbie, et la Porte ottomane, en lui délivrant son *exequatur*, témoignait elle-même de la satisfaction avec laquelle elle voyait ainsi l'Italie et les Slaves s'associer contre l'Autriche. Le drapeau slave et le drapeau hongrois se dressaient.

sur la ligne de bataille de l'Italie ; des appels étaient adressés aux soldats hongrois et slaves, instruments aveugles de l'Autriche pour opprimer l'Italie. Ces appels ne partaient seulement de Turin, ils venaient simultanément de Belgrade, et d'Agram, de la capitale même de la Croatie, ils venaient des Croates éclairés et patriotes.

« Partout, on découvre contre l'Autriche, à l'état flagrant, incessant, en quelque sorte éternel, des guerres d'indépendance...

« Les Hongrois, les Serbes, les Croates, les Polonais, les Tchèques, races fortes et belliqueuses, riches de leur passé, mais plus fières encore de l'avenir auquel elles se sentaient prédestinées. Voilà les alliés naturels de l'Italie ! »

Aujourd'hui personne ne voudrait se déclarer auteur de ces rappels en question dans cette brochure, mais la chose n'est pourtant pas moins sûre, et prouve ce que nous avons avancé par rapport aux obstacles que les ministres trouvaient à Olmütz pour composer une nouvelle machine d'état selon leur principe de conformité politique et administrative pour toutes les provinces d'Autriche.

Sous ce rapport le ministre président s'est le plus mérité de la monarchie, et nous allons fournir en sa mémoire un article spécial qui pourrait servir d'une esquisse pour sa biographie.

Prince Felice Schwarzenberg, fils d'une ancienne et riche famille, a été né en 1800 en Bohême dans le château de Krummau, la résidence de ses ancêtres. Il fit sa carrière en même temps à la cour, à l'armée et dans la diplomatie. Il a été chambellan et conseiller intime de sa majesté l'empereur, et avança dans l'armée jusqu'au grade d'un lieutenant-général. Il fut à la fin ministre président, et ministre des affaires étrangères de la maison impériale, ainsi que chancelier de l'ordre de François-Joseph nouvellement créé en 1850.

A 19 ans, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de cuirassiers, et à 24 ans dans la carrière diplomatique.

Il fonctionna comme secrétaire d'ambassade dès l'an 1824 jusqu'à 1826 à Pétersbourg, où il a vu l'empereur Nicolas monter sur le trône de toutes les Russies. Après son couronnement à Moscou en 1826, il se rendit par Londres en Brésil, chargé d'une mission extraordinaire, et au mois de mai 1827 il fut déjà de retour à Londres.

Il fonctionna puis comme secrétaire d'ambassade à Lisbonne, Madrid et à Londres. Après la révolution de juillet, de 1830 à 1832 il se trouva à la cour de Louis-Philippe. De Paris, il fut transféré à Berlin, où il fonctionna depuis l'an 1834 en qualité d'un conseiller d'ambassade et chargé d'affaires. En 1838, il a été nommé envoyé à Turin et à Parme, et de 1846 jusqu'à 1848 il se trouva dans la même qualité à Naples. Il y était une belle nuit insulté par les lazzaronis,

qui le trouvèrent dans une promenade solitaire à la Haroun al Rachid, et à la fin de mars en 1848 il en fut chassé par une émeute.

En Angleterre le prince Felice avait laissé un souvenir beaucoup plus intéressant ; car il en avait enlevé la femme de Lord Ellenborough, qui a été reconnue pour la plus belle femme de l'île britannique, et dont le mariage fut rompu en 1830. Après cet événement le prince n'aurait jamais plus osé remettre son pied sur le sol de l'Angleterre, car les aristocrates anglais ne lui avaient point pardonné cet affront, et il y aurait tout risqué comme plus tard le baron Haynau. C'est vrai que le prince Felice n'oublia non plus jamais aux Anglais les pamphlets dont ils l'avaient honoré, après cette entreprise amoureuse, et qu'il leur conserva rancune jusqu'à la fin de sa vie. C'est précisément cette haine contre l'Angleterre, qui avait rendu ce ministre président si populaire en Autriche et surtout dans l'armée impériale, qui détesta tout ce qui était anglais depuis la vile perfidie du cabinet britannique en 1848.

Cette belle Lady Ellenborough était la fille de l'amiral Digby, dont le frère servit plus tard dans un régiment de houzards en Autriche, et se trouva en 1848 dans la suite du ban Jellačić. Il fut tué mal à propos à l'assaut du pont de Szolnok, que le général Ottinger avait vainement entrepris par ordre supérieur, et où ce jeune homme avait prié le lieutenant-général chevalier Hartlieb de lui permettre d'y assister comme volontaire.

Après avoir quitté Naples, le prince Felice Schwarzenberg se rendit au camp du maréchal comte Radetzky, où on lui confia le commandement de deux brigades. Il s'exposa à chaque occasion au feu de l'ennemi. Un jour le major Dragollović, commandant un bataillon frontière d'Ogulin, le pria de se ménager et de ne pas trop s'exposer ; le prince lui répondit avec bonté : « Vous avez bien lu Clausevitz, vous devez donc savoir qu'un général de brigade doit se tenir dans le rayon de mousqueterie. » A Goito, il a été légèrement blessé.

Après les événements du mois d'octobre à Vienne en 1848 il entra dans la carrière de ministre, le 21 novembre.

Dès le premier jour, le prince Felice montra la plus grande énergie, et onze jours plus tard l'abdication de l'empereur Ferdinand a été publiée dans la forteresse d'Olmütz en Moravie. Nous en parlerons dans le tome suivant.

La victoire diplomatique qu'il avait remportée en 1851 sur la Prusse, lui attira une grêle d'invectives de la part de la presse de ce pays. Ses adversaires disaient que son tempérament bilieux lui donnait assez d'occupation, mais c'est sûr que ce tempérament bilieux du prince donna encore bien de plus d'occupation à ses adversaires. C'est vrai cependant qu'il a été déjà légèrement touché

d'un coup d'apoplexie, quand on avait nommé la commission pour le royaume de Hongrie à Vienne.

Le prince, abîmé par le poids immense des affaires d'état, disait un jour à son médecin qu'il craignait de perdre ses yeux, mais celui-ci lui répondit qu'il n'en avait pas la disposition, mais qu'il devait craindre de mourir d'un coup d'apoplexie, s'il ne se retirerait pas pour quelque temps des affaires d'état, qui le menaçaient de tuer comme le comte Brandenburg à Berlin. « Quant à cela, répliqua aussitôt le prince, je suis d'accord de ce genre de mort ! »

Il mourut aussi subitement le 5 (cinq) d'avril lundi à cinq heures du soir, la semaine avant les Pâques en l'an 1852; il venait de sortir du conseil des ministres et voulut se rendre dans son cabinet pour faire toilette, comme il a été ce jour invité chez sa belle-sœur, l'épouse du prince régnant de Schwarzenberg.

Le valet de chambre qui n'était sorti qu'un moment le trouva déjà par terre. Un médecin de la cour accourut aussitôt, mais tous les moyens pour le rappeler à la vie furent vainement employés. Il n'y avait que sa sœur Mathilde et le ministre de l'intérieur, le docteur Bach, son ami le plus intime, qui furent présents à son agonie. Il vécut bien encore une heure mais sans connaissance, même pendant la dernière onction qu'appliqua un prêtre au mourant. Le comte Grünne, qui était couru annoncer ce triste événement à l'empereur, qui venait de rentrer d'une promenade, ne trouva plus qu'un corps mort. L'empereur resta longtemps auprès les débris mortels du prince ministre président, et pria pour le défunt en se mettant à genoux.

Le prince n'était pas encore marié, sa sœur Mathilde qui n'était non plus mariée fit les honneurs de sa maison. Sa plus jeune sœur Lory, qui était mariée au maréchal prince Windischgrätz, tomba victime de la révolution à Prague. Sa mère, en la cherchant jadis pendant l'incendie, qui eut lieu au bal que son beau-frère le maréchal prince Schwarzenberg avait donné à Paris en sa qualité d'ambassadeur à Napoléon et Marie-Louise l'an 1810, perdit la vie dans les flammes, victime de l'amour maternel. Elle était née une princesse d'Arenberg.

On dit que le prince Felice Schwarzenberg avait travaillé la veille de sa mort jusqu'au matin, et ne s'était couché que pour partager son lit avec une de ces femmes qui couchèrent souvent avec lui; et qu'il ne s'était levé qu'à dix heures, à quelle heure les référendaires du ministre des affaires étrangères se rendirent chez lui pour travailler. Après il reçut les ambassadeurs, entre autres celui de la Russie, le baron Meyendorf, qui l'engagea à une promenade à cause de la belle journée. Le prince lui répondit cependant : « Il n'en sera rien aujourd'hui ! »

## [TOME VIII]

Le prince maréchal Windischgrätz avait établi son grand quartier-général dans le château impérial de Schönbrunn avec toute la pompe d'une cour princière, qui convenait à son haut rang militaire et à son illustre naissance.

Schönbrunn, c'est le Versailles autrichien. Ce beau château de plaisance avec son vaste jardin à la française, avec ses fontaines, ses statues, et ses immenses allées taillées à la manière de Lenôtre, contient toute une histoire.

Le château de Monza avec son beau jardin anglais, à deux lieues de distance de Milan, a été bâti d'après le plan de Schönbrunn. Le château de Monza en est la copie en miniature.

Schönbrunn fut le séjour de prédilection de Marie-Thérèse dans la belle saison, où elle débattait, en promenant ou assise près de la belle fontaine à gauche de la gloriette dans le bosquet, avec le prince Kaunitz, son ministre si génial, les moyens de fonder la grandeur, la puissance et la prospérité de l'empire d'Autriche. Ce fut là dans la grande allée que l'on a vu l'empereur Joseph, d'immortelle mémoire, se promener avec le vieux comte Lascy, le fondateur de l'organisation militaire de l'armée autrichienne. Ce fut dans cette solitude champêtre, où le grand monarque libéral méditait les lois qui dussent garantir à jamais la sûreté personnelle et le bonheur de tous ses sujets sans distinction de rang et de naissance ; où il inventa les institutions et les créations qui, encore de nos jours, rendent témoignage de son génie et de son amour pour son peuple.

Ce fut le séjour d'été de l'empereur François, le dernier empereur du saint empire romain d'Allemagne, et le premier empereur de l'empire d'Autriche, dont le long règne orageux sera à jamais mémorable par les grands événements qui avaient bouleversé l'Europe, par la longue série des guerres sanglantes qu'il avait soutenues en faveur de la légitimité et pour la défense du principe monarchique, et qu'il avait fini glorieusement, à l'aide de la sainte alliance, — et en étouffant dans son sein jusqu'au cri de la nature en faveur de son propre sang — en jouissant enfin d'une longue paix, capable de cicatriser les blessures de l'état, et de faire prospérer le bonheur matériel de ses peuples.



Ce fut encore à Schönbrunn que Napoléon, vainqueur du monde, avait habité dans la même chambre, où 20 ans plus tard son fils unique, le duc de Reichstadt, dépouillé de son nom illustre, exhala son dernier soupir en rêvant à sa belle patrie, où il était né sous le baldaquin et salué roi de Rome au fond de son berceau. Ce malheureux jeune homme, alité au palais impérial à Vienne, obtint la faveur tant désirée d'être transporté à Schönbrunn pour y expirer dans la chambre que jadis son père avait habitée. Ce fut là que Napoléon avait remarqué le portrait de Marie-Louise, ce qui fit naître en lui l'orgueilleux désir de s'unir à la fille des Césars, et la triste idée de se séparer de sa première femme, par laquelle il se trouva marié à la jeune France, et qui avait fondé sa carrière militaire.

Ce fut encore dans le château de Schönbrunn que le malheureux empereur Ferdinand s'était retiré, après avoir éprouvé la plus noire ingratitude de la part du peuple de la capitale, auquel il avait fait toutes les concessions possibles pour le calmer, et qui n'ont pourtant servi qu'à le rendre encore plus exigeant et téméraire. Encore une triste espérance pour tous ceux qui pensent qu'on pourrait désarmer un peuple en révolte par une conduite généreuse et magnanime !

L'histoire avait dû apprendre aux gouvernements que, pour remettre à la raison une grande ville révoltée, il faut l'entourer d'un bois de baïonnettes, et l'arroser d'une grêle de mitraille !

Le prince Windischgrätz, après avoir soumis de cette manière Prague et Vienne à son maître légitime, avait établi, comme nous avons déjà raconté, son grand-quartier général à Schönbrunn.

Les salons du prince-maréchal y furent encombrés par tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus puissant à Vienne. Les diplomates, les généraux, les ministres s'y heurtaient, s'y pressaient. Pour donner — au moins aux yeux du vulgaire — encore plus de relief à la haute mission, et à la toute-puissance du maréchal, deux princes gardaient, pour ainsi dire, la porte de son cabinet, et appelaient chacun à son tour à l'audience chez lui.

Ce furent ses aides de camp, le major prince Alfred Windischgrätz et le capitaine prince Hugo Windischgrätz. Il y avait alors dix princes de Windischgrätz dans l'armée impériale, selon l'almanach militaire de l'an 1851.

Enfin Schönbrunn sut conserver ses dehors, sa magnificence, son aspect aristocrate tel qu'il a été avant 1848. On n'y remarqua ni les moindres traces, ni les moindres souillures d'une révolution récente. On tâcha de l'y effacer jusqu'au souvenir. Ce fut en vain que l'empereur Ferdinand avait fait publier ses manifestes, datés du 6 et 7 novembre de l'an c., où il s'adressa au bon sens et à la

loyauté de ses peuples en Hongrie, en Transylvanie, et dans toutes les provinces naguère réunies sous la couronne de Hongrie. Le résultat en était nul. Les plus imposantes proclamations sont celles qu'on présente aux peuples aux bouts de baïonnettes et derrière les canons en batteries !

La proclamation du prince Windischgrätz n'avait point de meilleur succès. Elle était datée du 13 novembre 1848, et rappela les officiers et les soldats de ligne, qui se trouvaient alors dans les rangs de l'armée magyare rebelle, en leur promettant une complète amnistie et en les menaçant de toute la rigueur de la loi martiale, s'ils persistaient à suivre le drapeau du parjure et de la félonie.

Kossuth fit son possible pour empêcher la circulation des manifestes et des proclamations impériales, et y réussit assez bien, soutenu par ses commissaires de gouvernement magyars, et en faisant usage d'un terrorisme, dont l'on n'avait pas encore d'exemples sur le continent.

L'on s'attendait d'un jour à l'autre à voir passer l'armée impériale la frontière de Hongrie. Il n'en fut rien, et le temps perdu fut irréparable. La révolution magyare en profita avec toute l'énergie qui la caractérisa.

Cependant des raisons d'état de la plus haute importance avaient retardé les opérations militaires du prince Windischgrätz, bien que les jours furent précieux, et que chaque heure perdue avait son poids dans la balance des événements.

La cour impériale se trouva alors dans la forteresse d'Olmütz en Moravie. L'empereur et l'impératrice résidèrent dans le palais du prince archevêque. Le frère de l'empereur, l'archiduc François-Charles, s'y trouva aussi avec son épouse, l'archiduchesse Sophie et leur fils aîné, l'archiduc François-Joseph. Peu à peu tous les archiducs et archiduchesses d'Autriche se rendirent à Olmütz. Le ministre-président, Felice prince Schwarzenberg, et ses collègues n'y manquèrent pas. Enfin toutes les sommités civiles et militaires s'y trouvaient réunies, quand le prince maréchal Windischgrätz et le ban baron Jellačić, qu'on avait fait venir en toute hâte, arrivèrent à la cour impériale.

Il ne s'y agissait de rien de moins que de l'abdication de l'empereur régnant en faveur de son neveu, l'archiduc François-Joseph.

Pour sauver la monarchie et la dynastie impériale il fallut revenir au sage conseil du prince Metternich, qu'il avait donné à feu l'empereur François dès son vivant, et qui portait l'exclusion du prince héréditaire de la succession à la couronne impériale à cause de ses infirmités et de sa faiblesse physique. L'empereur François n'avait point suivi le conseil de son grand chancelier d'état, craignant de

prêter un sujet de révolte aux malcontents de Hongrie, et hâta de la sorte la révolution magyare par le moyen qu'il employa pour l'éviter. Le prince Felice Schwarzenberg, ministre président, formé à l'école du prince Metternich, le Nestor de tous les diplomates européens, ressuscita cette importante question politique, et représenta l'abdication de l'empereur Ferdinand comme le seul moyen possible de trouver une issue de ce dédale, où l'on devait se perdre à cause de la complication de tant de promesses, de concessions et de lois constitutionnelles, où la parole et la foi de l'empereur se trouvaient engagées.

Schwarzenberg parla dans le conseil de famille de la maison impériale avec tant de conviction et d'énergie, qu'il finit par convaincre tous les archiducs et toutes les archiduchesses qui y furent présents, de l'inévitable nécessité de l'abdication de l'empereur régnant.

Le prince maréchal Windischgrätz, le ban de Croatie baron Jelčić, et tous ceux qu'on jugea prudent d'instruire *sub rosa* de la décision du conseil de famille de la maison d'Autriche, y consentirent par conviction et par dévouement, voyant que le principe monarchique, qu'ils défendaient si loyalement, n'aurait pu être sauvé que de cette manière. L'abdication de l'empereur Ferdinand unanimement décidée, restait encore la chose la plus délicate et la plus difficile à faire, savoir d'en instruire l'empereur et d'en obtenir le consentement volontaire. Un esprit fort se passera plus facilement d'une couronne, dont il connaît le poids et qui pèse sur toutes les actions de sa vie, qu'un esprit plus faible, qui la regarde comme un trésor ou bijoux. L'empereur Ferdinand ne se montra point disposé à l'abdiquer.

On dit que le mérite d'avoir persuadé l'empereur d'abdiquer de bon cœur revenait de droit au prince Schwarzenberg, qui par des motifs si graves et convainquants, que toute capacité aurait pu apprécier, parvenait à convaincre sa majesté de l'inévitable nécessité d'une prompte abdication dans les intérêts du trône et de la monarchie. L'empereur Ferdinand signa son abdication le premier décembre 1848 en faveur de son neveu l'archiduc François-Joseph, dont le père François-Charles avait renoncé, à son tour volontairement à ses droits de succession à la couronne impériale en faveur de son fils aîné, l'archiduc François-Joseph<sup>1</sup>.

Le 2 du décembre à 8 heures du matin toutes les autorités civiles et militaires furent rassemblées dans la grande salle du palais archi-

<sup>1</sup> Hübner, en 1859 ambassadeur à Paris, a été le rédacteur du projet de l'abdication. Il a été aussi un des intimes du prince Felice Schwarzenberg.

épiscopal. On les avait averties encore la veille au soir. Le pressentiment d'un grand événement ne manqua alors d'occuper tous les esprits.

La salle a été encombrée dans toute la force du terme, et pourtant le plus grand silence y régna. Tout d'un coup la porte de l'appartement impérial s'ouvre, un huissier en sort et annonce à haute voix à la foule attentive que sa majesté l'empereur régnant Ferdinand I<sup>er</sup> vint d'abdiquer en faveur de son neveu, l'archiduc François-Joseph.

Cette annonce solennelle fit une grande impression sur la foule, quoiqu'elle ne parut que satisfaire l'attente générale, car tous les esprits clairvoyants, intéressés à l'existence de la monarchie autrichienne, avaient depuis longtemps ardemment désiré cette abdication comme le seul moyen de salut, sans avoir osé en parler ; et pourtant ces mêmes hommes, au moins pour la plupart, en éprouvèrent un sentiment presque pénible, car la froide raison l'emporta rarement tout-à-fait sur la chaleur d'un cœur sensible.

C'est ainsi que le monde est fait. L'homme, qui voit avec plaisir achever sa nouvelle demeure, ne tourne pourtant qu'avec tristesse ses yeux sur la vieille maison qu'il avait habitée si longtemps, qu'on abat et qui s'écroule avec tant de réminiscences de la plus belle époque de sa vie ; car le temps passé appartient toujours à la jeunesse et porte les couleurs de rose. Le règne d'un empereur renferme bien plus de réminiscences qu'une seule maison.

La foule, à peine instruite de l'abdication du vieux monarque, se rendit avec empressement à la salle du trône pour y mettre aux pieds du jeune monarque leurs hommages et leurs félicitations.

François-Joseph I<sup>er</sup> les reçut dans une attitude pleine d'une dignité naturelle, mais avec la plus franche cordialité. Il serra la main au prince Windischgrätz, au ban Jellačić, et la tendit à plusieurs notabilités distinguées. La grâce et l'affabilité du jeune monarque lui avait gagné tous les cœurs, et tout le monde avait quitté la salle enchanté du nouveau maître. L'empereur Ferdinand a été déjà oublié.

Ce jour toute la ville fut en émue [sic]. L'abdication de l'empereur Ferdinand fut publiée au son de trompettes sous les fenêtres de la municipalité, sur la place du dôme, et sur la petite place. Le même jour parut le manifeste de l'empereur François-Joseph, par lequel il proclama son avènement au trône impérial à tous les peuples de la vaste monarchie autrichienne, et où il appela à la fidélité et au dévouement de ses sujets dans ce temps orageux.

Leurs majestés, l'empereur Ferdinand et l'impératrice Marie-Anne-Caroline (Pia), fille du feu roi des Sardes Victor-Emmanuel,

quittèrent le même jour Olmütz, et partirent pour Prague, accompagnées du général prince Lobkovitz.

Toute la garnison de la forteresse d'Olmütz prêta encore le même jour le serment de fidélité au jeune empereur, en présence du prince maréchal Windischgrätz et du ban de Croatie baron Jellačić.

Le même jour l'empereur François-Joseph nomma le ban de Croatie gouverneur civil et militaire de la Dalmatie et de Fiume, et le baron Kulmer ministre sans portefeuille.

C'est ainsi que finit en 1848 ce mémorable deux de décembre qui joue un si grand rôle dans les annales de notre siècle, car il avait fait Napoléon Buonaparte et Louis Napoléon son neveu empereurs des Français, Nicolas empereur de toutes les Russies, et François-Joseph empereur d'Autriche.

L'empereur François-Joseph accepta la bonne devise : *Viribus uniti* [sic] !

Le prince maréchal Windischgrätz retourna aussitôt après à son grand quartier-général de Schönbrunn et le ban Jellačić à Vienne. Personne ne douta plus alors que les opérations militaires aient commencé contre les rebelles magyars.

Le 12 décembre le ban Jellačić transporta son quartier-général à Heimburg. Il y fut logé dans le château du baron Dietrich, mais on n'y trouva absolument rien pour faire servir la table du ban, on y manqua de tout, il n'y avait pas même des assiettes. Un officier de la suite du ban, le capitaine Schweiger, indigné de si peu d'attention pour un hôte si illustre annoncé d'avance, se rendit de sa propre autorité chez le baron Dietrich pour lui faire comprendre que le ban de Croatie aurait bien pu s'attendre à un accueil plus flatteur, et à plus de soins de la part du maître du logis.

Il paraît que monsieur le galopin avait parlé l'allemand pur au baron châtelain car celui-ci s'empressa, malgré le poids immense de sa périphérie gigantesque du corps, à se jeter dans un carrosse solide, et de partir sans délai pour Heimburg, en se faisant suivre par deux grands fourgons de vivres, et remplis de tout ce qu'il avait besoin pour traiter convenablement le ban de Croatie et sa suite nombreuse.

L'arrivée du baron Dietrich remédia à tout. La table du ban fut splendidement servie, et le gros seigneur châtelain en fut suffisamment récompensé par un toast bruyant, que ses convives avaient porté à sa santé.

Avant l'arrivée du ban à Heimburg, un certain comte Festetics de Tolna, venant de Presbourg avec un passeport de Kossuth et visé par Csány, s'était présenté aux avant-postes autrichiens à Wolfsthal. Il demanda de parler au général qui se trouva à Heim-

burg. Ce fut le général baron Neustaedter, et on l'y conduisait. Il déclara au général qu'il avait à parler au ban, et que sa mission était de la plus haute importance. Le général l'informa de ce que le ban n'y devait arriver qu'à midi, et l'engagea de l'attendre dans sa chambre, car toutes les autres chambres de l'auberge se trouvaient occupées par des militaires. Ce comte Festetics accepta et y passa deux heures à raconter au général tous les détails de la bataille de Schwechat, dont il parut assez bien informé par son fils, qui s'y trouva en qualité d'adjudant de Moga. Ce monsieur qui avait la langue bien pendue, finit par communiquer au général le secret de sa mission. Il se disait autorisé par Kossuth d'entrer en négociations avec le ban pour terminer à l'amiable les affaires embrouillées entre l'Autriche et la Hongrie. Il assura que Kossuth était prêt à se donner à la cour impériale pour un prix assez raisonnable et sous des conditions très modestes, mais il ajouta que Kossuth ne traiterait que par son intermédiation, car il n'avait qu'en lui une *pleine* confiance, et l'avait chargé sous ce rapport d'un plein pouvoir. Sur la remarque du général, que la cour impériale ne se prêterait jamais à traiter avec un homme tel que Kossuth, il répliqua qu'on aurait tort de repousser les offres de Kossuth car il jouissait dans ce moment d'une immense popularité en Hongrie, qu'il y faisait la pluie et le beau temps, et qu'il ne dépendait que de lui pour mettre le royaume de Hongrie aux pieds de l'empereur, ou de la fanatiser d'une manière qu'on sera forcé de verser des torrents de sang pour la soumettre.

Il ajouta que Kossuth et les Magyars ne savent que trop bien qu'ils ne puissent résister dans ce moment aux armes impériales, mais que l'armée magyare comptait déjà alors plus de 180.000 hommes, dont bien un tiers se trouvèrent sans armes, mais qu'il ne fallait que peu de temps pour les armer et les organiser. Il répéta qu'on ferait bien d'entrer en négociation avec Kossuth pour épargner tant d'argent et tant de sang, qu'on sera sans doute forcé à prodiguer pour atteindre le but que la cour impériale s'était proposé.

Pour la bonne bouche, le comte Festetics tira de sa poche un portefeuille rempli d'une masse de lettres, dont les dames en Hongrie l'avaient chargé pour les porter à Vienne à leurs parents, n'en ayant pas reçu des nouvelles de longue date. Toutes les lettres étaient décachetées et Festetics les offrit à lire au général, qui ne prit point cette peine, persuadé qu'on ne lui donnait pas à lire des correspondances coupables.

En attendant le ban était arrivé. Le général se rendit aussitôt chez lui avec le comte Festetics, qu'il fit attendre dans l'antichambre. Le ban, informé de l'arrivée du comte, déclara qu'il ne voulait pas le recevoir, car il n'avait pas le droit d'entrer en négociation avec

qui que ce soit, puisque le prince Windischgrätz seul en avait le pouvoir. Il ajouta qu'il l'enverra chez le prince maréchal avec le major Eittingshausen, qui l'y accompagnera et le surveillera. « Du reste, disait le ban, je connais le comte Festetics, nous étions ensemble dans l'académie thérésienne à Vienne, et je l'ai toujours connu comme un esprit borné (grand imbécile). Enfin quant à moi, je regarde la pacification de Hongrie dans ce moment comme le plus grand malheur pour l'Autriche. Il faut conquérir la Hongrie, ça vaut mieux pour les intérêts de la cour impériale ». Le général se congédia. Alors le ban le rappela et lui dit : « Laisse pourtant entrer ce nigaud » !

Le comte entra et le général sortit. L'audience ne dura que quelques minutes. Bientôt après on le vit partir avec le major Eittingshausen pour Schönbrunn. On n'en entendit plus parler — ni du résultat de sa mission.

C'est bien possible que Kossuth voulut entrer en négociations, pour retarder encore les opérations militaires du prince Windischgrätz, mais on n'était pas si bête pour donner dans un tel piège, on ne regrettait que trop la belle saison, que le prince Windischgrätz a été forcé d'employer à l'équipement, à l'armement et à l'appareil de l'armée impériale. Il n'y rencontra que trop d'obstacles imprévus, car il paraît que toutes les autorités civiles se ressentirent de l'influence de l'esprit révolutionnaire, dont une grande partie des employés furent à cette époque plus ou moins infectés. L'esprit public à Vienne était encore très hostile au gouvernement impérial. Le gouvernement révolutionnaire de Budapest en Hongrie se prépara avec une énergie inouïe à la lutte, qui ne dut se terminer enfin qu'avec le secours de l'armée russe, que le chevaleresque empereur de toutes les Russies, Nicolas I<sup>er</sup>, avait envoyée avec le plus grand empressement à l'empereur d'Autriche, son ancien allié, pour écraser de concert avec lui la révolution européenne en Hongrie. C'est vrai qu'il se trouvait bien dans son propre intérêt de mettre une digue à cette gigantesque révolution de 1848, et de la tenir éloignée de la frontière de ses états, mais le danger toucha cependant directement l'empire d'Autriche, et l'on n'ose jamais oublier les nobles paroles du Czar Nicolas, qui s'écria, quand on venait de le sonder sur ses dispositions envers l'Autriche : « Je sacrifierai de bon cœur mon dernier soldat et mon dernier écu pour sauver l'Autriche ».

L'armée impériale se trouva concentrée dès la mi-novembre. Il y avait pourtant des personnages graves qui ne croyaient à une résistance opiniâtre de la part des insurgés magyars, ils attendaient toujours une pacification, ils ne voyaient pas les immenses efforts

du gouvernement révolutionnaire en Hongrie pour tenir tête à l'agression de l'armée du prince Windischgrätz.

Dans le salon du ban Jellačić à Vienne le général Mengewein, cette notabilité de l'état-major autrichien, avait même soutenu avec opiniâtreté que les insurgés magyars n'avaient que 37.000 hommes et 17 batteries attelées. C'est donc clair qu'avec de telles suppositions on regardait les cinquante mille combattants du prince Windischgrätz plus que suffisants pour anéantir la force armée des rebelles magyars.

Nous avons déjà fait remarquer dans nos mémoires que les hommes et par conséquent aussi les gouvernements paraissent incorrigibles pour ce qui regarde le bon sens de profiter de tristes expériences qu'avaient faites leurs ancêtres.

On méprisa l'armée révolutionnaire en Hongrie, comme on avait méprisé l'armée des sans-culottes en France au commencement de la première guerre contre la république française. Ce ne furent que les échecs en France et en Hongrie, qui avaient ramené les hommes d'état à la raison. C'est donc toujours de recommencer.

Les Russes en 1849 ont montré plus de prudence. Ils ne commencèrent leurs opérations militaires en Hongrie qu'après avoir rassemblé 120.000 hommes avec une formidable artillerie à la frontière de Hongrie, et qu'après avoir amassé une telle quantité d'approvisionnement [*sic*] de tout genre dans les magasins, qu'on en vendit encore une partie considérable après la guerre de 1849. Les Russes n'avancèrent que réunis et en masses imposantes, auxquelles les insurgés ne purent résister. Voilà ce que les Russes avaient au moins profité des campagnes napoléoniennes de 1796 jusqu'à 1815. Les Autrichiens aiment tant les manœuvres savantes et compliquées, qu'ils finissent toujours par retomber dans la même erreur. Radetzky en fait une exception dans ses campagnes d'Italie en 1848 et 1849, et l'armée impériale en Hongrie en 1849 avait aussi cessé d'éparpiller ses forces par une quantité de coups isolés ainsi qu'on l'avait fait en 1848, où les circonstances politiques et militaires forcèrent le prince maréchal Windischgrätz de faire entrer isolément en campagne tous ces corps qui se dirigeaient de la Galicie ou de la Syrmie sur le théâtre de la guerre en Hongrie.



## Les campagnes du Prince Windischgrätz en Hongrie en 1848 et 1849

L'armée impériale, qui se trouva sous les ordres immédiats du prince maréchal a été composée de trois corps d'armée. Le premier corps d'armée, sous les ordres du ban Jellačić, dont le chef de l'état-major fut encore le général Zeisberg, comptait deux divisions : celle de Kempen, composée des brigades Neustaedter et Grammont, et celle de Hartlieb, composée des brigades Karger et Krieger.

La vaillante brigade de cuirassiers formée par les régiments Wallmoden et Hardegg se trouva sous les ordres du général Ottinger. Ce corps d'armée comptait en tout 15 bataillons d'infanterie, 20 escadrons de cavalerie et 32 bouches à feu.

Les houzards banderials [*sic*] et les Seressans n'y furent pas compris. Le prince maréchal les avait laissés à la disposition du ban, ne faisant pas grand cas de ces troupes, pour ainsi dire, irrégulières.

Le major Mosmüller commandait l'artillerie de réserve.

Le deuxième corps d'armée sous les ordres du lieutenant-général comte Wrbna, dont le chef de l'état-major fut le colonel Pott, a été composé de la division Čorić avec les brigades Wyss et Jablonovsky, et de la division Ramberg avec les brigades Colloredo et Lederer ; en tout 16 bataillons d'infanterie, 7 escadrons de cavalerie, et 51 pièces d'artillerie.

Le troisième corps d'armée forma la réserve sous les ordres du lieutenant-général duc Serbelloni, dont le chef de l'état-major fut le lieutenant-colonel Herdy. Ce corps comptait la division Schwarzenberg avec les brigades Schütte et Liebler, la division de cavalerie François Lichtenstein avec les brigades Bellegarde et Parott ; en tout 9 bataillons d'infanterie, 25 escadrons de cavalerie et 108 pièces d'artillerie.

Le colonel Schön commanda la grande réserve.

Parmi les généraux il y avait bien quatre princes et un duc, mais toute l'armée ne comptait que 50.000 hommes, car les petits corps des lieutenants-généraux Simunich et Schlick n'y pouvaient pas être comptés, comme ils opéraient isolément dans le nord de Hongrie. Il ne fallait qu'un coup d'œil sur la mappe du vaste royaume de Hongrie pour se convaincre que l'armée impériale fut plus qu'insuffisante pour anéantir la révolution magyare, soutenue par une armée qui grossissait toujours, en se retirant, par un peuple fanatisé et par les plus fortes forteresses du royaume, telles que Komorn, Peterwardein et Essek, qui se trouvaient entre les mains des rebelles.

C'est vrai qu'on avait compté sur les sympathies des habitants loyaux et sur le retour des soldats de la ligne, qui se trouvaient rangés dans les rangs ennemis, mais on s'y était trompé.

Le prince maréchal établit le 14 décembre son grand quartier-général à Fischament. Le comte Wrba était alors à Schwechat, et le ban Jellačić encore à Heimbürg.

La brigade Neustaedter, dont l'aile gauche s'appuya sur le Danube, occupa Wolfsthal, Berg, Edelsthal, et s'y lia avec la brigade Grammont, qui s'étendit le long de la rivière de Leitha jusqu'à Sommerein, et dont la droite fut couverte par le petit corps volant du colonel Horváth.

Les brigades Wyss et Jablonovsky avaient poussé leurs avant-postes sur la rive gauche du Danube le long de la rivière de March. Un pont de bateaux à Deutsch-Altenburg assura la communication entre les deux rives du Danube, et offrit le moyen de faire passer le corps de réserve de la rive droite, où il se trouvait, sur la rive gauche selon le cas de nécessité.

Le 15 décembre le prince maréchal se rendit à Petronell, avec le grand quartier-général, et le ban Jellačić transporta son quartier-général à Bruck. A 8 heures du soir toute l'armée impériale se mit en mouvement pour avancer.

Le colonel Horváth avança avec son corps, fort de 3.000 hommes, sur la chaussée de Wiener-Neustadt vers Oedenburg en Hongrie. Il en avait détaché le major comte Schaffgotsch avec deux compagnies frontières d'Ogulin et deux escadrons de cheveau-légers Wrba par Höflein sur la route d'Oedenbourg pour couvrir son flanc gauche.

Le comte Schaffgotsch trouva l'avant-garde du corps de Perczel, lequel était fort de 12.000 hommes, à Volka-Brodersdorf, l'en chassa et en fit prisonnier 2 officiers et 26 soldats. Il poursuivit sa marche par Klingebach, et se réunit bientôt après avec le gros du colonel Horváth, qui entra le 16 décembre à onze heures du matin dans la ville d'Oedenburg aux acclamations de leurs habitants, dont la joie parut assez sincère.

Le prince maréchal ouvrit la campagne le 16 décembre. Le ban passa la frontière de Hongrie à Bruck, et la division de cavalerie du prince F. M. François Lichtenstein, à Pakfurth aux bords de la Leitha. Le 17 décembre le ban passa la nuit à Sommerein avec son corps d'armée.

Le prince suivit avec le corps de réserve. Le ban attaqua avec son aile droite les avant-postes ennemis à Parendorf et Neudorf en Hongrie, et les en chassa. Elles appartenaient au gros de l'armée magyare sous les ordres d'Arthur Görgey, qui défendait avec 30.000 hommes la ligne de Neusiedl jusqu'à la rive droite du Danube.

On voit donc bien que les forces de Perczel et de Görgey équivalaient déjà les forces de l'armée impériale.

Les insurgés s'étaient dérobés à la poursuite des troupes du ban par une prompte retraite.

Nous allons donc régaler nos lecteurs avec un petit accident qui prouve l'imperturbable sang-froid du général Ottinger. Celui avait visité, la veille de cette attaque, ses vedettes postées le long d'une très petite rivière. Sur l'autre rive il y avait un houzard ennemi en vedette, du même régiment dont Ottinger a été assez longtemps le colonel. Ce général le reconnut et lui parla en hongrois, mais aussitôt un caporal de houzards accourt au galop, arrête son cheval au bord de la rivière, tire son pistolet et le pointe contre son ancien colonel. Ottinger attend le coup de pistolet avec le plus grand calme du monde. On entend craquer la batterie, mais l'arme à feu avait raté. Alors le général, en tournant son cheval pour continuer son chemin, dit dédaigneusement à ce caporal de houzards : « Misérable sujet d'un caporal, qui ne sait pas même tenir en bon état ses pistolets », et poursuivit au pas la ligne de vedettes.

Il n'était accompagné que de son adjudant (Zastavniković), qui avait raconté plus tard ce trait de caractère de son général.

L'aile droite du ban Jellačić se trouva à midi à la même hauteur avec l'aile droite de la brigade Neustaedter, que le général Kempen avait dirigée par Engerau dans le petit bois vis-à-vis de Presbourg, la seconde capitale de Hongrie. Presbourg est la ville natale de la famille Neustaedter. Le général Neustaedter menaça d'incendier la ville, si elle ne ferait pas sur-le-champ flotter le drapeau sur la tour de la cathédrale. Le bourgmestre s'excusa poliment dans une lettre, et remarqua que la ville était encore occupée par l'arrière-garde magyare. On se rendit à une telle raison.

Le ban établit pour cette nuit son quartier-général dans la métairie de Casimir près d'Altenburg.

Le 17 décembre le 2<sup>e</sup> corps d'armée passa la March, et avança sur les hauteurs à Presbourg.

Le même jour s'était rendue une députation de la ville de Presbourg au grand quartier-général du prince Windischgrätz pour déclarer leur soumission dès le moment que les insurgés auraient quitté la ville, ce qui arriva le 18 décembre du matin. Le même jour fut Presbourg occupé par les troupes du 2<sup>e</sup> corps d'armée. L'entrée se fit à 3 heures après midi. Le prince maréchal ne fit que passer par Presbourg, pour se rendre à Parlbürg, et ne s'arrêta que quelques moments sur la rive droite dans une maison, où il parla au général Kempen, qu'il nomma commandant militaire de la ville de Presbourg, où il resta jusqu'après la guerre de 1849. Kempen y déploya une

grande activité, et tous les employés civils et militaires s'en ressentirent. Il y rendit des bons services au prince Windischgrätz et à l'armée. Les troupes magyares, avant de quitter la ville, avaient amené plusieurs bateaux du pont à bateaux de Presbourg, et en avaient brûlé plusieurs.

Le prince Windischgrätz en avait ordonné la reconstruction par la ville de Presbourg dans le temps de 24 heures, pour faire passer le 2<sup>e</sup> corps d'armée sur la rive droite, pendant que la brigade Neustaedter devait passer sur la rive gauche pour occuper la grande île de Schütt, sur laquelle se trouva la forteresse de Komorn.

Le colonel Schön avait achevé le même jour un pont à la Birago sur le Danube pour faciliter la communication et le passage des troupes, mais ce pont a été trop faible pour résister longtemps aux glaçons, que la rivière charriait déjà à cette époque de l'année. Le colonel fut forcé de l'ôter, et s'occupa à presser la construction du grand pont de bateaux. Le 19 du m. c., à peine que le pont fut achevé, le corps du comte Wrba le passa pour se transporter sur la rive droite. La brigade Neustaedter le passa pour se transporter sur la rive gauche. L'arrière-garde et le train de la brigade n'étaient pas encore passés, quand le pont se rompit, et on était obligé d'employer des bateaux pour les embarquer et transporter sur la rive gauche. Le même jour la brigade Neustaedter occupa la grande île de Schütt, après y avoir envoyé encore la veille un bataillon frontière sous les ordres du lieutenant-colonel baron Geramb, pour battre la campagne, et y occuper les avant-postes.

Le grand quartier-général avec le prince maréchal se trouva depuis le 18 décembre à Carlbürg.

*Les corps de Simunich et de Schlick.* — Le lieutenant-général Simunich qui, longtemps avant l'entrée de l'armée du prince Windischgrätz en Hongrie, avait forcé le passage des Karpathes, s'était avancé avec son petit corps dans le vallon de Waag, et y livra plusieurs combats aux insurgés.

La supériorité de la force ennemie l'avait cependant forcé de se retirer dans les montagnes. Après avoir reçu des renforts il avança de nouveau, et livra le 16 décembre, malgré un brouillard épais, un combat si décisif à l'ennemi, qu'il s'empara de la ville de Tyrnau, d'où il chassa les insurgés avec une perte considérable. Cinq canons, un drapeau, 700 prisonniers, 43 chevaux et une quantité d'armes furent les trophées du jour. L'empereur récompensa la victoire de Simunich par la croix de Marie-Thérèse.

Le petit corps volant du général Götz, venant de Jablunka en Galicie, envahit la Hongrie, battit les insurgés à Sillein, et avança

sur Trentsin dans le comté de Turocz. A la fin du mois de novembre 1848 on avait rassemblé 8.000 hommes à Dukla en Galicie. Ce corps fut mis sous les ordres du lieutenant-général comte Schlick, qui y arriva le premier décembre.

L'ordre du jour du comte Schlick, daté du 2 décembre 1848 à Dukla, avait tant d'originalité, que nous le citons verbalement.

« Soldats ! le prince maréchal Windischgrätz m'a confié le commandement du corps d'armée galicien ; par ce moyen j'ai l'honneur de vous commander.

« Le but de notre *entrée* en Hongrie sera d'y rétablir l'ordre et la tranquillité. Il faut que nous y abordons amicalement le paisible habitant, qui nous reçoit comme un frère, mais malheur à celui qui s'oppose à nous hostilement, celui apprendra à connaître nos bonnes armes. Nous aimons notre Empereur, le droit est de notre côté, nous appartenons à la brave armée autrichienne, le reste se trouvera ! »

Schlick m. p.

Schlick fut le Blücher autrichien. Nous ne savons pas s'il a toutes les qualités d'un général en chef, mais c'est sûr qu'il a joué un beau rôle dans les campagnes de Hongrie !

Schlick avait à vaincre des obstacles immenses pour forcer et passer les défilés, qui conduisent de Dukla dans la contrée septentrionale de Hongrie. Il s'empara après un combat opiniâtre de la ville d'Eperies le 10 décembre. Il y apprit que Meszaros, ce triste ministre de guerre magyar, tâcha de rassembler 30.000 hommes pour le rejeter dans les Karpathes. Le comte Schlick se décida aussitôt de prévenir son adversaire. L'onze décembre à la pointe du jour il mit son corps en marche pour gagner la bonne position de Budimir. A midi il se trouva en face de l'ennemi avec les brigades Pergen et Deym. Il attaqua aussitôt l'ennemi, le repoussa d'une position à l'autre, et se rendit bientôt maître de la position de Budimir.

Meszaros, en partant de Pest, avait fait le bon mot, en disant « je vais avaler Schlick ! » car Schlick veut dire en allemand avale ! mais le succès n'a point répondu à la belle espérance, qu'il avait exprimée par son bon mot si spirituel. Le bon Meszaros, pour éviter d'être avalé par Schlick, se retira en toute hâte à Kaschau.

Le comte Schlick ne lui donna pas le temps d'y prendre position, le poursuivit sans relâche l'épée dans les reins, et s'empara de la ville de Kaschau, qui avait arboré le drapeau blanc à son approche. Le corps de Meszaros se retira en débandade. Sa perte a été de 300 morts et blessés, de 270 prisonniers, et d'une quantité d'armes et de bagage.

Cette victoire n'avait coûté au corps de Schlick que 20 hommes, morts et blessés.

Il n'y a qu'à plaindre que tous ces avantages des corps isolés n'étaient point en combinaison avec les opérations de la grande armée.

*La grande armée.* — Le ban Jellačić avait chargé le général Zeisberg, le lendemain de l'occupation de Presbourg, d'une reconnaissance sur la route d'Altenburg. Ce général s'était acquitté de sa tâche avec son habileté et énergie ordinaires. A la tête des cuirassiers du régiment, Roi de Saxe, il avait à passer deux fois le feu des batteries ennemies.

Görgey n'avait point l'intention de défendre Altenburg et Wieselburg, et se retira à Raab après avoir brûlé plusieurs magasins de froment.

Le commerce de ces deux villes en céréales est immense. Tous les magasins y sont toujours remplis ; à peine on s'en aperçoit du vide qu'y font les navires en apportant chacun plus de 10.000 sacs de blé pour les emporter sur le Danube. Comme ces magasins sont la propriété des bourgeois habitant ces deux villes, et comme l'armée autrichienne ne manqua alors ni de blé ni d'avoine, on ne se put expliquer la bizarrerie brutale de brûler les magasins de ses compatriotes, sinon que Görgey, avide d'une renommée, eût voulu de quelque manière imiter la sublime action de Rostopchine à Moscou, oubliant tout à fait que la Hongrie n'était pas la Russie, et que l'armée autrichienne ne se trouvait pas comme celle de Napoléon à 800 lieues de sa base d'opération. Au moins M. Görgey a dû savoir qu'une révolution ne se fait pas aimer par le pillage et par la ruine des citoyens. Dès ce moment Görgey a été détesté dans ces deux villes. On lui y aurait bien voulu pardonner encore le meurtre du malheureux comte Eugène Zichy, mais jamais l'incendie des magasins. On avait excusé le meurtre de Zichy par le fanatisme d'une commission militaire, qui voulut par ce moyen intimider les partisans du gouvernement impérial, mais l'incendie des magasins fut regardé par les paisibles habitants de Wieselburg et Altenburg comme une bestialité.

Le ban établit son quartier-général à Altenburg, où il était arrivé avant deux mois comme général en chef de l'armée croate. Ce fut là qu'il avait convoqué ses généraux, après y avoir été informé de l'assassinat du ministre impérial comte Latour, pour leur faire connaître sa résolution hardie de fondre sur Vienne, d'y écraser la révolution et de venger la mort du malheureux comte Latour. Il se soucia peu de l'immense responsabilité dont il se chargea envers

la soi-disante diète de l'empire, en tournant ses armes contre la métropole où siégeaient encore les fameux *patres patriae*.

Alors le ban de la Croatie à la tête d'une armée nationale, créée par son énergie, se dessina dans toute sa grandeur historique. Il y avait de la poésie dans son invasion du royaume de Hongrie, dans son combat de Pakozd, dans son apparition sous les portes de la capitale d'Autriche. Il n'y avait plus rien de tout cela, quand il arriva pour la seconde fois à Altenburg. Il n'y fut plus que le commandant d'un corps d'armée autrichien, se pliant comme tout autre sous les ordres et sous la volonté du prince maréchal Windischgrätz.

Il aurait été beaucoup plus convenable pour sa grandeur politique, s'il se serait retiré à Agram après la prise de Vienne, car son rôle du ban de Croatie y avait fini. On l'aurait trouvé du même quelques mois plus tard à Agram pour lui conférer le commandement en chef de l'armée du Sud, que Welden lui avait confié après la retraite de l'armée autrichienne de Budapest.

Le grand quartier-général du prince Windischgrätz se trouva encore le 22 décembre à Karlburg.

Le corps de réserve occupa Zorndorf, Nikolsdorf, Glas, Frauenkirchen, Karlburg, Sommerein, Linpersdorf, et Vaika.

Le ban avait poussé ses avant-postes de Wieselburg jusqu'à Baratsöld, son aile gauche s'appuya au petit bras du Danube, sa droite à Saint-Pierre.

Le ban fit passer le 21 décembre à la brigade de cuirassiers du général Ottinger le petit Danube à Halassi, pour battre la campagne dans la petite île de Schütt. Ottinger arriva avec ses cuirassiers jusqu'à Hedervár, et en retourna sans avoir rencontré l'ennemi. Le ban avec son quartier-général se porta le 23 décembre au soir à Szent-Miklos. Le grand quartier-général du prince Windischgrätz arriva le 24 à Altenburg. Le maréchal y concentra ses réserves.

Görgey, ayant voulu, à ce qui paraît, effectuer sa jonction avec le corps de Perczel à Raab, y avait concentré toutes ses forces. Il n'avait laissé que 2.000 hommes dans les redoutes d'Ujfalu dans la petite île de Schütt. Il avait fait rompre les ponts sur la Raab et la Raabnitz, et construire des redoutes et des retranchements autour de la ville pour augmenter les obstacles et les difficultés que les Autrichiens y trouvaient pour s'emparer de la ville.

Pour sauver la ville de Raab d'un assaut ou d'un combat dans les rues, le prince Windischgrätz avait chargé le ban de tourner les positions fortifiées de l'ennemi, en passant la Raabnitz à Sövény-Raza et en se dirigeant par Szent-Pál-Nysil vers le sud-est de la ville pour attaquer l'ennemi de ce côté-là, dans le cas que Görgey ne l'aurait évacué plus tôt par crainte d'être coupé de sa ligne de retraite.

Le ban Jellačić exécuta les ordres du prince Windischgrätz avec tant de précision et tant d'habileté, qu'il parvint en manœuvrant à faire perdre à Görgey la ligne de retraite sur Stuhlweissenburg, où il comptait de se réunir avec Perczel, qui s'y était retiré.

Le comte Wrbna, d'après les ordres du prince maréchal, passa avec son corps dans la petite île de Schütt pour y avancer avec rapidité sur la ville de Raab.

Le prince Windischgrätz qui se trouva depuis le 26 décembre à Saint-Miklos, avança avec le corps de réserve sur les rives de la Raabnitz.

C'est le moment de remarquer que toutes les mesures que Görgey avait prises pour la défense de Raab, ne furent au fond qu'une démonstration, car il avait préparé sa retraite sur Bude dès le 25 décembre, et son train commença à défiler sur cette route dès le 26 décembre du matin. Des déserteurs, arrivés le 24 et le 25 au grand quartier-général, disaient qu'on se préparait à Raab à quitter la ville et de se retirer à Bude. On n'avait que payer un peu plus largement les timides espions de l'armée impériale pour s'en procurer la certitude, et alors le comte Wrbna aurait pu, à l'aide d'une seule marche forcée, couper la retraite à Görgey sur l'une et l'autre route. Au moins le corps de Wrbna aurait pu fondre sur le flanc de l'ennemi, qui se retira et lui faire essayer [*sic*] une perte considérable. Voilà précisément tout ce qu'on n'avait pas fait, ou ce qu'on n'avait pas pu faire, parce qu'on ne savait ou ne voulait se procurer des bons espions au poids de l'or, qui auraient rapporté fidèlement tout ce qui se passa à Raab. Par conséquent Görgey effectua sa retraite sans trouver les moindres obstacles.

Il y avait bien une escarmouche avec les insurgés dans la petite île de Schütt, où une division de cheveau-légers du régiment Kress s'était distingué par leur bravoure et leur ardeur belliqueuse.

C'est le seul régiment de cavalerie italien dans l'armée d'Autriche et y jouit d'une juste renommée, car il ne s'était pas seulement distingué par sa fidélité et dévouement à la couronne impériale, mais aussi par ses exploits et par les preuves de valeur qu'il avait données dans toutes les affaires en 1848 et 1849, où il a été présent. Un grand nombre de soldats et de sous-officiers s'y trouvent décorés.

Cette escarmouche n'avait cependant pas incommodé la retraite de Görgey.

Le prince maréchal se trouva le 27 à Abda sur la rive de la Raabnitz, sur laquelle il avait fait construire un pont à la Birago. Il y reçut le rapport que l'arrière-garde de Görgey avait quitté Raab déjà à 7 heures du matin.

Le prince y entra à deux heures après-midi à la tête des troupes.



Il y établit le grand quartier-général, et le ban Jellačić le sien. Une députation venait de rendre les clefs de la ville entre les mains du prince maréchal, et le soir toutes les maisons furent illuminées.

Sur la tour de la cathédrale flotta le drapeau impérial. A plusieurs fenêtres on remarqua des petits drapeaux jaune et noir, qui venaient de remplacer les tricolores magyars y suspendus pendant le séjour de Görgey à Raab. Enfin malgré cette démonstration en faveur de la couronne impériale l'esprit public à Raab n'était rien de moins que loyal.

Quant à la manie des drapeaux, on ne l'avait jamais poussée si loin qu'en 1848 et 1849. Il y avait des auberges où l'on avait toutes sortes de drapeaux en réserve, et dans les villes qui se trouvaient tantôt entre les mains des uns ou des autres, l'aubergiste envoyait régulièrement le matin son garçon dans les rues et en face de la municipalité pour rapporter quel drapeau y flottait et quel on devait mettre au frontispice de l'auberge.

Le maréchal Windischgrätz apprit, quelques heures après son arrivée à Raab, que l'arrière-garde ennemie campa près de Babolna sur la route soi-disant des bouchers. Il ordonna aussitôt au général Ottinger de poursuivre l'ennemi avec sa brigade de cuirassiers. Malgré la lassitude des hommes et des chevaux après une marche forcée, ce vaillant général se mit sur-le-champ en marche, et arriva à cinq heures du matin près de Babolna au moment, où le dernier bataillon des insurgés alla décamper. Ottinger, sans arrêter un moment, fonda [sic] avec ses cuirassiers sur l'ennemi consterné par cette attaque inopinée. Deux divisions du régiment Wallmoden enfoncèrent un bataillon du ci-devant régiment impérial hongrois prince de Prusse et en passèrent la plus grande partie à la file de l'épée. Le capitaine Szel, commandant de ce bataillon, eut la tête coupée en deux, et tomba raide-mort. Ottinger y fit 7 officiers et 700 soldats prisonniers, et s'empara d'un drapeau, qu'on envoya après à sa majesté l'empereur.

En attendant, le colonel Horváth, arrivant le 26 décembre à Kapuvár, y avait effectué sa jonction avec l'aile droite de l'armée du prince maréchal par Csorna.

Un autre petit corps volant sous les ordres du lieutenant-colonel comte Althann, marchant par Güns à Steinamanger, assura la communication avec le corps du général d'artillerie comte Nugent, qui avança avec 9.600 hommes de la frontière de la Styrie par Lövvö à Körmönd, où il arriva le 25 décembre.

Perczel, instruit de la retraite de Görgey, évita tout combat, et s'était retiré en toute hâte par Papa à Stuhlweissenburg, où il comptait de se réunir avec Görgey.

Le prince maréchal, rassuré sur la communication avec les corps qui opéraient de l'ouest, continua son mouvement offensif le 29 du décembre.

Le ban avança avec son corps sur la route de Raab à Stuhlweissenburg. Il arriva le 29 à Kis-Bér, où il apprit que Perczel allait déboucher avec 10.000 hommes près de Moor sur la route de Stuhlweissenburg pour continuer sa retraite sur Bude. Le ban se mit le lendemain matin à 5 heures en mouvement pour poursuivre l'ennemi. Son ardeur belliqueuse le fit devancer de beaucoup le corps d'armée qui ne put suivre la marche rapide des cuirassiers de la brigade Ottinger, à la tête de laquelle il s'était mis. La brigade Grammont le suivait du plus près que possible, et ne put l'atteindre qu'à une lieue de Moor, où le ban s'arrêta pour attendre la division Hartlieb, qui se trouva à une lieue et demi de marche en arrière, car il avait trouvé l'ennemi en ordre de bataille dans une bonne position.

L'ennemi, supérieur en nombre, devina cependant son intention, et commença à décamper pour éviter l'attaque des forces réunies du ban Jellačić. Alors l'ardeur du combat l'emporte sur la prudence chez le ban. Pour ne pas laisser échapper l'ennemi, il se passe de la division Hartlieb, et lance la brigade de cuirassiers sur l'ennemi en les soutenant par la brigade Grammont.

Ces vaillants cuirassiers volent aussitôt à l'attaque, et font de leur choc trembler la terre. Ottinger à la tête de cette masse d'hommes, de chevaux et de fer, fond sur l'ennemi, l'enfonce et rompt son centre. Ses cuirassiers passent sur le ventre de l'ennemi, et vont sabrer tout ce qui ose encore résister. Ce fut un carnage affreux.

En peu de moments la défaite de l'ennemi fut complète, le champ de bataille jonché de cadavres. Mille prisonniers et 6 canons furent les trophées du jour.

Le lieutenant-colonel comte Sternberg et le capitaine comte Pimodan<sup>1</sup>, galopin du ban, à la tête d'une division de cuirassiers Wallmoden avaient pris le premier canon à l'ennemi. Pimodan y reçut un coup de sabre d'un houzard, qui lui emporta le csako, et blessa sa tête, le sang lui ruissela sur sa noble figure. Il s'élança pourtant au-devant du ban pour lui faire le rapport de la prise du canon, en le saluant de son sabre, tête nue et sanglante. Le ban avait longtemps après raconté qu'il avait éprouvé une impression si forte de cette apparition héroïque du comte Pimodan, qu'il ne la pourrait jamais oublier.

<sup>1</sup> Ce preux chevalier trouva sa mort en Italie sur le champ de bataille, en 1861, comme général de brigade de l'armée du Saint-Père, sous les ordres du général Lamoricière.

La bataille de Moor prouva suffisamment que le courage et la hardiesse du petit nombre l'emportent souvent sur un ennemi d'une force quadruple, et que la valeur de la cavalerie pesante ne s'était point diminuée de nos jours, s'il y a un général qui sait les conduire.

Le choc des cuirassiers français, quand Murat ou Kellermann se trouvaient à leur tête, fut toujours irrésistible, bien qu'ils n'égalassent pas sous tant de rapports les cuirassiers autrichiens — hormis la bravoure qui ne manque jamais à la cavalerie française.

Perczel, après la bataille de Moor, n'avait plus que 8.000 hommes, et se retira en toute hâte à Stuhlweissenburg.

En attendant le comte Wrbona avait reçu l'ordre de poursuivre l'arrière-garde ennemie jusqu'à la frontière de Komorn, et d'en sommer le commandant de se rendre. Dans le cas de refus il devait y laisser un corps d'observation, et continuer avec le reste du corps la marche sur la route des bouchers, comme la plus courte, par Kocs, Obergalla, Bicske et Bia. La plus grande célérité lui fut recommandée.

Le 30 décembre le corps de Wrbona parut devant Komorn.

A la portée de canons éloigné de la forteresse, le comte Wrbona fit déployer en ordre de bataille son corps d'armée pour en imposer à la garnison magyare de Komorn, et envoya sur-le-champ un parlementaire chez le commandant de la forteresse pour le sommer à rendre la place sans admission d'aucune condition.

La plus grande partie de la garnison de Komorn a été composée par des ci-devant troisièmes bataillons des régiments de ligne hongrois impériaux royaux [sic], complétés par des recrues de la nouvelle levée, dont les officiers se regardaient encore comme membres de l'armée impériale. Le directeur du génie y fut le lieutenant-colonel Török, qui venait d'arriver de Carlstadt en Croatie, d'où on l'avait éloigné par supposition des sympathies nationales, car il était Magyar. On l'avait poussé malgré lui dans sa perte, car si on l'aurait laissé en paix à Carlstadt en Croatie, il ne serait jamais allé chercher le rang des rebelles. Du même que les régiments de houzards, si on ne les aurait envoyés par complaisance pour le ministère de Kossuth en Hongrie, ne seraient jamais passés du côté des rebelles, pas plus que les régiments de houzards Radetzky et Reuss-Kreutz en Italie. On ne peut pas assez répéter que ce fut surtout le gouvernement impérial qui avait encouragé la révolution de 1848 par sa faiblesse et sa pusillanimité incroyables.

Les ci-devant officiers autrichiens regardaient du haut du rempart déployer leurs anciens frères d'armes, et virent flotter les drapeaux impériaux. Un sentiment pénible s'empara de la plupart de ces malheureux. La soldatesque a été plus ou moins corrompue par

les largesses de Kossuth, et un commissaire de gouvernement magyar y surveillait tout, les officiers et leur commandant. Il fallait se taire ou trembler pour sa vie.

Maithenyi fut le commandant de la forteresse à Komorn. C'était un ancien capitaine de cavalerie en retraite, que la confiance de Kossuth avait chargé de l'importante mission de défendre cette place, ce rempart de la révolution magyare, jusqu'à l'extrémité.

Maithenyi reçut le parlementaire en présence de l'état-major de la forteresse et du commissaire du gouvernement magyar. Il annonça qu'il répondra au comte Wrzna par écrit. Le parlementaire s'était retiré quelques pas ; et Maithenyi écrit quelques lignes dans lesquelles il prétend se trouver, ainsi que toute la garnison, dans une voie légale, en ajoutant qu'il fera son possible pour conserver cette forteresse à son roi légitime Ferdinand V !

A peine que Wrzna avait reçu cette réponse qu'il mit aussitôt les trois brigades Colloredo, Jablonovsky et Wiss en marche sur la route de Bude. Il chargea ensuite le lieutenant-général Ramberg de commander le corps d'observation devant la forteresse de Komorn, qu'il avait formé du reste de son corps. Le comte Wrzna suivit en personne les trois brigades sur Bude.

On avait bien l'intention de cerner la forteresse de Komorn mais l'affaire s'y borna à la bonne volonté, jusqu'à la fin de la campagne de 1849.

Le lieutenant-général Ramberg cerna bien la forteresse sur la rive droite du Danube, mais le lieutenant-général Simunich ne put envoyer de son petit corps que quelques détachements au nord de Komorn, pour observer plutôt le mouvement de la garnison que de cerner la forteresse. La brigade Neustaedter avait la tâche d'occuper la grande île de Schütt, d'une si vaste étendue qu'elle aurait pu figurer jadis parmi les petites principautés du Saint-Empire romain d'Allemagne. La brigade Neustaedter se trouva séparée par le grand et le petit Danube sans aucun moyen de communication. Il n'y avait ni pont, ni bateaux, ni même un passage en canot, car la rivière charriait des glaçons. Le général était obligé d'envoyer ses rapports au prince maréchal par Presbourg à Bude.

Toute la brigade Neustaedter ne compta que trois bataillons de frontière parmi lesquels il n'y avait que le premier bataillon d'Otočac qui avait existé avant 1848, mais qui ne comptait que 600 hommes, le reste fut de la nouvelle levée, une batterie de petit calibre, et deux escadrons de houzards banderials. On avait bien promis une division de dragons du régiment archiduc Joseph au général — mais elle n'arriva jamais. Le général fut donc obligé de faire battre la campagne par cette milice croate à cheval, dont les petits

chevaux furent si faibles et à peine capables de porter leurs cavaliers robustes 600 pas au galop. Par conséquent il n'est point surprenant que presque toutes les patrouilles que le général envoya un peu plus loin pour se procurer des nouvelles sur les mouvements de la garnison de Komorn, furent enlevées par les houzards magyars, qui firent chasse avec passion sur ces houzards croates. Pourtant il faut rendre justice à cette brave et loyale milice croate, qui avait tant souffert depuis le passage de la Drave à Varaždin l'onze septembre 1848, et qui avait tout fait ce qui dépendait de leurs forces physiques et intellectuelles. Ils s'étaient aguerris plus tard, et quelques escadrons, alors un peu mieux montés, se sont aussi distingués sur le champ de bataille.

Avec une si faible brigade, le général Neustaedter ne put s'aventurer trop en avant dans la grande île de Schütt. Szerdahely, où toutes les routes de l'île se réunissent, fut le seul point stratégique que cette brigade aurait pu tenir. Le général y prit position avec son gros et se couvrit par un demi-cercle des avant-postes qui s'étendit d'une rive à l'autre entre le petit et le grand Danube. Au delà de Szerdahely il n'y a plus de position pour une faible brigade. Ce qui est bien prouvé par l'échec qu'éprouva le 2<sup>e</sup> corps d'armée en 1849, qui avait pris position en avant de Szerdahely. Les chances pour la brigade Neustaedter furent encore plus défavorables au delà de Szerdahely, cependant le général reçut l'ordre d'avancer et d'occuper Nyarosd et Tót-Megyer.

Le lieutenant-colonel baron Geramb, brave militaire, conjura le général de ne pas s'aventurer en avant avec sa faible brigade. Il paraît qu'il avait déjà alors le pressentiment de sa mort prochaine. Le général céda et resta encore quelques jours à Szerdahely. Un nouvel ordre le força de se mettre en marche à Nyarosd, d'où il envoya un bataillon et un demi-escadron à Tót-Megyer, et 4 compagnies à Szakály pour garder la communication entre Nyarosd et Tót-Megyer. Le général resta donc avec 8 compagnies, une batterie et le reste de banderiales à Nyarosd, en tout 1.200 hommes. Les forces de cette faible brigade furent donc tout à fait éparpillées, les conséquences en étaient à prévoir.

Nous avons parlé un peu plus largement de la brigade Neustaedter, parce qu'il y avait des personnes qui s'arrogeaient plus tard le droit de critiquer sa retraite après l'affaire de Nyarosd, pendant que le prince maréchal Windischgrätz, dont la plume digne et calme avait tracé l'histoire de ses campagnes en Hongrie avec la plus grande impartialité, n'y avait fait point de reproches à ce général, dont il connaissait fort bien la situation critique, et sachant bien qu'on

ne fait pas [de] grandes choses avec une petite brigade en face d'une forteresse telle que Komorn.

Rien ne prouve mieux les idées de quelques hâbleurs sur la situation de la forteresse de Komorn à cette époque qu'une lettre qu'on envoya à un officier d'état-major de la brigade Neustaedter de la part d'un mangeur de charrettes ferrées, qui le pria d'engager le général à essayer [sic] un coup de main sur la forteresse pour s'en emparer.

L'officier, assez modeste et qui avait la tête bien meublée, montra cette lettre en riant au général, qui la parcourut et la rendit en disant : « Répondez à ce Monsieur que je voudrais, si j'étais le commandant de Komorn, faire sortir toute la garnison et ne retenir que l'artillerie, et que je l'engagerais alors de prendre la forteresse par un coup de main ! »

Il a fallu cependant toute l'autorité du général d'artillerie baron Welden, et sa propre conviction en 1849 pour constater que la forteresse de Komorn soit inexpugnable.

C'est étonnant que des militaires autrichiens ont si peu connu la première forteresse de l'empire d'Autriche. Cette forteresse a été cependant regardée de tout temps comme imprenable à cause de sa position heureuse entre la Waag et le Danube, et à cause de son système fortificatoire. Le gouvernement autrichien, dans le dernier temps avant 1848, avait, malgré cela, dépensé des millions pour la rendre encore plus forte, car on connaissait bien l'immense importance de cette forteresse, qu'elle exercerait sur les opérations militaires en Hongrie, durant une guerre de quel genre qu'elle soit. Le gouvernement impérial n'avait donc négligé qu'une seule chose pour s'assurer la possession de Komorn, celle de choisir un général pour commandant, qui avait toutes les qualités possibles, pour qu'on lui aurait pu confier avec toute sûreté une forteresse si importante telle que Komorn. Le lieutenant-général Merz, dont la faiblesse, l'indécision, la pusillanimité la fit passer entre les mains des rebelles, n'en avait aucune.

Le comte Wrbna, en marchant avec le reste de son corps sur la route des bouchers, couvrit le flanc gauche de la grande armée. Pour éclairer sa marche il avait envoyé un détachement à gauche sur la grande route, qui y avança en se tenant toujours à la même hauteur avec le gros du corps. Une partie des insurgés, qui s'étaient montrés à Sillein, se retirèrent dans les villes de montagnes (*Bergstädte*).

*Les corps de Simunich et de Schlick.* — Le lieutenant-général Simunich, après la victoire de Tyrnau, s'occupa avec la blockade de la

petite forteresse de Leopoldstadt. Toute la garnison n'en compta que 1.500 hommes, mais la forteresse a été défendue par une nombreuse artillerie. Le commandant en était un certain Bayer, qui jugea prudent de s'enfuir un beau matin. Le rebelle Ordody le remplaça. Il fut sommé par le lieutenant-général Simunich de rendre la forteresse. Il le refusa.

Alors Simunich fit faire des préparatifs pour bombarder la place. Malheureusement l'officier d'artillerie qui a été chargé de la fabrication des fusées et du remplissage des bombes, n'en sut se tirer avec honneur. Le sentiment de sa maladresse et la honte de l'avouer lui fit perdre la raison. Il finit par se faire sauter en l'air avec son laboratoire et avec toute la munition confectionnée, pour anéantir la preuve de son incapacité. Cet accident fit beaucoup de bruit, et retarda sensiblement la reddition de la place.

Le lieutenant-général Schlick, pour combiner ses mouvements avec ceux de la grande armée, s'avança sur Miskolcz après avoir laissé la brigade Fiedler en garnison à Kaschau. Il poussa le 26 décembre la brigade Pergen jusqu'à Hidos-Némethi, à laquelle la brigade Deym servit de réserve, qui se campa à Enyiczki.

Le 27 la brigade Pergen avança sur Forro d'où l'ennemi s'était retiré à l'approche de la troupe impériale. La brigade Deym, qui suivit toujours en réserve, s'arrêta à Novay.

L'ennemi avait pris une bonne position à Sziksö. La brigade Pergen la tourna le 28 décembre, pendant que la brigade Deym l'attaqua de front. Cette manœuvre réussit parfaitement. La colonne du comte Pergen, que le major de l'état-major Gablentz avait conduite, fondit inopinément sur les derrières de l'ennemi, et y fit prisonniers toute une compagnie de honvéds. Le comte Deym culbuta l'ennemi après une courte mais vigoureuse défense.

*La grande armée.* — Le ban Jellačić, en s'avançant avec son corps d'armée sur Teteny<sup>1</sup> trouva les insurgés dans une bonne position près de Hansa-beg. L'ennemi, qui ne ménagea point la poudre dans ces guerres de révolution, ouvrit le feu avec ses batteries à une distance démesurée. Le ban ne se laissa point intimider par ce bruit de l'artillerie ennemie, qui tira au bleu, et avança toujours, jusqu'à une distance convenable. Alors il fit avancer ses batteries à la juste portée pour faire taire les canons ennemis et à foudroyer en même temps les lignes des rebelles, pendant qu'il menaça de leur couper la retraite sur Bude, en y dirigeant la division Hartlieb qui s'était

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> janvier 1849, le ban se trouva à Lovas-Boreny, le 2 à Marton-Vasar, le 3 il entreprit la marche à Teteny.

mise en mouvement pour exécuter le projet. L'ennemi, effrayé du danger de sa situation critique, se retira alors en toute hâte par Promontor sur les hauteurs de Bude, et pressa autant plus sa retraite qu'il venait d'apprendre que le comte Wrba, arrivé à Bia, y avait détaché une brigade de cavalerie pour leur couper la retraite ; les officiers magyars avaient fièrement peur de tomber entre les mains du prince Windischgrätz, surtout ceux qui avaient auparavant servi dans l'armée impériale.

L'empereur Ferdinand encore avait dissous la diète de Hongrie, il en avait le droit comme roi couronné du royaume de Hongrie, et la constitution du pays même l'y autorisa. Malgré la défense du roi, la diète de Hongrie siégea encore dans la ville de Pest, mais illégalement ; par conséquent les membres de la diète furent des rebelles. Le tonnerre des canons du prince Windischgrätz leur fit la pénible impression d'un cauchemar. La diète consternée résolut d'envoyer une députation solennelle chez le maréchal prince Windischgrätz pour traiter avec lui de la pacification de Hongrie.

Kossuth, ses consorts et les chefs des autorités révolutionnaires s'étaient déjà sauvés de Budapest, après avoir inondé la ville pendant trois jours avec des proclamations, où ils annonçaient à la foule béante et crédule qu'ils étaient décidés à s'enterrer sous les ruines de l'ancienne capitale de Hongrie, après y avoir versé leur dernière goutte de sang pour la défense de la liberté.

La députation magyare arriva le 3 janvier 1849 après midi au grand quartier-général à Bicska, où se trouva le prince maréchal. L'astucieux évêque Lonović, bon déclamateur, se trouva à la tête de la députation, et il paraît que le dogme de la constitution magyare du roi Saint-Étienne, *Ecclesia precedit !* (l'église a le pas) s'y trouva encore en vigueur, car il s'était chargé du discours qu'on devait adresser au prince Windischgrätz.

L'honnête Deák, le vaniteux Majláth et le méchant fou Louis Batthyány furent les membres les plus marquants de cette députation solennelle. Un officier, qui les y a vus arriver, raconta qu'ils avaient tous des visages très allongés, et que l'évêque Lonović seul, sûr de l'impunité du clergé romain, dont l'archevêque de Milan constata un nouvel exemple, montra un peu de contenance.

Le prince Windischgrätz, informé de l'arrivée de cette députation magyare envoyée par une diète révolutionnaire, leur fit connaître qu'il n'avait pas à traiter avec des rebelles, et qu'il ne les recevra pas. Il leur fit dire qu'il exigeait une prompte soumission sans aucune condition, et que c'était le seul moyen d'arrêter la profusion du sang et de prévenir la ruine totale du royaume de Hongrie.

Cette réponse n'avait pas besoin d'un commentaire, et l'évêque



Lonović en fut dispensé de tenir le beau discours qu'il avait préparé pour captiver la bienveillance du prince Windischgrätz. La députation magyare disparut bientôt après de Bicska.

La réponse du prince Windischgrätz, ferme et loyale, fut digne d'un maréchal à la tête d'une armée victorieuse, mais il y avait alors pourtant des personnes qui s'étaient permis de dire que le maréchal aurait mieux fait de s'entendre avec ces membres si influents de la diète de Hongrie, et qu'il aurait pu entamer des négociations sans arrêter le cours de ses opérations militaires. Faire des concessions à l'ennemi quand on est vainqueur, c'est de la générosité et quand on le fait au commencement d'une campagne, c'est plus, c'est de la prudence. Une fois maître du pays et de ses forteresses, qui n'auraient pas manqué d'ouvrir leurs portes, car leurs commandants ne désiraient alors qu'une occasion favorable pour sortir sains et saufs de leur situation critique, en se délivrant du glaive de Damoclès toujours suspendu sur leurs têtes, on aurait pu tenir un autre langage.

On disait qu'il y avait toujours temps de revenir sur des concessions, quand elles ne s'accordaient pas avec le principe politique que les ministres impériaux avaient posé pour base de la monarchie restaurée. Cela n'aurait pas été une déloyauté de la part du gouvernement impérial, cela aurait été une profonde politique. La politique n'a jamais été loyale dans ce monde, et ne le sera jamais. On était revenu sur bien des concessions, que le ban Jellačić avait faites au nom du gouvernement impérial à la Croatie pour la faire soulever en faveur du trône et de la monarchie autrichienne. Quant à la Hongrie on aurait bien pu faire la même chose, car la nation hongroise — à ce qui paraît au moins — n'avait pas des droits à la reconnaissance de la cour impériale. L'homme privé qui se sert de moyens illicites pour faire prospérer ses intérêts, est coupable et méprisable, mais à un ministre, qui roule dans son sein le bonheur et le malheur d'un grand empire, tous les moyens sont permis pour fonder sa puissance et sa prospérité, pourvu qu'ils ne blessent pas la sûreté du citoyen et de sa propriété, sur laquelle est basée toute société politique, et sans laquelle ni l'état ni la famille pourrait exister. Les idées politiques d'un ministre ne blesseront alors que les idées politiques d'une nation, et les unes et les autres sont abstraites [*sic*]. Le bonheur matériel d'un peuple a seul de la réalité, et fait seul son bonheur.

Sans entrer dans une longue discussion sur la réponse du prince Windischgrätz, nous ne pouvons que répéter les paroles du ban Jellačić : « Que la pacification de Hongrie à cette époque aurait été un malheur pour l'empire d'Autriche ! »

Nous connaissons les fruits qu'avaient portés tant de pacifications avec le royaume de Hongrie depuis l'empereur et roi Sigismond jusqu'à l'empereur Joseph II. Ce fut toujours à recommencer. Il fallait en finir pour toujours ! — Windischgrätz l'avait bien compris.

Depuis le 2 septembre 1668, quand l'empereur Léopold parut avec son armée devant les portes de l'ancienne capitale de Hongrie, pour l'arracher aux Turcs, qui l'avaient possédée dès l'an 1541. Bude n'avait point vu approcher une armée de ses murs pour s'en emparer. Aussi les habitants de la ville furent dans la plus grande consternation, quand le tonnerre des canons leur annonça l'arrivée des troupes du prince Windischgrätz. Ce fut un sentiment bien pénible pour les citoyens loyaux de cette capitale, — et il y en avait beaucoup — de penser que ce sont les troupes impériales, celles de leur roi légitime, qui s'avancent vers eux avec des canons et des mèches allumées. Ils maudissaient Kossuth, ce misérable filou qui s'était déjà enfui avec ses compagnons de crime, qui furent la cause que les sujets du même roi, qui avaient vécu en bons frères pendant plusieurs siècles, versé le sang sur les mêmes champs de bataille, partagé loyalement leurs plaisirs et leurs peines, allaient maintenant s'entr'égorguer pour le bon plaisir d'un coquin, qui voulut tirer le plus grand profit possible de la ruine de sa patrie.

Le ban Jellačić se trouva avec son corps à Teteny et à Promontor, le comte Wrbna avec le 2<sup>e</sup> corps à Buda-örs, et le prince maréchal Windischgrätz avec le corps de réserve à Bia, à trois heures de marche de Bude. Pendant que le coquin Kossuth et compagnie brûlait le pavé sur la route de Debreczin, l'Athène magyare, Görgey déclara qu'on ne pouvait pas défendre la ville de Bude, dominée par les hauteurs voisines, contre une armée pourvue d'un parc d'artillerie du plus gros calibre. Alors les habitants de Budapest commencèrent à respirer plus librement. Görgey se retira aussitôt après avec son armée sur les villes de montagnes dans le nord de Hongrie.

Arthur de Görgey restera toujours le personnage le plus intéressant et le plus mystérieux dans toute la guerre de révolution en Hongrie. Il est le fils d'un pauvre gentilhomme hongrois, d'une physionomie agréable, d'une taille svelte et plus que moyenne, mais à muscles de fer ; il a des cheveux blonds coupés très courts ; ses yeux sont gris-bleu et armés de bésicles. Sa famille est protestante comme celle de Kossuth, mais d'un type aristocrate, qui s'est exprimé physiquement et moralement dans la personne d'Arthur Görgey. Son maintien était toujours froid et sérieux. Il était né le 8 février 1818 dans le vieux castel de Toppocz à la frontière de la Galicie dans le comté de Zips, et devait sa première éducation à sa mère,

une dame très distinguée et qui voulut élever son fils à la manière spartanne [sic]. Le collège protestant d'Eperies acheva son éducation, plus tard il entra dans l'école militaire de Tulln en Autriche, d'où il sortit pour entrer dans la garde noble hongroise à Vienne, dont l'institut avait pour but de former des bons officiers pour l'armée impériale.

Tous, qui le connurent alors, prétendent qu'il y avait bien profité du temps et de l'occasion pour cultiver son esprit et se procurer les connaissances nécessaires pour un bon militaire. Après 4 ans, il entra comme sous-lieutenant dans le régiment de houzards palatin, qui cantonna alors en Bohême. Il quitta bientôt le service militaire, et se rendit à Prague pour y étudier la chimie, sous le professeur Redtenbacher. On dit qu'il y a été obligé de tirer le diable par la queue pour subsister. Il finit par épouser une gouvernante française qui ne lui apporta en dot qu'un amour sincère et un dévouement sans bornes. Il avait fait la connaissance de cette demoiselle dans la maison de M. Likavec à Prague, qui l'avait placée auprès de ses enfants pour leur fournir l'occasion de se perfectionner dans la langue française. Il avait alors hérité d'une petite terre de son oncle.

Il s'y retira avec son épouse en Zips dans son pays. Il paraît qu'ils n'y pouvaient pas faire des grandes économies avant l'an 1848.

Quand la révolution éclata en Hongrie, Görgey tomba comme une bombe inopinément au milieu de ses amis à Pest, qui s'emparèrent aussitôt de lui, et lui procurèrent, en le recommandant comme un homme instruit et génial au ministre de guerre magyar, la place d'un capitaine dans le 5<sup>e</sup> bataillon de honvéd<sup>1</sup>.

Görgey, qui fut de triste mémoire le président de la commission militaire qui avait condamné le malheureux comte Eugène Zichy à être pendu, et qui avait le plus contribué à la défaite du corps du général Roth à Ozora, avait su fixer les yeux de Kossuth sur lui, et nous le trouvons par conséquent déjà à Schwechat comme major et commandant l'avant-garde du général Moga.

Deux mois plus tard nous le voyons comme général en chef de l'armée magyare. C'est vrai qu'aucun général autrichien, excepté Moga, [n']avait accepté un rôle actif dans l'armée magyare après que le manifeste du maréchal prince Windischgrätz a été publié, et que les Magyars furent très embarrassés de se procurer des généraux.

<sup>1</sup> Kossuth le voulut employer à cause de ses connaissances chimiques dans la nouvelle monnaie magyare, mais il revenait aussitôt de cette idée, et l'envoya dans les fabriques de Prague et de Wiener-Neustadt pour y acheter des capsules. De retour on le fit capitaine.

Il faut pourtant en tout cas de l'esprit, de la finesse, de l'énergie, et un certain fond de qualités intellectuelles et morales, pour se faire pousser en moins de deux mois d'un simple major jusqu'à l'importance d'un général en chef, car il y avait assez des officiers supérieurs de longue date, et qui avaient servi comme tels dans les régiments hongrois autrichiens, qu'on aurait pu charger du commandement en chef de l'armée magyare avec beaucoup plus de confiance dans leur expérience et dans leurs connaissances militaires que le jeune Arthur Görgey.

Görgey, outre les avantages d'une belle tournure militaire, du vernis du grand monde, des talents et des sciences, avait le plus grand avantage de tous, d'être Magyar dans toute la force du terme, ce qui l'emporta surtout dans une révolution, qui avait pris pour point de départ la nationalité magyare. Görgey portait un nom magyar, parlait le pur magyar, et affectait le magyar de la manière la plus naturelle et la plus gracieuse, pour faire tourner la tête non seulement au beau sexe, mais encore à tous les *tablo-biro* (juge de comté) qu'il rencontra sur le chemin. Enfin toute la ville de Budapest raffola à cette époque du jeune héros Arthur Görgey.

Kossuth ne suivit que l'opinion publique en le nommant général, et ce fut encore un bonheur pour l'Autriche qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire général.

Görgey, homme génial sans doute, avait souvent d'heureuses inspirations dans les campagnes 1848 et 1849 en Hongrie, mais il n'avait jamais montré la capacité d'un général en chef d'une armée. Il sut obtenir des succès, par son énergie et par sa présence d'esprit, soutenu par la masse compacte de 40.000 hommes de troupes d'élite, qu'il tint toujours réunis pour culbuter les faibles brigades et divisions d'armée autrichiennes, qui tâchaient de lui barrer le chemin, et soutenu par le fanatisme de la nation magyare, ce qui lui fournit la possibilité de voltiger d'une base d'opération à l'autre sans crainte pour sa retraite ou pour la subsistance de son armée, — mais il n'a jamais su gagner une bataille rangée, ou profiter de ses succès partiels.

En un mot Görgey était du bois dont on fait les généraux en chef, mais en 1848 il n'était qu'un partisan heureux, favorisé par les situations politiques de cette époque. On ne sait que trop bien, de nos jours, qu'on ne fait pas d'un coup de baguette d'un lieutenant un général en chef, eût-il le génie du lieutenant Bülow, qui avait écrit un livre sur la stratégie, dont la préface commence avec cette phrase modeste : « Moi, lieutenant Bülow, par la valeur de mes écrits militaires élevé au premier rang des plus grands capitaines de notre siècle », etc.

Les têtes exaltées, qui citent souvent l'exemple du grand Napoléon, paraissent oublier que ce génie gigantesque, qui n'est reproduit que dans le cours de plusieurs siècles, a été instruit à l'école de Brienne et à celle de Paris, et que Buonaparte avait fait des études sérieuses avant qu'il était entré comme sous-lieutenant dans un régiment d'artillerie à Grenoble, qu'il devint graduellement capitaine, et qu'il n'était que major à la blockade de Toulon, qu'il avait été chef de l'artillerie de l'armée d'Italie, et qu'il s'était distingué encore comme général de brigade à Paris, avant que Barras le fit nommer général en chef de l'armée d'Italie.

La pratique vaut bien la théorie, ce qu'a prouvé la guerre de Hongrie et surtout dès nos jours l'expédition des alliés dans la Crimée.

Görgey avait cependant la modestie de reconnaître publiquement dans ses mémoires la supériorité et l'expérience du lieutenant-colonel Aulich du 2<sup>e</sup> régiment hongrois Alexandre, en disant « qu'il lui confia de bon cœur la direction sur le champ de bataille, comme Aulich s'y entendait beaucoup mieux que lui, et connaissait toutes les manœuvres de guerre par une longue pratique. »

Des officiers du corps de Görgey avaient tant de fois raconté qu'il avait toujours la plus grande peine de mettre son armée en colonne pour marcher, ou pour prendre position, que cela dura souvent toute la journée et qu'il y avait toujours plus ou moins de confusion. Ce ne fut qu'à la fin de la campagne du prince Windischgrätz en 1849, qu'on remarqua que Görgey montra plus d'assurance en commandant les manœuvres de l'infanterie.

Il y a des personnes d'esprit qui soutiennent encore aujourd'hui que Görgey a été loyal au fond de son cœur, et qu'il ne s'était emparé du commandement en chef de l'armée révolutionnaire que pour empêcher qu'un autre ne s'en servît pour faire réussir ses projets d'ambition, ou à bouleverser la monarchie autrichienne. On a pu toujours remarquer en lui le désir d'éviter une bataille décisive avec l'armée impériale, et s'il avait remporté des succès, forcé par la nécessité de ne pas perdre son crédit et d'écarter tout soupçon de trahison de lui, il n'en avait jamais profité de la manière à occasionner des trop grands embarras aux Autrichiens ; par exemple s'il serait au mois de mai 1849 marché tout droit à Vienne, au lieu de s'amuser de prendre la soi-disant forteresse de Bude d'assaut, ce qui lui fit perdre son temps et son monde pour atteindre un résultat d'aucune importance pour une heureuse issue de la campagne ou pour les affaires de Hongrie.

Görgey avait toujours manœuvré de la sorte qu'il avait empêché la réunion de toutes les forces de l'armée révolutionnaire, qui aurait

pu devenir très dangereuse pour le prince Windischgrätz, qui avait souvent moins de 40.000 [hommes] à sa disposition pour faire face à toutes les éventualités, et s'il entra quelques fois dans le plan des autres chefs des insurgés à se réunir, ce ne fut que pour faire perdre encore du temps aux corps magyars par des marches et contre-marches pour effectuer la jonction tant désirée de tous les corps détachés, et à peine que cette réunion a été effectuée, nous le voyons de nouveau s'en détacher avec son armée d'élite pour manœuvrer isolément et pour rendre impossible toute opération combinée de l'armée magyare.

Nous ne voulons point discuter plus longtemps une question qui est encore aujourd'hui couverte d'un voile mystérieux. Une chose restera cependant constatée, celle que Görgey fut toujours royaliste. On n'avait que remarquer la fureur qui s'était emparé de lui en apprenant que Kossuth avait fait proclamer la déchéance de la famille impériale du trône de Hongrie à Debreczin le 14 avril 1849. Dès ce moment il s'était brouillé avec Kossuth <sup>1</sup>, à qui il avait déclaré dans une lettre officielle qu'il ne fera jamais publier ce décret malheureux de la diète de Hongrie dans son armée, qui ne le suivit que dans la supposition de sa fidélité et de son dévouement pour le roi de Hongrie Ferdinand V.

Dès ce moment aussi, Görgey poursuivit avec son armée, qui lui était sincèrement attachée, ses propres vues, qu'il parut avoir exécutées enfin à Világos.

Nos lecteurs feront bien de suivre d'un œil plus attentif les opérations et la conduite militaire du jeune Arthur Görgey pour se former un jugement impartial.

Le cinq janvier 1849, après neuf heures du matin, entra le comte Wrbna le premier à la tête de ses trois brigades dans la capitale de Hongrie.

Midi venait de sonner, quand le prince maréchal Windischgrätz y fit son entrée à la tête du premier corps d'armée, entouré d'une suite brillante et de son état-major. Le ban Jellačić, le sabre à la main, commanda son corps en personne, et le fit défiler à Pest, où il établit son quartier-général. Il fut logé dans la maison du comte Károlyi.

Le prince Windischgrätz s'établit avec son grand quartier-général dans le palais royal à Bude, et occupa les appartements du

<sup>1</sup> On n'a que lire les mémoires de Görgey pour se convaincre qu'il avait Kossuth en aversion. Il l'y avait déclaré pour un menteur et pour un fanfaron poltron. Szemere et Klapka dans leurs mémoires ne font que constater cette opinion de Görgey.

premier étage. Le comte Nobili, son quartier-maître général, se logea au second, à côté des bureaux de l'état-major.

A l'entrée des troupes impériales à Budapest, on remarqua bien des physionomies épanouies, réjouies de revoir les drapeaux et les soldats de leur roi légitime, mais elles appartenaient pour la plupart à l'âge mûr ou à la vieillesse, toujours conservatives et regrettant le bon vieux temps.

L'homme au déclin de sa vie ne sait plus se réconcilier avec les nouvelles idées et avec les tendances des révolutions modernes.

Dans les yeux des jeunes Magyars, remarquables par leurs chapeaux à la Kossuth et par une longue barbe au menton à la Louis Batthyány, on ne sut lire que consternation, haine ou tristesse, mais en général tout le monde à Budapest fut étonné de l'air martial et de la belle tenue de l'armée impériale, que Kossuth n'avait cessé à peindre comme les tristes débris d'une armée dissolue, sans vigueur et sans courage, mal vêtus et mal dressés.

Le prince maréchal Windischgrätz envoya un courrier pour informer sa majesté l'empereur de son entrée dans la capitale de Hongrie.

Il faut rendre justice à la rapidité des opérations militaires du maréchal, qui l'avaient conduit en peu de jours de la frontière d'Autriche jusqu'à Budapest, mais il fallait, à ce qu'on disait plus tard, encore quelques efforts avant de faire reposer l'armée à Budapest. Les insurgés étaient alors démoralisés par tant d'échecs et par une retraite continuelle depuis l'ouverture de la campagne, ils se retiraient en débandade de Budapest. Leurs chefs avaient perdu la tête au point d'oublier 40 canons devant la barrière de Pest sur la route de Czegléd, qu'ils n'avaient fait amener que plusieurs jours plus tard, par des chevaux de réquisitions, quand ils s'aperçurent que les Autrichiens ne se donnaient pas la peine de s'en occuper. La seule brigade de cuirassiers du général Ottinger, lancée à la poursuite de l'ennemi, aurait suffi de le désorganiser complètement, et de ramener au moins ces 40 canons à Budapest. Il ne faut pas mépriser l'ennemi avant la fin de la campagne.

*Post festum sacerdos.* On avait beau parler de la poursuite ininterrompue de l'ennemi au plus fort de l'hiver et après avoir des marches forcées égayées par des combats et par des bivouacs nocturnes. L'armée du prince en avait assez souffert : ses soldats n'avaient pas la peau d'un ours, et ses chevaux n'étaient pas de fer, comme un locomotif sur le chemin rayé de Czegléd. Le prince Windischgrätz jugea prudent de faire reposer quelques jours son armée à Budapest. Les soins pour l'administration civile et militaire du pays conquis réclamaient aussi ses soins, et la correspondance avec les ministres

de la cour impériale et avec les gouverneurs des provinces l'occupaient suffisamment toute la journée. Son quartier-maître général avait aussi besoin de quelque temps pour se reconnaître, pour faire arriver tous les rapports des corps détachés à Budapest, et pour mettre plus d'ensemble et d'unité dans les mouvements de tant de corps isolés. Le comte Nobili avait assez d'esprit pour ne pas croire la guerre finie à Budapest. Il savait fort bien, par les annales militaires, que le véritable théâtre de la guerre des malcontents magyars contre l'Autriche fut toujours derrière la rivière de Tisza, et qu'on ne pouvait s'y aventurer au fort de l'hiver avec 50.000 hommes, sans espoir de voir arriver une armée de réserve, et laissant sur ses derrières la forteresse de Komorn avec une forte garnison, et une capitale agitée de 80.000 habitants, soutenue par un pays fanatisé.

Nobili savait fort bien que les généraux à Budapest, et surtout les jeunes militaires, critiquaient le long séjour de l'armée dans la capitale de Hongrie, mais il avait trop de fermeté pour s'en laisser imposer une opération que sa raison condamna.

Comment, disait-on alors, le prince maréchal se plante dans le palais royal à Bude pour y recevoir les hommages de ces aristocrates magyars, qui plus ou moins sont de la part de Kossuth, et ne cherchent que de retenir le maréchal pour retarder la marche de son armée sur Debreczin, où il pourrait écraser d'un seul coup et l'armée et la révolution magyare. Le prince se laisse endormir par les protestations de fidélité et de dévouement de ces perfides, qui ne savent que trop bien que l'armée magyare ne résisterait dans ce moment au choc d'une seule brigade de cavalerie autrichienne, et qu'il fallait avant tout du temps à Kossuth pour réorganiser l'armée et attendre des secours de quelle part qu'ils lui arrivent. Les vagabonds et les révolutionnaires par métier prirent le chemin de Hongrie, et y affluèrent de tous les coins du continent. Une bonne partie en venait de par la frontière de la Pologne, malgré les colonnes mobiles du baron Hammerstein, général en chef en Galicie, qui devaient leur barrer le passage par les défilés des Karpathes. A cette occasion arrivèrent plusieurs chefs militaires de la ci-devant armée polonaise de 1830 en Hongrie, et offrirent leurs services au gouvernement révolutionnaire de Hongrie. Bem y était arrivé aussitôt après la prise de Vienne, et Kossuth le reçut à bras ouverts.

Des autres disaient : pourquoi le prince Windischgrätz permet-il le cours des assignats de Kossuth ? Il aurait dû déclarer leur valeur nulle au moment où l'armée impériale avait passé la frontière de Hongrie, pour priver les Magyars du seul moyen qui se trouvait à leur disposition pour pouvoir continuer la guerre contre l'Autriche. Il n'y a pas un seul homme d'esprit en Hongrie qui n'en convien-



drait pas de la vérité de cette assertion. Enfin les récriminations de ces messieurs ne finissaient pas.

Nous savons cependant bien qu'on avait remué ciel et terre, pour détourner le prince Windischgrätz de l'exécution de cette mesure sans doute très efficace, et qu'il n'avait consenti qu'à contre-cœur de s'en passer, quand même les conseillers civils, que le gouvernement impérial lui avait attachés, s'opposaient à cette mesure de rigueur.

Le prince ainsi que son prudent quartier-maître général attendaient des renforts, qu'ils jugeaient nécessaires pour continuer les opérations de la grande armée au delà de la Tisza. On avait beau parler de la marche à Debreczin sans un corps de réserve, et quand le lieutenant-général Simunich a été retenu à la blockade de Leopoldstadt, le lieutenant-général Ramberg et le général Neustaedter à la blockade de Komorn, et quand le comte Schlick n'avait pas encore effectué sa réunion avec l'armée du prince Windischgrätz qui n'avait plus alors que 38.000 hommes sous ses ordres.

Il ne faut pas non plus oublier Komorn, forteresse du premier rang, défendue par 300 bouches à feu et par 8.000 hommes sur les derrières de l'armée du prince, qui d'un moment à l'autre aurait pu servir de noyau à une nouvelle armée révolutionnaire, car c'est connu que le commandant de Komorn avait fait recruter dans les environs de la forteresse, malgré le voisinage des troupes impériales trop faibles pour cerner complètement cette vaste place de guerre. N'oubliez pas non plus la garnison que le prince aurait dû laisser à Budapest pour imposer à cette capitale agitée et pour empêcher la formation des corps de guérillas, qui auraient tendu la main à la garnison de Komorn et menacé les derrières de l'armée impériale. Les forteresses de Peterwardein, d'Essek, d'Arad se trouvaient aussi entre les mains des rebelles, et il ne dépendait que de Kossuth pour se réconcilier avec les Serbes et de se procurer des bons auxiliaires. Nous en avons parlé dans nos précédents mémoires.

Dites donc franchement si quelqu'un de vous, à la place de Nobili, aurait conseillé au prince Windischgrätz de s'aventurer avec 30.000 hommes au delà de la rivière de Tisza ?

Le ban Jellačić ne fut point contenté dans la maison de la comtesse Károlyi. Il la quitta brusquement et se logea avec sa suite à l'auberge du Tigre à Pest. Avant de sortir du logis de chez la comtesse Károlyi, il fit appeler son homme d'affaire, ou domestique ce qu'il était, régla ses comptes avec lui, et paya tout largement jusqu'aux bougies qu'il y avait brûlées pendant la quinzaine de son séjour dans cette maison. La comtesse accepta l'argent du ban Jellačić sans rougir. Il paraît que la révolution magyare avait tout

étouffé jusqu'aux sentiments nobles de la haute aristocratie magyare. Avant l'an 1848, une dame hongroise, de la qualité de la comtesse Károlyi, aurait jeté l'argent du ban Jellačić à la figure de celui qui le lui aurait apporté de la part du ban, au lieu d'envoyer la carte payante à son illustre hôte, à l'instar d'une aubergiste et comme avait fait madame Károlyi.

On dit que le ban Jellačić a été pour la continuation rapide des opérations militaires. Oui et non ! *Qui bene distinguit, bene docet !* Le ban, toujours vif et ardent, aurait désiré après l'occupation de Budapest de pouvoir poursuivre l'ennemi, en déroute et consterné de sa défaite, autant que possible pour le disperser, et enfin occuper Debreczin, sans coup férir. C'était une idée hardie du ban Jellačić, qui l'aurait peut-être exécutée heureusement, si la fortune l'aurait favorisé et si le prince de Windischgrätz aurait pu le permettre. Plus tard, quand le moment favorable a été passé, le ban apprécia si bien les motifs que le prince Windischgrätz, qui donnaient pour ainsi dire l'armée impériale dans le rayon de Budapest [sic]. Ce qui justifia l'opinion du ban Jellačić fut le rapport ennemi de la main du capitaine Stein, qu'on avait trouvé plus tard, et que le ministre-président Felice prince Schwarzenberg avait donné lui-même à lire au ban Jellačić en 1849 après la guerre. Ce rapport contenait que l'armée magyare, après la retraite de Budapest, ne comptait plus que 17.000 hommes, et qu'elle était démoralisée à tel point que le premier choc la renverserait entièrement. Naturellement si ce rapport eût été connu du prince maréchal après son arrivée à Bude, il n'aurait dû alors permettre de reprendre haleine à une telle armée si complètement désorganisée.

Le ban n'avait jamais, à ce qu'on ait voulu faire croire, critiqué hautement les opérations militaires du prince Windischgrätz. Il avait trop de savoir-vivre, trop de courtoisie militaire pour le faire, — mais cela ne l'empêcha pas, comme ban de la Croatie, de se plaindre de la mauvaise volonté qu'on montra à Bude à satisfaire les réclamations des Croates par rapport à leurs documents et à leurs fondations, qui se trouvaient déposés dans les archives et dans les caisses du royaume de Hongrie, et qui leur revenaient de droit depuis la séparation politique de la Croatie d'avec la Hongrie.

Ce fut encore le général Rousseau qu'on désigna comme la cause principale de tant de chicanes que les ablégats croates y avaient à éprouver pour satisfaire les réclamations de leur pays, car il a été chargé de la section des affaires civiles de la part du prince Windischgrätz. C'est vrai que Rousseau n'avait pas montré un grand empressement pour protéger les réclamations des Croates vis-à-vis de l'opposition magyare, et qu'il n'avait pas montré une grande

prédilection pour les Croates, ni une trop grande considération pour leur ban le baron Jellačić, à ce qu'on disait<sup>1</sup>.

Il parut que la splendeur et le lustre de la haute position sociale du prince Windischgrätz avaient tellement ébloui tout ce qui l'entourait, que chaque général s'y croyait un être privilégié, tout officier attaché à son grand quartier-général supérieur à celui qui se trouvait au quartier-général du ban de la Croatie. Cela ne manqua pas de causer une certaine froideur et rivalité entre les officiers de ces deux quartiers-généraux, et de réagir sur les relations intimes entre le prince Windischgrätz et le ban Jellačić.

Il y avait des militaires qui se plaignaient de la raideur et de la grande étiquette qui régnait au château royal à Bude chez le prince Windischgrätz, qui faisait antichambrier tout le monde sans distinction et n'adressait pas même la parole à ceux qu'il avait fait inviter à dîner. Quant au dernier reproche, c'est un mensonge. Le prince maréchal adressa au contraire avec politesse et bonté la parole à tous ceux qui avaient l'honneur d'être invités à sa table. Si l'étiquette au château était plus sévèrement observée, il fallait se souvenir que le prince y était habitué dès sa jeunesse, et qu'il n'y voyait rien de pénible pour un militaire autrichien, qui avait appris à respecter la dignité de son haut rang militaire et de sa naissance illustre. C'est vrai que les officiers trouvaient plus gais les dîners du ban, qui porta toujours le cœur sur la main, qui parla avec franchise et avec certain abandon au général comme à l'officier subalterne, qui accepta avec bonté les toasts qu'on lui porta toujours avec le même enthousiasme, et qui y répliqua en buvant à la santé de tel général ou de tel officier qui venait de se distinguer sur le champ de bataille, ou à l'honneur de son corps d'armée, ou de toute la nation croate qui lui avait donné tant de preuves de leur attachement et de leur dévouement. On y parla le croate et l'allemand, on y voyait des uniformes qui s'écartaient déjà sensiblement de l'ancienne ordonnance militaire, des grandes barbes qui encadraient les figures basanées de ses officiers, et on y remarqua une noble fraternité entre les militaires de tous les grades, enfin quelque chose de spécial, que tout étranger a pu facilement s'apercevoir qu'il se trouvait à la table hospitalière du ban Jellačić.

A cette époque le roi de Hanovre avait envoyé la grande croix de l'ordre de guelfe au ban Jellačić, accompagnée d'une lettre de sa propre main.

<sup>1</sup> Piškorec et Ivan Kukuljević furent envoyés le 12 janvier 1849 à Pest par le vice-ban Mirko Lentulay au ban Jellačić, pour en réclamer le soutien par rapport aux réclamations des Croates.

Cette lettre prouve suffisamment que les souverains, même en Europe, n'étaient pas encore au clair sur les tendances du ban Jellačić et de ses Croates. Voilà la lettre à peu près verbalement :

« Mon digne lieutenant-général ! Hélas ! je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, car vous n'étiez pas encore né, lorsque j'ai eu le plaisir et l'honneur de faire ma première campagne avec l'armée autrichienne. J'espère pourtant que la joie me soit encore réservée de faire votre connaissance, avant que je finisse ma vie. Par un de vos amis intimes, et de vos des plus dévoués partisans, par le baron Corberon<sup>1</sup>, je suis au fait de toutes vos actions, qui me prouvent non seulement vos talents mais aussi votre dévouement à votre Empereur et à votre patrie. Ce ne fut que par le rapport du baron que je fus informé consciencieusement de la position et de l'état des affaires des Croates et des Hongrois, que j'avais au commencement mal jugé comme tant d'autres. J'ai appris avec une profonde douleur que mon superbe régiment de houzards s'était laissé séduire par les perfides insinuations de leur commandant, le colonel Kiss, qui me rapporte dans sa dernière lettre qu'il avait reçu le commandement d'un corps où se trouvait aussi mon régiment, et qui s'y était distingué ; je devais naturellement croire qu'il se battait pour son Empereur et qu'il n'était point traître ; s'il a donc pu me tromper, combien plus facilement a-t-il pu séduire les houzards, à qui il fallut naturellement croire qu'ils ne faisaient que leur devoir en le suivant. J'espère encore toujours qu'ils profiteront de la première occasion pour faire leur devoir et de passer de votre côté. Je saisis avec plaisir cette occasion pour vous envoyer mon ordre militaire, la grande croix de l'ordre de guelfe, et j'espère que vous, en le portant, vous souviendrez d'un vieux soldat, qui a eu le bonheur de faire sa première campagne sous Clairfait et le prince Kobourg en Belges [sic], qui depuis ce temps fut toujours attaché à l'armée autrichienne, et qui se trouve très honoré et très heureux de se pouvoir nommer, comme chef d'un régiment de houzards, votre camarade. Je suis votre très affectionné

Auguste.

A Monsieur le lieutenant-général imp. royal, Ban de la Croatie, Baron Jellačić de Bužim. »

*Le corps de Schlick.* Le comte Schlick n'a pu profiter de sa victoire du 28 décembre à Forrs, car Meszaros, le ministre de guerre magyar,

<sup>1</sup> Lisez la note sur le comte Corberon, p. 21-23.

avait réuni tant de troupes, qu'il a été au moins 6 fois plus fort que Schlick. Le dernier fut forcé de se retirer à Kaschau. Le 4 janvier 1849 avança Meszaros avec 18 bataillons d'infanterie, 800 houzards et 33 canons sur Kaschau. Le comte Schlick l'attendait dans une bonne position sur les hauteurs à l'est de Kaschau près de Barcza. Ses dispositions furent bonnes, et ses soldats braves au-dessus de tout éloge.

L'attaque des insurgés fut vive, le combat opiniâtre. Le temps fut rigoureux, des flots de neige tombèrent toute la matinée. Meszaros s'y montra brave et chercha la mort, à ce qu'on disait. Le comte Schlick avait conservé son sang-froid et envoyé son domestique du champ de bataille chez la comtesse Csaky à Kaschau, pour lui annoncer qu'il viendra prendre le soir le thé chez elle comme à l'ordinaire. Le major baron Gaublentz y avait déployé tous ses talents militaires et s'était bien mérité de son général en chef. La victoire s'était attachée alors aux drapeaux impériaux.

La défaite de Meszaros fut complète. Son armée, en pleine déroute, se retira en débandade.

10 canons, 6 caisses de munition, un drapeau, 200 fusils, 40 chevaux et 500 prisonniers furent les trophées de la victoire du comte Schlick sur le champ de bataille. Les cheveu-légers, qui avaient poursuivi les insurgés, s'emparèrent encore de six mortiers, de 1.000 fusils et de bon nombre de prisonniers.

Le régiment de Parme battit la légion polonaise après une résistance très opiniâtre, et s'empara d'une caisse d'argent, remplie de 10.000 ducats. Une cassette de Meszaros, remplie de lettres de la plus haute importance, tomba aussi entre les mains de ce brave régiment.

Pour récompense de cette victoire, le comte Schlick et le baron Gaublentz, son chef de l'état-major, emportèrent plus tard la croix de Marie-Thérèse. Plusieurs officiers et soldats furent décorés en suite du rapport que le comte Schlick avait envoyé au prince maréchal Windischgrätz.

*La grande armée.* — Le colonel Horvath avait occupé avec sa colonne Veszprim et Stuhlweissenburg et le lieutenant-colonel comte Althann avait coupé par une manœuvre très agile un détachement d'insurgés du corps de Perczel, et l'avait fait prisonnier au couvent de Bakony-Bel. Cette contrée a été donc tout à fait purgée de troupes de l'armée magyare.

Le prince maréchal Windischgrätz avait divisé la partie conquise et occupée par son armée en Hongrie, en trois districts militaires : celui de Presbourg sous les ordres du lieutenant-général Kempen,

aujourd'hui ministre de police, inspecteur général de la gendarmerie impériale royale, gouverneur militaire de la capitale de Vienne, celui de Pest sous les ordres du lieutenant-général comte Wrba, qui s'était brûlé la cervelle après la campagne de 1849, pour mettre une fin à toutes les déceptions de sa carrière militaire, et celui de Barany sous les ordres du lieutenant-général baron Burić, qui vit encore aujourd'hui en retraite à Novakovac, ce qui appartient à Madame Pissačić, fille de Madame Kern, après avoir contracté un mariage d'amour avec une jeune personne qu'il avait eu mise pour quelque temps au couvent, pour compléter son éducation.

Ces commandants militaires étaient chargés de pacifier le pays, de présider aux commissions militaires, de surveiller l'administration civile et de hâter l'arrivée des transports et des approvisionnements. Ces commandants militaires ont déjà existé du temps de Ferdinand II en Hongrie, on les y avait toujours installés après des troubles politiques, et on en avait su tirer le plus grand profit en faveur de l'ordre public. Malheureusement le prince maréchal Windischgrätz ne put mettre qu'une force militaire insuffisante à leur disposition, de la sorte que leur activité et leur énergie furent paralysées par la mauvaise volonté et l'esprit révolutionnaire des autorités locales. Dans le district de Presbourg se manifestèrent le plus de sympathies pour le gouvernement impérial.

*Le corps du baron Puchner en Transylvanie.* — Les intrigues des émissaires magyars avaient trouvé les moyens d'insurger les Szeklers, qui formaient 2 régiments de frontière en Transylvanie. Les Szeklers sont des Magyars de bonne race.

Ils prirent les armes en faveur de la révolution magyare, et terrorisaient toute la province.

Le général en chef y était le baron Puchner. Il n'avait que très peu de troupes à sa disposition, et la populace allemande et romane (valaque) ne s'éveilla que trop tard pour défendre leur nationalité, et pour secourir le général en chef, qui à son tour avait perdu beaucoup de temps à prendre enfin une résolution hardie, de la sorte que le fameux révolutionnaire polonais Bem, dont le talent organisateur et son énergie extraordinaire furent assez connus, trouva le temps de créer une armée de 30.000 hommes et de s'emparer de presque toute la province. Le général en chef baron Puchner ne sut se tenir que dans le midi du pays, pendant que le colonel Urban se battait dans le nord avec les Szeklers. Il y avait soutenu un combat meurtrier à Vajda-Szent-Ivany le 31 octobre 1848 contre eux, qui lui furent supérieurs de trois fois en nombre. Urban se retira le 1<sup>er</sup> novembre à Vallendorf pour se réunir avec la brigade Wardener, qui

s'avança de la frontière de la Galicie. Le corps de l'est s'empara de Maros-Vasarhely le 5 novembre, et y effectua sa jonction avec le général Wardener, dont l'avant-garde fut alors commandée par le colonel Urban. On combina une attaque sur la ville de Klausenburg, et, en conséquence du plan concerté, Urban s'arrêta à Számos-Ujvár, pendant que le gros du corps du général Wardener campa à Decs.

Le rebelle Baldacci attaqua le 13 novembre le colonel Urban avec des forces supérieures, et le repoussa dans sa seconde position. Urban y fut renforcé par une division du régiment Živković, repoussa à son tour l'ennemi et regagna sa première position, qui aurait éprouvé une grande perte dans sa retraite, si le général Wardener aurait eu la complaisance d'envoyer la mi-batterie à Urban, qu'il avait demandée.

La brigade Wardener, arrivée à Apalnida, y fut arrêtée par un ordre, qui annonça en même temps qu'on avait ajourné l'attaque sur Klausenburg jusqu'au 22 du novembre. Cependant le manque de vivres, le froid d'hiver et l'approche de 1.000 Magyars d'une nouvelle levée en masse avaient forcé le colonel Urban de s'emparer de Klausenburg encore le 17 novembre, et le général Wardener y entra aussi le lendemain avec toute sa brigade. Le général Kaliani du corps de l'est y arriva le 20 novembre avec bon nombre de troupes, mais le même jour les rebelles s'étaient emparés de Miklos et de Decs. Urban reprit Decs le 20, mais les insurgés avaient concentré des forces imposantes à Csucsá, Sibó et Nagy-Banya. Urban voulut les attaquer, mais un ordre du général en chef arriva, qui ordonna que le général Schuster, — qui avait remplacé le général Kaliani — devait se rendre avec sa brigade en marches forcées au midi de la province contre les Szeklers, même si l'on devait renoncer à la conquête de Klausenburg.

Urban déclara alors au conseil de guerre réuni qu'on devait sur-le-champ quitter Klausenburg, et se porter avec toutes les forces réunies au midi pour combattre les Szeklers. On n'aime pas ordinairement la supériorité d'un talent militaire dans un subordonné, et pour cette seule raison le plan projeté du colonel Urban avorta. Dès ce moment commença ce malheureux et insipide éparpillement des troupes impériales, qui fut la cause principale de leurs défaites, et qui finit par les forcer à chercher un refuge en Valachie sur la terre étrangère. L'ennemi en sut profiter. Le conseil de guerre avait bien rejeté le plan du colonel Urban, mais n'en avait pas produit un autre à sa place, et on resta dans une complète inactivité.

Ce ne fut qu'après plusieurs jours qu'on se décida enfin d'attaquer Csucsá avec toutes les forces réunies. L'attaque eut lieu, mais

ce qui paraît inconcevable, s'il n'était pas constaté, Urban fut forcé d'y combattre tout seul avec une poignée de braves contre les forces supérieures de l'ennemi, sans avoir été soutenu par le général Wardener, qui se trouva avec toute sa brigade à Banfy-Hungar, où il a dû entendre le bruit de canons.

Urban, brave comme un lion, y soutint seul le combat pendant 7 heures. La nuit seule fit cesser le carnage. Il en profita pour demander instamment des secours du général Wardener.

Le lendemain Urban réengagea le combat, mais le secours attendu ne lui arriva qu'à midi, quand il a été déjà forcé de renoncer à l'attaque de Csucsá.

Bem, habile stratège, profita de la division des forces autrichiennes. Il chassa le 23 novembre Jablonsky de Decs, et s'empara le 27 de Banfy-Hungar.

Urban reçut alors l'ordre de se faire jour à travers les insurgés, et de se réunir à tout prix avec le corps du sud, qui se vit forcé de quitter Klausenburg, comme l'ennemi s'y dirigea de tout côté en masses considérables. Urban sans perdre un moment se mit en marche, mais il avait fait à peine 2 lieues, qu'il se vit enveloppé de tout côté de l'ennemi. Il ne perd pourtant pas la présence d'esprit, et s'enfonça aussitôt avec la troupe dans un défilé presque impraticable. Après une marche forcée de 30 heures sans repos et sans nourriture il parvint à sauver sa poignée de braves, en s'arrêtant enfin à 10 heures du soir à Szent-Josef. Honneur au colonel Urban et à sa troupe vaillante !

Arrivé à Bistritz Urban fut obligé de prendre le commandement des troupes de Jablonsky. Il fit alors tous ses efforts pour tenir et défendre le district du 2<sup>e</sup> régiment frontière romane, mais l'ennemi, qui lui fut si supérieur en nombre, s'empara le premier janvier 1849 de Lechnitz, le deux de Bistritz, et força le colonel Urban, après une résistance héroïque, de se retirer à Pojana-Stampa dans la Bukovina. Les Autrichiens défendirent le défilé de Tihutza. Bem le força, entra dans la Bukovina, et repoussa leurs avant-postes jusqu'à Doina. Urban se retira alors à Poschorita et Jakobeny.

Le général Wardener avait dirigé dès le 25 décembre sa retraite par Thorda sur Karlsburg.

Huit jours suffirent donc à Bem pour se rendre maître du nord de la Transylvanie. Bem se retira cependant le 5 janvier 1849 de la Bukovina après en avoir fait garder la frontière par quelques détachements, car le voisinage des Russes, qui se trouvaient dans la Moldavie, parut lui inspirer une crainte assez fondée. Il se trouva alors rapidement avec le gros de son armée contre le corps du baron Puchner.



*Rukavina à Temesvar.* — Il faut maintenant tourner nos yeux au midi de la Hongrie, au Banat, où la guerre civile avait éclaté la première entre les Serbes et les Magyars avec toute la fureur et la férocité, qui distingua alors les uns et les autres.

Les insurgés y avaient concentré 40.000 hommes, et une masse d'artillerie se trouva à leur disposition. Casimir Batthyány, Vetter et Mariassy y furent alternativement les chefs de cette armée rebelle.

Le lieutenant-général baron Rukavina, Croate de naissance et bien renommé dans sa patrie, était alors le commandant de la forteresse de Temesvar, et fut en même temps le général en chef au Banat, où il commandait le peu de troupes, à peine suffisant pour défendre la forteresse de Temesvar avec ses faubourgs. Il fut pourtant encore obligé de secourir la forteresse d'Arad, où commandait un vieillard presque octogénaire, le brave lieutenant-général baron Perger von der Pleisse, courageux et résolu comme en 1813, quand il s'était mérité la croix de Marie-Thérèse. Le colonel Sziljak, commandant un bataillon de garnison à Arad, fut la main droite de Perger, et tous deux firent tous leurs efforts pour conserver cette forteresse à leur souverain légitime.

Les Serbes guerroyaient pour ainsi dire isolément dans le sud du Banat sous les ordres du jeune Stratimirović, plus tard sous leur voïvode le général Šupljikac de Vitezvar. Les forteresses de Peterwardein et d'Essek se trouvaient entre les mains de rebelles, par la trahison du baron Hrabovsky et du baron Jović, Serbe de naissance.

Le but principal des insurgés au Banat fut de s'emparer des forteresses d'Arad et de Temesvar.

La fermeté, l'énergie et le courage du vieux baron Rukavina firent échouer leur projet de Temesvar. Le général comte Lunange fut sa main droite, et le soutenait par son activité et par ses talents militaires.

Le baron Rukavina, chevalier de la vieille roche, prouva que les généraux en chef ne sont pas [en] état, durant la paix, de bien juger leurs généraux subordonnés et les qualités précieuses, dont ils ne peuvent fournir la preuve que dans des grandes occasions et sur les champs de bataille. Rukavina a été général de division sous les ordres du général en chef Marc baron Čolić à Peterwardein. Après la mort du dernier, le baron Rukavina, chargé de l'inventaire des papiers du défunt y trouva le rapport que Čolić avait envoyé au conseil de guerre aulique à Vienne, où il l'avait proposé pour commandant d'une forteresse, n'ayant pas la capacité et les qualités militaires pour commander un corps d'armée. Rukavina, en lisant ce rapport fut indigné, et pesta toute la journée contre Čolić. Quand

le colonel baron Neustaedter entra ce jour chez le baron Rukavina, celui-ci courut au-devant de lui, et lui cria avec sa voix de stentor : « Savez-vous quelque chose de nouveau ? — Je suis une bête ! oui, je le tiens à présent par écrit, que je suis un imbécile ! Qu'en dites-vous, mon colonel, dites-moi franchement votre opinion ! » On se peut bien imaginer l'embarras du pauvre colonel.

La garnison d'Arad ne compta que 500 hommes, et il n'y avait que 39 pièces de canon sur les bastions. Les vivres commençaient aussi à manquer, on mangea déjà la chair des chevaux, et il n'y avait presque plus de munition. Les insurgés avaient cerné la forteresse avec 20.000 hommes, en traînant 12 pièces d'artillerie du plus gros calibre à leur suite. Le 27 octobre 1848 les insurgés ouvrirent la première parallèle, et commencèrent le même jour à bombarder la forteresse. Perger y répondit en bombardant la ville d'Arad, c'était une excellente revanche !

Le général comte Lunange, en arrivant à cette époque de la Transylvanie avec sa faible brigade, fut alors l'ange sauveur de la forteresse d'Arad. Il accourut avec ses braves, attaqua avec impétuosité les insurgés, et finit par les jeter sur la rive droite de la Máros après un combat de plusieurs heures, et rétablit la communication entre Arad et Temesvar. Rukavina profita de la victoire du comte Lunange pour envoyer des vivres et des munitions pour 6 mois au lieutenant-général baron Perger. La communication entre ces deux forteresses resta libre jusqu'au 25 décembre, où le général Lunange fut obligé de se retirer à Temesvar.

Les insurgés avaient aussi occupé Versetz, Weisskirchen, et coupé la communication entre Titel et Pančova, malgré la présence de 7.000 Serbes sur la rive droite du Danube, qui n'attendaient que le moment favorable pour passer sur la rive gauche.

Rukavina, trop faible pour se montrer avec la garnison de Temesvar en rase campagne, fut forcé de se borner à la défense de cette place et de ses faubourgs.

*La grande armée.* — Le lieutenant-général Simunić bloqua toujours la petite forteresse de Leopoldstadt, et la soi-disant blockade de Komorn par la brigade Neustaedter dans la grande île de Schütt, et par la brigade Lederer sur la rive droite du Danube, n'empêcha pas la forte garnison de Komorn de faire des fréquentes excursions dans la vallée entre la Waag et le Danube, où il n'y avait pas un soldat autrichien, et de communiquer avec les villes de montagnes sur les derrières de la grande armée.

Le 12 janvier le général Neustaedter fut sommé par une dépêche du lieutenant-général Simunić de marcher à son soutien comme il

se trouvait menacé par des forces supérieures de l'ennemi. Avant de quitter l'île de Schütt et d'ouvrir le chemin de Presbourg à l'ennemi, le général Neustaedter jugea prudent d'en avertir le lieutenant-général Ramberg sur la rive droite du Danube. En attendant le général avait envoyé ses ordres au major Rezniczek à Tót-Megyér, et au capitaine Vukelić à Szakalj pour se tenir prêts à marcher à Nyárasd pour y réunir toute la brigade. Dans l'ordre qu'avait reçu le capitaine Vukelić, qui se trouva avec 4 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon d'Otočac à Szakalj, lui fut expressément défendu de quitter sa position avant l'arrivée de la colonne de Rezniczek, qui y devait passer pour se rendre à Nyárasd. Cet ordre fut donné pour le cas, que la brigade devait se mettre en marche pour se porter au secours du lieutenant-général Simunić, mais point du tout dans la supposition d'une attaque de la garnison de Komorn, où le bon sens commandait de marcher sans délai au secours du général Neustaedter à Nyárasd, qui n'y avait que 1.200 hommes à peu près à sa disposition.

En attendant s'étaient plusieurs mil [sic] de paysans armés rassemblés à Gutta pour soutenir la garnison de Komorn, qui était sortie pour attaquer le général Neustaedter à Nyárasd.

Le 13 janvier du matin arriva la réponse du lieutenant-colonel [sic] Ramberg, qui engagea Neustaedter de partir avec sa brigade en toute hâte au secours de Simunić sans se soucier de sa position dans l'île de Schütt. Le général se voulut mettre à table pour écrire un ordre à Rezniczek, quand un houzard banderial arriva et annonça que l'on voyait de loin des colonnes ennemies. Le général avait envoyé là-dessus le lieutenant en premier Popović avec une forte patrouille pour lui procurer des nouvelles certaines sur ces prétendues colonnes ennemies, comme ni lui ni le lieutenant-colonel baron Göramb, qui s'étaient aussitôt rendus à cheval hors le village, ne pouvaient, malgré leur lunette, rien apercevoir du côté de Komorn. On avait battu la générale à Nyárasd, et la petite troupe du général avait pris position devant le village. On avait placé les tirailleurs derrière les ravins, et 2 compagnies à l'aile gauche, deux à l'aile droite pour les soutenir ; 2 compagnies du bataillon d'Otočac forma la réserve. Pour point d'appui on donna à gauche et à droite de la position une mi-batterie de canons du calibre de 6. Tout ce qui resta de houzards banderials fut placé derrière les mi-batteries pour leur servir d'escorte. Voilà la fameuse brigade, tout au plus 1.200 hommes !

Popović et sa patrouille ne reparut plus, les houzards magyars leur avaient donné la chasse aussitôt qu'ils en étaient aperçus.

Les bons Croates ne purent se sauver sur leurs petits chevaux,

les houzards les attaquèrent bien vite, et les ramenèrent prisonniers à Komorn.

Le général Neustaedter les attendait vainement. Alors on envoya le capitaine Šimatović avec une compagnie pour battre la campagne et pour apporter des nouvelles de l'ennemi. En attendant le lieutenant en premier Zipser fut envoyé chez le major Rezniczek pour l'engager de venir en toute hâte à Nyárasd avec sa troupe. Cet officier y arriva bien tard. A midi on vit retourner ce capitaine avec sa compagnie, et derrière lui dans la lointaine plusieurs bataillons ennemis qui avancèrent en échelon, les batteries devant le front de bandière, et la cavalerie sur les ailes. On remarqua en même temps que la levée en masse des paysans armés se montra à gauche hors de la portée du canon pour tourner le village, et couper la retraite du général.

Le combat s'était engagé de part et d'autre avec les canons. Les Magyars envoyèrent une grêle de mitraille, à qui personne mieux que les militaires à cheval furent exposés, car les soldats se trouvaient à couvert derrière les ravins. Baron Geramb tombe raide mort sur le champ de bataille. Une balle de mitraille lui était entrée dans la tête par l'œil gauche. Ce brave officier supérieur avait depuis longtemps le pressentiment de sa mort prochaine, car il montra une inquiétude frappante depuis qu'il se trouva dans le village de Nyárasd, et désirait tant de revoir encore une fois ses sœurs.

Rezniczek entendit le tonnerre de canons, mais on crut à Tót-Megyér que c'était le bruit du bombardement de Leopoldstadt, et le major ne partit qu'après l'arrivée de l'officier que le général lui avait envoyé. Le capitaine Vukelić à Szakalj savait bien que le général était attaqué mais il n'osa marcher avec ses 4 compagnies du brave bataillon d'Otočac à son secours, parce qu'il avait reçu la veille l'ordre de ne pas quitter Szakalj avant l'arrivée de la colonne du major Rezniczek. De cette manière le général combattait seul avec sa poignée d'hommes contre une force ennemie, au moins dix fois plus forte que lui, sans compter la masse armée des paysans magyars.

C'était bientôt 3 heures après-midi. Le général se trouva presque tourné, et les échelons ennemis avancèrent toujours. Après 3 heures de résistance le général, en voyant arriver de nulle part un secours et craignant pour sa ligne de retraite, se retira en bon ordre à Szerdahely où les troupes détachées le joignirent dans la nuit du 14 janvier.

Le général, se trouvant sans communication avec Presbourg, prit le lendemain la route de Wartberg pour y prendre une position de flanc pour couvrir en même temps la ville de Presbourg. Le pont à

Frauendorf, le seul qui existait auparavant, a été enlevé par les flots, et le général attendait la reconstruction par les soins du lieutenant-général Kempen à Presbourg, qui l'effectua en peu de temps par son énergie, et par la crainte qu'il a su inspirer aux autorités civiles magyares.

De Wartberg le général envoya le major Rezniczek chez le lieutenant-général Kempen à Presbourg pour réclamer la division de cavalerie, qui se trouvait selon l'ordre de bataille dans sa brigade, et dont il avait si besoin dans la grande île de Schütt, en même temps il fit prier le major pour une batterie de raquettes.

Le général avait reçu pendant sa retraite de Nyárasd, par le capitaine Mirković, le rapport que le lieutenant-général Simunić ne se trouvait plus menacé, et qu'il n'avait plus besoin de la brigade Neustaedter.

Le général ne douta point que le major Rezniczek s'était loyalement acquitté de sa mission ; cependant ni cavalerie, ni artillerie arriva, mais bien le bruit qu'on avait beaucoup critiqué la retraite du général. Ce fut tout naturel, car on ne put concevoir comment une brigade de 2.600 combattants de frontière militaire n'était pas parvenue à avaler la garnison de Komorn et à se soutenir dans l'île Schütt, où quelques mois plus tard, tout un corps d'armée a été forcé de décamper et à se retirer jusqu'à Presbourg, à cause de la garnison de Komorn. Nous savons fort bien que la garnison de Komorn a été alors plus forte que du temps de l'affaire de Nyárasd, mais nous connaissons aussi fort bien la différence entre un corps d'armée au complet et entre une faible brigade de frontière sans cavalerie et sans artillerie, car les six canons du petit calibre du général Neustaedter n'ont sûrement pas intimidé les 360 canons de la forteresse de Komorn.

Quand le pont près Frauenberg fut reconstruit, le général retourna avec sa brigade à Szerdahely, d'où il n'aurait dû jamais s'éloigner pour s'avancer et s'aventurer jusqu'à Nyárasd et Tót-Megyer.

De Szerdahely le général envoya aussitôt après son arrivée le major Rezniczek avec une colonne mobile de 1.200 hommes et 2 pièces de canon à Gutta pour y châtier les habitants de ce qu'ils avaient pris part à l'attaque de la brigade le 13 janvier. Le major y arriva sans obstacle et imposa aux habitants une contribution, dont il ne reçut cependant que la plus petite partie, car il jugea prudent de s'éloigner bientôt de Gutta à cause du voisinage de Komorn, et retourna le même jour à Szerdahely.

Le prince maréchal Windischgrätz envoya alors l'ordre au général Neustaedter de relever la brigade Sossay à Neuhäusel, et d'observer de ce côté Komorn.

La marche de cette brigade fut retardée par la construction d'un pont sur la Waag, qui l'arrêta plusieurs jours à Szered. La rivière charriait des glaçons, et les pionniers envoyés par Simunić y travaillaient jour et nuit avec la plus grande énergie pour venir à bout des obstacles qui s'opposaient à la construction du pont. Les braves pionniers travaillaient, enfoncés dans l'eau glaciale jusqu'aux hanches, avec une ardeur sans exemple. Enfin ils réussirent à construire un pont de glace, et la brigade Neustaedter le passa à la [sic] clair de lune au moment où l'on avait mis la dernière planche. La brigade Neustaedter, arrivée à Neuhäusel, venait de relever les avant-postes de la brigade Sossay, quand un nouvel ordre du prince Windischgrätz arriva, qui ordonna à la brigade de se porter à Párkány vis-à-vis de Gran, et d'y attendre des nouveaux ordres.

La brigade Sossay releva alors à son tour les avant-postes de la brigade Neustaedter. Ce fut le 7 février. Dans la nuit du 8 février, des colonnes de la garnison de Komorn, d'intelligence avec les habitants de Neuhäusel surprirent les avant-postes de la brigade Sossay, les repoussèrent dans la ville et y entrèrent en même temps. Heureusement la brigade Neustaedter, destinée de partir le matin pour Párkány, se rallia avec une promptitude étonnante. Deux compagnies de frontière d'Ogulin se jetèrent la baïonnette croisée à la rencontre des insurgés. Soutenues par un mi-escadron de houzards sous les ordres du brave lieutenant en premier Dobroslav, renversèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Les houzards banderials y montrèrent une fureur et un courage belliqueux au-dessus de tout éloge. En retournant et défilant devant le général Neustaedter, ils montrèrent avec orgueil leurs sabres dégouttants de sang ennemi.

L'ennemi a été chassé de la ville, où régna la plus grande consternation parmi les habitants, quand une autre colonne d'insurgés s'approcha de l'autre côté de la ville sur la route de Komorn, mais elle y tomba dans une embuscade que le major Rezniczek y avait mise. Elle en fut si effrayée qu'elle se retira en débandade, en laissant des armes et quelques prisonniers entre les mains des soldats du bataillon Rezniczek.

Après la retraite des insurgés magyars la brigade Neustaedter se mit en marche pour Párkány.

Il paraît que ce général Neustaedter n'avait pas des bons amis au grand quartier-général, car le bulletin qui parut sur l'affaire nocturne de Neuhäusel, ne fit pas même mention de lui ou de sa brigade. Il a été obligé de faire des réclamations pour obtenir la permission d'insérer dans la gazette militaire autrichienne le véritable récit de l'affaire Neuhäusel et d'y revendiquer le mérite qui venait de droit à la brigade Neustaedter. Plus tard cependant en

furent plusieurs officiers et soldats décorés pour les récompenser de la bravoure insigne qu'ils avaient montrée. A Párkány le général Neustaedter eut une entrevue avec le colonel Horvath, qui se trouva avec sa colonne à Gran.

La brigade Neustaedter s'embarqua bientôt après sur le Danube en suite d'un ordre arrivé du prince Windischgrätz, et fut transportée à Pest moyennant des bateaux à vapeur. Nous allons maintenant reprendre le fil des opérations de la grande armée.

Le prince Windischgrätz, bientôt après son arrivée à Budapest, avait donné des ordres pour occuper Waitzen et Szolnok<sup>1</sup>, ces deux points d'une si haute importance stratégique. Après quelques jours de repos, la brigade de cuirassiers du général Ottinger se mit en marche pour Szolnok, où elle s'empara après leur arrivée de 98.000 sacs d'avoine. La division Hartlieb partit sur le chemin de fer pour Czegled, et poussa la brigade Grammont à Abony.

On en voit que toutes ces troupes furent placées sur la seule ligne du chemin de fer de Pest à Szolnok, comme sur un fil, ce qui leur offrit bien l'avantage de se pouvoir secourir réciproquement avec la plus grande célérité possible, mais ce qui avait l'inconvénient que les commandants furent forcés de couvrir leurs flancs par des patrouilles de cavalerie nombreuses à une distance énorme, car les brigades se perdaient dans ces plaines immenses, comme une oase [sic] au milieu du désert de la Lybie, et toujours exposées à une attaque imprévue de l'ennemi, qui, protégé par les sympathies des habitants du pays, a pu traverser la plaine en tous sens sans être découvert dans la lointaine [sic]. Tout paysan, tout habitant fut un espion magyar, les Autrichiens au contraire ne purent, même au poids de l'or, s'en procurer quelques-uns.

Le lieutenant-général Hartlieb surtout se déclara contre la disposition des troupes sur une seule ligne. Il n'y a point de doute que les chemins de fer influèrent puissamment sur l'art de la guerre, mais en 1848 ce fut, à ce qui paraît, encore trop tôt de baser les opérations de guerre sur les lignes des chemins de fer. L'avantage de ce système n'était pas encore prouvé par l'expérience. Le pauvre général Karger, qui se trouva au mois de mars avec sa brigade à Szolnok, y fournit le premier un triste exemple de l'inconvénient qu'avait la disposition des troupes sur la seule ligne de chemin de fer de Pest à Szolnok. Le général Karger y paya le désastre de sa bri-

<sup>1</sup> Les insurgés magyars après leur retraite de Bude s'étaient divisés en deux ; une partie se retira sur la route de Waitzen, et l'autre sur la route de Szolnok. Le L. F. M. Čorić fut envoyé à la poursuite de l'ennemi sur la route de Waitzen et le général Ottinger avec ses cuirassiers sur la route de Szolnok.

gade de sa renommée, qui a été restée intacte jusqu'à cette malheureuse catastrophe.

Le long séjour de l'armée impériale à Budapest avait des suites très fâcheuses pour la santé des officiers autrichiens. Si l'on doit ajouter foi à la clameur publique, il y avait en peu de temps plus de 400 officiers empestés du mal vénérien. On dit que Kossuth, à qui tout moyen de faire mal à l'adversaire parut licite, avait fait payer les filles publiques empestées à Budapest pour les retenir et pour communiquer ce mal terrible aux Autrichiens. Ses agents avaient même soldé des honvéds, infectés du mal vénérien, pour le propager autant que possible parmi les filles publiques, dont les deux villes se trouvaient inondées à cette époque, dans toute la force du terme.

Ce fut encore un bonheur que les soldats autrichiens ne suivirent pas sous ce rapport l'exemple de leurs officiers, et qu'ils montrèrent beaucoup plus de froideur envers les filles publiques que leurs supérieurs. Il n'y avait aussi, à comparaison du nombre exorbitant d'officiers, que très peu de soldats infectés du mal vénérien.

Le prince Windischgrätz, qui avait pour ainsi dire donné la chasse à l'armée révolutionnaire magyare depuis la frontière de Hongrie jusqu'à Budapest, s'était emparé de la capitale du royaume sans avoir été forcé de livrer une bataille rangée aux insurgés sous les ordres de Görgey et de Perczel.

Le gros de son armée, malgré tant de corps et de troupes détachées, présenta encore, quand il fut concentré, une force imposante sous le rapport de l'esprit militaire et de la bonne discipline. On s'était du reste flatté d'avoir écrasé la force vitale de la révolution magyare après s'être emparé de la capitale de Hongrie. On avait oublié que le système de Napoléon de dicter la paix dans la capitale d'un empire ou d'un royaume, s'était encore usé sous lui-même, et qu'il en avait fait le premier la triste expérience à Madrid et à Moscou. Aujourd'hui le cœur d'un pays s'y trouve où siège son gouvernement, son chef et où l'on a transporté son trésor ou le moyen d'en faire autant qu'on veut.

Il y avait beaucoup de personnes au grand quartier-général qui avaient regardé les différents combats heureux de l'armée impériale comme autant de défaites des insurgés de la plus grande portée ; et l'on n'hésita plus de mettre sans scrupule la retraite conséquente des insurgés sur le compte de leur pusillanimité et de leur impuissance à résister aux armes impériales.

Trompé systématiquement par des espions magyars à double solde, séduit par les flatteries de faux complaisants, on finit par regarder les corps ennemis comme des bandes de guérillas. On ne daigna pas même de prendre en considération les avis salutaires des



vieux militaires expérimentés, des esprits un peu plus clairvoyants, qui avaient déjà prédit, longtemps avant l'ouverture de la campagne de Hongrie, que les insurgés prendront la rivière de Tisza pour la véritable base de leurs opérations, et que les plus grandes difficultés de l'armée du prince Windischgrätz ne commenceront que quand elle y sera arrivée. La suite le prouvera ! « Il n'y a rien de nouveau dans ce monde ! » et si vous lisez avec attention l'histoire des peuples modernes et anciens, vous vous convaincrez facilement, que c'est toujours de recommencer chez les uns et les autres ; car c'est la malédiction du genre humain, — comme nous l'avons dit au premier tome de nos mémoires — que les tristes expériences d'une génération passée sont toujours oubliées, ignorées ou méprisées par la génération suivante !

Les malcontents magyars — comme on appela alors les rebelles magyars — avaient toujours de tout temps établi le théâtre de leurs opérations militaires derrière la Tisza. On est tenté de demander pourquoi l'on ne s'y attendait pas en 1849.

Derrière la Tisza siégea la diète de Hongrie dans toute sa gloire nationale et révolutionnaire. Des approvisionnements immenses s'y trouvaient entassés de longue date, des recrues fanatisées jusqu'au délire y furent vêtues, armées, dressées, disciplinées et rangées aussitôt après dans des corps mobiles, où ils [sic] furent exercés et habitués à la petite guerre. Tous les vagabonds du continent, criminels ou révolutionnaires, ou l'un et l'autre, s'y donnèrent rendez-vous, et affluèrent de toute part. C'est là où vit la race la plus pure magyare, c'est là où les noms de Rakoczy, Tököli, Báthory se trouvent encore dans la langue traditionnelle du peuple de la campagne. Debreczin c'est l'Athènes magyare, et ce fut là où Kossuth fit fabriquer jour et nuit le papier-monnaie magyar, le seul moyen qu'il avait à sa disposition pour continuer la guerre révolutionnaire contre la cour impériale, et il vit à cœur-joie qu'on accepta encore sa monnaie de papier dans le pays occupé par l'armée impériale.

Les chefs des insurgés ne savaient que trop bien qu'ils succumbraient toujours à nombre égal, et sans aucun doute, à l'armée du prince Windischgrätz, animée d'un héroïsme et d'un dévouement à toute épreuve, jouissant d'une organisation dont toutes les parties paraissaient être rivées à une chaîne commune, et dont la solidité a été prouvée par plusieurs siècles d'existence.

Les chefs des insurgés cherchaient donc des autres combinaisons pour paralyser la supériorité morale de leur adversaire. Informés toujours de chaque mouvement de l'armée impériale par leurs espions, qu'ils trouvaient même au sein de la haute aristocratie magyare, ils surent profiter avec adresse et énergie de chaque faible

qu'ils découvrirent. Ils savaient attirer des détachements de la grande armée impériale par des mouvements combinés, et réussirent puis à les battre isolément en les écrasant par leur supériorité immense en troupe et en artillerie. Par cette sorte de tactique les chefs militaires magyars parvenaient à démembler, à diviser et à éparpiller les forces de l'armée impériale.

Nous étions obligés de faire ces remarques aux lecteurs pour leur faire comprendre de quelle manière on venait de perdre si rapidement les avantages qu'on avait gagnés avec tant de célérité au commencement de la campagne.

Avant tout j'ai l'honneur d'observer qu'on commettrait une grande injustice de mettre le triste résultat des opérations de l'armée impériale sans distinction sur les comptes du noble prince Windischgrätz et de son quartier-maître général du comte Nobili, généralement reconnu pour un homme à grands talents et d'une instruction militaire peu commune.

On ne finirait pas, si l'on voulait citer tous les obstacles et toutes les difficultés que le prince maréchal Windischgrätz avait à vaincre dans la guerre révolutionnaire de Hongrie. Nous répétons encore : *qui bene distinguit, bene docet.*

La guerre, ou plutôt la campagne de Hongrie en 1849, de l'armée du prince maréchal ne peut être comparée ni à la promenade militaire du baron Bianchi en 1815, ni à celle du baron Frimont en 1821 à Naples. Les Magyars ne furent pas des Napolitains, et la révolution magyare ne fut que la *firma* de la révolution européenne, qui avait choisi ce royaume pour son champ de bataille.

Une preuve que le comte Nobili avait connu à fond la situation critique de l'armée impériale, après s'être convaincu qu'avec l'occupation de la capitale de Hongrie la révolution magyare n'était point anéantie, fut la réponse qu'il avait donnée au général Neustaedter dans son cabinet, qui s'était présenté à lui après son arrivée à Budapest, et qui lui avait fait la remarque, en conversant amicalement, qu'on sera bientôt obligé de faire volte-face à Vienne, si une armée de réserve n'arriverait pas encore à temps au soutien : « Hélas ! répliqua Nobili avec résignation, nous avons joué la dernière carte ! »

Perczel, qui s'était retiré par Szolnok, avait reçu des renforts considérables, qui le mirent en état de repasser la Tisza et d'attaquer la brigade du général Ottinger.

C'est clair qu'Ottinger n'a pu livrer une bataille rangée, avec ses cuirassiers et une seule batterie de cavalerie, au corps de Perczel qui avait 36 canons à sa disposition. Ottinger effectua sa retraite en échiquier, et sut imposer à l'ennemi de la sorte qu'il n'osa point

le trop presser. Les officiers de sa brigade avaient raconté plus tard que ce fut un charme d'y voir le général Ottinger, qui commanda les manœuvres avec le même calme et sang-froid, comme s'il se serait trouvé sur la place d'armes d'une ville de garnison. Aussi les cuirassiers exécutèrent leurs conversions et révolutions avec la même précision, comme s'ils se seraient trouvés en face d'un général en chef qui les passait en revue. Sous la protection de sa batterie il continua sa retraite jusqu'à Czegled, où il fut renforcé par la brigade Grammont. Alors il reprend aussitôt l'offensive avec la plus grande impétuosité, lance ses cuirassiers sur l'ennemi, et repousse si vigoureusement les insurgés que Perczel fut obligé de s'y retourner en toute hâte, d'où il était venu.

C'est connu que le général Ottinger a l'ouïe dure, et qu'il est presque sourd quand il fait mauvais temps ; mais cela ne l'empêche pas de faire ses dispositions, d'entendre le bruit de canons et de battre l'ennemi. Comme général de cavalerie, il a fait époque dans la guerre révolutionnaire de Hongrie, et les cuirassiers de Hardegg et Wallmoden, — nommés par les houzards magyars les bouchers d'Ottinger (*mészárosok*) — s'y sont immortalisés sous ses ordres.

Görgey, après sa retraite de Budapest, s'était retiré sur les villes de montagnes dans le nord de la Hongrie, comprenant bien les avantages qu'il en pourrait tirer en opérant sur les derrières de l'armée impériale, en gagnant la communication avec la forteresse de Komorn, ce point d'appui de la révolution magyare, et de forcer par cette manœuvre hardie le prince Windischgrätz à partager les forces de son armée.

On avait alors raconté, comme un fait prouvé, que Görgey avait envoyé une lettre au prince maréchal, dans laquelle il déclara d'être prêt à déposer les armes avec son armée, sous la seule condition que le maréchal voudrait garantir une complète amnistie pour tous les officiers et soldats qui avaient combattu sous ses ordres, et qu'il ne refuserait pas, quant à sa personne, de paraître devant une commission militaire pour justifier sa conduite et toutes ses actions. On dit que le prince Windischgrätz, fidèle à ses principes, ne voulut point traiter avec des rebelles, et refusa d'entamer des négociations avec Görgey, qui se vit alors forcé de combattre pour son existence et pour celle de son armée. Il continua donc de poursuivre ses opérations commencées. L'offre de Görgey n'était point à refuser. Sa soumission aurait épargné à l'Autriche l'humiliation de recourir au secours de l'empereur de toutes les Russies. Quand on jugea prudent, plus tard, d'entamer des négociations avec Klapka pour s'emparer de la forteresse de Komorn, il n'y avait aucune raison pour refuser la capitulation que Görgey avait offerte.

La faible brigade du général Götz se trouva alors à Neusohl. Elle n'inspira aucune crainte à Görgey, qui y dirigea son armée.

Ce ne fut que le 15 janvier que le lieutenant-général Čorić avait reçu l'ordre du prince Windischgrätz de se mettre en marche avec sa division et de se porter par Ipolyság et Léva sur Schemnitz, pour y repousser Görgey. Ce fut une tâche assez pénible pour la division Čorić, qui ne comptait que 8 bataillons, 6 escadrons et 36 canons, pendant que Görgey avait plus de 30.000 combattants et 100 canons à sa disposition.

Pour protéger le mouvement offensif du baron Čorić, le général Götz attaqua le 16 janvier l'avant-garde de Görgey à Turczek, et la repoussa. Un obusier tomba alors entre les mains de Götz, ce fut le trophée du jour.

L'avant-garde ennemie, renforcée le 17 janvier, tâcha de reprendre sa position perdue et attaqua à son tour la brigade Götz, mais après un combat de 4 heures, elle fut encore forcée de se retirer.

Le général Götz fut cependant trop faible pour soutenir encore un nouveau combat contre un ennemi qui se renforça toujours, et se retira dans sa première position à Mosócz.

Čorić trouva enfin le 21 janvier l'armée de Görgey sur le plateau de Schemnitz dans une forte position.

Čorić disposa aussitôt la brigade du vaillant général Wyss de la manière à attaquer de front et de flanc la position ennemie.

L'attaque des Autrichiens se distingua par leur impétuosité. Le village de Windschacht fut pris à l'assaut, et l'ennemi culbuté sur tous les points. Čorić remporta ce jour une belle victoire, et entra le lendemain le 22 à Schemnitz presque en même temps que l'arrière-garde ennemie.

12 canons, 10 obusiers, plusieurs caisses de munition, une quantité d'armes et de bagage et 800 prisonniers furent les trophées de la victoire du baron Čorić. Les dispositions du prince maréchal Windischgrätz ont été si bien combinées que, si on les aurait exécutées strictement, le résultat de la victoire de Čorić aurait été beaucoup plus brillant et d'une plus grande portée, car le général Sossay aurait dû, de concert avec le général Götz, attaquer les colonnes de Balogh et Görgey, et en même temps que le lieutenant-général Čorić. Malheureusement que le général Sossay a été envoyé le même jour avec sa brigade à Neutra par un ordre du lieutenant-général Simunić, et que le général Götz, dont la brigade, toute seule, aurait été trop faible pour prendre part à cette attaque combinée, se dut borner à défendre sa position à Mosócz.

*Le corps de Schlick.* — Le comte Schlick, informé de l'occupation de la capitale de Hongrie par l'armée du prince Windischgrätz, dirigea alors ses opérations sur les rives de la Tisza. Il avait laissé la brigade Deym à Kaschau ; et avança avec son corps réuni sur Szanto pour y attaquer les insurgés sous les ordres du Polonais Dembinski, et de s'emparer de Tokay.

Le général comte Pergen fit son possible pour détourner le comte Schlick de ce malheureux projet ; en observant que c'était le moment le plus favorable de se jeter avec toutes les forces réunies sur Görgey, qui se trouva à Neusohl, pour se débarrasser d'un ennemi qui ne manquerait pas d'opérer sur les derrières du corps du comte Schlick, s'il voudrait dans ce moment s'aventurer à Tokay. Le comte Schlick parut un moment réfléchir sur les propositions du général comte Pergen ; puis il lui répondit d'une voix décidée : « Mon cher ami, je suis convaincu de la justesse et de la vérité des raisons qui s'opposent à la marche sur Tokay ; mais comme je l'ai déjà ordonnée, il n'y a plus de moyen d'y revenir ; c'est une affaire décidée, et je n'ai pas l'habitude de révoquer mes ordres. »

La fermeté du comte Schlick ne lui porta pas cette fois les meilleurs fruits. Il se convainquit plus tard de la valeur du bon conseil du comte Pergen ; mais il paraît qu'il ne l'avait pris en plus grande affection pour cette raison.

Le 19 janvier l'avant-garde de Schlick rencontra l'ennemi à Szanto et le repoussa. Le 21 janvier le comte Schlick avait entrepris une reconnaissance qui lui apprit que les insurgés se trouvaient dans une position très avantageuse entre Tokay, Tarczal et Keresztin.

Schlick fixa l'attaque pour le 22 du janvier. Un brouillard épais couvrit alors la contrée ; malgré cet inconvénient il donna le signal à l'attaque. Le feu de tirailleurs engagea le combat ; le capitaine Böhn, qui à la tête de son escadron repoussa les tirailleurs ennemis, y trouva la mort sur le champ de bataille.

Le combat balança longtemps.

La brigade Fiedler se trouva en première, et la brigade Pergen en seconde ligne.

La plus vile trahison d'un bataillon ennemi, qui avait noué des mouchoirs blancs autour des *csákós*, qui fit entendre le cri de vive l'empereur, et dont le commandant accourut au galop auprès du général Fiedler en s'écriant en français : « Mon général, nous sommes bons amis, je suis un des vôtres ! » a fallu [sic] devenir désastreuse au général Fiedler, à sa suite et au bataillon qui le suivit. Enveloppés inopinément par un bataillon polonais et par un bataillon de Don Miguel magyar ils ne furent sauvés que par un miracle aux dé-

charges ennemies à bout portant, et délivrés par l'apparition du comte Schlick à la tête d'une colonne qu'il conduit à l'assaut de la hauteur.

Furieux de cette abjecte trahison, les Autrichiens croisèrent les baïonnettes, et plusieurs positions furent prises et reprises ; le combat se changea en carnage et on ne donna plus de pardon.

Malgré la bravoure et le dévouement des soldats autrichiens, le comte Schlick fut forcé de renoncer à son projet de s'emparer de la position avantageuse de l'ennemi sur les hauteurs de Tokay, et le combat continua au pied de la montagne. L'ennemi défendit la hauteur avec une force quadruple à celle du comte Schlick et avec une nombreuse artillerie.

Schlick pour épargner le sang précieux de ses braves qui se seraient laissés tailler en pièces, s'il l'aurait voulu, fit cesser le combat et se retira enfin à Tallya, après avoir tenu un conseil de guerre avec ses généraux, qui se déclarèrent pour cette ligne de retraite. La circonstance même que le comte Schlick consentit à entendre les opinions de ses généraux, prouve assez la situation critique dans laquelle il s'était mis par sa marche hardie à Tokay.

Windischgrätz, informé de l'embarras du corps de Schlick, envoya sur-le-champ la division Schulzig, composée des brigades Parrot et Kriegern, pour dégager et renforcer le corps de Schlick.

Le lieutenant-général Schulzig, général plein d'énergie, se réunit le 15 février après une marche forcée à Miskolcz avec le corps du comte Schlick, qui brûla du désir de prendre revanche sur Klapka, qui avait commandé contre lui à Tokay, et qui avait inventé cette infâme trahison qui souillera à jamais son nom ; car même entre des brigands il y a encore une espèce de foi.

Schlick, renforcé de la division Schulzig, reprit sur-le-champ l'offensive, mais l'ennemi, qui n'avait plus envie de venir aux mains avec les soldats de son corps après les renforts qui leur étaient arrivés, se borna à un combat d'artillerie à grande distance et repassa la Tisza. Le corps de Schlick prit position entre Tarczal et Keresztur.

Görgey, qui s'était retiré après l'affaire de Schemnitz le 21 janvier à Neusohl, comme nous l'avons déjà remarqué, y apprit par ses espions que le comte de Schlick se trouvait avec son corps à Tokay et que tout le nord de Hongrie a été par ce mouvement dégarni de l'armée autrichienne. Görgey, sans avoir d'avance combiné ses mouvements avec ceux de Klapka ou Dembinski, car on [ne] sait pas lequel y était le véritable faiseur des opérations militaires magyares, rebroussa chemin sur cette nouvelle inattendue, en se décidant d'attaquer le comte Schlick, et de se réunir avec (Klapka) Dembinski.

Görgey, avec son armée, rencontra le 4 février un bataillon du régiment Nugent commandé par le major Kieseewetter, qu'il anéantit presque entièrement en le repoussant avec sa masse imposante, et s'avança sur Kaschau.

La brigade Deym, informée de la marche de Görgey, quitta la ville et avança sur Margitfalva pour menacer le flanc gauche de l'ennemi ; mais Görgey culbuta cette brigade sans difficulté — il aurait pu l'écraser avec son immense supériorité en hommes, chevaux et artillerie — et s'empara de Kaschau et d'Eperies, où il fit enfin sa jonction avec le corps du polonais Dembinski.

Le lieutenant-général Ramberg accourut alors au secours du comte Schlick, avec les deux brigades Götz et Jablonsky.

Ramberg arriva le 8 février à Felgarth et avança aussitôt après à Leutschau, mais le comte Schlick, qui avait bien compris le danger de sa situation, s'était déjà retiré en bon ordre. Il tâcha enfin de se réunir avec le gros de l'armée du prince Windischgrätz, ce qu'il aurait dû effectuer dès le commencement de l'année 1849, mais les chefs des états-majors aiment tant à manœuvrer isolément qu'ils trouvent toujours une raison plausible pour éviter la jonction avec le gros de l'armée.

*La grande armée.* — Les insurgés magyars paraissaient en 1849 imiter les Russes dans leur guerre de 1812, qui échappèrent toujours à une bataille rangée que Napoléon leur ait voulu livrer, pour remporter une victoire d'une plus grande portée que toutes ces affaires d'arrière-gardes qui ne décidaient rien du tout sur le sort de la guerre.

Enfin les insurgés parurent vouloir accepter une bataille rangée, et le prince Windischgrätz saisit avec empressement cette occasion pour leur faire sentir la supériorité morale de son armée malgré leur infériorité numérique [*sic*].

Le prince concentra toutes ses forces pour porter un coup décisif à l'ennemi, dont il ne devait pas sitôt s'élever. Les dispositions pour la bataille furent travaillées, expédiées avec célérité, et le comte Schlick fut averti de se trouver le 26 février avec son corps à Verpelet pour s'y réunir avec l'armée du prince Windischgrätz. Le ban, dont le corps a été tant dénombré [*sic*] par tant de détachements qu'on lui avait enlevés, fut envoyé avec ses troupes à Szolnok.

Le maréchal avait quitté Bude le 24 février, passa la nuit à Hatvan et arriva le 25 à Gyöngyös, où il établit le grand quartier-général.

Le 26 février il mit les colonnes du lieutenant-général comte Wrbna en marche de Gyöngyös, et les dirigea sur Kápolna, pendant

que les colonnes du lieutenant-général prince Schwarzenberg s'avancèrent de Arok-Szallás sur Kál. A deux heures après midi ces colonnes trouvaient l'ennemi à une heure de Kápolna, dont l'aile gauche s'était déployée avant de Kál. Les insurgés avaient occupé la forêt entre Kál et Kompolt ; et leur ligne s'étendit au delà de la grande route qui conduit de Gyöngyös à Kápolna. A peine les premiers coups de canon se firent entendre à la colonne du prince Schwarzenberg, que le comte Wrubna attaqua l'ennemi, qui déploya des masses considérables.

L'ennemi fit apercevoir, dès le commencement du combat, le projet de tourner l'aile gauche de l'armée impériale, en s'emparant d'une hauteur boisée [*sic*] et l'occupant avec deux bataillons. Une compagnie du 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs sous les ordres du capitaine Feldegg et soutenue par deux compagnies du régiment d'infanterie Archiduc Etienne en chassa l'ennemi par une attaque vigoureuse à la baïonnette, et occupa ce point important.

Aussitôt après, l'ennemi s'efforça à rompre le centre de l'armée impériale, en lançant une masse de houzards entre les colonnes du comte Wrubna et du prince Schwarzenberg, mais 4 escadrons de hulans du régiment Civallart préviennent leur attaque par un choc si vigoureux, exécuté avec autant de bravoure que de présence d'esprit, qu'ils furent repoussés avec une perte considérable. Un détachement de cheval-légers Kress, qui servit de soutien aux hulans, renversa à lui seul deux escadrons de houzards par une brillante attaque.

C'est une remarque bien intéressante que les houzards, si renommés dans l'armée autrichienne n'ont pu ni une seule fois dans toute la guerre révolutionnaire de Hongrie résister au choc des hulans ou de la cavalerie allemande. La supériorité de la lance sur le sabre y fut surtout constatée.

Après que l'attaque de la cavalerie magyare avait échoué totalement, l'ennemi commença à retirer sur tous les points, et la nuit vint de mettre fin au combat.

Le comte Schlick ne put effectuer sa jonction avec l'armée du prince Windischgrätz que le 26 février malgré tous ses efforts ; car il avait trouvé l'étroit défilé de Snok occupé par l'ennemi, et si bien défendu qu'il ne put l'en déloger qu'après un combat très opiniâtre qui finit à l'honneur des armes du comte Schlick, mais qui avait sensiblement retardé la marche de son corps et l'avait forcé de passer la nuit dans sa position.

Le tonnerre de canons, qui se fit entendre le 27 février à gauche, avertit le prince maréchal de l'approche du corps de Schlick, qui chassa l'ennemi devant soi jusqu'à Verpelet, où il s'arrêta et opposa



une résistance désespérée. La brigade Krieger n'emporta enfin ce village à la baïonnette, où le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment Latour s'était distingué par une bravoure au-dessus de tout éloge. Alors les insurgés se retirèrent en toute hâte sur les hauteurs ; et une grande partie s'en dirigea sur le centre de leur armée, qui battait en retraite sur Miskolcz, après avoir été chassé de Kápolna par une brillante attaque de la brigade Wyss.

En attendant le prince Windischgrätz qui, après avoir entendu le bruit de canons du comte Schlick, avait donné le signal à une attaque générale, soutint le combat sur toute la ligne avec le meilleur succès. L'ennemi, qui parut mettre un grand prix sur la possession de Kápolna, y revint deux fois à la charge avec une nombreuse artillerie pour en chasser la brigade Wyss ; mais tous ces efforts furent vains et échouèrent toujours contre la bravoure de cette vaillante brigade. L'ennemi, se voyant en même temps menacé par la colonne du prince Colloredo, qui s'avança par Döbrö dans son flanc droit, fut enfin forcé de se retirer en toute hâte au delà des hauteurs.

Le prince Schwarzenberg s'avança de l'aile droite jusqu'à Kál, et s'empara de ce village à l'assaut.

L'armée ennemie, protégée par une nombreuse artillerie, avait effectué sa retraite dans une bonne position près de Maklar. Le prince Windischgrätz le poursuivit jusqu'à une heure de chemin au delà de Kápolna, mais la nuit et l'épuisement des forces physiques de ses braves soldats les força de mettre fin à la poursuite.

Les avantages que le prince Windischgrätz avait remportés dans ces combats, méritent d'être appréciés autant plus qu'il n'avait que 35.000 combattants — tout au plus — à sa disposition, et que les insurgés sous les ordres de Görgey et Dembinsky comptèrent au moins 50.000 combattants avec 150 canons dans ces jours de combats. C'est sûr que le prince maréchal n'avait remporté la victoire que par ses bonnes dispositions, par la bravoure de ses soldats, par la bonne conduite des généraux et par le feu efficace de l'artillerie autrichienne. Mille prisonniers donnèrent du relief à la victoire du prince. La perte de l'ennemi en morts et blessés fut considérable, celle des Autrichiens à peine remarquable.

L'armée du prince Windischgrätz s'avança le 28 février sur toute la ligne. Le grand quartier-général se trouva le même jour à Maklar.

L'ennemi avait continué sa retraite. Le régiment de cuirassiers Roi de Prusse s'était laissé un peu trop entraîner par son ardeur belliqueuse dans la poursuite de l'ennemi. Tout d'un coup ces braves cuirassiers furent enveloppés de toutes parts par des masses d'insurgés. Les brigades Wyss et Montenuovo accoururent bien au pas de

charge à leur secours, mais ils avaient, en attendant, éprouvé une perte considérable en se retirant de Mezö-Kövesd, jusqu'ou ils avaient poursuivi les ennemis.

Le prince maréchal, qui ne voulut plus laisser échapper l'ennemi à une bataille décisive et à une défaite certaine, poursuivit ses opérations offensives avec la plus grande opiniâtreté. Une grande reconnaissance, qu'il avait entreprise le premier du mois de mars, ne produit aucun résultat favorable ; car toute la contrée fut couverte par un brouillard si épais qu'on ne put distinguer les objets, pas même à une courte distance.

L'avant-garde du prince Windischgrätz s'escarmoucha bien avec l'arrière-garde ennemie à Eger-Farmas ; mais Görgey échappa encore aux mains du maréchal, en effectuant heureusement le passage de la Tisza avec son armée, dont il aurait dû être coupé par une brigade du corps du ban Jellačić. Malheureusement l'ordre, que Windischgrätz avait envoyé de Besenyö à Szolnok pour engager le ban d'occuper Poroszló par une brigade sans le moindre délai et d'y couper la retraite à l'ennemi, y arriva si tard que Görgey et Dembinski avaient déjà repassé la rivière de Tisza, quand le général Zeisberg y était arrivé avec une brigade, pour leur barrer le chemin.

Le prince Windischgrätz ressentit le plus vif chagrin à cause de ce contretemps, et il paraît qu'il en avait conservé rancune à ceux qu'il en jugea à tort ou à raison coupables.

L'armée du maréchal retourna, malgré ses victoires remportées, à Budapest, car elle était trop inférieure en nombre à celle de l'ennemi, pour le poursuivre au delà de la Tisza, et d'y continuer les opérations offensives.

Windischgrätz se borna alors à retenir les insurgés loin de Budapest et d'y attendre les renforts, qu'on lui devait enfin envoyer de l'intérieur de la monarchie.

Déjà à l'ouverture de la campagne de Hongrie en 1848, le ministre de la guerre impérial a bien eu l'intention de rassembler une armée de réserve de 80.000 hommes autour de Vienne, mais dans un moment critique la bonne volonté ne suffit pas, quand elle n'est pas suivie aussitôt de l'action même.

La conséquence en fut bien triste pour l'Autriche, car n'ayant pas même au printemps de l'an 1849 une armée de réserve à sa disposition, la cour impériale fut enfin forcée malgré elle de recourir aux armes de son fidèle allié, l'empereur de toutes les Russies, pour dompter plus vite la révolution magyare, dont les succès réagissaient sensiblement sur la perfide politique des cabinets de Londres et de Turin, et sur l'esprit public plus ou moins révolutionnaire à Vienne et dans plusieurs provinces de la monarchie.

Si l'on réfléchit sur la faiblesse numérique de l'armée du prince Windischgrätz, on est fort tenté de remarquer avec une sorte de déplaisir, qu'elle s'était trop étendue après la bataille de Kápolna.

La brigade Götz occupa Tokay ; la brigade Iablonsky, Miskolcz. Le corps de Schlick se trouva dans les environs d'Erlak, et le gros de l'armée s'étendit de là jusqu'à Szolnok, qui fut occupée par la brigade Karger du corps du ban Jellačić.

Ce fut encore un bonheur que la petite forteresse de Leopoldstadt s'était enfin rendue, après un court bombardement, le 3 février, et que les troupes de Simunić devinrent par cet événement disponibles pour se porter le long de la rivière de Waag sur Komorn, afin de cerner cette vaste forteresse un peu mieux qu'auparavant.

On dit que le rebelle Ordody, qui commandait à Leopoldstadt s'était énoncé après la reddition, qu'il se serait rendu dès l'arrivée de Simunić devant la forteresse, si celui aurait bien voulu sur-le-champ bombarder cette petite place. Ordody, fort bel homme, a été recommandé à la grâce du prince de Windischgrätz par le lieutenant-général Simunić, à ce qu'on dit, mais le résultat favorable de sa recommandation n'est pas connu.

Simunić prit alors le commandement de la blockade de Komorn.

La brigade Lederer occupa la rive droite du Danube, depuis Ais jusqu'à Almas. La brigade Sossai prit position dans la grande île de Schütt depuis Nemes-Ors jusqu'à Kesseg-Falva. La brigade Veigl observa la forteresse sur la ligne entre le Danube et la ville de Neutra, près de Puszta-Veith.

Bien que le comte Paul Eszterházy fut alors le commandant militaire de Komorn, le véritable chef en fut Messeleny, le beau-frère de Kossuth, destiné à surveiller la conduite du comte, car Kossuth se méfiait toujours de membres de la haute aristocratie malgré leur dévouement à la révolution magyare. La forteresse a été amplement approvisionnée pour plus d'une année. La garnison compta 10.000 hommes, et 300 bouches à feu s'y trouvaient pour la défense de la place. La munition y abonda.

Les Autrichiens avaient construit des batteries sur le Sondberg (petite hauteur) qui furent achevées le 19 mars. On commença aussitôt le bombardement. La ville de Komorn en souffrit beaucoup ; plusieurs maisons furent incendiées et détruites, — mais la forteresse en resta tout à fait intacte à cause de la trop grande distance.

Le général Karger venait de relever la brigade Grammont à Szolnok. Le général Grammont n'y avait cessé de représenter les dangers de sa position isolée, exposée à une surprise et à une défaite dans le cas que l'ennemi passerait avec des forces supérieures la

rivière au-dessous ou au-dessus de Szolnok, sans qu'il en aurait pu être averti à temps par des espions, qu'il n'était pas même capable de se procurer au poids de l'or. Le fils de Grammont, qui se trouva auprès de lui en qualité d'un officier d'ordonnance, courait toujours le chemin de fer de Szolnok à Czegléd chez le général de division chevalier Hartlieb, et de là à Pest, et de retour pour apporter ses rapports et ses craintes à Hartlieb et au ban Jellačić, qui ordonna enfin, fatigué de tant de rapports lamentables, à relever la brigade Grammont par celle du général Karger.

Le pressentiment de Grammont s'accomplit bientôt, car la crainte qu'on lui imputa à tort ne fut qu'une précaution et une perspicacité bien louable.

Un beau matin, le rebelle Damjanić avait passé, pendant un fort brouillard, la Tisza avec 15.000 hommes et 40 pièces de canon, sans que la nouvelle en fût arrivée à Szolnok, où les habitants furent d'une parfaite intelligence avec les insurgés. Aussi, quand le brouillard se dissipa, la brigade Karger se trouva inopinément enveloppée de toute part de l'ennemi, et les habitants de Szolnok commencèrent aussitôt à tirer par les fenêtres sur les soldats qui coururent sur les places de ralliement. La confusion et la consternation furent terribles parmi les Autrichiens. On se battait et se défendit partout, sans jonction et sans combinaison, contre les Magyars supérieurs d'une force quadruple à celle de la brigade Karger. La division de houzards banderials ne savait plus dans quelle direction elle devait se faire jour à travers les colonnes ennemies. La brigade Karger aurait été perdue sans l'arrivée et sans le secours de la brigade de cuirassiers du général Ottinger qui, après avoir été averti du bruit de canons de Szolnok, accourut avec ses braves au trot pour sauver la brigade Karger, qui avait déjà essuyé une perte considérable.

A la seule vue des terribles cuirassiers du général Ottinger les houzards magyars s'arrêtent, et le corps de Damjanić vint de se retirer par où il s'était avancé. Les débris de la brigade Karger ont été sauvés, après quelques heures la plus grande partie des dispersés se retrouva, et la perte ne fut point considérable, comme on l'avait supposé dans le premier moment.

On aurait dû détruire la ville de Szolnok du fond au comble, pour punir la trahison et la conduite hostile de ses habitants. Voilà ce qu'on n'a pas lu dans la gazette, mais on en apprit bientôt la disgrâce du général Karger, qui fut sur-le-champ renvoyé et mis en pension, qui cependant aurait pu facilement se consoler avec la conviction que cet accident malheureux aurait été arrivé aussi bien à tout autre général qu'à lui.

Le ban fut alors dirigé sur Szegedin avec son corps, ce qui affaiblit encore davantage l'armée du prince Windischgrätz. Le ban, en entrant dans la bonne ville de Kecskemet, d'une vaste étendue et toute magyare, y fut reçu avec toutes les marques d'une sincère sympathie. Une bande de musiciens bohémiens, en jouant des airs magyars sur la demande expresse du ban, accompagna sa colonne sur la grande place, où les habitants saluèrent le ban avec des *eljen* ! Enfin cette ville se montra beaucoup plus royaliste que l'on ne l'aurait supposé. Le ban fut cependant bientôt rappelé à Budapest, où l'on avait besoin de son corps.

Avant de raconter les derniers événements de l'armée impériale à Budapest, sous les ordres du prince Windischgrätz, nous nous voyons obligés de parcourir d'un coup d'œil rapide les opérations militaires dans le midi du royaume de Hongrie.

La colonne du colonel Horvath fut dirigée sur Baja, pour y balayer toute la contrée environnante, et de s'y réunir avec le gros de l'armée après en avoir chassé les insurgés qui l'inquiétaient.

Le général d'artillerie, comte Nugent, s'avança avec son corps sur Kanizza et de là à Fünfkirchen. Il avait détaché la brigade Dietrich à Kaposvár pour chasser les insurgés du comté de Sümeg et de Barany, où Damjanić se tenait encore à cette époque, en s'appuyant sur la forteresse d'Essek.

La forteresse d'Essek a été cernée par plusieurs bataillons de la frontière militaire, qu'on avait formés à la hâte, c'est-à-dire après que la frontière militaire avait envoyé 35 bataillons en Italie à l'armée du maréchal Radetzky, et après avoir fourni encore 50.000 hommes pour accompagner le ban Jellačić au mois de septembre 1848 en Hongrie, et après avoir envoyé des renforts en Italie et en Hongrie, et des détachements sur la frontière de la Croatie et de la Slavonie, tant du côté de la Turquie, que du côté du royaume magyar pour défendre le pays contre toute agression hostile, — on y avait ramassé tout ce qu'on a jugé encore capable de porter les armes, on les rangea dans des compagnies, et on en forma enfin des bataillons, qui, à l'heure dont nous parlons, firent la blockade d'Essek.

Le vieux général Schneckl de Trebersburg, commandant de la forteresse de Brod en Slavonie, fut sommé par le comte Nugent et par Dahlen, le lieutenant militaire du ban Jellačić, de prendre le commandement des troupes destinées à la blockade d'Essek. Le bon vieillard ne se trouva plus dans la force des vieux troupiers bien conservés, pourtant il accepta, brave et dévoué toujours comme dans les plus beaux jours de sa carrière militaire, ce commandement honorable. Le vieux général Trebersburg, dont la famille trembla

pour sa vie à Brod, eut un jour une effrayante surprise. Le 19 décembre 1848, 2.500 soldats magyars, plus la plupart des ci-devant régiments hongrois impériaux-royaux, et d'un régiment italien impérial-royal, tels que Wasa, Alexandre et Zanini, accompagnés par 300 houzards et par une batterie, attaquèrent les pauvres frontiéristes armés à Csepin, où ils s'y étaient retranchés et couverts d'abattis d'arbres. Le cercle formé par les troupes de la blockade fut bientôt rompu par les Magyars, une panique s'était emparée de ses bons gens [*sic*] et leur retraite parut une véritable fuite. Enfin les officiers les arrêterent et les ramenèrent pour reprendre les postes abandonnés, ce qu'ils effectuèrent sans une grande difficulté, car les troupes magyares, après avoir incendié quelques maisons à Csepin, se retirèrent en bon ordre dans leur forteresse.

Il y avait cependant des braves officiers de la frontière militaire, qui surent en peu de temps, tant bien que mal, aguerrir leurs jeunes soldats.

On avait persuadé le général Trebersburg de prendre les faubourgs d'Essek, que la garnison de la forteresse abandonnerait à la première attaque, pour n'être pas coupée de la place, assez éloignée des faubourgs. Les troupes de la frontière y suffirent, autant plus qu'on a pu compter sur les sympathies de la ville inférieure habitée par des Serbes et des Slavoniens bien intentionnés. Les frontiéristes, bien qu'en chemise et caleçon de toile, comme ils avaient quitté leurs cabanes, désiraient même de se signaler par une petite affaire, pour avoir quelque chose à s'en glorifier à leur retour au sein de leurs familles.

On fit les dispositions nécessaires et fixa le 30 janvier pour le jour où l'on devait emporter les faubourgs.

Le 30 du grand-matin, on vit les Gradiscains sous les ordres de leur colonel Van der Nülle, les Brodlais commandés par le colonel Halavanya, les Peterwardins conduits par le vieux et gros major Dragić, les capitaines Tarbuk et Barissić à la tête des frontiéristes de Varaždin, s'approcher en colonnes serrées et en silence des faubourgs d'Essek, puis s'élancer avec rapidité et avec un cri sauvage et guerrier sur les détachements magyars, qui défendaient les faubourgs, et qui battaient aussitôt en retraite, quand ils s'étaient convaincus que les Autrichiens s'en voulurent emparer à tout prix. L'assaut des troupes de Trebersburg fut très bien soutenu par les batteries qu'il avait à sa disposition. Le colonel baron Grammont, frère du général Grammont au corps du ban, qui commandait alors à Brod, envoya à son risque les pièces d'artillerie et tout ce qu'avait désiré Trebersburg de la petite forteresse au corps de la blockade d'Essek.

A 6 heures du matin, le général Trebersburg se trouva maître des faubourgs. En revanche le commandant d'Essek fit bombarder à la même heure le faubourg intérieur, où se trouvaient les partisans du ban et les patriotes slaves. Le faubourg supérieur fut ménagé, car on y comptait les plus grands partisans de Kossuth et de la révolution de 1848. Ce faubourg a été presque généralement habité par des Allemands.

Le général Trebersburg somma alors le commandant de la forteresse à se rendre. Par un hasard heureux, le comte Nugent y arriva en personne, et s'empara aussitôt de la négociation. Nugent, vieux rusé et pratique, sachant bien qu'une forteresse vaut toujours mieux que toute la garnison, signa aussitôt après une capitulation très avantageuse pour les Magyars, qui ne demandaient pas mieux que de se retirer sains et saufs de la forteresse.

Le 13 février la capitulation a été signée, et le 14 février les insurgés déposèrent leurs armes sur le glacis en présence de 3 bataillons de ligne du régiment Piret, que le vieux comte Nugent a fait venir en toute hâte à Essek, pour en imposer à la garnison de la forteresse, forte de 4.500 hommes, qui auraient peut-être refusé de se laisser désarmer à la vue de ces bataillons de frontière, dont l'aspect a été vraiment pitoyable, car les armes seules leur donnaient la ressemblance d'une espèce de milice armée. Cependant la forteresse a été bloquée, et forcée à la reddition par cette même milice, qui s'était en conséquent bien mérité de la monarchie par leur zèle et par leur dévouement. Le général Trebersburg prit, aussitôt après le départ des insurgés, possession de la forteresse d'Essek, en y entrant avec ces 3 bataillons de ligne, que le comte Nugent en fit partir le lendemain pour rejoindre son corps. La forteresse fut désormais gardée par les bataillons de frontière, qu'on tâcha de vêtir et de dresser aussi bien que possible. Trebersburg fut nommé commandant de la forteresse.

Après le départ du général baron Jović d'Essek, qui avait vendu la forteresse pour 40.000 florins en argent à Kossuth, le général Eder y avait pris le commandement et on le vit à la tête des insurgés sortir de la forteresse le sabre à la main, et en uniforme de campagne d'un général autrichien. Il avait bien le droit de porter l'uniforme de son empereur, auquel il était resté fidèle au fond de son cœur, car on sut plus tard par les révélations du général d'artillerie comte Nugent qu'il avait tramé en secret la reddition de la forteresse, d'intelligence avec le ci-devant major J. R. Glavasch et alors major de place à Essek. Ces deux militaires ont le mérite d'avoir arraché cette importante forteresse aux insurgés magyars. Glavasch a été l'âme de la conspiration des bons intentionnés en faveur de la cause

impériale. Le comte Nugent lui avait garanti une pension de 800 florins par an en récompense de ses services rendus <sup>1</sup>.

A cette époque les opérations militaires dans le sud de Hongrie allèrent assez bon train pour quelque temps.

Le général Thodorović, qui avait remplacé le voïvode Šupjikac, se réunit avec Mayerhofer et Knićanin, qui commandait les troupes auxiliaires serbes. Ils s'emparèrent de la ville de Veršec après un combat assez sanglant. Cette conquête fut d'une grande importance pour les opérations ultérieures des Autrichiens, en leur servant de point d'appui.

Le camp de Verbas fut emporté le 27 janvier à l'assaut par le bataillon frontière de Titel et par 2 compagnies du régiment frontière de Deutsch-Banater. Cinq canons furent les trophées des vainqueurs, et les insurgés se retirèrent à Szegedin.

Le capitaine Kostić s'empara enfin de la ville de Weisskirchen et Knićanin occupa Sombor, le 29 janvier.

Rukavina avait envoyé les généraux Gläser et baron Mengen pour délivrer la forteresse d'Arad. Ils y attaquèrent les insurgés le 8 février, leur prirent 23 canons, et les rejetèrent sur la rive droite de la Maros, pendant que le vieux baron Berger bombarda la ville d'Arad. Pourtant les succès des Autrichiens ne furent point d'une longue durée.

Les chefs des rebelles, Vetter et Damjanić, arrivèrent avec des masses considérables devant la forteresse d'Arad. Gläser et Mengen furent obligés de se retirer à Temesvar, et les insurgés investirent de nouveau la place.

Le Magyar Gál, ci-devant officier du corps d'ingénieurs, et qui avait reçu son instruction à l'académie du génie à Vienne, dirigea alors les travaux de siège devant la forteresse d'Arad avec la plus grande énergie.

C'est une circonstance remarquable que l'académie du génie à Vienne avait formé et élevé tant de traîtres dans son enceinte, tels que Török, Gál, Hollond, Stein, etc. qui avaient joué un rôle assez marquant dans l'armée de rebelles. Aussi cette remarque n'échappa point à la perspicacité de l'empereur régnant, qui en avait pris note et ordonna plus tard la translocation de cet institut militaire de Vienne à Kloter-Bruck [*sic*] un petit bourg en Autriche.

<sup>1</sup> Une brochure allemande, qui parut en 1851 à Essek, intitulée : « La reddition de la forteresse d'Essek » prouve authentiquement le fait que le général Eder et M. Glavasch avaient effectué la reddition d'Essek, en usant de toutes les finesses et intrigues pour éloigner le comte Casimir Batthyány, le *vice-comes* Zsitvay et ses partisans de la forteresse, et en gagnant plus tard tous les chefs de troupes en faveur de leur projet d'une capitulation.



Cette mesure fut très salutaire, car c'est sûr que l'air d'une grande capitale ne profite point de nos jours à la jeunesse. Les universités en sont les preuves.

Le général comte Lunage, que Rukavina avait envoyé au devant des troupes qui se retiraient de la Transylvanie pour leur tendre la main, fut aussi forcé de se replier sur Temesvar. Cependant les troupes austro-serbes avaient chassé pour le moment les insurgés de la rive droite de la Maros, et leurs succès éphémères ont fait croire au gouvernement impérial qu'on se pourrait bien passer du secours des troupes auxiliaires du duché de Serbie, qu'on ne voyait qu'à contre-cœur opérer dans le royaume de Hongrie, et on remercia le brave Knićanin de ses bons services en l'engageant poliment de se retirer avec son corps en Serbie. Knićanin s'y conforma avec empressement, et retourna sans délai avec ses troupes en Serbie. On l'avait trop tôt congédié, et on fut obligé de le rapeler.

En attendant, le général Thodorović s'était emparé de Türkisch-Kaniža à 3 heures de Szegedin, et comptait d'y attendre l'arrivée du corps du ban Jellačić pour attaquer la ville de Szegedin, qui est un point stratégique d'une haute importance. Il n'y a point de doute que cette combinaison a été très juste, et nous avons bien vu le ban Jellačić après l'affaire de Kápolna s'y diriger avec son corps d'armée, mais il était alors trop tard pour exécuter ce projet. L'armée du prince Windischgrätz fut à cette époque déjà trop faible pour se passer du corps du ban Jellačić. On le rappela, car le maréchal a été forcé par les circonstances de concentrer toutes ses forces à Budapest.

Le général Thodorović, privé du secours de Knićanin et de la coopération du corps du ban Jellačić, ne put se soutenir seul dans cette position avancée. Les insurgés l'attaquèrent le 18 mars avec des forces supérieures, et le forcèrent à battre en retraite. Dès ce moment la fortune avait tourné le dos au général Thodorović, qui se vit contraint de se retirer toujours en suivant la rive gauche du Danube.

Le comte Nugent avait pris, après la reddition de la forteresse d'Essek, le commandement de la blockade de la forteresse de Peterwardein.

On dit qu'on n'a pas été trop content au grand quartier-général à Bude de la capitulation avantageuse que Nugent avait accordée à la garnison magyare de la forteresse d'Essek. Plus tard quand les affaires militaires s'embrouillèrent de plus en plus en Hongrie, on regretta beaucoup de n'avoir pas chargé de prime abord le comte Nugent de la blockade de Peterwardein, où il n'aura pas manqué par sa finesse diplomatique d'amener la garnison à une capitulation

aussi avantageuse qu'elle aurait pu la désirer, au moment où les armes du prince Windischgrätz furent victorieuses et promirent des succès encore plus favorables. La possession de l'importante forteresse de Peterwardein contrepesa [sic] la plus favorable capitulation qu'on aurait pu de bon cœur accorder à sa garnison.

*Le corps de Puchner en Transylvanie.* — Bem, le plus génial et le plus dangereux de tous les chefs militaires de l'armée révolutionnaire magyare, s'était avancé le 21 janvier avec 24.000 hommes et 24 canons du plus gros calibre par Klausenburg à Hermanstadt.

Le lieutenant-général Puchner l'y attendait avec 4.000 hommes et 18 canons du petit calibre. La brigade Kaliany forma sa droite, la brigade Losenau sa gauche, et lui commanda en personne le centre. Quand on pense qu'autrefois la plus faible brigade de l'armée autrichienne comptait plus de 4.000 hommes, qui composaient alors toute l'armée du général en chef de la Transylvanie, on ne peut s'empêcher de sourire amèrement.

Bem, maître en métier d'artillerie, engagea comme toujours le combat avec le feu terrible de sa grosse artillerie. Puchner, voyant qu'il ne pourrait résister longtemps avec ses petits canons à ce feu écrasant, mit en vrai héros toute sa confiance dans l'arme blanche de ses braves soldats. Il ordonna une attaque générale à la baïonnette, et ses faibles colonnes se précipitent comme des lions enragés sur les Magyars stupéfaits de tant de hardiesse.

Après un combat meurtrier de 7 heures, la bravoure héroïque des Autrichiens l'emporta sur l'immense supériorité des insurgés magyars, qui se virent forcés de battre en retraite, en laissant cinq canons et beaucoup de prisonniers entre les mains des troupes impériales. Le général Losenau poursuivit l'ennemi dans la direction de Stolzenberg.

Bem ne se laissa point intimider par la perte de cette bataille. Infatigable comme toujours, il sut bientôt se procurer des nouveaux secours, et de renforcer son corps. Les Széklers, qui parurent rentrer en obéissance et à déposer les armes, se révoltèrent de nouveau. Fanatisés et excités par le clergé calviniste et par les émissaires de Kossuth, ils prirent les armes et menacèrent avec 15.000 hommes les villes de Kronstadt et Hermanstadt.

Dans ce moment du danger, les habitants saxons, sachant bien que Puchner ne put les défendre avec sa poignée de braves, les conjurèrent de s'adresser au comte Lüders, général russe qui commandait un corps dans la Valachie, pour l'engager de marcher au secours des Saxons en Transylvanie.

Le baron Puchner, ne voulant se charger d'une si grande respon-

sabilité que d'appeler les Russes au secours des armes autrichiennes sans le consentement de la cour impériale, convoqua un conseil de guerre pour entendre les opinions des généraux et des autres chefs militaires. Tous les membres de ce conseil de guerre déclaraient hautement qu'il valait mieux de voir les villes de Kronstadt et Hermanstadt occupées par les troupes d'une puissance alliée qu'entre les mains des rebelles, qu'il n'y avait pas un moment à perdre et qu'on devait sur-le-champ envoyer un courrier chez le général comte Lüders pour l'engager à coopérer à la défense de ces deux villes.

Le courrier fut expédié. Le général Lüders, qui s'y attendait et avait sans aucun doute des instructions secrètes pour ce cas de la part du cabinet de Saint-Pétersbourg, se montra très affable et envoya sur-le-champ une colonne sous les ordres du général Engelhardt à Kronstadt, qui y arriva le premier février et occupa aussitôt la ville, pendant qu'une autre colonne russe sous les ordres du colonel Skasiatin continua la marche à Hermanstadt, où elle arriva le 4 février, et s'y mit en état de défense contre une attaque de la part de Bem.

Bem voulut attaquer Hermanstadt le cinq février. Le lieutenant-général Puchner tâcha de le prévenir. Bem, après avoir laissé une forte garnison à Holzenberg et dans les autres places, avait pris une très bonne position avec 9.000 hommes et 27 canons.

Puchner sut le tromper et l'encourager à quitter sa bonne position. Les Autrichiens l'attaquèrent alors avec une telle impétuosité et avec une telle bravoure que ses troupes se retirèrent à la débandade et laissèrent 13 canons, beaucoup d'armes et de bagage comme des trophées entre les mains des Autrichiens. Bem fut battu totalement.

Les brigades Losenau et Stutterheim poursuivirent les insurgés jusqu'à Salzbourg, où ils s'arrêtèrent pour faire résistance aux Autrichiens, mais ils en furent encore chassés et continuèrent leur retraite à Szás-Város pour y prendre position. Le baron Puchner envoya alors deux colonnes pour les y tourner. L'ennemi y fut attaqué le 7 février, Szás-Város fut pris à l'assaut, et les insurgés, après avoir perdu encore deux canons, se retirèrent à Deva, y prirent position et rompirent le pont sur la Strelia.

Le général russe Engelhardt, qui avait entrepris une reconnaissance le 4 février dans la direction de Honigberg, y rencontra à moitié de chemin des masses considérables de Széklers, qui s'avancèrent sur Kronstadt. Engelhardt s'arrêta alors, attira ses renforts et attaqua les insurgés, qu'il rejeta avec une perte considérable sur l'autre rive de l'Alt. Il leur avait pris deux canons.

Le colonel Urban parcourait de nouveau le nord de la Transylvanie, essaya un coup de main avec sa poignée de braves qui réussit, et qui lui livra 1.000 prisonniers entre ses mains. C'est inconcevable que le baron Puchner n'ait jamais confié un plus grand commandement à ce brave et infatigable colonel.

Bem s'avança encore avec 14.000 hommes et 20 canons sur Hermanstadt. Puchner l'attaqua le 3 de mars à quelque distance de Mediasch, le repoussa et s'empara de ce lieu où il prit position. Bem se retira alors à Schässburg.

Jusqu'à cette époque la fortune avait souri au lieutenant-général Puchner. Tout d'un coup elle lui tourna le dos. Le lieutenant-colonel Marojčić qui venait d'arriver d'Italie, où il s'était mérité la croix de Marie-Thérèse, fut chargé alors de fonctions d'un chef de l'état-major du corps autrichien en Transylvanie. On dit que ce fut lui qui avait conseillé de poursuivre l'ennemi dans la direction de Schässburg, sans avoir bien réfléchi sur les tristes conséquences de cette manœuvre, qui venait de découvrir la route de Hermanstadt à l'ennemi. Voilà ce que les officiers du corps de Puchner avaient au moins raconté, et que le résultat de cette manœuvre avait constaté.

Pendant que Puchner suivit l'ennemi sur la route de Schässburg, Bem, apercevant avec son coup d'œil militaire si exercé la faute des Autrichiens, en profita avec la rapidité d'un vautour qui se lance sur sa proie, et se tourna avec toutes ses forces sur Hermanstadt. Le colonel russe Skariatin, qui en fut informé, envoya sur-le-champ un officier chez Puchner pour l'en avertir. Puchner, consterné de cette nouvelle inattendue rebroussa chemin en toute hâte et fit tous ses efforts pour arriver avant Bem à Hermanstadt. Ce ne fut plus possible, la distance en était trop grande à parcourir, ce fut trop tard !

Skariatin, n'ayant que 2.500 hommes et 8 canons à sa disposition ne sut que trop bien qu'il ne pourrait pas résister longtemps à l'armée réunie de Bem, qui disposait d'une immense artillerie, s'il ne voulait pas sacrifier toute sa troupe.

Cependant, Skariatin attendit de pied ferme l'attaque de Bem, se battit en héros avec ses Russes contre les forces ennemies d'une supériorité immense, et ne se retira, qu'après avoir donné le temps au lieutenant-général autrichien Pfersmann de Eichthal de se sauver avec la caisse impériale et avec tous les employés civils et militaires de Hermanstadt. La défense de la ville par la faible garnison russe mérita l'admiration de tous les militaires et tous les habitants de la ville.

Skariatin se retira alors tambour battant jusqu'à l'entrée du défilé de la tour rouge (Rothen-Thurm-Pass) et y prit position.

Bem fit le même jour son entrée à Hermanstadt à la grande consternation de la populace allemande.

Cette catastrophe mit fin au rôle actif du lieutenant-général Puchner en Transylvanie. Le chef de son état-major, le lieutenant-colonel Marojčić, tomba malade et ne reparut plus sur la scène en Transylvanie.

Les débris du corps de Puchner se sauvèrent alors sur le sol étranger de la Moldavie, et une partie s'en réfugia en Valachie. Le comte Lüders, qui y commandait les troupes russes, et Omer-Pacha, le général en chef des troupes ottomanes, y reçurent les Autrichiens avec la plus grande hospitalité et prirent soin de tous leurs besoins. Selon le récit des officiers autrichiens, les officiers russes leur avaient montré plus de morgue et de froideur que les turcs. Omer-Pacha surtout fit son possible pour contenter les Autrichiens et mériter leur reconnaissance. La cour impériale cependant, qui regardait toujours Omer-Pacha, natif du régiment frontière d'Ogulin, comme un déserteur, ne jugea pas convenable de récompenser les bons services qu'il avait rendus à cette époque aux Autrichiens, et relativement à la cour impériale.

C'est sûr qu'Omer-Pacha a une dent contre le gouvernement impérial depuis ce temps, et qu'un certain Turković, négociant de Carlstadt en Croatie, qui avait soupé à Sarajevo en Bosnie chez Omer-Pacha en 1850, avait raconté plus tard que celui ne lui avait pas caché le chagrin qu'il avait ressenti à cause de l'ingratitude de l'Autriche envers lui, en ajoutant que sa conduite en 1849 envers les débris du corps de Puchner aurait bien mérité une décoration et non pas cette sorte de mépris qu'on lui avait montré en ignorant ses services rendus.

C'est cependant possible que la conduite ostensible d'Omer-Pacha en 1849 ne fut qu'un masque, et que la diplomatie autrichienne a su se procurer des notes sur sa duplicité politique. Tout cela est bien possible chez un homme si faux qu'Omer-Pacha.

Après la retraite des Autrichiens en Valachie, la position isolée du général russe Engelhardt à Kronstadt ne fut plus tenable, et il se retira aussi avec ses troupes en Valachie.

*La grande armée.* — La campagne du prince Windischgrätz en 1849 avait bien prouvé la maxime énoncée dans l'œuvre posthume du génial Clausewitz, général prussien, savoir « que de nos jours une armée de 50.000 hommes n'est point capable de battre et vaincre une armée de 150.000 combattants ».

Est-ce qu'il y a peut-être un pédant qui voudrait contester toutes les qualités militaires à l'armée révolutionnaire magyare ? Nous

n'avons que lui citer les paroles mémorables du baron Haynau, savoir : « Les Magyars se sont battus avec un courage digne d'une cause plus noble et plus loyale ! »

Ou peut-être ne comptez-vous pour rien ces 37 bataillons de ligne de ci-devant régiments hongrois, qu'on avait toujours regardés comme les plus braves dans l'armée impériale ? Ne comptez-vous pour rien ces superbes dix régiments de houzards impériaux-royaux qui sont passés du côté des rebelles, et le 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie, qui a été en garnison à Pest, et les 2.000 canons qui se trouvaient à la disposition des insurgés ? Ne vous étonnez pas du nombre de 2.000 — il y avait de plus. Ils avaient trouvé dans la petite forteresse d'Arad 148 ! A Komorn et Peterwardein il y avait plus de 1.400 pièces d'artillerie. Et ne comptez-vous pour rien que les plus grandes forteresses se trouvaient entre les mains des rebelles ? ou est-ce que vous contestez les talents militaires à ces vieux révolutionnaires et chefs militaires polonais, tel que Bem, Dembinski et Visoczky, et est-ce qu'il n'y avait pas un nombre considérable d'officiers de tout grade dans l'armée rebelle magyare, qui venaient pour ainsi dire de sortir de l'armée autrichienne ?

Si l'on voudrait contester toutes les preuves que je viens de citer, il fallait *[sic]* mieux de passer là dessus.

Les insurgés, fiers de leur supériorité et comptant à juste raison sur le fanatisme de la nation magyare, y compris même les Allemands colonisés en Hongrie, plus enragés pour la révolution magyare que les descendants des hordes d'Attila, avaient adopté à l'unanimité le plan d'attaquer la faible armée du prince Windischgrätz, de la battre et de débloquer la forteresse de Komorn.

Pour exécuter leur plan bien combiné, les insurgés s'avancèrent en deux colonnes par Hatvan et Szolnok.

La première colonne, forte de 50.000 hommes, suivie d'un immense parc d'artillerie, se trouvant sous les ordres de Görgey et Dembinsky, se dirigea sur Waitzen pour opérer sur les derrières de l'armée du prince Windischgrätz et pour débloquer Komorn.

La seconde colonne, forte de 20.000 hommes et de 50 canons fut destinée d'amuser l'armée impériale devant Budapest pour détourner l'attention du maréchal de la première, qui devait exécuter leur projet d'une si grande importance. Ce fut Klapka qui commanda la seconde colonne.

Le prince Windischgrätz, averti de la concentration de tant de forces ennemies entre Hatvan et Gyöngyös, rappela le corps du baron d'Alberti, et chargea le comte Schlick d'une reconnaissance vers Hatvan, où il fut inopinément attaqué près de Hort par des forces si supérieures de l'ennemi, qu'il fut obligé de battre en retraite et

de repasser la rivière de Zagga. Le pont y fut aussitôt après rompu par le capitaine Kalchberg, qui l'effectua au plus fort du feu ennemi avec un calme héroïque qui avait quelque chose d'antique et de sublime. Le maréchal qui avait dirigé la division Čorić sur Gödöllö pour y renforcer sa position, envoya l'ordre au baron Alberti d'effectuer sa jonction avec le corps du comte Schlick.

Le grand quartier-général du prince Windischgrätz se transporta à Aszod. Le 3<sup>e</sup> corps d'armée prit position derrière la rivière de Zagga, et le premier sous les ordres du ban Jellačić à Tapio-Bicska. Une partie du 2<sup>e</sup> corps d'armée campa à Gödöllö, l'autre partie à Balassa-Gyarmath et Vad-Kert.

Le prince Windischgrätz, à qui on avait à tort reproché un entêtement vaniteux, avait alors convoqué un conseil de guerre pour entendre toutes les opinions sur le plan de campagne à suivre contre un ennemi si supérieur en nombre d'hommes et d'artillerie. Les membres du conseil de guerre formèrent bientôt deux parties. La première, la plus hardie, persistait à concentrer toutes les forces autour de Pest, et de s'y tenir jusqu'à l'arrivée des renforts de l'intérieur de la monarchie.

L'autre partie, plus géniale et d'une perspicacité pénétrante plus froide et calme, soutenait qu'on devait continuer la retraite jusqu'à Waitzen, à ce point d'une si haute importance stratégique, y réunir toutes les forces de l'armée pour arrêter l'avancement des corps ennemis et pour pouvoir se retirer enfin dans le cas de nécessité à Gran, où l'on pourrait tenir et défendre la ligne derrière les rivières jusqu'à l'arrivée des renforts.

Un général en chef, d'une opiniâtreté chevaleresque, se déclara toujours pour la partie la plus hardie, et par cette raison le prince maréchal accepta le conseil de ceux qui préféraient un combat héroïque autour de Budapest à la retraite de Waitzen.

Avant de s'aventurer à Moscou avec son armée, Napoléon avait convoqué un conseil de guerre à Smolensk pour entendre les opinions de ses généraux en chef. Le conseil des plus hardis l'y emporta aussi sur la prudence, et occasionna la perte de l'armée française, car Napoléon dut succomber dans une guerre contre le temps et l'espace.

Windischgrätz ne put non plus se réconcilier avec l'idée d'une retraite sans avoir éprouvé une seule défaite. Il concentra donc toutes ses troupes dans un vaste cercle autour de Budapest, qui s'étendit de Palotta, en passant par Keresztur, jusqu'à Soroksar.

Pendant que les trois corps d'armée effectuèrent leurs mouvements rétrogrades dans cette nouvelle position, l'ennemi se jeta le 5 avril avec toutes ses forces sur le corps du ban Jellačić avec une

rapidité étonnante. La brigade Rastić, qui en forma l'arrière-garde, fit alors volte-face et soutint à elle seule un combat meurtrier contre 18.000 insurgés et 90 canons. Les braves bataillons du régiment frontière d'Otočac, si renommés par leurs exploits en 1848 et 1849, y surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors de bravoure et d'intrépidité. Ils attaquèrent les houzards magyars à plusieurs reprises à la baïonnette, en hurlant leur cri de guerre, et les repoussèrent toujours, ils s'emparèrent sous les yeux de leur général compatriote, — car Rastić était né au régiment d'Otočac — de plusieurs canons et les clouèrent, ne pouvant les emmener, et ne se retirèrent que quand leur général l'ordonna, qui voyait arriver des masses considérables pour renforcer les insurgés dans ce combat, si glorieux pour l'honneur militaire du général Rastić et pour ses braves Otočans. Rastić se replia, tambour battant, sur le gros du corps du ban Jellačić. La croix de Marie-Thérèse récompensa le brave général, et une quantité de médailles furent distribuées parmi les soldats du régiment d'Otočac.

Rastić, qui était entré en 1812 à Moscou comme lieutenant dans un bataillon croate, mourut en 1850 comme général de brigade à Gospić, rompu par la goutte et abreuvé de chagrin.

Le 6 avril le corps du ban Jellačić fut encore attaqué à Isaszeg par des forces supérieures de l'armée ennemie. Le terrain y fut favorable à l'ennemi, et ce combat fut un des plus meurtriers. Les insurgés avaient occupé une hauteur qui dominait tout le champ de bataille. Les braves Croates montèrent trois fois à l'assaut, mais furent toujours forcés de se replier, car un Croate s'y battit contre 10 Magyars. La cavalerie du ban s'y était aussi couverte de gloire, mais le combat commença à balancer en faveur des insurgés, quand heureusement le comte Schlick apparut à la tête d'une brigade de cavalerie dans le flanc de l'ennemi, et le força à la retraite. Alors les Croates se précipitèrent de nouveau à l'assaut, et emportèrent bientôt la position favorable de l'ennemi.

Le ban Jellačić ne put cependant profiter du succès remporté, forcé de rejoindre le gros de l'armée du prince Windischgrätz et d'occuper sa nouvelle position devant la ville de Pest.

Il paraît que depuis longtemps on s'était impatienté à la cour impériale de la stagnation des opérations en Hongrie. Le conseil des ministres avait représenté à l'empereur régnant qu'on avait sacrifié pendant cinq mois tant de soldats et tant d'argent, sans avoir obtenu un résultat satisfaisant, que la force révolutionnaire en Hongrie s'y était plutôt augmentée que diminuée, et que le gouvernement révolutionnaire magyar y montrait actuellement plus de hardiesse que jamais, et qu'il faudrait y remédier en confiant le com-



mandement de l'armée de Hongrie à des mains plus heureuses que celles du prince Windischgrätz.

Dans la région la plus élevée, on commença alors à désigner le gouverneur civil et militaire de Vienne comme le général le plus capable de finir heureusement la guerre révolutionnaire de Hongrie. Le baron Welden, très instruit, plein d'énergie et de talents militaires, a été désigné pour remplacer le prince Windischgrätz. Il n'y avait pas longtemps qu'il revenait du corps de blocade de Komorn, où on l'avait envoyé dans la douce espérance que son apparition seule y suffirait pour hâter la reddition de la forteresse. Il n'en fut rien. Welden revint et rapporta qu'il avait fait bombarder Komorn sans obtenir un résultat favorable, que tout le monde y faisait son devoir, mais que la forteresse, amplement pourvue de vivres et de munitions, ne succomberait qu'après un siège en règle qui exigerait des travaux immenses, un corps de blocade beaucoup plus considérable, une quantité énorme de canons du plus gros calibre, et beaucoup de temps pour détruire cette vaste forteresse, pour laquelle le gouvernement impérial avait dépensé tant de millions pour la rendre presque inexpugnable.

Tout cela savait le prince Windischgrätz si bien que le baron Welden.

Welden fut cependant investi de tout le pouvoir civil et militaire en Hongrie, et du commandement suprême de l'armée impériale de Hongrie.

Le prince maréchal Windischgrätz fut rappelé de Budapest avec tout le ménagement possible, et partit bientôt après, vivement touché de ce que la cour impériale lui avait retiré la confiance, et avec la ferme conviction que son successeur n'obtiendra pas un résultat plus heureux, si l'on ne mettait pas une armée de 150.000 hommes à sa disposition.

La suite l'a prouvé !

[TOME IX]

## LA CAMPAGNE DE TROIS JOURS EN PIÉMONT EN 1849

Nous avons quitté le maréchal Radetzky après la défaite de l'armée piémontaise, à Milan, où il résida dans la Villa reale, qu'avait habitée autrefois l'archiduc Reiner avec sa famille pendant la saison d'été. L'armistice, conclu entre Radetzky et Carlo Alberto pour la durée de 6 semaines, fut prolongé tacitement d'un commun accord pour réparer les pertes que les armées avaient essues [*sic*], et pour attendre le résultat de la campagne du prince Windischgrätz en Hongrie.

La perte des Autrichiens depuis le 23 juillet jusqu'à la réoccupation de la capitale lombarde monta à 6.000 hommes. Le nombre des malades dans les hôpitaux au mois d'août passa le chiffre de 24.000 hommes.

Le sort de ces braves occupa le maréchal jour et nuit, et ses nobles efforts furent couronnés d'un plein succès. A l'approche de l'automne la fièvre et la diarrhée, les maladies les plus dangereuses pour les soldats en Italie, disparurent presque entièrement, et les malades guéris allèrent rejoindre leurs corps. Le typhus, cette terrible maladie des hôpitaux, n'éclata en Italie qu'après la guerre, où elle fut répandue par les renforts qui arrivèrent de la Hongrie, où elle avait fait des ravages terribles parmi les troupes impériales et les insurgés magyars. Après la campagne de 1848 en Italie, l'Autriche avait accepté la médiation de la France et de l'Angleterre. Bruxelles a été destiné pour le lieu des conférences diplomatiques.

Il aurait été une absurdité de compter sur les bons offices du perfide cabinet britannique, dont l'exécrable Lord Palmerston a été le premier ministre. Aussi l'Autriche n'avait mis toute sa confiance que dans les principes politiques de la France, et dans la bravoure de son armée.

Il fallait pourtant une base sur laquelle on pouvait entamer les négociations. C'est clair que l'Autriche, après les glorieux succès de ses armes en Italie, n'accepta pour base des négociations que

l'intégrité de la monarchie autrichienne, — mais Carlo Alberto, instigué en secret, ne voulait entrer en négociations qu'après avoir obtenu la garantie d'un agrandissement du royaume de Piémont par les duchés de Parme et de Plaisance. L'Autriche, sous les armes contre la révolution, n'y put jamais consentir.

Les négociations se traînèrent donc à la longueur sans aboutir à un résultat favorable. Carlo Alberto, initié dans tous les mystères de la révolution magyare par un certain baron Spleny, ci-devant officier autrichien, qui se trouva dans le grand quartier-général piémontais auprès du roi depuis la bataille de Somma-Campagna, apprit avec le plus grand plaisir les obstacles que le prince Windischgrätz rencontra en Hongrie pour y dompter la révolution, et le peu de succès qu'il avait jusqu'alors remporté sur l'armée magyare.

Le baron Spleny, ce vil traître vendu à Kossuth, profita de sa position quasi diplomatique pour répandre des proclamations et des brochures révolutionnaires parmi l'armée autrichienne en Italie, qui cependant n'y répondit que par un profond mépris pour un homme qui outragea la mémoire de ses nobles ancêtres en se dégradant jusqu'au rôle d'un faux enrôleur et d'un vil émissaire de la canaille révolutionnaire de Pest.

Une telle infamie de la part d'un mauvais sujet connu, tel que Spleny, n'est point surprenante, mais il est inconcevable qu'un roi, né sous le baldaquin, ait pris conseil d'un tel scélérat.

Quelques mois après la conclusion de l'armistice entre Radetzky et Carlo Alberto, le cabinet de Turin se retira. Un autre le remplaça, dont le chef fut le prêtre Gioberti, qui débuta par proclamer la guerre contre l'Autriche. Le roi y adhéra par une proclamation datée du 17 mars, où il appela le peuple de la Lombardie aux armes. Cette proclamation n'y produit cependant pas le moindre effet.

Les partisans du roi Carlo Alberto prétendent qu'il a été forcé de déclarer la guerre à l'Autriche pour éviter la république en Piémont.

Le misérable ministère de M. Pillersdorf, qui fit la vieille coquette avec les étudiants de l'université de Vienne, les assassinats affreux du comte Lamberg à Pest et du comte Latour à Vienne ne firent qu'aggraver la situation politique en Autriche. L'abdication de l'empereur Ferdinand et l'avènement de François-Joseph I<sup>er</sup> au trône de l'empire avaient un peu relevé le courage des partisans de la maison régnante, mais la situation critique de l'armée impériale en Hongrie leur causa des nouvelles inquiétudes.

Kossuth ne cessa de faire fabriquer des millions en papier-monnaie, qu'il échangea ensuite contre le papier-monnaie impérial,

avec lequel il acheta tout l'or et l'argent qu'on a pu trouver, par intermédiation [*sic*] des juifs, ses plus ardents partisans, pour pouvoir continuer la guerre révolutionnaire contre l'Autriche, et pour se conserver une poire pour la soif, quand il sera forcé de s'en aller un beau matin et de dire adieu à sa pauvre patrie, qu'il avait poussée à sa perte et à sa ruine. Sa digne mère avait bien dit à Pest après la pacification en 1849 : « Mon fils n'y a rien perdu, car il a commencé avec des poches vides, et il s'en est allé avec des millions ».

L'armée du roi des Sardes, qui ne comptait plus que 30.000 hommes après la retraite de Milan en 1848, s'était réorganisée et complétée de la manière que le chiffre de ses combattants monta à 120.000 au mois de mars 1849. L'armée piémontaise, destinée d'entrer en campagne en 1849, forma 8 divisions avec 21 batteries, chacune à 8 pièces, en tout 80.000 hommes et 168 bouches à feu.

L'armée autrichienne compta bien 105.000 combattants et 190 canons, mais le maréchal Radetzky n'osa dégarnir la province vénitienne et les forteresses et n'avait par conséquent que 60.000 hommes à peine pour entrer en campagne. La supériorité numérique se trouva bien du côté des Piémontais, mais la supériorité morale se trouva sans doute du côté des Autrichiens, qui, encouragés par tant de victoires remportées sur l'ennemi et d'une pleine confiance dans le génie de Radetzky et dans l'adresse de leurs généraux, ne rêvaient que gloire et conquête, et une telle assurance chez les soldats et les officiers d'une armée peut toujours être regardée comme un sûr garant d'une nouvelle victoire.

Les Piémontais au contraire se trouvaient découragés par tant de défaites dans la campagne précédente, et avaient en général peu de confiance dans leurs généraux, dont les talents militaires n'étaient point constatés par leurs succès sur le champ de bataille.

Carlo Alberto envoya une déclaration de guerre formelle à Milan au maréchal Radetzky par le major Cadorna, qui arriva le 12 mars avant midi à la Villa reale. Le maréchal fit communiquer sur-le-champ cette nouvelle à la garnison de Milan en ajoutant ces paroles laconiques : « A Turin, mes enfants ! »

Toute la garnison y répondit par un cri d'allégresse. « Vive l'Empereur ! vive le maréchal Radetzky ! » retentit par toute la ville. Les musiques militaires traversèrent les longues rues de Milan en jouant l'hymne national et la marche de Radetzky.

Les Milanais regardaient ébahis les soldats autrichiens, car ils ne purent rien comprendre à cette envie d'enfoncer [*sic*] le canon et les dangers de la guerre. Cette fureur belliqueuse passa la philosophie égoïste des Italiens, qui disent qu'on n'a qu'une vie à perdre et qu'il faut la conserver.

Le maréchal avait invité le major piémontais Cadorna à dîner chez lui, mais celui-ci, voyant cette explosion d'un enthousiasme guerrier chez les Autrichiens qu'avait provoqué la déclaration de guerre qu'il avait apportée, préféra de retourner sur-le-champ à Turin, pour n'en n'être plus longtemps le témoin forcé.

Le soir une foule considérable de soldats et d'officiers, accompagnés d'une musique militaire, se rendirent à la Villa reale sous les fenêtres du maréchal, où ils firent retentir à la fin de chaque mélodie le cri de « Vive notre maréchal héros ! »

Radetzky courut alors en bas dans la joie de son cœur, donna la main aux officiers, adressa la parole affable aux soldats, et s'y montra comme le père au milieu de ses enfants. Alors on remarqua que le bon vieillard était accouru tête nue au bruit de la musique et au cri de ses braves, et qu'il avait oublié son bonnet pour couvrir sa tête. Aussitôt la foule, craignant que l'air du soir ne fasse pas mal à la tête nue du maréchal, commença à crier : « Le bonnet du maréchal ! qu'on apporte vite le bonnet du maréchal ! » Ce trait prouve plus que la plus belle phrase composée l'amour et l'attachement des militaires autrichiens pour leur illustre maréchal.

Quand la foule s'était écoulée, le maréchal se retira avec le chevalier Hess dans son cabinet pour passer la nuit à combiner le plan hardi, si digne du génie de l'un et de l'autre, et dont la brillante exécution termina en trois jours glorieusement toute une campagne.

Le maréchal comte Radetzky était bien vieux, et son corps usé se ressentit encore de la dernière campagne, mais il montait encore à cheval, avait une grande décision et la volonté d'agir, et il désirait ardemment qu'un dernier rayon de génie vienne encore illuminer la dernière époque de sa vie illustre. Il avait toujours foi en Dieu et en son étoile !

Carlo Alberto avait quitté le 14 mars la ville de Turin, et s'était rendu à l'armée, qui se trouva cette fois sous les ordres de Chrzanovski.

Celui-ci avait concentré le gros de l'armée entre Novara, Vigevano et Vercelli. Sa droite, formée par la division Lamarmora, s'étendit jusqu'à la frontière de Parme, et sa gauche, formée par la division Savaroli jusqu'au lac majeur (*lago maggiore*). Sa droite se trouva donc coupée par le Pô, qu'il comptait faire passer à elle par Brescello.

On voit donc bien que les dispositions de Chrzanovski portaient à l'évidence l'empreinte de l'offensif, quoiqu'il aurait eu une superbe position sur la rive gauche du Pô. Il y aurait pu appuyer sa gauche à Vercelli, ayant la rivière de Sesia et le pont de Candia sur le Pô devant son front de bataille, l'imposante forteresse d'Ales-

sandria et Valenza lui auraient pu servir de point d'appui pour sa droite.

Le plan de Radetzky fut aussi offensif. Il se garda bien de se laisser forcer à la défensive. Il se décida, en exposant même la route droite de Novare à Milan, à porter son armée par Pavie dans le flanc gauche de l'ennemi, de l'envelopper, battre et poursuivre jusqu'à Turin, ou de l'attaquer sur ses derrières dans le cas s'il osait s'avancer sur la route de Milan.

L'armée autrichienne dut donc se rassembler à Lodi, passer le Ticino à Pavie, séparer les détachements ennemis qui se trouvaient sur la rive droite du Pô du gros de leur armée, et selon toutes les apparences livrer une bataille décisive à Novare.

Ce plan de campagne fut tenu si secret que les commandants des corps d'armées mêmes n'en furent point informés.

Pour rendre la mystification des Milanais complète le maréchal fit sortir ses colonnes par la Porta romana, ce qui engagea un faiseur de bons mots d'y écrire avec de grosses lettres *route de Turin*.

Dans la nuit du 19 au 20 de mars, le maréchal Radetzky avait fait construire deux ponts à la Birago sur le Ticino, que les colonnes autrichiennes passèrent aussitôt après qu'ils étaient achevés.

A une heure après midi, le brave colonel Benedek avait déjà engagé le combat avec les avant-postes ennemis. Radetzky dirigea alors toute son armée sur Mortara, le premier objet de son opération offensive. Mortara fut alors rapidement emporté à la baïonnette, et l'ennemi s'en retira en toute hâte. Les Autrichiens avancèrent alors sur toute la ligne de l'armée piémontaise. Leur attaque fut impétueuse, irrésistible, et les Piémontais furent repoussés après une défense héroïque, digne d'une cause plus juste et plus loyale.

Autour de la ville de Vercelli cependant, le combat le plus meurtrier ne fut pas même arrêté par l'entrée de la nuit, qui ne fit qu'en augmenter les horreurs. Les Piémontais, qui y avaient rassemblé leurs plus grandes forces, s'y défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Encore à 8 heures du soir l'infatigable colonel Benedek y revint à la charge avec ses vaillants Hongrois, et s'en empara après des efforts inouis. Par la prise de Vercelli, le centre ennemi se trouva rompu, et les Piémontais se retirèrent dans la nuit, harassés de fatigues et découragés par cette nouvelle défaite.

Le 21 de mars se passa tranquillement. Les Autrichiens et les Piémontais se préparèrent à une bataille décisive. Chrzanovski réussit de concentrer toute l'armée royale autour de Novare, excepté les détachements peu considérables, qui se trouvaient sur la rive droite du Pô.

Le 22 de mars à 11 heures avant midi, l'armée impériale reprit son mouvement offensif. Le premier corps d'armée arriva dans cette journée jusqu'à Cilavegna, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> corps d'armée et le premier corps de réserve, qui s'avancèrent par Mortara sur Novare, campèrent, le 2<sup>e</sup> en avant de Vespolate poussant son avant-garde jusque dans le voisinage de Garbagna, le 3<sup>e</sup> et celui de réserve derrière Vespolate et Mortara.

Le 4<sup>e</sup> corps d'armée arriva le même jour par le chemin de Robbio jusqu'à la rivière d'Agogna près la casa Serbelloni Musca, et campa en avant de Torre di Robbio en étroite jonction avec le 2<sup>e</sup> corps d'armée.

De cette manière le maréchal comte Radetzky n'avait non seulement gagné une marche sur la route de Novare à Mortara, mais il s'était encore emparé de routes, ce qui lui donna l'avantage de porter toutes ses forces réunies à Novare ou à Vercelli, selon que l'ennemi aurait concentré son armée dans l'un ou dans l'autre de ces lieux pour lui livrer la bataille.

Selon les derniers rapports que le maréchal avait reçus, l'ennemi s'était concentré à Vercelli, et n'avait laissé que quelques mil [sic] hommes à Novare pour défendre cette ville contre un coup de main.

Le rapport du général d'artillerie baron d'Aspre confirma aussi cette supposition, autant plus que le général en chef de l'armée piémontaise n'avait rien de mieux à faire d'après les règles de la stratégie, se trouvant déjà débordé à Novare, et risquant d'être refoulé et anéanti dans les montagnes après une bataille malheureuse. Le maréchal ordonna donc au baron d'Aspre d'avancer avec son corps d'armée à la pointe du jour à Novare, suivi du 4<sup>e</sup> corps pour lui servir de soutien, qu'il devait ensuite renvoyer sur la route de Vercelli, quand il aura chassé l'ennemi de Novare.

Le premier corps d'armée reçut l'ordre de marcher le lendemain à Vercelli, et les autres corps furent dirigés de la manière pour pouvoir être employés selon les circonstances à soutenir le combat à Novare ou à Vercelli, et d'y porter enfin le coup décisif.

Le baron d'Aspre, qui ne voulut se mettre en marche qu'après avoir fait manger la soupe à ses soldats, ne se mit qu'à 10 heures en marche sur la route de Novare. Le 4<sup>e</sup> corps d'armée le suivit.

La marche de ces deux corps d'armée ne fut point troublée, et rien ne leur trahit le voisinage du gros de l'armée sarde.

D'Aspre, par ces fausses apparences convaincu que l'armée ennemie se trouva concentrée à Vercelli, fit dire au commandant du 4<sup>e</sup> corps d'armée, qui le suivit toujours d'après les ordres exprès du maréchal Radetzky qu'il n'avait plus besoin de lui, et qu'il accom-

plira bien sa tâche sans lui, en ajoutant que le 4<sup>e</sup> corps d'armée devait se diriger sans délai sur la route de Vercelli. Sur cet avis, le commandant du 4<sup>e</sup> corps d'armée se dirigea sur Confienza, d'où la meilleure route conduit aussi bien à Vercelli qu'à Novara.

A peu près à onze heures avant midi, la pointe de l'avant-garde de la division de l'archiduc Albert s'aperçut tout d'un coup de l'ennemi en avant du bourg d'Olenza.

L'officier de l'avant-garde, examinant plus attentivement l'ennemi qui se présenta si inopinément, vit les hauteurs à droite et à gauche hérissées de troupes piémontaises.

L'intrépide baron d'Aspre, prenant toutes ces lignes ennemies pour le gros d'une avant-garde, forma aussitôt ses colonnes d'attaque pour ne pas perdre du temps, et fit engager le combat par ses tirailleurs.

Deux bataillons du régiment François-Charles de la brigade Kolowrat formèrent la colonne gauche, le 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et deux bataillons du régiment de chasseurs Kaiser la colonne droite.

Alors l'ennemi déploya à son aile droite des masses considérables. D'Aspre, surpris de l'apparition soudaine d'une force ennemie si imposante, renforça son centre par 2 bataillons du régiment Gyulay, le premier bataillon de chasseurs et par un bataillon du régiment Baumgarten de la brigade Stadion. Il y envoya en même temps une demi-batterie de raquettes et une batterie de gros calibre (de 12), qu'il avait fait avancer de la réserve du corps.

Le colonel Killmansegg, avec un bataillon du régiment Baumgarten, 2 compagnies de chasseurs de l'onzième bataillon, un demi-escadron de houzards et avec une demi-batterie de raquettes, dont l'autre moitié a été envoyée pour renforcer le centre, forma la colonne la plus avancée et la plus excentrique du 2<sup>e</sup> corps d'armée.

L'aile droite du corps fut commandée par le brave général comte Kolowrat, et l'aile gauche se trouva sous les ordres de l'archiduc Albert qui s'y montra en digne fils du vainqueur d'Aspern.

La 2<sup>e</sup> division du corps se trouva en réserve, la cavalerie derrière l'aile droite, dont une seule division de cheveau-légers (2 escadrons) du régiment Windischgrätz fut placée bien en arrière de l'aile gauche pour le protéger dans le cas de besoin. Les tirailleurs autrichiens, avançant comme toujours avec l'intrépidité, ramenèrent bientôt des prisonniers à leur général en chef, par lesquels il apprit qu'il avait à faire avec le gros de l'armée piémontaise, forte de 60.000 hommes.

Alors envoya le baron d'Aspre un officier d'ordonnance, ventre



à terre, pour presser la marche du 3<sup>e</sup> corps d'armée sur la route de Novare, un autre fut expédié avec la même rapidité pour faire rebrousser chemin au 4<sup>e</sup> corps d'armée et pour accélérer sa marche sur la route de Novare, mais toutes ces mesures tardives pour remédier au peu de précaution qu'on avait montré en renvoyant trop tôt le 4<sup>e</sup> corps d'armée, [n']auraient été d'aucune utilité sans la prévoyance du maréchal Radetzky, sans le dévouement héroïque de l'archiduc Albert et de sa vaillante division d'armée, et sans le hasard, qui compte encore pour une puissance redoutable sur le champ de bataille !

Longtemps encore après la bataille de Novare le comte Radetzky avait répété que le baron d'Aspre aurait mérité d'être traduit au tribunal militaire pour se justifier de sa conduite arbitraire du 23 mars de l'an 1849; où son entêtement aurait pu occasionner la perte de la bataille de Novare.

Soyons généreux ! D'Aspre avait expié sa faute au plus fort du feu ennemi par un courage au-dessus de tout éloge, par une présence d'esprit et par une routine sur le champ de bataille qui avaient mérité l'admiration de tous les militaires.

Engagé dans un combat malencontreux et inégal, il y a su encore ramasser des lauriers teints du sang de ses braves.

Laissons courir les officiers d'ordonnance sur la route de Novare, et tournons nos yeux à Borgo-Lavezzaro, où se trouva alors le comte Radetzky.

Le bruit de canons qu'on y entendit instruit aussitôt le vieux maréchal de quel genre était le combat qu'on livra à Novare. « C'est le combat d'une armée ! » s'écria-t-il, et [il] ordonna sur-le-champ que le corps de réserve se portait en toute hâte derrière le centre du 3<sup>e</sup> corps d'armée et que le 4<sup>e</sup> corps d'armée — au lieu de marcher à Vercelli — se dirigeait de la rive opposée d'Agogna dans le flanc droit de l'ennemi. L'officier qui portait ce dernier ordre tomba entre les mains de l'ennemi, et ce fut un vrai bonheur que le commandant du 4<sup>e</sup> corps d'armée, en suivant sa propre inspiration, avait choisi la même direction que le maréchal lui aurait voulu faire connaître par le courrier fait prisonnier. Par conséquence le brave lieutenant-général comte Thurn a tout le mérite de cette savante manœuvre, qui avait puissamment contribué au gain de la bataille de Novare.

Radetzky, qui partagea les opinions de son quartier-maître général, qui avait pour principe de ne jamais compter sur la bonne fortune, voulut s'assurer autant que possible d'une certaine victoire. Par cette raison il dirigea encore le premier corps d'armée derrière l'aile gauche de son armée. A midi il monta à cheval pour quitter

le grand quartier-général, et se rendit au devant des corps d'armée qu'il avait envoyés au secours du baron d'Aspre. Il hâta leur marche, et s'approcha alors du champ de bataille pour diriger en personne ce grand combat, qui devait pour la seconde fois décider du sort de l'Italie.

En attendant, le 2<sup>e</sup> corps d'armée fit des prodiges de valeur pour soutenir de pied ferme le combat contre toute l'armée piémontaise, qui, à son tour, fit tous ses efforts pour écraser ce corps d'armée isolé. Les Autrichiens et les Piémontais y rivalisèrent de courage et d'audace.

La première colonne d'attaque des Autrichiens s'était à peine emparée de quelques maisons sur la hauteur de Mirabello et Moncucco à gauche de la route, qu'elle en fut chassée par une plus forte colonne ennemie. En même temps, les Piémontais s'avancèrent au delà du vallon dans le flanc gauche du régiment François-Charles. Ce mouvement offensif aurait pu devenir funeste aux Autrichiens, si le capitaine Host, commandant la 12<sup>e</sup> compagnie de ce régiment, n'eût pas arrêté à lui seul les masses ennemies pendant 4 heures, et empêché d'envelopper l'aile gauche de la position. Ce vaillant capitaine avec une poignée de braves n'avait cédé un pouce de terrain à l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la colonne du général comte Stadion, qui y fut envoyée à son secours.

L'archiduc Albert ordonna alors un nouvel assaut, pendant que le feu bien dirigé de la quatrième batterie de raquettes, sous les ordres du capitaine d'Edlinger, fit taire les canons ennemis, mais le général en chef de l'armée piémontaise mit alors tant de canons en batteries, que leur feu meurtrier renversa des rangs entiers de la colonne autrichienne et menaça de l'écraser entièrement.

L'archiduc Albert, qui parut se vouer à la mort, se précipita alors au plus fort du feu ennemi. Son exemple héroïque soutint ses braves soldats, qui tombent abattus par une grêle de projectiles ennemis.

L'apparition de la colonne du colonel Kilmansegg près de Torrione Quartara dans ce moment critique fut encore un bonheur pour les Autrichiens, car elle arrêta l'ennemi par un combat opiniâtre, et l'empêcha de tourner l'aile gauche du baron d'Aspre.

Le champ de bataille des Autrichiens se trouva alors jonché de morts et de blessés, mais ils n'avaient pas encore perdu un pouce de terrain, et le combat se soutint sur toute la ligne avec la même fureur.

L'archiduc Albert se mit alors à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon de volontaires de Vienne, et d'un bataillon du régiment Kinsky, fit croiser la baïonnette à ses braves, et revint encore à la charge, — mais l'héroïque valeur des Autrichiens ne put l'emporter sur l'immense

supériorité des Piémontais. Dans ce moment la colonne de Kilmansegg fut aussi repoussée et la situation du prince Albert devint alors vraiment désespérée. Sans les efforts inouïs du général Benedek, vrai foudre de guerre, et sans l'activité du brave capitaine Edlinger, le 2<sup>e</sup> corps d'armée n'aurait pu plus se soutenir jusqu'à l'arrivée des renforts. A l'aile droite, le général comte Kolowrat, qui voulut s'emparer à l'assaut du Casino Castellazzo, la brigade Lichtenstein, qui attaqua le village d'Olango, échouèrent contre la supériorité de l'ennemi.

Les bataillons Kinsky, Fürstenwärther, et le 9<sup>e</sup> de chasseurs s'étaient enragés de prendre à la baïonnette la métairie Forsada, mais les masses formidables piémontaises les entraînaient comme un torrent irrésistible, et les repoussèrent jusque dans la position d'Olenzo, défendue par le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de chasseurs Kaiser.

Ce fut là que le major Hübl avec les capitaines Streicher, Toth, Bernkopf et leurs vaillants chasseurs tyroliens montrèrent une bravoure, une opiniâtreté si héroïque, et un mépris de la mort qu'on en chercherait vainement un pareil exemple dans les annales de la guerre. Ces héros du Tyrol arrêtent à eux seuls les masses immenses de l'ennemi, les attaquent à leur tour, les repoussent avec une perte considérable, et ne leur permirent point de prendre haleine. Ils reviennent toujours à la charge, la baïonnette croisée, malgré la grêle de boulets et de mitraille, qui renversent et ravagent leurs rangs. Leur fougue belliqueuse se ne ralentit point, jusqu'à ce que leur brave major Hübl n'eût réussi d'emporter ces trois canons du gros calibre, qui leur faisaient tant de mal, et jusqu'à ce que le vaillant capitaine Streicher, soutenu par le capitaine Toth, n'eût emporté la métairie de Forsada, qui avait coûté tant de sang. Trois heures après midi viennent alors de sonner.

Le 2<sup>e</sup> corps d'armée se trouva déjà décimé par tant de morts et de blessés. Le baron d'Aspre sous le poids d'une immense responsabilité à cause du renvoi arbitraire du 4<sup>e</sup> corps d'armée, parut, pour en juger par l'immobilité de ses traits sombres et enflammés, attendre la mort ou l'arrivée du 3<sup>e</sup> corps d'armée.

Enfin arriva le 3<sup>e</sup> corps d'armée au pas de charge sur le champ de bataille, pressé par l'inquiétude du maréchal, et à temps pour soutenir le 2<sup>e</sup> corps d'armée, et pour donner une chance favorable à ce combat acharné.

Le maréchal, alors rassuré sur la défense de sa position frontale, se rendit en toute hâte à l'extrémité de son aile gauche dans la direction de la rivière d'Agogna, car il ne savait que trop bien que la décision du combat dépendait uniquement de la jonction de ces deux

corps d'armée en action à Novare avec le 4<sup>e</sup>, qui s'avança au delà de la rivière d'Agogna dans le flanc de l'ennemi pour y porter le coup décisif.

En attendant, les troupes de la division Lichnovsky avaient relevé celles de l'archiduc Albert et du comte Kolowrat, qui avaient le plus souffert. Ces frais bataillons marchèrent aussitôt avec enthousiasme à l'attaque, et repoussèrent partout les Piémontais à la baïonnette, et les poursuivirent avec acharnement. Seulement les bataillons du régiment Leopold et de la landwehr du régiment Welden furent ramenés en désordre par les Piémontais. Le lieutenant-colonel Schulz et le major Molinari réussirent cependant de rallier ces bataillons au plus fort du feu ennemi. Le brigadier Benedek accourut dans ce moment du danger à la tête de son régiment pour les soutenir ; et alors tous ces bataillons de concert fondent sur l'ennemi, le repoussent et renversent tout ce qui ose encore résister à leur impétuosité. Benedek venait donc encore de rétablir le combat chancelant avec le brave régiment Gyulay.

Le soleil se coucha enfin. Ce fut entre chien et loup, quand l'ennemi plaça tout d'un coup plusieurs batteries sur les hauteurs opposées à l'extrémité de son aile gauche. Mais l'œil perçant du baron Stwertnik, directeur de l'artillerie autrichienne, s'en était aussitôt aperçu, et renforça par trois canons du gros calibre les deux batteries qui s'y trouvaient déjà placées en face de celles de l'ennemi. Une forte escorte les y accompagna.

Radetzky, qui parut avoir trouvé toute la vigueur de sa jeunesse passée dans ce combat mémorable, se rendit alors au galop de l'aile gauche au centre, et monta sur une hauteur, d'où il put apercevoir tout le champ de bataille. Y arrivé, il envoyait sur-le-champ le major comte Huyn pour faire avancer 4 batteries devant le front du centre de sa position pour foudroyer la ligne ennemie, et pour faire taire le feu d'artillerie ennemi.

L'effet du feu meurtrier de ces 24 pièces de canon fut si terrible que l'ennemi en fut ébranlé et commença à se retirer. Ce résultat fut favorable au grand mouvement offensif que l'armée autrichienne devait exécuter bientôt après.

La bataille fut à ce point, lorsque le corps de réserve parut sur les derrières de l'armée ennemie, et y répandit la plus grande consternation. Il était à peu près six heures.

Hess, qui s'était convaincu, placé sur une hauteur d'où il put observer le mouvement du 4<sup>e</sup> corps d'armée, que la résistance des Piémontais n'était pas capable d'arrêter le progrès de ce corps dans le flanc de leur position, accourut auprès du maréchal pour lui en faire le rapport. Celui-ci ordonna alors une attaque générale.

Six heures venaient de sonner.

Ce grand mouvement de l'attaque générale avait quelque chose de si imposant, que l'impression en fut si forte sur les masses autrichiennes, qu'un délire d'enthousiasme s'était emparé de tous les officiers et de tous les soldats.

Quel spectacle imposant que ces masses d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie qui se serrent et déploient rapidement pour exécuter les mouvements commandés et répétés par tant de voix ; le son des trompettes qui sonnent l'attaque, le roulement de tant de tambours qui battent la charge sur toute la surface de ce vaste champ de bataille, le bruit immense du train d'artillerie qui ébranle la terre ; les aides de camp, les officiers d'ordonnance de leurs écharpes signalés, se croisant ventre à terre dans mille directions, et leurs chevaux écumants de fatigue et d'ardeur paraissent à peine toucher la terre ; les drapeaux impériaux se déroulant et flottant au vent au milieu des bataillons, parmi lesquels un œil scrutateur reconnaît ceux qui avaient soutenu le combat à mort sous les ordres de l'archiduc Albert et du baron d'Aspre à leur morgue et fierté, ceux qui leur arrivèrent au secours à leurs mines rayonnantes, et enfin ceux qui ne parurent sur le champ de bataille que pour être témoins de la bravoure de leurs camarades, à leur calme et modeste maintien.

Le soleil, ce grand convié des batailles de Radetzky, avait disparu, mais dans le crépuscule on voyait encore luire les casques, les bronzes des canons et les 30.000 baïonnettes, dont la plaine se trouva hérissée.

Radetzky parut entouré d'une suite imposante sur la route de Novare, et fut salué par mille et mille acclamations de ses soldats pleins d'orgueil et d'enthousiasme. Radetzky représenta alors l'Autriche vainqueur de ses perfides ennemis.

Le voile de la nuit couvrit enfin de ses ténèbres la sanglante victoire et les horreurs de la défaite. Les Piémontais et les Autrichiens, morts fidèles à leurs souverains, gisaient paisiblement les uns auprès des autres, et prouvèrent sur le champ de bataille, leur lit de mort, que l'honneur et la fidélité furent la devise de leurs armées.

Carlo Alberto n'avait exercé aucune influence active sur le sort de cette bataille désastreuse, mais il s'était pourtant toujours exposé au feu des batteries autrichiennes. Il fut un des derniers qui avait quitté la hauteur de Bicocca. On le vit à cheval marcher au pas, s'arrêter et se tourner souvent vers les colonnes autrichiennes dans une pluie de toute sorte de projectiles.

Enfin les batteries autrichiennes avaient couronné les hauteurs abandonnées et foudroyaient les colonnes ennemies, qui se retirèrent. L'artillerie piémontaise se fit alors entendre du haut des bas-

tions délabrés de la ville de Novare, et le roi Carlo Alberto se trouva de la sorte entre deux feux. Ses regards ternes et sombres parcoururent sans cesse ce vaste champ de bataille, où il venait de perdre sa couronne, ses espérances et même l'envie de vivre.

Le roi parut insensible à tout ce qui l'entoura, et les boulets de canons frappèrent à côté de lui dans la terre. Les officiers de sa suite s'attendaient à chaque moment à le voir tomber.

Ce fut là que le roi s'écria, quand le général Durando s'efforça à l'entraîner du champ de bataille : « Laissez-moi, général, c'est mon dernier jour, laissez-moi mourir ! »

Ce fut le 23 de mars, l'anniversaire du manifeste de guerre lancé contre l'Autriche et du passage du Ticino par son armée. Ce ne fut point un hasard qu'un an plus tard au jour fixe, le 23 du mars, son armée fut défaite dans le sol de son royaume. Ce fut la main du Seigneur qui frappa le coupable en donnant une terrible leçon aux tout-puissants de la terre, pour qu'ils s'en souviennent qu'il y a une justice éternelle qui venge encore sur cette terre les actions perfides des mortels. Ce fut le souvenir de ce fatal 23 de mars qui fit prononcer au roi ces paroles sinistres : « Laissez-moi mourir ! »

Le jour du 23 mars 1849 est longtemps disparu dans le torrent des siècles et de l'éternité, mais le souvenir de la glorieuse victoire de Novare vivra à jamais dans les cœurs des soldats autrichiens, et restera gravé avec des lettres d'or dans les annales de la guerre.

Carlo Alberto avait cherché la mort sur le champ de bataille, et n'y a pu la trouver.

A neuf heures du matin, il convoqua les princes, les principaux généraux et abdiqua en leur présence la couronne en faveur de son fils aîné, le duc de Savoie. Il se retira aussitôt après, le cœur brisé, dans son cabinet.

Carlo Alberto, après s'être débarrassé du fardeau de la couronne, écrit et expédia une lettre à son épouse, par laquelle il lui apprit la défaite de son armée, son abdication et son départ pour Nizza, pour y finir dans la retraite et dans la solitude le reste de sa vie. Il fit puis avancer sa voiture, attelée de deux chevaux de poste, et y monta sans plus proférer une seule parole. Un seul domestique et un sous-officier l'accompagnaient. Il partit à 11 heures de la nuit le 23 de mars, de Novare.

Le roi, arrivé aux avant-postes autrichiens, se fit conduire chez le général commandant l'avant-garde. Le général comte Thurn, logé dans une maison de paysan, allait prendre une tasse de café avec ses officiers, quand la porte s'ouvrit et que Carlo Alberto entra. Le roi se présenta au général avec ces paroles : « Je suis le comte Bargé, et j'ai quitté le service après la bataille, vous l'avez gagnée complè-

tement. Le roi Carlo Alberto a abdiqué, et le maréchal vient de conclure un armistice. »

Le maintien du roi fut noble et calme. Le comte Thurn lui offrit une tasse de café, qu'il accepta. Le roi partit aussitôt que son passeport a été signé par le lieutenant-général autrichien, comte Thurn.

Ce malheureux roi des Sardes, qu'une ambition défrénée [*sic*] avait fait dévier du chemin de la probité, alla chercher un asile sur le sol d'un royaume étranger, pour y ensevelir ses chagrins et ses remords. Il y mourut bientôt le cœur brisé. Son domestique seul lui avait fermé les yeux, tout autre secours il aurait refusé.

En suite d'un événement si extraordinaire comme l'abdication du roi Carlo Alberto, les parties belligérantes étaient convenues d'une entrevue entre le maréchal Radetzky et le nouveau roi des Sardes Victor-Emmanuel II. On avait fixé le rendez-vous pour le lendemain à Vignate, éloigné d'une heure de chemin de Novare, de cette ville d'omineuse mémoire pour les Piémontais, où le comte Bubna, le général en chef de la Lombardie en 1821, y avait dispersé l'armée piémontaise d'un seul coup, après l'avoir surprise. Le comte Bubna avait fait valser dans un bal chez lui les officiers et les conjurés de Milan dans la même nuit où il avait fait partir en secret la garnison de Milan, sans en faire avertir même les officiers au bal chez lui, de la sorte que les Milanais apprirent presque en même temps le départ de la garnison de Milan et la défaite de l'armée piémontoise, et que les Piémontais furent attaqués par les Autrichiens au moment où ils s'apprêtèrent pour les surprendre à Milan. En 1821 les Piémontais ne firent presque aucune résistance, parce que leur roi ne se trouva point dans leur camp, en 1848 il fallait verser des torrents de sang pour les vaincre, car leur roi se trouva au milieu de son armée. La conférence entre Radetzky et Victor-Emmanuel II eut lieu dans la vaste cour d'une maison de campagne à Vignate. On y vit des Seressans en faction à toutes les avenues et à toutes les portes de la maison enveloppés de leurs manteaux rouges et armés jusqu'aux dents. Leur costume oriental et leurs armes inusitées en firent un objet de curiosité, même pour la plupart des officiers autrichiens qui n'avaient pas servi dans la frontière militaire. Les Italiens les prenaient pour des Abällinos, et en avaient terriblement peur.

Le ban Jellačić les avait envoyés au maréchal sur sa demande après la campagne d'Italie en 1848, sous la conduite d'un lieutenant. Radetzky les avait demandés pour lui servir de garde du corps. Jellačić par courtoisie lui avait envoyé de très beaux hommes, et Radetzky en revanche les avait fait habiller à neuf à Milan. Ils y furent en vogue, mais on s'était bientôt convaincu que ces gens

coûtaient trop cher pour n'en faire que de la parade, et on les renvoya de Milan, en 1850, à leur foyer. D'avoir des Seressans au grand quartier-général, ce fut une véritable manie en 1848 et 1849. Même le baron Welden en demanda au ban Jellačić. C'est sûr que les Viennois avaient grand respect devant ces manteaux rouges, ils les connaissaient de l'assaut de Vienne, et ces braves Croates y avaient travaillé dans les rues d'une manière dont le souvenir leur en donna encore la peau de poule.

Le maréchal arriva à Vignate à 4 heures après midi. Il avait dans sa suite le lieutenant-général baron Hess, le colonel Schlitter, le major auditeur Straub et le major Eberhard.

Le général Benedek, qui y commanda les avant-postes de l'armée autrichienne, s'y rendit aussi avec plusieurs officiers de l'avant garde, qui campa tout près dans le voisinage. La curiosité les y avait attirés.

Le jeune roi des Sardes, accompagné du général Lamarmora et de quelques officiers, n'arriva qu'à 5 heures. Peut-être qu'il craignait d'arriver avant le maréchal Radetzky et d'être forcé de l'attendre, ce qui aurait blessé sa dignité royale, ou qu'il s'était retardé involontairement dans sa route. En tout cas le roi avait bien temps d'arriver, car le général Benedek partageant l'impatience du maréchal et des autres officiers autrichiens, et craignant une nouvelle ruse de la part des Piémontais, venait d'envoyer l'ordre aux avant-postes de marcher en avant droit à l'ennemi.

Le roi, chemin faisant, voyant l'avant-garde autrichienne en mouvement, piqua des deux et arriva au galop à Vignate.

Le roi Victor-Emmanuel, assez bel homme, d'une taille élancée, d'une physionomie ouverte, avec des traits réguliers, montant un beau cheval anglais, parut se plaire à montrer sa belle allure et sa grâce militaire. Il porte l'uniforme d'un général piémontais, sur les épaules flottait un habit à la polonaise attaché par des cordons autour du cou, sa tête couvrit un petit bonnet rouge fort penché sur l'oreille droite, un sabre assez long pendit à sa gauche. Ses moustaches, sa barbe au menton d'une longueur démesurée et d'une couleur tirant sur le rouge, ajoutèrent à son apparition quelque chose de théâtral et fantasque.

Le roi affecta dans son maintien une certaine nonchalance, qui contrastait singulièrement avec ses traits, trahissant malgré lui une âme bouleversée par les événements de la veille, qui ont mis sur sa tête la couronne d'un père malheureux.

Le roi, arrivé dans la cour où le maréchal l'attendait, arrêta son cheval au galop d'un seul temps, salua poliment le comte Radetzky, et descendit lestement de son coursier. Les suites du roi et du maréchal s'en retirèrent à une distance respectueuse.



L'air de nonchalance du roi se diminua à mesure que le vainqueur de Novara s'empara de lui. Tous les yeux furent fixés sur eux.

Radetzky, l'illustre enfant d'une vieille monarchie, salua le premier la tête couronnée, mais à peine incliné il se relève avec dignité, représentant le maréchal victorieux de l'empire où règne le petit-fils du dernier César du saint empire romain d'Allemagne.

Radetzky, qui parut grandi par sa récente victoire, conserva pendant la courte conférence avec le roi un air calme et sérieux. Ses yeux planaient avec fermeté sur les traits mobiles du jeune roi. La conférence avait duré à peine cinq minutes, quand le comte Radetzky appela le chevalier Hess et le colonel Schlitter pour stipuler en quelques paroles les conditions d'un armistice, qui devait être employé sur-le-champ pour entamer les négociations entre les cabinets de Vienne et de Turin, et conduire à une paix définitive et durable.

L'entrevue n'avait duré qu'une demi-heure. Le roi monta aussitôt après à cheval, salua Radetzky et ses officiers, et partit au galop avec sa suite, emportant les regrets et les espérances du royaume piémontais.

Pour juger de l'ardeur belliqueuse des soldats autrichiens, il suffit d'en avoir entendu les propos quand la nouvelle de l'armistice conclu s'était répandue parmi eux : « Quoi, disaient-ils, Radetzky nous avait promis de nous conduire à Turin, et il vient de conclure un armistice avec cette cour perfide, quand nous nous trouvons aux portes de Turin, après la défaite de l'armée piémontaise ; il nous fait rebrousser chemin au moment où nous devons cueillir les fruits de nos sanglants travaux, et punir la canaille révolutionnaire de Turin pour avoir révolté la Lombardie ! »

Cette manifestation des sentiments belliqueux des soldats autrichiens paraît autant plus étonnante, quand on pense que les simples soldats ne sont pas ordinairement les derniers à se réjouir d'un armistice ou d'une paix conclue, comme leur instinct naturel leur fait fort bien comprendre qu'ils n'ont pas grand'chose à profiter de la continuation même d'une guerre glorieuse, dont ils paient toujours les frais, et dont les honneurs et les avantages sont pour la plus grande partie réservés à leurs officiers. Si nous y comptons encore les fatigues et les souffrances qu'ils avaient à supporter depuis le mois de mars 1848, nous serons fort injustes de ne pas admirer cette vaillante armée, qui préféra la gloire de leurs armes à tous les agréments de la vie humaine, aux attrait de la vie paisible au sein de leurs familles, et à la vie même qui est pourtant le plus grand bien de l'homme, soit-il philosophe ou campagnard.

La victoire de Novare, la défaite de l'armée piémontaise avaient

porté l'épouvante et la consternation à Turin, où les habitants s'attendaient d'un moment à l'autre à voir arriver l'avant-garde du maréchal Radetzky et ses terribles bataillons croates, dont les Italiens avaient, peut-être à tort, beaucoup plus peur que des autres troupes de ligne autrichiennes.

Les Lombards réfugiés à Turin avaient déjà tourné le dos à cette capitale, aussitôt qu'ils avaient appris la victoire du maréchal à Novare. Toutes les familles riches, partisans de la révolution italienne, se préparaient à quitter Turin à l'approche des Autrichiens. Ce fut une consternation générale.

Le 25 du mars arrivèrent le syndic et le bourgmestre de Turin au camp du maréchal pour implorer la clémence du vainqueur en faveur de la capitale du royaume de Piémont.

Sir Randolph Abercromby, si fidèle à la tactique du cabinet britannique, y parut aussi, mais avec plus de modestie qu'il n'avait montré sur les bords de l'Adige, quand il avait la présomption d'arrêter la marche triomphale du maréchal à Milan par un simple *veto* de la part d'un misérable ministre anglais. Cette fois il se borna bien à réunir ses modestes sollicitations avec celles de la députation de Turin pour recommander cette capitale à la magnanimité du héros vainqueur.

On sait bien aujourd'hui les raisons qui avaient fait arrêter la marche victorieuse du maréchal, et qui l'avaient disposé à conclure un armistice après la défaite de l'armée piémontaise.

Deux jours ont duré les négociations pour stipuler et conclure les articles de cet armistice, que le roi Victor-Emmanuel II avait signé de sa propre main contre toutes les formes usitées de la diplomatie ; car le maréchal Radetzky avait persisté sur ce point, ne voulant traiter qu'avec le roi en personne. Quand ce document a été signé par le roi piémontais, Radetzky y mit aussi son nom, qui passera à la postérité.

Radetzky avait quitté le 28 mars Novare, et entra le même jour à la tête d'une partie des troupes du corps de réserve à Milan.

Toutes les rues furent alors encombrées, et une foule immense se porta sur le passage du maréchal. Vingt ans avaient les Milanais vu le maréchal se promener au milieu d'eux à cheval ou à pied, sans s'avoir donné la peine d'examiner ses traits, et à en juger de leur empressement qu'ils montraient le 28 de mars à le voir, à le fixer, on aurait pu croire qu'ils le voyaient alors pour la première fois. La curiosité avec laquelle ils regardaient le vainqueur de Novare, était mêlée de crainte et d'admiration. Ils étaient forcés d'admirer le génie et la bravoure dans un maréchal plus qu'octogénaire.

Les physionomies bouleversées des esprits révolutionnaires et

les traits rayonnants des partisans autrichiens contrastaient alors singulièrement. Le moment le plus intéressant pour un observateur impartial fut quand les canons piémontais commencèrent à défiler, ces trophées de la victoire de Novare. Alors tous les visages des partisans de la *giovane Italia unita* s'allongèrent sensiblement, et s'attristèrent au point à faire pitié. Un vieux prêtre de Milan, à la vue des canons piémontais, commença à sangloter tellement qu'il excita même l'hilarité des grenadiers hongrois qui les escortaient, malgré leur contenance si modeste et sérieuse. Les Milanais même à côté du prêtre finirent par en rire à gorge déployée. Cette heureuse campagne de trois jours avait surtout réagi sur les sentiments nobles et héroïques du beau sexe à Milan. Les belles et jeunes milanaises passèrent en masse au camp autrichien.

Les femmes à grands sentiments se tournèrent avec admiration et avec un amour plein d'orgueil vers les chevaleresques officiers autrichiens, qui avaient fait preuve d'une bravoure et d'un héroïsme qui exaltaient leur imagination méridionale. Elles détournèrent avec dédain leurs beaux yeux de leurs compatriotes fanfarons et poltrons, qui malgré leur immense supériorité en nombre, et protégés par des circonstances des plus favorables, n'avaient pu vaincre les Autrichiens, trahis et abandonnés de tout le monde. Des fréquents mariages entre des officiers autrichiens et des demoiselles milanaises réconcilièrent alors les plus honnêtes familles de Milan avec le gouvernement impérial.

Piémont avait fait l'impossible pour ouvrir la seconde campagne avec plus de succès. Ce petit royaume avait mis 150.000 hommes sur pied, et trois jours suffirent au maréchal comte Radetzky pour les écraser. Malgré les insinuations des princes de Carignan, malgré leurs proclamations incendiaires, malgré leurs vaines promesses, malgré leurs appels aux armes, les Lombards avaient cette fois le bon sens de se tenir tranquilles et de laisser décider le sort de l'Italie par les armes des armées belligérantes, sans sacrifier encore inutilement leurs enfants et leur argent.

Brescia seule en fit une exception. Cette ville s'était de tout temps distinguée par son esprit turbulent et par sa résistance contre toute autorité. En 1848, elle avait arboré la première le drapeau de révolte, et s'était glorifiée de ses cruautés commises sur des pauvres prisonniers et malades autrichiens, sur leurs enfants et leurs familles.

Le maréchal Radetzky, en partant avec son armée pour Piémont en 1849, n'a pu laisser que des faibles garnisons dans les castels de Milan, Brescia, Crème et Bergame.

La garnison du castel de Brescia ne fut donc pas en état d'imposer à une populace de 80.000 habitants renforcés par tous les fuyards

de Piémont et de la Suisse, qui y répandirent les plus absurdes nouvelles. Ils racontèrent que l'armée de Radetzky a été anéantie à Novare, et que lui-même a été tué sur le champ de bataille. Les habitants de Brescia y ajoutèrent foi, prirent les armes, bâtirent des barricades, et instituèrent un gouvernement républicain sous un certain Pozzi.

Quand le commandement militaire lombard-vénitien en fut instruit, il y envoya sur-le-champ le général comte Nugent avec deux bataillons d'infanterie et un petit détachement de houzards (un peloton). Ce général ne put prendre une ville telle que Brescia d'assaut avec le peu de troupes qu'il avait à sa disposition. Il se borna à prendre position devant les portes de la ville, et l'artillerie du castel commença alors à bombarder la ville.

Le lieutenant-général baron Haynau avait à peine appris la révolte de Brescia à Padoue, qu'il y envoya en toute hâte 3 bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et 2 canons. Haynau, dont la fougue belliqueuse ne sut se maîtriser, se mit lui-même à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon du régiment Baaden, et entra le 31 du mars dans le castel de Brescia malgré le feu le plus vif des insurgés.

Haynau somma alors la ville de se rendre sans le moindre délai. Une députation de la ville se présenta chez lui, et déclara que personne [n']était capable dans la ville à faire désarmer les insurgés, qui s'y trouvaient en grand nombre, et quelques membres de la députation furent assez bêtes pour ajouter que la défense de la ville de Brescia se trouva sur une base légale depuis que la guerre avait éclaté entre Piémont et l'Autriche. Haynau envoya promener cette inepte députation, en déclarant qu'il en sera fait de la ville de Brescia, si elle ne se serait pas rendue jusqu'à 4 heures après midi.

Le terme passé, Haynau ordonna de prendre la ville d'assaut.

Le combat fut alors terrible et acharné. Le général comte Nugent s'empara de la porte de la Torre, et entra dans la ville. En même temps un bataillon du régiment Baaden fit une sortie vigoureuse du castel pour protéger l'attaque du comte Nugent. L'obscurité de la nuit, qui commença à régner dans les rues de la ville, força le baron Haynau de suspendre le combat pour le lendemain.

Le comte Nugent a été grièvement blessé au pied, et en mourut quelques heures après une amputation douloureuse.

A peine que le jour du premier avril commençait à luire, que toutes les cloches de Brescia furent mises en branle pour appeler les insurgés au combat et pour ranimer leur courage.

Le combat, qui s'engagea ce jour, fut encore très meurtrier, et ces cannibales de Brescia exercèrent des cruautés révoltantes sur les pauvres soldats autrichiens qui étaient tombés par hasard entre

leurs mains. Haynau, à qui on rapporta ces infamies, écuma de rage. Il ordonna alors à ses soldats de tout massacrer ce qui leur s'opposerait les armes à la main, et dès ce moment le combat devint une véritable boucherie.

A 4 heures après midi, arriva un bataillon croate et un escadron de dragons avec une batterie d'obusiers de Mantoue au secours. Haynau lança le renfort à l'assaut, et mit les obusiers en activité. Le ravage que firent les obus et les baïonnettes autrichiens dans la ville fut épouvantable. A 6 heures du soir le feu des insurgés, qui commencèrent à se sauver dans les montagnes, avait cessé peu à peu, et les Autrichiens furent alors les maîtres de la ville.

L'assaut de Brescia avait coûté bien du sang. Les rues étaient jonchées de cadavres. Haynau fit fusiller 400 individus, parmi lesquels il y avait plusieurs prêtres qu'on avait fait prisonniers les armes à la main.

Cet exemple fut très salutaire. La tranquillité ne fut plus troublée en Italie. Haynau, que la canaille révolutionnaire avait honoré depuis cette catastrophe du surnom *la hyène de Brescia*, s'était bien mérité de l'armée autrichienne en Italie, en étouffant si rapidement le germe d'une nouvelle révolution par son énergie et par sa bravoure.

La fin de la campagne d'Italie en 1849 alla prendre le caractère romantique des guerres des châteaux-forts au moyen âge. Plus de batailles rangées. Le maréchal Radetzky avait rempli sa tâche. Il venait alors le tour aux intrépides lieutenants du maréchal à guerroyer.

D'Aspre se rendit maître de Livourne en trois jours.

Wimpfen rétablit l'ordre dans la Romagne, où il n'y avait plus question du pape Pio nono. Des bandes nomades à l'instar de celles du temps des condottieri, sous les Garibaldi, Zambecari et Montanini, infectaient [sic] ce pays, le patrimoine du Saint-Pierre, pressuraient les villes et les campagnes, levaient des taxes et des impôts, et forcèrent selon leur bon plaisir les villes les plus paisibles à soutenir des sièges terribles.

En quelles effroyables saturnales venait à dégénérer cette guerre révolutionnaire, après que Piémont avait quitté la scène dans le grand drame militaire d'Italie !

D'abord la république, puis le communisme, enfin une complète anarchie avaient remplacé la soi-disant indépendance d'Italie !

Chaque province, chaque ville se gouverna à sa guise. Un chaos régna sur Péninsule.

Il était alors impossible à un général de calculer le plus ou moins de résistance d'une telle ou telle ville. On croyait souvent faire

une occupation, et on avait à dresser un siège en règle, ce qui arrivait aux Français à Rome, où les bandes que les généraux autrichiens d'Aspre et Wimpfen venaient de chasser de la Romagne, affluèrent et augmentèrent les forces de cette république éphémère. Les Français y furent forcés d'attendre leurs renforts et, en attendant, Mazzini et ses compagnons de sac et de corde avaient tout le temps de fortifier Rome de la sorte qu'il en fallut venir à un siège pour s'emparer de la ville.

Brescia, Livourne, Bologne furent les derniers épisodes de la sanglante et inutile campagne de 1849. Le mouvement italien avait joué la dernière carte dans la plaine de Novare.

Le maréchal trouva enfin le temps de s'occuper de la soumission de la république de Saint-Marc, car jusqu'alors il en était toujours empêché par des circonstances graves et importantes.

Il n'y a point de doute qu'un auteur racontera un jour les détails du siège mémorable de Venise, qui à lui seul formera un livre bien intéressant. Nous n'avons pas cette tâche à remplir. Il suffit de remarquer que la blockade de Venise avait coûté à l'Autriche des millions et plusieurs mil [*sic*] de soldats emportés par la fièvre des lagunes, car cette fièvre était, pour ainsi dire, le seul ennemi redoutable pendant le siège, qui dura 16 mois.

Venise, attaquée par les Autrichiens avec plus d'énergie, abandonnée par Piémont forcé à la paix, par Gênes et Toscane domptées, par Rome en anarchie, et par la Sicile succombée, détrompée sur les chimériques promesses de Mazzini, de ce chien enragé, de Kossuth, de cet imbécile révolutionnaire, menacée de la contre-révolution au sein de la république, et d'une populace exaspérée délaissée de tous les chefs révolutionnaires qui l'avaient quittée tout doucement, l'un après l'autre avec des poches remplies d'or, abandonnée par cette canaille révolutionnaire qui fait les révolutions par métier, ne pouvant plus compter sur rien, ne pouvant espérer plus rien, se trouva enfin au bout de son courage, et entama des négociations.

Venise capitula le 24 août 1849. Cette fière reine de la mer adriatique retomba sous le sceptre de son souverain légitime, beaucoup plus pauvre et beaucoup plus malheureuse qu'elle n'était au moment où elle s'était arrachée à l'empire d'Autriche, pour faire ressusciter la république de Saint-Marc, qui n'a plus de valeur à l'époque où nous vivons. Le général de cavalerie Gorskovsky prit possession de la ville de Venise le 28 août. Il s'y trouve encore aujourd'hui comme gouverneur militaire.

Le maréchal comte Radetzky y fit son entrée triomphale le 30 août 1849 aux cris d'allégresse de la populace pauvre, que la république de Saint-Marc avait réduite à la plus grande misère. Les dra-

peaux impériaux reprirent leur place devant la superbe cathédrale et y font flotter les couleurs impériales que le vent fait dérouler, en dépit du [*sic*] perfide Albion et de tous les révolutionnaires de la péninsule italienne.

A la fin d'une si sanglante histoire telle que nous représentent les événements de 1848 et 1849 en Italie, il nous serait bien permis de faire la question : quels avantages ont retiré de la révolte de Venise les nobles familles *del libro* [*sic*] *d'oro* (du livre d'or) ou la partie commerçante, ou le peuple industriel ? Ce qu'avaient gagné les Casati, Borromeo et Litta à la révolution de Milan ? Et c'est bien la place ici de demander quels bénéfices ont valu les journées de mars et d'octobre à tant d'illustres mécontents à Vienne, qui, las de clabauder inutilement dans les salons de l'aristocratie contre l'autorité caduque du vieux prince Metternich, donnèrent la main en secret à la révolution de Vienne et de Pest pour renverser un pouvoir, dont le pire tort fut sans doute à leurs yeux de vivre trop longtemps pour leurs ambitions. *Sapienti pauca!* (Lisez Ficquelmont !).

Après la pacification du royaume lombard-vénitien le maréchal comte Radetzky y fut installé en qualité d'un gouverneur général civil et militaire avec le siège à Vérone. Le général d'artillerie comte Gyulay fut nommé commandant militaire à Milan, et le général de cavalerie Gorskovsky gouverneur civil et militaire de Venise. Le premier fut chargé du gouvernement spécial de la Lombardie, et le dernier de celui de la province vénitienne. La suprême direction de l'administration politique du royaume lombard-vénitien se trouva entre les mains du maréchal, qui avait nommé ses officiers supérieurs de l'état-major chefs de différentes sections de l'administration politique.

Le maréchal avait chargé en même temps les commandants des forteresses de Vérone et de Mantoue de la haute police dans le rayon du district y adhérent.

Le colonel comte Huyn et le lieutenant-colonel Langwieder furent chargés du ministère de police pour le royaume, à Vérone.

Plus tard on envoya le conseiller ministériel Nadherny à Vérone, pour y fonctionner en qualité d'un référendaire dans les affaires civiles.

Tout marchait fort bien sous cette administration militaire. Les Italiens, selon leurs propres ayeux, en furent plus contents que de celle avant 1848, où il n'y avait pas à prévoir à quelle époque un sollicitant pourrait espérer de recevoir enfin une réponse sur sa demande.

Dès nos jours, les ci-devant gouverneurs civils sont réinstallés à

Milan et à Venise, et l'ancienne nombreuse bureaucratie avait remplacé les peu d'officiers qui faisaient les affaires aussi bien qu'eux.

En Autriche on ne pourra jamais se réconcilier avec le système militaire du cabinet de Saint-Pétersbourg, cela répugne trop à la politique traditionnelle de l'empire d'Autriche. Ce n'est pas à moi à décider où résident les avantages pour les gouvernés.

Il paraît cependant qu'on laissera pour la forme le maréchal comte Radetzky gouverneur du royaume lombard-vénitien, tant qu'il vivra.

C'est donc à Vérone, dans cette ville antique et pittoresque que repose sur ses lauriers le Nestor des hommes de guerre. Radetzky, adoré de l'armée d'Italie, qui lui fit cadeau d'un magnifique et précieux bâton de maréchal pour marque d'attachement et de vénération, aimé et honoré de son souverain, qui le combla de distinctions et de dignités, qui lui fit cadeau d'un beau château à Laibach et 400.000 florins, et qui assura une rente viagère à ses enfants, distingué d'une manière éblouissante par l'empereur de toutes les Russies, Nicolas I<sup>er</sup>, qui lui envoya le bâton de maréchal russe d'une magnificence exquise, avec le brevet et l'assignation des revenus annuels de cette charge en Russie, chevalier de la toison d'or, et décoré de tous les ordres les plus appréciés sur le continent, citoyen honoraire de toutes les grandes villes en Autriche, qui rivalisèrent en luxe et en richesse dans les diplômes qu'elles lui envoyèrent, prôné par tous les écrivains, chanté par tous les poètes, se trouvant un objet de curiosité et d'admiration pour tout ce qui compte dans les hautes régions de l'aristocratie, de pouvoir et d'intelligence, Radetzky se trouva alors au plus haut sommet de toute la grandeur terrestre, où nul mortel avant lui en Autriche n'a pu arriver. Waldstein, le fameux duc de Friedland, seul en fournit un pendant, mais la fin tragique de cet homme extraordinaire couvre d'un crêpe funèbre sa gloire et sa grandeur.

Au commencement de son séjour à Vérone le maréchal Radetzky avait habité le même palais que Napoléon Consul après sa victoire de Marengo. On y voit encore dans un cabinet le miroir cassé par le chaleur de la cheminée, que Napoléon avait trop chauffée par distraction.

On dit que ce miroir s'était alors cassé avec un tel bruit, que le sentinelle à la porte l'avait pris pour un coup de pistolet, et qu'elle avait crié aux armes. On était accouru au cabinet de Napoléon, qui montra en souriant l'objet de la crainte, et qui a fait supposer un attentat sur la personne du Consul, en ajoutant que le grand feu seul était le coupable à saisir

Ce ne fut qu'en 1854 que le maréchal se logea dans le palais



près le Castel-vecchio, qui appartient au gouvernement, et où il y a de plus vastes appartements à sa disposition. On dit cependant qu'il n'avait quitté qu'avec peine son ancien logement.

Nous parlons de la maison du maréchal, telle [que] nous l'avons encore vue en 1853, et qui se trouva montée sur un pied digne de sa haute position sociale.

Le salon, un peu trop encombré par des fauteuils et des balsacs, était orné de belles peintures, dont l'une représente la piazza d'erbe à Vérone, place unique dans son genre, de magnifiques vases de faïence et de grandes lampes qu'il avait fait venir d'Angleterre. Un fauteuil, dont les coussins ont été brodés par les mains illustres de l'archiduchesse Sophie, y attira les yeux des étrangers.

Dans le cabinet à côté il s'y trouva tout ce qui était digne de fixer la curiosité.

Les deux bâtons de maréchal dans des petites armoires vitrées, les diplômes et tous les cadeaux dont le comte Radetzky a été honoré, y étaient étalés. On crut remarquer que le maréchal aimait à voir que les étrangers examinassent toutes ces choses précieuses en détail et avec attention.

Le maréchal est très hospitalier, et on dit que les frais de sa maison surpassent toujours ses revenus annuels, et que l'empereur régnant ne manque jamais de payer le déficit chaque année.

L'empereur, quand il séjourne à Vérone, daigne de dîner chez lui. Tous les souverains, tous les princes, et toutes les notabilités civiles et militaires qui passent par Vérone, sont invités à sa table, qui est toujours servie somptueusement. A telle occasion il invite toujours les généraux présents à Vérone, et quelquefois quand le temps le permet il les fait venir de Milan et de Venise pour assister aux grands dîners. A ses fêtes de bal tous les officiers de la garnison et même leurs femmes y sont invités. Le maréchal aime beaucoup à s'occuper de tous les détails d'une fête qu'il veut donner, et en presse l'exécution avec son impatience habituelle. Cette impatience paraît être un trait caractéristique chez tous les hommes extraordinaires dont l'imagination vive et l'énergie fébrile se sentent toujours froissées par le temps nécessaire à exécuter leurs conceptions géniales matériellement.

L'heure du dîner, chez lui, est fixée pour quatre heures mais si l'on n'y arrive pas à 3 heures trois quarts, on le fera attendre ou on le trouvera à table.

Son impatience fait souvent le désespoir des commandants des troupes, qui avaient compté sur l'heure fixée pour une parade ou pour une manœuvre. Il arrive quelquefois au moment où les troupes ne sont pas encore rassemblées, ou quand elles ne sont pas encore en

état de le recevoir avec les honneurs militaires. Il est pourtant vrai que, dans ce cas, le maréchal ne montre jamais de la mauvaise humeur, et qu'il sourit même de l'embarras qu'il avait causé aux commandants des troupes. On a été souvent forcé de se mettre d'intelligence avec ses adjudants ou avec son valet de chambre pour faire retarder ses montres ou son déjeuner, afin de pouvoir mettre les troupes en ordre de bataille, et de donner le temps aux généraux d'y arriver avant lui. Radetzky ne se fait jamais attendre, ni sur le champ de bataille ni sur la place d'armes en garnison ; il arrive toujours à point, même dans un salon où il est attendu, car il sait que l'exactitude est la politesse des grands seigneurs.

Il y a beaucoup de gens qui sont toujours d'une année de retard, le maréchal est toujours d'une année d'avance. Il s'occupe à l'heure qu'il est de manœuvres qu'il fera exécuter à son armée l'année prochaine, et dans la vie privée il va jusqu'à dater d'une année d'avance, où cette singularité n'a pas des conséquences. La femme du colonel Veigl, par exemple, le pria un jour de l'an 1852 à mettre son illustre nom sur une feuille de son almanach. Le maréchal, toujours complaisant envers les dames, le fit de bon cœur, mais mit au-dessous de son nom la date de 1853. C'est comme s'il voulait de cette manière assurer sa vie pour l'année prochaine.

Le maréchal comte Radetzky, qui compte plus de 70 ans de service militaire et, comme il a été nommé général le 14 septembre 1805, plus de cinquante ans qu'il sert comme général, est vraiment une apparition unique dans son genre. Il accomplira le 2 novembre 1856 sa 90<sup>e</sup> année <sup>1</sup>. Trois générations le réclament. Il appartient au siècle de Marie-Thérèse et de Louis XV par ses campagnes dans la guerre turque, où il s'était déjà fait remarquer comme jeune officier par son intelligence et sa bravoure, il se dessine en général de haute réputation au commencement de notre siècle, et comme quartier-maître général du maréchal prince Schwarzenberg en 1813 dans les guerres napoléoniennes. Il se mit plus tard en relief en Italie, y montrant comme général en chef le génie et les grandes qualités pour commander une armée, et de nos jours il s'était illustré en 1848 et 1849 par les victoires qu'il avait remportées avec les arrière-petits-fils des guerriers, avec lesquels il avait fait sa première campagne en Turquie. Peu s'en fallut que cet illustre maréchal n'eût fini sa carrière militaire dans l'oubli, car l'empereur François l'avait relégué à cause de ses dettes dans la forteresse d'Ollmütz,

<sup>1</sup> Il est né le 2 novembre 1766 au château de Strzebnitz, qui dépend de la paroisse Dublovitz dans l'ancien canton de Beraun. Il était baptisé le 4 novembre 1766 dans la chapelle du château. Il est fils de Pierre comte Radetzky de Radetz et de Marie Venanzia comtesse Radetzky, née baronne Bedrini de Lazian.

dont il a été nommé le commandant. L'empereur François ne l'en rappela que forcé par les circonstances critiques dans le royaume lombard-vénitien, qui réclamaient impérieusement un général en chef tel que le comte Radetzky.

L'empereur François connut le génie de Radetzky dès l'an 1813, où il se vit forcé un jour de le menacer à le faire enfermer dans une forteresse, s'il continuait à pester contre le plan de campagne que l'empereur Alexandre avait fait adopter aux alliés contre les avis du comte Radetzky. L'empereur de toutes les Russies a été instruit de la critique amère du quartier-maître général du prince Schwarzenberg, et s'en plaignit à l'empereur d'Autriche, qui à son tour gronda le comte Radetzky. C'est connu que les affaires des alliés au commencement de la campagne en 1813 allaient très mal. Alors l'empereur François appela le comte Radetzky, lui parla très gracieusement, et l'engagea d'exposer encore une fois son plan de campagne le lendemain en présence des généraux en chef. Radetzky fut surpris de trouver le lendemain dans un conseil de guerre réunis les empereurs et toutes les notabilités militaires des armées alliées, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de motiver son plan de campagne avec tant de clarté et avec des arguments si irréfutables que l'empereur Alexandre et tout le monde furent convaincus de la justesse de ses observations et de ses combinaisons géniales. Le plan de campagne du comte Radetzky fut alors accepté à l'unanimité, et le succès brillant de la campagne de 1813 justifia son opposition contre le plan d'opérations de l'empereur Alexandre.

Ce fut le maréchal Radetzky lui-même qui avait raconté ce trait peu connu à un général à Vérone.

Le maréchal est d'une taille moyenne ramassée et proportionnée. Sa physionomie ouverte est animée par des yeux très spirituels. Les paupières en sont un peu rouges et enflées, car il avait souffert avant quelques années d'un mal d'yeux très dangereux, et dont il ne fut guéri que par le secours de l'homéopathie. Il a encore assez de cheveux gris, qui sont coupés bien court, et il porte une petite moustache. Sa figure et son maintien droit ne diraient pas son grand âge. Il est pourtant bandagé pour remédier à la faiblesse inévitable d'un corps presque nonantaire. Il monte encore à cheval, mais il a de la peine à monter en selle, ou à un escalier. L'an 1855 ne lui fut point propice. Le choléra morbus s'était emparé de lui d'une manière furieuse, il n'en échappa que par un miracle. A peine rétabli il partit pour Monza, le séjour favori de Napoléon I<sup>er</sup>, où il trouva bientôt sa vieille santé et ses forces d'autrefois. Il avait l'habitude de passer la plus grande partie du jour au parc de Monza sous une tente, car c'est un bien noble et bel endroit ce grand parc : tout est

silence, tout est verdure, tout est fraîcheur. Un jour, quand il s'y trouva tout seul, un orage l'y avait surpris. Il s'efforça alors de regagner le château, il courut autant que ses faibles jambes le permirent, mais il tomba chemin faisant, et resta couché par terre jusqu'à ce qu'un garçon maçon, qui travaillait aux murs du château, s'en aperçut, le leva et le conduisit en le soutenant au château, où cet événement répandit l'alarme. C'est vrai qu'il est inconcevable qu'on avait laissé le maréchal nonantaire tout seul au jardin, et qu'il n'y avait pas même un domestique à côté pour le surveiller. Le maréchal s'était donné une luxure [sic] au pied, et ne se rétablit que lentement. Depuis ce temps il est plus souffrant qu'autrefois, et on en avait fort craint les conséquences.

Cependant un général qui l'avait vu au mois d'août de la même année, assure qu'il l'avait quitté assez bien portant, et avec sa mine d'autrefois.

Radetzky vit très régulièrement. Il se lève de très bonne heure, et quand il séjourne à Vérone, on le voit déjà retourner à 6 heures du matin en été, de la Porta nuova à cheval, accompagné seulement de son écuyer, qui monte à côté de lui pour le garantir de tout accident. Sa promenade favorite à cheval est toujours sur la route de Santa Lucia, où il fait errer ses yeux sur ce glorieux champ de bataille.

Il est encore d'une vivacité étonnante pour son âge. Encore dans les dernières années on le vit voyager jour et nuit de Vérone à Vienne, et de Vienne à Vérone, tantôt il part pour Milan, tantôt pour Venise ou pour Laibach. Il ne manque jamais à une manœuvre, jamais à une parade, on l'y voit encore galoper devant le front de bandière d'un corps d'armée, et parcourir les trois lignes de son ordre de bataille. Il oublie alors son âge et ses infirmités. Quand l'empereur régnant se trouva à Pordenone en 1852 pour y assister aux manœuvres de la cavalerie, le vieux maréchal n'y manqua jamais et y resta toujours jusqu'à la fin. Le temps était alors détestable, il pleuvait quelquefois à verse dans la matinée, et l'empereur pria vainement le maréchal de prendre son manteau ou de se retirer pour conserver sa précieuse santé. Radetzky répondit toujours avec la plus grande modestie : « Si la troupe se peut passer du manteau, je le pourrai autant plus facilement, comme de retour chez moi au logis je trouve de quoi changer mes habits ».

Le lendemain l'empereur a fait sortir la troupe en manteau, pour ne pas exposer le vieux maréchal à être encore mouillé jusqu'aux os.

L'Autriche fait bien d'être aux petits soins avec son maréchal, car la magie de son nom est encore une puissance sur le champ de bataille. On s'en souvient encore de l'impression qu'avait produite

à Berlin la nouvelle des chevaux de campagne de Radetzky pour Vienne, dans le temps où l'on craignit une rupture entre la cour de Vienne et de Berlin. Nous connaissons du reste par expérience la magie du nom. Le bruit, Napoléon est hier arrivé à l'armée, avait souvent en 1814 bouleversé les esprits les plus hardis des généraux des alliés.

Il passe la matinée à écrire des notices militaires, qui formeront un jour un précieux dépôt entre les mains de son héritier. Il n'a plus qu'un fils, général en retraite et marié avec la veuve du chirurgien en chef Sieget, qu'il avait épousée par reconnaissance pour les soins qu'elle lui avait montrés pendant une grave maladie.

Il a aussi une fille, qui est mariée au comte Wenkheim et qu'il aime beaucoup. Sa femme, née comtesse Strasoldo (de Gorica), est morte l'an 1854. Il a vécu longtemps séparé d'elle, mais quand il a été nommé général en chef en Italie, il l'avait fait venir auprès de lui.

A 10 heures du matin le maréchal travaille avec le lieutenant-général baron Benedek, son quartier-maître général, qui avait remplacé le baron Hess, qui a été nommé général d'artillerie et chef de l'état-major de l'armée autrichienne, puis général en chef des armées impériales en Hongrie, en Moldavie et en Valachie.

A 11 heures arrive son adjudant-général, le colonel chevalier Haeger de Waldburg, pour travailler avec lui. Le frère de ce colonel, le major chevalier Waldburg, avait épousé la princesse Hohenzollern, veuve du lieutenant-général prince Hohenzollern, dont il a été l'adjudant. Le conseiller ministériel M. Nadherny vient alors à son tour, et de cette manière se remplissent les heures avant midi avec les affaires civiles et les audiences jusqu'à l'heure du dîner.

Le maréchal mange avec beaucoup d'appétit, mais très sobrement. Il ne boit que le vin rouge du pays et avec stricte mesure. Il est ordinairement très gai à table, et adresse avec bonté la parole à tous les convives alternativement ; il aime à entendre les bons mots du général baron Reischach, qu'il affectionne beaucoup et qu'il tient toujours à Vérone pour jouir de sa société égayante.

Après le café on se rend au salon, où le maréchal reçoit le monde qui s'y trouve déjà rassemblé pour lui présenter leurs hommages ce jour-là. C'est le véritable moment de la réception. La conversation ne dure plus qu'une demi-heure. Aussitôt après le maréchal se retire dans son cabinet pour se reposer après y avoir pris une tasse de thé.

Le soir le maréchal fait sa partie de whist avec le lieutenant-général Hlavaty et avec deux autres habitués. A 10 heures il va coucher sans souper.

Cette vie, ordinairement si régulière comme le balancier d'une

pendule, souffre pourtant des exceptions tous les jours de fête, de bals et de comédie. Auparavant on avait joué la comédie dans la grande salle de la casa peccana chez le lieutenant-général comte Wallmoden, actuellement on avait établi ce petit théâtre d'amateurs au palais qu'habite le maréchal depuis 1854. On y joue la comédie deux fois par mois en hiver. La comtesse Wallmoden, née comtesse de Grünne, le colonel Haeger, le lieutenant-colonel Trautenberg, le capitaine comte Thun s'y sont distingués par leurs talents théâtrales [sic].

Le maréchal fait les honneurs de sa maison avec une amabilité au-dessus de tout éloge. Sa politesse enchante tout le monde, elle passe même les prétentions les plus exagérées. Il accompagne les dames jusque dans l'antichambre, leur offre les mantilles et les manteaux qu'elles y avaient déposés, et les accompagne encore jusqu'à l'escalier. Il a l'habitude, très en vogue aujourd'hui chez les grands seigneurs et même chez les souverains, de serrer la main de celui qui va prendre congé de lui.

C'est vrai qu'il y a beaucoup de personnes d'esprit qui prétendent qu'on ne devait pas trop se fier à la politesse et aux paroles flatteuses du maréchal comte Radetzky, dont il comble tout le monde qui s'approche de lui, mais un homme comme il faut préfère toujours la politesse, si peu sincère qu'elle soit, à la grossièreté d'un rustre, qui n'a que le rang d'un grand seigneur. Du reste, tout le monde connaît les paroles spirituelles de M. Talleyrand de Périgord, qui disait « que les paroles ne sont que pour cacher la pensée ».

La conversation du maréchal est fort intéressante, ce qui n'est pourtant pas étonnant, quand on pense qu'il avait connu tous les hommes marquants et qu'il avait pris plus ou moins part à tous les grands événements depuis le siècle de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours. Sa perspicacité est connue. De nos jours il soutient dans le cercle de ses intimes que la guerre dans la Crimée finira dans les plaines de l'Italie.

Ses répliques sont aussi toujours vives et pleines d'esprit. Un jour un général qui avait l'oreille du maréchal lui fit la remarque qu'il était volé d'une manière exorbitante par son maître d'hôtel, et qu'il fera bien de le chasser. « Dieu m'en garde ! » répliqua aussitôt le maréchal « c'est [sic] serait toujours à recommencer, car mon vieux maître d'hôtel a déjà fait sa fortune et ne me vole qu'avec une certaine mesure, le nouveau au contraire me volerait le double pour faire vite sa fortune, comme le temps lui manque de la faire lentement ».

Nous n'avons pas des preuves certaines sur la conscience un peu trop large de son maître d'hôtel, pour soutenir les assertions de ceux

qui disent qu'il se partage dans les revenus du maréchal, mais c'est sûr qu'il avait demandé 30.000 francs d'indemnité pour la perte qu'il avait faite lors de la retraite imprévue de Milan en 1848, pendant que le maréchal n'avait mis que 12.000 francs sur sa liste officielle que le gouvernement impérial avait demandée pour pouvoir rembourser les pertes des officiers de la garnison de Milan. Il paraît pourtant que ce monsieur aime fort à trancher du grand seigneur. En 1852, voulant acheter une calèche pour sa femme, il regarda celle du comte V\*\*\*, qui était à vendre. Il ne la trouva pas convenable par la seule raison que le marche-pied de la calèche était un peu trop haut placé, ce qui aurait infiniment incommodé le mouvement délicat des cuisses de madame son épouse, et l'aurait forcée de les élever trop haut en y montant.

Un général, demandé sur l'état de sa santé par le maréchal, lui répondit « qu'il avait sensiblement maigri depuis son arrivée en Italie ». « Mais c'est un vrai bonheur pour vos chevaux, répliqua le maréchal, ces pauvres bêtes ne porteront plus un poids si lourd ».

La toilette du maréchal est toujours très propre, et son uniforme ne s'écarte jamais de l'ordonnance militaire. Il porte ordinairement l'uniforme de campagne d'un maréchal autrichien, décoré de la toison d'or et de la grande croix de Marie-Thérèse. Ce n'est que dans les occasions solennelles qu'il porte un nombre considérable de crachats sur la poitrine et quelques croix autour du cou. En 1852, quand les grands ducs russes Alexandre, Constantin et Michel, avec les deux grandes duchesses leurs épouses, et le prince de Hessen-Cassel leur beau-frère arrivèrent à Vérone, il parut par courtoisie en grande tenue d'un maréchal russe pour leur rendre ses hommages. Il était si méconnaissable dans cet uniforme russe avec ce grand casquet et avec ces grandes bottes à l'écuyère, qu'un général qui ne l'avait pas encore vu dans cet uniforme l'avait pris pour un général russe et l'attendait de pied ferme jusqu'à ce qu'il arriva chez lui.

Il y a trois personnes qui sont toujours aux petits soins autour du maréchal, qui l'accompagnent partout et le surveillent comme une mère ses enfants : ces trois messieurs sont le lieutenant-général baron Benedek, le colonel Haeger et le chirurgien en chef de l'armée d'Italie, le docteur Wurzian. On peut dire que les soins et les attentions du docteur Wurzian pour la santé du comte Radetzky remplissent presque entièrement la vie journalière de cet habile médecin, qui s'était bien mérité de la monarchie autrichienne en conservant ce vieillard par son adresse et son assiduité. Il connaît à fond la constitution du maréchal et l'avait guéri de plusieurs maladies fort dangereuses. Aussi le comte Radetzky n'a pleine confiance qu'en lui et se montre très reconnaissant envers lui. Il le décora

de tous les ordres qu'on pourrait raisonnablement attacher à la poitrine d'un médecin qui ne va pas au combat. Il protège la famille Wurzian sous tous les rapports et contribue largement à leur existence enviée de beaucoup de monde.

Cependant du mal le plus périlleux pour la vue du maréchal, d'un fungus qui s'était formé à l'œil droit, il n'en fut délivré que par l'adresse du docteur Hartung (*Stabsarzt*, homéopathe distingué), qui se trouva longtemps avant le docteur Wurzian auprès de sa personne. Par erreur on avait plus tard attribué cette cure heureuse et presque merveilleuse, vu l'âge avancé du maréchal, au docteur Wurzian qui n'y était alors pour rien.

Il y a longtemps que Hartung est mort, et il y a longtemps qu'on n'y pense plus que le royaume lombard-vénitien aurait été peut-être perdu pour toujours pour la couronne d'Autriche, si le docteur Hartung n'aurait pas sauvé la vue inappréciable du maréchal comte Radetzky pour ses illustres campagnes d'Italie.

Hartung avait laissé après sa mort 22 enfants, dont 10 sont encore en vie, et dont une fille est mariée au major Caren, qui a été professeur à l'école militaire de Milan, et qui se trouve actuellement en pension à Brod en Slavonie.

Le docteur Wurzian s'en ressent bien de l'influence qu'il exerce sur le maréchal dans la vie privée, et se donne en relief dans le salon du comte Radetzky, quoique la nature ne l'avait pas trop protégé quant à son extérieur un peu contrefait. Cependant personne, doué d'un certain savoir-vivre, néglige point ce personnage important sous le rapport de s'insinuer dans les bonnes grâces du maréchal. Wurzian a une très bonne renommée, beaucoup d'esprit et beaucoup d'instruction.

Le colonel Haeger, en sa qualité d'un adjudant-général du maréchal, paraît être chargé de la responsabilité spéciale de surveiller le maréchal et de le garantir contre tout accident. On en pourrait juger par un exemple. Le maréchal voulut en 1852 partir pour Milan. Wurzian ne put l'accompagner, car il a été renversé avec sa voiture la veille et gardait le lit. Haeger destina alors un autre médecin pour remplacer Wurzian auprès du maréchal. Radetzky refusa le remplaçant et voulut partir pour Milan sans docteur. Alors le colonel Haeger s'y opposa formellement, en déclarant qu'il ne pourrait pas accompagner le maréchal dans le cas qu'il voudrait se mettre en route sans médecin, car il ne pourrait se charger d'une telle responsabilité vis-à-vis sa majesté l'empereur. Le maréchal fut forcé de céder et de permettre qu'un autre médecin à la place de Wurzian l'accompagnât à Milan.

Haeger est très attaché au maréchal, qui à son tour l'affectionne



beaucoup, et comble sa femme de politesse et de marques de bonté. Cependant ce qui regarde les affaires de service militaire, son crédit n'est point si bien établi à Vienne que celui du baron Benedek, et les pièces qui passent par son bureau ne sont jamais si bien considérées que celles qui passent par le bureau du quartier-maître général du maréchal.

Benedek, né d'Oedenburg en Hongrie, se fit remarquer la première fois dans les troubles révolutionnaires en Galicie, longtemps avant la révolution de l'an 1848, où il se trouva comme adjudant du commandement militaire à Lemberg, sous les ordres du général en chef Recsey. Il y contribua par sa présence d'esprit, par son énergie et par sa bravoure à supprimer promptement la révolution dans le germe. En 1848, il se trouva en Italie comme colonel à la tête du régiment Gyulay N° 33, et nous avons lu ses exploits. Après la guerre de 1849 il avait remplacé le baron Hess dans les fonctions d'un quartier-maître général de l'armée d'Italie. Le maréchal connaît par expérience la valeur du baron Benedek, et sa majesté l'empereur régnant a la plus grande confiance dans les talents militaires et dans la sagacité politique militaire de ce général si brave et si génial. On dit que le baron Benedek a l'oreille de l'empereur, et que ce soit un bonheur pour l'armée.

Benedek n'a des yeux en public que pour le maréchal, il l'avertit de chaque sinuosité du terrain, et lui tend la main pour le soutenir, quand celui se trouve à pied et forcé de monter ou de descendre.

Malgré la vénération générale dont l'illustre maréchal est l'objet, sa vie n'est point du tout exempte de chagrin et d'amertume. En 1853 transpira une intrigue, nouée par des femmes, qui n'avait rien moins pour but que de persuader le comte Radetzky de se retirer dans son beau château de Laibach pour y passer sans trouble et sans inquiétude les derniers jours de sa vie. Le maréchal en fut si blessé qu'il voulait sur-le-champ résigner. Il fallait la toute-puissance et l'influence magique de l'empereur François-Joseph pour calmer le vieux maréchal. L'empereur envoya sur-le-champ son adjudant-général baron Köllner von Köllenstein à Vérone avec une lettre de sa main auguste, où il engagea le maréchal dans des termes les plus flatteurs à continuer à lui rendre service à la tête de son armée en Italie, de ne pas le priver de son expérience, de son génie et de la magie de son nom.

Le comte Wallmoden, à qui le comte Radetzky avait fait lire la lettre impériale, assure qu'il n'avait jamais lu quelque chose de plus beau et de plus touchant. Ce ne fut donc pas étonnant que le maréchal se calma et résigna [*sic*] à son projet de se retirer du service.

Mais, à ce qu'on dit, on remarque depuis ce temps un petit nuage ombrager le front de l'illustre maréchal, quand on vient à parler de Gyulay, son présomptif successeur.

En public le maréchal est pourtant à fleur d'orange avec lui.

Ce n'est pas vrai que le maréchal a été si profondément blessé de ce qu'on avait pensionné son fils le colonel, avec le rang et la pension d'un général. Le comte Radetzky, mieux que personne, savait que son fils unique ne désirait que de se retirer du service, et de pouvoir vivre en repos avec son épouse chérie, et qu'il était pour lui, comme père, beaucoup plus consolant de voir son fils heureux dans la vie privée, que de le savoir à contre-cœur à l'armée, où il n'aurait peut-être joué un rôle digne du fils du maréchal Radetzky.

Que le bon Dieu protège encore longtemps la vie du maréchal, sa mort sera toujours une calamité publique ! au moins sous le rapport de l'embarras à le remplacer. Dans ce moment (le 2 octobre 1856) le maréchal ne marche plus que soutenu par celui qui l'accompagne.

Actuellement (juin 1857) il est remplacé par le général d'artillerie comte Gyulay. La comtesse Wallmoden prit congé de lui. Le maréchal voulut l'accompagner et oublia dans sa hâte son bâton dont il se sert pour se soutenir en marchant, il tomba et se cassa, à ce qu'on disait alors, l'os de la jambe ; plus tard on s'était aperçu que ce ne fut qu'une luxure [sic]. Ce malheureux vieillard avait donc tant souffert pour un faux avis des médecins. Il est encore très souffrant, quoique les bulletins ont cessé de paraître sur l'état de sa santé.

C'est actuellement constaté que ce fut une fracture de femur [sic] et que l'os cassé ne puisse jamais se rejoindre, et que l'on ne peut faire sous ce rapport aucun reproche aux médecins.

*Remarque.* Radetzky mourut le 5 janvier 1858 à 8 heures et 5 minutes d'une paralysie de poumon, après une péripneumonie qu'il s'était attirée en assistant en plein air au défilement [sic] du régiment Reischach et Prohaska à Milan. Il était âgé de 92 ans.

## [TOME X]

# CONTINUATION DE LA CAMPAGNE DE 1849 DE L'ARMÉE IMPÉRIALE EN HONGRIE SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL D'ARTILLERIE BARON WELDEN

Welden avait remplacé le prince Windischgrätz à Budapest.

Le corps de blocade devant la forteresse de Komorn a été renforcé par la nouvelle brigade du général Hertzinger. Il y avait donc cinq brigades sur la rive gauche du Danube, et le lieutenant-général Wohlgemuth, qui s'était déjà distingué dans la campagne d'Italie en 1848, en avait pris le commandement.

Görgey avait cependant atteint son but, en écrasant la faible brigade Götz, qui voulut arrêter sa marche à Waitzen par une résistance héroïque qui coûta la vie au général Götz, mort sur le champ de bataille. Le prince Jablonovsky, qui avait pris alors aussi le commandement de la brigade Götz, fut forcé de battre en retraite après avoir défendu valeureusement Kéménd.

Görgey passa le 18 avril, avec 30.000 hommes en trois colonnes, la rivière de Gran à Kalna, Baes et Szent-Benedek.

Wohlgemuth ne put résister avec 12.000 hommes à une armée. Il avait cependant pris une très bonne position entre Malas et Bese, et le prince Jablonovsky avait attaqué l'ennemi à Nagy-Sarló avec une bravoure héroïque, mais Görgey, avançant avec ses masses formidables entre Gran et Nagy-Sarló, tourna l'aile droite de Wohlgemuth et exécuta la même manœuvre du côté de Verebely sur l'aile gauche des Autrichiens. Wohlgemuth battit alors en retraite en bon ordre, se retira derrière la rivière de Neutra, gagna la ligne de la rivière de Waag, y prit position et la défendit de la manière d'arrêter la marche de l'armée magyare.

Baron Welden, en arrivant à Budapest, a été souffrant. Les désastres de l'armée impériale avaient affecté son âme, et son physique sensiblement. Il n'avait pas encore commandé une armée,

et le poids d'une immense responsabilité pesait sur lui. La situation critique de l'armée le consterna. Dans un moment de faiblesse, suite du mauvais état de sa santé, il déclara qu'il ne se croyait pas capable de commander l'armée et qu'il désespérait de leur salut.

On dit de plus que le général Zeisberg l'eut encouragé par l'observation qu'il avait encore une armée à sa disposition, et qu'il ne fallait pas désespérer autant qu'on en soit le maître.

Un jour, en présence du ban Jellačić, entendant le rapport d'un capitaine qui annonça la défaite des troupes à Waitzen, — ce qui ne fut pourtant qu'un faux bruit — le baron Welden en fut tellement saisi qu'il éleva les mains au-dessus de la tête en s'écriant : « Cela ne peut arriver qu'à moi ! » et tomba sur son séant sur le canapé, la tête appuyant sur la table, touché d'un petit coup d'apoplexie. Le ban le fit transporter au lit. Le lendemain l'adjudant du baron Welden se présenta au ban, en le priant de se charger du commandement de l'armée, comme son chef se trouva encore très mal. Mais après quelques jours cependant Welden revient à la vie, retrouve la santé et son ancienne énergie, au moins pour le moment, et reprit aussitôt le commandement de l'armée. Quand le ban revint le voir il le trouva calme et résolu.

Welden reconnut, en sa qualité de stratège, que tout combat partiel d'une armée demorcelée [*sic*], sans aucune base d'opérations conformément établie au but proposé, et contre un ennemi d'une si immense supériorité, ne put contribuer qu'à des nouvelles pertes et à l'affaiblissement de l'armée impériale. Il ordonna donc une retraite générale sur la ville de Presbourg, pour y prendre une position favorable avec l'armée, pour couvrir Vienne, la capitale de l'empire, et pour y prendre les mesures convenables à pouvoir recommencer le mouvement offensif contre les insurgés, avec plus de probabilité d'un succès constant, d'une victoire certaine et d'un résultat qui ne laissait plus rien à désirer.

Dans le sud de Hongrie les troupes impériales, affaiblies par des combats, par des maladies, par des détachements, donnèrent peu d'espérance d'y pouvoir prolonger la résistance contre les insurgés magyars, qui s'étaient tellement renforcés qu'ils avaient des masses imposantes à leur disposition. Pour surcroît du malheur, il y manqua l'unité dans le commandement, dans les mouvements, dans les opérations ; et il n'y avait pas d'harmonie entre les différents chefs des troupes impériales. Sa sainteté le patriarche serbe, Joseph Rajačić, même y trancha du grand stratège et s'immisça dans la direction des opérations militaires. Ses projets n'avaient jamais le sens commun, ce n'est pas étonnant, car on ne peut faire plus aisé-

ment d'un évêque un général, comme d'une vache un cheval de bataille.

Le général Thodorović, homme très loyal, avait aussi assez jusqu'à la gorge de son rôle de vice-voïvode serbe, et se retira à Carlsstadt en Croatie auprès de sa jeune femme, qui regretta fort la mésaventure de son mari, car elle aurait tant aimé à se voir un jou-Madame la voïvodine serbe. Thodorović fut pensionné.

Le colonel Puffer, que l'empereur avait envoyé avec plein pouvoir à Mitrovitz pour y rétablir l'ordre et l'égalité [*sic*], prit le commandement des troupes serbes, ou plutôt des troupes du général Thodorović, pour parler plus clairement. La situation du colonel Puffer fut plus que pénible. Il avait à ménager le patriarche Rajačić et le major Radosavljević, à cajoler le général Mayerhofer et les autres chefs militaires, et il avait à réconcilier toutes leurs idées divergentes avec les ordres émanés du grand quartier-général.

Le colonel Mamula, qui dirigea la blockade de la forteresse de Peterwardein, se regarda indépendant de tout le monde. Il ne s'occupa que de ses retranchements autour de la place, qu'il fit exécuter sur des dimensions si gigantesques qu'ils devinrent un objet de curiosité pour tout voyageur militaire.

Le général Mayerhofer commanda à la même époque 1.200 hommes à Semlin, et quand le général d'artillerie comte Nugent fut rappelé de la Slavonie, celui-ci rendit le commandement de son corps d'armée pour le moment à Mayerhofer, qui de cette manière aurait commandé à tous les généraux dix fois plus anciens que lui, tels que Pálffy, Neustaedter, Trebersburg, qui se trouvaient alors à Essek, et qui ne s'y seraient jamais conformés. C'était une véritable confusion.

Le fameux jeune Stratimirović et le brave colonel serbe Knićanin commandèrent alternativement les troupes serbes, et opérèrent selon les circonstances seuls ou en jonction avec les autres commandants militaires, qui commandaient ça et là des bataillons, et n'avaient jamais l'intention de joindre le gros d'un corps, quel que ce soit.

Temesvár fut vivement bloqué par Vecsey. Le rebelle Gal dirigea les travaux de blockade devant la forteresse d'Arad.

On voit donc bien quelle scène pittoresque offrit le théâtre de la guerre dans le sud de la Hongrie. On en pourrait écrire jusqu'un roman humoriste.

Welden comprit bien qu'il y fallut un homme d'esprit et de cœur, un chef doué d'énergie et de fermeté, pour y réunir toutes les forces militaires éparpillées, pour y imposer à tous les intrigants, pour faire cesser toute rivalité et toutes les manœuvres occultes, pour

relever le courage abattu, et pour porter enfin l'unité et l'harmonie dans les opérations militaires. Cet homme se trouva sous la main. Welden le choisit. Ce fut le ban Jellačić, dont le nom seul exerçait encore un pouvoir magique sur les Slaves méridionaux, et dont la voix avait suffi en 1848 pour appeler une armée nationale sous les armes.

L'empereur nomma donc dans ce moment critique le ban Jellačić général d'artillerie et général en chef de l'armée du sud en Hongrie, avec plein pouvoir en tout ce qui concerna la réorganisation et le commandement de cette armée.

Welden décida qu'on lui laissa le premier corps d'armée, assez affaibli, pour servir de noyau à l'armée qu'il devait former sur le champ en Slavonie.

Le ban se trouva avec son corps sur la vaste plaine de sable (Rákos nommée) devant la ville de Pest. Il y fut presque tous les jours harcelé par les insurgés magyars, et il n'y manqua pas de leur donner mainte fois une très bonne leçon par le général Ottinger, qui se trouva toujours à portée pour se lancer avec ses terribles cuirassiers sur l'ennemi, s'il osa s'avancer trop en avant.

Le ban reçut sur le Rákos la dépêche du général en chef, qui lui ordonna de masquer la retraite de son corps à Essek par quelque mouvement offensif, sans se laisser entraîner par un succès à un combat sérieux.

Le ban Jellačić s'avança en conséquence le 19 avril avec son corps sur l'ennemi, dont l'avant-garde se retira. Alors il [se] trouva rapidement sur la route d'Essek, et prit le chemin longeant la rive droite du Danube.

Le ban a été informé que les habitants de la ville de Fünfkirchen se montraient très hostiles aux troupes impériales, et très enthousiastes pour Kossuth. Un certain vaurien du nom Noszlopi tâcha d'organiser des bandes de guérillas dans les environs de cette ville.

Le ban Jellačić, pour intimider la population de Fünfkirchen et pour la mettre à la raison, y envoya de Mohács, où il était arrivé avec son corps, le général Ottinger avec ses cuirassiers. Son apparition y suffit pour changer l'esprit public dans la ville, et les habitants affichèrent alors tant de sympathie pour la cause royale que le général Ottinger, après les avoir prévenus sur le danger d'une récidive par un sermon laconique en pur magyar, ne jugea nécessaire d'y prolonger son séjour, et retourna avec ses cuirassiers au gros du corps d'armée.

Le ban prit le devant à Mohács pour arriver plus tôt à Essek que le corps d'armée, car il voulut s'y convaincre des mesures qu'on y avait prises pour l'approvisionnement des troupes, et voulut s'oc-

cuper sans le moindre délai de dispositions pour organiser et former l'armée du sud.

Baron Jellačić y arriva le 26 avril à midi, et se logea avec sa suite dans le palais du comté de Virovitica. Il y fut reçu avec tous les honneurs militaires et salué par les autorités militaires et civiles. Il se retira aussitôt dans son cabinet pour travailler, et fit défendre sa porte à tout le monde.

On a voulu remarquer que le ban Jellačić depuis son arrivée à Essek ne fut plus si visible qu'autrefois, même quand les affaires de service ne furent plus si pressantes pour motiver les difficultés de s'approcher de lui. On dit bien que les seigneurs de l'anti-chambre y avaient leur bonne part, pour se donner plus d'importance et de crédit auprès des malheureux qui avaient à parler au ban, et qui ne pouvaient obtenir cette grâce que par leur protection.

L'esprit public dans la forteresse et dans les faubourgs d'Essek était tout à fait magyar, tout à fait révolutionnaire. Le faubourg inférieur habité par des Serbes et des Slavoniens en fit une noble exception. M. Gorjup, né de la Carinthie, un richard, ci-devant petit marchand, puis gentilhomme hongrois après y avoir acheté une terre noble, après encore négociant très affairé, fut le *capo* des magyarons à Essek. La Némésis l'a atteint plus tard. La justice l'a un peu plumé après l'avoir tenu quelque temps enfermé, aujourd'hui sa santé est tout à fait délabrée.

L'arrivée du ban Jellačić comme général en chef à Essek mit fin à l'arrogance de tous ceux qui s'arrogèrent le droit de commander aux autres, sans y être autorisés par leur rang ou par leurs talents.

Laissons le ban s'occuper de l'organisation et de la formation de son armée, et tournons nos yeux à l'armée impériale dans sa retraite à Presbourg, que Welden avait ordonnée.

Le lieutenant-général Čorić se tenait encore dans sa position devant Gran. Il y fut attaqué par des forces supérieures de l'armée magyare, qui avait campé jusqu'à ce jour à Paszto. Čorić se retira en combattant à Gran, et y rompit le pont sur le Danube après l'avoir passé.

Après des escarmouches sans conséquence entre Pest et Czinkota, toute l'armée autrichienne commença à se retirer par Budapest à Presbourg.

Seulement la ville de Bude, qui mérite à peine le nom d'une place forte, reçut garnison et fut approvisionnée pour deux mois. Le général Hentzi, brave militaire et bon ingénieur, fut nommé commandant de cette soi-disant forteresse.

Un bataillon frontière de Varaždin, 4 compagnies du premier régiment banal, un bataillon italien du régiment Ceccopieri, une demi-compagnie de pionniers, un escadron de dragons Archiduc Jean et 110 artilleurs composèrent la garnison de Bude.

On dit que Welden n'avait consenti qu'à contre-cœur à la défense de Bude, qui n'avait pas au fond le sens commun, cependant la providence s'en servit pour retarder la marche de Görgey sur la frontière d'Autriche et sur Vienne, où son apparition aurait pu causer des grands embarras à l'armée impériale.

Les succès de Görgey, remportés sur la ligne de la Waag, venaient de débloquer Komorn.

Görgey renforça la garnison de Komorn, et le rebelle Gujon fit aussitôt après le 22 avril une sortie avec deux brigades Pottenberg et Kosztolány, et repoussa la brigade du général Sossay jusqu'à Nyárosd, où elle fut soutenue par la brigade Veigl, ce qui arrêta la marche de l'ennemi.

La brigade Hertzinger se trouva alors à Eperies et Tökes.

Görgey ne donna que peu de repos à ses soldats si fatigués par tant de marches et de combats, et attaqua le 26 avril le lieutenant-général Šimunić avec tant d'impétuosité que sa perte aurait été certaine sans l'apparition soudaine du comte Schlick, qui se trouva alors avec son corps en marche à Presbourg.

Schlick arriva au moment le plus critique sur le champ de bataille, y fit déployer son infanterie, et lança, sans perdre un moment, ses cuirassiers du régiment Auersperg, et ses hulans du régiment Avallart sur les houzards magyars, qui ne peuvent résister à ce choc véhément. Les cuirassiers et les hulans, enflammés d'une fureur belliqueuse, renversent deux divisions de houzards, et vont sabrer deux bataillons de honvéd presque entièrement. Alors une panique s'empara de l'ennemi, qui se retira en toute hâte, mais le comte Schlick n'osa le poursuivre, parce qu'il avait l'ordre de se retirer sur l'autre rive de la Raab et d'y prendre position. Enfin Šimunić a été sauvé par la brillante attaque de Schlick.

Malgré les exploits du comte Schlick, que nous voyons paraître tant de fois sur le champ de bataille pour tirer ses frères d'armes de la situation la plus périlleuse, il y a beaucoup de militaires qui s'obstinent à contester tout talent militaire au comte Schlick. Dans ce cas on serait tenté de préférer des généraux à la Schlick et sans talents militaires.

Le commandement général de l'armée impériale s'établit à Oedenburg, et le quartier-général opérant à Karlsburg, où 4 mois plus tôt se trouva le grand quartier-général du prince Windischgrätz, et d'où il avait pris son vol victorieux jusqu'à Budapest.



Le commencement de la campagne du prince Windischgrätz a été si brillant que la fin inopinée en était autant plus étonnante, et que tout le monde se demandait ce qui a été la cause de ce changement subit de la fortune de guerre, si les forces de l'armée impériale ne furent suffisantes pour vaincre l'armée révolutionnaire magyare, et si l'empire d'Autriche n'avait pas les moyens à sa disposition pour écraser la révolution en Hongrie.

Nous allons citer la critique de ceux qui s'en arrogèrent le droit, sauf le respect pour la maxime reconnue : L'art est difficile, la critique est facile.

La critique disait :

Les trois corps d'armée sous les ordres du prince Windischgrätz comptaient 50.000 hommes. Les corps de Schlick, Šimunić, Götz, qui devaient former l'aile gauche de son armée, comptaient 18.000 hommes. Les corps tout à fait séparés de Horvath, Nugent, Dahlen, formant son aile droite, comptaient 16.000 hommes. Les corps de Thodorović, Leiningen et Knićanin au sud de Hongrie comptaient 20.000 hommes. Puchner avait en Transylvanie 8.000 hommes, à Temesvar et à Arad au Banat il y avait 8.000 hommes. La somme totale fut donc de 120.000 hommes, et par conséquent pas trop inférieure à l'armée des insurgés, qui n'était réellement supérieure qu'en artillerie, dont elle avait des masses immenses à sa disposition. En revanche la supériorité morale se trouva toujours du côté des Autrichiens, une preuve que les insurgés ont été toujours battus où ils ne se trouvaient d'une immense supériorité.

Il n'y a donc point de doute que le prince maréchal Windischgrätz aurait obtenu un résultat plus heureux, si son armée ne s'était pas trouvée dès le commencement de la campagne affaiblie par tant de corps détachés, qui lui manquaient toujours dans le moment le plus décisif, et qu'il n'avait jamais sous la main pour profiter des avantages qu'il avait remportés sur l'ennemi.

Le démembrement de l'armée impériale, cette grande faute pour un stratège, donna aux insurgés l'avantage de la ligne intérieure et par conséquence la supériorité, ce qui les mit en état d'empêcher toujours la réunion des corps détachés avec le gros de l'armée du prince, dans les moments où il en avait le plus besoin.

Supposons que le comte Schlick, réuni avec Šimunić et Götz, se serait montré avec 18.000 hommes à Rima-Szombath au moment de l'entrée du prince Windischgrätz à Bude, il n'y a pas à douter qu'alors Görgey n'aurait pu se jeter dans les villes de montagnes et menacer plus tard le corps du comte Schlick, et le maréchal prince Windischgrätz aurait eu 18.000 hommes de plus à sa disposition pour donner plus de force à ses opérations.

Ainsi le général comte Nugent aurait mieux fait d'abandonner sa manœuvre excentrique, et de passer rapidement le Danube pour se réunir avec Thodorović et Leiningen, et de paraître au mois de janvier 1849 avec 36.000 hommes sur les rives de la Tisza, où il aurait empêché la défaite de la brigade Karger à Szolnok, et la retraite de l'armée impériale de Budapest à Presbourg malgré la faute qu'on avait commise d'éparpiller l'armée depuis Tokay jusqu'à Szegedin pour défendre le passage de la Tisza aux insurgés, ce qui leur donna encore l'avantage de la ligne intérieure et par conséquence les moyens de paraître à chaque point de la périphérie avec une supériorité immense. Nous avons vu de quelle manière les insurgés en ont su tirer profit !

Après toutes ces remarques il paraît donc que le plan d'opération a été déjà défectueux, comme il était basé sur la coopération des corps détachés, qui n'avaient d'autre but que de se réunir aussitôt que possible avec le gros de l'armée.

Compter sur la réunion des corps détachés, c'est encore une faute ! L'expérience nous apprend qu'il est si doux de commander en chef un corps, quel petit qu'il soit, de se contenter de petits et faciles succès, qui font pourtant assez de bruit, quand on dirige la plume qui en fait le rapport, et qui s'y trouve intéressée, et qu'on trouve toujours une raison d'une grande importance pour retarder la réunion tant désirée par le général en chef. Ce sont surtout les petits chefs des états-majors des corps détachés qui font leur possible pour conserver leur indépendance de manœuvrer selon leur goût et selon les circonstances favorables, et qui ne manquent jamais de partager les lauriers de leurs commandants et les récompenses, si tel ou tel heureux combat en avait fourni l'occasion.

Reste encore la vanité et l'amour-propre d'un tel ou tel général, qui commande un corps séparé, à prendre en considération. Par exemple, il est fort douteux si le comte Nugent se serait jamais mis sous les ordres immédiats du prince Windischgrätz, comme il a été général, quand le prince n'était qu'un officier supérieur. C'est vrai que l'empereur avait nommé le prince Windischgrätz maréchal en lui confiant le commandement de toutes ses armées, hormis celle sous le maréchal Radetzky en Italie, mais son avancement n'a peut-être pas contenté l'amour-propre du comte Nugent.

Il y a pourtant quelques-uns qui prétendent que ni le maréchal Windischgrätz ni le comte Nobili, son quartier-maître général, ont été contents de ce plan de campagne, qui était basé sur la réunion successive de tant de corps détachés, et que surtout le comte Nobili voulut que les corps de Schlick, Šimunić et Götz fussent réunis à l'armée avant l'ouverture de la campagne. Les véritables faiseurs

de ce plan de campagne qui se sont mis avec tant de suffisance en évidence à Schönbrunn, ne se sont effacés que plus tard, quand le triste résultat de la campagne leur donna le prudent conseil d'ensevelir dans le néant leurs noms et leurs conceptions stratégiques, avec lesquelles ils avaient tant tourmenté le prince et le comte Nobili. Encore avant de partir de Vienne le comte Nobili fit son possible pour presser la formation d'une armée de réserve, malgré cette assurance vaniteuse avec laquelle on lui répondit toujours à sa demande : « Bien, bien, on formera encore une armée de réserve, mais partez toujours, vous n'en aurez pas besoin ! » Les opérations de Görgey sur Waitzen et Gran avaient éparpillé le reste de l'armée autrichienne sur la rive droite et sur la rive gauche du Danube. Elle ne put donc pas même trouver un point de réunion à Presbourg, et dut se borner à la défense de la ligne entre Tyrnau, Presbourg et le lac de Neusiedl. La forteresse de Komorn fut entièrement délivrée et débloquée.

Toutes les places fortes en Hongrie se trouvèrent entre les mains des insurgés, excepté Bude, Arad, Temesvar, Karlsburg et Deva, où l'on vit encore flotter le drapeau impérial. L'insurrection se répandit de nouveau sur toute la Hongrie et la Transylvanie. La nation fut fanatisée par tous les moyens possibles, et les hommes loyaux, dont il y avait encore un nombre assez considérable, furent terrorisés.

Le gouvernement révolutionnaire magyar développa une énergie et une activité pour ainsi dire diaboliques.

20 bataillons de vieilles troupes de ci-devant régiments de ligne impériaux, 117 bataillons de honvéd, 16 régiments de houzards, une légion polonaise, une légion étrangère composée de toute la plus vile canaille de l'Europe, 860 pièces de canon, formant cent batteries de campagne, en tout 190.000 hommes sans compter la garde nationale et les bandes de guérillas, se trouvèrent alors à la disposition du gouvernement révolutionnaire en Hongrie.

L'artillerie a été bien montée, bien servie, et bien employée en masse. Malheureusement que ce fut le mérite des officiers de l'artillerie impériale, devenus traîtres à leur souverain, et parjures à leur serment militaire.

Les houzards furent surtout pleins d'ardeur de combat, encouragés par les succès de la précédente campagne, et animés par l'argent de Kossuth, qu'il leur fit distribuer avec une largesse sans borne comme il fit travailler sa presse de papier-monnaie jour et nuit, et finit par inonder la Hongrie de ces torches [sic] sans valeur hormis le royaume. Kossuth disposait outre cela d'un trésor de 20 millions en argent comptant, mais plutôt pour lui servir un jour d'une poire pour la soif, que pour être employé au bien de sa patrie.

Voilà les moyens pécuniaires et les forces militaires de la Hongrie révolutionnaire. Kossuth, qu'une haine stupide contre la maison d'Autriche aveugla au point de ne plus remarquer les suites prochaines d'une politique anticontinentale, parut avoir perdu le peu de raison, en proclamant, le 14 avril 1849, dans la grande église réformée à Debreczin la déchéance de la maison impériale du trône de Hongrie, en déclarant en même temps que le royaume de Hongrie s'était constitué en république, qui lui avait confié le pouvoir d'un gouverneur du royaume dans cette crise politique.

Dès ce moment, toute réconciliation devint impossible, et la maison d'Autriche entra alors même dans la lice, pour châtier ces brigands insolents qui osèrent tendre la main après la couronne de Hongrie, sa propriété légitime. Cette démarche si imbécile de Kossuth, qu'il avait entreprise contre l'avis de tous les membres modérés de la diète rassemblée à Debreczin, avait consterné ses plus fervents partisans en Hongrie, et personne que ses véritables compagnons de fortune, ces véritables gens de sac et de corde, y applaudirent.

Görgey n'avait jamais permis de proclamer cette imbécile loi de Debreczin dans son armée, et fut de ce moment un ennemi juré de Kossuth, dont le dessein perçait visiblement à s'arroger la première place en Hongrie, et d'enchaîner tout le monde à son sort, en leur brûlant les ponts derrière eux.

Kossuth régna aussi dès le 14 avril 1849 en dictateur en Hongrie, et point du tout dans la qualité d'un gouverneur du royaume.

Enfin la situation fut alors la moins favorable au gouvernement impérial. La constellation politique ne lui fut non plus propice.

La rupture de l'armistice conclu entre Radetzky et Carlo Alberto et le renouvellement des hostilités entre l'Autriche et le Piémont, les tristes événements à Rome et à Toscane, qui força l'Autriche d'y intervenir avec une force respectable, la résistance opiniâtre de Venise, l'esprit révolutionnaire qui couva sous la cendre dans toutes les provinces de l'empire d'Autriche, excepté le Tyrol et la frontière militaire croate-slavonienne, où l'on fit les derniers efforts pour former encore des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> bataillons en enrôlant tout ce qui pouvait porter un fusil, l'arrivée tardive de 14 bataillons sous les ordres du lieutenant-général Vogel, qui ne put effectuer sa jonction avec l'armée de Welden qu'après des fatigues inouïes en passant les défilés des Karpathes, toutes ces circonstances furent la cause que Welden ne put rassembler que 62 bataillons malgré tous ses efforts et ces bataillons comptaient à peine 40.000 hommes. Si Görgey, comme nous avons déjà remarqué, aurait su ou voulu profiter de ses succès, en se portant en avant sur la route de Vienne, Welden

se serait trouvé dans un grand embarras avec sa faible armée.

On avait fait la triste expérience en 1848, que le temps qu'on avait laissé aux Magyars pour préparer leurs moyens de défense n'avait profité qu'à l'ennemi et à la révolution magyare. Il fallait donc finir promptement avec la révolution en Hongrie, tout le monde en fut convaincu. L'Autriche fut cependant alors trop affaiblie pour oser reprendre le mouvement offensif, il fallait donc s'adresser à l'empereur de toutes les Russies, le fidèle allié de la maison d'Autriche, pour en réclamer le secours nécessaire pour écraser aussitôt que possible la révolution magyare, qui menaçait en même temps d'agiter la Pologne, d'où des renforts étaient arrivés aux Magyars, qui s'étaient organisés dans une légion polonaise.

On avait déjà depuis longtemps entamé des négociations secrètes sous ce rapport avec la cour impériale de Saint-Pétersbourg, et Nicolas I<sup>er</sup> n'hésita point sur la demande formelle de l'empereur François-Joseph de consentir qu'une armée russe de 120.000 hommes sous les ordres du prince maréchal Paskievič se rassemble sur-le-champ en Pologne pour coopérer à la pacification de Hongrie.

L'empereur Nicolas avait prévu depuis longtemps la catastrophe si dangereuse pour l'Autriche en 1848, car aucun souverain en Europe est si bien informé de tout ce qui se fabrique en secret chez les autres nations que l'empereur de toutes les Russies. Ses diplomates, ses consuls, ses agents forment pour ainsi dire un grand filet sur le continent, qui surveillent partout l'esprit public et qui savent bien aussi l'influencer en s'emparant de tous les secrets politiques par leur adresse, et par les moyens que la cour de Russie met à leur disposition. Ces consuls et agents diplomates ne sont presque jamais changés ; quelques-uns se trouvent si longtemps dans une ville, qu'on finit par les regarder comme des indigènes et comme intéressés au bien public du lieu qu'ils habitent. Ces messieurs n'oublient cependant jamais qu'ils sont les yeux et les oreilles du cabinet de Saint-Pétersbourg, et leurs rapports secrets y arrivent toujours avec la plus grande exactitude, en évitant la voie de la poste.

Les paroles que l'empereur Nicolas avait adressées au colonel comte Deym, partant de Pétersbourg à Vienne encore avant la révolution de Paris en 1848, prouvent suffisamment qu'il connut mieux que personne à Vienne l'esprit qui régna parmi toutes les classes de la société en Autriche.

Nicolas avait dit au comte Deym : « Dites à ces messieurs à Vienne que je connais mieux qu'eux le clergé catholique, et qu'ils se convaincront plus tôt qu'ils ne le croyaient que les prêtres de l'église de

Rome nourrissent les sentiments les plus hostiles contre le principe monarchique, et qu'on a tort à Vienne de s'enrager tant contre les mesures que j'étais forcé de prendre contre une église toujours remuante et conspirant dans mon empire ! » Les années de 1848 et 1849 ont bien prouvé à la cour d'Autriche que l'empereur de toutes les Russies ne connut que trop bien les hommes et les choses dans les états de ses alliés.

On sait bien comment s'était montré un prêtre à Vienne, l'archevêque de Milan, un évêque de la diète de Hongrie, les prêtres à Brescia, les prêtres en Hongrie et partout.

La fureur de constituer tous les pays en républiques émana de la source de l'église romaine catholique. Le pape Pio Nono même n'en était pas exempt. Ce fut de la bouche de prêtres catholiques qu'on avait entendu en Autriche ces paroles incendiaires : « Pourquoi nourrir tant de cours, tant de princes ? quel avantage en tire le peuple ? » Et ce furent surtout les catéchistes dans les gymnases qui avaient tenu ces discours.

Par cette raison, tous les hommes loyaux en Autriche ne revenaient pas de leur étonnement, en voyant le gouvernement impérial après la révolution de 1848 se précipiter de nouveau dans les bras de l'église catholique, qui venait de le trahir partout.

Le 12 mai parurent deux proclamations, l'une de l'empereur d'Autriche et l'autre de l'empereur de toutes les Russies. L'une et l'autre contenaient la déclaration de ces deux souverains alliés de combattre en fidèles alliés avec leurs armées réunies la révolution en Hongrie, qui servait de point d'appui à tous les révolutionnaires sur le continent.

Aussitôt après la signature de sa proclamation, le jeune empereur François-Joseph partit pour Presbourg, où il était déjà arrivé le 10 de mai. La joie et l'enthousiasme des soldats et des officiers autrichiens y fut alors au comble, quand ils apprirent que leur jeune empereur venait pour se mettre en personne à la tête de sa fidèle armée. Les manières affables de ce jeune souverain, qui avait déjà donné en Italie des preuves de sa bravoure et de ses talents militaires, ne manquèrent pas d'entraîner tous les cœurs.

Pendant que le général en chef, baron Welden, s'était occupé à réorganiser l'armée impériale, et s'était rompu la tête pour trouver les moyens d'arrêter la marche victorieuse de Görgey, celui-ci vient de se tourner tout d'un coup sur Budapest pour s'emparer de la capitale de Hongrie.

Soit que l'orgueil imbécile de Kossuth l'eût exigé, soit que Görgey voulût s'emparer de sa propre autorité de Bude, pour balayer de son sabre victorieux le cœur de la capitale de Hongrie, soit qu'un

autre mystère se cachât sous cette manœuvre, en tout cas ce fut une chose très agréable pour Welden. C'est bien aussi possible, que l'ancien proverbe romain y trouve son application : *quos deus vult perdere, dementat !*

Görgey arriva le 3 mai avec son armée à Bude. Le 4 mai il envoya une lettre au général Hentzi, par laquelle il le somma de se rendre en observant qu'il serait une absurdité de tenter la défense de Bude, qui ne mériterait pas même le nom d'une place forte.

Hentzi y répondit comme il convenait à un général autrichien et à un fidèle sujet du souverain, et en ajoutant qu'il avait fait son possible pour augmenter les moyens de défense et qu'il était résolu de se défendre jusqu'au dernier homme.

Görgey commença dès ce jour à bombarder la place et à fatiguer la garnison de Bude par des fausses attaques. Hentzi en revanche commença le 13 du mai à bombarder la ville de Pest pour forcer l'ennemi à faire taire son feu sur la place, qui s'en vengera toujours par le bombardement de Pest. L'artillerie autrichienne fit son devoir, et plusieurs maisons y furent incendiées et endommagées. La garnison de Bude ne repoussa seulement les attaques des Magyars, mais fit aussi à son tour des sorties fréquentes et vigoureuses.

Le 16 du mai commencèrent les opérations efficaces de l'ennemi. Une batterie du gros calibre, placée sur le Spitzberg, battit en trois jours une brèche de 25 pas de largeur dans l'enceinte à droite de la porte de Weissenburg. Görgey, pour fatiguer autant que possible la garnison de la place, passa toute la journée du 19 et du 20 du mai à faire des fausses attaques plus ou moins véhémentes. La garnison ne succomba point à la fatigue, et le général Hentzi se trouva jour et nuit sur le rempart pour ranimer ses soldats et diriger la défense.

Enfin le 21 du mai à 4 heures du matin, Görgey ordonna un assaut général et y employa toutes ses forces disponibles. Bude a été bombardée toute la nuit, et la garnison impériale n'a pu trouver un moment de repos.

L'attaque et l'assaut des Magyars, ivres de vin et d'eau de vie, fut terrible, la défense des Autrichiens sublime et au-dessus de tout éloge.

Quand les Magyars, enragés de l'opiniâtreté des Autrichiens contre toute une armée, avaient enfin forcé l'entrée de la place, le général Hentzi se mit à la tête d'une division (2 compagnies) du régiment Guillaume sous les ordres du capitaine Schroeder, et se lança en avant sur l'ennemi, la baïonnette croisée. Une décharge de l'ennemi étendit raide mort sur le champ d'honneur l'intrépide défenseur de Bude, le brave général Hentzi, et le vaillant capitaine Schroeder

qui l'avait suivi dans la mort pour mourir plutôt que de se rendre.

Hentzi avait reçu un coup de fusil dans le bas-ventre, et Schroeder en avait reçu deux dans la tête.

Les Autrichiens, après une défense héroïque, se retirèrent enfin vers la caserne de Ferdinand. Enveloppés par des essaims des insurgés, ils se défendirent encore et refusèrent de demander pardon. Une grande partie en fut massacrée.

La défense de Bude n'avait coûté aux Autrichiens que 10 officiers et 160 soldats, mais 20 officiers et 400 soldats furent encore immolés à la fureur cannibale des Magyars, après avoir été désarmés. On se sent révolté contre tant d'infamie de la part d'une nation qui voulut s'arroger le titre d'une nation généreuse. Même les guerriers d'Attila n'avaient tué des prisonniers.

Le capitaine Benić du régiment banal avait raconté en 1849 à Essek, après avoir été rançonné [sic], publiquement à la table dans une auberge qu'on avait vu pendant l'assaut de Bude le 21 mai des soldats du bataillon italien du régiment Ceccopieri tendre leurs mains aux insurgés pour les faire monter sur le rempart, des autres attirèrent en haut les rebelles au bout de leurs fusils, et que la place aurait pu tenir encore quelques jours sans cette exécration trahison.

Plût au ciel que ce brave capitaine eût eu la berlué, quand il croyait remarquer ces infamies. Allons croire que l'héroïque défense de Bude ne fut point souillée par quelque trahison, et que les soldats du régiment Ceccopieri eussent suivi le noble exemple de leurs compatriotes à Santa Lucia près de Vérone, qui se jetèrent la baïonnette croisée sur les Piémontais quand ceux-ci avaient osé les appeler pour passer dans le camp ennemi. Ce brave bataillon italien fut le bataillon de grenadiers d'Authon. La perte de Bude avait douloureusement retenti dans les cœurs des Autrichiens, qui brûlaient du désir de marcher au secours de leurs vaillants frères d'armes enfermés et abandonnés dans une place qui ne put se tenir.

Görgey parut enfin vouloir exécuter cette opération, qu'il aurait dû poursuivre, au lieu de l'interrompre pour s'emparer d'une vieille mesure, qui n'avait nulle importance stratégique. Il se retourna avec ses 30.000 hommes en marches forcées sur la route de Vienne. Vains efforts ! Le mortel ne regagne jamais le temps perdu. On put s'écrier alors encore : trop tard ! La division russe du lieutenant-général Paniutine, avec 24 beaux canons, venait d'arriver à Hradisch sur la frontière de Hongrie, et le plan de Görgey ne fut plus exécutable. Il y dut renoncer s'il ne voulait être pas regardé pour un fou.

Le 25 du mai eut lieu à Presbourg une grande conférence militaire. Le ministre président prince Schwarzenberg y fut présent.



Welden, le général Berg, chef de l'état-major russe, et plusieurs notabilités militaires autrichiennes y furent réunis.

Il n'y a point de doute que le plan de la nouvelle campagne qu'on alla ouvrir, y fut débattu, concerté et accepté.

Il n'y a non plus de doute que les opinions du comte Berg y pesaient du double poids, et que les Autrichiens durent conformer autant que possible le plan d'opération sur celui du prince Paskievič.

La Russie, toujours si prévoyante, avait mis pour condition *sine qua non* que l'armée impériale n'oserait commencer la campagne avant que toute l'armée auxiliaire russe ne soit rassemblée jusqu'au dernier fourgon à la frontière de Hongrie. Il fallait donc s'y résoudre. Il fallait avoir patience.

Aussitôt après cette importante conférence militaire, le baron Welden implora la grâce de l'empereur régnant, pour qu'il fût rappelé du commandement en chef de l'armée de Hongrie, et de la mettre sous les ordres d'un général plus jeune et plus vigoureux. Il se disait souffrant, malade, ne pouvant se charger d'une telle responsabilité immense, au moment où son esprit se ressentit des infirmités du corps. Voilà les paroles d'un honnête et loyal militaire, qui préfère le calme durable de sa conscience à la vanité éphémère du moment.

L'empereur François-Joseph, qui avait une confiance sans borne dans les talents militaires et dans l'énergie du baron Welden, ne voulut point accepter sa résignation au commandement de l'armée de Hongrie, et l'encouragea avec la promesse de lui attacher le baron Haynau, qu'on avait fait venir exprès de l'Italie, pour le soulager autant que possible dans sa tâche pénible. Welden fut touché de tant de marques de bonté de la part de son souverain, mais resta ferme... On ne peut qu'applaudir à sa noble modestie, qui pourrait bien servir d'exemple à beaucoup de militaires qui se chargent par vanité ou par amour-propre d'un commandement au-dessus de leurs forces physiques et intellectuelles.

L'empereur, qui connut si bien que toute l'armée d'Italie les brillantes qualités et les talents militaires du baron Haynau, fut donc forcé de le nommer général en chef de l'armée impériale en Hongrie et le rang d'un général d'artillerie.

Le 30 mai 1849, l'armée de Hongrie apprit par l'ordre du jour que sa majesté venait de nommer baron Haynau général en chef à la place du baron Welden, et de lui conférer tous les pouvoirs, dont son prédécesseur a été investi en Hongrie et en Transylvanie. Le nom de Haynau était devenu si populaire dans l'armée impériale depuis la prise de Brescia, que sa nomination au général en chef de l'armée de Hongrie en fut saluée par des cris de joie.

## [TOME XI]

# LA CAMPAGNE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE SOUS LES ORDRES DU BARON HAYNAU ET DE L'ARMÉE IMPÉRIALE RUSSE SOUS LES ORDRES DU PRINCE PASKIEVIČ EN HONGRIE L'AN 1849.

Près de Dukla en Galicie se rassembla une imposante armée russe sous les ordres immédiats du maréchal Paskievič, prince de Varsovie, qui avait fondé son immense renommée militaire par trois brillantes campagnes dans deux hémisphères du monde.

La division Paniutine, forte de 16 bataillons et de 24 bouches à feu, s'en trouva déjà détachée, comme nous l'avons remarqué dans le tome précédent. Elle était destinée d'agir pendant toute la campagne de concert avec l'armée autrichienne sous les ordres du baron Haynau. L'armée russe au contraire opéra séparément sous les ordres du prince Paskievič d'après le plan de campagne adopté par les alliés.

Le corps du lieutenant-général comte Lüders était destiné d'opérer en Transylvanie.

Nous avons déjà dit que l'empereur Nicolas s'était opposé à ce que la campagne fût ouverte avant que toute son armée ne se trouvât en ordre de bataille. En attendant, le baron Haynau concentra l'armée autrichienne aux environs de Presbourg. Elle fut divisée en quatre corps d'armée.

Le II<sup>e</sup> corps d'armée sous les ordres du lieutenant-général baron Čorić et le corps de réserve sous les ordres du lieutenant-général Wohlgemuth, où se trouva la division russe Paniutine formant sa réserve, occupaient sur la rive gauche du Danube la grande île de Schütt, la ligne de la Waag jusqu'à Leopoldstadt, et encore un peu plus loin.

Le I<sup>er</sup> corps d'armée sous les ordres du lieutenant-général comte Schlick se trouva dans une bonne position entre la petite île de Schütt et le lac de Neusiedl.

Le III<sup>e</sup> corps d'armée sous les ordres du lieutenant-général prince Schwarzenberg et puis sous les ordres du lieutenant-général Ramberg, comme le prince Schwarzenberg a été tombé malade, avança par Oedenbourg sur Szent-Miklos, pour y effectuer sa jonction avec le premier corps d'armée, et pour y couvrir l'extrême aile droite de l'armée du Danube.

Pour protéger ce mouvement du 3<sup>e</sup> corps d'armée, on avait poussé la brigade Wyss jusqu'à Csorna, où celle-ci fut obligée de détacher bon nombre de troupes pour couvrir sa droite, qui se trouva très exposée, et pour ne pas perdre sa communication avec la brigade Collery à Szerdahely. De cette manière la brigade Wyss se trouva trop affaiblie pour défendre les passages de la Rabnitz à Marczaltö et Egyed. L'ennemi en profita aussitôt et déboucha le 13 juin avec une forte colonne par Marczaltö, attaqua le flanc droit de la brigade Wyss, les habitants de Csorna prirent alors aussi les armes contre les Autrichiens, et le général Wyss fut donc forcé de battre en retraite. Wyss, comme toujours le dernier à quitter le champ de bataille, y trouva la mort. Sa perte fut sincèrement regrettée par ses compagnons d'armes.

Haynau brûla d'impatience de venir aux mains avec les rebelles, et l'armée, exaltée par plusieurs petits combats heureux, partagea la noble impatience de son général en chef.

Les insurgés, qui avaient jeté deux ponts sur la rivière de Waag le 14 juin près de Negyed et de Sereg-Akol, y concentrèrent des masses considérables. Le général Pott, chargé d'observer cette rivière depuis Sellye, se vit donc sérieusement menacé, et forcé de se retirer à Zsigárd, où il concentra sa brigade.

La brigade Hertzinger, envoyée par Wohlgemuth au soutien à Galanta, arriva le 16 juin à Pered au moment où la brigade Pott fut attaquée par des forces supérieures à Zsigárd.

Les bonnes dispositions du général Hertzinger, deux brillantes attaques de cavalerie exécutées par 3 escadrons de cuirassiers du régiment Auersperg, commandés par le major comte Coudenhoven, suffirent pour repousser l'ennemi, et le général Pott parvint même après un combat opiniâtre à chasser les insurgés de Zsigárd, et à les repousser jusqu'à Sereg-Akol.

Le 17 juin les insurgés passèrent le pont près de Negyed avec des masses considérables, et le lieutenant-général Wohlgemuth se vit forcé d'envoyer la brigade Teissing à Pered pour y soutenir la brigade Hertzinger.

Les forces de l'ennemi furent cependant trop considérables, pour que l'on aurait pu l'attaquer, surtout comme le flanc et les derrières des Autrichiens s'y trouvaient menacés du côté de Sereg-Akol.

La division russe Paniutine avança le 19 juin jusqu'à Wartberg, pour y servir de soutien.

Le général Pott, attaqué le 20 juin par 10 bataillons d'infanterie et par une nombreuse cavalerie et artillerie, se vit encore forcé de battre en retraite en passant par Deáki, et la brigade Teissing se retira par Szeli. Les troupes magyares occupèrent Pered.

Alors le lieutenant-général Wohlgemuth envoya chez Paniutine pour le prier de coopérer avec quelques bataillons à l'attaque de l'ennemi.

Le lieutenant-général russe Paniutine prenant la demande modeste de quelques bataillons pour une sorte de politesse, ou ayant la conviction qu'il vaudrait mieux s'avancer avec 16 bataillons qu'avec trois à l'ennemi, fit répondre avec beaucoup de courtoisie au lieutenant-général Wohlgemuth qu'il avancera sur-le-champ avec toute sa division en ligne. Il occupa aussi encore le même jour au soir Hidas-Kürth avec un régiment de chasseurs, et Taksony avec 3 régiments d'infanterie et trois batteries.

La brigade Teissing avança alors au delà de Szeli.

Le 21 juin à cinq heures du matin commença le mouvement général de l'armée autrichienne en avant à l'ennemi. On avança en échelons par la gauche.

La brigade Hertzinger et la brigade Teissing formèrent la première ligne, le régiment de chasseurs russes Briansk se trouva en seconde ligne. Les cuirassiers d'Auersperg furent placés à l'aile gauche dans la direction de Szeli. La colonne principale fut formée par le gros de la division russe Paniutine, forte de 8 bataillons et de 2 batteries en deux lignes, et de 4 bataillons et d'une batterie en réserve au centre, flanqués à gauche par deux escadrons de cuirassiers du régiment Ferdinand dans la direction de Deáki, et à droite par deux escadrons de hulans du régiment Civallart.

La brigade Perin forma l'extrême aile gauche.

L'ennemi quitta Szeli sans coup férir et prit position entre Deáki et Pered.

Le combat s'engagea au centre, et l'ennemi fut culbuté dans le village.

Paniutine avait si bien placé son artillerie, que l'aile gauche de l'ennemi en fut bientôt ébranlée. Les brigades Pott et Perin repoussèrent son aile droite. Les hulans chassèrent les insurgés du petit bois de Sellye. Le général baron Lederer avait chargé l'ennemi deux fois avec sa cavalerie et toujours avec un brillant succès. Ces attaques eurent lieu à la droite de Paniutine qui les soutenait par 2 bataillons et 4 canons.

C'est la place de faire une mention particulière du comte russe

Bardiaeff, qui s'y était distingué d'une manière éclatante. Il avait toujours suivi avec une rapidité incroyable tous les mouvements et attaques de cavalerie, et les avait toujours protégés de son feu vif et meurtrier. Tout le monde y en était émerveillé.

Les troupes rebelles se retirèrent alors à Pered.

Le général Hertzinger fit prendre Király-rev à la baïonnette par la brigade Teissing. Paniutine s'empara de Pered à l'assaut, et culbuta les Magyars jusque dans leur redoute près de l'église du village, défendue par 4 canons. Les insurgés y firent encore une résistance opiniâtre, mais se voyant bientôt tournés par les brigades Pott et Perin, ils abandonnèrent le village et la redoute avec les 4 canons, et se retirèrent à Zsigárd. Les insurgés se tournèrent alors avec autant plus de forces contre la brigade Teissing, qui commença en effet à perdre du terrain. Paniutine leur envoya aussitôt le régiment de chasseurs russes au soutien, qui avait coopéré à l'assaut de Király-rev et que Hertzinger avait aussitôt après renvoyé à leur général. Avec le secours de ces braves chasseurs russes le village fut aussitôt réoccupé, et l'ennemi repoussé jusqu'à Sereg-Akol.

Les troupes magyares après la retraite de Pered avaient pris position près de Zsigárd, mais Paniutine les tourna avec sa division, pendant que les brigades Pott et Perin les délogèrent après un court combat. Les Magyars se retirèrent alors à Negyed et profitèrent de la nuit pour repasser la Waag. Le 22 du juin il n'y avait plus un seul soldat magyar entre la Waag et le bras du Danube près de Neuhäusel.

Cette bataille prouva à Görgey que les Russes se trouvaient effectivement dans le camp des Autrichiens, et qu'ils n'étaient pas des soldats croates masqués, comme Kossuth, cet imbécile fanfaron, a voulu faire croire à la nation magyare. Cette bataille prouva encore à Görgey l'immense infériorité intellectuelle des chefs révolutionnaires et la sienne propre vis-à-vis des généraux des armées impériales. Le sens commun et quelques talents militaires ne suffisent pas pour former un général. Il faut avoir une connaissance approfondie de la grande guerre, il faut avant tout des grandes expériences acquises sur le champ de bataille même, et il faut qu'on ait commandé des brigades et des divisions avant d'oser un corps d'armée. Pour commander une armée il faut, outre cela, du génie — et les vrais génies sont beaucoup plus rares parmi les hommes que les comètes parmi les étoiles.

Le prince maréchal Paskievič venait alors de concentrer son armée à Dukla en Galicie.

L'armée russe a été divisée en trois corps d'armée.

Chaque corps d'armée fut composé de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie.

Chaque division d'infanterie a été composée de deux brigades, dont chacune compta huit bataillons.

Des réserves imposantes en cavalerie et en artillerie offrirent les moyens au maréchal Paskiević d'attirer promptement des renforts à chaque point où il en avait besoin, sans en éprouver le moindre embarras ou la moindre difficulté.

L'armée russe sous les ordres du prince maréchal Paskiević entra le 17 juin en plusieurs colonnes en Hongrie.

Le 3<sup>e</sup> corps d'armée, dont la division Paniutine se trouva détachée, dirigea sa marche par Neumarkt et Ofalu à Lublo. Ce corps se trouva sous les ordres du lieutenant-général comte Rüdiger, adjudant-général de l'empereur de toutes les Russies.

Le 2<sup>e</sup> corps d'infanterie, dont la division Grabbe se trouva détachée à Krakau, pour occuper cette ville, se dirigea en deux colonnes à Izbe et Konsieczno. Ce corps se trouva sous les ordres du lieutenant-général Kuprianow.

Le 4<sup>e</sup> corps d'infanterie, dont une division garda la Galicie méridionale et la Bukovine, se dirigea en deux colonnes de Dukla à Koniornik, et de Zmigroda à Graab. Ce corps se trouva sous les ordres du lieutenant-général Tcheodajew. Toutes ces colonnes russes avaient passé les défilés des Karpathes le 16 et le 17 de juin, sans avoir été beaucoup molestées par les insurgés magyars, qui s'étaient toujours retirés après quelques escarmouches. Le grand quartier-général du prince de Varsovie se trouva le 16 juin à Szielno. Bartfeld fut occupé par l'avant-garde du lieutenant-général Kuprianow. Le prince Paskiević avait de là entrepris une reconnaissance le 19 juin avec les cosaques du général Bideguschew, et le grand-duc Constantin l'y avait accompagné.

Le rebelle polonais Dembinski, qui occupa une très bonne position à deux lieues de Bartfeld, n'eut pourtant pas le courage d'accepter le combat, et préféra de se retirer par Eperies jusqu'à Kaschau.

Le lieutenant-général Tcheodajew occupa Eperies, et poursuivit l'ennemi, par l'ordre du maréchal, sur la route de Kaschau jusqu'à Somos. Le 46<sup>e</sup> régiment de cosaques, qui avait rencontré le premier les insurgés, se renforça par le régiment de houzards d'Olga, et, soutenu par le feu brillant de l'artillerie russe, il renversa l'ennemi et le repoussa jusqu'au pont de la rivière de Tarcza, où se trouvèrent les réserves magyares.

Le lieutenant-général Grabbe, dont la tâche a été de couvrir Krakau, arriva le 17 à Also-Kubin, et dirigea en personne ses colonnes sur Rosenberg aux bords de la Waag. Il avait détaché le général Beniczki, qui avança sur Szucsan et Szent-Marton.

La colonne de Grabbe avait emporté dans un quart d'heure deux redoutes, qu'elle avait rencontrées à travers la route en avançant sur Rosenberg. Quand les Russes montèrent sur la pente rapide qui conduit à la ville, ils furent reçus par un feu de canons assez vif, mais les cosaques, trouvant le pont rompu, passèrent la rivière à la nage, et 4 canons russes répondant énergiquement au feu ennemi, répandirent bientôt la panique dans la ville, et les fameuses troupes magyares prirent alors les jambes au cou et coururent à qui mieux mieux, comme après leur défaite à Schwechat en 1848.

Le général Beniczki, s'avançant avec sa colonne de Párnicza à Kralovan fut arrêté dans sa marche par 4 redoutes qu'il fut impossible de tourner. Ce général fit alors rouler du haut des rochers des blocs énormes sur les rebelles, ce qui les épouvanta tellement qu'ils se retirèrent aussitôt.

Grabbe, remarquant que les insurgés en fuyant voulurent rompre le pont à Sznosan, y envoya en toute hâte le colonel Sytschew pour les en empêcher. A Szent-Marton les rebelles tirèrent encore par les fenêtres sur les Russes, quand ils entrèrent la baïonnette croisée, mais finirent bientôt par s'enfuir à la débandade.

Le prince de Varsovie avait appris le 24 de juin que l'ennemi l'attendait dans une position à Budamer. Il fit sur-le-champ réparer le pont à Somos, et se mit en mouvement avec tous ses trois corps d'armée, — mais les Magyars avaient trop de respect pour l'armée russe, et se retirèrent encore en toute hâte à leur approche par Hidas-Nemeti à Miskolcz.

Paskievič occupa Kaschau sans coup férir.

La cavalerie russe avait pris position entre Baretz et Hardt. Le 4<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup> corps d'armée campèrent en avant et derrière la ville. Le 3<sup>e</sup> corps d'armée campa près d'Eperies.

Le prince de Varsovie avait donné quelques jours de repos à sa brave armée, fatiguée par tant de marches forcées. Il ne recommença son mouvement en avant que le 26 juin.

Le III<sup>e</sup> corps était arrivé à Kaschau, excepté le général Sass, qui avait pris position à Somos.

Le II<sup>e</sup> corps occupa Hidas-Nemeti, où l'on avait aussi envoyé le régiment islamite. L'avant-garde de ce corps, sous les ordres du général adjudant Aurep, passa par Miskolcz, et le général Kupri-now occupa cette ville le 27 juin.

Le IV<sup>e</sup> corps avec 2 régiments de cosaques avança par Tokay jusqu'à Debreczin, où le lieutenant-général Tcheodajeff arriva sans avoir rencontré l'ennemi. Il s'y occupa aussitôt avec l'approvisionnement de l'armée russe.

Dembinski, ce maître en retraite, s'était hâté d'arriver à Pest

et à Szolnok. Il prit une position très avantageuse entre Alberti, Czegléd et Szolnok, au centre de la base d'opération que les insurgés avaient adoptée.

Le général Sass, ayant appris que les insurgés s'étaient concentrés à Rosenau et à Varalya, s'était mis à la tête de sa cavalerie caucasienne et marcha droit à l'ennemi, dont il trouva l'avant-garde le 6 juillet à Debrod. Ce hardi général, connu par ses glorieuses campagnes caucasiennes, attaque aussitôt les insurgés, les enfonce dans un moment, et les jette dans les marais et dans les bois voisins, où ils tâchent de se sauver, mais l'excellente cavalerie montagnarde du général Sass les y débusque et les détruit presque entièrement.

La cavalerie russe s'y était battue avec une hardiesse et une persévérance au-dessus de tout éloge. Elle avait fait 140 verstes en 48 heures, ce qui prouve assez que les mouvements des Russes sont aussi rapides que ceux des Français, car il y a encore des gens qui veulent faire croire au monde que les Russes ne savent pas marcher.

Le prince de Varsovie arriva le 9 juillet avec le 2<sup>e</sup> corps d'armée à Abrani et le 16 juillet à Mezö-Kövesd, où il établit le grand quartier-général.

Le 3<sup>e</sup> corps d'armée se porta à Kapolna. Le lieutenant-général Tcheodajeff avait reçu l'ordre d'arriver le 17 juillet à Hatvan. Pour couvrir l'aile gauche de l'armée, le maréchal prince Paskievic avait envoyé une division de hulans et une *sotnia* de cosaques sous les ordres du colonel Chrulew dans la direction de Poroslo avec l'ordre précis de poursuivre l'ennemi sur une ligne parallèle.

A peine que Haynau avait appris que l'armée russe venait de passer la frontière de Hongrie et d'occuper la ville de Kaschau, qu'il s'empressa de commencer à son tour son opération offensive.

Les insurgés avaient concentré entre le Danube et la Tisza 150.000 hommes. Ils avaient donc l'avantage de pouvoir tourner toutes leurs forces contre l'une ou l'autre armée des alliés, séparées par une distance considérable, selon les chances favorables qui s'y offraient.

Pour exécuter un plan hardi, il aurait fallu un chef aux insurgés, qui aurait su imposer aux autres chefs subordonnés, mais il n'y en avait pas.

Il n'y avait que de la rivalité entre Görgey et Dembinski, les autres chefs des insurgés se penchaient pour la plupart du côté de Görgey, qui à son tour profita de l'attachement des soldats magyars pour se garantir une sorte d'indépendance militaire.

C'est connu que Görgey s'était brouillé avec Kossuth depuis le manifeste de Debreczin, qui constitua le royaume de Hongrie en république, et que Kossuth, à son tour, se méfiant toujours des



intentions secrètes de Görgey fit tout son possible pour faire passer le commandement en chef de l'armée magyare entre les mains de Bem ou de Dembinski. On intrigua de toute part, et les partisans de Kossuth, de Görgey, de Bem et de Dembinski contre-paralysèrent toute décision définitive.

Cette discorde dans le camp des Magyars fit échouer leur plan de campagne. Au moment où les Russes occupaient Kaschau, et les Autrichiens s'avançaient sur Raab et Komorn, les corps ennemis se trouvaient éparpillés d'une manière vraiment stupide.

Görgey se trouva avec 40.000 hommes sur la rive gauche du Danube et aux bords de la Waag.

Klapka occupa Raab avec 20.000 hommes. Perczel et Guyon avaient réuni 35.000 hommes dans les environs de Szegedin et de Theresiopel.

Aulich se trouva avec 15.000 hommes entre le lac de Balaton et Földvar.

Vetter et Gal bloquèrent Temesvar et Arad avec 18.000 hommes.

Enfin Dembinski avait pris position entre Szolnok, Alberti et Pest avec 20.000 hommes.

Nous verrons plus tard, à la fin de la campagne, que les insurgés revenaient à la conviction qu'il fallait réunir toutes leurs forces pour se soutenir, mais ce fut trop tard alors, car les insurgés étaient déjà séparés et repoussés au delà de la Tisza dans une direction divergente par les Russes à Grosswardein, et par les Autrichiens à Temesvar.

Ils ont été donc battus et vaincus en détail.

L'empereur d'Autriche, François-Joseph, accompagné de son premier ministre, le prince Felice Schwarzenberg, et du ministre de la guerre, le comte Gyulay, se rendit en personne le 26 juin au grand quartier-général et y prit le commandement en chef de son armée.

Klapka et Pöltenberg défendirent la ville de Raab et les retranchements qu'on y avait construits.

Le 28 juin l'armée impériale se mit en mouvement. Le premier, le troisième corps d'armée et celui de réserve s'avancèrent sur Raab, pendant que la division russe Paniutine et la division de cavalerie Bechtold se trouvèrent en réserve à Leyden et Joveny-haza.

Le comte Schlick s'avança avec le premier corps sur la grande route par Hochstrass à Abda, pour y forcer le passage de la Rabnitz, pendant que le lieutenant-général Wohlgemuth, dont l'avant-garde fut commandée par le général Benedek, repoussa l'ennemi sur la rive gauche de la Rabnitz, et avança par la route de Lesvar sur Raab.

Klapka, menacé sur les derrières de sa position, brûla le pont, et se retira dans ses retranchements. Alors les deux corps d'armée marchent à l'assaut. Les rebelles ne firent qu'une vaine résistance contre les troupes impériales, qui se battaient sous les yeux de leur souverain. Les Magyars furent partout chassés.

Klapka, cet homme d'une suffisance burlesque, se vit en même temps menacé par le 3<sup>e</sup> corps d'armée et par la brigade Schneider dans le flanc gauche. Alors il perdit toute présence d'esprit, et ne voyant arriver aucun secours de Görgey, il se retira à Acs, ou se laissa plutôt y entraîner par les fuyards, car il avait complètement perdu la tête.

L'entrée de l'empereur François-Joseph à Raab à la tête de sa fidèle et vaillante armée avait vraiment quelque chose de sublime et d'imposant. Il y fut salué par les airs de joie de la part des habitants, et le soir la ville a été illuminée.

On dit que Nicolas I<sup>er</sup>, l'empereur de toutes les Russies, avait écrit une lettre amicale à l'empereur d'Autriche, par laquelle il le conjura au nom de leur amitié, et dans les intérêts de la monarchie autrichienne, de ne pas exposer inutilement sa vie sacrée aux dangers du combat et au fanatisme révolutionnaire.

Cette lettre et les remontrances respectueuses du premier ministre prince Schwarzenberg engagèrent le chevaleresque empereur d'Autriche de quitter l'armée après la prise de Raab.

Le 3<sup>e</sup> corps d'armée avait déjà passé la rivière de Raab le 27 juin. La brigade détachée Schneider emporta Csolnok d'assaut. Trois divisions de hulans du régiment Kaiser s'y étaient le plus distinguées. Le lieutenant-général Moltke marcha avec le gros du corps sur la route de Tenyo, rencontra l'ennemi à Szemere et le repoussa après un combat assez opiniâtre.

Haynau avança son armée, après la prise de Raab, sur Komorn, où les insurgés avaient concentré la plus grande partie de leurs forces.

Haynau y entreprit une reconnaissance le 2 du juillet.

Görgey avait mis cinquante canons en batteries à l'approche des Autrichiens, et les protégea par 20 escadrons de houzards, mais une batterie, qui s'était trop avancée et exposée, fut aussitôt prise par les cheval-légers Lichtenstein et les hulans de Kaiser. Quatre escadrons de houzards, qui accoururent pour la sauver, en furent renversés et repoussés avec une perte considérable.

Le général baron Reischach, qui a souvent la tête trop montée, ne put maîtriser son ardeur belliqueuse, malgré la défense expresse de ne pas attaquer les retranchements ennemis, et emporta en peu de temps 3 redoutes où il fit 60 prisonniers, et enleva 3 canons et un mortier.

L'armée impériale avait reçu l'ordre à 6 heures du soir de se retirer dans leur position. Alors baron Reischach fut obligé d'abandonner sa conquête éphémère, et de se retirer avec la perte si considérable de 15 officiers, et de 200 soldats, qui équivalaient bien les 60 prisonniers et les 4 pièces d'artillerie.

Le premier corps d'armée dut prendre position près d'Acs, et occuper la petite forêt entre ce village et la forteresse de Komorn.

Wohlgemuth avec son gros à Motsa, et Benedek à O-Szőny. La cavalerie de réserve à sa droite.

La brigade de cavalerie du prince Fréd. Lichtenstein à Harkaly et la division russe de Paniutine prit position à Csern.

Le grand quartier-général de Haynau s'établit à Bena, et le 3<sup>e</sup> corps d'armée fut dirigé sur Igmand. Les différents corps d'armée avaient déjà presque fini leurs mouvements prescrits, quand Görgey, furieux de ce que les Autrichiens l'avaient attaqué si hardiment, fondit encore à 7 heures du soir à la tête de 12 bataillons, 40 escadrons de houzards et 12 batteries sur le faible corps de Schlick, qu'il repoussa jusqu'à Acs, et dont il voulut tourner son aile droite.

Schlick, dans ce moment de danger, s'adressa au lieutenant-général russe Paniutine pour le secourir avec une seule brigade. Le brave Paniutine, trop éloigné de Haynau pour en avoir promptement le consentement, s'avança de sa propre autorité avec toute sa division sur le champ de bataille sans le moindre délai, et prit position sur une colline à portée de canon de l'ennemi en formant un angle avec l'ordre de bataille de Schlick. Paniutine avait placé son artillerie si avantageusement, que leur feu meurtrier força bientôt les insurgés à battre en retraite et de se retirer dans la forteresse de Komorn avec une perte considérable.

Les houzards de Görgey, en mouvement pour tourner la droite de Schlick, furent repoussés par une brillante attaque de cavalerie, commandée par le général baron Simbschen. A cette occasion Görgey avait reçu un coup de sabre à la tête, d'un de ses houzards, qui se croyant encore poursuivi dans sa fantaisie, et faisant une molinée [sic] autour de sa tête pour se garantir contre les coups du cavalier ennemi, finit par frapper en passant son chef, qui souffrit longtemps de cette malencontreuse blessure.

## [TOME XII]

### CHAPITRE PREMIER

D'après l'ordre de bataille du 3 juillet, le premier corps d'armée autrichien, à Acs, occupa la forêt, et appuya sa gauche sur le Danube.

Le 2<sup>e</sup> corps, sur la rive gauche à Lak, occupa avec son avant-garde Aranyos, Kőszeg-falva et Zsigárd.

Le lieutenant-feldmaréchal Wohlgemuth se trouva avec le corps de réserve et avec la cavalerie de réserve à Harkoly et Csem.

Le grand quartier-général de Haynau s'établit avec la division russe Paniutine à Babolna.

Le 3<sup>e</sup> corps à Igmand avait poussé un détachement jusqu'à Bér.

Görgey, ayant été convaincu le 2 juillet qu'il ne parviendra jamais à rompre la position autrichienne sur la rive droite, voulut tenter sa fortune sur la rive gauche, et se tourna rapidement sur Waitzen, où il espéra de se réunir avec Dembinski. Pour mieux cacher son projet, et sachant le 3<sup>e</sup> corps d'armée autrichien déjà parti sur la grande route de Bude, il sortit le 11 juillet de ses retranchements avec 20 bataillons et attaqua, protégé par un brouillard épais, le 1<sup>er</sup> corps et le corps de réserve autrichiens, en occupant en même temps la forêt de Harkaly. Les brigades Sartori et Bianchi, soutenues par la brigade Reischach, et par une brillante attaque de cavalerie du lieutenant-feldmaréchal prince Lichtenstein, résistèrent pourtant à l'immense supériorité numérique des troupes magyares.

Le corps de réserve fut cependant repoussé jusqu'à Csem, mais l'apparition seule de l'imposante division russe Paniutine, au moment le plus critique, sur le champ de bataille, où Haynau l'avait dirigée dans le flanc gauche des insurgés, fit battre en retraite M. Görgey, et les 2 régiments de houzards, qui tentèrent de tourner l'aile droite des Russes, furent si bien reçus par le feu meurtrier de la 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> batterie, qu'ils tournèrent bride et disparurent ventre à terre.

Le lieutenant-feldmaréchal Bechtold donna aussi une bonne leçon aux houzards, qui s'étaient avancés sur Motsa; et à 5 heures du soir les insurgés étaient partout rentrés dans leurs retranchements.

Görgey, qui encore durant le combat avait fait défilé son train sur la route de Waitzen, y suivit avec son armée pendant la nuit, et Klapka prit alors le commandement de la forteresse Komorn, qu'il conserva jusqu'à la capitulation de l'an 1849. Klapka, puis émigré à Hambourg, y accoucha de ses mémoires, dont la belle édition aurait été digne d'une plume plus brillante que la sienne, qui sentait la caserne où l'auteur avait fait ses études.

Le 11 juillet, quand Görgey avait attaqué les Autrichiens, le major autrichien Vussin, à la tête d'un corps volant, entra dans la capitale de Hongrie et occupa la place démolie de Bude. La division Ramberg, qui le suivit, en prit formellement possession le 12 juillet.

Presque à la même heure, quand Vussin entra à Bude, le colonel russe, comte Adlerberg, traversa les rues de Pest avec une *sotnia* de cosaques. L'honneur de la réoccupation de Budapest revient donc autant aux Russes qu'aux Autrichiens, qui y avaient effectué la jonction de leurs armées.

Haynau, informé de la retraite de Görgey, fit cerner la forteresse de Komorn par le 2<sup>e</sup> corps, et suivit rapidement avec la division russe Paniutine, son premier corps d'armée et celui de réserve sur la route de Bude, le 3<sup>e</sup> corps de son armée. Arrivé le 19 juillet à Bude, il se tourna tout d'un coup, par une inspiration géniale, vers le midi de la Hongrie, où son apparition fut de la plus grande importance pour les succès des armes autrichiennes. Il partagea la conviction du colonel Ramming, chef de son état-major, que Görgey ne pourrait plus échapper aux prudentes manœuvres du prince de Varsovie, qui serrait toujours de plus en plus le cercle d'airain dont il entourait l'armée magyare et son chef téméraire. Haynau l'abandonna donc entièrement à l'armée russe, et en informa le maréchal prince Paskievič, qui ne fut cependant point content de la direction inopinée que l'armée autrichienne venait de prendre. Quand on lit *La campagne des Russes en Hongrie*, la rancune du prince de Varsovie contre Haynau s'y fait encore sentir par la plume aigüe de l'auteur russe. Le résultat brillant de cette opération géniale du baron Haynau, là-dessus mentionnée, l'avait cependant glorieusement justifié en face de la critique russe.

Le prince de Varsovie se trouva le 11 juillet avec son 2<sup>e</sup> corps à Kapolna, pendant que son 3<sup>e</sup> corps avançait sur Gyöngyös, et que le comte Rüdiger effectua sa jonction avec l'armée de Haynau par les cosaques du comte Adlerberg à Pest.

Paskievič, informé par Haynau et par son général prince Bebutoff

près de Waitzen que Görgey y était arrivé le 15 juillet avec 45.000 hommes et 120 canons, y dirigea aussitôt le général Sass avec l'avant-garde du 3<sup>e</sup> corps, suivi du gros et du 2<sup>e</sup> corps, qui venait de Gyöngyös, et envoya le 4<sup>e</sup> corps d'infanterie à Miskolcz pour couper la retraite à Görgey, en l'empêchant à y passer la Tisza.

Le général prince Bebutoff, ayant reçu l'ordre de se replier sur le général Sass, rencontra l'ennemi le 15 juillet, envoya aussitôt 6 *sotnia* de cosaques du régiment islamite au devant des Magyars, et prit position derrière la ville de Waitzen.

Attaqué par des forces supérieures, il se retira à Ujfalu, où renforcé par le général baron Offenbourg, il rejeta l'ennemi à Waitzen, pendant que le général Sass avança du côté de Gödöllö.

Sass engagea le combat avec son artillerie. La canonnade dura 7 heures, et l'arrivée du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps d'infanterie russe décida la bataille en faveur des armes russes. La nuit arrêta le combat, et Görgey en profita pour effectuer sa retraite, en laissant Nagy-Sandor à Waitzen pour la couvrir.

Le 17 juillet du grand matin, les cosaques et les hulans russes se précipitèrent dans la ville, s'emparèrent d'une batterie, mais n'en purent amener qu'un seul canon, puisque les habitants commencèrent à tirer par les fenêtres sur eux, et que Görgey était retourné avec 4 bataillons, 7 escadrons et 4 batteries en ville. Le comte Rüdiger emporta alors la ville à la baïonnette et poursuivit Görgey jusqu'à Szerdahely, qui perdit ce jour 1.000 prisonniers, 4 canons et 1 drapeau.

Le 18 juillet Rüdiger poursuivit encore Görgey jusqu'à Vad-Kert, mais alors il reçut l'ordre du prince de Varsovie de se porter en ligne droite avec son corps à Gyöngyös, le 4<sup>e</sup> corps se dirigea de Kapolna à Kövesd, et le général Kuznetzov avec la cavalerie d'avant-garde à Harsany dans la direction de Miskolcz.

Le maréchal Paskievič avec le 2<sup>e</sup> corps se dirigea sur Waitzen, en marchant à Aszod, et le comte Tolstoy avança avec son avant-garde à Zsambok.

Par cette opération le maréchal vint de renoncer à la poursuite de Görgey, mais en concentrant ses forces entre Hatvan et Miskolcz il s'était rendu maître du passage de la rivière Tisza et de la route qui conduit à Gross-Wardein et Debreczin. Par ces manœuvres géniales l'éparpillement des forces ennemies après le combat de Waitzen devint inévitable et irréparable, et leur retraite ne put plus s'effectuer qu'excentriquement.

De sa position actuelle, Paskievič était en état de culbuter Görgey sur Tokay, et Perczel sur Szolnok, et servit en même temps de pivot et de point d'appui à l'armée de Haynau, qui déboucha par

Pest. En se portant dans un moment favorable à Gross-Wardein il pouvait bouleverser toutes les opérations des insurgés, et leur porter le coup mortel.

On voit donc bien que le plan génial du prince de Varsovie, qui préféra un résultat sûr à des chances heureuses mais problématiques, valait autant que la manœuvre hardie du baron Haynau.

Le 20 juillet le général Tolstoy rencontra l'ennemi à Zsámbok. Perczel et Visotzki, avec 20.000 hommes du corps de Dembinski à Szolnok, s'avancèrent sur lui. Joseph commanda leur avant-garde. Tolstoy s'était replié à Tura où il avait à soutenir le choc de 32 escadrons de houzards, protégés par 14 canons, avant qu'il aurait pu mettre ses canons en batterie. La cavalerie russe et magyare s'attaquèrent avec fureur. Dans ce moment critique arriva l'artillerie de ligne du corps de Labinzoff, qui annonça sa présence sur le champ de bataille par des décharges si meurtrières que les houzards, qui ne sont pas faits pour braver le feu d'artillerie, tournèrent bride et disparurent au galop. L'apparition du corps entier du général Labinzoff acheva la défaite des Magyars, qui se retirèrent en toute hâte à Szent-Tomas. La bravoure de l'avant-garde du comte Tolstoy contre l'immense supériorité ennemie dans ce combat a été vraiment sublime. Dembinski, en suite de ce malheureux combat et menacé par l'armée de Haynau, qui avança avec la rapidité d'un torrent de Pest, fut forcé de se retirer à Szegedin.

La première partie du plan d'opération du prince de Varsovie a été donc exécutée d'une manière brillante.

Le général Grabbe, sachant Görgey à Losoncz et Gyarmat, s'avança sur Losoncz pour lui couper la retraite, mais il n'y réussit pas. L'avant-garde de Sass, entraînée par son ardeur à poursuivre l'ennemi, se trouva tout d'un coup en présence de toute l'armée magyare, et il en aurait été fait sans la présence d'esprit de leur commandant le colonel Chrulov et l'arrivée de leur général Sass avec le gros de son corps. Görgey se retira alors en 2 colonnes par Rimaszombat à Forzo et Miskolcz, et gagna avec la ligne du Sajo le passage de la Tisza.

Ce fut alors qu'on a vu deux officiers russes, les yeux bandés, escortés par des houzards passer par Losoncz à Rimaszombat pour se rendre auprès de Görgey, — peut-être pour entamer des négociations, qui amenèrent la catastrophe de Vilagos. Paskievič, apprenant la retraite de Görgey à Miskolcz, le fit poursuivre sans relâche par le 4<sup>e</sup> corps, campé à Mezö-Kövesd, et ordonna au 2<sup>e</sup> corps de se porter immédiatement à Tisza-Füred, pour y jeter un pont sur la Tisza. Le général Grabbe se rendit en ligne droite de Losoncz à Tokay.

C'est ici la place de raconter le malheur qui frappa la ville de Losoncz le 7 août 1849.

Le 1<sup>er</sup> août y arrivèrent 90 soldats russes avec quelques officiers pour s'y restaurer dans les auberges. Tout d'un coup ils furent surpris par 400 guérillas de Pest, qui avaient rôdé autour de Losoncz. Trois officiers et 3 soldats russes furent tués, le reste se fit jour et arriva sain et sauf au camp russe, pour y répandre la nouvelle de la trahison des habitants et de l'assassinat de leurs frères d'armes. En attendant, les habitants de Losoncz avaient enterré les cadavres des Russes dans leur cimetière.

Le général Grabbe campa alors à une lieue de la ville.

Dans la nuit du 7 août un détachement de cosaques entra dans la ville, rassembla les habitants à coup de knout dans le cimetière et les força à déterrer les cadavres des soldats et des officiers russes avec leurs mains, sans leur permettre l'usage d'une pelle ou d'une houe. Puis les habitants furent forcés de laver les cadavres malgré l'odeur méphitique qui s'en exhala. Les soldats furent enfin enterrés de nouveau dans le cimetière, et les officiers furent portés à l'église, où l'on les enterra le lendemain avec les honneurs militaires. Le 8 août plusieurs bataillons russes entrèrent en ville pour piller les maisons, et le soir, quand ils n'y trouvèrent plus rien à piller, ils mirent pour la bonne bouche le feu aux 4 coins de la ville de Losoncz, ce qui acheva de compléter la ruine de cette ville, naguère si heureuse et florissante.

Si les Autrichiens auraient traité de la même sorte les misérables habitants de Szolnok, qui avaient tiré sur les soldats de la brigade Karger au mois de mars, la ville de Losoncz en aurait pris note et appris que le paisible habitant d'une ville ou de la campagne n'ose point se mêler du métier de la guerre, pour n'en pas s'attirer les terribles conséquences.

Ce n'est point une excuse pour les habitants de Losoncz qu'ils n'avaient pas pris part aux assassinats des vagabonds de Pest. Leur devoir était de se lever en masse pour empêcher cette canaille à commettre de tels forfaits, et de prouver de cette manière qu'il n'y avait pas de la connivence de la part des paisibles habitants de la ville.

Görgey était arrivé le 22 juillet à Miskolcz.

Le lieutenant-général Tschedajeff, qui avait occupé Abrány, avait l'ordre d'amuser Görgey jusqu'à ce que le pont sur la Tisza, près de Füred, aura été achevé, et de ne point forcer le passage du Sajo. Le 24 et 25 juillet il y eut lieu un combat d'artillerie, et Tschedajeff occupa enfin Miskolcz, mais Görgey quitta sa position sur les rives du Sajo et se retira. à Tokay.



Le 4<sup>e</sup> corps d'armée fut alors dirigé à Mezö-Kövesd, et le général Osten-Sacken, arrivant avec des renforts en cavalerie de Kaschau, reçut l'ordre de se réunir avec Grabbe, pour occuper puis Tokay. Le 2<sup>e</sup> corps d'infanterie devait passer la Tisza le 25 juillet. Le prince Gortschakoff, chef de l'état-major russe, entra à la pointe du jour à Poroszlo avec les troupes destinées à forcer le passage, et de prendre puis la ville de Tisza-Füred. Tolstoy suivit le prince Gortschakoff avec l'avant-garde du 2<sup>e</sup> corps. Le terrain de Poroszlo jusqu'aux rives opposées de la Tisza offrit d'immenses difficultés. La longue digue, qu'on avait à passer, a été coupée en deux en plusieurs endroits par un large fossé et flanquée par le feu ennemi.

Gortschakoff, qui savait bien qu'on ne devait laisser le temps à l'ennemi à se reconnaître quand on avait l'intention de forcer le passage d'une rivière, fit avancer aussitôt son infanterie malgré sa lassitude après une marche forcée, et passa heureusement sous la protection de son excellente artillerie le premier canal de la digue, où le pont se trouvait rompu. Arrivé au 2<sup>e</sup> canal, on y trouva le pont brûlé, et le combat qui s'y engagea dura jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le prince Gortschakoff, voyant la rive opposée couverte de bois, éleva pendant la nuit, près de l'endroit du passage, un épaulement pour 18 canons. A 3 heures du matin 2 batteries étaient montées, et les pontons de Birago se trouvaient déjà sur la surface de la rivière. L'ennemi ouvrit alors son feu d'artillerie, mais Gortschakoff y répondit par une grêle de mitraille, et quand les premières sections de son infanterie avaient abordé la rive opposée, l'ennemi se retira à Ujváros, où Görgey, qui de prime abord avait désespéré à pouvoir défendre le passage de la rivière aux Russes, malgré les immenses avantages de sa position, s'était retiré avec le gros de son corps encore pendant la nuit passée.

Ce passage forcé, aggravé par les difficultés et obstacles du terrain, manifesta le génie militaire et la bravoure du prince Gortschakoff, et fournit l'occasion au grand duc Constantin Nikolajevič, y présent, de se montrer digne de la prédilection de son père, le tsar Nicolas, et de la juste renommée dont il jouit en Russie à cause de ses talents et de ses brillantes qualités de caractère.

Le 27 juillet le prince de Varsovie passa la Tisza à Poroszlo avec le 3<sup>e</sup> et le reste du 2<sup>e</sup> corps d'infanterie, et se rendit à Tisza-Füred.

Le général Grabbe, après un combat de 4 heures avec le gros de l'armée magyare à Onga, se retira par Szent-Peter à Putnok.

Le maréchal Paskievič, en apprenant que l'eau manquait sur la route de Tisza-Füred, à Debreczin, fit rompre le pont de Tisza-Füred et se rendit à Csege, où il fit construire un autre pont pour

la communication de ses corps sur les rives opposées. L'ennemi fut forcé par ces dispositions à se retirer à Debreczin. Osten-Sacken et Grabbe occupèrent alors Tokay, et Tscheodajeff fut chargé de couvrir la communication entre Kaschau, Tokay, et Debreczin.

Paskievič s'avança alors avec le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps d'infanterie, la 12<sup>e</sup> division de cavalerie et avec 2 régiments de la division de cavalerie légère par Ujváros à Debreczin.

Ce fut alors que cet imbécile Aristide Desöffy, ci-devant officier dans le régiment de houzards comte Radetzky, conjura en versant des larmes les habitants de Debreczin de brûler leurs maisons et de se sauver à l'approche de l'armée russe, en ne laissant que cendres et ruines à l'ennemi.

Desöffy, inspiré par Kossuth, voulut jouer le rôle de Rostoptchin à Debreczin, mais les habitants se moquèrent de lui et répondirent que Kossuth avait beau conseiller de brûler leurs maisons, lui qui n'en avait jamais bâti une à la sueur de son front. C'est aisé de conseiller aux autres à sacrifier tout, quand on a les poches pleines de l'or de l'État pour s'en aller un beau matin à Londres ou en Amérique, pour y faire une vie de polichinelle, pendant qu'ils mourraient de faim avec leurs familles.

Desöffy, pendu le 6 octobre 1849 à Arad, fut un de ceux qui ne comprenaient rien à la révolution magyare, ni au rôle qu'on l'y fit jouer.

Görgey avait laissé Nagy-Sándor avec 18.000 hommes et 40 canons à Debreczin pour défendre cette ville, et celui-ci reçut les Russes avec un feu terrible, qui continuèrent la marche arme en bras jusqu'au moment où ils arrivèrent à portée de canons. Alors leurs batteries de gros calibre balayèrent les avenues de la ville, et le choc brillant du régiment islamite acheva la défaite des insurgés, qui commencèrent à crier « sauve qui peut ». Les houzards du régiment russe Radetzky sabrèrent tout un bataillon de honvéds, qui osa encore résister ; pas un seul homme n'en échappa.

La victoire des Russes a été brillante : 6.000 prisonniers, 6 canons et un drapeau furent leurs trophées bien mérités. Si 4 régiments de cavalerie sous les ordres du général Glasenapp n'eurent laissé échapper le moment favorable à l'attaque, l'ennemi aurait été entièrement anéanti.

Görgey, tout à fait découragé, se retira à Arad pour y concentrer toutes les forces des insurgés, mais le peu d'espérance qu'il avait d'y réussir, se trahit par son désir d'entamer des négociations avec le prince de Varsovie, dont nous parlerons plus tard.

L'entrée imposante de l'armée russe à Debreczin fera à jamais époque dans les annales de la ville, et glaça d'effroi les habitants,

qui ne furent habitués que de voir les misérables bataillons de honvéd, à la vue de la magnifique cavalerie russe et de cette infanterie, qui parut fondue de bronze et de fer.

Paskievič fit chanter le 6 août un *Te Deum* solennel, et faire des prières pour sa majesté l'empereur d'Autriche, François-Joseph I<sup>er</sup>, dans la même église où naguère le 14 avril 1849 ce misérable Kosuth et ses consortes [sic] dans le torse-parlement [sic] avaient proclamé la déchéance de la maison impériale d'Autriche du trône de Hongrie !!!

Le comte Rüdiger occupa, le 8 août, Grosswardein avec le 3<sup>e</sup> corps, et avec son avant-garde Nagy-Szalonta. Il fit poursuivre Görgey sans relâche par la 3<sup>e</sup> division de cavalerie légère, et par 3 régiments de la 2<sup>e</sup> division de la cavalerie légère.

Le prince de Varsovie devint, par l'occupation de Debreczin, le maître d'une position centrale d'où il domina la route d'Arad, de Grosswardein, et de celles qui conduisent en Transylvanie, et sur les rives de la Tisza.

Il en avait gagné en même temps la liberté des mouvements par Tokay en Galicie, par Szolnok à Pest, et par Nagy-Szalonta à l'armée du baron Haynau.

## CHAPITRE II

Le général d'infanterie comte Lüders, et l'aide de camp général Grotenhjelm avaient reçu l'ordre d'entrer en Transylvanie.

Lüders avança le 1<sup>er</sup> juillet sur le couvent de Sinaï, attaqua l'ennemi, qui défendit avec 4.000 hommes sous les ordres de Kiss le défilé de Tömös, chemin creux entre les hautes montagnes, de front et de flanc et le rejeta à Ober-Tömös. Lüders forma alors deux colonnes d'attaque, dont la principale est dirigée sur Tömös, et l'autre sur le village Rosenau par le chemin à gauche entre les montagnes du couvent Predeal, pour protéger en même temps la marche du général Engelhardt, dont la colonne se dirigea à Törzburg.

Malgré le feu meurtrier de l'ennemi et malgré une perte considérable, les Russes emportèrent toutes les positions. Beaucoup de prisonniers, 5 canons et 1 drapeau furent les trophées russes. Parmi les prisonniers se trouva le général magyar Kiss, ce riche seigneur d'Elimir, naguère colonel commandant du régiment impérial-royal de houzards de Hanovre, si fêté à Milan par ses frères d'armes surtout à cause de ses dîners splendides et gastronomes, quand il a été encore lieutenant-colonel du régiment de houzards Radetzky. Il devint, à son insu, rebelle et général magyar par envie de porter l'uniforme de général. Il fut pendu le 6 octobre prochain à Arad, très étonné du dénouement de ce drame politique, auquel il n'avait jamais compris grand'chose.

Le comte Lüders occupa ensuite Kronstadt, dont la citadelle, défendue par 200 Magyars et 6 canons, se rendit aussitôt qu'il la fit bombarder.

Le général Engelhardt, arrivé à Rucár le premier juillet, entra le lendemain en Transylvanie par un chemin détestable, y enfonça 300 insurgés, les rejeta derrière la Alt, et arriva sans obstacles à Rosenau, d'où il fut envoyé avec l'avant-garde par le comte Lüders à Zerdan. Le lieutenant-général Grotenhjelm passa le 25 juillet le défilé de Tihutza, emporta le village de Borgo-Prund, défendu par 2.500 insurgés et 6 canons, qu'il poursuivit jusqu'à Altdorf moyennant ses cosaques et la cavalerie autrichienne.

Lüders envoya à Kronstadt le général Hasford avec un corps

volant dans le pays septentrional des Szeklers, qui tenaient Kőkő avec 5.000 hommes et 8 canons. Hasford les dispersa, occupa Szent-György et avança sur Kezdy-Vásárhely, après avoir laissé un détachement dans le défilé d'Ojtoz.

Lüders, après avoir désarmé la plus grande partie du pays des Szeklers, se porta par Marienberg à Tartlau, pour s'y réunir avec le général Hasford. Les insurgés s'étaient retirés à Csik-Szerda et Udvarhely.

Le lieutenant-feldmaréchal autrichien Edouard comte Clam-Gallas, arrivé de l'armée d'Italie pour remplacer le vieux général en chef en Transylvanie, le L. F. M. baron Puchner, avait en attendant passé avec son corps en 3 colonnes le défilé de Törzburg, et réoccupé la ville de Kronstadt. Le lieutenant-général russe, comte Lüders, en profita pour envoyer le général Engelhardt avec son avant-garde à Fogaras.

Engelhardt emporta le 12 juillet Fogaras, s'empara du pont de la rivière d'Aluta, coupa la retraite à 800 insurgés avec 4 canons, qui s'étaient retranchés devant la ville, et tout ce qui ne resta mort sur le champ de bataille tomba entre les mains victorieuses de ce vaillant général russe. Lüders confia la défense de Kronstadt au L. F. M. comte Clam-Gallas, et se tourna vers Hermanstadt après avoir fait occuper Fogaras, pour empêcher Bem de rompre la communication entre Hermanstadt et Kronstadt.

2.000 insurgés avec 8 canons défendirent le défilé de Rothen-Thurm. Lüders, en le tournant, les rejeta d'une position à l'autre, et les força enfin de se sauver sur le territoire turc, où ils mirent bas leurs armes. Les Turcs, alors encore pleins de respect pour la toute-puissance russe, s'empressèrent de renvoyer au comte Lüders les 8 canons et les armes des insurgés magyars. Cette circonstance est autant plus remarquable, puisque le pacha, commandant de la forteresse de Neu-Orsova, refusa au général autrichien baron Neustaedter, qui arriva avec sa brigade à la fin du mois d'août à Alt-Orsova, de lui renvoyer les armes des insurgés qui s'étaient réfugiés à Neu-Orsova et y avaient déposé leurs armes. Le pacha envoya un capitaine au général, pour s'excuser et pour lui annoncer qu'il n'y était pas autorisé par la haute Porte ottomane.

Lüders occupa le 21 juillet Hermanstadt.

Le comte Clam-Gallas repoussa les insurgés le 23 juillet à Illye-Falú et fit avertir le comte Lüders que l'ennemi se concentrait en masse à Kezdi-Vásárhely. Lüders ordonna là-dessus un mouvement général offensif sur Maros-Vásárhely, engagea le comte Clam-Gallas de s'avancer jusqu'à Csik-Szereda, et ordonna au général russe Dick

de chasser les insurgés de Reps, puis de se réunir avec le gros du corps russe.

Lüders occupa le 29 juillet Schässburg sans coup férir. Sur le rapport des cosaques que l'ennemi s'avancait rapidement avec des forces considérables de Maros-Vásárhely et Udvarhely sur Schässburg, le comte Lüders se porta incessamment avec le gros de son corps sur la route de Vásárhely et envoya une colonne moins forte sur la route d'Udvarhely.

A 11 heures du matin on vit sur la route de Vásárhely avancer 6.000 insurgés en ordre de bataille avec 12 canons en batteries dans les intervalles des bataillons. Bem commanda ce corps en personne.

Lüders jeta au-devant de l'ennemi un régiment de chasseurs avec la 7<sup>e</sup> batterie légère. Dans ce moment renversa un boulet de canon son brave chef d'état-major, le général Skariatin, qui mourut quelques heures après, généralement regretté.

Bem avait développé sa force contre l'aile droite des Russes. Lüders la renforça par son artillerie, et mit pendant une forte canonnade sa cavalerie en mouvement pour tourner l'aile droite de Bem. Les insurgés, la baïonnette croisée, attaquèrent avec impétuosité l'aile droite des Russes, mais ils furent repoussés avec une perte considérable par l'infanterie russe, pendant que la cavalerie les chargea avec un si brillant succès, que dès ce moment la bataille se trouva décidée en faveur des Russes. La défaite de l'aile droite de Bem entraîna celle de toute sa ligne, et les insurgés se retirèrent en débandade, poursuivis par les cosaques, qui en tuèrent plus de mille, et ramenèrent 300 prisonniers ; 11 canons, 4 caisses de munitions, 2 drapeaux, une quantité d'armes et la voiture de Bem avec sa chancellerie de campagne furent les trophées du jour, où la cavalerie et l'artillerie russes se sont couvertes de gloire. Dick s'était réuni avec Lüders, après avoir chassé 4.000 insurgés avec 4 canons de Reps.

Lüders se tourna le 2 août vers Udvarhely, où Bem tâcha de se renforcer, et pour être à portée dans le cas que le L. F. M. Clam-Gallas en avait besoin pour soutien.

Le général Grotenhjelm, dans le nord de la Transylvanie, avait déjà battu le 27 juillet à Ilova-Mare 10.000 insurgés avec 14 canons sous les ordres de l'infatigable Bem, qui revenait à la charge près de Iad, où le même sort l'attendait. Il battit encore le 29 juillet les Magyars, qui s'avancèrent au nombre de 6.000 et 8 canons sur Tekendorf, et au nombre de 5.000 et 6 canons sur Nagy-Sajó, il les enfonça et poursuivit jusqu'à Körtvely-Falva, d'où ils se retirèrent par Vásárhely à Szent-György. Grotenhjelm s'était réuni à Vasárhely avec Lüders.

Bem, renforcé par Kemenyi Farkas qui lui amena 4.800 hommes et 12 canons de Klausenburg, fondit comme la foudre le 5 août sur le général russe Hasford, qui venait justement de repousser une attaque de ce fameux baron Stein, et le chassa de Hermanstadt jusqu'à Talmatsch. Lüders, furieux de cet accident, accourut le lendemain, et sans s'arrêter attaqua la position ennemie à 7 heures du matin, renversa l'aile droite et gauche de Bem, pendant que la vaillante cavalerie russe rompit le centre et sabra les fuyants. Bem, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, se sauva avec son cheval ventre à terre, et ne s'arrêta qu'à Grossen, où il rassembla les débris de son corps.

10 canons et 1.200 prisonniers furent les trophées du comte Lüders. Hasford, encore durant le combat, avait réoccupé Hermanstadt.

Le comte Clam-Gallas venait de battre Gál-Sándor à Szent-György, et lui enleva 11 canons. Lüders fit alors les dispositions suivantes :

Clam-Gallas devait occuper Vásárhely pour imposer aux Szeklers toujours fanatisés et remuants, et pour servir de soutien aux colonnes russes opérant sur Klausenburg.

Grotenhjelm, soutenu par le général Dick, devait se diriger par Blasendorf à Thorda, et s'emparer de Klausenburg.

Toutes les colonnes devaient arriver le 15 août au lieu de leur destination. Lüders, ayant l'intention de délivrer la forteresse de Karlsburg, commença le mouvement offensif le 11 août.

Le lendemain, le 12 août, son avant-garde trouva l'ennemi, fort de 7 bataillons, 600 houzards et 18 canons, en position sur les hauteurs de Müllenbach.

Lüders avait déjà envoyé pendant la nuit 500 cosaques à Szaszpian pour couper la ligne de retraite aux insurgés, et ils y arrivèrent sans être aperçus, et y attendirent le moment favorable pour agir.

Lüders attaqua l'aile droite ennemie, son artillerie foudroya les insurgés, qui se retirèrent en bon ordre sur les hauteurs entre Aloincz et Szaszpian. Lüders les poursuivit avec acharnement, et l'aile droite de l'ennemi commença encore à replier. Dans ce moment les cosaques se lancèrent inopinément comme un ouragan sur les derrières des Magyars, et la vaillante garnison autrichienne de Karlsburg sortit de la forteresse, et attaqua, la baïonnette croisée, les insurgés consternés. Le corps ennemi se débanda ; la cavalerie russe, les poursuivant jusqu'à Sibot, ramena 10 canons, caisses de raquettes, tout le bagage et 1.500 prisonniers.

Le 12 août Lüders entra avec son corps à Szász-város, et se rendit le même jour dans la forteresse de Karlsburg pour féliciter le géné-

ral Auguste de son opiniâtre et héroïque défense. Ce général repoussa cinq attaques de Bem, et fit plusieurs sorties victorieuses pour approvisionner la forteresse. L'empereur d'Autriche le nomma baron et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, et par une grâce spéciale de sa majesté passa le titre de baron à son neveu, le colonel commandant du régiment frontière d'Otočac, M. Bilek, qui fut plus tard pensionné à cause de ses infirmités.



### CHAPITRE III

Nous avons laissé le ban Jellačić à Essek, occupé à réorganiser son armée.

Son chef d'état-major, le général Zeisberg, fut alors tout d'un coup éloigné de sa personne, et par un ordre du général en chef Welden, il devait prendre le commandement d'une brigade d'infanterie dans le corps du général d'artillerie comte Nugent.

Zeisberg, homme loyal, général distingué, ami dévoué du ban Jellačić, à qui il avait rendu des services signalés comme chef de son état-major à la première invasion de Hongrie, à l'assaut de Vienne, à la bataille et victoire de Schwechat, dans toute la campagne de Hongrie sous le prince maréchal Windischgrätz jusqu'après la retraite de Bude à Essek, n'aurait jamais pu être éloigné par un ordre du général en chef de la personne du ban Jellačić, sans que celui-ci aurait donné, au moins tacitement, son consentement, car à cette époque le ban de Croatie pesait encore trop dans la balance politique, pour qu'on ait voulu le blesser d'une manière si éclatante !

Est-ce que le ban Jellačić désirait peut-être au fond de son cœur d'être débarrassé d'un chef d'état-major, dont les manières quelquefois brusques, le ton tranchant, un certain air d'autorité que l'expérience s'arroe sans s'en apercevoir, ont pu déplaire à un homme qui avait acquis le sentiment de son importance politique, de ses moyens intellectuels et de sa haute position où la fortune et les circonstances l'avaient placé ?

Etait-ce une intrigue de l'entourage du ban Jellačić qui avait réussi d'enfoncer le crédit, l'importance et l'influence du général Zeisberg ? Est-ce qu'un ambitieux le voulait remplacer dans les fonctions d'un chef d'état-major et dans le bon cœur du ban Jellačić ? — je n'en sais rien ! Mais c'est sûr que le ban n'avait pas fait les moindres démarches pour retenir Zeisberg auprès de sa personne, et que le lieutenant-colonel Jakobs de l'état-major du ban le remplaça dans les fonctions d'un chef d'état-major de l'armée du sud. Jakobs, que Zeisberg avait recommandé au ban en 1848, qui arriva à Heimburg au quartier-général de Jellačić, qui était alors

major dans l'état-major et par conséquent travaillait sous les yeux et sous les ordres du général Zeisberg, qui n'aurait jamais pensé alors d'en être remplacé un jour !

Zeisberg, en se congédiant du ban Jellačić, avait des larmes aux yeux, et celui-ci, qui ne fut jamais embarrassé de trouver quelques belles phrases et quelques grands mots pour consoler ceux que la disgrâce avait frappés, ne cessa de protester de son amitié et de son estime pour son ancien chef d'état-major qui lui avait rendu de si grands services en 1848 et 1849, et donné des marques si éclatantes de son dévouement et de son attachement. Le colonel Denkstein, les majors Rodić et comte Hompesch et le capitaine Kottas se rendirent en corps chez le général Zeisberg pour prendre congé de lui en lui exprimant le chagrin qu'ils ressentirent en le voyant les quitter.

Zeisberg, pas si bête pour ne pas deviner d'où partait le coup qui le frappa, leur paya de la même monnaie, en leur exprimant à son tour la douleur qu'il ressentait en quittant ses braves frères d'armes.

Zeisberg, à tort ou à raison, soupçonna Rodić de concert avec Denkstein et Jakobs d'avoir enfoncé son crédit auprès du ban, dont celui-ci avait l'oreille, autant plus que Rodić se trouva souvent piqué quand il trancha du quartier-maître général, et ne souffrit pas qu'il se permît de critiquer ou rectifier ses opérations militaires.

La suffisance et la manière brusque de Rodić à Esseck nuit beaucoup alors à la popularité du ban Jellačić. Plus tard il s'était corrigé de l'erreur à se regarder comme un être privilégié en vertu de sa liaison avec le ban Jellačić, et comprit enfin qu'une planète, malgré la lumière qu'elle reçoit du soleil, reste toujours un objet obscur. Actuellement Rodić est baron, général, et se trouve à Raguse en Dalmatie, où il avait l'occasion de se faire remarquer par ses talents et ses bonnes qualités.

La popularité du ban Jellačić était alors en décroissant.

La circonstance que les affaires le forcèrent souvent à faire défendre sa porte à tout le monde, et la manière peu aimable avec laquelle les officiers de sa suite s'en acquittèrent, ne contribuèrent point à la regagner.

Le ban s'aperçut bientôt que l'enthousiasme des Croates s'était sensiblement refroidi — en Esclavonie le peuple en général ne raffola jamais de lui — et il jugea nécessaire de se rendre à Zagrabie pour y ranimer par le prestige de son apparition soudaine l'ancien enthousiasme de ses compatriotes pour leur ban chéri, car il lui importait d'en obtenir des nouveaux sacrifices pour soutenir le trône et la monarchie autrichienne.

Il partit d'Esseck et arriva le 7 mai à midi à Zagrabie, où il fut

reçu solennellement par toutes les autorités civiles et militaires mais la populace se montra froide. Deux causes principales avaient contribué à refroidir les cœurs des patriotes : la subordination du ban de Croatie sous les ordres du prince maréchal Windischgrätz, bien qu'il avait été avant peu nommé général en chef en Hongrie et Transylvanie par un manifeste de l'empereur Ferdinand, encore avant l'assassinat du comte Lamberg, ce qui blessa l'amour-propre de la nation croate, laquelle désirait qu'il fût retourné aussitôt après cette humiliation à Zagrabie, et puis d'avoir consenti à la publication de la charte octroyée du 4 mars 1849, et à la dissolution de la diète d'empire à Kremsier.

Pour prouver ce que nous venons de dire, nous citons un article du plus ancien organe des patriotes illyriens, du journal de Ljudevit Gaj, *Novine dalmato-horvato-slavonske* [sic] qui exprima alors clairement l'opinion publique en Croatie. Le voici : « Hier encore nous rêvions une puissante Autriche fédérative. Aujourd'hui tout l'édifice de nos espérances n'est plus qu'un amas de ruines. Depuis que les représentants des peuples ont été chassés de Kremsier et dispersés de tous côtés par un ministère parjure et insensé, l'empire entier est devenu la proie d'une monarchie qui fait frémir. »

« L'Autriche, dit le *Slovenski jug*, un autre organe croate, ressemble à une vaste maison, où les locataires vivaient dans des querelles continuelles, et que la justice aurait dû faire démolir pour mettre fin à ces discordes. Or, deux des locataires qui voulaient, par intérêt pour le maître, conserver la maison ont été précisément ceux que le maître a le plus indignement sacrifiés et vendus à ses ennemis. Les Slaves d'Autriche ont été livrés par l'Autriche même aux Magyars et aux Allemands, c'est-à-dire à ceux qui ont juré de démolir ce scandaleux édifice. »

« Nous aussi, dit un autre organe des patriotes illyriens, la *Südslavische Zeitung*, nous aussi nous avons prophétisé que si la diète constituante était dissoute, il n'y aurait plus jamais d'autre diète autrichienne. Nous l'avons dit et nous le répétons, la charte octroyée sera mise comme épitaphe sur le tombeau de la monarchie... Nous autres Slaves, nous souscrivions notre propre déchéance, si nous pourrions accepter cette charte, qui nous ramène aux temps de Metternich, et où tout est réglé dans le but d'anéantir notre nationalité. Pour mieux faciliter l'établissement de la centralisation, on avait divisé nos provinces en une quantité de Kronländer, administrativement séparés les uns des autres. Il n'y avait jusqu'à la petite ville de Fiume qui n'eût reçu son existence autonome, en rivalité de la Croatie. C'est ainsi qu'on cherchait à ramener chez nous la concorde et l'union. Faut-il après s'étonner du succès des

Magyars ?... *Koji tone i britve se hvata* (celui qui se noie empoigne même un rasoir) dit notre proverbe croate. Depuis les triomphes de Dembiński la cour a vite changé de langage vis-à-vis de nous. Elle cherche à ramener l'enthousiasme des peuples, elle qui hier encore leur crachait au visage. »

Le ban Jellačić fit aussi tous ses efforts pendant son séjour à Zagrabie pour réconcilier les esprits aigris avec les vues de la cour impériale, et employa tous ses moyens de séduction pour gagner la bienveillance et pour faire rentrer la rivière débordée de l'opinion publique dans son lit de basse [*sic*]. En sa qualité de dictateur en Croatie il décréta des prohibitions contre l'abus de la presse.

A cette époque parut le manifeste yougoslave dans la gazette de Belgrade, et en passa dans tous les journaux et aussi dans les gazettes de Zagrabie, sans le consentement du ban Jellačić, que la voix publique désigna unanimement alors comme l'auteur de cette pièce importante, laquelle dérouta la cour et le ministère de Vienne.

Il n'y a point de doute que ce manifeste, qui fit tant de sensation et rétablit la popularité de Jellačić, a été composé sinon par le ban Jellačić, au moins par ses affidés de sa chancellerie présidiale. On sait fort bien aujourd'hui qu'il n'y avait alors que 2 personnes qui en aient pris copie, savoir Rodić et Torquatus Brlić, secrétaire du ban. Il a été donc bien facile de trouver celui qui avait commis l'indiscrétion d'en envoyer une copie à la rédaction de la gazette de *Belgrade* pour la faire imprimer.

Brlić fut désigné comme le coupable et encourut ostensiblement la disgrâce du ban Jellačić, qui se trouva compromis par la publication de ce manifeste, diamétralement opposé aux maximes politiques du gouvernement autrichien. Brlić dut alors quitter le quartier-général du ban, qui lui retira toute sa confiance, bien qu'il l'avait envoyé avant peu, d'intelligence avec le ministre baron Kulmer, en secrète mission à Paris, d'où il avait apporté une lettre du comte Zamoisky au ban Jellačić, et un journal concernant son activité occulte pendant son séjour à Paris, dont peu de personnes avaient pris, ou ont pu prendre connaissance.

Brlić fut plus tard persécuté par une police intolérante, qui alla jusqu'à le chasser de sa maison paternelle à Brod en Slavonie, et le fit escorter à Zagrabie, où, moyennant le général Denkstein et la préfecture royale et impériale, il fut mis en liberté et repartit pour Brod, où il exerce l'avocatie. En 1861, il a été député de la commune militaire de Brod, fut le coryphée des députés de la frontière militaire esclavonienne, et se maria en 1861 avec la sœur du conseiller aulique Daubach à Vienne.

Torquatus Brlić, fils d'un instructeur public à Brod, dans la fron-

tière militaire d'Esclavonie, éditeur et auteur d'une grammaire illyrienne, étudia au gymnase de Vinkovci, chef-lieu du régiment frontière de Brod, où il se fit remarquer par ses talents et ses progrès. Plus tard, il fréquenta l'académie à Zagrabie, et débuta dans le monde par ses articles dans la gazette croate sous la protection du docteur Gaj. Il attira par sa plume et son esprit l'attention du ban Jellačić sur lui, qui l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire.

Au mois de décembre 1848, le ban l'envoya à Paris. Le but de sa mission secrète fut d'éclairer le gouvernement français sur les tendances politiques des Croates, puisqu'à Paris on croyait que le mouvement populaire en Croatie n'ait été provoqué et dirigé que par la camarilla réactionnaire de Vienne. Le ban l'avait recommandé à l'empereur d'Autriche à Paris, et lui avait fourni les moyens pour subvenir aux frais de son séjour dans cette capitale.

Brlić avait à Paris des entrevues avec le prince Napoléon, et fit dans son salon la connaissance du prince Czartoryski, du comte Teleki, et de plusieurs notabilités politiques de cette époque. Il tenait un journal exact à Paris, et instruisait le ban Jellačić de ses conversations intéressantes par des lettres privées. Il resta jusqu'au mois de mars 1849 à Paris, arriva le 20 du même mois à Pest chez le ban, l'accompagna à Czegled, et en fut envoyé puis à Vienne chez le baron François Kulmer, ministre sans portefeuille, pour y faire tous ses efforts pour que le ban fût émancipé de la tutelle du prince maréchal Windischgrätz et qu'il ne servît plus sous ses ordres. Il se pourrait bien que Brlić y eût parlé trop franchement ou trop péremptoirement, puisque le ministre président prince Felice Schwarzenberg et le baron Kulmer l'avaient pris en aversion, qui profitèrent plus tard de l'apparition du manifeste yougoslave pour l'éloigner de la personne du ban Jellačić. Brlić qui a été le secrétaire du ban, et le seul non militaire, protesta vainement de son innocence, et de ce qu'il n'avait jamais pensé d'abuser de sa confiance en contribuant de quelle manière que ce fût à la publication du manifeste yougoslave. Le ban Jellačić le congédia, mais lui offrit pour dorer la pilule un emploi civil. Brlić le refusa, et se retira à Brod, où il avait les premières années tant à endurer de vexations de la police de Vienne, et encore longtemps après — sinon encore dans ce moment — il se trouva sous la surveillance de la police, qui le soupçonna à tort ou à raison d'être en relations politiques et panslavistes avec la propagande.

Nous allons maintenant donner la traduction du manifeste yougoslave, verbalement autant que possible, sans altérer le sens de cette pièce intéressante. Le voici.

*Mémorandum du ban Jellačić à sa majesté l'empereur François-Joseph*

Les habitants serbes au Banat et en Syrmie, le peuple en Croatie et en Esclavonie se sont levés comme un seul homme pour s'opposer aux tendances séparatistes des Magyars et à la révolte ouverte qui en résulta. C'est une vérité notoire, et ces peuples ont donc le mérite incontestable d'avoir sauvé l'Autriche de sa décadence.

Les déplorables mesures du gouvernement nous ont forcé au commencement de prendre le chemin de la rébellion que la partie révolutionnaire, qui se montra dans tous les pays et parmi tous les peuples, ait pris pour but — et hélas ! cet état de choses menaçait à devenir chez nous un tout particulier, ce qui est assez prouvé par les journaux de cette époque, et ce que personne ne pourrait nier. C'est donc justement pour cette raison que la nécessité même exige du gouvernement qu'il se montre loyal et ferme, et qu'il accorde au peuple tout ce qu'ils ont le droit de prétendre raisonnablement, et ce qu'ils avaient aussi bien mérité, pour pouvoir en revanche leur refuser avec autant plus de sûreté tout ce qui ne s'accorde pas avec la modération et la justice. Nos opérations militaires n'ont pas eu les succès que nous avons le droit de prétendre et qui ne nous auraient pas manqué, si nous aurions su profiter du temps et de nos forces. Actuellement cependant, les succès dans la guerre se trouvent si étroitement liés avec les succès dans la politique que l'on ne parviendra jamais à l'état d'une administration réglée, avant que la guerre de Hongrie ne soit promptement et glorieusement terminée, et de la manière dont j'avais déjà énoncé mon opinion.

Le ban de Croatie, qui tend la main aux Serbes, qui bat l'ennemi, et qui tâche d'arracher ce pays aux mains et au pouvoir des révolutionnaires magyars, il aura bien aussi le droit de dire son opinion par rapport à leur organisation intérieure, et le ban ne veut que le bien de son monarque, le bien de l'Autriche et le bien de ses compatriotes.

L'entourage du prince maréchal Windischgrätz, dont le noble caractère n'avait jamais été provoqué en doute par qui que ce fût, ne pourrait d'aucune manière gagner ma confiance. Tous ces magnats de Hongrie et tous ces nobles, bien qu'ils se nomment conservatifs, ne sont pas meilleurs que Kossuth sous le rapport de leur Magyar-Ország, leur vanité ne leur permet pas à se défaire de l'idée de la suprématie magyare sur les autres races habitant la Hongrie ; au contraire, ils n'en voudraient pas même s'en défaire par rapport aux autres provinces héréditaires de l'Autriche.

La nouvelle constitution ne leur convient pas. Ils ne veulent pas de cette égalité des droits, c'est la domination qu'ils cherchent. Ils représentent le mouvement serbe, dont le but ne paraît cependant pas trop loyal à beaucoup de personnes, que traître et parjure ; ils haïssent les Croates et leur ban, et font tous leurs efforts pour tirer les affaires à la longue, et de gagner à ce changement si désagréable pour eux des conditions qui paraissent capables à pouvoir réaliser leur idée favorite de la suprématie magyare. Ici toute réserve doit être bannie ! Le monarque avait énoncé l'égalité des droits, cela doit devenir une vérité !

A. Que les comtés slovaques développent leur nationalité aussi bien que les autres, que le monarque daigne l'énoncer clairement et définitivement.

B. On doit donner aux Serbes leur Voïvodine. En attendant on en pourrait désigner les frontières : au nord, la rivière de Maros, à l'est le Danube, à l'ouest jusqu'à Lugos dans la direction d'Orsova. Les conflits qui en résulteraient, pourraient être jugés plus tard d'après le sens de la constitution par le tribunal de l'empire. Le véritable berceau de la nation serbe en Autriche est la Syrmie et le

régiment frontière de Peterwardein. Ici se représenteraient bien quelques obstacles, mais, selon mon opinion, la cession de ces pays est inévitable. Le comté de Baranya habité pour la plus grande partie par des Croates, doit être réuni avec l'Esclavonie, et l'île de Mur avec la Croatie, pour la dédommager de la perte de la Sirmie.

C. Le général en chef, baron Rukavina, ne comprend pas notre époque et la situation politique ; son éloignement de Temesvar est une nécessité impérieuse ; on devrait le pensionner avec le titre d'un général d'artillerie, et l'on le pourrait remplacer par le général Thodorović, qui s'y trouve déjà dans ce moment.

D. On doit donner à la frontière militaire un commandement militaire libéral. La tutelle actuelle a été jusqu'à présent insupportable, et la plus désavantageuse qu'on avait pu imaginer. Dans l'administration politique et dans les affaires de la justice civile la langue nationale doit être la langue diplomatique. Comme la frontière militaire, d'après le sens de la constitution, ne pourrait être considérée que comme une partie intégrante de l'armée, séparée de la province, et comme un corps uniquement subordonné au pouvoir exécutif de l'empire, on se trouve par cette raison très embarrassé à décider si la vie constitutionnelle soit vraiment un bien ou non, car s'il est un bien, pourquoi voudrait-on en priver précisément un peuple qui, de nos jours, s'est le plus mérité du monarque et de l'état dans une crise politique des plus dangereuses et des plus décisives ? pourquoi le peuple de la frontière militaire n'aurait-il pas aussi le droit de faire entendre sa voix sur les affaires intérieures ? et ce qu'il avait fait même jusqu'à présent, au moins pour la forme, dans toutes les délibérations qui forment les objets des révisions annuelles dans la frontière militaire. On ne peut pas nier que la liberté constitutionnelle se laisse difficilement accorder ou réunir avec les institutions militaires, mais pour cela la chose n'est pourtant pas impossible. On doit mettre cela en perspective et l'énoncer définitivement. Du reste, le peuple de la frontière militaire est beaucoup plus mûr que celui du provincial, où l'intelligence — en général très misérable — ne se trouve que parmi la noblesse, les employés et les avocats, pendant que tout le reste des habitants se trouve sur un échelon très bas de la civilisation.

E. Les dettes des habitants de la frontière militaire, qui résultent de ce que le gouvernement leur avait avancé de l'argent et des vivres de temps en temps, leur doivent être remises, car le remboursement n'en est sans cela presque nul, et l'effet d'une telle concession serait un des plus bienfaisants.

F. Puisque la guerre de Hongrie nécessite pour bien longtemps mon absence de la Croatie, on trouvera peut-être bien de dissoudre la dernière diète croate-slavonienne que j'avais ajournée, et de décréter des nouvelles élections pour la diète, qui devait s'ouvrir aussitôt après mon retour en Croatie, d'après le sens des principes énoncés par la constitution et avec le plus grand ménagement possible, pour ne pas faire un pas qui aurait l'apparence de l'arbitraire et qui ne manquerait pas d'irriter les esprits. Pour cette raison il serait bon de donner à ce décret la forme d'une sanction, qui contiendrait en même temps la reconnaissance officielle. De cette manière serait possible la clôture de la première diète, avec la condition là-dessus mentionnée de la convocation de la diète prochaine.

Brlić, à tort ou à raison, avait soupçonné le comte Corberon et Stauduar, rédacteur de la gazette allemande de Zagrabie, d'une intrigue par rapport à la publication de ce manifeste yougoslave dans ce journal, d'autant plus que Stauduar n'avait plus tard fait

insérer que quelques lignes de la justification qu'il lui avait envoyée pour la faire imprimer dans la gazette de Zagrabie.

Enfin ce manifeste trahit trop le style et les idées du ban Jellačić pour n'en pas deviner l'auteur, et la preuve que ce manifeste a été envoyé à Vienne, c'est que plus tard, pour éviter l'apparence d'une pression de la part du ban par son manifeste yougoslave, on avait accordé tout ce que les propositions B, E et F avaient contenu.

Le discours qu'avait adressé la députation croate à l'empereur à Vienne le 6 mai 1849, prouve suffisamment le mécontentement général qui régna alors en Croatie, et les immenses difficultés que le ban Jellačić avait à vaincre à Zagrabie, pour faire rentrer tout dans la voie légale tracée par le ministère de Vienne, et faire accepter par ses compatriotes toutes les mesures politiques du cabinet impérial. Il y fallut tout le prestige du nom du ban Jellačić, son énergie, son influence et sa prudence vraiment diplomatiques. Le service imminent [*sic*] qu'il avait alors rendu à l'état mérite autant plus d'appréciation, que sa conduite politique de cette époque a été sévèrement critiquée par des patriotes des plus zélés, et se trouve encore désapprouvée aujourd'hui par les Croates, et laquelle avait beaucoup contribué à miner sa popularité en 1849.

Le ban Jellačić fut le 9 mai de retour à Essek. A son énergie et à son ardeur belliqueuse, il réussit de réorganiser rapidement l'armée du sud, et à la fin du mois de mai il commença ses opérations militaires. Le ban avait laissé le général baron Neustaedter avec 10.000 hommes à Essek pour défendre la forteresse, toute la frontière de l'Esclavonie et d'occuper le comté de Baranya avec la ville de Fünfkirchen. Cette tâche a été bien pénible par rapport à la composition de ce corps, dont la plus grande partie a été composée par des bataillons de la garde nationale (*narodna garda*) dont les officiers ne comprenaient rien du tout au métier de la guerre, et qui ne savaient pas même enseigner à leurs soldats à charger le fusil. Le major Karolyi, par exemple, a été avant quelques mois juge districtuel près de Fiume, et redevint après la guerre employé civil. C'était du reste un très brave homme, plein de bonne volonté, ainsi que tous les soldats de la garde nationale, mais cela ne suffit pas, comme on sait bien, pour réussir dans la guerre.

Le bataillon de Karolyi, dont les soldats furent revêtus d'uniformes de houzards, qu'on avait trouvés dans le magasin d'Essek et requis avec le consentement du ban, avait l'air d'un régiment de cavalerie hongroise à pied, armé de fusils et portant des gibernes.

Les 4<sup>es</sup> et les 5<sup>es</sup> bataillons frontières ne valaient beaucoup mieux. Les soldats n'en furent que des conscrits de la veille en chemise et



caleçons (*galye*) mais ils avaient au moins des officiers et sous-officiers instruits plus ou moins.

Les 3<sup>es</sup> bataillons frontières seuls avaient l'air militaire, et étaient plus ou moins bien dressés.

Pour toute cavalerie, Neustaedter n'avait que ses houzards banderiaux, et bien que la forteresse d'Essek abondât de canons, il n'avait pourtant pas une seule batterie attelée.

D'une grande ressource pour ce général fut la flottille de bateaux à vapeur sous les ordres du brave major Kampfmüller, qui venait de s'abriter sous les canons de la forteresse. Il s'en servit pour éclairer les rives du Danube, et de se procurer des nouvelles sur le mouvement de l'ennemi, ce qui fut une chose bien précieuse pour lui, puisque les habitants de la ville et des faubourgs d'Essek furent très hostiles envers les Croates et l'armée impériale. Les Serbes seuls de la ville inférieure en firent une noble exception. Le commandant de la forteresse d'Essek a été alors le vieux général baron Trebersburg, sous lequel Neustaedter et le ban Jellačić avaient servi dans le régiment frontière d'Ogulin.

## CHAPITRE IV

Pendant que les colonnes de l'armée du sud poursuivirent leur marche dans les plaines de la Syrmie, le ban Jellačić, accompagné de sa suite, se rendit à cheval à son corps de blocade de la forteresse de Peterwardein, qui s'y trouva sous les ordres du brave et intelligent L. F. M. baron Hartlieb.

Le ban arriva le 24 mai au camp retranché du colonel Mamula, qui y avait construit, pour ainsi dire, une autre forteresse en face de celle de Peterwardein, où ses troupes se trouvèrent parfaitement à l'abri du feu d'artillerie ennemie. Mamula avait fait travailler avec tant d'ardeur aux immenses fortifications passagères de sa brigade, qu'il avait tout à fait oublié, selon le dire du baron Hartlieb, de pourvoir un peu à la sûreté des troupes immédiatement sous les ordres du L. F. M. qui avait depuis longtemps une dent contre ce colonel du génie (Mamula, bientôt après nommé général) puisqu'il s'arrogea une certaine indépendance et correspondre directement avec le ban Jellačić, qui apprécia et affecta [*sic*] beaucoup le général Mamula, et lui pardonna cette infraction aux ordonnances du règlement militaire. Cette mésintelligence outre la vie pénible et misérable pendant la blocade de Petarwardein, les fatigues de deux campagnes continues et l'âge avancé du L. F. M. Hartlieb le décidèrent un jour, quand il cassa par hasard la seule paire de bésicles qui lui resta, à demander sa retraite. Par la protection du ban Jellačić, ce digne militaire reçut le titre et la pension d'un général d'artillerie et se retira à Karlstadt en Croatie, où il vit encore à cette heure (juillet 1862).

Le ban, en visitant les travaux gigantesques de Mamula dans le camp retranché, remarqua que l'ennemi avait construit une sape volante pour s'approcher de la redoute qui se trouva sur la route de Peterwardein. Le ban ordonna sur-le-champ l'attaque, et peu de moments après les soldats des bataillons frontières, enthousiasmés par la présence de leur ban adoré, la baïonnette croisée, se précipitèrent sur l'ennemi, et emportèrent cette sape volante. L'ennemi, surpris d'une si brusque et inattendue attaque, s'enfuit dans la for-

teresse et y abandonna ses 2 mortiers, qui furent sur-le-champ cloués, ainsi que les fossés de la sape volante tant bien que mal remplis, car le feu des bastions ne permit point aux soldats frontières de s'y arrêter longtemps, qui se retirèrent aussi bientôt après dans leurs retranchés.

L'armée du sud, embarquée au bord des bateaux à vapeur et des navires, passa le 3 juillet le Danube à Szurduk et Slankamen, prit position entre Kács et Jarek, derrière les anciennes redoutes romaines (*Römerschanzen*) et le quartier-général du ban s'établit à Titel, d'où il se rendit encore le même jour à Vilovo, pour faire une surprise au brave colonel Knićanin, qui s'y trouva dans sa tente au bivouac, au milieu de ses volontaires serbes. Knićanin fut très flatté de cette courtoisie chevaleresque de l'illustre ban de Croatie, et le reçut avec cette franche cordialité modeste, qu'inspire à un cœur honnête la présence d'un homme, dont le nom avait résonné aux cœurs de tous les Slaves et dont la gloire avait à cette époque rempli les pays de la vieille Europe. La conversation dura assez longtemps entre Jellačić et Knićanin, et ils se séparèrent enfin comme de vieux et bons amis.

Le lendemain Knićanin, accompagné de sa suite en brillant costume national, se rendit à son tour à Titel pour y présenter ses hommages au ban Jellačić, qui le reçut à bras ouverts, l'invita à dîner ainsi que toute sa suite, et porta à table le toast à la santé du vaillant colonel serbe Knićanin, qui porta ensuite un toast à la santé du glorieux ban Jellačić et de sa vaillante armée. Le ban avait comblé de politesse le brave Knićanin, qui retourna le soir à son camp près de Vilovo.

L'armée du ban, à peine campée, fut alarmée par les insurgés magyars, dont les tirailleurs harcelèrent les avant-postes autrichiens.

Le 4 juin le ban repoussa une attaque très vive des insurgés, qui avaient engagé le combat sur toute sa ligne.

Perczel, dont les colonnes avaient quitté le 7 juin pendant la nuit Neusatz, se trouva à 4 heures du matin en face de la cavalerie autrichienne qui forma l'avant-garde du ban Jellačić, et commença l'attaque par une canonnade épouvantable. Le brave L. F. M. Ottinger, qui s'était éveillé en sursaut aux premiers coups de canon, qui avaient répandu l'alarme au camp du ban, apparut bientôt à la tête des intrépides cuirassiers de Wallmoden, Auersperg, Sachsen, des braves dragons de l'empereur et de 4 batteries, devant le front ennemi. L'apparition seule de cette formidable cavalerie pesante glaça d'effroi les insurgés. Ottinger lança alors cette masse imposante sur l'ennemi, et le choc irrésistible de ces preux cavaliers

enfonça et renversa les lignes des Magyars, qui se retirèrent à la débandade jusqu'au delà des redoutes romaines (*Römerschanzen*) où la cavalerie autrichienne s'arrêta enfin pour prendre haleine.

Quelques volontaires des dragons de l'empereur passèrent les redoutes romaines que l'ennemi avait abandonnées. Alors toute la cavalerie, Ottinger à la tête, passa les redoutes et fondit sur le 8<sup>e</sup> bataillon des honvéd posté derrière les murs d'un cimetière. En quelques minutes le bataillon entier fut sabré, pas un homme n'en échappa. Ce terrible carnage épouvanta tellement les insurgés qui prirent la fuite et coururent jusqu'à Neusatz, où à l'abri de la poursuite de cette cavalerie fouguese, Perczel parvint enfin à rallier ses fuyards. Ottinger avait alors remarqué qu'une partie des troupes ennemies s'était retirées à la hâte à Sombor et O-Bécse. Après des combats victorieux à Karlovic, Kovilj et Kacs, le ban s'avança sur Neusatz. Il emporta la ville à l'assaut le 12 juin, malgré une grêle de projectiles que les batteries de la forteresse de Peterwardein, qui n'est séparée que par le Danube de Neusatz, avaient vomis sur les courageux soldats du ban, dont la bravoure fut vraiment admirable ce jour. Jellačić, dans son ordre du jour après la prise de Neusatz, comble de louange son armée qui s'en était rendue digne sous tous les rapports.

L'ardeur belliqueuse de quelques commandants à l'assaut de Neusatz passa même les bornes de la prudence. Le général François comte Drašković, par exemple, fit monter sa brigade deux fois à l'assaut de la redoute du pont de Neusatz, qui à lui seul composa un petit fort massif, qu'on ne prendra jamais à l'assaut sans avoir ouvert une brèche à l'aide d'une batterie armée du plus gros calibre, et même alors les batteries de la forteresse empêcheraient toujours un adversaire de s'y établir, avant qu'il ne se fût rendu maître de la forteresse inférieure de Peterwardein. Pour la même raison, le ban ne put se tenir à Neusatz, et se retira avec ses troupes dans la direction du canal de François. Il établit son quartier-général à Sove.

Le voisinage des insurgés incommoda le ban. Il les attaqua le 28 juin, et les culbuta jusqu'à O-Bécse. Le 11 juillet le ban transporta son quartier-général à Kisker, et son armée prit position le long du canal en occupant les plus importants passages de Verbas et de Szent-Tomas. Cette excellente position mit son armée à l'abri des attaques ultérieures des insurgés.

Les souffrances de l'armée du ban furent alors au-dessus de tout ce que l'imagination la plus sombre pourrait inventer de cruel et d'horrible.

Une chaleur étouffante de 28<sup>o</sup> de Réaumur, une vie misérable, puisque les vivres manquaient dans ce pays dévasté, de l'eau détes-

table et bourbeuse, point de fourrages, et les chevaux en manquèrent depuis longtemps ; la fièvre et la dysenterie emporta les plus faibles, et le choléra-morbus enfin vint décimer cette malheureuse armée. Le brave général baron Grammont et le colonel Halavanya y succombèrent. On n'y voyait plus que des moribonds et des malades, des souffrants et des mécontents.

Le ban Jellačić, seul, dont la constitution parut alors de fer, se porta à merveille ; mais il souffrit moralement des maux terribles qui accablèrent sa vaillante armée. Dans ces jours d'épreuves il redoubla d'énergie pour remédier aux fléaux qui menacèrent l'existence de ses braves soldats.

Le ban, informé de ce qu'il y avait plusieurs vaisseaux chargés de céréales sur le Danube près de Sombor, y envoya le major Reszniczek avec un détachement pour s'en emparer, qui se rendit à Essek chez le général Neustaedter pour l'en prévenir. Neustaedter cependant, qui en était déjà informé par le loyal juge districtual Étienne Perczel, venait d'y expédier le major Henriquez avec son bataillon frontière de Kreutz, avec 6 bateaux à vapeur pour s'en emparer.

Ces vaisseaux, au nombre de 24, chargés de céréales et entre autres de 150.000 sacs d'avoine, tout destiné pour l'armée magyare, se trouvèrent pour ainsi dire cachés dans le canal de Battina. Le major Henriquez n'en laissa pas échapper un seul, s'en empara et les fit remorquer par les bateaux à vapeur jusqu'à Essek, où l'on les abrita sous les canons de la forteresse.

La prise de ces vaisseaux, en valeur d'un demi million de florins, fut un bonheur inattendu pour le ban, qui ordonna, aussitôt après en avoir reçu le rapport, qu'on lui envoyait tous les jours plusieurs mil [*sic*] sacs d'avoine.

En Esclavonie on ne rencontra alors que mauvaise volonté de la part du peuple, qui en avait déjà assez de cette guerre révolutionnaire, et apathie et impuissance de la part des autorités civiles. C'est la plus stricte vérité que le général Watter, qui avait remplacé le général baron Trebersburg à Essek, n'aurait jamais pu se procurer assez de voitures de réquisition et assez de sacs pour envoyer la quantité d'avoine que le ban avait demandée à Sove, sans le secours et l'énergie d'Étienne Perczel qui envoya tous les jours plusieurs centaines de voitures et plusieurs mils [*sic*] sacs pour l'avoine du comté hongrois de Baranya.

La loyauté d'Étienne Perczel mérite autant plus de reconnaissance de la part du gouvernement impérial, puisqu'il était le frère du chef des insurgés, qui lui avait fait dire qu'il sera le premier pendu après la réoccupation du comté de Baranya. Étienne Perczel

fournit toujours les meilleures nouvelles sur les mouvements des insurgés au général Neustaedter et accompagna même les expéditions militaires en personne et avec plusieurs centaines de voitures pour faire transporter rapidement les troupes en arrière à Essek, dans le cas que leur ligne de retraite aurait été menacée par les insurgés magyars.

Le major Borotta, qui occupa la ville de Fünfkirchen avec un bataillon frontière banal, un escadron de houzards banderiaux et une demi-batterie de petit calibre, quitta la ville sur le faux bruit que le partisan Noszlopy s'en approchait avec plusieurs milliers de guérillas, et se retira à Siklos où se trouva le major Stokuća avec un bataillon frontière de Saint-George et avec une batterie légère qu'il avait fait atteler du consentement de Neustaedter avec les superbes chevaux de l'écurie du comte Batthyány. Neustaedter, furieux de la retraite non motivée du major Borotta, envoya son galopin, le lieutenant en premier Pukšec, chez Stokuća pour lui ordonner de reprendre sur-le-champ la ville de Fünfkirchen. Le brave major Stokuća la réoccupa le 18 juin, après avoir chassé la canaille armée qu'il trouva sur la route.

Le comte suprême du comté de Baranya, le baron Majláth, qui se trouva toujours à Fünfkirchen, fut forcé de quitter la ville avec les troupes du major Borotta. Il accourut auprès du général Neustaedter pour se plaindre d'une telle pusillanimité de la part d'un major, en remarquant qu'il avait beaucoup plus à risquer, dans le cas s'il tombait entre les mains des insurgés, que Borotta, et que celui-ci aurait bien pu rester à Fünfkirchen, si lui n'avait aucune raison à quitter la ville. Maytáh fut puis très réjoui de ce que le général Neustaedter avait remplacé Borotta par Stokuća.

La joie de Mayláth ne dura cependant pas longtemps. Borotta était proche parent de Rodić, et l'ordre du ban arriva au général Neustaedter de remettre sans aucune remontrance le commandement de la ville de Fünfkirchen entre les mains de Borotta, à qui on fut aussi forcé d'envoyer la batterie, attelée par le major Stokuća. Peu de temps auparavant, le général avait vainement prié le ban de lui faire parvenir une batterie pour la mettre à la disposition du commandant de Fünfkirchen : une lettre privée de Borotta à Rodić suffit pour lui procurer une batterie attelée. Au général Neustaedter cependant on avait brusquement répondu qu'on ne pourrait pas mettre partout des canons, et qu'une bonne troupe devait suffire à elle-même. Borotta reprit donc de nouveau le commandement de Fünfkirchen, et Stokuća retourna à Siklos.

Étienne Perczel rapporta que Mohacs venait d'être occupé par un bataillon de honvéd. Le général Neustaedter y envoya le major

Henriquez avec son bataillon frontière et un demi-escadron de la division de réserve du régiment de dragons Max, qui se trouva en dépôt à Essek mais non sous les ordres du général. Le brave capitaine de dragons avait fourni et composé ce demi-escadron de bonne volonté, sur la demande du général Neustaedter, et avait rendu les meilleurs services au major Henriquez pendant cette expédition et, selon son dire, le plus contribué à chasser les insurgés promptement de Mohacs.

Sur le rapport d'Étienne Perczel, le général Neustaedter envoya le capitaine de houzards baron Fleisner avec son escadron de houzards banderiaux et une division d'infanterie frontière à Bak pour en chasser un bataillon magyar de la légion de volontaires qui avait occupé ce bourg. Étienne Perczel fournit les voitures à l'infanterie pour cette expédition lointaine, et le plus brillant succès couronna cette entreprise. Sur le rapport favorable du général Neustaedter, Stokuća, Henriquez, Fleisner et même Borotta (pour faire plaisir au ban et indirectement à Rodić) furent décorés. Quant à lui, le commandant dont émanait les ordres et les dispositions, on n'avait pas même trouvé quelques paroles flatteuses pour lui, car il avait toujours dédaigné de faire la cour à ceux qui avaient l'oreille du ban, et le ban même, dont la tête était toujours remplie de vastes combinaisons politiques et des intérêts de ceux qui l'entouraient et l'obsédaient toujours, n'avait pas le temps de s'en occuper.

A cette époque le choléra-morbus fit de terribles ravages dans la garnison et dans l'hôpital de la forteresse d'Essek. Sa moisson funèbre a été quelques jours si cruelle, qu'on était obligé d'enterrer les morts pendant la nuit, pour ne pas alarmer les vivants. Le fléau gagnait, avec la chaleur de la saison, d'intensité. Un capitaine du génie fut enlevé et le capitaine Sertić du régiment frontière d'Ogulin, à peine arrivé du camp du ban avec un transport de malades à Essek, y mourut dans la première nuit.

Les habitants d'Essek, toujours hostiles aux Croates, maudirent la guerre et le ban de Croatie.

## CHAPITRE V

Le ban Jellačić avait désiré vivement d'être élu voïvode serbe après la mort du voïvode Supljikac ; ses partisans parmi les Croates et les Serbes y intriguèrent en sa faveur ; Moïse Georgević à Essek fit son possible pour gagner ses coreligionnaires ; mais le clergé serbe, Rajačić le patriarche à la tête, s'y opposa ne pouvant se réconcilier avec l'idée, si humiliante pour leur vanité sacerdotale, d'avoir un catholique de l'église romaine pour voïvode serbe.

Cette circonstance sert encore à déciller les yeux de ceux qui rêvent toujours l'entente cordiale entre les Slaves du rite oriental et occidental. Ni le ban Jellačić, malgré son immense popularité parmi le peuple attaché à l'église orientale, n'a pu franchir l'abîme qu'avait creusé le schisme de Phocion, toujours plus agrandi par les intérêts du haut clergé serbe et par la politique moscovite.

S'il y avait même quelques moments où ce projet parut avoir des chances assez favorables, les hommes de confiance du ban, sans finesse et sans routine politique, dédaignant la coopération des gens d'esprit pour ne pas perdre un pouce du crédit qu'ils avaient su gagner dans le maniement de cette intrigue occulte aux yeux du ban Jellačić, gâtèrent tout, et même la lettre du général Neustaedter qu'il avait écrite au ban sur l'instigation de Georgević, passa dans les mains de ces malheureux faiseurs.

La malheureuse bataille de Hegyes, que nous allons sitôt raconter, acheva le fiasco de cette intrigue et personne n'en parla plus dans la suite. Il est à présumer que le ministère impérial à Vienne ne trouva pas assez docile le ban Jellačić pour augmenter encore son influence politique dans les provinces slaves méridionales, bien qu'il n'en profitât que très modestement en faveur de ses compatriotes, et encore de nos jours les Croates reprochent au ban Jellačić d'avoir sacrifié leurs intérêts à ceux de la cour impériale et au programme du ministre Bach, qui tenta à centraliser l'administration et la justice de tous les royaumes dans la capitale de l'empire.

Le 14 juillet eut lieu le malheureux combat qui fit échouer le projet du ban Jellačić de se réunir avec l'armée de Haynau à Temesvar. D'abord nous raconterons cette bataille, telle que nous la tenons de témoins oculaires, puis nous ajouterons le raisonnement de Jella-



čić, et citerons ses propres paroles, telles que nous les avons entendues de lui-même.

*Notices sur la bataille de Hegyes.*

Le monde vulgaire disait alors qu'on voulut surprendre l'ennemi à Hegyes, et qu'on fut surpris à son tour, ce qui arrive souvent dans la guerre, sans qu'un traître ou une trahison y soit en jeu. Après la bataille de Hegyes, on fit cependant croire au noble ban, irrité par cet échec inattendu, que le capitaine Georgević, attaché à l'état-major du ban et employé dans la chancellerie du lieutenant-colonel Jakobs, eût trahi le plan d'opérations de l'armée du sud au bourgmestre de Weisskirchen, le capitaine Lepire, dont il avait l'intention d'épouser sa fille, et qui a été connu pour un grand partisan du gouvernement magyar.

D'abord c'est ridicule à supposer que les Magyars avaient besoin d'un traître de l'état-major du ban pour être prévenus de la surprise projetée sur Hegyes, où tout le monde leur servit d'espion en Hongrie par crainte, par sympathie ou par intérêt, et quand ils ne fallait pas même d'une grande sagacité pour deviner l'intention du ban, lorsqu'on vit la veille concentrer toute l'armée du sud (au fond un faible corps) à Verbas, où rien ne cacha cet amasement de troupes aux yeux de l'observateur le plus profond.

Pourtant on doit supposer que M. Jakobs ait fourni des preuves convaincantes de la trahison du capitaine Georgević pour le faire arrêter et instruire le procès contre lui par ordre du ban.

C'est connu que le capitaine bourgmestre de Weisskirchen fut arrêté et enlevé un beau matin, et conduit à Ruma, examiné par le capitaine auditeur Joanović, convaincu d'intelligence avec les Magyars, condamné à mort, et fusillé après, mais c'est aussi connu maintenant que le capitaine Georgević, en prison à Pančova, y fut examiné, et qu'il s'était justifié de la sorte du crime inculpé, que le tribunal militaire a été forcé de reconnaître son innocence par la sentence même de son jugement.

La chose la plus difficile dans la guerre de Hongrie a été toujours à se procurer des nouvelles sur la force et les mouvements de l'ennemi. Le terrorisme exercé par Kossuth et ses commissaires de sûreté fut tel que personne, même au poids de l'or, ne s'y trouva pour faire le métier d'espion. Le moindre soupçon suffit alors pour être pendu.

Les espions doubles furent les seuls dont on pût faire usage au camp autrichien, mais leurs rapports méritaient rarement une pleine confiance. La femme d'un officier de poste fut le meilleur espion du ban, mais précisément avant la bataille de Hegyes on se trouva dans une complète ignorance sur la force des insurgés magyars

et de leur concentration inattendue à Hegyes. Le général Neustaedter, connaissant l'esprit hostile des habitants d'Essek, fit faire chasse aux colporteurs secrets des nouvelles et des lettres, puisqu'on craignait de se servir de la voie de poste. Neustaedter venait alors d'intercepter une lettre de M. Guilmin, marchand de cuir dans la ville supérieure, écrite par son fils de Pest, qui lui apprit que les forces des insurgés magyars se concentraient dans le Banat pour écraser l'armée du ban Jellačić, et de bloquer aussitôt après la forteresse d'Essek, et lui conseilla de penser à sa sûreté.

Le premier point fut de la plus grande importance pour le ban, et le général envoya sur-le-champ le capitaine Tasch du régiment frontière de Gradička avec cette lettre au quartier-général du ban, pour l'avertir à temps du danger qui le menaçait. Il paraît que le ban était trop occupé pour recevoir ce capitaine, et son état-major qui prit connaissance de cette lettre, trop peu disposé d'en faire grand cas ou d'y ajouter foi. Tasch retourna et rapporta au général qu'on s'y était un peu moqué de l'importance qu'il avait donnée au bavardage de cette lettre de M. Guilmin.

Enfin la mission de Tasch resta sans résultat, et on expédia les dispositions pour l'attaque du lendemain.

Les rapports secrets que le ban avait reçus le 12 et 13 juillet, confirmèrent qu'il n'y avait à Hegyes que 6 ou 8 bataillons de honvéd, quelques escadrons de houzards et 2 batteries, qu'on regarda comme les débris du corps de Perczel après sa dernière défaite. On avait cependant aussi rapporté que les insurgés attendaient des renforts de la garnison de Szegedin et Theresiopel, de la blockade d'Arad, et le corps d'Aulich qui devait arriver, mais que la concentration de ces masses formidables ne pourrait s'effectuer que dans l'espace de 8 jours.

Ce rapport fut peut-être vrai, au moins au moment où l'on l'avait reçu au quartier-général du ban, mais depuis le moment de la première communication jusqu'au moment où l'on alla exécuter son projet de surprise, plusieurs jours se sont écoulés, et dans la guerre souvent une heure suffit pour rendre mensonger le plus exact rapport qu'on avait reçu la veille.

Peut-être on avait fait parvenir au ban des rapports faux pour l'attirer dans un piège, enfin quoi qu'il en soit, c'est sûr que les renforts magyars étaient déjà arrivés le 13 juillet, quelques-uns même à la pointe du jour, et qu'ils avaient fait leur jonction encore le même jour, dont le ban se put facilement convaincre le jour de la bataille de Hegyes.

Le ban avait l'intention d'attaquer l'ennemi avant l'arrivée de ses renforts, et son chef d'état-major Jakobs, selon les propres pa-

roles du ban, persista toujours dans son opinion d'attendre l'arrivée de Haynau avant de risquer une bataille décisive avec sa faible armée. De cette manière la conscience de Jakobs reste irréprochable par rapport à la défaite de l'armée du ban Jellačić.

On juge cependant très mal le ban Jellačić, si l'on le croyait capable de se donner tête baissée dans une entreprise irréfléchie, car il connaissait trop bien la responsabilité morale qui pesait sur un général en chef, pour être prodigue de la vie de ses soldats, et pour les sacrifier au plaisir d'exécuter un coup de main à la houzarde.

Le ban au contraire fut alors convaincu que la nécessité d'attaquer son adversaire, afin d'empêcher sa réunion prochaine avec des forces considérables qui l'auraient forcé bientôt à battre en retraite avec sa faible armée.

Dans ses dispositions, pour l'attaque du 14 juillet, il recommanda aux commandants la plus grande exactitude, et de se mettre le 13 juillet de la sorte en marche avec leurs colonnes pour arriver à minuit précis à Verbas, où toute l'armée se rassemblera. La marche devait s'effectuer dans le plus grand silence et sans faire le moindre bruit.

Le ban passa les dernières heures en conversation amicale avec Pointner, chef de son artillerie, Denkstein, Jakobs, Rodić, Hompesch et Saint-Quentin. A 10 heures de nuit le ban monta à cheval et se rendit, accompagné de sa suite, à Verbas où son armée se trouva déjà rassemblée et formée en colonnes à droite.

Minuit venait de sonner, quand l'armée commença à défiler sur la route de Hegyes. Jellačić, à la tête de cette imposante colonne, avança en ligne droite sur le village de Hegyes.

A la droite de la route, il y avait deux villages, Szeghegy et Fekete-hegy. On les supposa occupés par quelques compagnies d'infanterie et un escadron de houzards. On n'y voulut rien détacher pour ne pas trahir la marche de l'armée et alarmer l'ennemi qu'on avait l'intention de surprendre. On avait, outre cela, la fausse opinion que des eaux bourbeuses longeaient la route du côté de ces villages et qu'on ne pouvait pas les passer à gué, et par conséquent qu'il n'y avait pas le moindre danger de ce côté-là.

Le calme de la nuit, le silence de la longue colonne, le bruit sourd de l'artillerie et de la cavalerie pesante, et la taciturnité même de la suite du ban, ordinairement si gaie et bruyante, fit ce jour-là par le contraste même — selon l'aveu sincère d'un brave officier de cette armée — une pénible et indéfinissable impression sur bon nombre de militaires qui éprouvèrent quelque chose d'un pressentiment sinistre.

Le jour ne commença pas encore à poindre, quand la colonne s'approcha du lieu où l'on compta de surprendre l'ennemi.

La pointe de l'avant-garde venait d'entrer dans le défilé de Hegyes, quand le détonnement d'un coup de fusil se fit entendre à travers le silence de l'obscurité. « Nous sommes trahis ! » s'écria alors le lieutenant-colonel Jakobs. La colonne s'arrêta involontairement. Tout le monde regarda alors avec une surprise mêlée de crainte, une quantité de petits feux qui s'étaient allumés comme d'un coup de baguette sur une longue ligne au delà et au-dessus de Szeghegy, et qui disparurent aussi vite comme des feux follets, avant qu'on eût le temps de les bien examiner.

La lueur du jour naissant dessina enfin les lignes du terrain et les contours des villages. Les éclaireurs de la colonne reconnurent alors les tirailleurs ennemis, et leurs premiers coups de fusils troublèrent le calme matinal. Alors on entendit sonner les trompettes et battre la générale au village, et encore une fois, malgré tout ce qui venait de surprendre avant peu l'armée du ban, on se flatta d'avoir surpris l'ennemi. Cette douce illusion ne dura pas longtemps. Le jour parut enfin et en même temps une épouvantable grêle de mitrailles, de shrapnels, de boulets de canon et d'obusier, lancés par 80 bouches à feu ennemies, ravagèrent la tête et le flanc de la colonne du ban. Ce fut un moment d'épouvante et de terreur. On aperçut alors les masses formidables de l'ennemi, qui apparurent dans un vaste demi-cercle autour de l'armée du ban et constatèrent son immense supériorité.

Pour se faire une idée de la situation critique de l'armée du ban, il suffit de remarquer qu'une batterie ennemie eut la hardiesse de se placer de la sorte, qu'elle foudroya presque à bout portant avec des boulets rouges les caisses de munition et le train d'artillerie, qui se trouvaient pourtant à la queue de la colonne. Ce fut encore un bonheur incroyable qu'aucun caisson à poudre n'a été atteint par un de ces boulets rouges. La confusion qui en résulta fut pourtant si grande que personne n'en pourrait se faire une idée, et dont personne n'en voudrait convenir aujourd'hui par vanité ou par faiblesse.

Six escadrons de houzards, voyant ce désordre dans la colonne du ban, s'avancèrent pour se lancer sur ce qu'ils regardèrent déjà comme leur proie sûre, mais dans ce moment d'extrême danger arriva le vaillant lieutenant-colonel Dobrensky à la tête de sa division de dragons du régiment Empereur, suivi d'une division de cuirassiers Roi de Saxe, ébranlant au galop la terre par leur masse pesante, et forçant la cavalerie légère magyare à tourner bride pour éviter leur choc terrible. Leur apparition seule renversa les escadrons de hou-

zards. Dobrensky poursuivit assez loin les houzards, se tourna puis vers cette batterie ennemie si hardie, et la força de se sauver à temps pour ne pas tomber entre les mains de cette cavalerie intrépide. Ce vaillant lieutenant-colonel de dragons s'est bien mérité ce jour du ban et son armée.

Pendant que le désordre s'était propagé jusqu'au centre de la colonne et que toute l'armée parut ébranlée, le ban se multiplia, pour ainsi dire, pour ranimer par son apparition au plus fort du feu ennemi le courage et l'ardeur de ses soldats. Les boulets de canon frappèrent à gauche et à droite dans la terre à côté de Jellačić.

Trois bataillons de volontaires, qui se trouvèrent malheureusement en première ligne, furent consternés par quelques obus traversant leurs rangs et renversant quelques soldats, et tournèrent épouvantés le dos à l'ennemi en se retirant à la débandade. Ce funeste exemple réagit davantage sur quelques bataillons des plus proches, qui commencèrent à s'ébranler à leur tour. Alors le ban, la figure enflammée de colère et d'indignation, le sabre haut, se lança avec son cheval fougueux sur le passage des fuyards et les arrêta en leur criant en croate : « Arrêtez-vous, mes braves » (*Stojite junaci*).

Les soldats croates honteux de la panique qui s'en était emparé, encouragés par l'apparition de leur ban chéri, tournent la face à l'ennemi et se laissent reconduire par lui jusqu'à 500 pas de la ligne ennemie. Jellačić resta au plus fort du feu d'artillerie ennemie auprès de ces bataillons, et parvint à rétablir l'ordre et la confiance dans un combat où sa bravoure seule, sa présence d'esprit et son intelligence ont pu sauver l'armée de sa perte inévitable.

Le ban avait à peine placé quelque part une batterie que l'ennemi opposa au moins le double, et l'on vit toujours encore des colonnes fraîches déboucher par Szeghegy, qui ne se trouvait point défendu par un marais, comme on l'avait supposé.

Un bruit lointain se fit alors entendre, et bientôt se répandit la nouvelle que Perczel arrivait du côté de Sombor avec 15.000 hommes pour envelopper le ban et lui couper la retraite. A cette nouvelle on vit plus d'un mâle visage pâlir, et s'allonger les traits des physiologies les plus alertes. Le ban seul conserva son sang-froid, et persista à soutenir que ce bruit de canon lointain n'était qu'une démonstration ridicule de la part de Perczel, qui fit tirer son artillerie en bleu pour faire croire à son voisinage, et qu'il était encore trop loin du champ de bataille pour y arriver à temps dans ce moment critique. Le ban qui savait fort bien qu'il n'y avait pas un seul soldat autrichien du côté de Sombor, contre lequel l'artillerie de Perczel aurait pu être mise en action, devina autant plus facilement sa ruse ridicule.

Cependant, le ban, ne pouvant plus compter sur une chance heureuse et ne voulant s'exposer à une défaite certaine s'il s'obstinerait à soutenir le combat avec ses peu de troupes contre l'immense supériorité de l'ennemi, fit retirer ses colonnes sous la protection de 30 escadrons de la plus belle cavalerie du monde, sous les ordres du L. F. M. Ottinger, le Murat autrichien, mais qui, selon le dire du ban Jellačić, du L. F. M. Dietrich et de tant d'autres témoins oculaires, n'était point à reconnaître ce jour. On est tenté de demander si cette masse imposante de cavalerie n'était bonne dans cette sanglante journée qu'à protéger la retraite de l'ennemi. Hélas, il y a des jours fastes et néfastes, comme disaient les anciens Romains, dans la vie des hommes et des peuples, et il paraît d'après tous les rapports que le brave général Ottinger n'était point dans son bon jour à la bataille de Hegyes.

Ottinger a été resté dans une complète inactivité avec ses superbes 30 escadrons pendant toute la bataille, et tous les ordres du ban, tous les avis de la part des autres généraux à saisir le premier moment favorable pour attaquer l'ennemi avec sa masse intacte de cavalerie, trouvèrent l'oreille sourde. Ottinger resta immobile comme une statue, les yeux fixés sur les mouvements de l'ennemi, paraissant d'épier le moment favorable à l'attaque, et ne le trouvant jamais.

Un bataillon frontière de Lika, attaqué par 4 escadrons de houzards, les repoussa deux fois sous les yeux du général Ottinger, sans qu'il ait envoyé une seule division de sa cavalerie pesante pour soutenir ce brave bataillon, ou pour punir l'audace d'une telle attaque de cavalerie légère en face de ses 30 escadrons de dragons et de cuirassiers.

Il y avait cependant des officiers présents à cette bataille qui justifèrent la conduite du général Ottinger, en soutenant que toute l'armée du ban aurait été perdue si la cavalerie aurait été entraînée dans le désordre général, et qu'Ottinger la voulut tenir intacte pour protéger sa retraite. En tout cas il fallait aussi entendre la défense du général Ottinger. *Audiat et altera pars !*

Quoi qu'il en soit, le ban Jellačić fut furieux contre le L. F. M. Ottinger, autant plus qu'on lui rapporta que celui-ci s'était permis une critique, très blessante pour l'honneur du ban, de la bataille de Hegyes. Nous en parlerons plus tard.

Ce jour-là parut régner une grande mésintelligence parmi les généraux autrichiens, et une mauvaise étoile influencer sur leurs actions. La grandeur du danger consterna les plus braves. Le ban seul se montra dans cette bataille un vrai foudre de guerre, il y fit des prodiges de valeur et sans sa présence d'esprit, sans son influence magique sur ses soldats, son armée aurait été perdue.

Le colonel Budisavljević s'y montra cependant digne de sa brillante renommée militaire à la tête de ses braves soldats de la Lika. Monté sur son petit cheval bai-brun, il commanda avec le plus grand calme ses masses contre les attaques réitérées des houzards, comme s'il aurait été avec son régiment sur la place d'armes faire l'exercice durant la paix.

Le colonel d'artillerie Pointner reçut une contusion au pied par un boulet de canon, qui l'avait à peine effleuré. Alors accoururent Denkstein et Rodić, le cigare dans la bouche, pour placer avantageusement quelques batteries pour protéger la retraite de l'armée. Ottinger avait raconté plus tard qu'il avait fait réitérer plusieurs fois la demande de lui envoyer encore au moins une batterie, pour pouvoir attaquer l'ennemi avec succès, mais qu'il ne la put jamais recevoir, à cause de cette terrible confusion qui régna depuis le moment que la batterie ennemie avait commencé à tirer sur la queue de la colonne du ban Jellačić.

Les colonnes de l'armée du sud, toujours poursuivies par l'ennemi, repassèrent cependant en assez bon ordre le défilé de Verbas, où l'on espère d'arrêter l'ennemi. Vaine illusion ! La brigade Rastić y prit position pour arrêter la masse ennemie qui avançait comme un torrent sur lui, et le jeune major Philippović accourut à cheval pour lui apporter l'ordre du ban de s'y tenir et de défendre le défilé jusqu'au dernier homme. On connaît assez de nos jours le sens de la phrase : « jusqu'au dernier homme », et dans nos guerres modernes on trouve si rarement des Léonidas que les 400 Spartiates des Thermopyles. Le général Rastić, ne pouvant plus se tenir, se retira, et le ban Jellačić, convaincu que sa position le long du canal de François ne fut plus tenable, continua sa retraite jusqu'à Titel.

Si l'on réfléchit sur les difficultés d'une telle retraite sur une seule route, encombrée par plusieurs centaines de voitures, chargées de fuyards serbes de Neusatz, qui sauvèrent leurs familles et ce qui a pu être emporté, s'entortillant avec les colonnes sous le feu de l'ennemi qui ne cessa de les poursuivre, on est presque étonné d'apprendre que l'armée du ban n'avait laissé qu'un seul canon démonté et de gros calibre entre les mains des ennemis. Ce fut le seul trophée des Magyars, ramassé sur le sanglant champ de bataille de Hegyes. C'est vrai que l'ennemi cessa la poursuite dès que le ban avait repassé le canal avec son armée, ne le suivant qu'à une distance respectueuse, intimidé par la perte considérable qu'elle avait essuyée aussi dans cette bataille sanglante.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, l'armée du sud repassa les redoutes romaines, et se campa enfin dans le voisinage de Kacs. Les officiers et les soldats tombèrent alors par terre, épuisés de fatigue et mourant

de faim. Ils avaient combattu et marché pendant 36 heures, sans repos et sans nourriture. Les chevaux et leurs cavaliers se trouvèrent de même dans un état de faiblesse sans pareil.

Le ban Jellačić seul parut infatigable, travaillant toute la nuit à faire ses dispositions pour le lendemain et à prendre des mesures pour approvisionner son armée qui manquait de tout.

La bataille de Hegyes coûta 1.000 hommes à l'armée du ban. Ce fut beaucoup quand on pense qu'il ne s'était avancé qu'avec 7.000 hommes sur Hegyes, car il a été obligé de laisser le général Neustaedter avec 10.000 hommes à Essek, 8.000 hommes à la blockade de Peterwardein, et 3.000 hommes à Perlas. Comptez encore les pertes du ban dans les combats précédents et dans le camp de Sove de triste mémoire, et vous aurez le nombre effectif des soldats sous les armes de l'armée du sud dans le combat de Hegyes, où l'ennemi disposa de 30.000 hommes et de 100 bouches à feu.

Le ban fit alors venir le L. F. M. Ottinger, lui reprocha amèrement sa conduite inexplicable pendant la bataille de Hegyes, les propos indignes qu'il avait tenus contre lui, lui ordonna de se rendre immédiatement à Gratz, en lui annonçant en même temps qu'il l'avait mis à la disposition du ministre de la guerre. Le ban ne voulut entendre ses excuses, et le L. F. M. Ottinger fut obligé de partir le lendemain. Le général Horvath prit alors le commandement de la cavalerie. Le corps d'officiers de toute la cavalerie du ban accompagna son ci-devant chef adoré jusqu'au bateau de vapeur où Ottinger s'embarqua. Son départ provoqua des murmures parmi la cavalerie et peu s'en fallut qu'il ne causât des troubles, car au moment où le L. F. M. se trouva déjà sur le tillac, la voix d'un officier supérieur se fit entendre qui prononça ces paroles mutines : « Mon général il est encore le temps ! ne partez pas ! vous n'avez qu'à dire un seul mot ! »

Ottinger, fier et prudent, loyal quoique entêté, partit sans plus proférer une seule parole. Le général Horvath, plein d'honneur, homme d'esprit et expérimenté, sut bientôt calmer l'agitation qui régna parmi les régiments de cavalerie, et y rétablit le vrai esprit de corps et la plus stricte subordination. La cavalerie, qui avait le sentiment de sa valeur et de ses mérites signalés, s'était un peu émancipée dans la dernière époque de sa discipline ordinaire.

L'armée repassa à Slankamen le Danube et le ban établit son quartier-général à Ruma. Il y travailla jour et nuit pour renforcer et remettre l'armée du sud en état d'entrer de nouveau en campagne.

Denkstein, devenu général de brigade, fut envoyé à Mitrovic pour y former le commandement général de l'armée et organiser les différentes branches de l'administration militaire, et il s'y prit



si bien que le ban disait peu de temps après : « Depuis que j'avais envoyé Denkstein à Mitrovic, toutes les affaires vont mieux. »

Rodić avait enfin atteint son but de remplacer Denkstein, et d'avoir dorénavant seul l'oreille du ban. Rodić, qui se trouva alors dans une position où il put faire ses choux gras, comme on dit en français, n'oublia point d'en profiter pour soi, pour ses parents et pour ses amis. Denkstein ne fut point si bête de ne pas percer l'intrigue qui lui offrit un parapluie contre le mauvais temps.

La bataille de Hegyes fut un épisode trop intéressant dans la carrière militaire du ban Jellačić, pour n'en pas citer ses propres raisons, qu'il en avait données à son ami intime le L. F. M. Neustaedter, un jour quand celui-ci remarqua qu'il y avait tant de jugements contradictoires sur cette bataille qu'il ne savait à quoi se tenir. Entendez donc parler, mes chers lecteurs, le ban Jellačić lui-même :

« La position derrière le canal de François fut la seule qui convenait au petit nombre de mes troupes que j'avais alors à ma disposition. Jakobs, le chef de mon état-major, m'avait conseillé de me retirer à Titel, mais je n'étais pas de son avis. Comme ban de Croatie j'avais une double tâche à remplir : celle d'un général en chef d'une armée impériale, et celle d'un chef des Slaves. Moi-même j'avais engagé les habitants de Neusatz à quitter leur ville que les canons de Peterwardein auraient bientôt réduite en cendre. Ma position derrière le canal de François couvrit 30.000 Serbes qui encombrèrent les routes de leur famille et de tout ce qu'ils pouvaient emporter de leur ville natale sur leurs petits chariots, qu'on y voyait par milliers fourmiller. C'était une scène désolante pour tout cœur sensible ! Si j'aurais abandonné ces malheureux fuyards à la fureur des rebelles magyars en me retirant à Titel, mon nom aurait été flétri à jamais parmi les Slaves ! C'était aussi par la même raison que j'avais déclaré au prince Windischgrätz à Bude avec la plus grande franchise que je ne le suivrais jamais avec mon corps d'armée, dans le cas qu'il serait forcé de se retirer en Autriche avec son armée et de repasser la Leitha, car j'avais juré solennellement à mon souverain et à ma nation des trois royaumes réunis, en ma qualité de ban de Croatie, de protéger et de défendre les provinces qui me reconnaissent pour leur chef et pour leur protecteur !

« Je savais fort bien que je ne pouvais pas, même après une victoire remportée, m'aventurer trop en avant, avant que l'armée de Haynau ne se fût approchée de moi, mais je me trouvais dans une de ces situations, si fréquentes dans la guerre, où l'on combat pour se dégager de l'ennemi pour quelque temps, et pour gagner quelques jours de repos à ses troupes fatiguées.

« Quand je m'étais décidé d'attaquer l'ennemi à Hegyes, ses

renforts n'étaient pas encore arrivés. Ils arrivèrent pendant que je fis mes dispositions. Mon intention a été de percer le centre de la position ennemie à Hegyes, ce que j'aurais pu facilement effectuer avec les 30 escadrons de cavalerie pesante, et avec mon artillerie. Ce fut aussi pour cette raison que j'avais défendu d'envoyer des colonnes latérales à Szeghegy et Fekete-hegy, pour ne pas donner l'alarme à l'ennemi avant que ma colonne fût arrivée à Hegyes. Si le coup que j'avais projeté aurait réussi, si le centre de l'ennemi aurait été rompu, tous ces petits détachements qui se trouvèrent à ma droite ne purent m'échapper, c'était une proie sûre !

« Toutes mes dispositions furent donc correctes et selon toutes les règles de la guerre. C'est une absurdité de supposer que j'avais ignoré qu'il n'y avait pas des marais entre les villages et la route que ma colonne avait suivie.

« La bataille de Hegyes, malgré la malheureuse issue, restera toujours la plus intéressante que j'avais livrée. »

Voilà le raisonnement du ban Jellačić.

Les insurgés harcelèrent toujours les troupes du ban dans les environs de Vilova et Mosorin, et les attaquèrent le 23 juillet à 3 heures du matin avec toutes leurs forces. L'ennemi fut cependant repoussé, et les troupes du ban y avaient remporté une victoire éclatante, laquelle avait autant plus d'importance que la garnison de Peterwardein, qui avait débouché pendant la nuit avec 8 bataillons et plusieurs batteries sur les glacis, n'attendait qu'un succès à Vilovo et Mosorin pour fondre sur le corps de blocade et le disperser, ce qui leur aurait probablement réussi, mais la perte de la bataille à Vilovo et Mosorin fit rentrer la garnison dans la forteresse de Peterwardein, sans flûte et sans tambour.

## CHAPITRE VI

Au Banat la fortune ne favorisa non plus les armes impériales, et le L. F. M. baron Rukavina, commandant de la forteresse de Temesvar, fut en conséquence forcé de faire y rentrer la garnison. La forteresse d'Arad, bloquée depuis le premier avril, la garnison manquant de vivres et ne se nourrissant plus que de la chair de chevaux, voyant les portes de Temesvar fermées, Bude et Szegedin entre les mains des rebelles, n'ayant plus d'espérance d'une délivrance prochaine, se rendit le 28 juin en vertu d'une capitulation très honorable, puisque la garnison put quitter la forteresse le premier juillet avec les honneurs militaires. L'empereur récompensa l'héroïque défense de la forteresse d'Arad, en envoyant l'ordre de Léopold au L. F. M. baron Berger von der Pleisse, commandant de la forteresse qui s'était puis retiré à Oedenburg, et où il vit encore dans ce moment.

La forteresse de Temesvar ferma les portes le 25 avril 1849, et il faudrait un historien à part pour raconter les brillants détails de cette longue et héroïque défense de la forteresse de Temesvar. Le L. F. M. baron Rukavina, commandant de la forteresse, et le vaillant général de brigade comte Lunange, bien qu'ils n'existent plus aujourd'hui parmi le nombre des vivants, leurs noms passeront ensemble avec la gloire de leurs exploits chevaleresques à la postérité.

Le 11 juin l'ennemi commença à bombarder la ville. Le 25 juin il avait ouvert la première parallèle, et le 15 juillet la seconde. La garnison de la forteresse de Temesvar ne resta point inoffensive, et fit des sorties très fréquentes et toujours couronnées du meilleur succès.

Le général comte Lunange fit une vigoureuse sortie le 13 mai, le capitaine Melczer le 5 juillet, le major Schifter le 11 juillet.

Le major Pöschel, le capitaine Schwarzmann se distinguèrent, ainsi que le lieutenant en premier Petrović, par des sorties dont les succès glorieux immortalisaient la bravoure et le dévouement de la vaillante garnison de Temesvar dans les annales de l'histoire de la guerre.

Les fatigues, les combats, le choléra-morbus, le scorbut et le typhus enlevèrent sans cesse des victimes à la garnison, sans que le

courage n'en aurait été ébranlée. Un beau matin la quatrième part de la garnison ne fut capable de porter les armes, et 60 officiers se trouvèrent malades. Alors un parlementaire magyar arriva et somma le baron Rukavina de se rendre. « Je me défendrai jusqu'au dernier homme et à la dernière cartouche », fut la noble et laconique réponse de Rukavina, et le parlementaire magyar fut brusquement renvoyé.

Haynau avec son armée avança rapidement au midi de la Hongrie, comme un torrent irrésistible, pour délivrer la forteresse de Temesvar, pour tendre la main au ban Jellačić, et pour empêcher la réunion des forces magyares. Les insurgés s'étaient retirés à Szegedin.

Ni la chaleur excessive, ni les fatigues des marches forcées, ni la faim, ni la soif ne purent arrêter Haynau et son armée, et le 29 juillet ils arrivèrent déjà à Felegyház. Honneur donc à cette noble et vaillante armée !

Haynau, n'accordant qu'un jour de repos à son armée harassée de fatigues, s'empara le 2 août sans coup férir de la ville et du fort de Szegedin, puisque les insurgés s'étaient retirés sur la rive gauche de la rivière de Tisza. Par l'occupation de Szegedin Haynau avait effectué, pour ainsi dire, sa jonction avec l'armée du sud.

Le 3 août le L. F. M. prince Lichtenstein attaqua l'arrière-garde ennemie avec la brigade Jablonovsky et une partie de la brigade Benedek. Pendant que le feu d'artillerie fit taire celui de l'ennemi, 2 bataillons de la brigade Jablonovsky passèrent la Tisza au-dessus de Szegedin pour attaquer le flanc droit de l'ennemi. Uj-Szegedin, où l'ennemi résista avec opiniâtreté, fut incendiée par les raquettes autrichiennes, et la brigade Benedek en chassa enfin les Magyars et protégea la construction d'un pont sur la Tisza.

L'ennemi fut chassé d'une position à l'autre, mais dans le moment où les Autrichiens s'emparèrent de la tête de pont, les insurgés revinrent à la charge avec la plus grande impétuosité. Alors arriva un bataillon russe de la division Paniutine au secours, et à 10 heures de nuit la tête de pont se trouva entre les mains des Autrichiens.

L'ennemi ouvrit à 4 heures du matin un feu terrible sur la tête de pont pour masquer la retraite de ses colonnes à Szöreg et O'Szent Ivan, où toutes les troupes sous les ordres de Meszáros, Dembiński, Gujon et Desseöffy s'étaient réunis et avaient pris une position très avantageuse pour empêcher l'armée de Haynau d'avancer encore. L'ennemi compta alors 30.000 hommes avec 50 pièces d'artillerie.

Haynau, sans hésiter un moment, attaqua le 5 août à 4 heures après-midi l'ennemi avec ses colonnes d'attaque formées par le

corps de réserve, la division russe de Paniutine, et la division de cavalerie de Bechtold. En débouchant par la tête de pont, les Autrichiens repoussèrent les insurgés, enlevèrent à la baïonnette leurs redoutes et puis Szöreg. Les insurgés se retirèrent alors à la hâte, et 5 canons et bon nombre de prisonniers tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Le L. F. M. Ramberg, avec le 3<sup>e</sup> corps, passa la Tisza près de Kanizsa, repoussa l'ennemi et lui enleva 3 canons et bon nombre de prisonniers.

Le premier corps d'armée s'était trouvé déjà le 4 août à Mako, d'où il menaça la ligne de retraite des insurgés. Haynau établit son grand quartier-général le 8 août à Lovrin, où il avait concentré toute son armée.

Les insurgés, qui s'étaient renforcés par le corps de Vetter et retirés dans la direction de Temesvar, s'étaient décidés, après avoir tenu un conseil de guerre, de livrer une bataille décisive à Haynau. L'armée magyare était alors assez respectable et compta plus de 100 bouches à feu.

Le L. F. M. comte Wallmoden venait alors de remplacer Bechtoldt, à qui l'empereur avait ôté le commandement de la cavalerie, ayant appris que sa conduite au commencement de la guerre contre les Serbes n'avait point été correcte et loyale.

Haynau s'avança le 9 août avec le 3<sup>e</sup> corps, la division russe de Paniutine, et avec la division de cavalerie de Wallmoden à Becskerek. Le corps de réserve fut dirigé sur Hodony et Karany dans le flanc droit de l'ennemi, et le premier corps prit position à Monostor et Vinga, en se faisant côtoyer par des colonnes sur les deux rives de la Maros.

L'armée ennemie, ayant tous ses canons en batterie devant le front de bataille, reçut l'attaque du 3<sup>e</sup> corps autrichien avec un feu meurtrier, et se tint ferme derrière la rivière, pendant qu'une colonne chercha à tourner les Autrichiens.

L'aile gauche de l'armée de Haynau qui s'ébranla, ayant été attaquée par des forces considérables, fut dégagée par la division russe de Paniutine, dont les batteries avantageusement placées, foudroyaient les insurgés et les forcèrent à la retraite.

La brigade de cavalerie de Lederer couvrit l'aile droite, et la brigade de cavalerie Simbschen l'aile gauche de l'armée autrichienne.

Cette bataille, bien que la cavalerie exécutât quelques attaques brillantes, ne fut au fond qu'un combat d'artillerie, et le général Hauslab, directeur général de l'artillerie impériale, prouva alors que l'art de manœuvrer avec des grandes masses d'artillerie ne fut plus un secret pour l'artillerie autrichienne. A son habileté et

son énergie on était redevable, au moins pour la plus grande part, du gain de cette bataille. Le reste fut la fermeté de l'armée et de son général en chef, qui endurent pendant 7 heures avec un calme imperturbable le feu terrible de 160 canons ennemis.

L'apparition du corps de réserve à 4 heures après-midi dans le flanc de l'ennemi répandit la panique parmi les insurgés, dont la retraite précipitée dégénéra bientôt en une fuite à la débandade, et acheva la dissolution de l'armée ennemie. Toute la grande route de Temesvar fut alors encombrés de fuyards ; infanterie, artillerie, cavalerie, et toute sorte de train s'y trouvèrent entremêlés pêle-mêle, enfin ce fut un véritable chaos dans toute la force du terme, et l'armée magyare avait fini d'exister. La plus complète et la plus éclatante victoire était remportée par les armes autrichiennes.

Les fuyards magyars avaient reçu l'ordre de se rallier à Lugos. Le jour touchait à sa fin, mais Haynau se mit à la tête de 4 escadrons de cavalerie, suivis d'une batterie volante, et s'élança au grand galop à travers les bois, occupés encore par les insurgés en retraite, pour porter le premier la nouvelle de la délivrance de Temesvar au brave L. F. M. baron Rukavina. Les cris d'enthousiasme poussés par les escadrons de Haynau dispersèrent les fuyards magyars dans toutes les directions, se croyant poursuivis par toute l'armée autrichienne.

L'arrivée de Haynau et la nouvelle de sa grande victoire à Temesvar y répandit une joie délirante. Haynau et Rukavina s'embrassèrent en versant des larmes, car la vieille Autriche était sauvée.

Ainsi fut délivré Temesvar après un siège de 107 jours et après avoir éprouvé toutes les horreurs d'une blockade acharnée. La garnison de 8.000 hommes y était réduite à 1.500 soldats pâles et amaigris. La défense de Temesvar restera à jamais gravée avec des lettres d'or dans les annales de la guerre de l'empire d'Autriche.

Pendant que toute la ville de Temesvar se trouva sur pied pour fêter Haynau, leur ange sauveur, et pour laisser un libre cours à leur joie et allégresse, les chefs des insurgés magyars Bem, Dembiński, Meszaros, Kmety, Gujon et Vecsey s'étaient rassemblés à 9 heures dans la forêt de Jagdwald pour se reprocher réciproquement la perte de la bataille.

Pendant ces opérations le 2<sup>e</sup> corps de réserve, ne comptant que 9.000 hommes, sous les ordres du général d'artillerie comte Nugent, destiné de se mettre en rapport avec la forteresse d'Essek et d'appuyer les opérations de l'armée du sud, s'était mis en marche et occupa le 30 juillet Kaposvar. Arrivé le 4 août à Fünfkirchen, le comte Nugent poussa ses avant-postes jusqu'à Bata, Mohacs et

Battina, et se trouva déjà le lendemain en communication avec l'armée de Haynau qui manœuvra sur Szegedin.

Le 2<sup>e</sup> corps d'armée sous les ordres du L. F. M. baron Čorić, trop faible pour le vaste rayon qu'il devait occuper autour de la forteresse de Komorn, fut repoussé le 3 août par Klapka, qui l'attaqua avec 8.000 hommes, 8 escadrons de houzards et 24 bouches à feu, jusqu'à Presbourg. Klapka, qui avait alors réoccupé la ville de Raab, n'y put se tenir longtemps et fut forcé de rentrer avec ses troupes dans la forteresse de Komorn.

Ce n'est pas nécessaire de prendre la défense de Čorić à cause de sa défaite, quand on pense aux difficultés de cerner cette forteresse imprenable avec ses vastes fortifications, encore fortifiée par sa situation naturelle et par une garnison nombreuse, avec un corps d'armée trop faible pour cette tâche pénible. L'échec qu'éprouva le 2<sup>e</sup> corps d'armée le 3 août servit au moins à justifier la faible brigade Neustaedter, qui fut forcée de se retirer, tambour battant et en bon ordre, le 13 janvier après l'affaire de Nyarosd à Szerdahely, ne pouvant opposer à l'ennemi dans ce combat inopiné que 1.100 hommes d'infanterie, 6 canons et 6 pelotons de houzards banderiaux.

## CHAPITRE VII

Nous arrivons maintenant au dénouement du drame sanglant de la guerre de Hongrie.

Le comte Rüdiger, occupant Gross Wardein, tâcha d'effectuer sa jonction avec l'armée de Haynau par Nagy-Szalonta, et n'avait envoyé qu'un détachement à la poursuite de Görgey. Paskievič avait, le 12 août, à Debreczin, concentré la 4<sup>e</sup> division d'infanterie avec les troupes des généraux Ostensacken et Tscheodajeff.

Rüdiger, informé du mouvement offensif de Haynau, se mit aussitôt à la poursuite de Görgey. Son infanterie arriva le 12 août à Zarand, et il s'avança avec 8 régiments de cavalerie le même jour jusqu'à Kis-Jenő.

Une dernière tentative de Görgey de se réunir, après la défaite de Temesvar, avec les autres chefs des insurgés échoua contre les savantes manœuvres du baron Haynau et du prince de Varsovie.

Görgey, dans sa dernière entrevue avec Kossuth à Arad le 10 août, avait convaincu le dictateur Kossuth de la nécessité d'abdiquer pour rendre la pacification de Hongrie possible, et celui-ci, voyant que tout était perdu, s'empressa de remettre la responsabilité avec la dictature entre les mains de Görgey et en informa aussitôt après la nation magyare par une proclamation aussi douceuse que perfide, en parlant de ce qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la patrie, pendant qu'il tremblait pour sa vie et fit les préparatifs pour sa fuite prochaine.

Une députation magyare, à la tête de laquelle se trouva Pöltenberg, fut brusquement renvoyée du grand quartier-général russe par le prince de Varsovie, qui déclara hautement qu'il était venu en Hongrie pour combattre la révolution et non pas pour traiter avec des rebelles !

L'avant-garde de Görgey, qui voulut déboucher par Arad, fut repoussée par Schlick avec une perte considérable.

La situation de Görgey fut alors désespérée. Paskievič avec le gros de l'armée se trouva à Gross Wardein et le comte Lüders n'avait qu'une marche à faire pour passer la frontière de Hongrie.



Grotenhjelm occupa Klausenburg. Bem était en pleine retraite à Lugos.

Görgey, campant alors avec son corps sur les bords de la Kövös, craignant d'un moment à l'autre d'être attaqué par Haynau, sachant que Paskievič demanda une soumission complète et sans conditions, et voyant qu'il n'y avait pas de moyens à leur échapper, fit donc parvenir par l'intervention du comte Rüdiger sa commission au prince de Varsovie. Dans la lettre de Görgey au comte Rüdiger se trouva ce passage remarquable : « Hâtez-vous donc, général, si vous voulez éviter l'effusion du sang, de procéder à la triste cérémonie du désarmement dans le plus bref délai possible. Mais veuillez prendre toutes les mesures nécessaires pour que cet affligeant spectacle n'eut pas d'autres témoins que les troupes de sa majesté l'empereur de toutes les Russies, car je déclare solennellement que j'aimerais mieux anéantir toute mon armée dans un combat désespéré contre les forces les plus disproportionnées, que de mettre bas les armes sans conditions devant les troupes autrichiennes.

« Demain 12 août, je marcherai sur Vilagos, après-demain le 13 je serai à Boros Jenö et le 14 à Becl. Je vous indique ces endroits, général, afin que vous puissiez vous trouver avec votre armée entre mon corps et l'armée autrichienne, et que vous puissiez m'en séparer en me cernant de tous côtés. »

Les deux armées se rencontrèrent le 13 à midi, et Görgey, galopant avec sa suite sur la route de Szöllös, trouva pas loin d'Uj-Pankota un parlementaire russe, qui le somma au nom du comte Rüdiger s'il voulait se rendre avec son armée au lieu consigné ? Görgey, après avoir donné une réponse affirmative, alla trouver le comte Rüdiger qu'il trouva devant le front de son corps d'armée. Rüdiger alla à la rencontre de Görgey et lui tendit la main.

Görgey répéta alors qu'il était prêt à se soumettre aux conditions, mais qu'il sollicitait comme une grâce que le prince de Varsovie intercédât auprès du général en chef autrichien en faveur de ses malheureux compagnons d'armes. L'armée de Görgey compta alors encore 30.000 hommes d'infanterie, 8.000 chevaux et 141 bouches à feu. Elle se rangea à 4 heures après-midi sur deux lignes dans les plaines de Vilagos, l'infanterie et la cavalerie en première, et l'artillerie en seconde ligne.

A 4 heures 1/2 arriva le comte Rüdiger. L'armée russe s'était développée en ordre de bataille devant le front des insurgés. Görgey salua le général russe de son sabre et fit mettre bas les armes à son armée, l'infanterie en mettant leurs fusils en faisceaux, et les houzards attachèrent leurs sabres sur la selle de leurs chevaux. Görgey et ses officiers conservèrent leurs sabres. Le 3<sup>e</sup> régiment de cavalerie

légère russe escorta les insurgés, et le 4<sup>e</sup> régiment russe, l'artillerie et les bagages magyars à la ville de Zaranth.

Le régiment Jelecki, transportant les armes à Gross Wardein, avait constaté que tous les fusils des insurgés provenaient des manufactures anglaises.

Encore le même jour de sa soumission Görgey fut escorté à Kis-Jenő et les autres chefs des insurgés y arrivèrent le lendemain. Le 18 août l'un et les autres se trouvèrent à Gross Wardein pour y attendre les ordres qui devaient statuer sur leur sort.

Le prince maréchal de Varsovie, qui venait d'envoyer ce fameux rapport à l'empereur de toutes les Russies qui commença ainsi : « Sire, la Hongrie vaincue se trouve prosternée aux pieds de votre Majesté impériale » reçut de prime abord assez sévèrement Arthur Görgey, mais adoucit bientôt le ton de sa parole et finit par lui promettre que son empereur ne manquera pas d'intercéder en sa faveur auprès de l'empereur d'Autriche.

Görgey, se conformant au désir du maréchal russe, somma, en sa qualité de dictateur de Hongrie, les autres chefs des insurgés et les commandants des forteresses d'Arad, de Komorn et de Peterwardein à se rendre à discrétion, et il écrit coup sur coup deux lettres à Klapka.

Arad se rendit au général russe Buterlin le 17 août avec 3.768 hommes, 143 canons, et des provisions immenses en vivres et en munition.

Huit jours après l'arrivée de Görgey à Gross-Wardein, il apprit que le czar l'avait pardonné, et quelques jours plus tard on lui remit un document daté d'Arad le 29 août 1849, signé par Haynau, qui lui annonça la grâce de l'empereur d'Autriche, en ajoutant que le major Andrassy le conduira à Klagenfurth en Carinthie, où il aura dorénavant son domicile fixé, et qu'il lui soit permis d'y faire venir sa femme, sa famille et ses effets.

Paskievič a fait remettre à Görgey aussitôt après son arrivée 300 demi-impériaux, puisqu'il apprit que celui-ci n'avait que 30 ducats pour tout potage. Comme Görgey, après sa première audience chez le prince de Varsovie, et tous les autres chefs et officiers des insurgés magyars devaient mettre bas les uniformes de fantaisie qu'ils portaient, Paskievič fit encore remettre 500 pièces d'or de la même monnaie à Görgey pour les distribuer aux officiers magyars et les mettre en état d'acheter des habits bourgeois.

Görgey, arrivé à Klagenfurth, avait composé des mémoires qu'il avait fait imprimer en 1852 en Allemagne, qui avaient puissamment contribué à le frustrer de toute gloire militaire, et à le représenter comme un partisan hardi. Görgey s'y défend contre la calomnie

d'avoir reçu des grandes sommes d'argent du prince de Varsovie, en protestant de n'avoir reçu en tout que 1.100 impériaux, ce qui fait à peu près 4.200 florins en argent.

C'est bien intéressant à savoir que Görgey, peu de temps après son arrivée à Klagenfuth, y avait tenu un discours en public sur les différentes manières d'éclairage. Cette circonstance prouve que c'est vrai que Görgey avait dit un jour pendant la guerre de Hongrie : « Qu'on me donne 30.000 florins après la guerre pour récompense, et j'établirai un laboratoire chimique dont on parlera, car avec une telle somme on peut faire des choses étonnantes dans cette sphère. »

Bem n'ayant plus d'un pouce d'acier dans ses mains, et pas un brave à ses côtés, voulut encore se battre contre Lüders, mais les officiers magyars, séduits par la proclamation de Görgey, refusèrent de se battre et il se réfugia, furieux de ce refus, sur le territoire turc, où la légion polonaise, Kossuth et les autres chefs des insurgés les plus compromis l'avaient déjà précédé. Kossuth leur avait préparé un bon accueil chez Omer-Pacha, et le pacha de Vidin. Bem se fit plus tard rénégat, organisa l'artillerie turque, et mourut comme pacha en Asie, la même année qu'on lui avait prédite dans sa jeunesse comme l'an de sa mort.

## CHAPITRE VIII

Le ban Jellačić, apprenant la victoire de Haynau, fit son possible pour faire sa jonction avec lui.

Avec deux divisions d'infanterie commandées par les généraux Dietrich et Neustaedter (ce dernier était rappelé d'Essek pour prendre le commandement d'une division par ordre du ban), et avec une division de cavalerie sous les ordres du L. F. M. prince Adolph Schwarzburg, qui venait de se présenter au camp du ban Jellačić, il s'est mis en marche et arriva le 14 août à Perlas et le 16 à Uj-Becs après une marche forcée pendant une chaleur étouffante de 29 degrés de Réaumur, où plusieurs soldats moururent en route.

Le ban, ayant appris la défaite de l'armée magyare à Temesvar, s'arrêta quelques jours à Uj-Becs, et y célébra le jour de naissance de l'empereur, le 18 août, par une grande parade d'église commandée par le général Neustaedter.

Le soir le ban invita le corps d'officiers à un souper dans le jardin de la maison, où il était logé. On y remarqua le major Fligelly qui était revenu de sa longue et triste captivité, le vaillant général de brigade comte Lunange qui était venu de Temesvar pour saluer le ban Jellačić, et le L. F. M. baron Cordon qui venait de remettre son portefeuille du ministère de la guerre et en parut fort piqué, en remarquant qu'on ne lui avait laissé le temps de faire imprimer son nom en sa qualité de ministre de la guerre dans l'almanach militaire. Le ban le consola avec la réplique mordante qu'un ministre de la guerre ne comptait pas pour grand chose dans une monarchie constitutionnelle. Le lendemain arriva à Uj-Becs le général comte Coronini pour conférer avec le ban, puisque l'empereur l'avait nommé lieutenant du ban pendant son absence de Zagrabie. Le ban le reçut très amicalement, mais se trouva très piqué de ce qu'on venait de nommer pour ainsi dire un vice-ban, dont il n'avait pas besoin selon son opinion, et puisque, d'après la constitution, l'évêque de Zagrabie était le lieutenant constitutionnel du ban en Croatie.

Haynau avait envoyé l'ordre au ban Jellačić de faire poursuivre les insurgés jusqu'à la frontière valaque par ses troupes. Le ban en

chargea les généraux Neustaedter et Rheinbach qui se mirent aussitôt en marche avec leurs brigades. Rheinbach devait suivre la route de montagne à Mehadia, et Neustaedter celle le long du Danube, en passant le défilé de la fameuse grotte de Veterani.

Rheinbach partit furieux, croyant qu'il devait cette jolie expédition à la protection amicale de Rodié. Il fit cependant plusieurs prisonniers en route. Neustaedter ne trouva personne et arriva sans accident à Alt-Orsova, car un bataillon de honvéd, qui barrait avec 2 canons le défilé de la grotte de Veterani et qui aurait été capable d'arrêter toute une armée dans cette position entre des rochers escarpés et le Danube, était parti à la hâte à l'approche de l'avant-garde du général Neustaedter.

Neustaedter y avait appris que Kossuth, après s'être fait raser sa longue barbe, pour se rendre méconnaissable, y avait passé le Danube dans un canot, pâle et tremblant. On sait aujourd'hui que la veille de son départ, 2 jours avant l'arrivée de la brigade Neustaedter, il s'était rendu avec Szemere et Gujon, accompagné de quelques gens de confiance, dans le bois, pas loin d'Alt-Orsova, pour y enterrer la caisse de fer avec la sainte couronne de Hongrie et les insignes royaux de Saint-Étienne.

Kossuth, qui avait acheté le pacha de Neu-Orsova ainsi qu'Omer-Pacha, fut reçu avec les honneurs militaires dans cette forteresse turque.

Le général Neustaedter s'était rendu, accompagné d'une grande suite à cheval, le troisième jour après son arrivée, à Alt-Orsova dans le camp turc, où il y avait 2 bataillons d'infanterie et une demi-batterie de pièces d'artillerie à un quart de lieue de là frontière valaque. Le pacha commandant, averti de l'arrivée du général, trouva bon de s'absenter, mais le colonel combla de politesses le général et sa suite dans sa tente, leur fit servir des chibouks et des confitures, puis fit prendre les armes à la troupe, et, après avoir rendu les honneurs militaires au général, il défila lui-même à la tête de ces 2 bataillons devant lui, et l'accompagna, après avoir pris congé, monté sur un beau cheval arabe, jusqu'au delà de la frontière valaque. Neustaedter avait invité le colonel à dîner à Neu-Orsova, mais il n'y était pas venu. La conduite des Turcs était perfide. Malgré les protestations de leur amitié, ils auraient été bien contents si les insurgés magyars eussent triomphé.

Le colonel turc montra beaucoup d'intérêt à s'informer de la situation politique et militaire en Hongrie, et ne cessa de demander le général Neustaedter par son trucheman si la défaite des insurgés était complète, si la révolution était écrasée en Hongrie entièrement, si la forteresse de Komorn s'était déjà rendue, si les Russes

s'étaient déjà mis en marche pour retourner en Pologne et dans quelle direction que l'armée russe se trouvait en route. Enfin partout perçait la perfidie contre l'Autriche et la crainte de l'armée russe.

Neustaedter reçut bientôt après l'ordre de se rendre avec sa brigade à Pančova, pour y rétablir dans les régiments frontières l'ancien ordre de choses et le cordon militaire. La division de hulans serbes, qui se trouva dans sa brigade, fut cantonnée à Čakova, d'où désertèrent les soldats tout armés avec leurs chevaux et se rendirent chez le général à Pančova, pour se plaindre qu'on les traitait comme de la cavalerie de ligne, et à demander qu'on les laissât retourner à leurs foyers et chez leurs familles. Sur le rapport détaillé du général, cette division fut bientôt après dissoute par ordre du général en chef Haynau.

Le 3<sup>e</sup> corps de réserve, et la division de cavalerie de Wallmoden ont été aussi envoyés à la poursuite des insurgés et pour anéantir les débris de l'armée magyare.

Vecsey, après avoir protégé la fuite de Kossuth, Bem et consorts, se rendit le 22 août à Karan-Sebes au général russe comte Rüdiger, avec 10.000 hommes.

Lazar s'y était rendu le 19 août avec 5.000 hommes, 72 canons et 100 voitures qui ne purent suivre les insurgés dans leur fuite, au général Simbschen.

L'armée russe quitta alors la Hongrie. La division Paniutine quitta l'armée de Haynau le 19 août. Haynau, Schlick et Wohlgemuth rendirent au lieutenant-général Paniutine le témoignage le plus brillant et le plus consciencieux de ses mérites signalés pendant la guerre de Hongrie, où il avait toujours partagé loyalement le sort de l'armée autrichienne avec sa vaillante division d'infanterie russe.

Le 7 septembre se rendit la forteresse de Peterwardein au général Mamula.

Après la malheureuse affaire du 3 août, le général d'artillerie comte Nugent, avec un corps considérable, qui devait joindre le général russe Grabbe avec 16.000 hommes, mura enfin la garnison de Komorn dans l'intérieur de la forteresse.

Haynau s'y rendit enfin en personne et conclut une convention avec Klápka, en vertu de laquelle les officiers des insurgés pouvaient se rendre dans des pays étrangers. Klápka se rendit alors à Hambourg.

Le L. F. M. comte Nobili prit le 2 octobre possession de la forteresse de Komorn, et L. F. M. Simunić en fut nommé le commandant, remplacé quelques années après par le L. F. M. Pfanzeltern. Espérons que cette importante forteresse ne retombera plus entre les mains des rebelles par la faiblesse ou la perfidie d'un général autrichien.

Le 6 octobre, l'anniversaire de l'exécrable assassinat du ministre comte impérial Latour sur le glacis de la forteresse d'Arad, par expiation pour les mânes irrités de Lamberg et Latour, nobles victimes de leur loyauté et de leur dévouement à la dynastie régnante, on fit pendre 7 chefs des insurgés et un coryphée de la révolution magyare, après leur avoir fait le procès en règle d'après les lois militaires. Leurs noms furent Török, Kiss, Lalmer, Descöffy, Damjanić, Aulich et Csany. Tous ont été des officiers de l'armée impériale autrichienne, par conséquent des traîtres et parjures !

L'empereur François-Joseph, qui voulut manifester sa reconnaissance au dévouement et à la fidélité de ses armées, fit publier l'ordre du jour suivant à son armée :

« Soldats ! ma vaillante armée a rendu des nouveaux et impérisables services à ma maison et à la patrie.

« Les dangers dont la révolte et la trahison menaçaient l'existence de l'état sont surmontés, et c'est à vos exploits, à votre héroïque persistance qu'on sera redevable du retour de la paix, de la concorde dans l'intérieur, et de la force à l'étranger.

« Des enfants de toutes les races de mon empire ont de nouveau cimenté de leur sang dans les rangs de mon armée le lien fraternel qui les unit, et justifié ainsi leur vieille réputation de bravoure en présence des ennemis du dehors et de l'intérieur.

« Soldats ! votre empereur vous remercie au nom de la patrie. Demeurez toujours tels que vous venez de vous montrer, l'ornement de l'Autriche, le soutien du trône, et les défenseurs de l'ordre social. »

En même temps l'empereur écrivit, en réponse au maréchal prince Paskievič, qui venait de lui annoncer la soumission des rebelles et faire appel à sa clémence, une lettre admirable qui se termina avec cette phrase : « Toutefois, votre altesse a rendu justice à mes sentiments, quand Elle a supposé d'avance, que je m'estimerais d'autant plus heureux que je laisserais la clémence s'exercer plus largement, tout en prenant en considération les graves motifs qui se rattachent aux questions de sûreté générale. »

## CHAPITRE IX

L'armée impériale se dissolut [*sic*] en Hongrie et occupa les différentes garnisons et cantonnements qui lui furent assignés. Le ban Jellačić, accompagné du brave Knićanin, arriva le 9 septembre à Zagrabie où il fut solennellement reçu.

En entrant dans la salle du palais banal, les dames de la ville lui offrirent en souvenir un ornement de table en argent représentant un petit temple de gloire, au sommet duquel se trouve un chevalier armé de pied en cap, qui tient à la main droite le drapeau tricolore national, et M<sup>me</sup> Millinčević prononça le discours suivant : « Illustre Ban ! tout le monde s'empresse aujourd'hui de te saluer par des discours ornés, et nous aussi nous te saluons cordialement au nom de ces patriotes ardentes ci-réunies autour de toi. Nous sommes persuadées que tu aimes ton peuple au fond de ton cœur. Tu avais écrasé l'ennemi en exposant ta vie, et tu avais tiré la nation slave de l'obscurité et rangé parmi les peuples les plus glorieux de la terre. Accepte le tribut de notre reconnaissance la plus profonde pour la défense de notre patrie et de notre nationalité. Le prix de ce cadeau consiste dans le souvenir de tout ce que tu avais fait pour la Croatie, et nous te l'offrons avec le vœu sincère que Dieu te prenne en sa sainte et digne garde au sein de notre paisible patrie si chère à nos cœurs. » La réponse du ban fut noble et cordiale et excita un délire d'enthousiasme, comme dans ses plus beaux jours après le 25 mars 1848, ce qui prouva suffisamment que la popularité du ban Jellačić, malgré tant de déceptions qu'avaient essayées [*sic*] dans le dernier temps les patriotes croates, n'en avait pas encore souffert dans sa patrie. Le ban Jellačić représenta toujours à la nation le monument vivant de la vieille Croatie, qui renferma toutes les réminiscences du passé, tous les secrets du présent, le peu d'espérances pour l'avenir. Toutes les notabilités de la grande époque de 1848 s'accrochèrent à lui qui ne put les repousser, qui ne put les renier, et qui se vit obligé à les défendre et à les protéger. Les Croates craignirent alors plus que jamais que la dignité banale descendrait avec le ban Jellačić dans le tombeau, pour ne plus reparaitre sur le sol où elle avait existé pendant tant de siècles.



L'apparition du ban Jellačić à Zagrabie fut autant plus nécessaire que les Magyarons nourrissaient la fermentation des esprits, excités et irrités par leurs moqueries, en les félicitant d'appartenir — pour récompense de leur dévouement et de leurs sacrifices — de corps et d'âme à l'Autriche sous le régime ministériel de Vienne, avec tous les avantages des impôts directs et indirects, du monopole du sel, du tabac, du timbre et des tracasseries de la police, dont avaient joui depuis si longtemps les autres provinces héréditaires.

On ne peut point reprocher au conseil banal de n'avoir pas représenté contre l'ordre du ban à faire publier la charte octroyée du 4 mars 1849. Le conseil banal dans la session du 4 août avait unanimement décidé d'envoyer une députation au ban pour lui déclarer que le conseil banal n'avait pas même le droit d'exécuter une mesure qui tentait [sic] à renverser l'ancienne constitution du royaume, et que la diète seule, qu'on devait convoquer, était l'organe légal pour la publication d'un tel acte politique.

Le vieux vice-ban Mirko Lentulay même applaudit à la décision courageuse du conseil banal, et chargea les MM. Ivan Kukuljević, qui avait fait le premier la motion, et Piškorec, pour apporter cette déclaration au quartier-général du ban de Croatie. Mais Kukuljević, alors seul avec le professeur Babukić dans la section de l'instruction publique et du culte, et Piškorec, absorbé par des affaires privées, ne purent partir ni l'un ni l'autre, et l'on se contenta d'envoyer ce document par la poste, où personne ne fut exposé d'endurer la mauvaise humeur du ban Jellačić qui, en sa qualité de dictateur, ne souffrit alors moins que jamais une opposition du conseil banal contre un ordre formel qu'il avait donné.

Nous allons mettre maintenant sous les yeux de nos lecteurs des documents précieux par rapport à la publication de la charte octroyée et au proteste [sic] du conseil banal.

## I

*Proclamation du ban Jellačić, signée de sa propre main, et datée de Ruma, qui accompagna le 28 juillet 1849 la charte octroyée et l'ordre de la publier*

Mes chers frères et compatriotes !

Par le manifeste du 4 mars de l'an courant, S. M. I. R. vient de donner une constitution à la monarchie autrichienne entière, qui remplit tous nos vœux.

Cette charte constitutionnelle a été reçue par tous les peuples de l'empire avec joie et reconnaissance, et vous reconnaîtrez de même, mes chers frères, qu'elle nous accorde plus que nous n'avions espéré à l'époque où nous avons pris

les armes pour soutenir l'unité de la monarchie autrichienne, et pour obtenir des droits égaux pour toutes les nationalités.

Par cette charte constitutionnelle l'autonomie dans l'administration de notre pays est aussi bien garantie et d'après la même mesure que dans les autres pays de la couronne constitutionnelle d'Autriche, et autant que l'unité d'un fort empire le permet.

L'unité de l'entier et l'indépendance des parties spéciales [sic] sont la base de cette charte constitutionnelle, et les royaumes de Croatie et d'Esclavonie ont reçu une preuve de la reconnaissance et de la grâce impériale. Une augmentation considérable de leurs droits et de leurs libertés leur fut accordée. Leurs institutions spéciales seront soutenues dans une complète indépendance du royaume de Hongrie, et la part convenable dans les affaires communes de la monarchie leur sera toujours réservée. Me trouvant encore toujours empêché par le sort de la guerre d'assister en personne à la publication solennelle de la charte constitutionnelle dans la capitale du royaume, je vous l'envoie du champ de bataille, afin que l'organisation des branches de l'administration les plus importantes et les plus ardemment désirées par le pays, entre autres la décision sur la constitution du pays et sur la loi de la votisation à la diète, fût décidée sans délai. A ce but furent appelés à Vienne des hommes les plus talentés, possédant la plus grande connaissance du pays et de ses intérêts.

L'abolition des prestations urbariales dans les royaumes de Croatie et d'Esclavonie fut garantie par la patente impériale du 7 juillet et cette patente doit être publiée à part, en même temps on fait décréter les ordonnances pour indemniser ceux qui ont le droit de le prétendre, et auxquels on devait faire un à-compte sur la somme qu'elle leur a été assignée par la commission d'indemnité.

En faveur de vous autres, mes chers et vaillants frontéristes, Sa Majesté avait généreusement renoncé au remboursement d'un million et demi que vous deviez au gouvernement impérial pour le secours en denrées, ainsi qu'on vous a instruit par la lettre impériale datée d'Ollmütz le 31 mars de l'an courant, de même on vous a donné l'assurance impériale que vous aurez vos propres lois communales, et que vous prendrez part à tous les droits dont jouissent les autres peuples de l'empire, et que vous ne serez qu'en votre qualité de soldat, et dans les circonstances qui ont rapport au service militaire, dépendants de la force exécutive de l'empire.

Frères et compatriotes ! Il y a déjà bien longtemps qu'une malheureuse guerre civile ravage notre grand empire. Plusieurs milliers sont tombés dans le combat, et encore beaucoup plus furent les victimes des peines et des fatigues de guerre. Les horreurs de la dévastation avaient changé les contrées les plus florissantes en déserts, la riche récolte de cette terre bénie ne trouve pas des bras pour la faire rentrer. Entre des gerbes brûlées gisent des cadavres humains sans sépulture. C'est bien effroyable mais ce n'est pourtant pas le plus grand mal. Notre pays est béni, le ciel bleu plane en fructifiant au-dessus de la terre de notre patrie, le bon vieux Dieu vit encore ! et après quelques années de paix les plaies sont guéries. Mais beaucoup plus tristes sont les conséquences du bouleversement général de la dernière époque, qui ont ébranlé la sécurité de l'ordre légal. La marche réglée de l'administration est troublée, la justice se trouve aux abois, tant de décrets anciens, qui ne sont plus de saison, ne sont plus observés, sans qu'on aurait pu les remplacer par des ordonnances convenables. Le temps presse actuellement de le faire. Chaque homme honnête ira secourir son monarque et le gouvernement à protéger le grand œuvre de la réorganisation de notre état ébranlé, avec toute l'énergie de sa bonne volonté, et avec toute la force de sa confiance.

La charte constitutionnelle octroyée par notre monarque si généreux garantit

à tous les royaumes leur autonomie dans l'administration et dans le développement de la nationalité, et la constitution de l'Empire, à en juger par les traits généraux, n'est au contraire que le grand lien, qui devait réunir tous les peuples de l'Autriche et n'en former qu'un grand et fort empire. Dans le même sens notre nation s'était prononcée à la diète de l'année passée, et moi-même guidé par ma plus ferme conviction. Pour cette conviction avaient déjà des milliers versé leur sang sur le champ de bataille, et pour cette conviction je risque chaque jour ma vie.

Le Croate, l'Esclavonien dans leurs royaumes enchanteurs, le Serbe dans sa Voïvodine, si riche et abondante, le Tchèque, l'Allemand, le Roman [sic], le Slovaque, le Ruthène, le Polonais, le Magyar et l'Italien, qu'ils ne soient à l'avenir que des frères habitant sous le même toit et la même maison.

Chacun des membres de cette grande famille arrangera son logement comme il lui conviendra le mieux, sans tourmenter cependant son frère dans son logis voisin, tous dirigés par le même père de famille. C'est ainsi que notre grande patrie se formera, et il faut qu'elle se forme ainsi, et pour y arriver sitôt que possible, il faut que nous tous y contribuions autant qu'il dépend de nos forces.

Frères et compatriotes, ayez confiance en votre ban comme jusqu'à présent, ainsi qu'il a confiance en son monarque chevaleresque, en vertu de son dévouement fidèle. Aidez à la construction de cette grande maison. En jouissant de libertés légitimes, nous avancerons chaque année en introduisant des améliorations chez nous, mais avec prudence et à l'aide de l'expérience, qui protégeront notre bonheur et notre prospérité.

Notre nation, si vaillante dans la guerre, prouvera aussi sa prudence modérée dans l'organisation et dans l'administration, et j'espère, pénétré de conviction, que notre plus grande gloire sera de fonder la tranquillité et l'ordre, le bien-être progressif et la culture intellectuelle et morale.

Vous ne prêterez jamais, mes chers frères, l'oreille à quelques étourdis ou mauvais sujets qui, ennemis de tout ordre légal, ne prêchent que discorde, méfiance et guerre, quand on a besoin de la concorde de la confiance et de la paix. Vous n'opposerez que votre mépris à leur hardiesse bavarde, et avec la plus forte raison, puisque tous ces gens n'avaient que des paroles, quand vous autres et des milliers de vos frères versèrent leur sang précieux et le reste de leur fortune sur l'autel de la patrie, ainsi que vous le faites encore dans ce moment !

Le ciel est avec nous, et la cause juste est de notre côté ! Nous vaincrons et nous serons heureux !

Que Dieu protège l'Autriche unie et constitutionnelle, son jeune et chevaleresque empereur et notre chère patrie !

## II

*Protestation du conseil banal contre le mandat du ban Jellačić de proclamer la charte octroyée du 4 mars 1849, datée du 4 août 1849, de Zagrabie, signée par le vice-ban Mirko Lentulay, N° 8306/1706 1849.*

Illustre ban !

L'année passée, notre nation du royaume trinitaire de Croatie, Dalmatie et d'Esclavonie s'était levée contre les rebelles de Hongrie et du grand-duché de Transylvanie, principalement par cette raison qu'on avait non seulement de

la part de Magyars violé nos libertés nationales et refusé de reconnaître nos anciennes libertés et coutumes, mais aussi puisqu'on ait voulu nous soumettre entièrement à leur joug et dominer sur nous. Alors toute la nation s'est levée avec vous, illustre ban, comme un seul homme pour défendre sa liberté et son honneur. Pour cette défense une partie de la nation tient encore le fusil et le sabre à la main ; et l'autre partie de la nation, en vertu de son devoir civique, tâche de secourir la première par ses forces matérielles et intellectuelles.

A la même époque de notre levée de bouclier pour les droits de notre ancienne constitution et pour nos libertés confirmées par le serment de tant de rois, la diète réunie du royaume trinitaire avait décidé, entre autres décisions, qu'on soutiendra l'union de la monarchie entière, les droits de la dynastie régnante et un ministère commun pour la guerre, les finances et les affaires étrangères si nécessaires à la force de la monarchie.

Bien que ces décisions ne furent ni reconnues ni confirmées, le passé a suffisamment prouvé que nous savons les défendre vaillamment et avec énergie, mais ni par les décisions de la diète, ni par nos manifestes et représentations notre nation n'avait jamais déclaré qu'elle voudrait renoncer aux libertés conquises par leurs ancêtres et à la constitution qu'avaient tant de rois juré d'observer.

Selon cette constitution et selon les dernières décisions de la diète, les articles 30 de 1790, 10 et 12 de l'an 1792 forment la base de notre conduite politique, puisqu'ils confirment tous qu'on ne pourrait régler les affaires et les lois politiques du royaume réuni que par les arrêts de la diète réunie, et d'aucune autre manière.

Pour cette raison, illustre ban, vous pardonnerez à nous, formant le conseil banal, et ne pouvant gouverner le pays en votre nom que d'après les lois, la constitution et les arrêts de la dernière diète, que nous avons pris obstacle à proclamer la charte constitutionnelle du 4 mars sans le consentement de notre diète nationale, d'autant plus que cette charte octroyée ne fait pas mention de nos libertés politiques qui forment la base historique de nos 3 royaumes réunis ni du pouvoir du ban dont dépend l'avenir de notre nation, au contraire cette charte sépare notre vaillante frontière militaire croate-slavonienne de notre pays et la soumet au commandement général de l'armée impériale, quand elle a été depuis le temps de Marie-Thérèse dépendante d'un gouvernement spécial pour la frontière militaire, du moins de la décision de la chambre aulique générale.

Illustre ban, daignez prendre en considération nos remontrances en réponse de votre lettre du 28 juillet 1849, en fils glorieux de notre patrie !

Daignez rappeler à notre jeune roi, si chéri de nous, le serment que vous avez prêté en face de toute la nation en votre qualité de ban du royaume trinitaire, et nous espérons alors à juste raison que sa majesté notre roi ne nous forcera point à proclamer la charte constitutionnelle du 4 mars, et que le roi, si juste et chevaleresque, ne s'opposera point à ce qu'en vertu de notre ancienne constitution la charte octroyée ne soit annoncée à toute la nation qu'au sein de la diète.

Du conseil banal.

Zagrabie, le 4 août 1849.

De votre Illustricité admirateur zélé

Mirko Lentulay.

## III

*Lettre d'Ivan Kukuljević au ban Jellačić, datée de Zagrabie le 9 août 1849 et signée par lui.*

Illustre ban !

Dans la grande séance extraordinaire du conseil banal du 4 août, moi et M. Piškorec nous fûmes chargés d'apporter à votre illustricité la représentation banale par rapport à la publication de la constitution octroyée et de faire connaître confidentiellement pour quelles raisons l'autorité gouvernementale ne peut point publier cette constitution, et par quelles raisons tous les patriotes les plus distingués se sont déclarés contre l'acception [*sic*] de cette constitution.

Je me suis déjà réjoui d'avance d'entendre les paroles consolantes de votre illustricité, qui ont toujours fait une si grande impression sur mon cœur, mais d'après la nouvelle reçue de ce que votre illustricité s'était encore plus éloignée du Danube avec son armée, et en considération de ce que ces circonstances spéciales retiennent M. Piškorec, et moi me trouvant tout seul avec M. Babukić dans le département du culte et d'instruction publique, où les affaires sont si accumulées, je me vois forcé de renoncer à mon projet.

Si je ne connaissais pas votre cœur slave et patriote, et si je n'en serais pas convaincu jusqu'au fond, je n'aurais pas la hardiesse d'exposer à vos yeux l'état actuel officiel de la Croatie et de notre nation.

Depuis quinze ans de ma carrière littéraire, et depuis neuf ans de mon activité politique — toujours avec la nation, pour la nation — je n'ai jamais pu remarquer autant de plaintes secrètes et autant de mécontentement. Je ne comprends pas sous le nom de « Nation » cette masse inintelligente que le fanatisme, la fureur ou son aveuglement peuvent faire pencher d'un côté ou de l'autre, mais je comprends sous le nom de nation les hommes, jeunes ou âgés, qui depuis le commencement du mouvement illyrien et dans toutes les crises politiques avaient dirigé la nation, animée, rassurée et enthousiasmée. Ces mêmes hommes disent aujourd'hui qu'il ne soit possible que notre ban, qui est l'âme de notre âme et l'idéal de l'idée qui nous avait animés jusqu'à ce jour et nous anime encore, que ce ban tant chéri nous voudrait renier aussi.

Le plus grand mécontentement fut provoqué par la manière dont le gouvernement désire nous imposer la nouvelle constitution. Notre nation est habituée depuis tant de siècles de voir toutes les ordonnances et toutes les mesures politiques qui devaient s'introduire dans la vie publique et influencer sur son avenir, débattre et accepter par la diète du royaume. Cette nation, qui avait sacrifié tous ses intérêts matériels, moraux et financiers à la monarchie, voit tout d'un coup ses anciennes libertés foulées à ses pieds par la force.

Si cette nation accepte aujourd'hui d'une manière illégale une patente ou un décret, et qu'ils soient même en faveur du royaume, il est plus que sûr qu'elle recevra demain de la même manière des autres patentes et décrets qui ne seront que nuisibles au bien public de la nation. Ce n'est pas une consolation pour nous que nous devons mettre une pleine confiance dans la loyauté et bienveillance de la politique du gouvernement, car l'expérience nous a appris qu'aucune diplomatie d'état en Europe s'était éprouvée à la longue loyale et honnête.

Si nous examinons cette charte octroyée, nous remarquerons d'un côté qu'elle n'est faite que pour les Allemands et qu'elle est tout à fait contraire à l'esprit national des Slaves, et de l'autre côté nous nous convaincrions qu'elle nous ferme

entièrement de notre passé historique et politique, et qu'elle ferme à jamais la barrière à notre belle idée d'un avenir des Slaves à l'Orient.

Si nous acceptons aujourd'hui les principes de la charte octroyée, nous ouvrons la porte aux Allemands de leurs rêves de grandeur et à un esprit étranger, nous renonçons à l'autorité politique de notre diète, nous renonçons à ces droits que nous avons toujours réclamés par nos bans, en leur qualité de vice-roi, nous renonçons à notre union légale avec la frontière militaire, qui est de notre sang et pourrait plus tôt ou plus tard réaliser notre idée commune, nous renonçons à notre influence sur la Bosnie et Serbie, et nous renonçons à notre union avec nos voisins slaves en Dalmatie, en Istrie et en Carniole, etc., qui se sont attachés à notre alliance car ils ont vu en nous quelque force et unité.

Sous les futurs Statthalters impériaux, à nos diètes restreintes un esprit étranger à notre nationalité emportera toutes nos libertés et toute notre nationalité et il faudrait prendre congé de nos plaisirs passés, de nos vertus et de nos libertés, avec lesquels nous avançons sur la route de notre avenir national.

Pour cette raison, tous nos compatriotes les plus honnêtes et nous autres tous, nous avons mis notre seule espérance en vous, illustre ban. Si nous la perdons, nous perdons au-dessous de nos pieds la terre, sur laquelle nous nous trouvions jusqu'à présent, et nous ressemblerons à un faible vaisseau sans voiles sur la mer, et que le vent emporte.

A cette occasion moi et M. Vranicany de même, nous vous demandons pardon, illustre ban, de n'avoir pas encore achevé l'organisation du conseil banal, ainsi que vous nous l'aviez commandé à Pest. Nous aurions cependant depuis longtemps fini ce travail avec le secours des hommes intelligents et instruits, mais les circonstances et les derniers événements nous avaient retenus, et nous l'avons réservé à des temps plus paisibles, pour ne pas offenser votre illustre dignité ! Si votre illustre dignité persiste cependant à l'avoir, nous ne manquerons pas d'obéir sur-le-champ.

En attendant, j'ai l'honneur d'être avec la plus profonde vénération  
De votre Illustricité très humble serviteur

Ivan Kukuljević.

Zagrabie, 29 août 1849.

La réponse du ban Jellačić sur la représentation du Conseil banal datée du 4 août ne se fit point attendre ; elle était datée de Buziaš le 27 août 1849, et adressée au vice-ban Emmeric Lentulay. Le style dans cette lettre convenait parfaitement à l'immense pouvoir dont le ban Jellačić a été alors investi en sa qualité de dictateur élu par le vote unanime de la diète croate en l'an 1848. La voici, traduite en français, verbalement autant qu'il était possible.

J'apprends par votre représentation du 4 août, que le conseil banal refuse de publier la constitution générale de l'empire, comme S. M. notre gracieux Empereur et Roi me l'avait ordonné. Accablé par la fonction et les graves soins d'un général en chef, oppressé par le poids des efforts physiques et moraux, je ne puis point avec ce calme si nécessaire, mais qui n'est possible que dans la salle de débats, me servir de tous ces documents de l'ancien temps et du temps moderne, pour vous motiver, prouver et éclaircir mes opinions, mais ce qui concerne ma conviction la plus intime et la plus ferme ainsi que mon jugement le plus sain, l'une et l'autre restent inébranlables, et je veux sans toute finesse, sans le

moindre charme d'un style brillant, m'exprimer en peu de paroles pour vous convaincre de la justesse de mon assertion. En dirigeant votre attention sur la très haute proclamation de Sa Majesté et sur les § 68, 72, 73 et 123 qui garantissent de la manière la plus étendue l'autonomie de l'administration et le libre développement de notre nationalité, vous me permettrez de vous faire remarquer la différence qui existe entre la constitution de l'empire et l'autonomie du pays, qu'on doit bien clairement comprendre pour ne pas augmenter cette masse d'obstacles déjà trop accumulés par des mésintelligences et par des idées embrouillées, et pour ne pas différer encore l'époque où l'on pourrait régler avec calme et paisiblement les intérêts de notre patrie.

La constitution de l'empire est un lien qui doit et faut réunir toutes les parties de notre monarchie en un grand et puissant entier, elle ressemble aux colonnes d'un grand édifice, dans lequel chaque branche de famille peut arranger son logis à son goût, à son plaisir par rapport à ses besoins, sans troubler le repos de son voisin ou de blesser ses droits légitimes. Sous un chef commun toutes les branches de cette famille se défendent contre une agression sur leur maison commune, car leur propre existence et leur bien-être dépend de l'existence de ce grand édifice.

Vous parlez de l'ancienne constitution ! Vous avez donc oublié les faits accomplis ? vous avez donc oublié la révolution qui a rendu l'état féodal impossible pour tous les temps à venir ? La base de l'ancienne constitution, qui n'avait pas été faite que pour quelques mil [sic] de nobles, fut enlevée pour tout le monde par le souffle de la liberté réveillée comme des bourriers par le vent. Où voulez-vous faire ressusciter les *status et ordines* et la *misera contribuens plebs* ? A cela je ne vous tendrais sûrement pas la main ! Mais autant qu'une étincelle de vie existera en moi, j'aimerai ma patrie et mon peuple à qui j'appartiens, et j'emploierai toutes les forces de mon être pour son bonheur, je répondrai de son développement national et de son honneur, je saurai défendre, respecter et conserver toutes les lois que les représentants de la nation auront créées à la diète et qui auront reçu la sanction royale.

Vous me rappelez mes serments ! Mais moi je vous demande qui est-ce qui parmi notre peuple qui ait plus fait et souffert pour ses droits et son existence nationale que moi ? moi qui avais offert de bon cœur ma vie pour mourir pour vous, comme un martyr ou comme un soldat, selon que le sort en déciderait.

Ces messieurs que j'avais envoyés à Vienne n'y sont point pour faire des lois, mais pour éclaircir et pour instruire les ministres de l'empire commun sur les intérêts et les besoins de notre patrie, et pour indiquer les chemins qui conduisent à la réunion immédiate avec le gouvernement de notre roi, en ménageant les intérêts et l'autonomie de notre administration, car, grâce à Dieu ! l'ancienne union immédiate avec le royaume de Hongrie sous la forme d'un appendice est abolie pour toujours.

J'ai non seulement le droit mais aussi l'obligation à désigner les travaux préparatoires pour la diète prochaine, qui sont devenus un besoin urgent par les circonstances actuelles, et pour régler enfin les affaires intérieures de notre patrie tant désirées, pour en faciliter les débats et les décisions à notre diète, et pour cette raison il m'a fallu envoyer des hommes à Vienne, et pour cette raison il faut que la constitution de l'empire soit publiée.

L'une et l'autre sont absolument nécessaires pour parvenir à une juste appréciation de nos rapports avec la monarchie commune, et pour connaître les bornes qu'on n'ose point passer pour ne pas porter danger à l'existence de la monarchie commune, des bornes telles que le sentiment national le plus chatouilleux pourrait reconnaître sans la moindre inquiétude, je dis sentiment national et non

« vanité nationale » car nous venons de montrer au monde ce que le premier a su produire de glorieux, et les horreurs de cette guerre funeste nous prouvent dans ce moment les malheurs qui sont les suites de la seconde.

Vous parlez encore du peuple de la frontière, et paraissez ne vouloir prendre connaissance de la très haute lettre impériale datée du 31 mars de l'an courant, que j'avais fait publier.

L'habitant de la frontière militaire est et restera toujours notre frère ! Comme c'est bien lui qui avait fait vraiment les plus grandes choses, qui avait porté le plus grand fardeau pendant cette guerre, il a bien aussi le droit d'exiger que nous le considérons comme notre frère majeur, qui peut bien prétendre que nous ne nous arrogeons point la tutelle sur lui, autant moins qu'il ne nous convient pas même de l'exercer sur lui. Enfin il est temps de clore la révolution et de travailler au développement de notre vie nationale et politique avec le calme nécessaire et en suivant la voie légale. Pour cela il nous faut de la paix, que personne ne désire plus que moi qui n'avais jamais craint la guerre.

Plus de cent mille de nos compatriotes et moi, nous avons souffert pendant le plus grand froid et pendant la chaleur la plus excessive toutes les souffrances et toutes les privations possibles de la vie au camp et au bivouac, les fatigues des marches forcées, en bravant la mort sous toutes les formes ; et le sang de tant de milliers fut versé, et versé joyeusement pour dompter et écraser la révolution, triste conséquence des idées séparatistes des Magyars.

Notre peuple avait garanti la conservation de la grande commune monarchie autrichienne au prix de son sang et de ses biens, et ce brave peuple fera autant à l'avenir !

Enfin vous me permettez de m'expliquer encore sur la position du conseil banal.

Ce conseil banal que j'avais organisé l'année passée, et dont la plus grande part de membres s'étaient chargés de l'administration intérieure du pays avec un dévouement digne d'admiration, en sacrifiant leurs propres intérêts sans aucune indemnité, sans aucune assurance d'un emploi définitif, ce conseil banal n'est qu'une mesure provisoire, provoquée par la nécessité urgente de cette époque où nous nous trouvons isolés et où le peuple m'avait investi d'un pouvoir illimité et avec toute sa responsabilité immense !

Le conseil banal n'est qu'une autorité exécutive, point du tout une autorité à consulter, et encore moins une autorité exerçant les fonctions et les droits de la diète.

Vous, mon lieutenant, vous aviez à exécuter l'ordre que je vous ai fait parvenir, et vous n'étiez pas autorisé à le mettre en délibération, encore moins à m'envoyer une représentation contre l'exécution de mon ordre.

A la nation, représentée par la diète, je rendrai compte sur tout ce dont la responsabilité pèse sur moi, avec le plus grand calme et avec la meilleure volonté du monde, fort de la conscience de ma loyauté.

Vis-à-vis de vous, je n'ai qu'à compter sur la prompte exécution de mes ordres. Pour cette raison je n'ai qu'à vous ordonner, Monsieur, encore une fois de publier la constitution de l'empire avec toutes les pièces y appartenant, dont la publication a été ordonnée par S. M. l'Empereur et Roi, et ce que je vous ai pareillement ordonné par mon décret daté de Ruma le 28 juillet 1849, et je vous engage en même temps de m'envoyer aussitôt après le protocole de la session plénière par rapport à ce sujet.



D'après l'opinion des Croates, la perspicacité ordinaire du ban Jellačić se trouva alors en défaut, et sa lettre de Buziaš ne prouva que qu'il a été complètement fasciné par les belles promesses des ministres à Vienne, car sa loyauté, reconnue de tout le monde, ne permit point de la soupçonner d'une coupable duplicité.

La réponse de Buziaš ne manqua pas de provoquer une grande fermentation d'esprits à Zagrabie. Le vieux Mirko Lentulay en fut consterné, et avec lui tous ceux qui préféraient les anciens droits municipaux de la Croatie à toute sorte de constitution octroyée par le gouvernement impérial. Il n'y avait que la partie soi-disant bureaucrate, espérant des emplois lucratifs et définitifs d'une nouvelle organisation administrative, qui en fut contente en secret et poussa le vice-ban Lentulay à exécuter les ordres reçus du dictateur croate.

Le vice-ban, intimidé par la lettre de Buziaš, n'avait plus de repos et convoqua le conseil banal à une session plénière pour le 1<sup>er</sup> septembre, décidé à faire publier la constitution de l'empire.

Le 1<sup>er</sup> septembre fut un samedi, et tous les membres du conseil banal se trouvèrent réunis dans la grande salle.

On débuta par la lecture de la lettre de Buziaš, qui fut le cauchemar du pauvre Lentulay depuis son arrivée, et qui provoqua une véritable tempête, de la sorte que le vice-ban fut forcé de monter ses grands chevaux pour emporter enfin la pluralité des voix par rapport à la publication de la constitution octroyée.

Ivan Kukuljević-Sakcinski, Ambroz Vranicany-Dobrinović, et Daniel de Stanisavljević protestèrent cependant jusqu'à la fin de la session contre la décision de la majorité du conseil banal, et ce dernier s'écria en s'adressant à M. Kuković :

« Personne ne perdra plus que vous par la publication de la charte octroyée et vous vous en repentirez le premier ! Quant à moi j'y perdrai le plus moins [*sic*] du monde, au contraire, j'y pourrais encore trouver mon avantage ; mais je proteste contre la publication de cette constitution en ma qualité de Croate et de patriote. »

M. de Stanisavljević, qui est actuellement conseiller de finances en chef et très bien vu chez le ban et à Vienne, avait bien prévu l'avenir de sa patrie.

Le vice-ban, craignant que l'opposition opiniâtre de ces 3 messieurs là-dessus mentionnés n'entraînât pas les autres, leva aussitôt après la votisation la session et fit expédier les ordres aux villes et comtés pour publier sans délai la constitution octroyée. Le zèle des inférieurs surpasse souvent l'attente des supérieurs, et de la sorte arriva aussi alors que la constitution a été publiée çà et là, sans qu'on ait eu le temps nécessaire pour en prévenir convenable-

ment les magistrats des villes et les préposés des bourgs et des villages. Kukuljević reçut peu de jours après une lettre de son beau-père, M. de Novak, homme de confiance à Vienne, datée du 3 septembre 1849, où celui-ci le conjura à renoncer à l'opposition contre les ordres du ban, qui venait de faire part de sa réponse sur la représentation du conseil banal contre la publication de la constitution au ministre Lasser, qui à son tour en avait fait part aux hommes de confiance croates à Vienne. Cette dernière circonstance prouve cependant que le ban Jellačić n'agissait plus qu'en parfaite intelligence avec les ministres à Vienne, et qu'il était alors déjà obligé de les informer de toutes ses démarches et de ses actions politiques. Kukuljević se tint pour averti.

La force vitale d'une vie constitutionnelle qui avait duré plus de 10 siècles ne se laissa pourtant pas anéantir sans donner encore des marques de son existence. Aussi plusieurs autorités dans les villes de Croatie refusèrent de publier la constitution sous le prétexte que le ban en serait compromis, et qu'ils ne se pourraient pas charger d'une telle responsabilité. Le conseil banal y sut cependant remédier par son énergie sous l'égide du ban Jellačić, et la constitution de l'empire fut publiée partout et sans délai. Le conseil banal fit aussi publier la proclamation du ban Jellačić, datée de Ruma le 28 juillet 1849, qu'il avait composée en faveur de la constitution octroyée, dont la classe intelligente en Croatie ne voulut entendre parler et dont le peuple de la campagne ne comprit rien.

Le conseil banal avait cependant tout fait pour se réconcilier avec le ban Jellačić, qu'on attendait alors à Zagrabie, où sa présence fut autant plus nécessaire puisque les habitants de cette capitale, déjà du temps de Joseph II le foyer d'une opposition opiniâtre, toujours vifs et remuants comme dans tout le comté du même nom, ne partageaient point les opinions du conseil banal et de leur magistrat. Il fallait l'apparition soudaine du ban Jellačić et toute la popularité magique du ban de Croatie pour abattre en quelques heures la constitution millénaire du royaume de Croatie et de la remplacer par la charte octroyée du 4 août 1849. L'arrivée du ban Jellačić à Zagrabie, qui y fut reçu avec un enthousiasme délirant par le peuple comme toujours, mit promptement fin aux doutes et aux temporisements [*sic*] du magistrat, et la constitution de l'empire y fut enfin publiée le 10 septembre, et avec tant de précipitation qu'on ne trouva pas même le temps de convoquer les membres ordinaires du magistrat, et que le notaire en fit la lecture pour ainsi dire en secret et sans aucune solennité, puisque hormis le syndic et les sénateurs il y avait fort peu de bourgeois. Le magistrat osa pourtant en même temps prier le ban de convoquer sans délai la diète pour dé-

libérer sur les mesures à prendre pour la défense des intérêts nationaux et de l'autonomie du royaume croate-slavonien. Le ban promit de ne rien négliger ce qui pourrait contribuer au bien-être de sa patrie.

Le même soir à 9 heures, 60-70 dames, demoiselles et petites filles, portant au bout des bâtons des lanternes chinoises, traversant la place de Saint-Marc, musique en tête et accompagnées d'une foule immense, se rendirent sous les fenêtres du ban Jellačić, qui comme toujours plein de courtoisie envers le beau sexe, en voyant arriver cette charmante procession, quitta la fenêtre et descendit pour se rendre au milieu de ses aimables compatriotes, pour les remercier de cette attention si gracieuse et cordiale. Il y fut salué par un tonnerre de *živio* par le peuple accouru à la vue de ce spectacle nouveau.

Les paroles du ban, comme toujours pleines de feu et de sentiments chevaleresques, ne manquèrent pas d'exercer leur influence magique sur les tendres cœurs de ses belles compatriotes.

Le séjour du ban à Zagrabie fut bien court, puisque l'organisation politique de la Croatie réclama sa présence à Vienne par ordre de sa majesté l'empereur, et il quitta la ville à 10 heures du matin le 11 septembre, l'anniversaire de son glorieux passage de la Drave (Varaždin), du Rubicon croate.

Ce fut bien le même ban Jellačić qui avait alors passé la frontière de Hongrie à main armée, à la tête d'une armée nationale croate, le drapeau de fidélité déployé et au son des mélodies croato-serbes, le même ban Jellačić qui avait bravé en 1848 l'autorité de l'archiduc autrichien à Vienne et même la fureur de la révolution, mais la situation politique ne fut plus la même, les opinions et les tendances étaient changées. *Tempora mutantur et nos in illis !*

Knićanin partit le même jour au soir pour Vienne. Il s'était bien mérité de l'Autriche par sa conduite loyale et chevaleresque en 1848 et 1849, et l'empereur régna désira le décorer de sa propre main de la croix de Marie-Thérèse, qu'il avait si bien méritée par sa bravoure et ses exploits pendant la guerre révolutionnaire en Hongrie.

Knićanin a été pendant son séjour à Zagrabie, l'objet d'une curiosité générale. Le jour de son départ la gazette allemande yougoslave (N<sup>o</sup> 142) en parle de la manière suivante :

« Nous pouvons réjouir nos frères à Prague par la nouvelle que Knićanin, ce héros tant fêté, visitera la capitale de la Bohême, Prague la ville d'or (*Zlatni Prag*). Knićanin a très bonne opinion des Tchèques (Bohèmes), comme en général son jugement est toujours porté d'après son point de vue slave. Nous trouvons en Kni-

čanin le type le plus pur du caractère serbe, vrai fils du peuple, ferme et inébranlable, libre de toute influence étrangère et de tout attribut de la mode moderne. Il est accompagné par son adjudant le capitaine Stephanović, du régiment frontière Deutsch-Banater, officier aussi brave que bien instruit, et qui est honorablement connu par les campagnes serbes en Hongrie. Comme nous venons d'apprendre, l'ordre de Marie-Thérèse est destiné à Knićanin, et qui lui sera rendu à Vienne en reconnaissance de ses brillants faits d'armes par lesquels il avait dans les moments les plus critiques, où les troupes impériales avaient été forcées d'abandonner pour la seconde fois la Bačka et le Banat, défendu et conservé Titel, la clef du midi de Hongrie. Knićanin s'y soutint avec une intrépidité et dévouement héroïque. Il possède déjà l'ordre autrichien de Léopold, et l'ordre russe de Sainte-Anne. Le héros de Titel se rendra puis à Varsovie pour s'y présenter au czar coreligionnaire. »

Le capitaine Stephanović avait raconté à un général que Knićanin lui disait toujours avant une bataille : « Tu n'as que mettre mes troupes et mon artillerie en ordre de bataille — car je ne m'y entends pas — le combat et le reste sera mon affaire ! ». Et en vérité le capitaine mit toujours le corps de Knićanin en ordre de bataille, mais celui-ci dirigea lui-même le combat avec un fameux coup d'œil militaire et avec beaucoup de routine, et combattit toujours avec le plus grand sang-froid et avec la plus grande bravoure.

Comme si les ministres de Vienne n'avaient pas assez d'affaires sur les bras, en constituant le vaste royaume de Hongrie et les autres provinces réunies sous la couronne de Hongrie avant l'an 1848, sur une base nouvelle et avec des formes analogues aux anciennes institutions administratives des provinces soi-disant héréditaires, ils voulurent en même temps donner une nouvelle organisation à la frontière militaire, et pour sauver les dehors, en faisant semblant de prendre conseil des hommes de confiance, le ban fut obligé d'en faire venir plusieurs de la frontière militaire à Vienne.

Ces hommes de confiance furent l'aide de camp du ban, le lieutenant-colonel Rodić, le major-auditeur Ioanović, le capitaine d'économie Pukšec, et les officiers d'économie, tous des gens instruits et bons patriotes croates, Baltić, Plavčić, Opačić et Maras.

Le 15 septembre, arriva à Zagrabie la nouvelle de la mort du glorieux défenseur de la forteresse de Temesvar, du lieutenant-feld-maréchal baron Rukavina, vice-sénéchal du royaume croato-slavonien et bon patriote, qui avait toujours parlé en faveur de la nationalité croate dans le temps du combat de langues, et pour cette raison sa mort fit très triste sensation dans la ville, et il y fut sincèrement regretté.

Le 17 septembre, les gardes nationales, qui avaient formé un cordon le long de la Drava pour surveiller la frontière, furent renvoyées à leur foyers. Elles avaient fait, leur possible pour remplir la tâche qu'on leur avait imposée, aussi en fut-on assez content. Le seul bataillon de M. Bornemisza, qui avait pris la fuite à Legrad à la seule vue de 2 *csikos* magyars, s'était blâmé de la sorte que le conseil banal avait cité le soi-disant colonel Bornemisza devant son forum pour le réprimander, mais quand on alla jusqu'à le menacer de le faire juger par le tribunal militaire, Bornemisza leur répondit qu'il n'était pas militaire, et que cette menace le faisait rire, et que ces messieurs devaient s'y rendre pour faire voir s'ils se conduiraient mieux que lui — et sortit sans gêne.

Les gardes nationales furent partout reçues avec solennité, et M<sup>me</sup> Pisačić, née Kern, actuellement Nicolini, fit ériger un arc de triomphe à son mari Pisačić, commandant d'un bataillon de gardes nationales, quand il retourna dans sa terre de Novakovac. Son adjudant était un très jeune homme, Louis de Hervoic, qui est actuellement conceptiste [*sic*] à la préfecture royale à Zagrabie.

## CHAPITRE X

Le ban Jellačić, arrivé à Vienne, prit son logis dans l'hôtel à l'enseigne de l'Empereur romain, sur la grande place Freyung.

Cet hôtel, alors plus en vogue, reprit son ancienne splendeur par la présence du ban de Croatie, ce qui lui donna du relief. L'aubergiste en profita pour remettre ses affaires en brillant état.

Tout le monde voulait voir le ban Jellačić, tout le monde chercha sa protection et une foule de mendiants assiégea l'hôtel, de la sorte qu'il a été obligé de défendre sa porte aux indiscrets, mais ses adjutants y mirent trop de rigueur et trop peu de discernement, et refusèrent même l'entrée dans le cabinet du ban à ceux qui avaient le droit de prétendre à être reçus par le ban de Croatie. Il arriva ainsi que M. Charles de Pogledić, qui s'était si bien mérité de l'état par sa conduite loyale et pleine d'énergie à Varaždin en 1848, fut obligé de quitter Vienne après un séjour de six semaines, sans avoir pu obtenir une audience pour se présenter et parler au ban Jellačić. Charles de Pogledić, à tort ou à raison, en accusa le capitaine adjutant K..., qui avait une dent contre lui, encore du temps du ban comte Haller.

Jellačić était alors arrivé au zénith de sa brillante destinée. La constellation politique et son individualité parurent alors mettre une barrière à l'agrandissement ultérieur de son importance politique, et comme il ne pouvait plus monter, il commença doucement à descendre. A cette époque cependant le ban Jellačić n'avait pas encore perdu son immense popularité et le prestige de sa gloire politique et militaire, et pour cette raison nous trouvons le moment favorable de donner à nos lecteurs un portrait fidèle de l'immortel ban de Croatie.

### *Portrait du ban Jellačić.*

Le ban, d'un teint brunet [sic] fut d'un tempérament sanguin et nerveux, colère et mélancolique, comme tous les hommes à qui il ressemble par la conformation extérieure ; mais après tout on peut bien soutenir que le ban a été au fond d'un bon tempérament. Il

fut de la taille de 5 pieds et 5 pouces, et possédait donc le privilège de tous les grands hommes dont le génie n'est point mesuré sur la grandeur du corps.

Le ban Jellačić, qui avait toujours été bien maigre dès son enfance, ne prit de l'embonpoint que du moment où l'on l'avait proclamé et nommé ban de Croatie, et il devint puis si fort et gros, qu'il était même ventru à l'époque dont nous parlons à présent. On ne peut s'expliquer ce phénomène physique que par cette assertion psychologue [*sic*] qu'une ambition inassouvie ne fait que consommer les hommes, tandis qu'elle les fait prospérer dès qu'elle se trouve satisfaite. Napoléon prit de l'embonpoint du moment qu'il a été couronné empereur des Français.

La tête du ban fut ronde et proportionnée ; il avait déjà perdu ses cheveux à vingt ans, et ce ne fut qu'une couronne de cheveux grisonnants qui entoura sa tête par derrière et du côté. Proclamé ban de Croatie, il jeta cette petite perruque qu'il avait jusqu'alors portée pour couvrir sa tête chauve.

Son cou n'était pas long, mais ses épaules larges, sa poitrine assez forte et toute sa constitution montrèrent d'une grande force de muscles. Ses traits furent très prononcés. Il avait le front haut, voûté, les sourcils touffus, mais la moitié du sourcil gauche manqua tout à fait, des yeux noirs et grands, le nez aquilin et les lèvres plutôt fines qu'épaisses. Il ne porta que la moustache et celle-ci même fut très modeste, car le ban, indulgent sous ce rapport vers les autres, n'aima point les extravagances pour sa personne. A cette époque son front ne fut point encore ridé, et sa figure, bien que ses joues étaient basanées, donna témoignage d'une bonne santé.

Le moindre chagrin cependant, beaucoup plus qu'une indisposition physique, réagissait avec une force incroyable et à vue d'œil sur cette organisation sensible, surtout quand la prudence l'empêcha d'éclater et de laisser un libre cours à sa mauvaise humeur. Dans ce cas il souffrit horriblement d'un spasme d'estomac auquel il fut sujet dès sa jeunesse, et alors sa pâleur livide, ses traits abattus trahissaient ses souffrances physiques et morales. Le ban n'avait jamais changé de dents, chose extraordinaire, et descendit dans le tombeau avec ses premières dents. On ne connut en Croatie que la comtesse Rubido-Erdödy qui n'avait pas non plus changé de dents et laquelle vit encore en bonne santé à Zagrabie.

L'expression franche de sa physionomie releva [*sic*] son intelligence ; un sourire agréable trahissait sa bonté et vous prévient de prime abord en sa faveur. Dans la pénétration franche et cordiale de son regard, dans la contraction fine de ses paupières, dans le pli de sa bouche, dans l'abandon de son geste qui parut offrir le cœur

avec la main, dans le timbre de sa voix séduisante on reconnut facilement l'idole des Slaves en 1848, l'homme génial et le brave militaire.

Il avait le maintien droit, sans raideur et sans affectation, il n'aimait point à composer son attitude, il ne copia personne et savait bien que l'original vaut mieux que la copie.

En donnant audience, il resta ordinairement debout, s'appuyant contre son sabre, et fixant ses regards sur celui qui lui parla, en inclinant un peu sa tête et en haussant ses sourcils, ce qui trahissait la vigilance de son âme. Si quelqu'un l'impatienta, il commença à froncer ses sourcils et à caresser avec ses deux mains les deux bouts de sa moustache, en fixant son regard sur le parquet. Quand il fut souffrant, il reçut le monde à demi-couché sur son balsac, et offrit une chaise à ceux qui la pouvaient accepter.

Quand il a été chagriné, il emporta sa mauvasie humeur même chez ses meilleurs amis, mais on parvenait facilement à le calmer si le sujet de son chagrin ne fut pas trop grave.

Dans la conversation avec des hommes d'affaires ou avec des employés il parla doucement ou avec vivacité, selon que le sujet l'intéressait ou le contrariait. S'il remarqua que son allocuteur [*sic*] tâcha d'en tirer une réponse dont il aurait pu se réclamer un jour pour justifier sa conduite, alors il parla lentement et parut peser chaque parole qu'il prononça. Une fausseté, une injustice le révolta subitement, et il éclata comme un baril de poudre où l'on aurait mis le feu.

Sa voix, assez sonore, parut pourtant toujours un peu enrouée. Le ban Jellačić parla l'allemand, le croate, le français avec la même volubilité, l'italien assez bien, un peu moins le hongrois et le latin, ce qui lui donna l'avantage de pouvoir converser avec la plupart des hommes dans leur langue.

Le recueil de ses poésies, imprimé à Vienne, prouve suffisamment sa main de maître dans ses écrits allemands, et s'il n'a pas été de la même force dans la langue croate, son éducation allemande dans l'académie thérésienne à Vienne en fut la cause. Pour cette raison il a été obligé de s'adresser à M. Ivan Kukuljević, littérateur slave distingué, pour composer ses proclamations croates et ses discours d'apparat, mais cela n'exclut point la possibilité que la plume de Kukuljević ne fut inspirée par la verve géniale du ban Jellačić, et que l'habile littérateur slave ne put réclamer que le juste mérite de son style brillant et d'avoir reproduit en croate les idées sublimes du ban avec la plus grande exactitude. Outre cela, la vie de Jellačić a été alors si agitée et si occupée qu'il n'aurait pas même trouvé le temps de composer ces écrits. Personne plus que lui avait harangué



et tenu des discours *ex abrupto*, mais tout homme d'état sait fort bien qu'on ne peut pas toujours improviser, et qu'il y a souvent des questions si délicates à traiter qu'on doit bien s'y préparer d'avance par un discours composé et d'un travail fini.

Le ban Jellačić avait le rare talent de parler à chacun la langue qui lui convenait. Le grand seigneur, le petit bourgeois, le militaire, le prêtre, le littérateur, le paysan, la grande dame ou la fille de campagne, tous le quittèrent enchantés de son ton poli, de son amabilité, de son esprit, de sa franchise, de sa cordialité et de son savoir-vivre.

Je sais bien qu'on dira que le ban Jellačić savait parfaitement bien feindre, mais je vous demande si le glorieux maréchal comte Radetzky avait toujours porté le cœur sur la main ? Est-ce que tout le monde ne joue pas la comédie ici-bas ?

Les opinions sont aussi très divergentes sur le talent oratoire du ban Jellačić. Ceux qui l'ont entendu parler à l'assemblée nationale à Zagrabie, et ses réponses improvisées à toutes les députations slaves qui arrivèrent au printemps et en été 1848 chez lui à Zagrabie de tous les coins de la terre habités par des Slaves, pour le saluer comme le gardien de leur nationalité, qui l'ont entendu parler à Innsbruck à l'empereur Ferdinand, à Varaždin à son entrevue avec le général Ottinger, tous ceux-là n'hésiteront plus à le déclarer orateur d'une force peu commune. En revanche tous ceux qui ne l'avaient pas entendu parler que sous le ministère de Bach, en sa qualité de haut fonctionnaire de la couronne et dans le sens obligatoire du nouveau régime, n'auront qu'une triste idée de son talent oratoire, car il fallait, pour que le ban Jellačić devînt un foudre d'éloquence, qu'il fût inspiré et entraîné par le sujet qu'il traita et que ses paroles fussent les interprètes sincères des sentiments qui l'animaient et qui l'exaltaient. Le ban dédaigna de feindre un enthousiasme ou un sentiment qui ne se trouva pas au fond de son cœur. Dans les dernières années de sa vie, il avait souvent beaucoup de peine à prononcer un discours officiel, il n'y a jamais réussi et tout jusqu'au timbre de sa voix donna un démenti à ses paroles. Enfin le ban Jellačić ne sut s'inspirer d'une chose vulgaire et n'ambitionna jamais le talent de la tribune officielle, et, pour ainsi dire, avec la fumée des derniers coups de canons de l'an 1849 disparut le talent oratoire du ban Jellačić.

Son costume ordinaire fut l'uniforme de campagne d'un général de cavalerie hongroise, qui est celui des bans de Croatie depuis le règne de Marie-Thérèse. On voit pourtant des gravures où le ban Jellačić est représenté en costume national, qu'il n'avait porté que 4 fois dans toute sa vie, savoir à son entrée triomphale à son ins-

tallation, à l'ouverture de la diète croate et enfin à la fête-dieu l'an 1849. Jellačić, habitué dès sa jeunesse à l'uniforme militaire, ne se trouva point à son aise dans ce costume, ainsi que Napoléon s'enrageait intérieurement sous la tunique impériale au champ de Mars 1815 à Paris, trouvant cette mascarade peu convenable à sa grandeur militaire, et ne redevenait Napoléon qu'en endossant l'uniforme vert et en se couvrant de son chapeau historique qu'il avait porté à Iéna et à Austerlitz.

Je ne veux nullement par cette comparaison mettre le ban Jellačić au niveau de Napoléon, de ce génie gigantesque qui projeta son ombre du haut des pyramides jusqu'aux murs de Moscou, mais seulement faire observer que les hommes extraordinaires et géniaux se ressemblent toujours par l'un ou l'autre trait caractéristique, et Jellačić restera en tout cas pour la Croatie une apparition extraordinaire, dont l'énergie civique, le patriotisme éclairé, et les exploits héroïques en feront toujours un ban immortel.

Le ban porta de préférence l'uniforme du colonel propriétaire de ses 2 régiments frontières banaux dans toutes les occasions où l'uniforme de général ne fut point de rigueur. La simplicité de cet uniforme donna plus de relief à son buste historique.

Tous les grands capitaines, Gustav-Adolf, Frédéric II, Napoléon I<sup>er</sup> portaient de préférence le costume le plus simple.

Le caractère du ban était basé sur les nobles sentiments d'un bon cœur et sur les inspirations chevaleresques d'une imagination vive et brillante.

La constance dans ses affections fut surtout remarquable. Il aima ses amis jusqu'à sa mort, il s'attacha à ses fidèles domestiques, et eut même de la bonté pour ses chevaux. Le cheval blanc qu'il avait monté à son entrée triomphale à Zagrabie et à la bataille de Pakozd en 1848, fut soigné et nourri dans ses écuries jusqu'à sa mort; son valet de chambre Juro Škerlić trouva son existence dans le voisinage de son château de Novi Dvor, et son houzard, qui l'avait accompagné dans la guerre révolutionnaire de Hongrie, mort à Zagrabie, fut enterré avec une pompe extraordinaire et puis transporté au cimetière de son village comme il l'avait désiré.

Le ban fut le véritable type d'un yougoslave, qui raffole de l'amour de sa mère, adore son père, et ne trouve du vrai bonheur qu'au sein de sa famille. Le ban Jellačić ne parla de sa mère que comme d'une sainte, et appela « un ange » sa sœur défunte qu'il ne put jamais oublier.

Le ban aima ses frères tendrement et partagea leurs peines et leurs soucis. Quand on voulait en 1853 faire pensionner son frère Antoine, alors colonel commandant du régiment de hulans de Wall-

moden, il en fut si chagriné comme si cette disgrâce aurait touché sa propre personne, et employa tous les moyens pour écarter le coup qui devait frapper si douloureusement son frère aimé. Son frère Juro jouissait de plus de confiance auprès de lui, et il parut l'aimer autant plus qu'il ressembla tout à fait à feu son père, dont le portrait se trouve aussi au château de Novi Dvor.

Le ban Jellačić fut d'une rare franchise. On s'en pouvait suffisamment convaincre en 1849, à l'hôtel du Tigre à Pest, où il tenait pour ainsi dire table ouverte pour tous ceux qui venaient se présenter à lui, ou que le service militaire appela à son quartier-général.

Il laissa alors un libre cours à sa mauvaise humeur, provoquée par les circonstances fâcheuses de cette époque, et disait son opinion à haute voix sans réserve, que lui aurait dû imposer la présence des officiers subalternes.

Kukuljević, qui se trouva alors à Budapest, en mission de la part du ban, et fut invité à sa table, eut la bonne idée de noter dans ses tablettes tout ce que le ban Jellačić disait alors et ses remarques spirituelles. En voici quelques traits.

Le 17 février 1849, un officier raconta au ban pendant le dîner que la diète d'empire, siégeant alors à Kremsier en Moravie, avait l'intention d'abolir toutes les décorations et croix des ordres militaires et civils. « Ces messieurs ne sont que très conséquents, s'écria alors le ban, car après avoir banni l'honneur et la loyauté du sein de leur assemblée, il ne leur reste plus qu'en abolir aussi les emblèmes ».

Un jour quand on parla politique à table, le ban s'adressa tout à coup à M. Kukuljević, et lui dit : « Ecoutez, Messieurs, surtout vous monsieur l'Archiviste du royaume de Croatie, ce que je vais vous dire et prenez-en note, car je vous dis que l'avenir de l'empire d'Autriche ne se trouve ni à Francfort, ni à Milan, mais à Belgrade. Si la Lombardie se voudrait charger de payer les dettes de l'Autriche, il vaudrait mieux de l'abandonner à son sort, car elle nous coûte plus en sang, qu'elle ne nous en rapporte en argent comptant. » Et sur la remarque d'un convive que la Russie ne laisserait pas échapper si facilement la Serbie, qu'elle regarde déjà comme une de ses provinces, le ban répliqua : « Moi, le ban de Croatie, je ne craindrais pas le czar, et je suis sûr de trouver en Serbie plus de sympathies pour l'Autriche que pour le knout de la Russie !

Un autre jour à table, on parla du bruit qui courait, que le ban Jellačić épouserait une comtesse Auersperg. Le ban répliqua au conteur de ce bavardage : « Sans doute la comtesse Auersperg est une très aimable et estimable personne, mais comme jusqu'à présent personne ne s'est intéressé à mon avenir, on ferait très bien de

me laisser aussi le soin de me marier selon mon bon plaisir. Du reste la comtesse Auersperg se remercierait très poliment de me suivre en ce moment dans ma course vagabonde. Nous ne sommes pas encore chez nous, Messieurs ! »

Un jour encore à la table du ban, un officier raconta qu'on disait que l'Empereur avait nommé le ban duc de l'empire d'Autriche. Le ban s'écria alors à haute voix : « Je suis si fier d'être ban de Croatie que je n'envie à personne le titre de duc ou de prince, et j'ai en ce moment comme ban de Croatie plus de pouvoirs que tous les ducs et tous les princes ! » Après ces paroles le ban prit son verre et but à la santé des Croates.

Le général comte Bellegarde, invité à la table du ban, y soutint entre autres l'ancienne maxime autrichienne que le point d'équilibre se trouvait pour l'Autriche en Allemagne. Le ban lui répliqua là-dessus : « Laissez-moi en repos avec vos Allemands ! J'estime bien l'Allemand individuellement, comme érudit, savant et industriel, mais quant à la nation allemande je n'en veux pas.

Le prince maréchal Windischgätz avait alors laissé le ban Jellačić avec quelques bataillons à Pest, pendant qu'il avança avec toute son armée sur l'ennemi à Kapolna. Il lui parut que le prince voulut l'éloigner du champ de bataille, où il aurait pu cueillir de nouveaux lauriers. Il s'en plaignit amèrement à ses amis intimes et ne ménagea point tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir inspiré le maréchal. Le général Rousseau, qui avait donné assez de preuves de son aversion pour le ban de Croatie et les Croates aux commissaires croates à Bude, qui y étaient venus pour réclamer les fonds et les archives du royaume de Croatie, et dont les vues politiques furent diamétralement opposées à celles du ban Jellačić, fut le plus grand gignon [*sic*] du dernier.

Un jour à table, où le ban Jellačić parut plus sombre qu'à l'ordinaire, il adressa ces paroles suivantes aux officiers de sa suite : « Si je tombe sur le champ de bataille, ne me faites pas enterrer dans ce pays des Mongols, mais faites transporter mon cadavre en Croatie pour l'y déposer auprès du cercueil de ma mère. C'est là que je veux dormir et reposer en paix ».

## CHAPITRE XI

Le séjour de Vienne fut bien pénible pour le ban Jellačić. Les conférences de ministres, les devoirs de la représentation, les revues et parades militaires, l'étiquette et la courtoisie usitée dans la résidence impériale, les affaires politiques et administratives de la Croatie, les indiscrets et les suppliants, et une correspondance immense ne lui laissèrent que quelques moments de repos.

Le comité serbe de Temesvar s'adressa aussi à lui, dans une lettre datée du 27 août 1849, pour implorer sa protection contre les mesures arbitraires du général en chef en Hongrie, le général d'artillerie baron Haynau, en lui exprimant au nom de la nation serbe toute la confiance qu'elle avait dans sa loyauté et dans son amour pour la nation slave, et qu'elle le regardait encore toujours comme son administrateur, qui devait la protéger contre des mesures de rigueur qui blessaient leur nationalité et pourraient provoquer des troubles.

Tant que le patriarche Rajačić a su tenir le dé, il aurait bien dédaigné d'implorer la protection du ban Jellačić, qui, en sa qualité de catholique romain, ne fut qu'une *persona ingrata* pour les Serbes incarnés, mais quand les jours de fête furent passés pour les Serbes et leur patriarche, ils trouvèrent le ban assez bon pour le faire descendre dans la lice contre Haynau et les ministres de Vienne. Mais Jellačić, à son tour, s'en souvenait de la conduite politique du patriarche et du proverbe latin nouvellement constaté : *Graeca fides nulla fides !* et mit cette lettre *ad acta*.

Le lieutenant-feld-maréchal baron Schlitter, qui se trouva dans l'antichambre du cabinet de l'empereur quand Knićanin y était appelé pour recevoir de la main de sa majesté la croix militaire de Marie-Thérèse, raconta que le vieux Knićanin en fut si touché de cet acte solennel et de l'insigne bonté de l'empereur envers lui, qu'il sortit en pleurant du cabinet impérial et qu'il faisait une impression toute particulière sur tous ceux qui se trouvèrent dans l'antichambre, de voir sangloter ce colosse en magnifique costume serbe, et de demander aussi après du fil et une aiguille pour pouvoir attacher sur-le-champ cette croix, qui lui faisait tant de

plaisir, à sa boutonnière. Un valet de chambre courut aussitôt pour lui apporter [ce] dont il avait nécessaire. Knićanin après avoir arrangé et attaché la croix, sortit décoré et les larmes aux yeux du palais impérial. Knićanin partit pour Berlin, où il avait un fils pour y faire ses études.

Le 25 septembre M. Ambroz Vranicany-Dobrinović partit pour Vienne, où il était appelé par le ministre des finances.

Tous ces hommes de confiance, de retour à Zagrabie, avaient raconté qu'ils étaient fort bien payés, qu'ils s'étaient fort bien amusés, et qu'ils étaient traités par les ministres et par tout le monde avec la plus grande considération, mais que les ministres, qui les faisaient quelquefois jaser, s'en soucièrent fort peu de leurs remarques ou de leurs remontrances, quand elles ne s'accordèrent pas avec les principes d'après lesquels ils étaient tous décidés à organiser l'administration politique des provinces de la couronne d'Autriche.

Sur la demande formelle du ministre de l'intérieur, le ban Jellačić fut aussi obligé de désigner les hommes de confiance de la Voïvodine, qui se rendirent aussitôt après à Vienne. Ce furent Izidor Nikolić, Jakob Živanović, Jovan Pasković, Franz Kristof, Eustah Mihailović, Maro Popović, Theodor Petrović, Stephan Vukov et Petar Moćonji.

Ce ne fut que le 30 septembre que l'évêque de Zagrabie célébra le *Te Deum* pour rendre grâce au ciel pour la charte octroyée. La solennité se borna au bruit de canons tirés pendant l'office divin et à la présence des autorités civiles et militaires, mais les habitants de la capitale de Croatie n'y prirent point part et la grande cathédrale resta pour ainsi dire vide.

La nouvelle de l'exécution du comte Louis Battyáni, fusillé le 10 octobre à 6 heures du soir à Pest, ne fit pas grande sensation à Zagrabie. La haine contre les Magyars s'y était assoupie, mais il n'y avait non plus des sympathies pour eux.

Un véhément chagrin força le ban de se mettre au lit le 17 octobre. Le ministre président Felice prince Schwarzenberg, secondé par le ministre de l'intérieur Bach, après avoir donné le coup de grâce à la vieille constitution magyare et aux droits municipaux de la Croatie, crut le moment favorable de refondre la vaste monarchie autrichienne dans le même moule, et de poser pour principe de vie politique en Autriche l'élément allemand, avec son point d'équilibre en Allemagne. Le ban ne vit dans ce système que la violation des droits des différentes nationalités en Autriche et qu'on ôtait de la sorte la base historique à l'empire d'Autriche, mais ses remontrances et son proteste [*sic*] ne furent pris en considération.

La discorde se déclara aussi bientôt parmi les hommes de confiance croates. Novak, Janković, Medanić, Mladenović, et Mažuranić, vrais patriotes, défendirent les droits de leur patrie. L'évêque Moyses, du chapitre de Zagrabie, Bužan et Tomić se rangèrent du côté ministériel. Moyses fut bientôt après nommé évêque du diocèse de Neusohl en Hongrie, Bužan et Tomić furent avantageusement employés.

La discorde fut encore plus véhémement parmi les hommes de confiance de la Voïvodine. Le patriarche Rajačić, secondé par Živanović, Pasković et Vukov, voulut à tout prix la séparation de la Voïvodine serbe d'avec la Croatie. Kontić, Stojaković et Petrović s'y opposèrent, comprenant bien que l'intérêt politique même des Serbes en Autriche exigeait absolument la réunion avec la Croatie.

Vienne ressembla alors à la tour de Babel, où tant de nationalités litigeantes [*sic*] s'étaient réunies dans son sein. Le ban Jellačić dégoûté de ce chaos d'opinions, de querelles avec les ministres, et de ces machinations de tout genre, était un beau matin au point de retourner en Croatie, mais son temps des résolutions énergiques était passé, et il resta malgré tout à Vienne. L'empereur avait accordé la grande médaille d'or civile au rédacteur de la *Gazette serbe* à Belgrade, Miloš Popović, qui avait remis entre les mains de sa majesté son œuvre *Le code civil et criminel de l'empereur serbe Stephan Dušan*.

Le ban Jellačić, à peine informé qu'un comité s'était formé pour faire une souscription pour lui acheter un sabre d'honneur, écrit la lettre suivante au comité. Cette lettre était datée de Vienne le 12 novembre 1849. La voici :

Messieurs, c'est avec un vrai plaisir que je viens d'apprendre l'intention amicale du comité à faire une collecte pour l'achat d'un sabre d'honneur, que vous m'avez destiné; c'est avec reconnaissance que je vois les sympathies qui se manifestent partout pour faire réussir l'entreprise et récompenser la peine que vous vous êtes donnée. Quand j'aurais même pris une influence exclusive sur les résultats des événements qui viennent de passer, je me trouverais assez honoré par cette démonstration flatteuse que vos sentiments vous inspirent, car le monument dans les cœurs de ses concitoyens est beaucoup plus beau et plus digne que tout autre signe de souvenir, fût-il du métal le plus précieux.

Aux efforts patriotiques de notre nation, aux combats héroïques de nos guerriers a-t-il réussi à nous autres, au milieu de la tempête révolutionnaire, à devenir le plus ferme soutien du trône et de la monarchie. Chacun de nous a fait son possible par rapport à ses forces, chacun de nous a sa part aux résultats glorieux. Cependant des milliers de nos frères sont tombés victimes de cette malheureuse guerre civile, bon nombre en retournèrent estropiés, et beaucoup n'en retournèrent plus, ils sont morts pour l'empereur et la patrie. C'est sûrement votre plus ardent désir de secourir ceux qui ont besoin de votre secours, et de prendre soin de pauvres délaissés. Permettez donc que je vous prie de remettre la somme, la-

quelle se trouve entre vos mains, destinée à l'achat de mon sabre d'honneur dans les fonds des Invalides qui portent mon nom. Pour le sabre personne ne pourrait vous remercier que moi, pour la somme que vous tournez au profit de ces malheureux, vous aurez outre ma reconnaissance encore celle de milliers.

Jellačić Ban m. p.

La popularité du ban Jellačić avait beaucoup diminué depuis la publication de la charte octroyée en Croatie. Palacky et plus tard Strossmayer lui avaient vainement conseillé de résigner sa dignité de ban de Croatie pour conserver intact son grand nom dans l'histoire du monde. L'empereur avait enfin, après de longs débats, résolu la création de la Voïvodine serbe, et prit le titre de grand voïvode serbe. On le fit pour faire taire le patriarche et ses Serbes incarnés, qui prétendaient avoir conquis la Voïvodine serbe au prix de leur sang. Cette résolution impériale consterna les Magyars et surtout les vieux conservatifs, qui n'y voyaient que le démembrement de leur vaste et beau royaume de Hongrie.

D'après des lettres de Vienne, le ban Jellačić fut très mécontent de la création de la Voïvodine serbe et les patriarches avec les coryphées de la nation serbe furent de même mécontents de la création d'une si grande Voïvodine qui forma un nouveau pays de la couronne (*Kronland*) avec le Banat et une partie de la Sirmie, car ils aursient préféré une petite Voïvodine exclusivement serbe à une si grande Voïvodine polyglotte, à laquelle les ministres avaient donné la plus grande extension possible pour paralyser l'élément serbe, de la sorte qu'il y avait dans cette Voïvodine serbe plus de Magyars et d'Allemands que des Serbes.

Le titre officiel de la Voïvodine fut la Voïvodine serbe et le comté de Temes. Le général Mayerhofer, assez connu par nos mémoires, a été nommé vice-voïvode, puisque les ministres le trouvèrent, pour le moment, le plus qualifié pour cette place. L'empereur était parti le 18 novembre pour Prague, et le ban en profita pour se rendre avec son frère à Brünn.

Le général Mayerhofer passa le 31 décembre 1849 par Zagrabie pour se rendre à Temesvar, le siège du vice-voïvode. Ce rusé diplomate se fit accompagner par Živanović, partisan du patriarche, et par Stojaković, partisan du ministre de l'intérieur.

Mayerhofer avait bien le talent de se pousser et d'obtenir cette place importante, mais il n'avait pas assez de souplesse et de finesse pour s'y soutenir, car [nous] le voyons déjà remplacé au mois de mars 1850 par le lieutenant-feld-maréchal Coronini qui, en 1849 à Zagrabie, secondé par l'extrême politesse et affabilité de son épouse, qui appartenait à une des premières familles de Modène, avait su se réconcilier les sympathies des Croates à cette époque.



On dit que Mayerhofer avait oublié un jour la sage maxime de Talleyrand que les paroles ne sont que pour cacher les pensées, et qu'il s'était écrié un jour, quand une députation serbe avait mis trop longtemps sa patience à l'épreuve : « Vous croyez qu'on ne vous connaît pas à Vienne ? Sachez ! qu'on ne vous y regarde que comme des rebelles reçus en grâce ! » (*begnadigte Rebellen*). Bien que les ministres à Vienne furent peut-être du même avis que le vice-voïvode Mayerhofer, ils se virent pourtant forcés, en considération des circonstances politiques et par prudence, de le désavouer et de le rappeler.

Plus tard nous trouvons Mayerhofer membre de la congrégation religieuse du Saint-Séverin à Vienne, et suivre la grande procession le cierge à la main. En 1860, il se chargea de l'enrôlement des volontaires pour l'armée papale. On en forma 2 bataillons et les envoya plus tard à Ancône.

## CHAPITRE XII

L'an 1850, on commença à introduire les nouvelles réformes et la nouvelle organisation politique en Croatie tout doucement et sans bruit. La langue allemande fut mise en usage dans l'administration, et un beau matin on vit déjà le directeur de poste, M. Klém-pay, se promener en uniforme allemand avec un chapeau à trois cornes. Le conseil banal en fut choqué de ces innovations, et protesta courageusement contre l'usage officiel de la langue allemande dans les différentes branches de l'administration et contre l'uniforme allemand. Les ministres à Vienne furent assez prudents pour n'y pas répondre pour le moment.

Les conseillers ministériels Rušnov et Pfluck arrivèrent alors à Zagrabie, le premier pour organiser la justice, le dernier pour organiser l'administration politique à l'instar des provinces héréditaires en Autriche. Ils firent leur besogne sans se soucier de l'existence du conseil banal et du vieux vice-ban Mirko Lentulay. Il faut cependant leur rendre justice qu'ils s'y prirent avec beaucoup d'habileté et sans alarmer trop le sentiment national des Croates.

Le 28 avril 1850, arriva aussi le conseiller ministériel Kappel à Zagrabie, nommé chef de finances en Croatie et Slavonie. Cette branche d'administration, d'après le témoignage compétent de M. de Stanisavljević, actuellement conseiller de finances en chef, fut bientôt organisée avec habileté et une grande énergie, mais cette branche d'administration exigea aussi une masse d'employés subalternes, pour la plupart des étrangers qui inondèrent avec leurs familles la capitale de Croatie, au grand déplaisir des patriotes et au contentement des épiciers et des maîtres tailleurs et cordonniers. Kappel fut toujours le plus grand gignon [sic] du ban Jellačić, qui ne put souffrir ses manières suffisantes et sa figure, qu'il appela une caricature à cause de la grande tête et de sa petite taille. Kappel avait alors aussi la manie de porter une grande barbe au menton pour donner du relief à son visage, ce qui ne contribua pas peu à rehausser son apparition ridicule.

Malgré l'aversion des Croates contre le nouvel ordre de choses, l'appât d'un emploi lucratif fut si fort pour les Croates sans fortune

qu'ils assaillirent, dans toute la force du terme, les ministres à Vienne et qu'ils ne se firent pas même scrupule de calomnier leurs rivaux compatriotes de la sorte, pour les écarter, que le ministre président prince Felice Schwarzenberg avait dit à un haut militaire de Vienne : « Nous sommes dans le plus grand embarras pour employer quelqu'un des indigènes en Croatie, car ils nous disent ici, les uns des autres, tant d'infamies, qu'on est tenté de croire qu'il n'y a un seul homme honnête dans leur patrie, à qui on pourrait confier un emploi ! » Voilà ce que ce haut militaire avait raconté après son retour à Zagrabie, et qui n'avait pas l'habitude de dire des mensonges.

En Hongrie, ce fut à cette époque le contraire. Le gouvernement impérial y trouva à peine quelques individus qui se montrèrent d'assez bonne volonté pour accepter un emploi, de la sorte qu'on fut obligé d'y envoyer des étrangers et souvent des individus dont la renommée ne fut point sans tache. En Croatie en revanche, d'après les propres aveux des chefs des différentes branches d'administration, on trouva une quantité d'individus qui surpassèrent même, en peu de temps, leurs collègues étrangers en habileté, en routine et surtout en application. Dans la finance, par exemple, les plus aptes furent les Croates.

L'abbé Jean Krizmanić, qui avait vécu après sa disgrâce à Omilje chez sa nièce Stauduar, y mourut alors âgé de 84 ans. Il fut enseveli à Moravče le 24 juin 1850.

Le 17 juin arriva le lieutenant-feld-maréchal baron Neustaedter pour remplacer son camarade le baron Burić qui y avait fonctionné pendant l'absence du ban Jellačić. Il s'y maria avec Hélène de Hervoić un ange de bonté, avec laquelle il vécut dans une parfaite et heureuse union jusqu'au 29 janvier 1859, où la mort l'avait enlevée à Venise à son époux désolé.

Ce L. F. M. Neustaedter avait reçu, pour récompense de son dévouement, de ses sacrifices et de son activité en 1848 et 1849, des chagrins, des calomnies et la disgrâce.

Le 20 avril il avait commandé les troupes frontières concentrées à l'entour de Zavalje, vis-à-vis de la forteresse turque Bihać, où les rebelles livrèrent des combats nocturnes aux troupes d'Omer Pacha, pour garantir la frontière autrichienne. Après la pacification de la Kraina, le ban lui exprima sa satisfaction pour ses bonnes dispositions. Le major Wagner fut alors attaché au L. F. M. Neustaedter en qualité d'un chef d'état-major.

En 1852, au printemps, on l'avait tout d'un coup transféré à Vérone en Italie, puisque le ban (ce qu'il avait même confié à Neustaedter) avait repoussé avec indignation l'insinuation de Vienne à le proposer à le faire pensionner. Le ban avait vainement envoyé le

général Denkstein à Vienne, chez le premier adjudant de Sa Majesté, le comte Grünne, pour faire révoquer cette transfération de Neustaedter. Denkstein n'eut pour toute réponse du comte Grünne : « Je ne sais pas ce que le ban en a avec ce général, qui est ivre depuis le matin jusqu'au soir ! » Et quand Denkstein, tout bouleversé d'une telle calomnie absurde, répondit : « Votre Excellence, nous connaissons ce baron Neustaedter dès sa jeunesse, il boit plus d'eau que de vin, et il a été toujours sobre ! » le comte s'écria : « Oh ! nous avons déjà nos rapports secrets qui nous instruisent de tout ! »

Une autre absurdité fut la réponse du général baron Bamberg au général baron Stillfried qui l'avait demandé pourquoi on avait pensionné Neustaedter (ce qui arriva au février 1852, bien que le maréchal Radetzky même, à Vérone, ne lui avait témoigné jamais le moindre mécontentement) « Oh ! on aurait dû pensionner ce L. F. M. depuis longtemps, car c'est le chef de la clique croate ! » *Risum teneatis !*

Neustaedter, après avoir été pensionné, retourna avec sa femme à Zagrabie, acheta la villa solitaire à Schönbach n° 243, y vécut honoré de tous les gens de bien, et son bonheur domestique le dédommagea des vicissitudes de ce monde. En 1856 à la fin du mois de juin, le ban Jellačić lui donna une nouvelle preuve de sa constante et vive amitié, en s'y rendant avec son épouse et son frère Antoine pour tenir sur les fonds de baptême l'enfant unique de son vieux ami, laquelle reçut le nom de Sophie de sa marraine la banesse.

Mais laissons actuellement ce vieux Neustaedter dans sa triste solitude et reprenons le fil de notre histoire.

Les Croates apprirent par la *gazette* que l'empereur François-Joseph, à l'occasion d'un grand dîner de famille, où le grand duc de Toscane et le prince Albert de Saxe furent présents, et où le ban Jellačić a été aussi invité, avait, après dîner, détaché de sa boutonnière la croix de mérite militaire que sa majesté venait de créer, et en décora le ban Jellačić, en accompagnant cet acte gracieux avec des paroles très flatteuses.

Le séjour du ban Jellačić se prolongea jusque vers la fin du mois de juin à Vienne et fournit l'occasion d'enchaîner le cœur de notre héros.

La haute position sociale du ban Jellačić, sa gloire et ses brillantes qualités, avec un extérieur agréable, ne manquèrent pas d'attirer les yeux du beau sexe sur lui ; surtout les mamans des demoiselles à marier lui tendirent quelques pièges innocents pour l'y faire tomber. Maint cœur battit en secret pour lui, mais le ban,

aimable envers tout le monde, ne parut s'en apercevoir. On remarqua seulement qu'il aima converser de préférence avec la belle comtesse Waldstein, et celle-ci même s'y trompa de la sorte qu'elle se présenta le soir du même jour où le bruit se répandit du mariage du ban avec la jeune comtesse Sophie Stockau, dans le salon du prince Schönborn, belle comme un ange et parée comme une fée, et disait au monde réuni en cercle autour d'elle pour l'admirer : « Voilà l'air d'une fille délaissée ! » Plus tard elle épousa un comte Kinsky et mourut dans les couches.

La comtesse Stockau, mariée au comte Stockau en secondes noces après la mort de son premier mari, qui a été tué par un maladroït à la chasse, posséda la belle terre et le beau château de Napajedl, en Moravie. Le lieutenant-colonel comte Saint-Quentin, aide de camp du ban Jellačić, était une vieille connaissance de la maison du comte Stockau. Le ban dîna ordinairement dans le grand salon de l'hôtel avec les officiers de sa suite, ce qui attira toujours une foule de monde pour l'y voir, en dînant dans le même salon. L'aubergiste en fit ses choux gras. Le ban Jellačić, bien qu'il fût souvent absent, paya assez cher son séjour dans cet hôtel devenu en vogue par lui, car il paya 27.000 florins en le quittant.

Le comte Stockau, en sa qualité de volontaire pendant la campagne de 1848 dans le quartier-général du comte Schlick, avait été envoyé un jour avec dépêches au quartier-général du ban Jellačić, mais celui-ci ne s'en souvenait plus en 1850.

Le comte Stockau et son épouse dînèrent aussi un jour dans le salon de cet hôtel et prirent place à une table pas loin de celle du ban Jellačić, qui arriva alors plus tard qu'à l'ordinaire à dîner.

Le ban avait à peine commencé à manger que le comte Saint-Quentin parut s'apercevoir alors de la présence du comte et de la comtesse Stockau. Saint-Quentin se leva aussitôt pour se rendre à la table du comte Stockau, de présenter comme une vieille connaissance ses hommages à la comtesse et d'échanger quelques phrases de politesse. Bien que cette conversation ne durât que quelques moments, le comte Stockau exprima le désir au comte Saint-Quentin d'être présenté au ban. Saint-Quentin, d'une parfaite complaisance, ne put refuser une telle demande pleine de politesse, et en parla au ban en retournant à la table de celui-ci, mais Jellačić, qui n'aima pas qu'on ne le laissât pas en repos même pendant le dîner, y répondit par un mouvement d'impatience et Saint-Quentin se tut.

C'est connu que le ban Jellačić, dont le cœur fut si bon, revenait facilement sur sa première résolution quand elle avait quelque chose de blessant pour quelqu'un qu'il affectionna. Aussi ne fit-il long-

temps souffrir le comte Saint-Quentin très embarrassé de son refus et lui dit bientôt après : « Eh bien, présentez-moi donc le comte Stockau ». Saint-Quentin en profita avec empressement et le comte Stockau fut présenté au ban. Le comte Stockau se retira aussitôt après à sa table, et le ban finit paisiblement son dîner. En se levant de la table, Jellačić, avant de quitter le salon se rendit par courtoisie chez la comtesse Stockau pour échanger quelques phrases de politesse et se retira aussitôt après. Personne (Saint-Quentin peut-être excepté) de sa suite aurait rêvé alors les moindres conséquences d'une si courte conversation, mais le lendemain matin le ban fut déjà surpris par une visite du comte Stockau qui l'invita ainsi que toute sa suite à la chasse dans ses terres de Napajedl.

Le ban aima la chasse passionnément, il alla tous les ans vers la Saint-Joseph à la chasse à Valpovo chez le baron Gustav Prandau, en hiver il chassa près de Rakov potok et dîna chez Joseph Bunyevac, et souvent dans la frontière militaire, pas loin de Bjelovar, où le colonel Philippović avait toujours arrangé la chasse selon le goût du ban ; enfin Jellačić aima trop la chasse pour refuser l'invitation inattendue du comte Stockau. La chasse fut aussi la dernière passion qui quitta le ban Jellačić dans les dernières années de sa vie.

Plusieurs équipages emportèrent le ban et sa suite au château de Napajedl, où ils furent reçus avec la plus grande affabilité et une hospitalité seigneuriale. Quand le ban arriva au château, la comtesse lui présenta ses deux filles dont l'aînée s'appela Thérèse et la cadette Sophie, qui ne comptait alors que 15 ans, et vivait encore sous les yeux de sa gouvernante. Pour cette raison le ban ne s'en était occupé qu'en passant et par politesse pour la mère.

La chasse a été très bien arrangée, le dîner fut somptueux et délicat, le vin de champagne coula en grands flots et augmenta la gaieté générale. Enfin le comte Stockau s'était surpassé en luxe et prodigalité pour fêter dignement le ban de Croatie et les autres convives. Le ban, qui avait passé de la sorte plusieurs jours à Napajedl, fut si content de son séjour au château qu'il avait promis, en partant, au comte et à la comtesse d'y revenir encore bientôt à la chasse.

Le capitaine Kottas, adjudant du ban, tomba bientôt après dangeureusement malade, et dut garder le lit pendant plusieurs semaines. Kottas, ci-devant l'adjudant du ban comte Haller, fut de tous les autres le plus longtemps auprès de la personne du ban Jellačić, dont il jouissait toute la confiance jusqu'au moment où la santé du ban fut délabrée et où l'irritation nerveuse changea tellement son bon naturel qu'il y avait des jours où personne de ses

gens n'osa s'approcher de lui, surtout depuis le commencement de l'an 1858. Dans la même année Kottas, devenu major au régiment d'Ogulin, fut remplacé par le capitaine Ratković.

Jellačić reparut en effet bientôt à Napajedl, mais il ne fut alors accompagné que du colonel comte Saint-Quentin qui avait, à ce qu'on dit, dirigé le premier l'attention du ban sur la jeune comtesse Sophie, en ajoutant que sa mère avait remarqué avec une véritable surprise la forte impression que le ban Jellačić avait fait sur le cœur naïf de sa fille encore si jeune. La mère avait cependant prié le comte Saint-Quentin de n'en pas parler au ban. L'indiscrétion du comte ne parut pourtant pas trop chagriner la mère. Le ban, flatté d'un amour si naïf d'une belle fille de 15 ans, prit feu, et bientôt les gazettes de Vienne n'avaient qu'annoncer le départ pour et le retour de Napajedl du ban Jellačić, qui fut enfin si furieux de l'annonce toujours réitérée de son aller et venir, qu'il défendit au sergent de la police de la barrière de la ville de Vienne de porter son nom sur la liste des partants et des arrivés.

Le pauvre malade Kottas, que le ban était venu voir un jour, n'ayant pas été informé de ses fréquents aller et venir de Napajedl, demanda tout simplement au ban s'il partirait le matin ou après-midi à Napajedl, comme son valet de chambre ne le savait pas au juste. Alors le ban éclata comme un baril de poudre, et jura de chasser son valet de chambre s'il oserait encore une fois répandre la nouvelle de son départ pour Napajedl. Là-dessus le ban quitta furieux la chambre de Kottas, qui ne put revenir de son étonnement de ce que la simple demande par rapport au départ pour Napajedl, avait mis le ban dans un tel accès de colère, car ce pauvre capitaine, qui n'avait pas quitté son lit depuis longtemps, ignorait totalement que les relations amicales du ban avec le château du comte Stockau furent au point qu'on commença déjà à chuchoter dans les salons de Vienne que Jellačić épousera la jeune comtesse Sophie Stockau.

Ce bruit fut bientôt une nouvelle authentique, quand l'empereur, à l'occasion d'une parade militaire, félicita le ban devant tous ceux qui les entouraient du choix qu'il avait fait de la jeune comtesse Sophie Stockau, et une lettre du ban à son frère Juro, général de brigade à Carlstadt, annonça son prochain mariage, qui contrariait beaucoup son frère et sa belle-sœur. Ils trouvèrent la comtesse Sophie trop jeune pour un homme à l'âge du ban, et encore aujourd'hui le comte Juro Jellačić, en parlant à ses intimes, déclare ce mariage comme le plus grand malheur de son frère le ban.

La comtesse Stockau, heureuse on ne peut plus de voir sa fille épouser le glorieux ban de Croatie, avait cependant, pour sauver les dehors, exigé du ban d'ajourner son mariage jusqu'à la

fin du mois de juillet, où sa fille Sophie aurait accompli sa 16<sup>e</sup> année.

Il paraît que les Croates auraient préféré que leur ban eût épousé la comtesse Waldstein, issue d'une illustre maison tchèque-slave, mais le ban suivit le mouvement de son cœur, et comme sa fiancée était née à Napajedl en Moravie, il ne manqua pas de la proclamer, à chaque occasion opportune, fille slave.

Des affaires politiques rappelèrent alors le ban Jellačić à Zagrabie, où il arriva le 23 juin à onze heures un quart dans la nuit, après avoir quitté Vienne le 22 juin.

La popularité du ban Jellačić a été si immense qu'on ne s'apercevait pas en public de ce qu'elle avait beaucoup diminué. Le 24 juin du matin, le ban reçut les autorités civiles et militaires, et le soir il se rendit au théâtre, éclairé à jour, où il fut reçu comme toujours avec un tonnerre de *živio*. Le même enthousiasme se montra quand il parcourut après le théâtre les rues principales de la ville illuminée, en calèche, car les Croates furent si contents de revoir leur ban chéri à Zagrabie. La musique militaire du régiment frontière d'Otočac traversa alors aussi les rues et les places, en jouant des mélodies nationales, ce qui ne fit qu'augmenter l'exaltation joyeuse générale.



## CHAPITRE XIII

Une résolution impériale avait ordonné la dissolution du conseil banal. Le ban Jellačić se rendit à cet effet le 26 juin 1850 avant midi, accompagné d'une suite brillante, dans la grande salle du palais banal, où toutes les autorités et tous les membres de l'ancien conseil banal se trouvèrent réunis. Le ban fut reçu à son entrée avec des acclamations unanimes et harangué par l'évêque Moyses au nom du conseil banal. Le ban y répondit par un discours noble et touchant, en faisant mention des mérites insignes des membres du conseil banal qui venait d'être dissous par la résolution impériale et en ajoutant que sa majesté l'empereur avait, en reconnaissance des services rendus, conféré l'ordre de la couronne de fer de la 2<sup>e</sup> classe au vice-ban Mirko Lentulay, avec une pension viagère de 4.000 florins, et quand le ban attacha la croix de commandeur au cou de ce digne vieillard, une profonde émotion gagna tout le monde, et Lentulay, cet homme sensible et loyal, ne put exprimer sa reconnaissance envers le roi son maître que par des sanglots, et le conseil banal prit, pour ainsi dire, en versant des larmes, congé du ban de Croatie, de l'ancienne constitution du royaume, du passé et de ses contemporains.

L'empereur avait en même temps nommé conseiller aulique et vice-ban le frère d'Emmeric Lentulay, M. Benko Lentulay, et conseillers banaux les MM. François Zengeval et François Žigrović, mais bientôt après Benko Lentulay fut frustré du titre de vice-ban.

L'empereur nomma comtes suprêmes Joseph Bunyevac pour le comté de Zagrabie, Alexandre Šimunčić pour le comté de Varaždin, le comte Otto Sermage pour le comté de Kreutz, Jules de Janković pour le comté de Požega, enfin le comte Pierre Pejačević pour le comté d'Essek, et Antoine Rušnov pour le comté de Fiume.

Le même jour à 2 heures le ban donna un grand dîner aux membres de l'ancien conseil banal, où il porta un toast à sa majesté l'empereur, et puis un autre à tous les membres de l'ancien conseil banal. L'évêque Moyses y répliqua par un toast à la jeune Sophie comtesse Stockau avec laquelle le ban Jellačić allait s'unir. Tous les toasts furent salués par un tonnerre de *živio* !

Le ban, accompagné de son frère, le colonel Antoine Jellačić, de

ses aides de camp Rodić et Saint-Quentin, partit le 4 juillet à 5 heures un quart de Zagrabie pour inspecter les régiments de la frontière militaire. Le même jour il visita les régiments banaux à Glina et Petrinja, le 5 le régiment de Sluin à Carlstadt, le 6 le régiment d'Ogulin à Ogulin, le 7 il inspecta à Otočac et Gospić les deux régiments frontières, se rendit puis à Zengg et, le 9, à Fiume, où il s'arrêta le 10, et en partit le onze juillet pour retourner à Zagrabie, où arriva en 17 heures. Il partit encore le 14 pour Bjelovar où il visita les 2 régiments frontières, et retourna le 18 juillet à Zagrabie où il arriva à 11 heures avant midi.

L'accueil du ban dans la frontière militaire fut partout solennel, et les régiments frontières rivalisèrent d'efforts à le fêter dignement et à lui témoigner leur amour et leur dévouement.

Le ban Jellačić, accompagné de son frère Antoine et de sa suite, partit le 18 juillet pour Napajedl en passant par Vienne. Il arriva au château le 20 juillet à 2 heures du matin, et y fut reçu par son futur beau-père avec une véritable pompe féodale.

Le 23 juillet a été destiné pour le jour de noces du ban et du comte Strachwitz, lieutenant dans le régiment de cheveau-légers de Kress, qui devait épouser Thérèse, la fille aînée du comte Stockau.

La vie au château fut alors très gaie et très bruyante. Le comte Stockau fit les honneurs de son château en grand et galant seigneur. Le soir du 22 juillet, le prince archevêque d'Ollmütz et tous les invités se trouvèrent réunis au château. Le lendemain matin une foule de curieux et une masse de peuple encombrèrent les avenues du château, envahirent le parc et la terrasse pour voir le ban Jellačić.

Le train de fer de Vienne amena à midi une brillante députation croate au château, à la tête de laquelle se trouvèrent l'évêque Strossmayer et le conseil[ler] aulique Metel Ožegović de Barlabasëvac. Le costume oriental de 6 seresans, qui avaient accompagné le ban, excitèrent déjà la curiosité des Moraviens, mais le riche costume national des membres de la députation croate finit par éblouir les yeux des braves habitants de cette contrée.

Le ban reçut la députation croate dans la grande salle à côté de la terrasse en présence de sa fiancée, qui portait comme sa sœur un habit de soie blanche avec trois volants de dentelles de Bruxelles, une couronne de fleurs d'orange et de myrte avec un voile superbe en dentelle. Le ban fut en grande tenue et portait toutes ses décorations. Sa mine était rayonnante, et son embonpoint donna témoignage du brillant état de sa santé. Qui aurait prévu alors qu'en moins de 6 ans le ban Jellačić ne serait plus que l'ombre de ce qu'il a été alors au château de Napajedl.

L'évêque Strossmayer, malgré son nom allemand, slave par ex-

cellence, harangua le ban et sa fiancée en langue croate, en remarquant dans son discours que la nationalité slave se trouvait partout dans un état si déplorable parce que ceux que leur haute position sociale obligeait à protéger la nationalité paraissent souvent avoir honte d'être nés d'une mère slave, puis il s'adressa en bon allemand à la fiancée du ban, et disait que la nation croate espère que l'épouse de l'illustre ban de Croatie aimera sa nouvelle patrie et qu'elle était déjà devenue la favorite des Yougoslaves par son union avec le ban de Croatie.

Aussitôt après, le cortège se rendit à la chapelle, où le prince archiduc réunit au pied de l'autel, avec les cérémonies usitées, les deux couples heureux, dont l'avenir démentit l'espoir du moment.

Le comte Stockau avait invité à la noce la plus haute aristocratie parmi ses connaissances. On y remarqua la duchesse de Würtemberg, le prince et la princesse de Taxis, le comte et la comtesse de Sternberg, le comte et la contesse Caroline de Fünfkirchen, la comtesse Pauline Wartensleben, le comte Lažanski et le ministre François baron Kulmer.

Après la cérémonie, l'épouse du ban commença, d'après l'usage dans son pays, à partager les feuilles de sa couronne nuptiale à tous ceux qui en demandaient, quand M. Schmidt de Carlstadt et membre de la députation croate la pria de céder le reste de la couronne à la bonne ville de Carlstadt, qui conservera ce souvenir d'un jour si remarquable dans la vie du ban, comme une chose sacrée à la postérité la plus reculée. La banesse ne put refuser une demande si flatteuse et rendit le reste de sa couronne à M. Schmidt, qui l'aura sans doute rendue à son tour à la ville de Carlstadt.

Après la cérémonie, passèrent une quinzaine de voitures avec des paysans et des paysannes en costume national devant le ban et la banesse, les félicitèrent et exprimèrent leurs regrets de voir partir les jeunes comtesses, les anges tutélaires des pauvres et du peuple de la contrée. Tout cela a été très bien mis en scène pour les invités.

Dans la salle à manger, à l'entrée du château, il se trouva une table couverte pour 102 personnes. La musique du corps de sapeurs, qui n'avait pas cessé de jouer depuis l'arrivée du ban au château, se fit entendre pendant ce long et magnifique dîner qu'on servit alors. Le prince archevêque porta le premier le toast à la santé et au bonheur des nouveaux mariés. Le comte Lažanski suivit avec un toast à la banesse et reprocha plaisamment au ban d'avoir spolié la Moravie de son plus précieux trésor. Le ban répliqua qu'il était tout étonné de la résignation du comte, comme il savait se maîtriser autant pour boire encore à leur santé.

Aussitôt après le dîner le ban et la banesse, après avoir fait toi-

lette de voyage, partirent pour la Croatie accompagnés de la députation croate. En Croatie on leur rendit presque des honneurs royaux, et le peuple accourut pour voir leur idole et la jeune banesse de 16 ans.

Le 25 juillet, arrivés à Bistra, ils furent harangués par l'évêque Moyses ; arrivés à la frontière du comté de Zagrabie ils furent harangués par le vice-presbytère Marković, et Rubido à la tête de tous les juges du comté. A Podsused se trouva un arc de triomphe, et ils furent si souvent arrêtés par des députations et des harangues qu'ils n'arrivèrent qu'à onze heures de nuit à Zagrabie.

Malgré l'heure avancée de la nuit, toute la ville se trouva sur pied, toutes les fenêtres furent illuminées, et toutes les rues encombrées. Quand la calèche du ban, entourée d'une double haie de cavaliers en costume national et flambeau en main, apparut aux yeux de la foule immense, la voûte du ciel parut s'écrouler sous les acclamations tonnantes de *živio Ban živila Banica* ! Un enthousiasme délirant s'était emparé du peuple. Le ban et sa jeune épouse furent profondément émus.

En descendant au palais banal, la banesse, en passant par une double haie de petites filles vêtues en blanc, fut haranguée au bout de l'escalier par une de ces petites innocentes créatures, qui la salua ainsi : « Illustre Banesse ! permets que je te salue, noble dame, arrivée dans ta nouvelle patrie, au nom de toutes mes sœurs et de toutes les filles Yougoslaves. Tout ce que nous désirons de toi, c'est que tu fusses une fille fidèle et dévouée à ta nouvelle patrie, à cette patrie qui compte parmi ses fils l'illustre Ban Jellačić. Reçois nos vœux cordiaux. Que le ciel te permette à vivre heureuse et contente, à côté de ton illustre époux, dans notre chère patrie, beaucoup et bon nombre d'années » !

Arrivés dans la grande salle, le ban et la banesse furent salués par les généraux, les autorités civiles et militaires, la noblesse et les notabilités les plus marquantes du comté. Le ban et la banesse, fatigués du voyage, se retirèrent aussitôt dans leur appartement, dont le luxe et la beauté enchantèrent la jeune banesse. Le ban avait fait venir des ouvriers de Vienne et dépensé 27.000 florins pour décorer et meubler ses appartements.

Le cabinet de la banesse était surtout si joliment décoré et meublé que c'était un charme à le voir. Il y avait du chic et de Walter Scott.

Le peuple à Zagrabie ne fut cependant pas si facilement à congédier, pour ne pas troubler le repos des arrivés par leur bruyante joie. Des cris réitérés et un tonnerre de *živio* toujours roulant forcèrent plusieurs fois le ban de se montrer à la fenêtre à côté de son épouse, abîmée par les fatigues d'un si long et premier voyage. On

continua à danser le *kolo* croate sur la place de Saint-Marc, éclairée à jour par la brillante clarté de plusieurs centaines de flambeaux, et les étudiants chantèrent des airs patriotiques sous les fenêtres du ban. Il fallait tous les efforts de M. Bunyevac et de plusieurs notabilités pour faire évacuer enfin la place et rentrer les habitants dans leurs maisons, sans bruit et sans excès.

On n'avait qu'un seul accident à plaindre, c'est que quelques ivrognes avaient cassé les fenêtres du receveur Bišćan, parce qu'il avait mis le drapeau impérial à côté du drapeau national à sa fenêtre. Cet excès indigna autant plus les bourgeois de la ville, parce qu'il était de nature à les faire soupçonner d'illoyauté [*sic*].

La ville de Zagrabie fit tout pour fêter la jeune banesse. Il y avait théâtre paré, éclairé à jour, où des dilettants [*sic*] jouaient la comédie croate, parmi lesquels l'épouse du docteur Mraović s'était avantageusement distinguée.

Le 30 juillet il y avait bal paré à la *Dvorana*, ouvert par une polonaise, où feu le comte Charles Drašković, marié avec une comtesse Batthyáni, avait donné la main à la banesse, et le ban à l'épouse du comte.

Au milieu du tourbillon de plaisirs, la jeune banesse tomba tout d'un coup malade d'un mal arthritique, à la grande douleur du ban, dont le cœur aimant fut déchiré par les cruelles souffrances de son épouse, si jeune et si bonne, et au grand étonnement de tout le monde qui n'y comprenait rien. Le seul docteur Mraović, qui la traita, assura qu'elle aura souffert de cette maladie dès son enfance et qu'on en aurait sans doute gardé le secret à Napajedl.

C'est vrai que la banesse fit, après sa guérison, encore plusieurs rechutes mais, dans la suite, les bains de Topusko l'avaient tout à fait rétablie, et depuis ce temps elle jouit toujours d'une parfaite santé.

La commission d'organisation en Croatie exigea enfin que toutes les pétitions croates fussent pourvues d'une traduction allemande. Bunyevac, comte suprême du comté de Zagrabie, bon patriote, s'en alarma et s'en plaignit, en recourant à l'autorité du ban Jellačić qui, plein de confiance dans les promesses qu'on lui avait faites à Vienne, y répondit qu'on devait avoir confiance dans la parole impériale que sa majesté avait donnée dans sa lettre datée du 7 avril 1850, et que la nationalité croate en était suffisamment garantie à la nation par la concession de pouvoir employer la langue croate dans toutes les branches de l'administration intérieure du royaume.

Le ban Jellačić, pour calmer les inquiétudes des patriotes qui ne partageaient point sa confiance, parla toujours croate en public et dans les occasions solennelles; aussi porta-t-il le toast à sa majesté le 18 août, où il avait donné un splendide dîner pour 50 personnes,

en croate, ce qui excitait le plus grand enthousiasme parmi les convives croates.

Le 19 août à 4 heures du matin, le ban et la banesse, laquelle avait consenti d'être la marraine de drapeaux des 2 régiments banaux, partirent pour Glina et puis de là à Petrinja pour y assister à la cérémonie de la bénédiction des nouveaux drapeaux que ces régiments frontières avaient reçus. Après toutes les festivités qu'on y avait arrangées en leur honneur, ils retournèrent à Zagrabie, où ils arrivèrent le 21 août à 3 heures après-midi.

Malgré la plus vive opposition du ban Jellačić, malgré ses remontrances respectueuses qu'il avait même faites à Vienne à sa majesté, la gendarmerie fut introduite en Croatie et en Slavonie et plus tard aussi dans la frontière militaire, où cet institut fut tout à fait superflu puisque tout le pays y est organisé militairement et armé. D'après une publication du comte suprême du comte de Zagrabie, M. de Bunyevac, la gendarmerie y entra en fonction le 18 septembre 1850. Ce fut le 10<sup>e</sup> régiment de gendarmerie qui occupa la Croatie et la Slavonie. Le premier lieutenant-colonel commandant en fut le lieutenant-colonel Voinović, qui n'y découvrit aussitôt que des conspirations et qui déclara dans ses rapports secrets la ville de Zagrabie comme le foyer du panslavisme. Le ban en fut furieux et envoya ses rapports à tous les diables.

Le comte Saint-Quentin fut alors nommé colonel commandant du régiment de dragons de Savoie et partit bientôt après.

Le lieutenant-colonel Čivić de Rohr, militaire instruit et bon Croate, a été appelé à Vienne en qualité d'un chef de département pour les réformes de la frontière militaire.

Le 12 septembre à une heure après-midi, le ban et son épouse partirent pour Vienne.

Le 18 décembre, une compagnie de régiment frontière banal, dont le ban fut le propriétaire, a été de garde au palais impérial à Vienne. A 3 heures après midi, le ban y arriva inopinément. La compagnie de garde prit les armes, et le ban la harangua : il somma les soldats de ne jamais oublier ce jour où ils eurent l'honneur et le bonheur d'être de garde au palais qu'il [*sic*] habitait sa majesté sacrée leur empereur et roi chéri !

A la fin de l'an 1850 le vieux comte Janko Drašković, qui avait dans sa jeunesse follement prodigué sa fortune et même fait paver une rue à Paris, puis dans sa vieillesse employé le reste de sa fortune pour soutenir la cause nationale en Croatie, avait fait remettre 100 florins au fond des invalides qui porte le nom du ban Jellačić. Le général Denkstein, président de la commission chargée de l'administration de ce fond, le remercia dans une lettre datée du 27 décembre 1850.

## CHAPITRE XIV

Le 20 janvier 1851, le ban et la banesse furent de retour à Zagrabie. L'accueil de la part de la populace fut froid.

Le ban Jellačić, dont la popularité fit les délices de sa vie, s'en était bien aperçu, aussi ne manqua-t-il pas le lendemain, le 21 janvier du matin, quand les autorités civiles et militaires s'étaient présentées, de répliquer à la harangue flatteuse de l'évêque Moyses qu'il avait trouvé à Vienne des immenses obstacles pour faire réussir la moindre proposition en faveur de la Croatie, et puis il raconta à ses amis intimes qu'il avait quitté à Vienne la salle de conférence après l'onzième séance, en déclarant qu'il y était superflu et qu'il n'y reparaitrait plus, puisqu'il y parlait à des oreilles sourdes et qu'aucune de ses propositions ou remontrances n'était prise en considération.

Le ban ne parut plus si gai qu'autrefois et son embonpoint commença à se perdre. Des chagrins, dont il ne fit point mystère à ses vieux amis, réagirent sensiblement sur son corps nerveux, et dès cette époque date le dépérissement de sa robuste santé.

La franchise du ban lui avait fait grand tort à Vienne, car il énonça son opinion politique sur le condamnable système politique des ministres devant tout le monde, à table et au salon, et des messieurs mouchards s'empressèrent de rapporter ses discours à Vienne. Ses amis lui en firent souvent des reproches et le prièrent de ne pas ouvrir son cœur à tout le monde, mais le ban répondit toujours brusquement : « Je m'en fiche de toutes ces dénonciations ! Je ne cache pas mon opinion, et ce que je pense peut savoir tout le monde ! »

Plus tard on découvrit que la fille de chambre de la banesse a été soldée par la police secrète pour rapporter la conversation intime du ban avec la banesse, pendant que celle-ci fit sa toilette. Malgré la loyauté et la rare franchise du ban Jellačić, une certaine méfiance perçait en tout de la part du gouvernement à Vienne.

D'après les aveux du ban Jellačić et de son adjudant Kottas, 25.000 lettres à peu près étaient arrivées par la poste jusqu'à la fin de l'an 1850 à l'adresse du ban Jellačić. Kottas était chargé de les ouvrir toutes et de n'en choisir que les plus importantes pour les soumettre aux yeux du ban. On ne peut donc pousser plus loin la

confiance et la conscience d'une loyauté à toute épreuve. Et le ministre président prince Felice Schwarzenberg avait tort de se vanter de savoir tout ce que le ban disait, puisque tout le monde à Zagrabie put entendre son opinion.

Il paraît qu'on avait adopté à Vienne pour principe de faire de temps à temps quelque chose d'agréable au ban pour calmer son agitation, provoquée par tant de choses qui le blessaient. De la sorte, on avait transféré son frère Juro en sa qualité de général de brigade à Zagrabie, où il arriva à la fin du mois de janvier et se logea dans la maison paternelle, et presque en même temps le régiment de houzards banderiaux fut dissous, et transformé dans un régiment de hulans croate-slavonien, qui devait se former à Gratz. Une autre réminiscence de l'an 1848 venait donc de s'évanouir. Le ban Jellačić en prit congé dans l'ordre du jour tel qu'il suit :

#### ORDRE DU JOUR

En vertu de la résolution impériale de Sa Majesté l'Empereur notre Roi du 8 du mois courant, le régiment de houzards banderiaux est dissous, et sera remplacé par la formation du 5<sup>e</sup> régiment de hulans croate-slavonien, dont le colonel propriétaire a été nommé par Sa Majesté le lieutenant-feld-maréchal comte de Wallmoden-Gimborn.

En vertu de sa nouvelle destination, ce régiment quitte le rayon de mon commandement militaire, et je regarde comme un devoir sacré d'exprimer au commandant du régiment, à tous les officiers supérieurs et subalternes et aux soldats du dépôt de ce régiment réformé ma reconnaissance la plus vive et la plus ineffaçable que je leur dois pour leur conduite éprouvée pendant une époque grave qui ne vient que de passer.

Avec un dévouement fidèle, digne de la nation croate, ce régiment s'était rallié à ma voix autour des drapeaux de l'Autriche. Avec courage et persévérance ce régiment avait supporté les dangers et les fatigues inouïes de trois campagnes, où je fus tous les jours témoin de son esprit de corps brillant et de sa discipline si distinguée.

J'ai la ferme conviction que ce régiment fera tous ses efforts pour conserver et augmenter encore sa renommée honorable aussi dans sa nouvelle destination.

En prenant donc congé de ce régiment, j'ajoute en même temps l'assurance que je profiterai avec plaisir de chaque occasion pour donner des preuves efficaces de mes plus sincères sympathies à chacun du régiment.

Dans ma mémoire ce brave régiment vivra autant que le souvenir de 1848 y existera.

Jellačić Ban, Général d'artillerie.

Par cette lettre on se peut bien expliquer le chagrin que le ban Jellačić ressentit en entendant la nomination du comte Wallmoden à la charge (dignité) d'un colonel propriétaire de ce régiment. Il en comprit bien qu'il n'était plus *una persona grata* à Vienne, malgré la bienveillance de l'empereur qui ne cessa de lui en donner des



preuves, si l'occasion s'y présenta. L'empereur le nomma aussi bientôt après colonel propriétaire du 46<sup>e</sup> régiment de ligne d'infanterie, formé de deux anciens régiments frontières de Szeklers dissous en 1849 après la campagne, mais le ban ne porta la première année après sa nomination presque jamais l'uniforme blanc avec des parements verts de son régiment de ligne : il ne put si facilement oublier ce régiment de houzards banderiaux, qu'il avait improvisé en 1848 et avec lequel il avait passé le rubicon croate l'onze septembre de la même année. Le ban avait compté à juste raison, et presque avec sûreté, qu'on le nommera commandant propriétaire de ce régiment.

Le régiment de houzards banderiaux a été formé par ces houzards banderiaux en Croatie qui n'étaient au fond que des beaux hommes de la campagne, vêtus et armés à la houzarde, sans la moindre idée de discipline et de dressure [sic] militaire, et qui montaient tant bien que mal leurs propres chevaux, en général très petits mais pleins de feu et qui endurent mieux que d'autres les fatigues et les intempéries de l'air. Le ban leur avait bien donné le comte Otto Sermage pour colonel et nommé les autres officiers du régiment, pour la plupart de bons patriotes et ci-devant officiers de cavalerie subalternes, mais qui avaient eux-mêmes besoin de relire les règlements militaires et d'apprendre les exercices et les manœuvres ; du reste pleins de bonne volonté, comme leurs soldats et leurs chevaux, qui avaient supporté plus de fatigues pendant ces 3 campagnes que toute la cavalerie de ligne qui s'y trouva alors. A peine arrivés au camp, au bivouac, on les fit encore trotter sur leurs pauvres petits chevaux, abîmés par une marche forcée et par la faim, pour battre la campagne et chercher la trace de l'ennemi. Un peu de repos et de pain pour l'homme, un peu de foin pour le cheval suffirent pour remettre le houzard banderial en activité. On n'entendit jamais des murmures.

A Czegled, où le général de division Hartlieb, qui s'y trouva avec les brigades Neustaedter et Karger, avait employé la cavalerie pesante de ligne pour patrouiller sur les flancs, puisqu'on y trouva toujours échelonné comme sur un fil le long du chemin de fer et exposé de tous côtés aux surprises des insurgés, déjà après quelques jours le commandant de la cavalerie pesante protesta contre cet emploi de sa troupe, en alléguant que ses gros et grands chevaux en seraient abîmés en peu de temps et qu'on l'en rendrait alors responsable. Le lieutenant-feld-maréchal Hartlieb fit alors de nouveau trotter ces bons et patients houzards banderiaux.

Le houzard banderial se montra toujours résigné et de bonne humeur, et si quelquefois, malgré lui, le souvenir de sa femme et de ses enfants délaissés l'attrista, il leva la tête vers le ciel, où, bien

qu'il ne fût plus celui de sa patrie, réside son Dieu qui le reconduira au sein de sa famille, car le Croate est bon chrétien et met sa confiance en Dieu. Alors il retrouve sa gaîté et s'écrie de bon cœur : *Zivio Ban !* quand il voit passer l'idole de son cœur, qui en son tour se réjouit de le revoir et s'écrie à son tour : *Zdravo da si brate* (que tu sois bien portant, frère !).

Mirko Bogović, qui avait sollicité à Vienne la concession pour l'édition d'une gazette croate sous le titre *Domobran*, a été très mal reçu par le ministre Bach, et sa gazette projetée en resta là à son programme.

La société de l'histoire yougoslave avait décidé, le 1<sup>er</sup> février 1851, d'envoyer une lettre au comte Frangipani à Udine en Italie, pour le prier à communiquer à la société les documents intéressants qui se trouvaient dans son archive par rapport à la famille des Frangipani, qui avait joué un si grand rôle historique en Croatie et dont il était l'illustre rejeton.

Des affaires d'importance rappelèrent le ban à Vienne. Il partit, accompagné de Rodić, l'onze février dans la nuit, de Zagrabie et y fut de retour le 17 février à 7 h. 1/2 du soir.

Le monopole du tabac fut introduit en Croatie le 1<sup>er</sup> mars 1851. Cette mesure y fit autant plus mauvaise sensation que les Magyars raillèrent alors leurs compatriotes, les bons Croates, de leur levée du bouclier en 1848 qui portait dans ce moment ses fruits d'or, dont ce monopole était le plus excellent fruit. Cette mesure fut exploitée par les ennemis du gouvernement pour aigrir aussi le peuple de campagne.

Dans le même mois parut à Vienne le recueil de poésie du ban Jellačić, orné de son portrait, le plus ressemblant qui existe de lui.

L'empereur était arrivé le 22 mars à Trieste. Le ban, accompagné de Rodić, s'y rendit pour rendre ses hommages à sa majesté et, après le départ de l'empereur pour Venise le 27 mars, le ban retourna par Carlstadt, y arriva le 29, passa la soirée au salon de la baronne Hélène Neustaedter, dont le mari, le lieutenant-feld-maréchal, y avait invité le corps d'officiers et où le ban fut fêté par la bourgeoisie par une sérénade à flambeaux. Il partit de Carlstadt le lendemain le 30 mars, et arriva après-midi à Zagrabie.

Nicolas I<sup>er</sup>, l'empereur de toutes les Russies, et l'empereur d'Autriche devaient avoir une entrevue à Ollmütz en Moravie. L'empereur ordonna au ban de l'y accompagner, qui se rendit, accompagné de son épouse, le 20 mai à Vienne, d'où il accompagna le 27 mai sa majesté à Ollmütz. Le maréchal comte Radetzky y arriva aussi.

L'empereur Nicolas parut à la grande revue qu'on y avait arrangée pour lui, en grande tenue d'un général de cavalerie hongroise. Ce brillant costume donna encore plus de relief au buste imposant du czar, et le haut kalpak surmonté d'un héron rehaussa considérablement sa taille gigantesque. L'empereur d'Autriche commanda en personne la revue et se mit après la revue à la tête des troupes pour défiler devant le czar autocrate. Le ban s'était aussi mis à la tête des bataillons frontières de ses régiments banaux pour défiler. Après la revue les deux empereurs s'embrassèrent à la vue de tout le monde. Un tel spectacle intéressant a toujours quelque chose d'attendrissant pour le peuple, qui croit y avoir la garantie de la paix et du repos, en se reposant sur l'amitié des souverains. Hélas ! personne n'aurait alors rêvé que cette amitié cimentée si cordialement en public serait d'une si courte durée.

L'empereur Nicolas honora le maréchal Radetzky et le ban Jellačić d'une attention toute particulière. La politesse russe est toujours active, aux cabinets, aux salons, aux églises, aux fêtes, aux revues. Le czar Nicolas montra le plus grand intérêt pour les houzards et pour les bataillons de la frontière militaire et il leur lança, en les passant en revue, des regards de feu et de bienveillance. Après la revue, l'empereur de toutes les Russies chercha le ban Jellačić, lui serra cordialement la main, et lui dit : « Je me réjouis de vous avoir vu à la tête de vos braves Croates. Ils ont acquis dans le dernier temps un renom immortel. Ce qui regarde votre personne, je vous assure que je vous aime !... Nous nous comprenons ! »

On ne sait par quelle raison qu'on avait assigné au ban Jellačić une loge au second rang dans le théâtre à Ollmütz, pendant le séjour de deux empereurs dans cette ville, pendant que les lieutenants-feld-maréchaux et comtes Guylay et Clam-Gallas furent placés au premier rang des loges. Le ban s'en trouva blessé et ne parut jamais au théâtre. Il en fut dédommagé par la courtoisie extrême du czar Nicolas, qui se rendit chez lui au logis pour en prendre congé et l'embrassa tendrement en le quittant. Le czar lui avait toujours parlé en langue russe. Le ban et la banesse furent de retour à Zagrabie, le 13 juin à 1 h. 1/2 après minuit.

Le 19 juin le ban suivit en grande tenue, derrière le baldaquin, la procession de la fête du Dieu.

Pour faire prendre les bains de mer à son épouse, le ban partit avec elle le 24 juin 1851 pour Fiume, où M. Iginio Scarpa lui avait mis à sa disposition sa charmante villa Angelina située aux bords de la mer. En passant par Carlstadt il s'y arrêta pour dîner chez son vieux ami le lieutenant-feld-maréchal baron Neustaedter. Ils avaient prolongé leur séjour délicieux dans la villa Angelina jusqu'au

16 août, lequel jour ils retournèrent et arrivèrent à Zagrabie. La bannesse ne fut cependant pas entièrement guérie de son mal arthritique qu'après avoir pris les bains de Topusko en 1852.

C'est connu que l'empereur avait fait un cadeau de 400.000 florins à chacun de ses chefs d'armée après la guerre de 1849.

Radetzky en avait, comme toujours, besoin. Haynau les prit et se rendit chez son banquier Sina à Vienne, où il jeta ses paquets de papier-monnaie sur sa table en lui disant : « Voilà, prenez ces chiffons et faites-en ce que vous croyez de bon ! » On disait que le prince Windischgrätz avait refusé d'accepter ce cadeau impérial. Jellačić employa cet argent pour acheter la terre de Novi Dvor, à deux lieues éloignée de Zagrabie. Il l'avait achetée à bon marché mais il dépensa plus de 30.000 florins pour restaurer élégamment la maison et pour les autres améliorations. En 1857, il dépensa encore 40.000 florins pour le drainage dans sa terre. La terre ne lui rapporta cependant que 8.000 florins du temps que M. Havliček l'administra, auparavant encore moins, où l'on a été forcé d'acheter les légumes et les fruits pour sa maison à Zagrabie, malgré son immense jardin. Le ban veillait avec sévérité sur l'ordre et la propreté de sa maison, de son jardin et de ses autres établissements, mais ne comprenait rien de la culture champêtre et entendait fort peu à l'économie en général. En 1857, le comte Auersperg lui avait procuré un jeune économiste qui administra puis un peu mieux ses terres.

La nouvelle qu'on a été forcé de faire surveiller le ministre François baron Kulmer dans une maison des aliénés à Vienne, l'avait beaucoup attristé.

L'an 1851, le 28 août à 8 heures du soir, mourut à Tonimir près de Varaždin, le père d'Ivan Kukuljević de Sacci, homme loyal et bon patriote. Il a été conseiller royal et directeur en chef des écoles en Croatie et Slavonie. Il avait atteint l'âge de 76 ans.

Le ban exécuta enfin son projet de revoir et parcourir la Dalmatie, et partit le 31 août pour Zara, où il fut reçu avec le plus grand enthousiasme. M. Gethal, l'administrateur du gouvernement, le harangua à la descente du bateau à vapeur, l'appelant dans son discours le héros des Slaves et le soutien du trône. A l'entrée de la ville il fut harangué par le bourgmestre Cernizza, à qui le ban répliqua « qu'il se pouvait bien regarder comme citoyen de Zara par le long séjour qu'il y avait fait jadis ». Le 3 septembre la ville fut le soir illuminée et on aperçut dans les rues des transparents avec des devises en toutes les langues de l'empire d'Autriche. Le 4 septembre le ban passa en revue la garnison sur la *spianata*. Puis il reçut le clergé et les autorités civiles. Fontana, vice-président de la cour d'appel, le harangua, et disait entre autres, « que les Dalmatins sont fiers

d'appartenir à la grande famille slave, dont l'histoire avait reçu un nouveau lustre par la gloire immortelle du ban, qu'ils sont heureux de le posséder en qualité d'un protecteur de leurs intérêts ! »

Le lieutenant-feld-maréchal Reiche, qui donna ce jour un grand dîner au ban, y porta des toasts à l'empereur, au ban, et à la nation slave.

Le ban parut à 8 h. 1/2 du soir à la fête de bal au théâtre, et se rendit à 10 heures du soir au bord du vapeur, accompagné de toutes les autorités et d'une foule immense, dont une partie portait des flambeaux. Le ban avait laissé 200 florins pour les pauvres et malades de la ville de Zara.

Le ban arriva à 9 heures du matin à Sebenico, visita cet endroit peu remarquable, et partit avec le vapeur *Vulcan* pour Spalatro. Partout le peuple accourut pour le voir, partout il fut reçu avec un enthousiasme délirant, tout son voyage à travers la Dalmatie ne parut qu'une marche triomphante.

Arrivé à Spalatro, le ban en fit le 6 septembre à 5 heures du matin une excursion à Clissa, d'où il retourna à Spalatro, et en partit puis pour Lesina au son de toutes les cloches. Il arriva à Lesina à 5 heures, y visita tous les établissements et partit aussitôt après avec le vapeur pour Raguse, où il arriva le 7 septembre à 7 heures du matin.

L'ombre de l'ancienne république de Raguse, jadis si florissante et considérée, reçut ce héros slave avec toute la pompe possible et avec cette touchante cordialité d'une sympathie qui n'a pas besoin de langue pour se faire comprendre. Toute la ville s'était revêtue de ses habits de noces, mais à l'âme qui pense elle ne parut que l'immense pierre sépulchrâle d'une grandeur passée. Le ban ne quitta Raguse qu'à une heure après minuit. Cette ville avait tant d'attrait pour lui, cette âme poétique !

Il arriva avec le vapeur, le 8 septembre à 5 heures du matin, à Cattaro où il fut reçu par son lieutenant en Dalmatie le général baron Mamula et par une brillante députation de Montenegro, que le Vladika avait envoyée pour complimenter l'illustre ban de Croatie.

Le ban y passa la garnison en revue, visita tout, et traversa le soir les rues de la ville illuminée. Il partit à 6 h. 1/2 du soir pour Trieste, où il arriva l'onze septembre.

Le ban trouva sa majesté l'empereur à Trieste et l'accompagna à Venise, où Elle arriva le 14 septembre à 7 heures 10 minutes du matin, et en partit le soir pour Vérone. Le ban fut de retour à Zagrabie le 20 septembre.

Rodić, son protégé, fut nommé colonel en second dans le régiment bas-autrichien *Hoch und Deutschmeister* dont le colonel propriétaire

fut l'archiduc Maximilien, grand-maître de l'ordre teutonique, et il fut dédommagé de cette ironie si fine par rapport à la promotion du favori du ban de Croatie par un brillant ordre de jour de la plume du ban, où les mérites, vertus, qualités militaires furent prônés et proclamés d'une manière si éclatante qu'à une vanité et une ambition encore plus grandes que celles de Rodić il ne laissa plus rien à désirer ! Le ban fit même lithographier et distribuer cet ordre du jour. Jamais de bons services ne furent tellement reconnus. Le jeune major Philippović remplaça Rodić auprès du ban. La ville de Zagrabie avait conféré le droit de citoyen honoraire à M. Bach, ministre de l'intérieur.

Le ban partit le 21 septembre de Zagrabie pour inspecter les régiments frontières banaux et slavoniens à Glina, Petrinja, Alt-Gradiška et Vinkovci, d'où il se rendit par Vukovar à Essek. Le vice-comes Rubido l'y complimenta par une harangue, où il lui recommanda le bien-être et le bonheur de la nation avec autant de dévotion que de cordialité. Le ban Jellačić lui répondit alors ces paroles mémorables, gravées dans les cœurs de tous les patriotes qui furent alors présents et qu'on avait citées en l'an 1861 dans la *Gazette de Zagrabie* du 17 juin, N<sup>o</sup> 138, pour réfuter la grave accusation de Mirko Bogović contre cet illustre ban, dans sa brochure intitulée *Regards rétrospectifs par rapport à la Croatie*. Les voici : « Élevé au soleil de ma patrie, ma vie est indissolublement lutée [sic] avec la vie de ma nation. Son bonheur est le mien, ses souffrances sont encore les souffrances de mon âme. Dieu le sait, si l'un ou les autres me soient destinées. Il le tient dans sa main ! Regardez dans mes yeux qui rayonnent de plaisir quand vous faites entendre des cris d'allégresse, et qui pleurent quand vous êtes tristes ! Mais si l'orage abat les fruits de vos arbres, s'il dévaste vos jardins, est-ce que vous condamnez le jardinier puisqu'il n'a pu braver la tempête ? »

Le ban fut le 27 septembre de retour à Zagrabie.

Le ban partit encore, accompagné de son épouse, le 29 septembre pour Vienne, et en retournèrent à Zagrabie, où ils arrivèrent le 11 octobre à 4 heures après midi.

Le ban partit le 7 novembre pour Varaždin, pour y apporter en personne des secours aux habitants qui avaient souffert par l'inondation. Le 2<sup>e</sup> adjudant de sa majesté, le baron Kellner de Kellenstein, apporta le 13 novembre au ban, qui était, aussitôt après avoir distribué ses secours à Varaždin, retourné à Zagrabie, 9.000 florins pour le même but et repartit le 16 novembre pour Vienne.

Le 17 décembre, le ban partit encore pour Vienne et en fut de retour à Zagrabie le dernier jour de l'an à 2 heures du matin.

## CHAPITRE XV

L'an 1852

Le ban commença enfin à se convaincre que la nationalité croate était menacée, puisque la langue allemande fut introduite dans toutes les branches de l'administration et, pour paralyser autant que possible les efforts du ministre Bach à germaniser la Croatie, il somma ses compatriotes à fonder un théâtre national croate, où l'on ne jouerait que de la comédie croate, et conseilla d'acheter le théâtre de Stanković, où l'on ne joua que de la comédie allemande, car la comédie croate devait alors servir de refuge à la culture de la langue croate. Le ban signa le premier pour 40 actions, les patriotes suivirent l'exemple du ban et le théâtre fut acheté, mais on continua d'y jouer la comédie allemande, et la comédie croate n'y fut jouée que très rarement et comme exceptionnellement. Il transpira bien que la police travaillait en cachette pour empêcher de ce qu'une comédie croate s'établisse d'une manière stable à Zagrabie, et M. Charles de Klobučarić en pourrait raconter des détails plus précisés. Les patriotes, indignés d'un tel procédé, refusèrent enfin de payer les sommes qu'ils devaient pour les actions signées, mais on leur mit l'exécution judiciaire en perspective et ils payèrent, la rage dans le cœur.

Sous le régime du ministre Bach régna une duplicité par excellence, par exemple par rapport au proteste [sic] du ban contre l'introduction de la gendarmerie dans la frontière militaire. Le ban, en retournant de Vienne avec la promesse solennellement reçue qu'elle n'y sera pas introduite, trouva à son arrivée à Zagrabie le décret déjà protocolé, qui ordonna l'institution de la gendarmerie dans la frontière militaire. Le ban ne fit point alors mystère de son indignation, et il laissa un libre cours à sa mauvaise humeur.

La littérature slave éprouva une grande perte par la mort du savant Kollar, décédé à Vienne le 24 janvier 1852. L'empereur Nicolas fit parvenir 3.434 florins au patriarche Rajačić pour secourir les couvents et les églises serbes qui avaient le plus souffert par la dernière guerre. Le ban et la banesse partirent le 6 mai pour Vienne, y arrivèrent le 7, et furent de retour le 28 mai à Zagrabie.

*L'évêque de Djakovo à Belgrade*

Joseph Strossmayer, évêque de Djakovo, vicaire apostolique de la Serbie et évêque de la Bosnie (*in partibus infidelium*), s'était rendu le 13 mai à 3 heures après midi avec une grande pompe à Belgrade, où il fut présenté par le consul général autrichien, le lieutenant-colonel Radosavljević, au prince Alexandre Karageorgević puis au Pacha turc, au général serbe Knićanin et enfin au métropolitain serbe. Le soir l'évêque retourna à Semlin.

Le lendemain du matin l'évêque Strossmayer retourna à Belgrade pour y célébrer l'office dans l'église catholique, et pour y confirmer les croyants de son rite. Après la cérémonie il tint un sublime discours pastoral en langue allemande et puis en langue serbe, qui fit la plus grande impression sur tous les assistants. Le talent oratoire et la haute érudition de cet évêque sont trop connus pour en faire encore ici des éloges. L'évêque dîna avec le consul général autrichien, qui avait aussi invité Hurchid Pacha, gouverneur civil et militaire turc, le ministre des affaires étrangères Alexandre Janković. Après dîner l'évêque y reçut les notabilités serbes et retourna le soir avec le bateau à vapeur à Semlin, très content de cet acte accompli dans l'intérêt de l'église romaine catholique, et d'une profonde politique par rapport à l'influence épiscopale sur la Serbie et sur la Bosnie, que son prédécesseur avait tout à fait négligée. L'apparition d'un évêque catholique romain à Belgrade fut pour ainsi dire un événement inouï, qui n'aurait jamais eu lieu sans l'adresse et la finesse diplomatique de M. Radosavljević, qui faisait alors la pluie et le beau temps en Serbie.

Le ban Jellačić, visita le 10 juin le séminaire du rite grec uni et les autres établissements publics.

La générosité du czar Nicolas ne tarissait pas alors, car il venait d'envoyer encore 736 florins et 40 sous au patriarche à Karlovic pour les habitants et églises serbes ruinés par les dévastations ennemies.

Dans le mois de juin le corps de police fut organisé à Zagrabie. Le premier directeur de police fut le major Fischer, qui après la mort de son épouse, nièce du feu général Ungerhofer, décédée à Zagrabie, avait déposé sa charge militaire en 1857 pour épouser sans caution sa belle-sœur. Pendant le temps qu'il fonctionna à Zagrabie on n'en parla ni mal ni bien.

Le ban était allé à Neuhaus où son épouse avait pris les bains, et la ramena le 5 juillet à Zagrabie, et partit le 6 juillet pour Bude, pour y assister à la consécration du monument érigé en mémoire



du brave général Hontzl, mort sur la brèche de la forteresse. Le ban en retournant prit la route par Roitsch-Sauerbrunn où la banesse l'attendait depuis quelques jours, et retourna avec elle le 14 juillet à Zagrabie.

L'empereur François-Joseph fit son entrée solennelle dans la capitale de la Croatie, à cheval, le 2 octobre à 3 h. 1/2 après midi. Malgré la bonne volonté des autorités civiles et militaires de fêter dignement la présence de sa majesté, le mauvais temps et le peu de routine de ceux qui étaient chargés de l'arrangement des festivités furent la cause que le succès ne répondait pas à l'attente générale.

Les bataillons frontières de deux régiments banaux, de deux régiments Varaždin et celui de Sluin, rassemblés au camp près de la ville, ne parurent non plus contenter sa majesté. Le vieux lieutenant-feld-maréchal baron Bürits, qui commandait les troupes, et le colonel baron Schneider, qui parut au bal le 3 octobre, bien qu'il n'a pu paraître à l'exercice le matin à cause des douleurs dans son bras blessé, furent, aussitôt après le départ de sa majesté l'empereur, pensionnés.

Le 4 octobre, l'empereur, après avoir visité les casernes et tous les établissements de Zagrabie, et après avoir fait manœuvrer les troupes, se rendit à 3 heures après midi au parc de Jurjaves où l'on avait arrangé une fête champêtre et où le peuple de la campagne dansa le *kolo* en costume national, si différent et si pittoresque selon la contrée qu'il habitait.

Le 5 octobre eut lieu une grande manœuvre. Aussitôt après, l'empereur, accompagné du ban, partit pour Karlstadt, où sa majesté arriva à 1 heure après midi. L'accueil y fut solennel, cordial et animé.

L'empereur partit le 6 octobre pour Fiume, où sa majesté arriva à 3 heures après midi. L'entrée de l'empereur s'y fit pendant un orage affreux et il pleuvait à verse, mais toute la populace tête nue se trouva dans la rue et reçut son souverain avec un enthousiasme délirant. Ce fut une démonstration gigantesque de la ville de Fiume pour prouver son attachement à la dynastie, que la partie croate s'était efforcée, à tort ou à raison, à démontrer fort douteux. Des drapeaux aux couleurs impériales flottèrent à toutes les fenêtres, et les dames jetèrent des fleurs par la fenêtre sur le passage du souverain. La ville et le port furent illuminés à jour. L'empereur fut si touché de ces marques touchantes d'un dévouement sans bornes de la part des habitants de Fiume, qu'il se rendit au théâtre et y resta jusqu'à la fin de l'opéra.

Le comte suprême du comté de Fiume, M. Rušnov, en suivant le perfide conseil de M. Pauletić, avait fait enlever au corps de garde les guérites peintes en jaune et noir et les avait fait remplacer par des autres peintes de gris. Le comte Grünne, premier adjudant de

sa majesté, se rendit, en suite d'une dénonciation, sur les lieux mêmes pour s'en convaincre, où la vérité du fait s'était constatée. Il en fit le rapport à sa majesté et le comte suprême Rušnov fut bientôt après pensionné. Ce coup le frappa si inopinément qu'il donna bientôt après des marques d'une aliénation d'esprit, laquelle fut aggravée par la mort de sa femme et de son enfant. Actuellement il vit très retiré à Zagrabie et sa raison ne paraît plus si troublée.

L'empereur partit le 7 octobre à 5 heures du matin pour Porde none, et retourna de nouveau à Fiume, où il arriva le 12 octobre à 5 heures du matin. Le ban y était resté et y attendait le retour de sa majesté. L'empereur, pour récompenser les Fiumais de leur patriotisme démontré, y resta jusqu'au 14 octobre à 5 heures du matin. L'empereur retourna à Vienne, le ban à Zagrabie, où il arriva le 15 octobre après-midi.

Le ban et la banesse partirent le 9 novembre par Vienne à Brünn en Moravie, où il y avait lieu le 18 novembre la bénédiction des nouveaux drapeaux de son régiment de ligne, dont la banesse a été priée d'être la marraine de drapeaux (en allemand *Fahnen-Mutter*).

Le ban y enthousiasma son régiment par une belle harangue et par sa franche cordialité. La banesse avait donné de superbes rubans brodés en or et en argent pour orner les nouveaux drapeaux du régiment de son illustre époux.

Le ban et son épouse furent de retour le 4 décembre à Zagrabie. Le ban fut, comme toujours, salué par les autorités civiles et militaires, mais la ville ne s'intéressa plus à son départ, à son arrivée. Les habitants s'étaient déjà habitués à ses fréquentes excursions. Le temps de l'enthousiasme était passé.

Le ban aima sa jeune femme, ses frères et son pays, sa gloire et ses amis, mais il ne se sentit plus heureux. Il avait de profonds chagrins. Les chagrins lui arrivèrent d'une double source, de sa position de ban de la Croatie et de ses devoirs envers la nation, et de sa position de gouverneur civil et militaire, et de ses devoirs en cette qualité envers l'empereur et son gouvernement.

En 1848, toute la nation croate slavonienne s'était levée comme un seul homme pour la défense du trône et de la monarchie autrichienne, à sa voix puissante. Le ban avait juré sur l'Évangile le 4 juin en face du ciel et des représentants du peuple à défendre contre qui que ce soit leur nationalité, leurs privilèges et leurs droits municipaux, et leur fit encore plus tard des promesses solennelles au nom de l'empereur, leur roi, qui fut alors forcé de se réfugier à Innsbruck en Tyrol, et en moins d'une année il n'y avait plus de vestige de leur ancienne Constitution, de leurs privilèges et droits municipaux. Pas une de ses promesses [ne] fut accomplie.

La Croatie, qui avait versé son sang et sacrifié tout pour l'Autriche, ne fut mieux traitée par les ministres à Vienne que la Hongrie rebelle, qui voulut renverser le trône de Habsbourg, et encore moins favorablement que le royaume lombard-vénitien en révolte permanente contre le gouvernement impérial, puisqu'on lui avait laissé l'usage de sa langue dans l'administration intérieure. Les Croates accusèrent leur ban, bien qu'il avait refusé la signature de son nom aux ministres, par rapport aux ordonnances concernant la nouvelle organisation politique de la Croatie, qu'il n'avait pas su défendre la brèche qu'on avait battue à leur nationalité et liberté, et qu'il n'avait pas résigné au moment où l'on abusait de son nom et de sa popularité pour opprimer la Croatie.

Voilà le chagrin qui rongea le noble cœur du ban Jellačić, qui avait tout sacrifié pour l'existence de la monarchie autrichienne jusqu'à la religion de ses serments. Voilà ce que cet homme loyal et sensible n'a jamais pu pardonner à soi-même, ce qui le rendit si triste et mina sa santé qui commença à dépérir à vue d'œil. Quand le ban Jellačić se trouva aux proies de ses remords, il se sauva avec son épouse chérie dans la solitude champêtre de sa terre de Novi Dvor, où le calme et l'air embaumé de son vaste jardin, les occupations de son économie et la distraction lui rendirent pour le moment sa gaieté et le repos. Il n'y voyait arriver avec plaisir que ses amis intimes, les visites d'étiquette le contrariaient toujours, et après ses propres aveux un chapeau à trois cornes et l'uniforme d'un employé lui donnèrent un véritable cauchemar.

L'attentat du 18 février 1853 sur la personne sacrée de sa majesté l'empereur François-Joseph le consterna, et provoqua la plus grande indignation à Zagrabie, et le lendemain à 10 heures la cathédrale fut remplie de toutes les classes des habitants pour rendre grâce au ciel d'avoir sauvé la vie précieuse du bon et chevaleresque empereur.

L'évêque Haulik, à la tête d'une députation croate, s'était rendu à Vienne pour exprimer la douleur de la nation croate, qu'elle ressentit en entendant cet affreux attentat qui menaçait la vie de leur roi légitime, et d'exprimer en même temps la joie de savoir maintenant sa majesté hors de danger. L'archiduc François-Charles, père de l'empereur, avait reçu cette députation avec la plus grande bienveillance.

Le 28 mars, lundi de Pâques, on chanta un *Te Deum* solennel dans l'église métropolitaine de Zagrabie, pour remercier le ciel de la guérison de l'empereur. Le soir, il y avait bal à la *Dvorana*, et la ville fut illuminée. Au mois de février se concentrèrent deux corps d'armée sous les ordres du ban de Croatie, le colonel Ramming en

était nommé le chef de l'état-major. Ce fut une démonstration en faveur de Monténégro contre la Turquie. Le ban se ranima, et le ministre de l'intérieur l'assura alors qu'on était loin de l'idée de supprimer la nationalité slave. Cette démonstration militaire et les promesses du ministre s'en allèrent bientôt en fumée !

Le ban, accompagné de son nouveau adjudant-général, le lieutenant-colonel baron Schmidburg, et du major Kottas, se rendit le 7 avril à Vienne pour féliciter l'empereur sur sa guérison, au nom de toute la nation croate-slavonienne. Il honora le 9 avril le bourgeois Ettenreich d'une visite, puisque ce brave citoyen avait le plus contribué à sauver la vie de l'empereur et à s'emparer de l'assassin. Le ban fut le 15 avril de retour à Zagrabie.

Le prince Antigonus Frangipani d'Udine envoya une liste de 114 documents de l'an 1240 jusqu'à l'an 1610, et promit d'en envoyer les copies, si l'on les désirait, à la société littéraire de l'histoire yougoslave, laquelle dans la séance du 13 avril vota une lettre de remerciements au prince, par laquelle on le pria en même temps de faire connaître à la société s'il ne se trouvait pas en relation avec la famille Frangipani à Naples.

Le 7 mai arriva l'internonce apostolique de Vienne, le cardinal Viala-Prela, à 6 h. 1/2 du soir à Zagrabie, et descendit au palais épiscopal. Son entrée dans la ville se fit au son de toutes les cloches et son accueil fut le plus solennel.

Le lendemain à 10 heures du matin eut lieu dans la cathédrale la consécration de l'évêque Haulik, comme premier archevêque du diocèse de Zagrabie, par l'internonce apostolique. A 2 heures, 400 personnes ont pris part à un somptueux dîner au palais archi-épiscopal. Le soir il y avait théâtre paré, et la ville fut illuminée. Le 10 mai le ban donna un grand dîner en l'honneur du cardinal Viala-Prela qui repartit l'onze de mai pour Vienne.

La *Gazette de Zagrabie* du 12 septembre contenait les détails de la découverte de la sainte couronne de Hongrie le 8 septembre 1853 près d'Orsova dans la frontière militaire.

Le czar Nicolas arriva le 24 septembre 1853 pour la seconde fois à Ollmütz car il voulut sonder la disposition de l'Autriche par rapport à ses intentions de faire la guerre à la Turquie. L'empereur François-Joseph s'y rendit accompagné de Radetzky et de Jellačić.

Cette fois on avait assigné une loge au premier rang à gauche de la loge impériale au ban Jellačić, Radetzky occupa celle de droite.

Le ban, accompagné de son épouse, était parti le 10 septembre de Zagrabie pour se rendre à Ollmütz. Le ban Jellačić fut encore l'objet d'une attention particulière de la part de l'empereur Nicolas, qui déjà en 1851 avait rendu une visite au ban et à la banesse à

l'hôtel de l'Empereur romain, où il avait poussé sa courtoisie chevaleresque si loin qu'il présenta lui-même ses trois fils, les grands-ducs Alexandre, Constantin, Michel à la banesse en les désignant par les numéros 1, 2 et 3. En prenant congé, le czar tout-puissant avait baisé la main de la banesse. C'est constaté par le témoignage du ban et de la banesse.

Le ban Jellačić se rendit d'Ollmütz à Guntz en Hongrie pour y assister à la consécration du monument en mémoire de ces soldats croates qu'on y avait impitoyablement assassinés le 12 octobre 1848, quand l'armée du ban s'était abattue alors sur la capitale de l'empire. Le soir de son arrivée, il y fut fêté par une sérénade à flambeaux et le lendemain après la cérémonie il assista à un grand dîner de 84 couverts que la ville avait arrangé en l'honneur du ban de Croatie, qui partait aussitôt après le dîner et arriva avec son épouse le 28 octobre à Zagrabie. Le ban avait donné 300 florins aux familles de ces soldats assassinés. La gazette officielle de Zagrabie du 21 novembre 1853 annonça la mort du ministre sans portefeuille François baron Kulmer, mort à 47 ans, victime du choléra-morbus, à Vienne. Nos lecteurs sont déjà trop instruits par nos mémoires pour que nous soyons forcés de démentir ce fameux canard.

Le 28 novembre, on célébra une messe solennelle pour les défunts dans la cathédrale, en commémoration du baron Kulmer, ce qui attira une foule du monde, car il a été assez populaire à Zagrabie, mais depuis qu'on a connu sa correspondance avec le ban Jellačić, après la mort du dernier, sa popularité avait reçu une grande secousse.

### L'an 1854

La *Gazette de Zagrabie* du 29 janvier 1854 publia que le ban Jellačić avait fait un cadeau de 300 florins à la société littéraire de l'histoire yougoslave.

Le lieutenant-colonel du 5<sup>e</sup> régiment de hulans Wallmoden-Gimborn, de Stratimirović, avait su si bien gagner la confiance des ministres à Vienne qu'on l'y avait chargé d'une mission secrète pour Monténégro. Il partit le 17 janvier 1854 pour Cattaro.

Le ban Jellačić était parti le 27 mars pour Carlstadt, d'où il se rendit dans la frontière militaire de Carlstadt pour y passer les régiments frontières en revue. Il fut de retour à Zagrabie le 12 avril 1854 à 9 h. 1/2 du soir.

Le ban, invité par la cour impériale aux noces de l'empereur qui épousa la princesse Élisabeth [de] Bavière, partit le même jour

pour Vienne accompagné de la banesse. Schmidburg et Kottas l'accompagnèrent.

Une brillante députation croate suivit le ban à Vienne pour féliciter leurs majestés. Les membres en furent les évêques Ožegović et Strossmayer, Ioanović et Kragujevac du rite grec non uni, les magnats, le prince Philipp Batthyáni, les comtes Nicolas Szécsen, Pierre Pejačević, Otto Sermage, Antoine Szécsen, Antoine Khuon, les barons Gustav Prandau, Ernest Kellersperg, en sa qualité de comte suprême du comté de Fiume, Rodolphe Bedeković, les messieurs Nicolas de Bužan, Edouard de Jellačić, Ferdinand d'Inkey, Charles de Pasztori, Emmerik de Kuković, Koloman de Bedeković, Joseph de Briglević, Ambroz de Vranicany, puis Jules Stanković, Nicolas de Mikšić, Metel d'Ožegović, Herman de Bužan, Joseph de Bunyevac, Jean de Daubachy, et Jean Kamauf, Jean Obradović, Edouard Meder, Bartrol de Smaić, Iginio Scarpa, Michel Musselin, Alois Schmidt, Čordašić, Zimmer, Nešković.

L'empereur reçut cette députation avec la plus grande bienveillance, et le ban fut invité à la table impériale aussitôt après son arrivée à Vienne.

Depuis que les troubles dans l'Orient commencèrent à agiter les provinces slaves, les ministres se montrèrent à fleur d'orange avec le ban Jellačić. Une résolution impériale datée du 20 avril 1854 nomma le ban Jellačić comte de l'empire d'Autriche, et la banesse a été nommée dame du palais de sa majesté l'impératrice.

La cérémonie nuptiale eut lieu le 24 avril avec la plus grande pompe. Le ban fut de retour à Zagrabie le 7 mai.

Le ban, accompagné du général Denkstein et de son adjudant Ratković, partit le 28 août pour Petrinja. Il avait l'intention de visiter la frontière militaire, mais un accès de fièvre le fit retourner le dernier août à Zagrabie. Malgré la bienveillance de l'empereur, la bureaucratie continua à harceler le ban de Croatie. Jellačić, qui n'avait quand il a été nommé ban de Croatie, d'après ses propres aveux, que 5 florins dans sa poche qui lui restèrent de sa paie pour le mois de mars en 1848, et lesquels ne suffirent sûrement pas pour monter dignement le palais banal qu'il devait habiter dorénavant, s'était alors adressé à la munificence de la cour impériale, ainsi que jadis les bans Vlassits et Haller l'avaient pratiqué, et en avait reçu 20.000 florins comme une avance. En 1854, on en demanda le remboursement. Il se peut bien que Vlassits et Haller ont été obligés de rembourser, après quelques années, l'avance que le gouvernement impérial leur avait faite, mais exiger la même chose du ban Jellačić en 1854, qui avait, pour ainsi dire, sauvé la monarchie en 1848, fut un trait digne de la bureaucratie de Vienne.

Le ban Jellačić en fut aussi si indigné qu'il exhala toute sa colère, toute son indignation dans une lettre au ministère impérial, en y déclarant brusquement qu'il n'avait eu besoin de ces 20.000 florins pour son compte, mais pour remplir sa tâche dans les intérêts du trône et de la monarchie autrichienne. L'empereur, à peine informé de la réclamation du ban, lui en fit cadeau de cette somme et témoigna par cet acte généreux qu'il n'approuva point cette rigueur déplacée de son gouvernement envers le ban Jellačić.

Un événement heureux pourtant, à la fin de l'an 1854, parut réveiller la bonne humeur et l'espérance d'une vieillesse paisible dans le cœur du ban Jellačić. Son épouse accoucha, le 20 décembre 1854, d'une fille, et la joie du ban fut extrême, bien qu'il aurait sans doute désiré au fond de son cœur un fils qui aurait pu hériter de sa gloire et de son nom.

Le 26 décembre, à 4 heures après midi, l'enfant fut baptisée par l'archevêque Haulik dans le grand salon rouge, où l'on vit les portraits du ban et de la banesse en costume national et en grandeur naturelle. On y avait arrangé l'autel. Toutes les autorités civiles et militaires ont été invitées à cette cérémonie. Le comte Hompesch y était accouru du fond de la Moravie, sur l'invitation télégraphique du ban. Les parents de la banesse furent les parrains. L'enfant reçut les noms Anne, Joséphine, Françoise, Séraphine. L'archevêque tint après la fonction un beau discours très flatteur pour le ban, et s'éloigna aussitôt après avec le clergé.

On servit alors un goûter arrosé par des flots de vin de champagne et le vieux L. F. M. Neustaedter porta un toast à la petite héritière de la gloire du ban Jellačić, et un cri unanime de *živio Ban* y répondit. Le monde s'écoula et l'on n'y retint qu'un petit nombre des amis intimes du ban pour assister à la danse du petit Juro baron Jellačić avec la petite comtesse Marianne Deym, tous deux habillés en costume rococo, les cheveux poudrés. Ils exécutèrent, au grand plaisir de la société, un menuet avec une grâce et une mine si sérieuse que tout le monde en fut ravi. Le ban était si gai ce soir qu'il s'écria alors, oubliant ses chagrins et sa situation pénible : « Pardieu ! le commencement est fait, je ne doute à présent plus d'avoir aussi bientôt un garçon. »

### L'an 1855

L'an 1855 ne fut point propice au ban Jellačić. Sa santé déperissait et il maigrit à vue d'œil. Ses accès de spasmes, dont il souffrit périodiquement dès sa jeunesse, retournèrent plus fréquemment et avec tant de véhémence que tout le monde en fut alarmé. Sa

mine prit une expression souffrante. Alors les bavardages se firent entendre que le ban avait été empoisonné pendant la guerre en Hongrie, que son cuisinier italien Parmegiani, qui lui fut cependant très attaché, l'avait empoisonné, et tant d'autres bêtises.

Parmegiani au contraire, qui tenait plus tard la restauration dans la *Dvorana*, disait souvent que le ban Jellačić n'en avait pas besoin puisque la cuisine française n'était pas faite pour son estomac, qu'il ne lui fallait qu'une bonne soupe et des mets tout simples. Les ennemis du ban avaient répandu à leur tour que l'intempérance du ban était la seule cause de sa maladie.

Le ban fut cependant très sobre. Il mangeait et buvait à stricte mesure. Il préféra des mets de viande, et ne but que quelques verres de bordeaux qui fut son vin favori. Il ne soupa que très rarement et se contenta de fumer un cigare. Il se coucha et se leva ordinairement de bonne heure. Les soirées finirent alors chez lui à 10 heures, et en carnaval, quand il donna un bal, on remarqua toujours chez lui de la mauvaise humeur quand la danse se prolongea trop après minuit. Rarement il se laissa entraîner à boire un verre de champagne, alors il aima à remonter le fleuve de sa vie et à raconter les événements et scènes intéressantes de l'an 1848 et 1849, de l'époque la plus brillante de sa carrière étonnante, de sa vie glorieuse, actuellement (au jour dont nous parlons) si triste et pénible.

Le ban devint alors tout à fait misanthrope, et il ne voulut plus recevoir personne. Le lieutenant-feld-maréchal comte Deym était maintenant obligé de forcer, pour ainsi dire, la porte pour arriver auprès de lui et pour le distraire. Le ban, qui aima beaucoup le comte Deym, montra à son entrée toujours une mine maussade, mais il ne fallait pas beaucoup pour le remettre en bonne humeur. Deym y réussit beaucoup, et pour cette raison on plaignit beaucoup l'absence du frère puîné du ban qui se trouva alors avec une brigade en Valachie, car celui-ci avait encore le plus d'influence sur le ban Jellačić.

Le comte P. P. et tant d'autres disaient que le ban était malade parce qu'il se chagrina et vainement, que le ban ne voulait pas comprendre la nouvelle situation politique en Autriche, et qu'il se croyait encore toujours le ban de Croatie du bon vieux temps et oubliait que l'importance politique du ban avait cessé en même temps qu'on avait aboli la dignité du palatin et l'ancienne constitution en Hongrie. Le ban s'était aussi retiré des affaires de l'administration politique, et on n'osa lui apporter que les pièces les plus importantes pour les signer.

La société de Zagrabie fut la plus fâcheuse de ce que le ban vivait comme un ermite à Novi-Dvor. Elle voulait des dîners splendides,



des soirées brillantes et des bals autant que possible. Le ban aurait dû se ruiner pour contenter l'insatiable beau monde de Zagrabie. L'hospitalité du ban par rapport à la représentation resta toujours la même jusqu'à la dernière année de sa vie, car le carnaval de 1858 ne laissa rien à désirer. Le ban donna alors souvent 2 bals par semaine, et il invita sans beaucoup de préférence à ses bals la haute et la petite aristocratie, le haut et bas clergé, des généraux et des lieutenants, des conseillers auliques et de simples employés, les littérateurs, des bons bourgeois et même des marchands comme il faut. Le ban et son épouse firent les honneurs de la maison avec une rare affabilité, et personne n'avait à se plaindre qu'il eût été négligé ou oublié du maître ou de la maîtresse de la maison.

Le ban et son épouse furent aussi très bienfaisants. Le major Kottas, son adjudant, avait toujours une somme d'argent sous la main pour faire l'aumône aux pauvres qui se présentaient, et pour contribuer largement aux collectes qu'on faisait pour des malheureux.

Toutes les vertus du ban ne furent reconnues qu'après sa mort, et cet homme si loyal et généreux fut pleuré sincèrement quand il eut cessé de vivre.

Le ban Jellačić, d'après le conseil des médecins, partit au mois de juin (vers la fin) pour Carlsbad. La banesse avec l'enfant l'accompagnèrent, mais comme l'enfant était encore trop petite pour voyager, ils la laissèrent chez les parents de la banesse à Napajedl, et continuèrent leur route à Carlsbad, où le ban but pendant un mois l'eau de Carlsbad qui ne parut lui faire grand bien. Puis ils partirent pour Ostende, où les bains de mer durent faire le reste pour rétablir le ban, qui avait l'intention de se rendre aussi avec sa jeune épouse à Paris après son séjour d'Ostende. Le ban en avait averti le comte Grünne, qui lui répondit qu'il était de rigueur dans ce cas de se présenter à l'empereur Napoléon, et pour cette raison il fit venir à la hâte son grand uniforme de Zagrabie, par poste, à Ostende.

Dans le trajet de Bruxelles à Ostende, le général Changarnier avait profité de l'arrêt du train dans une station pour se présenter au ban Jellačić, qui fut très flatté de cette marque d'attention de la part d'un général français si distingué et renommé par le rôle politique qu'il avait joué à Paris. Le ban et Changarnier conversèrent longuement et très amicalement ensemble. Changarnier était habillé en bourgeois très comme il faut, mais il avait l'air d'un homme cassé, comme on dit en France et comme disait le ban Jellačić.

Arrivé à Ostende, le ban Jellačić, voulant garder son incognito, fit prier le commandant de la forteresse qui avait l'intention de lui

rendre ses devoirs à la tête du corps d'officiers de ne pas se déranger et d'accepter ses remerciements pour son attention.

Les bains de mer et l'air d'Ostende firent tant de bien au ban Jellačić qu'il s'y rétablit visiblement, et qu'il écrit dans la joie de son cœur à Kottas qu'il ne pourrait pas assez louer l'effet merveilleux de l'air d'Ostende, et qu'il avait actuellement la bonne espérance de vivre encore en bonne santé ses vieux jours. Hélas ! cette espérance ne fut que de courte durée, et un coup de foudre le frappa inopinément dans ce qui lui était le plus cher au monde.

Le choléra-morbus éclata et ravagea à Napajedl, et son unique enfant fut enlevée par elle en peu d'heures, malgré tous les efforts des médecins, malgré tous les soins des parents de la banesse, dont la consternation fut alors au comble. Comment en communiquer la triste nouvelle au ban Jellačić ? Pour le moment ils s'empressèrent d'écrire au ban que son enfant était tombée dangereusement malade, mais le cœur d'un père est clairvoyant, et après avoir reçu cette lettre, il ne doutait plus que son enfant était morte. Sans en parler à la banesse, il fit faire ses malles et partit avec son épouse pour Napajedl, en l'informant en route de la grave maladie de leur enfant. Le jeune comte Frédéric Stockau, chargé de ses parents à préparer le ban de la perte de son enfant chérie, le rencontra en route d'Ostende à Bruxelles. A peine que le ban aperçut son beau-frère qui voulut lui rendre une lettre de ses parents, il s'écria douloureusement : « Hélas ! mon enfant est mort ! » Aucune plume ne pourrait peindre le désespoir du ban Jellačić et de son épouse, dont le cœur de mère fut frappé cruellement par cette nouvelle désolante. Le ban ne guérit plus de ce coup qui déchira son cœur ! Ils arrivèrent en pleurant à Napajedl, et en partirent désolés à Zagrabie, où ils étaient arrivés à la fin du mois de septembre.

Le ban Jellačić n'aurait jamais pensé que son unique enfant, le seul bonheur de sa vie, prendrait la première place dans le souterrain de la chapelle gothique qu'il avait fait construire dans son vaste jardin de Novi Dvor, avant son départ pour Ostende. Il avait fait venir le corps mort de son enfant de Napajedl pour l'y ensevelir, et aujourd'hui dort l'immortel ban de Croatie à côté de son enfant chérie ! Le docteur Klar, le médecin ordinaire du ban, avait remarqué dès le commencement de l'année dans le ban Jellačić une certaine agitation d'esprit, dont il n'augura rien de bon.

L'archevêque Haulik avait fait venir, à ses frais, les jésuites à Zagrabie, qui y arrivèrent cette année. Ils prêchèrent dans l'église de la Sainte-Catherine, et les sermons du fameux père Klingström y attirèrent toujours une foule du monde. La banesse n'y manqua jamais et le ban l'y accompagna souvent. Les jésuites se réjouirent

d'un succès pyramidal, tout le monde se confessa et fit pénitence, et un beau matin on vit arriver au confessionnal de la cathédrale le ban Jellačić, qui s'y confessa presque à haute voix et assista puis à la sainte communion à côté de la banesse, qui s'y était confessée le même matin. Cet acte religieux, bien qu'il fût en règle, fit pourtant grande sensation, car le ban, quoique personne ne doutât de ses sentiments religieux, ne s'était jamais confessé en public et n'avait assisté à la communion devant tout le monde. On le prit pour une faiblesse d'esprit de sa part, et d'autres le croyaient entraîné par les prières de son épouse, laquelle avait la conviction que son mari avait tant besoin de la grâce du ciel pour rétablir sa santé délabrée ; ceux qui ne connaissaient pas à fond le caractère du ban Jellačić disaient que cet acte ostensible de la part du ban n'avait pour but que de donner un bon exemple au peuple.

Klingström, en prêchant un jour contre les philosophes et en condamnant du haut de la chaire les œuvres de l'immortel Humboldt, avait dès ce moment perdu les sympathies des classes intelligentes. On le regarda alors comme un fanatique intolérant.

Selon le dire du ban, sa majesté depuis deux ans ne lui parla plus d'affaires d'état, mais lui montra toujours la même bonté. Aussi quand le ban, avant de partir pour Carlsbad, avait pris congé de sa majesté dans une audience impériale, en priant la permission de pouvoir s'écarter pour quelques mois de la Croatie, l'empereur lui répliqua : « Mon cher ban, restez aussi longtemps que vous désirez en congé pour rétablir votre santé, car je n'ai rien tant à cœur que votre guérison, puisque votre santé m'est si précieuse ».

L'empereur qui craignait la franchise du ban Jellačić, puisqu'il s'était oublié un jour jusqu'à dire à son souverain qu'il n'y avait pas un seul homme content dans son empire ! (d'après les aveux du ban, l'empereur devenu tout rouge n'y répliqua rien, mais sa mine disait beaucoup), jugea prudent de ne parler jamais affaires d'état au ban, qui avait critiqué les mesures de ses ministres de ce qu'ils n'avaient employé en Croatie que pour la plupart des étrangers et de ce qu'ils y avaient fait augmenter les impôts directs et indirects. C'est tout naturel que l'empereur évitât l'occasion dont le ban aurait pu profiter pour condamner un système politique que sa majesté avait sanctionné.

Le ban avait alors la manie, à Novi Dvor, de faire toute la journée des patiences avec ses cartes qu'il jeta contre le mur dans le cas que son jeu de patience ne réussit pas.

L'arrivée de son frère Juro fut un événement heureux pour lui. Juro parvint à le distraire et à le faire rire quelquefois. Le ban recommença à voir et recevoir du monde, à donner des soirées et

des dîners, mais le 26 novembre Juro dut retourner à sa brigade en Valachie, et le ban retomba aussitôt après dans sa mélancolie et reprit sa manie à passer toute la journée au jeu de patience. Le ban et son épouse avaient accompagné Juro le 26 novembre mais furent obligés de retourner à Zagrabie, puisque le 18 décembre 1855 eut lieu à Zagrabie la première séance d'une commission, à l'instar de la congrégation lombard-vénitienne composée, qui dut délibérer sous la présidence du ban sur un élaborat tout fait envoyé par le ministère de Vienne. Les membres en furent les comtes suprêmes Pierre Pejačević, Jules Janković, Ernest Kellersberg, le comte François Drašković, les messieurs Iginio Scarpa, Kamauf, Popović et l'évêque Kral.

Le baron Ernest Kellersberg, qui a été nommé conseiller aulique, était arrivé le 15 juin à Zagrabie pour y remplacer le conseiller aulique Benko Lentulay, transféré à Vienne à la commission urbariale, et l'adjudant-général du ban, le baron Schmidburg, fut à son tour remplacé encore une fois par le général Denkstein, qui parut être l'adjudant-général inséparable du ban.

### L'an 1856

Le baron Juro Jellačić a été nommé lieutenant-feld-maréchal et divisionnaire à Cracovie. Il arriva au mois de février à Zagrabie pour en amener sa famille, qui y avait séjourné pendant son absence en Valachie, et s'y arrêta jusqu'à la fin du mois d'avril. Il contribua encore à égayer quelquefois le ban et animer la vie dans son palais si triste et presque délaissé, mais il y réussit déjà plus difficilement que la première fois.

Le ban et la banesse partirent en même temps que le baron Juro pour Vienne, car le ban voulut assister à la cérémonie de la pose de la clef du grand arsenal militaire par sa majesté l'empereur. Le ban et son épouse furent de retour à Zagrabie le 8 mai.

Le ban fut à cette époque réjoui par le séjour et l'avancement de son frère, si gai qu'il partit le 11 mars pour Valpovo en Esclavonie où il a été invité pour la chasse de bécasses par le M. Prandau, mais il fut déjà de retour le 19 mars à Zagrabie puisqu'il dut alors partir sur-le-champ pour Fiume, où l'archiduc Maximilien posa le 26 mars la pierre fondamentale de l'académie de cadets de la marine impériale qu'on y bâtit. Le ban fut de retour le 27 mars à Zagrabie, où il retrouva la banesse qui, pendant son excursion à Valpovo, était [allée] voir sa mère, laquelle retourna avec elle à Zagrabie pour faire quelque temps compagnie à sa fille.

La mort du czar Nicolas toucha vivement le ban Jellačić, il n'en

avait jamais parlé qu'avec la plus grande vénération, ainsi que de l'archiduchesse Sophie, dont il vanta l'esprit et l'énergie, mais il ne parla jamais qu'avec aigreur de Napoléon III, et disait un jour à Ivan Kukuljević Saccinski : « Les souverains sont portés pour Napoléon III, parce qu'il est le premier gendarme de l'Europe, et parce qu'il possède la meilleure police du monde ! »

Le 13 mai le ban et la banesse se rendirent à Novi Dvor. La banesse, désirant toujours un héritier, se rendit à Sutinsko, tant renommé sous ce rapport, et y prit des bains malgré que tout le confort manquât dans ce détestable endroit, mais le ban retourna à Novi Dvor, ce qui fut fort approuvé par le docteur Klar.

Le ban souffrit depuis quelque temps de maux de tête qui l'empêchèrent même de se promener en carrosse, puisque la moindre secousse l'incommoda, et le docteur Klar confia à quelques amis intimes du ban que ces maux de tête étaient des symptômes que sa pulpe (moelle) cérébrale se trouva déjà attaquée.

Malgré sa faiblesse et le triste souvenir de son enfant perdu, il se rendit le 28 juin, accompagné de la banesse et du général Antoine baron Jellačić, à Schönbach pour y tenir sur les fonds de baptême l'enfant de son vieux ami Neustaedter. Pendant la cérémonie lui et son épouse versèrent des larmes, mais pendant le déjeuner à la fourchette, qui fut aussitôt après servi, le ban reprit toute sa gaieté, et but à la santé de sa filleule. A quatre heures après-midi ils retournèrent en ville.

La banesse parvint enfin à décider le ban de se rendre encore une fois à Ostende. Ils partirent le 22 juillet pour Vienne, d'où ils continuèrent la route à Ostende sans s'arrêter, puisque le ban voulut y arriver le dernier juillet. Les bains de mer ne lui firent plus le même bon effet que la première fois. Pour faire plaisir à sa jeune épouse, il se rendit avec elle à Paris, où ils descendirent à l'hôtel de Louvre.

Leur séjour à Paris dura sept jours et fit beaucoup de plaisir à la banesse et à son frère, lieutenant de houzards, qui accompagna le ban en qualité d'adjudant.

Le ban ne fut trop émerveillé de Paris. Il avait retardé son voyage d'Ostende à Paris de 10 jours pour n'y pas trouver l'empereur Napoléon qui était parti alors, mais il se présenta au maréchal Magnan qu'il avait fait prévenir de sa visite par le jeune comte Stockau. Le maréchal avait demandé à ce jeune officier si c'était le même ban Jellačić qui avait pris la ville de Vienne en 1848, et sur la réplique du jeune comte que c'était bien le même, le vieux maréchal français s'écria : « Alors il faut bien que je me mette en grande tenue, pour recevoir dignement ce général qui avait reconquis la capitale à son souverain ! » Magnan reçut le ban en grand uniforme et avec toute

la courtoisie française, mais comme le rang d'un général d'artillerie qui fut celui du ban n'avait pas la même signification en France, le maréchal le demanda quel rang qu'il avait parmi les généraux. Le ban répondit qu'un général d'artillerie en Autriche avait le rang aussitôt après le maréchal. Là-dessus Magnan lui donna la main en s'écriant : « Ah ! nous sommes donc des camarades ! et je suis vraiment charmé d'avoir fait votre connaissance ! »

Le ban après son retour de Paris avait raconté à ses amis que Versailles, qui a comme tous les monuments de Louis XIV un air de grandeur qui impose, avait fait la plus grande impression sur lui ; et que l'esprit public en France n'était point favorable à Napoléon III, malgré les immenses travaux à Paris pour faire vivre la population ouvrière. Le ban cita entre autres la réplique de son postillon, à qui il avait dit qu'il ne comprenait rien au mécontentement du peuple français, puisque Napoléon venait d'achever le Louvre et d'immenses embellissements à Paris : « Hélas ! c'est bien avec notre argent qu'il fait tout cela » fut la brusque réponse du postillon.

Le ban et la banesse furent de retour à Zagrabie le 26 septembre. Nous avons oublié de raconter que le ban avait, le 28 juillet, une audience impériale à Vienne, le même jour que le cardinal archevêque de Cologne, Jean de Güssel.

L'archevêque Haulik, qui en attendant avait reçu la grande croix de l'ordre de Léopold, a été nommé cardinal par l'empereur et confirmé par le Pape (d'après les stipulations du concordat, cardinal de la couronne d'Autriche).

Le cardinal archevêque Haulik partit pour Vienne pour y recevoir la barette de cardinal de la main de l'Empereur. Aussitôt après il retourna à Zagrabie, où il arriva le 29 juillet à 7 heures du soir et fit son entrée solennelle au son de toutes les cloches. Son accueil fut autant plus pompeux que la police de Vienne avait insinué au magistrat de Zagrabie de recevoir le cardinal avec toute la pompe possible. La bourgeoisie avait arrangé à ce but une sérénade à flambeaux, la ville a été illuminée, et quand le cardinal, dans son grand carrosse de parade attelé de six chevaux, se montra à 11 heures de nuit, (un concert de rigueur de l'union musicale l'avait arrêté si longtemps au palais) dans les rues de la ville, il fut partout reçu avec un tonnerre de *živio* qui partaient du cœur et ne furent point seulement le résultat des ordres de la police. La munificence du cardinal lui avait gagné les cœurs de tous les honnêtes gens.

Le même jour du matin (le 29 juillet) on avait célébré la messe des morts en commémoration des victimes du 29 juillet 1845, fondée par le patriote le comte Juro Oršić, dans l'église de Saint-Marc. Le bonnet rouge illyrien qu'on mettait autrefois sur le cata-

falque y manqua cette année la première fois ! Le cardinal Haulik avait donné alors 10.000 florins pour les fonds des pauvres, 6.000 florins pour l'union musicale de la ville de Zagrabie, et 18.000 florins pour fonder six bourses dans le couvent de Varaždin en faveur des filles pauvres.

Le conseiller aulique baron Kellersberg s'était rendu alors en toute hâte à Fiume pour y complimenter le ministre Bach, qui le reçut avec la plus grande bienveillance et ne fit au fond que rendre justice aux rares mérites de ce jeune conseiller aulique, qui fit si bien marcher la machine administrative en Croatie, sans réclamer la coopération du ban Jellačić, et sans blesser sa susceptibilité, et sans nuire à son autorité.

Le ban partit le 27 septembre pour Carlstadt et puis pour Petrinja, où l'on avait concentré cinq bataillons frontières. La banesse alla, en attendant, voir sa mère à Napajedl. Le ban fut le 5 octobre de retour à Zagrabie et la banesse y arriva aussitôt après, puis tous deux partirent pour Novi Dvor.

Le 13 octobre le ban Jellačić donna sa fête de vendange au château de Novi Dvor, puisque la pluie empêcha la nombreuse société de se rendre aux vignes du ban, qui fit ce jour son possible pour amuser et animer ses convives, parmi lesquels se trouva un certain M. Pabst, arrivé après midi, qui avait la mission de fonder une école agronome, à l'instar de celle de Deutsch Altenburg, en Croatie. Le ban, malgré sa faiblesse, conversa beaucoup avec lui et l'amena partout pour lui faire voir ses établissements économiques, mais tout le monde s'aperçut avec douleur du teint livide du ban, tacheté ça et là d'un rouge sinistre, et de sa maigreur si inquiétante pour ses amis.

Le 16 octobre qui fut son jour de naissance, le ban reçut de la plus mauvaise humeur les autorités civiles qui s'y étaient rendues pour le féliciter, et qui venaient troubler son repos par un acte de politesse qu'ils croyaient de leur devoir. Le président Klobučarić en fut si consterné qu'il s'écria en s'en allant : « On ne me rattrapera plus à faire une visite en masse au ban Jellačić ! » L'impatience du ban fut bien pardonnable en vue de ses souffrances physiques et morales.

Le ban, au moment de partir pour une chasse de Saint-Ivan, reçut la dépêche télégraphique laquelle lui annonça l'arrivée de ses deux frères pour le 28 octobre à Zagrabie. Il courut donc à leur rencontre et retourna avec eux dans la ville. Le séjour de ses frères ne fut que d'une courte durée et ils retournèrent bientôt dans leur garnison. Pendant leur présence dans la maison du ban, ils l'avaient vainement engagé d'aller avec eux à Kurilovec, pour y revoir la

maison champêtre où ils avaient passé leur heureuse enfance, revoir les environs qu'ils avaient parcourus ensemble dans un âge où le bonheur est si pur, parce qu'il ne s'y mêle ni souvenirs du passé ni crainte pour l'avenir. Un je ne sais quoi en retenait toujours le ban, et il mourut sans avoir revu le coin de terre où il avait jadis retrouvé sa santé après une longue et grave maladie.

Un jour que le baron Neustaedter était allé voir le ban pour le remercier d'un joli bracelet d'or dont il avait fait cadeau à son enfant, il le trouva si mal qu'il en fut effrayé. Le ban couché sur un divan pouvait à peine respirer, la banesse était assise auprès de lui les larmes aux yeux. Neustaedter en parla de faire chercher le médecin, mais le ban s'écria alors avec impatience : « Qu'on me laisse en repos avec tous les médecins du monde, j'ai consulté ceux qu'on fait venir à Paris et à Pétersbourg *pro consilio*, et ils n'ont pas su me guérir de mon mal ! Il n'y a pas de secours à espérer que de celui d'en haut ! Je suffoquerai, ce sera ma mort ! »

Le 16 décembre le ban se trouva si mal qu'on télégraphia à Vienne pour faire venir le célèbre homéopathe Fleischmann à Zagrabie, mais celui-ci s'excusa, et le marquis de Palavicini fut forcé d'aller à Vienne lui-même pour en amener le docteur en question auprès du ban, mais encore alors le docteur ne s'arrêta que 2 jours à Zagrabie, et s'empressa de retourner à Vienne, persuadé qu'il ne pouvait non plus guérir le ban, bien qu'il l'avait su un peu soulager.

Le ban se trouva enfin mieux et passa même quelques heures au salon, mais quelques jours après le ban fut si mal que le général Denkstein et le conseiller aulique Kellersberg chargèrent le docteur Klar de leur faire sur-le-champ le rapport, dans le cas qu'il y avait du danger pour la vie du ban. Dans la nuit du 15 au 16 décembre le général Denkstein et le major Zastavnikoviz passèrent la nuit au chevet du lit du ban Jellačić, qui s'endormit enfin à 2 heures après minuit. Alors on télégraphia au comte Grünne à Vienne que le ban était malade.

Le 17 décembre le ban se trouva bien et passa aussi bien la nuit du 17 au 18 décembre.

Le ban fut alors traité par l'homéopathe le docteur Giustini, qu'on avait fait venir de Fiume d'après le conseil du baron Kellersberg. La banesse connaissait ce docteur, puisqu'il l'avait traitée pendant son séjour à Fiume, et Kellersberg lui avait conseillé de prendre la route par Vienne à Zagrabie pour trouver l'occasion de parler au docteur Fleischmann et d'en apprendre la méthode dont il avait traité le ban Jellačić. Zastavniković qui était déjà parti le 4 décembre pour Vienne, pour en amener encore le docteur Fleis-



ehmann auprès du ban, en fut aussitôt instruit par le télégraphe et retourna alors promptement avec le docteur Giustini de Vienne à Zagrabie. Giustini était un très brave homme, mais ne sut faire des miracles ! Parmi tant de lettres qui arrivèrent alors au ban Jellačić de tous les coins de la monarchie et de l'Allemagne, où l'on le regardait comme le plus ferme appui de l'Autriche et le champion de l'ordre social en Europe, et qui toutes lui donnèrent des conseils à suivre pour se guérir, il y [en] avait une d'un noble seigneur — selon toutes les apparences — qui crut d'avoir souffert de la même maladie que le ban, et le conjura de porter la peau d'un chat sauvage noir sur l'estomac, puisqu'il en parlait par expérience et s'était parfaitement guéri par ce moyen si simple.

Nous savons par expérience que de vieilles femmes connaissant des remèdes et font des cures que toutes les facultés sont encore à expliquer. Il est donc naturel que le ban Jellačić, que les médecins gradués ne savaient pas guérir, ait pris conseil d'un honnête homme qui parle par expérience. Denkstein qui a été déjà informé de sa promotion au lieutenant-feld-maréchal par une lettre du baron Kellner, S. A. de sa majesté, datée du 17 novembre de Laibach, s'était rendu le 5 décembre à midi chez le ban pour lui dire qu'on lui avait parlé d'une peau noire d'un chat sauvage qu'on avait conseillée au ban, et quand celui-ci l'affirma, Denkstein s'écria : « Pardieu ! si ce n'est que ça, je vais sur-le-champ moi-même assassiner deux chats noirs sauvages !

Là-dessus le ban ouvrit sa chemise pour faire voire la peau noire à Denkstein, qui fut de cette manière dispensé de la chasse aux chats sauvages noirs.

### L'an 1857

Pour le moment cette peau lui parut faire du bien, mais quelques jours plus tard elle produit si peu d'effet que la thériaque qu'avait conseillée M<sup>me</sup> Rubido, née comtesse Erdödy, et il partit, accompagné du docteur Klar, le 24 mars 1857, pour Vienne où il voulut encore consulter le docteur Fleischmann.

Klar, avant de partir, avait dit à un vieux ami du ban : « C'est bien temps que le ban se fasse voir à Vienne, puisque ses détracteurs y avaient répandu l'infâme calomnie que la maladie du ban n'était autre chose que le délire morne des ivrognes ! » Les ennemis du ban ne se bornèrent pas à le calomnier mais firent douter encore de la pureté des mœurs de la banesse, de cette femme vertueuse qui passa alors ses plus beaux jours de jeunesse au chevet du lit de son mari,

qu'elle soignait avec un dévouement sans bornes jusqu'au dernier souffle de sa vie.

Les Magyars croates surtout ne tarissaient jamais à dénigrer le ban Jellačić. Réfugiés à Gratz en 1848, ils y colportèrent la nouvelle que Jellačić voulut se faire roi de Croatie, et proclamer protecteur des provinces illyriennes. M<sup>me</sup> P... dans la chambre du général S... à Zagrabie avait dit, en présence d'un vieux ami du ban, que le ban était Russe de corps et d'âme !

C'est vrai que le czar Nicolas avait tellement distingué le ban Jellačić et flatté son épouse à Vienne et puis deux fois à Ollmütz qu'on lui aurait pu à juste raison supposer des sympathies pour ce puissant empereur du nord, qui ne dédaigna pas de le trouver dans son logis, de baiser la main de la banesse et de lui présenter ses fils les trois grands-ducs ; mais les sympathies du ban se bornèrent à un sentiment de bienveillante reconnaissance pour les marques de bonté de la part du czar et le ban détestait le gouvernement despotique russe et avait le knout en horreur.

« Vous et vos paperasses ne seront que cendre et poussière quand le nom de Jellačić brillera encore dans tout son éclat dans l'histoire du monde ! » Voilà les graves paroles que disait un jour le ban Jellačić à un ministre suffisant à Vienne, quand le dernier l'avait irrité par son ton péremptoire, sur l'organisation politique de la Croatie, et il n'y a point de doute que tous ces calomnieux seront rentrés dans le néant quand la gloire du ban Jellačić existera encore.

Au mois de mai le ban et la banesse se rendirent à Novi Dvor, où ils vécutent autant retirés que leur haute position sociale le permettait. L'air de la campagne parut encore faire du bien au ban, et il se porta alors mieux qu'il ne s'était porté depuis longtemps.

Le 19 mai le baron Kellersberg, nommé vice-président du gouvernement lombard à Milan, quitta Zagrabie, où il a su se réconcilier les sympathies des Croates loyaux par son impartialité, son énergie et sa bonne volonté de protéger les intérêts matériels du pays, autant qu'il dépendait de son influence. Le ban le vit partir avec regret, et lui fit remettre par le baron Neustaedter une belle écriture avec toutes ses plumes, crayons *et cætera*, dont il s'était servi dans les dernières années de sa vie. Kellersberg en était enchanté, car il avait tant désiré un souvenir de cet homme illustre, et remercia beaucoup son ami Neustaedter, qui en avait parlé au ban à l'occasion qu'il s'était rendu à Novi Dvor pour rendre grâce au ban et à la banesse d'un médaillon d'or pour son enfant, qui contenait une boucle de cheveux gris et une boucle de cheveux blonds de la banesse.

Le conseiller aulique Conrad de Eibisfeld, cousin de Kellersberg, remplaça le dernier en Croatie.

Le 15 juin, le ban accompagné de son épouse, du colonel Wagner, du major Zastavniković et du capitaine Ratković, partit pour Vienne pour y assister le 18 juin à la célébration de la fête séculaire de la fondation de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Le soir il y avait théâtre paré au palais impérial, mais la banesse à laquelle on avait assigné une loge au parterre n'y alla pas.

Le ban et la banesse retournèrent de Vienne à Novi Dvor, où l'air pur de la campagne lui convenait mieux que celui de la capitale. Le cardinal Haulik, en attendant, était parti pour Rome pour y recevoir de la main du Pape le chapeau du cardinal, et le Saint-Père lui montra la plus grande bienveillance. La générosité du cardinal Haulik fut tellement exploitée à Rome qu'il se vit forcé de faire venir encore une forte somme d'argent de Zagrabie pour continuer son voyage à travers l'Italie, où il visita toutes les villes et les lieux remarquables, et retourna enfin à Zagrabie.

Le 10 août partit le ban Jellačić à la tête d'une brillante députation croate pour Zala-Egerszeg en Hongrie, pour y rendre hommage à l'empereur qui y devait arriver le 12 août.

Ce fut à cette occasion que le ministre Bach avait demandé du ban la copie de la harangue qu'il avait l'intention d'adresser à sa majesté, pour la soumettre à sa majesté et d'y conformer la réponse. Le ban répondit au ministre qu'il n'avait pas l'habitude de composer d'avance ses harangues et qu'il ne parlait qu'inspiré du moment et du sujet de son discours. Pour calmer cependant l'inquiétude du ministre Bach, il ajouta à la fin de sa lettre les idées qu'il avait l'intention d'entrelacer dans sa harangue.

Le ban avait passé la nuit à Sainte-Hélène chez son cousin Knežević. Le 11 août il arriva à Zala-Egerszeg où on lui avait préparé deux chambres dans le logis du capitaine de gendarmerie Schönberg, puisque toutes les autres localités ont été réservées pour la suite de l'empereur.

L'empereur arriva le 12 août. En descendant de la voiture, sa majesté alla droit au ban Jellačić, lui donna la main et lui parla avec la plus grande cordialité. Sa majesté adressa puis quelques paroles à chaque membre de la députation croate, parmi laquelle se trouvèrent Denkstein, Zastavniković, Conrad, Kamauf, Ferdinand Inkey, dont la femme était née de Kis, Merey qui a été secrétaire de Kossuth, puis reçu en grâce par des services rendus à la haute police, actuellement comte suprême du comté de Somogy, il avait épousé la veuve Gallov en Croatie ; Pastori ci-devant *honvéd* et puis fourré quelque pour temps dans un régiment de ligne, enfin les comtes Voikfi, Bombelles et Corberon, dont le costume composé d'après les couleurs de son blason frappa tout le monde. Il était vêtu

d'un attila rouge, portait des tricots blancs, et sur ses épaules un manteau ducal en soie jaune fourré d'hermine.

Excepté le L. F. M. comte Deym qui était accouru de sa terre de Tomoy en Hongrie, on n'y remarqua pas un seul magnat magyar, mais le peuple reçut l'empereur son roi avec des cris sincères de *Eljen á Király*, aussi sa majesté se montra très gai et content.

Le ban retourna le même jour à Sainte-Hélène, y passa la nuit chez son cousin Knežević, se rendit le lendemain au château Opeka du comte Bombelles où il trouva la banesse qui, en attendant, avait fait une excursion aux 7 lacs de Plitvice dans le régiment frontière d'Otočac, accompagnée de sa sœur, d'une suite militaire et de M. Morier de l'ambassade anglaise à Vienne, qui se rendit le 14 août d'Otočac en Bosnie, d'où il avait l'intention de se rendre à Monténégro et en Albanie. La banesse s'était aussi rendue à Bihać, y visita deux harems turcs et fut partout reçue avec la plus grande solennité, car on la fêta comme la digne épouse du ban Jellačić, que les Turcs regardaient encore toujours comme un seigneur de la plus haute importance politique.

Le ban et la banesse étaient retournés à Novi Dvor.

Le ban se rendit le 18 août à Zagrabie à cause de la fête de l'empereur. Il assista à la parade d'église, fit défiler la garnison aussitôt après et donna ce jour un dîner somptueux, mais quand il porta le toast à l'empereur, il perdit le fil de ses idées, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à bout de son discours, ce qui fit la plus pénible impression sur tous ceux qui l'avaient entendu parler, en 1848 et 1849, avec tant d'éloquence, de feu et d'énergie. Ce ne fut plus que l'ombre de l'illustre ban Jellačić, s'usant en vains efforts de vaincre la faiblesse de son corps et la défaillance de son esprit.

Quelques jours plus tard, le docteur Klar confia au baron Neustaedter que la maigreur du ban, qui ne fit que des progrès sinistres tous les jours, malgré son bon appétit et son bon sommeil, lui inspirait la crainte qu'il succombera à la consommation provoquée par le mal de nerfs, dont il souffrit toujours et qui d'un jour à l'autre pourrait causer une paralysie du cerveau et finir ses jours.

## CHAPITRE XVI

Le docteur Louis Gaj, pour se sauver d'une banqueroute dont on parla déjà depuis une année parmi les hommes d'affaires, était parti pour Vienne, où il s'adressa de prime abord au crédit mobilier, et n'ayant pas pu réussir, il s'adressa à sa majesté l'empereur en lui rendant une supplique, laquelle fut signée et envoyée au ministre de l'intérieur, qui à son tour la renvoya au conseiller aulique Conrad à Zagrabie pour faire un rapport détaillé et motivé sur tous les points cités dans la supplique en question.

Gaj, en énumérant tous ses services rendus au trône et à l'état par la création d'une opposition nationale en Croatie contre la suprématie magyare et contre les tendances séparatistes du royaume de Hongrie, n'avait rien de moins demandé pour récompense que la croix de l'ordre de Saint-Étienne, les titres de noblesse et 100.000 florins en argent. Excusez du peu ! Selon le dire, les services rendus par Gaj en 1848, cités dans sa supplique, furent tels qu'il ne resta presque plus rien à faire pour le ban Jellačić. On dit que le rapport du conseiller aulique Conrad ne fut point favorable à la cause du docteur Gaj, et qu'il avait vainement séjourné si longtemps à Vienne.

Le 4 septembre, le ban et la banesse partirent pour Vienne, où ils voulurent assister à la cérémonie de noces du jeune comte Stokau avec la comtesse Korinsky. Aussitôt après, ils retournèrent à Zagrabie.

La nouvelle de la mort de l'évêque Joseph Šrot, décédé le 6 septembre à 7 heures du soir à Čavoš au Banat, dans la maison de son ci-devant inspecteur de la terre du prieur *Auraneus*, qui s'appela Beidtelhauser, attrista beaucoup le monde à Zagrabie, où sa rare largesse, bienfaisance et libéralité furent encore en bonne mémoire. Il avait donné 5.000 florins à l'embellissement de la cathédrale, fondé une bourse, dans le couvent de Varaždin, pour une pauvre fille, avec 4.000 florins, distribua ses appointements de 1.000 florins en sa qualité de directeur des écoles parmi les écoliers les plus distingués, déposa en l'an 1848 mille florins et toute son argenterie sur l'autel de la patrie, en valeur de 6.000 florins ; il avait donné 500 florins à la *Matica* et quelques centaines à la *Dionica* [sic]. Il était bon patriote et prêtre tolérant. Par rapport au dogme de l'église

romaine-catholique, il avait bien eu tort à déclarer hautement en 1848, qu'on pourrait se passer sans scrupule du dogme *Ex patre filioque* pour tendre la main à la réunion de l'église occidentale avec l'église orientale.

Il se montra aussi philosophe, car, en apprenant sa disgrâce, et qu'il n'aura à l'avenir pour tout potage que 4.000 florins de pension, il disait à ses amis avec le calme de la plus parfaite résignation : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !* fit mettre dans la gazette de Zagrabie qu'il ne pouvait plus dorénavant payer les pensions qu'il avait accordées jusqu'alors aux malheureux, et se retira de prime abord dans le château de Brezovica, qui appartient au général d'artillerie comte Gyulay, mais il paraît qu'on ne le vit pas volontiers au château, et il partit pour Čavoš au Banat. L'hiver de 1855 à 1856 passa-t-il à Vienne, mais l'état de sa santé le fit retourner à Čavoš. Avant de mourir il se confessa au chanoine Mathieu Thonhauser, qui s'y trouva pour des affaires du chapitre de Zagrabie, et le 15 et 16 septembre toutes les cloches de la cathédrale de Zagrabie furent en branle pour annoncer la mort d'une notabilité de l'an 1848. La mort avait enfin délivré l'évêque Šrot de ses chagrins et de ses remords.

La gazette catholique de Zagrabie (*Zagrebački katolički list*) du 19 septembre 1857 contenait sa biographie. Il était né le 28 février 1791 à Svetice, finit ses études [en] 1810 à Zagrabie ; l'évêque Alagović, qui l'aima tant le nomma son vicaire général. Après la mort d'Alagović le chapitre le confirma dans sa dignité par un vote unanime. Šrot avait bien aussi ses faiblesses comme tout mortel. *Sed de mortuis nil nisi bene !*

Le ban et la banesse partirent le 4 septembre pour Vienne, d'où le ban voulut se rendre, accompagné du docteur Klar, à Anhalt-Köthen chez le docteur Lutze, auteur d'une œuvre intéressante sur les maladies des nerfs, dont le frère (Juro) du ban avait lu l'annonce dans la gazette, mais le docteur Lutze ne répondit pas sur la lettre du ban, qui d'après l'opinion du docteur Klar aurait pu être mort depuis 30 ans, et que cette annonce, qu'avait lue le frère du ban, n'avait rapport qu'à une nouvelle édition de cet œuvre du docteur Lutze. Le ban partit donc avec la banesse pour Napajedl au lieu de faire le voyage à Anhalt-Köthen.

L'air, les distractions et surtout le plaisir de la chasse firent tant de bien au ban, lui donnèrent tant de vigueur qu'il parut presque rétabli, et le docteur Klar le conjura d'y prolonger son séjour, mais le ban qui ne rêva que de sa belle Croatie, de sa chère patrie, ne fut à s'y tenir. Klar, qui fut de retour le 7 octobre, y annonça l'arrivée du ban pour le 10 octobre, qui y arriva ponctuellement le même jour

avec son épouse. A peine qu'ils étaient arrivés qu'un terrible ouragan éclata qui fit des ravages pendant toute la nuit, déracina des arbres, abattit des cheminées, et emporta des toits dans la campagne. Un superstitieux l'aurait pris pour un mauvais augure par rapport à son arrivée sous le toit du palais banal, mais le ban n'y pensa pas et partit le lendemain à 2 heures après midi avec la banesse pour Novi Dvor, d'où ils ne retournèrent qu'en mi-novembre à Zagrabie.

Peu de temps après, on commença déjà à remarquer que le ban avait quelquefois des absences d'esprit. Le jour de la sainte Élisabeth, la musique du régiment Sigismond joua sous ses fenêtres sur la place de Saint-Marc, tout d'un coup le ban descendit se rendit sur la place, fit jouer des airs nationaux à la musique, entra dans le café du théâtre et n'y ayant trouvé personne, il retourna sur la place et commença à faire la conversation avec M<sup>me</sup> Andrašević, qui n'avait jamais été présentée dans sa maison, lui parlant de la guerre et de son désir de mourir sur le champ de bataille, de la façon à exciter l'attention publique. La banesse, en remarquant le ban du haut de la fenêtre, descendit à la hâte, se rendit auprès de lui, et présenta son bras au ban, qui se vit obligé de cette manière à la reconduire et de rentrer avec elle dans son appartement.

Le ban avait cependant des jours où rien ne trahissait que son esprit fût troublé. Le 24 novembre, il a été avec la banesse chez Neustaedter et, pendant que l'épouse du dernier conversa avec la banesse, le ban se promena de long en large avec son ami dans le jardin, et lui expliqua l'utilité du drainage avec tant de bon sens et de connaissances techniques que personne [n']aurait pu découvrir les moindres indices d'un esprit aliéné. Mais quelques jours plus tard quand Neustaedter lui rendit la visite, il lui parla de tant de choses pêle-mêle avec une agitation si fébrile, que sa mémoire travaillait alors à l'instar d'une machine à vapeur, et l'impression de cette scène pénible fut si forte sur l'âme de Neustaedter que celui-ci, n'ayant pas oublié une seule idée du ban, avait noté de retour dans sa maison tout ce qu'il lui avait dit, parce que Neustaedter avait fait la remarque intéressante qu'il ne disait en général que des choses vraies, et que sa loyauté chevaleresque perça encore à travers les brouillards de son esprit. Voilà le flux de paroles du ban Jellačić (En montrant à son ami une gravure qui représentait l'apothéose de Napoléon le Grand) :

« C'est à Vienne que j'avais acheté ce tableau, car la tête de Napoléon me parut très ressemblante. J'avais vu Napoléon à l'âge de 8 ans [en] 1809 à Schönbrunn, entouré de ses maréchaux et passant en revue sa garde impériale. Le général Marziani, qui s'y trouva prisonnier, avait obtenu la permission de m'y conduire. Les généraux

français furent très complaisants, le nom de mon père leur était bien connu, surtout à Masséna, qui avait fait sa connaissance en Tirol et conclu plus tard avec lui cette convention dont la calomnie et la perfidie s'emparèrent ensuite pour perdre mon père. Mon père c'était un saint, un véritable saint ! Ma mère était aussi une sainte, c'était, ma foi, un ange ! L'empereur François fut la cause de la mort de mon père ; car il l'avait chargé de désarmer les régiments frontières croates qui, par un article de paix en 1809, passèrent sous la domination française. Mon père disait à l'empereur François : « Je prie votre majesté de me dispenser de cette pénible mission, car les armes sont les seuls honneurs des pauvres mais braves soldats de frontière, je leur dois la croix de Marie-Thérèse que je porte sur la poitrine ; priver ces braves soldats de leurs armes, c'est les déshonorer. » L'empereur François fut l'homme le plus absolu que j'aie connu. Mon père a été forcé de se rendre dans la frontière croate pour exécuter les ordres de sa majesté ; il retourna aussitôt à Kőrmönd, en Hongrie, et 3 jours après son arrivée il était mort. Et moi, c'est le gouvernement autrichien qui m'a tué, mais j'ai tout oublié, je ne me suis jamais vengé de ma vie, je n'ai aucune rancune contre personne, mais tant de chagrin, tant de remords à cause de la fatalité qui m'avait entraîné de violer le serment que j'avais prêté à la nation croate à défendre leurs droits, leurs privilèges et leur nationalité me font mourir et je le sens (le ban avait alors des larmes aux yeux). J'avais assisté à 12 conférences ministérielles à Vienne ; dans la douzième, j'ai pris congé des ministres en leur disant : « Nous venons de sortir d'une crise qui menaçait la monarchie, nous sommes sauvés par la grâce de Dieu et par mon secours — j'ose bien le dire — mais vous allez maintenant détruire la base historique de l'empire d'Autriche, violer les droits et les privilèges des peuples les plus fidèles. Je ne puis me prêter à une telle action contre ma conviction et contre ma conscience, je n'ai plus rien à faire parmi vous, je m'en vais ! » Et je m'en suis allé ! Crois-moi, que j'avais mille fois plus de capacité que tous ces ministres ! J'avais fait à 16 ans l'examen de la haute mathématique dans l'académie thérésienne à Vienne, c'est une belle tâche même pour un homme de trente ans. Trois jours après un spasme tonique avait engourdi mes membres, c'était une mort apparente ! C'était la première fois que je succombais à un spasme violent. La deuxième fois c'était à 22 ans, quand un jeune cheval fougueux m'avait jeté par terre dans un manège en Galicie. La troisième fois quand on m'avait pris mes pouvoirs, quand on avait fait une nullité du ban de Croatie, et je souffre depuis ce temps comme tu le sais. Je n'ai aucun mal organique, je suis sain, bien portant, j'ai toute la vigueur de mon esprit et toutes mes forces



intellectuelles. Dès mon enfance, j'ose bien le dire, j'avais montré de l'esprit, car à 16 ans, j'avais fait l'examen de la haute mathématique, et pendant 11 ans je fus toujours le premier parmi mes condisciples dans l'académie thérésienne. Mais je n'avais jamais envie de devenir un bureaucrate, et je l'avais bien dit au directeur Bruckner, qui n'avait pas manqué d'en parler à l'empereur, car je me sentais né soldat et je voulus suivre la carrière de mon père. De droit je devais être dans six mois, au plus tard dans une année, maréchal; mais en faveur du comte Gyulay on avait commis cette injustice révoltante d'avancer tous ces généraux, avant moi qui avais un rang plus ancien dans l'armée, avant que sa majesté l'empereur m'avait nommé général d'artillerie et général en chef de l'armée du sud, mais alors on avait besoin de moi et on [n']avait pas mis aucune condition à mon avancement; dans la résolution impériale [il] n'était pas dit : « sans préjudice pour le rang des généraux plus anciens que lui » *mit Vorbehalt des Ranges seiner Vormänner*. J'étais en tout plus informé que les ministres à Vienne, j'avais étudié le droit hongrois, au moins je devais le connaître, par conséquent je n'ai non plus voulu en 1848 prêter serment à Vienne, car le serment qui oblige le ban de Croatie est celui qu'il prête à Zagreb en présence des états du royaume de Croatie et d'Esclavonie. Le prince Dietrichstein fut tout consterné quand il vint m'annoncer que l'empereur Ferdinand m'attendait et quand je lui répondis que je ne prêterais jamais serment en présence du palatin en ma qualité de ban de Croatie, mais bien si l'on veut en ma qualité de conseiller intime, d'accord ! mais jamais comme ban de Croatie ! L'évêque Haulik et Szögyényi ont été aussi destinés plus tard pour m'accompagner à Zagrabie en qualité de commissaires royaux, et pour être présents à l'ouverture de la diète croate qui doit toujours avoir lieu 14 jours avant l'ouverture de la diète hongroise, parce qu'on y donne une instruction formelle aux ahlégats du royaume de Croatie, qui vont y présenter le royaume entier et non quelques comtés, comme l'on a fait en Esclavonie, où l'on n'avait pas rougi d'envoyer des députés de chaque comté, comme c'est la règle en Hongrie. L'esprit public a été toujours corrompu en Esclavonie. C'est moi qui avais fait l'évêque Haulik cardinal, et c'est moi qui lui avais procuré la grande croix, car j'ai voulu faire quelque chose pour le lustre de ma patrie. J'ai toujours vécu pour ma patrie, et tout ce que j'avais fait, je l'avais fait par dévouement et par fidélité, et non pas pour ces 400.000 florins que j'avais dépensés pour m'acheter une terre, selon le sens de notre constitution, laquelle exige que le ban de Croatie soit possessionné [*sic*] dans le royaume. Je me suis aussitôt après rendu chez l'empereur quand j'ai appris qu'il avait daigné me faire

ce cadeau, pour l'en remercier. J'étais pauvre, c'est connu, je n'avais que 5 florins dans ma poche quand on m'avait nommé ban. Klobučarić m'avait alors prêté 1.500 florins pour aller à Vienne ; il m'a voulu donner de plus, je refusai d'accepter en disant que j'en aurais assez. L'empereur de toutes les Russies, c'est un homme ! (il parla du czar Nicolas). Il m'avait envoyé son premier adjudant de Pétersbourg pour me remettre une lettre de sa main (Neustaedter lui demanda alors le nom de cet adjudant). Je sais qu'il avait un nom allemand, enfin je ne puis me ressouvenir de ces milliers de noms, que j'ai entendus résonner à mes oreilles. Enfin l'empereur m'avait exprimé dans sa lettre le regret de ne pas me connaître personnellement, mais qu'il saura bien se procurer l'occasion à faire ma connaissance, qu'il avait la plus grande vénération pour moi ! Entends-tu ! vénération, c'est l'expression originale du czar. Car il ne me regarde non seulement comme le sauveur de la monarchie autrichienne — au moins pour ce temps-là ! — mais comme celui qui s'est mérité du monde civilisé tout entier en combattant pour l'ordre et la légalité. L'empereur Nicolas est venu me voir à Ollmütz, dans mon logis, et il avait à Vienne, dans l'hôtel de l'Empereur romain, baisé la main de ma femme. Oui ! il a baisé la main de ma femme. C'est impossible que notre empereur puisse connaître à fond toutes les provinces de la monarchie, c'est une tâche au-dessus de son âge. Jusqu'en 1804, l'Autriche ne fut qu'une confédération des royaumes qui avaient leurs constitutions et leurs autonomies. Aujourd'hui on a fait table rase. Marie-Thérèse a été le plus grand roi de Hongrie, la plus grande impératrice qui ait existé ! C'est mon opinion, je ne saurais jamais oublier le règne de cette femme extraordinaire. C'est bien naturel, les femmes ont sous quelques rapports plus de tact que les hommes, et Marie-Thérèse a su choisir ses hommes. Je remarque cela souvent à ma femme, elle m'a souvent prouvé qu'elle a infiniment de tact. J'étais toujours bien portant en guerre, mais à présent quand mon maudit cocher fait trop trotter les chevaux en montant la rue des bouchers, je crois m'évanouir ; cela me fait tourner la tête. La maladie de nerfs, c'est la mienne et plus ou moins tout le monde en souffre. Je n'ose pas penser au temps passé, cela me fait crever le cœur. Quand tout le monde me demanda en 1848 où se trouvait donc l'Autriche, quand même des ..... me le demandaient, je leur répondis : « Je ne suis pas allemand, mais je vois partout l'Autriche où je vois flotter les drapeaux impériaux, et si je les trouverais dans la poussière je les ramasserais pour les porter haut en face du monde entier. » Les comtes Lilienberg et Nugent ont toujours eu un véritable amour paternel pour moi. Le premier est cause de ma maladie, car j'ai tant travaillé

à Zara que des forces encore plus fortes que les miennes y seraient succombées. Ces jours était un major chez moi qui venait de Zara, et me raconta qu'il avait par vénération pour moi lu les protocoles que j'avais écrits, et qu'il était étonné de la valeur et de l'immensité de ce travail. Oui, j'avais alors travaillé jour et nuit, pas comme Messieurs les adjudants d'aujourd'hui qui ne font rien et ne savent rien. J'étais toujours en activité. Quand j'étais capitaine au régiment frontière d'Ogulin, j'avais chaque moment des combats à soutenir contre les Turcs, et j'avais l'occasion de commander des troupes dans des affaires plus ou moins importantes. Par cette raison j'avais de l'expérience. Le combat de rues et de barricades à Vienne ne m'avait pas effrayé. Qu'est-ce que c'est qu'une rue ? Ce n'est qu'une ligne droite bordée de maisons et fermée par une barricade. Il fallait donc prendre à l'assaut les premières maisons, en percer les murs, et passer d'une maison à l'autre jusque derrière la barricade. Je fis exécuter cette manœuvre par mes seressans à Vienne, et ils se trouvaient inopinément derrière les défenseurs de la barricade qui prirent alors la fuite, épouvantés de l'apparition soudaine de mes soldats. Je n'avais perdu que 6 hommes ! (L'assaut de Vienne avait coûté 1.000 soldats et 50 officiers. La mémoire du ban se trouva alors en défaut, et tout le dernier récit fut un peu embrouillé.) Crois-moi, les soldats de frontière sont d'excellents soldats je leur dois beaucoup ! J'étais précisément au point de marcher avec mon régiment banal sur la frontière turque quand on m'avait annoncé par une lettre de Zagreb qu'on m'y voulut proclamer ban de Croatie, ce que me fit partir pour Zagrabie, car je ne pouvais pas souffrir qu'on abusât de mon nom pour commettre un acte illégal. Je savais que le roi de Hongrie seul avait le droit de me nommer ban de Croatie, je devais donc dire à ces gens que je n'accepterais jamais d'eux une dignité dont le roi seul avait à disposer, mais je ne pus alors quitter mon régiment. L'honneur militaire me le défendit et je partis plus tard pour Zagrabie. J'avais déjà commandé à Milan le premier bataillon frontière d'Ogulin, quand le major Hoffmann fut pensionné. Je vois encore ce petit monsieur avec son immense chapeau à trois cornes. Radetzky m'avait déjà alors proposé au grade de major, mais il n'a pas réussi. Ce fut un vrai bonheur pour ce bataillon que je l'aie commandé jusqu'à l'arrivée du major Ostoić. J'avais alors pardonné un brigand de la compagnie du capitaine Čoporta, un très brave homme. On dit qu'il est faux ; quant à cela, je n'en savais rien, car je n'ai jamais pu souffrir qu'on eût parlé mal de quelqu'un devant moi. Je déteste par principe les rapports secrets, les bavardages et les médisances. C'est la raison que je ne vais nulle part à Zagrabie, car la médisance est partout en vogue,

et c'est par principe que j'avais toujours en horreur la médisance. Pendant toute ma vie, je n'avais jamais fait mal à personne, et comme ban de Croatie, je n'ai rien fait ce que je ne pourrais pas justifier devant Dieu et ma conscience ! A personne d'autre je n'en suis pas responsable. »

Le ban s'arrêta alors et Neustaedter s'en congédia promptement, pour courir à la maison et mettre par écrit cet intéressant monologue, dont il avait retenu chaque parole. Bien que les idées du ban furent embrouillées, qu'elles s'y répètent quelquefois, et contiennent des erreurs et des dates vagues, son bon cœur, sa loyauté, son amour-propre bien pardonnables, et ses opinions politiques s'y trahissent, et une certaine logique judiciaire, autant que sa maladie le permettait, n'y manque pas ; et ce monologue peut être regardé comme une confession politique et morale du ban, dont l'esprit se trouva déjà voilé.

Neustaedter comprit alors les paroles de la banesse, qui lui disait un jour quand il arriva pour voir le ban : « Vous le trouverez bien agité, il y a si longtemps que vous ne l'avez pas vu chez lui. » Et quand Neustaedter remarqua qu'il fallait faire tout ce qu'il est possible pour distraire le ban, elle répondit, les larmes aux yeux : « Hélas, c'est une chose presque impossible, car il n'a plus de passion que pour la chasse, c'est la seule chose qui le rend gai et où il paraît s'amuser. Pour tout le reste, il est indifférent. Le présent n'existe plus pour lui ! Il ne vit que dans le temps passé, il y revient et n'aime qu'à parler des événements de cette époque, qui dans ce moment sont la cause de ses chagrins et de sa mélancolie ! »

Le magistrat de la ville de Zagrabie fut alors réformé par un décret du ministre de l'intérieur sur la proposition du conseiller aulique baron Kellersberg, qui fonctionna déjà à Milan, et le baron Hertl, premier commissaire du comté de Zagrabie, remplaça provisoirement le bourgmestre Kamauf, qui s'était retiré dans sa terre de Smrok.

Le 14 décembre il y avait soirée chez le ban, qui a été ce jour souffrant et arriva bien tard au salon, où la société se trouva réunie depuis 7 h. 1/2. Il se jeta sur le divan entre le baron Neustaedter et le comte Voikfi, et commença aussitôt à parler sans s'arrêter. Il disait entre autres, qu'il aurait pu jouer en 1848 un plus grand rôle et très différent de celui qu'il avait alors joué en faveur de la dynastie et de l'Autriche, si son dévouement, sa fidélité, sa loyauté ne l'en eussent pas détourné, « car, ajouta-t-il, avec vivacité, les peuples slaves m'attendaient jusqu'aux portes de Constantinople, et m'avaient

même envoyé des députés en 1849 à mon camp au Banat. Mais je leur fis comprendre qu'il fallait pour les délivrer du joug ottoman, commencer par chasser le Sultan de Constantinople, et que cette tâche ne s'accordait guère avec celle que je me suis proposée de ramener mon souverain légitime à Vienne, après avoir écrasé la révolution en Hongrie et après avoir fait rentrer des peuples rebelles sous l'autorité de l'empereur, leur roi ! » Le ban ajouta encore que l'empereur Nicolas lui avait envoyé la grande croix de Saint-Vladimir, puisque cet ordre était exclusivement un ordre slave et que personne n'en pourrait être décoré qu'un Slave (?).

Le baron Neustaedter, pour arracher le ban à ses pénibles souvenirs rétrospectifs, commença à parler de la belle terre de Novi Dvor.

Le ban commença alors à parler de toutes les améliorations qu'il y avait faites, avec assez de calme et très raisonnablement, et finit par dire : « Tout ce que j'ai fait, j'ai fait pour ma patrie ! pour encourager par mon exemple l'industrie et l'agriculture. Je n'ai point d'enfants, hélas, je n'ai personne, mais j'aime ma patrie et mes compatriotes. » Quand on servit alors le souper, le ban se rendit auprès de la banesse et ils se parlèrent avec la plus grande tendresse, puis le ban fit le tour, parla à toutes les dames avec la plus grande courtoisie et se retira puis avec tout le monde à 10 h. 1/2 de nuit.

Le 20 décembre il y avait un très fort tremblement de terre à Zagrabie, qui parut en rapport avec celui de Naples, lequel s'y fit sentir du 17 au 20 décembre, car le capitaine Ratković en avait déjà remarqué quelques indices le 17 décembre dans sa chambre.

La fièvre et la grippe tourmentèrent tellement le ban dans la nuit du 28 au 29 décembre que la banesse passa toute la nuit au chevet de son lit. Le 30 décembre, le ban se porta mieux et força, pour ainsi dire, la banesse de prendre part au bal dans la *Dvorana* le 31 décembre pour quelques heures, où l'on remarqua encore l'empreinte des veillées et des soucis sur la figure intéressante de la banesse.

La veille de Noël, le baron Hertl avait provoqué de grands murmures dans la séance municipale par son imprudence d'exiger que le protocole fût dressé en langue allemande. L'avocat Frigan protesta contre cette infraction à l'usage légal de la municipalité, et Stanković se leva pour soutenir ce proteste [*sic*] au nom de toute la municipalité et quand Hertl avait l'imprudence de dire qu'il avait des instructions secrètes qui l'y autorisaient, le premier lui cria : « Si vous en avez faites donc les voir ! » Hertl, poussé au bout, oubliant alors toute convenance, s'écria qu'il n'avait pas grand plaisir d'être obligé de présider au conseil municipal ! Il fut aussitôt réprimandé par le chanoine Pavlešić qui répliqua : « Et nous ne nous sommes pas rassemblés ici pour entendre des injures, et traiter des

questions personnelles. » Hertl somma alors les membres de la municipalité que ceux qui partageaient son opinion restent assis et que ceux qui protestent contre l'usage de la langue allemande dans le protocole se lèvent ! Alors tous les membres de la municipalité se levèrent, excepté les MM. Koller, agent de l'assurance de Trieste, et Pongratz entrepreneur des bâtisses publiques. Hertl, furieux de sa défaite, quitta alors la salle en s'écriant : « Je m'en vais et je prends en même temps congé du conseil municipal ! » « Bon voyage » fut la réponse unanime.

Cet accident fit grande sensation en ville, qui approuva la fermeté de ses membres municipaux, et causa grand embarras au conseiller aulique Conrad, qui ne put prendre la défense de Hertl, qui avait aussitôt après porté plainte contre la conduite du conseil municipal et demandé qu'on le rappelât, puisque Hertl avait compromis le gouvernement en s'appuyant sur des instructions secrètes et que le conseil municipal se trouvait sur un terrain légal. La juste punition du baron Hertl, fut que la préfecture royale ne répondit rien à sa plainte et qu'il fut forcé, malgré lui, à continuer d'exercer les fonctions d'un bourgmestre.

### L'an 1858

Le premier janvier le ban Jellačić reçut en grande tenue toutes les autorités civiles et militaires. Sa mine porta l'empreinte de la faiblesse de son corps. Le ban répliqua à la harangue usitée en allemand et en croate, puis fit le tour du cercle et adressa la parole à l'un et à l'autre, en se laissant encore entraîner par ses idées fixes à parler des événements de l'an 1848, auxquels la plupart des employés allemands d'alors ont été étrangers et n'y comprenaient rien. En général l'apparition du ban fit alors une pénible impression sur tous les assistants.

L'illustre maréchal comte Radetzky mourut le 5 janvier 1858 à Milan, et le ban Jellačić regretta sincèrement que sa santé délabrée ne lui permit pas de se rendre à Milan, pour rendre les derniers honneurs à ce héros à qui il fut toujours très attaché. Le docteur Klar s'y était surtout opposé, ainsi qu'à son voyage à Vienne pour y assister aux funérailles solennelles du maréchal Radetzky, dont les restes mortels furent puis ensevelis dans le souterrain du Heldenhügel à Vetzdorf, que l'empereur avait voulu acheter de M. Pargfried, qui le céda sans accepter aucune somme d'argent, et qui fut ensuite nommé chevalier et décoré de l'ordre de François-Joseph, car Klar craignait la mauvaise impression que ferait sa triste apparition à Vienne. Malgré cela, le ban, accompagné de la banesse et de

tous ses adjudants, partit le 16 janvier pour Vienne où il assista le 19 janvier aux funérailles du maréchal, dont le cortège militaire fut commandé en personne par sa majesté l'empereur, qui baissa la pointe de son sabre, quand le cercueil fut descendu dans la tombe, pour saluer les restes mortels du héros et de son fidèle serviteur.

Le ban et son épouse se rendirent après à Napajedl, d'où ils s'empressèrent de retourner à Zagrabie, pour n'y pas manquer à la fête d'un bal masqué qu'on avait arrangée en l'honneur de la banesse dans le palais du baron Kulmer, et laquelle devait avoir lieu le 30 janvier. La banesse y parut en costume grec. Le ban aurait mieux fait de ne pas se présenter à Vienne, car tout le monde y fut effrayé de son extrême faiblesse, et dès ce moment on y commença à parler de la nécessité de le remplacer par un vice-ban.

Le 22 janvier le cardinal Haulik célébra en personne le *requiem* du maréchal Radetzky. Un catafalque imposant a été érigé dans la cathédrale de Zagrabie et 160 personnes y exécutèrent le *requiem* de Mozart.

Le 10 février eut lieu ce fameux bal national dans la *Dvorana* sous le titre modeste de *domaća zabava* (amusement domestique), dont la police avait eu tant peur ! Le ban fut reçu au son de l'hymne national autrichien, et il fut salué, ainsi que la banesse, par des dames qui portaient des *poculice* (bonnet croate). La seule démonstration politique que l'œil scrutateur y aurait pu découvrir fut la danse magyare *Csárdás* exécutée par Voikfi, Delimanić, Merey, Pavleковиć, puisqu'elle trahissait les sympathies renaissantes dans les cœurs des Croates pour les Magyars, par rapport à leur opposition passive contre le régime du ministre Bach.

Depuis longtemps un carnaval ne fut pas si animé à Zagrabie que celui de l'an 1858 ! Hélas, il fut le dernier du ban.

Le ban avait donné pendant le carnaval deux grands bals et trois soirées dansantes presque chaque semaine. Un brillant souper finit toujours les bals et les soirées. Il parut avoir un pressentiment de sa mort, et voulut à tout prix amuser encore sa jeune épouse chérie. A une de ces soirées dansantes, la baronne Neustaedter se trouva placée par hasard à une table de 13 personnes, ce qui l' alarma tellement qu'elle en parla toujours à son mari en retournant à la maison. Cette femme d'une bonté angélique mourut le 29 janvier 1859 à Venise et fut enterrée le 12 février dans le cimetière de Saint-Georges à Zagrabie.

Le 13 mars arriva la dépêche télégraphique à Zagrabie que le L. F. M. Šokčević était nommé lieutenant du ban, jusqu'à sa complète guérison, et que le L. F. M. Emil Kušević était nommé *ad*

*latus* à la place du L. F. M. Simbschen, qui a été nommé commandant de la forteresse de Peterwardein.

Sa majesté eut la bonté de charger le comte Stockau d'en prévenir le ban et, comme celui s'en excusa en désignant le frère Juro du ban comme le plus propre à cette mission, l'empereur fit venir celui-ci de Cracovie et le chargea dans une audience particulière de dire au ban qu'il ne sera jamais pensionné, qu'il conservera son logement et tous les émoluments d'un ban de Croatie, et que l'empereur désirait ardemment sa prompte guérison et comptait sur ses services aussi pour l'avenir. Le baron Juro Jellačić se rendit puis chez le comte Grünne, qui lui apprit que son frère Antoine sera attaché à la personne du ban pour lui faire plaisir ; et le 26 mars en arriva l'annonce officielle à Zagrabie.

Le baron Juro Jellačić passa par Gratz d'où il amena son frère Antoine avec lui, et tous deux arrivèrent le 13 mars au soir à Zagrabie chez leur frère. Le lendemain le baron Juro s'acquitta avec tant de prudence et de délicatesse de sa mission que le ban apprit avec le plus grand calme la résolution impériale, et parla même avec la plus grande reconnaissance de la bienveillance et de la générosité de l'empereur envers lui.

Madame Kušević, qui avait appris par une dépêche télégraphique de son mari de Vienne la nomination de Šokčević et de son mari, répandit avec tant d'empressement ces nouvelles dans la ville que la famille du ban Jellačić en fut choquée. Madame Kušević se montra même mécontente que son mari n'avait pas remplacé le ban Jellačić. Les Croates apprirent cette nouvelle avec tristesse ; il leur faisait de la peine de voir leur ban disparaître de la scène politique, bien qu'ils connaissent fort bien le déplorable état de ses forces physiques et intellectuelles.

La nomination de Šokčević, que les Croates regardèrent comme un compatriote, ne fit point mauvaise impression, bien que la haute aristocratie aurait désiré un des leurs pour cette place, mais la nomination de Kušević fut plus amèrement critiquée, parce qu'il était allié par sa femme à la famille Bedeković, qui n'avait jamais montré des sympathies pour la nationalité croate.

La gazette de Vienne du 14 mars, arrivée le 15 à Zagrabie, était donc imprimée dans la nuit du 13 mars, le même jour de la résolution impériale datée du 13 mars.

Le calme du ban Jellačić ne fut que momentané. Quand il lut le 18 mars dans la feuille d'ordonnances militaires que le L. F. M. baron Simbschen était, en attendant, mis en disponibilité, que le L. F. M. Denkstein a été nommé général de division en Italie, et que son aide de camp le major Zastavniković est transféré à Zara, et



remplacé par le lieutenant-colonel Mayer, que le L. F. M. baron Mamula vit avec regret partir de Zara, il disait d'une voix émue à son frère Juro : « Ce n'est donc pas assez de me frapper, pourquoi tourmenter tant d'autres à cause de moi ? Le départ de Denkstein me fait tant de peine, car je lui dois tant d'obligations, il m'avait rendu de si bons services. »

Le ban Jellačić avait même, de prime abord, quand son frère Juro l'avait informé de la résolution impériale, l'intention de charger Denkstein de ses fonctions jusqu'à sa guérison, et son frère eut beaucoup de peine à l'en détourner, bien qu'il ignorât encore alors la nomination de Šokčević et ne l'avait apprise que plus tard par la *Gazette officielle* de Vienne et par la dépêche télégraphique de Kušević.

Le 17 mars le ban Jellačić avait fait venir son ami Neustaedter de Schönbach pour dîner avec lui. Neustaedter en entrant dans la chambre du ban où l'on avait dressé la table, y trouva la banesse, le comte Etienne Drašković et le frère du ban, le baron Antoine. Le ban reçut son vieux ami en s'écriant : « Voilà quel air qu'il ait un ban de Croatie pensionné ! » Neustaedter, pour calmer le ban répliqua avec courtoisie : « Il n'y a pas de ban pensionné et l'illustre ban de Croatie Jellačić vivra à jamais. » La mine abattue du ban se ranima alors, et il ne se plaignit que de ce qu'on l'avait remplacé par un vice-ban à cause de sa maladie, sans qu'il en était prévenu par une lettre impériale, et il ajouta à la fin qu'il se portait actuellement si bien qu'il avait l'intention de s'annoncer comme rétabli à sa majesté et d'entrer en fonctions au mois d'avril. Heureusement qu'il épargna cet embarras au gouvernement. Pendant le dîner le ban fut très gai, après dîner il fit atteler son carrosse à 4 chevaux, et se promena avec Neustaedter en voiture sur la route de Šestine, le reconduisait à Schönbach où il monta dans le salon vitré de la baronne Neustaedter, laquelle s'y trouva avec sa sœur cadette, et amusa ces deux dames par plus d'une heure, en leur racontant des détails sur les événements de l'an 1848, mais avec tant d'esprit et d'ordre logique que celles-ci n'ont jamais voulu croire que la raison du ban était troublée.

Le L. F. M. Šokčević arriva le 23 mars du soir à Zagrabie, descendit à l'hôtel Bruckner, se fit présenter le lendemain les autorités civiles et militaires, et s'était rendu aussitôt après son arrivée chez le ban Jellačić, en grande tenue. Le ban Jellačić le reçut avec ces paroles : « Permettez que je prenne mon sabre. » Par rapport à sa situation, se trouvant malade, le ban aurait bien pu se dispenser de cette courtoisie militaire. Bien que le major Zastavniković, alors présent, s'était sitôt éloigné, on apprit pourtant plus tard que leur

conversation avait duré de 7 à 9 heures du soir, et que Šokčević a dû faire pendant ces 2 longues heures preuve de patience et de soumission, que le ban ne l'avait pas voulu reconnaître comme son lieutenant, puisque, selon l'ancienne constitution du pays, le *locum tenens* constitutionnel du ban était l'évêque de Zagrabie, le cardinal Haulik !

Le 24 mars le vice-ban Šokčević parut au théâtre dans la loge du conseiller aulique Conrad, où se trouva aussi madame Kušević. Le ban et la banesse furent le même jour aussi au théâtre, une morne tristesse régna dans leur loge.

Le 25 mars le vice-ban Šokčević se fit présenter dans la grande salle de la cour d'appel les membres de la préfecture royale, de la cour d'appel et du tribunal de première instance.

Le 25 mars fut l'anniversaire décennaire [*sic*] de l'élection du ban Jellačić. Toutes les dames croates firent une visite le même jour à la banesse, sans faire cependant mention du motif de cette ovation, ce qui prouva le tact et le bon sens de ces dames.

Il y avait foule dans le salon. Dans ce moment entra le vice-ban Šokčević, se présenta soi-même à la banesse, et entama aussitôt conversation avec elle avec autant d'ingénuité que de politesse. Il se montra très touché du triste état de santé du ban et conseilla à la banesse de faire un voyage avec lui, par exemple à Naples, car Novi Dvor était trop près de Zagrabie, d'où toutes les nouvelles qui l'irritent toujours tant arrivèrent promptement et sans ménagement jusqu'à lui. Il ajouta que le ban serait tout à fait rétabli après un séjour de 6 mois à Naples, où personne ne lui parlerait d'affaires, et où il ne devait pas même lire une gazette autrichienne.

Ce conseil, qui aura pu être inspiré par un motif politique, froissa de prime abord la banesse qui s'empressa de répliquer que le ban n'aimait pas à s'éloigner de la Croatie « Je le sais bien », répondit Šokčević, et ne revenait plus à ce chapitre qui aurait pu le mettre dans une fausse lumière. »

Šokčević, qui n'avait l'intention que de s'arrêter quelques jours à Zagrabie pour y sonder le terrain, en profita autant que possible, pour se mettre au fait de tout. Comme la maison que le baron Simbschen habitait encore lui fut assignée, on la fit tout renouveler élégamment. Simbschen, jusqu'à son départ, avait pris un logement dans la maison de M. Ivan Kukuljević.

Le début de Šokčević lui captiva la bienveillance des employés, pour la plupart des Allemands, car il leur déclara qu'il ne demandait jamais d'où venait l'un ou l'autre et qu'il jugeait chacun d'après son mérite et son travail. Il ajouta encore qu'on leur rendait justice à Vienne à cause de leur zèle et leur application. Le vice-

ban ne parut connaître personne, hormis le secrétaire du gouvernement, Svetozar Kušević, Serbe de nationalité, à qui il donna une poignée de main.

Šokčević avait déjà à Vienne fait preuve de son talent diplomatique, en y ayant profité de son influence sur l'archiduc Guillaume pour enfoncer le crédit du général Schlitter et abolir la chancellerie centrale. Il montra de même beaucoup de finesse à Zagrabie. A Ivan Kukuljević qui se présenta à lui le 27 mars et lui recommanda dans une harangue croate la société d'histoire yougoslave dont il était le président, le vice-ban répondit en croate et continua à se servir de cet idiome, même quand Kukuljević commença à parler allemand par courtoisie.

Le discours du vice-président Ruškov, à l'occasion de la représentation du corps de la justice, a été tout à fait inintelligible, mais M. Ivan Mažuranić, procureur d'état en chef, prononça à haute voix que les Croates, bien que vivement touchés par la retraite du ban Jellačić, trouvèrent pourtant une grande consolation en voyant leur ban chéri remplacé par un lieutenant qu'ils regardaient comme un fils de leur patrie.

Šokčević était parti pour quelques jours à Vienne, mais en retourna encore le 14 août à Zagrabie. Il étonna tout le monde par une activité au-dessus des forces communes, mais les Croates remarquèrent avec déplaisir qu'il prenait trop de conseils du conseiller aulique Conrad, qui n'avait pas leurs sympathies, bien qu'à son début le vice-ban avait besoin de s'informer auprès de qui que ce fût.

Au mois de juin le vice-ban Šokčević parcourut la Croatie et l'Esclavonie pour inspecter toutes les branches de l'administration civile. Le fait qu'il avait vertement réprimandé un chef qui l'avait harangué en croate à Essek ne fut point favorable à sa popularité naissante. Le vice-ban avait alors dit que la langue allemande était la langue officielle, ce qui fit jeter des hauts cris en Croatie.

Par un ordre télégraphique le commandant de la gendarmerie à Zagrabie, Kampner, fut appelé à Vienne vers la mi-juillet. Le vice-ban fut alors de retour à Zagrabie.

A cette époque l'archiduc Léopold, en passant par Zagrabie, se rendit, accompagné du vice-ban Šokčević, chez le ban Jellačić à Novi Dvor et s'y arrêta plus d'une heure. Quand l'archiduc se congédia, le ban lui adressa ces paroles suivantes : « Je prie Votre Altesse Impériale d'exprimer ma plus profonde reconnaissance à Sa Majesté l'Empereur de ce qu'elle avait permis à Votre Altesse Impériale de venir me voir ici ! »

Le ministre de l'intérieur venait d'accorder 3.000 florins pour soutenir la comédie allemande à Zagrabie et comme ce subside fut

accordé au détriment du fond national destiné exclusivement en faveur de la comédie croate, les membres du comité du théâtre national se rassemblèrent le 28 juillet pour délibérer sur les mesures à prendre pour garantir les intérêts des actionnaires du théâtre croate contre l'empiètement du ministre de l'intérieur.

La grande chaleur au mois de juillet exerça une mauvaise influence sur la qualité mentale du ban qui s'en aperçut soi-même et prit la ferme résolution de ne plus signer une pièce par prudence ou par méfiance, et il fut si inébranlable sous ce rapport que son frère Antoine se trouva souvent dans le plus cruel embarras, puisqu'il lui refusa aussi sa signature pour des documents où elle a été indispensable. Le 1<sup>er</sup> août le docteur Klar fut appelé en toute hâte à Novi Dvor, car le ban avait la langue comme paralysée. Klar réussit à y remédier et à lui rendre l'usage de sa langue, mais il confia à un vieux ami du ban que ça était une paralysie partielle.

A cette époque Neustaedter alla partir pour Meran en Tirol pour y chercher la guérison de son épouse adorée, qui tout d'un coup était devenue souffrante avec des symptômes alarmants. Le cœur gros, il se rendit pourtant encore à Novi Dvor pour prendre congé du ban et de son épouse, qui le reçurent avec la plus touchante amitié et firent leur possible pour le consoler, et quand Neustaedter avait pris congé et monta dans la calèche, le ban y sauta aussitôt après lui et l'accompagna jusqu'à la lisière de sa terre de Novi Dvor. Route faisant ils s'embrassèrent et versèrent des larmes ensemble, tous deux se trouvèrent frappés par un sort cruel. Hélas ! quand ils se revirent encore, le ban se trouva déjà dans le lit où il dut exhiler sa belle âme, et Neustaedter avait perdu celle qui faisait le seul bonheur de sa vie ! Le moment du départ de Novi Dvor restera ineffaçable dans la mémoire du vieux Neustaedter, car il lisait dans le noble cœur de son ami, ban Jellačić, qui avait alors [été] tout le temps lucide qu'il avait passé avec lui.

### L'an 1859

Pendant que la guerre se prépara et que les bataillons frontières croates arrivèrent à Venise pour en continuer par terre la route dans la Lombardie, Neustaedter se trouva avec son épouse à Venise. La banesse et le frère Antoine du ban Jellačić ne manquèrent pas de l'informer du triste état de santé de son illustre ami.

Le baron Antoine disait dans sa lettre que le ban périssait à vue d'œil, que son esprit était toujours voilé, et qu'il avait des visions en plein jour, qu'il voyait un enfant mort dans sa chambre, et qu'il était alors furieux qu'on n'était pas en état de l'enlever à ses yeux,

qu'il voyait tantôt des soldats qui voulaient l'assassiner, enfin qu'il n'avait plus que très rarement des moments lucides.

Une lettre du comte Corberon à Neustaedter à cette époque contient ce beau passage par rapport à la santé du ban : « Notre pauvre ban se meurt lentement, cette magnifique organisation humaine se détraque peu à peu sans espoir de rétablissement, et tu sentiras comme moi, comme tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître le cœur d'or de cet homme par excellence, combien il est désolant de voir s'éteindre ainsi un pareil météore d'honneur et de loyauté ! »

L'esprit public en Croatie fut à cette époque très hostile au gouvernement. La conduite blessante de plusieurs employés envers les indigènes, la fureur de vouloir tout germaniser, l'arbitraire de gaspiller les fonds nationaux pour un immense hôpital dans un endroit le plus malencontreux, et pour le soutien de la comédie allemande, les promesses jamais remplies d'acheter le chemin de fer de Steinbrück à Zagrabie, et tant d'autres causes dans l'intérieur des villes en furent la cause.

Au mois de février tous les gouverneurs de provinces furent appelés à Vienne pour y faire le rapport sur la situation politique des provinces et pour y recevoir des instructions secrètes. Le vice-ban Šokčević partit donc pour Vienne, mais bientôt après on y fit venir le conseiller aulique Conrad, ce qui prouve qu'on y était pas encore revenu de l'ancien préjugé qu'un empereur saurait mieux juger la situation politique et les mesures à prendre, malgré l'expérience faite en 1848, où leur incapacité complète pour conjurer la tempête des événements extraordinaires a été suffisamment constatée.

Le 28 février le ban dans un moment lucide embrassa son frère Antoine, qui s'était approché de son lit, tendement et parla de sa mort prochaine en disant qu'il en avait assez de ce monde ! et accompagna ces paroles d'un geste qui voulut dire jusqu'à la gorge ! Il fit plus tard appeler le docteur Klar et le demanda combien de temps qu'il lui donnait encore à vivre. Le docteur tâcha de le calmer et désirait tâter le pouls. Le ban tendit le bras et lui dit : « Dites ce que vous voulez, je sens bien que je me meurs, j'ai déjà la mort dans les entrailles », et il montra avec sa main droite sur son ventre.

Le ban, qui avait déjà l'air d'un moribond, se promena pourtant encore en voiture avec son épouse, bien que son apparition fit la plus pénible impression. Vers la fin du mois d'avril il ne put plus quitter son lit.

La banesse, à laquelle le ban avait tant de fois exprimé le vif désir de mourir dans sa chambre à coucher à Novi Dvor, d'où il avait la vue du jardin et du coucher de soleil, en parla alors au doc-

teur Klar, puisqu'elle désirait d'accomplir tous les vœux de son mari chéri, mais Klar s'y opposa, en disant que le ban pourrait mourir en route. La banesse céda à contre-cœur et en versant des larmes.

La gazette de Zagrabie annonça alors l'état désespéré du ban Jellačić, et invita ses compatriotes à se rendre à l'église pour y prier le bon Dieu à leur conserver la vie de ce ban chéri.

Le ban ignora tout jusqu'au manifeste de l'empereur du 28 avril, et à l'entrée de l'armée impériale dans le monde [sic].

Le dernier adjudant du ban, le capitaine Ratković, a été nommé major peu de temps après que le comte Grünne avait demandé le comte Stockau : « Mais est-ce vraiment que le ban désire voir major le capitaine Ratković » et que celui-ci lui répondit : « Si le ban ne l'aurait pas désiré, il n'aurait pas écrit en faveur de lui, quand il avait encore toute sa raison ». — « Eh bien ! fut la réplique du comte Grünne, si cela est, il sera nommé major ! »

Le vice-ban Šokčević de retour de Vienne, parut être revenu de sa rigueur antinationale. Il réprimanda même dans une séance de la cour d'appel ces mangeurs de Croates et recommanda la plus stricte impartialité envers tout individu. Il disait aussi, quelques jours plus tard, au L. F. M. Kušević qu'il fera son possible pour faire jouer la comédie croate, et qu'il s'y rendra le premier. Le conseiller aulique Conrad retourna aussi à Zagrabie.

Le 29 avril la gazette de Zagrabie publia la fameuse loi communale en 364 articles qu'on avait composée à Vienne pendant 10 ans ! et laquelle devait être actuellement jugée par les autorités dans les différentes provinces, pour être renvoyée encore après à Vienne.

Le 15 mai fut la fête de la banesse, et Neustaedter s'y rendit pour la féliciter et voir encore une fois son illustre ami le ban Jellačić. La vue du ban, de ce héros fêté, de cet idole des Slaves, de ce noble sauveur de la monarchie dont le renom avait passé l'océan, n'étant plus qu'un squelette avec des yeux noirs et roulants, fit une si pénible impression sur Neustaedter qu'il prit la main du ban sans pouvoir proférer une seule parole. Quand la banesse lui dit à haute voix que Neustaedter se trouvait près de lui et qu'il devait parler plus haut, le ban répliqua avec un accent rauque : « Je ne puis pas crier », mais fixa en même temps un regard si tendre sur son ami et toute sa physionomie prit une expression si cordiale et si noble qu'un cœur de bronze en aurait été touché ! Neustaedter quitta alors le ban, ne pouvant plus retenir ses larmes et s'en alla sans espoir de le voir encore, car le ban s'était trouvé déjà si faible le 14 mai que le cardinal Haulik accourut en carrosse de parade à 11 heures avant midi et le vice-ban Šokčević en grande tenue pour

assister au moment solennel du trépas de l'illustre ban de Croatie. Mais le ban respira encore jusqu'au 20 mai, où le matin un laquais de la maison du ban apporta un billet à Neustaedter à Schönbach, où le major Ratković lui annonça que le ban Jellačić était mort à minuit !

La banesse, le comte Antoine et la comtesse Marie Jellačić-Lamberg, le comte Corberon, le major Ratković et le docteur Klar furent présents quand il exhala le dernier souffle de sa vie glorieuse ! Le curé de Novi Dvor, Belas, lui administra l'extrême onction.

Pendant les derniers jours de l'agonie du ban, une musique bruyante se fit entendre sur la place Jellačić pour y attirer sous les drapeaux des volontaires pour l'armée impériale. Mais l'affaire marcha si mal que, le 16 mai, la ville, qui devait fournir 200 hommes, n'avait pu enrôler qu'une centaine, et ce fut de même dans les comtés, de la sorte que le chef du comté de Varaždin avait écrit confidentiellement à M. Pogledić, secrétaire de la préfecture royale qu'on devait imposer à chaque village le nombre de volontaires ! *Risum teneatis !* En 1848 la voix du ban Jellačić avait appelé et rassemblé de la frontière militaire en quelques jours 50.000 combattants, bien que la frontière militaire avait déjà fourni 35 bataillons au maréchal Radetzky. Jellačić était mort !

M. Kukuljević se trouva bien choqué de ce que l'on l'avait demandé la veille de la mort du ban, quand il respira encore, si le cercueil du ban devait être blanc ou noir ?

La *Gazette* de Zagrabie du 20 mai contenait l'annonce de la mort du ban, qu'elle avait reçue sans doute avant plusieurs jours. Le style en est magnifique. Le ban mort ne donna plus d'ombrage à personne, à aucune vanité, on le put donc élever jusqu'aux nues sur une feuille de papier. En voilà la traduction :

Son Excellence le Ban des royaumes de Croatie, Dalmatie et Esclavonie vient de finir ce matin, à 15 minutes après minuit, son existence terrestre, après de longues et cruelles souffrances.

Nous ne trouvons pas des paroles assez dignes pour exprimer fidèlement le sentiment de la plus profonde douleur que cette nouvelle répandra dans tous les cœurs de ce royaume, de toute la monarchie, et même bien au delà de ses vastes frontières.

L'illustre défunt avait prouvé de la manière la plus brillante et éclatante tout ce que pouvait produire dans le cœur d'un héros l'amour pour la maison régnante légitime et pour la chère patrie. Il a été pendant des années orageuses le porteur et le défenseur de l'idée d'un grand empire d'Autriche unie, il porta les aigles victorieuses de son empereur au milieu d'un parti ennemi et égaré, il entra en lice comme le chef d'une nation toujours fidèle et éprouvée pour sauver la dynastie et la monarchie. Sa vie et ses faits glorieux seront tracés avec des lettres d'or dans les annales d'Autriche et dans l'histoire du monde, et son nom sera

rangé parmi les Héros d'une grandeur antique, et sera cité comme le modèle d'un vrai courage et d'un citoyen doué d'une vertu sublime.

Lui, le plus fidèle serviteur de son maître et souverain adoré, le père et l'idole du peuple auquel il appartenait, le chef inspiré et communiquant l'enthousiasme à une vaillante armée pleine d'ardeur, qui lui fut dévouée de corps et d'âme, l'homme d'état consommé, le plus noble bienfaiteur des hommes, le meilleur époux et frère, le plus ardent et le plus constant ami de ses amis, vivra à jamais dans la mémoire de tous ceux qui ont eu l'occasion de pouvoir juger et apprécier ses grands et multilatères mérites, des mérites que son monarque chevaleresque reconnut et récompensa par des grâces sans nombre, de plus insignes et de plus distinguées, et dont personne avant lui n'en a pu se glorifier.

Que les restes mortels de cet illustre héros, aimé et considéré, que la Providence d'après ses impénétrables décrets avait si cruellement éprouvé par de si longues souffrances, trouvent enfin le repos tant désiré au sein de la terre natale ! que son âme sublime plane sur la patrie et ses chers délaissés, en les protégeant et bénissant.

Paix à ses cendres !

Le corps mort du ban, revêtu de son grand uniforme et orné de toutes ses décorations, a été exposé sur une estrade dans la grande salle du palais banal. De jeunes prêtres prièrent sur les marches du catafalque, un officier y fut de garde, des sentinelles furent placées partout. La mort revendiqua au ban Jellačić toute son immense popularité de l'an 1848, toute la ville s'y rendit pour voir encore cette mine chérie, cette idole du temps passé, et toute la Croatie vint pour ainsi dire pleurer sur le cercueil du ban Jellačić.

A l'ouverture du testament du ban on apprit que la banesse n'avait que pendant sa vie la jouissance de revenus de Novi Dvor et du domicile au château, et qu'après sa mort tout devait passer au frère aîné Juro du ban Jellačić. Son frère Antoine ne reçut que 15.000 florins. Il y avait outre cela le cas prévu où la banesse se voudrait remarier. Alors le frère Juro du ban ne serait tenu que de payer 30.000 florins pour tout potage à la veuve du ban, et il entrerait aussitôt en possession de Novi Dvor. Puis on y lut plusieurs légats [sic] en faveur des pauvres et de ses domestiques et des instituts publics. Le ban y avait aussi désigné les cadeaux que sa veuve devait faire à ses frères.

En argent comptant on n'avait pas trouvé grand'chose. Son kalpak fut envoyé au musée national, et son autre petit kalpak a été donné à son séressan favori Joko, qui l'emporta dans sa cabane.

Par rapport au testament du ban il faut remarquer cette spécialité que la banesse, d'après le contrat de mariage de l'an 1850, était désignée comme la seule et unique héritière de tous les biens du ban Jellačić et sans restriction et sans aucune condition. Le testament, que le ban avait changé d'après les insinuations de son frère Juro, a été bien signé aussi par la banesse pour autoriser ce changement



par son consentement, mais la banesse n'était pas encore alors majeure et avait signé le testament sans l'avoir lu, et plus tard, quand elle l'avait lu, bien qu'elle en fût un peu froissée, elle n'en voulut pas parler au ban pour ne pas le chagriner. Mais le père de la banesse a voulu protester contre ce testament changé quelques années avant sa mort, et n'en fut pas retenu que par la banesse, qui déclara hautement qu'elle désirerait avant tout que la dernière volonté de son mari fût exécutée dans toute la force du terme ! Ce fut un trait digne du cœur de la banesse !

La banesse fit, aussitôt après la mort du ban, avertir le cardinal Haulik, qui se trouva absent en fonction de son diocèse à Gradiška, pour le prier de retourner pour pouvoir assister aux funérailles du ban Jellačić. Le cardinal s'excusa et exprima ses regrets d'y être empêché par ses fonctions ecclésiastiques, mais mit en même temps ses carrosses et ses chevaux à la disposition de la banesse. La banesse lui fit répondre qu'elle n'avait non plus besoin de ses chevaux et voitures, quand il ne trouverait pas digne le ban de Croatie d'être accompagné par lui à son dernier asile. En même temps la banesse fit télégraphier au patriarche Rajačić pour le prier d'assister aux funérailles du ban qu'il avait installé en 1848. Le patriarche s'excusa à cause de son grand âge, mais annonça qu'il avait fait partir un archimandrite pour Zagrabie pour l'y remplacer. Le cardinal Haulik cependant, informé de la résolution de la banesse, retourna en toute hâte à Zagrabie, pour y arriver à temps de pouvoir assister aux funérailles du ban.

L'enterrement du ban Jellačić fut fixé pour jeudi 26 mai, et la messe solennelle pour le mort pour vendredi.

La banesse qui entendit tous les jours la messe dans la chambre ardente, se rendit le 26 mai après la messe au cercueil du ban, l'embrassa et lui coupa une boucle de cheveux qu'elle emporta. Aussitôt après elle partit pour Novi Dvor pour y attendre les restes mortels de son mari, qui y devaient être déposés dans la chapelle à côté de son enfant, d'après sa volonté exprimée dans le testament.

L'empereur avait envoyé le L. F. M. baron Steininger et le général comte Bigot de Saint-Quentin pour assister aux funérailles du ban Jellačić. Les L. F. M. Zeisberg et Kerpan arrivèrent de Gratz, et une bonne bourgeoise de Marbourg, dont l'enfant le ban avait tenu sur les fonds de baptême, pour rendre les dernières honneurs et marques de dévouement à l'illustre ban de Croatie.

De la parenté du ban et, relativement de la banesse, étaient arrivés le major comte Stockau, le capitaine comte Stockau et le comte Kesselstadt, frère de la banesse de premières noces. Ils devaient

suivre immédiatement le cercueil, ainsi que le major Ratković en sa qualité d'adjudant du ban.

La pompe funèbre eut lieu le 26 mai à 10 heures du matin. Le vice-ban Šokčević commanda les troupes et le convoi, et le cardinal Haulik, suivi du haut et bas clergé, y parut en fonction. On y remarqua aussi l'évêque Kragujevac de Pakrac et un archimandrite que le patriarche avait envoyé. Le convoi passa par la Bildgasse, Langegasse et la place Jellačić à la cathédrale, où le cercueil du ban fut porté à l'église pour y recevoir la bénédiction par le cardinal l'archevêque Haulik. Après cette cérémonie la comtesse Rubido-Erdödy avait mis une couronne de lauriers sur le cercueil, qui fut aussitôt rapporté sur le carrosse funéraire, attelé de 6 chevaux drapés en noir, et le convoi continua la route par la rue d'Ilica. Les comtes Etienne Drašković et Charles Erdödy à cheval portèrent les insignes banaux, et montèrent toujours devant le char funèbre. Le convoi s'arrêta où la route se fourche pour aller au pont de Sava, le cardinal y donna encore une fois la bénédiction au cercueil et les troupes donnèrent des décharges trois fois. Aussitôt après une compagnie frontière banale, une troupe de Séressans et un petit détachement de houzards banderiaux qu'on avait composé de soldats congédiés, s'empara du convoi du carrosse funéraire pour le transporter à Novi Dvor. Une file immense de voitures, une foule extraordinaire du monde les suivirent à la chapelle de Novi Dvor. Partout où le carrosse funèbre avec le cercueil du ban Jellačić passa, le peuple se découvrit, les têtes s'inclinèrent, tous les yeux furent remplis de larmes, et on entendit sangloter des femmes et des vieillards. Le souvenir du bon ban Jellačić et de son amour pour la Croatie et ses compatriotes, de son cœur d'or et de son sublime courage, sa mort prématurée après tant de déceptions et si cruelles souffrances physiques lui avaient réconcilié tous les cœurs, reconquis son immense popularité, et sa mort fut regardée comme une calamité publique, et les larmes qui coulèrent alors ne furent point des larmes de commande.

A 5 heures du soir, le 26 mai 1859, fut descendu le cercueil du ban Jellačić dans le souterrain de la chapelle de Novi Dvor.

*Et levis sit tibi terra !*

L'empereur ordonna que le premier régiment frontière banal portera à jamais le nom du ban Jellačić, accorda une pension honorable à la banesse douarière, et nomma les deux frères du ban Jellačić, Juro et Antoine, comtes de l'empire d'Autriche.

## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>TOME V.</b> — Suite des événements en Croatie.....	<b>1</b>
<b>TOME VI.</b> — Débuts de la guerre de Hongrie.....	<b>43</b>
<b>TOME VII.</b> — La campagne de Jellačić en Hongrie et la prise de Vienne.....	<b>94</b>
<b>TOME VIII.</b> — Les campagnes du prince Windischgrätz en Hongrie en 1848 et 1849.....	<b>146</b>
<b>TOME IX.</b> — La campagne de trois jours en Piémont en 1849.....	<b>220</b>
<b>TOME X.</b> — Continuation de la campagne de 1849 de l'armée impériale en Hongrie sous les ordres du général Welden.....	<b>253</b>
<b>TOME XI.</b> — La campagne de l'armée impériale, sous les ordres du baron Haynau, et de l'armée russe, sous les ordres du prince Paskievič, en Hongrie l'an 1849.....	<b>268</b>
<b>TOME XII.</b> — Suites des opérations.....	<b>279</b>
Les dernières années de Jellačić.....	<b>330</b>

---

Imprimé par R. Bussièze à Saint-Amand (Cher), France. — 25-2-1943.

---

*A. K. W., n° 4369, visa du 3 août 1943.*